




DONATED BY
THE LARRY ZIM
WORLD'S • FAIR • COLLECTION

LIVRE D'OR

DE

L'EXPOSITION

TOME II

SCEAUX. — IMPRIMERIE CHARAIRE ET FILS.

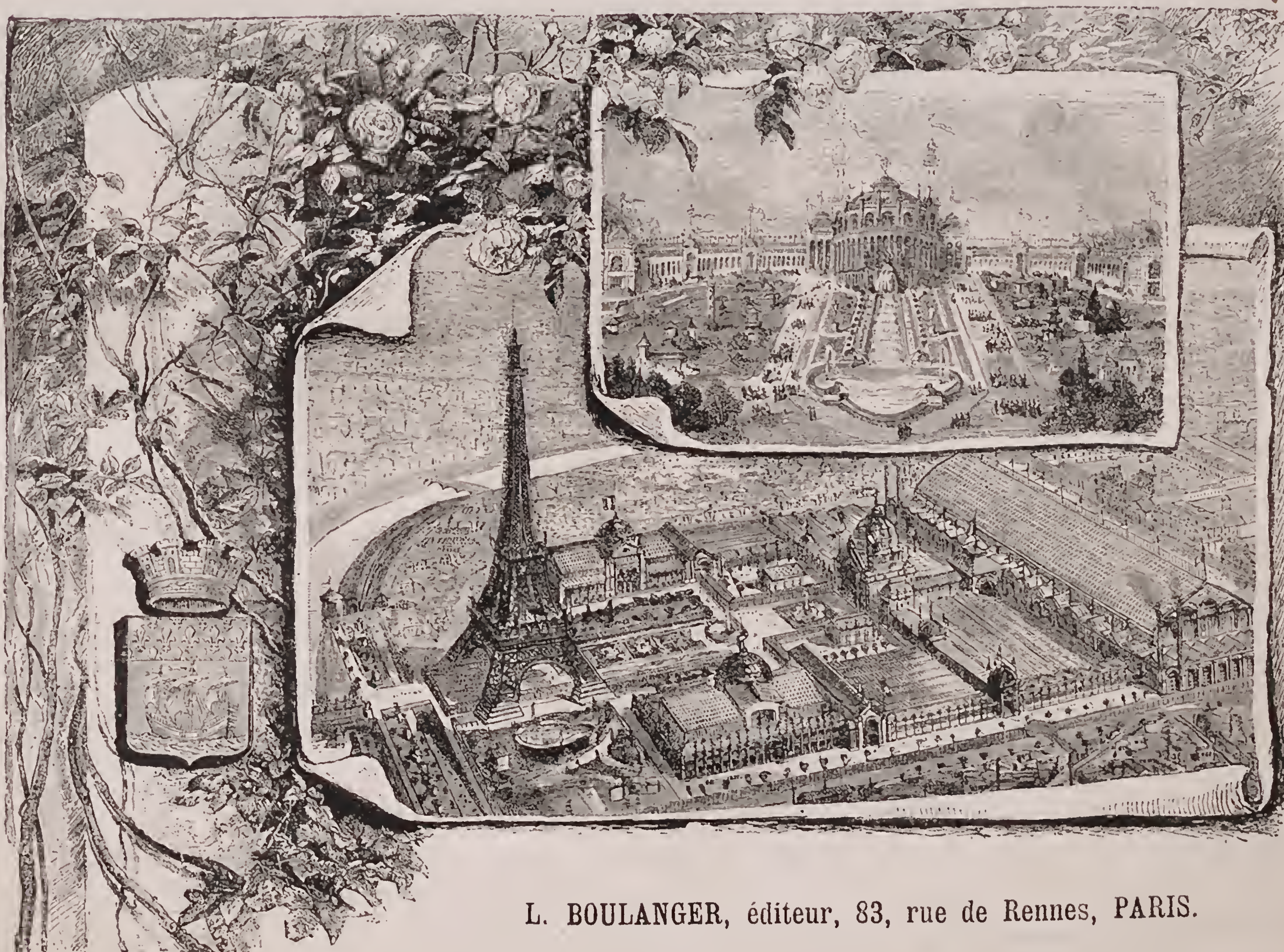


LIVRE D'OR
DE
L'EXPOSITION

SOUS LA DIRECTION DE

C.-L. HUARD

TOME II



L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, PARIS.

L'EXPOSITION ANGLAISE



Il faut maintenant nous transporter dans le Palais des Machines, à l'angle formé par le côté Seine du palais et la façade La Bourdonnais. C'est là qu'est cantonnée l'exposition anglaise, qui occupe également la partie correspondante du premier étage.

Les Anglais nous ont envoyé cette année fort peu de grands moteurs. C'est, en effet, une production pour laquelle la France n'est aujourd'hui tributaire de personne, et les Anglais ont l'amour-propre national trop positif pour avoir déplacé des types encombrants, sans pouvoir concevoir l'espoir d'en débiter quelques reproductions.

Il n'y a dans cette section à signaler que des moteurs à gaz, construits par les concessionnaires anglais du système Otto. Ce sont de grandes et belles machines à marche régulière et silencieuse, et qui laissent loin derrière elles les premiers essais de moteur à gaz, alors que l'ambition des constructeurs n'allait pas plus loin qu'à établir des types de 2 ou 3 chevaux de force.

Avec les moteurs, il faut ranger les générateurs de vapeur. L'un d'eux, très ingénieusement installé, est fort remarquable; il repose sur le principe des chaudières ondulées qui sont, paraît-il, inexplosibles. Ce sont, en tout cas, de magnifiques morceaux au point de vue métallurgique, que ces générateurs ayant plusieurs mètres de longueur sur un mètre de diamètre, sans une rivure, sans un boulon, venus d'une seule pièce de fonte étirée.

Il y a dans ce genre de travail une pièce encore plus étonnante, c'est une carcasse de tender en fer, de deux centimètres d'épaisseur et formant le cadre complet sur lequel s'élève le tender. Ce cadre n'est, en fait, qu'une véri-

table cornière à profil variable, ayant sept ou huit mètres de longueur sur deux de large, avec un relèvement de huit à dix centimètres dans les profils. *Elle est emboutée d'un seul coup.* C'est-à-dire que l'on a placé sous une presse hydraulique, un morceau de métal rouge de la dimension voulue, une jolie dimension, et que d'un seul coup la presse l'a découpé, profilé, façonné dans tous les sens.

Les machines-outils occupent presque toute la section. il en est de particulièrement intéressantes, entre autres celles pour le travail du bois. Au rebours de ce que nous trouverons dans les machines agricoles, celles-ci se distinguent de nos machines françaises par une plus grande rusticité et une forme plus massive des organes. Quant au bâti, il est presque toujours d'une seule flasque de fonte, ce qui est une sérieuse garantie de solidité.

La pièce principale des machines-outils est un tour à forer des masses de fer de cent mille kilogrammes, qui est construit pour les ateliers du Creusot. C'est un instrument d'une grandiose simplicité et d'une énorme puissance.

A côté de celle-là, les petites machines, moins remarquables par leurs dimensions, offrent plus d'attrait par l'ingéniosité de leur mécanisme. Voici les machines à mortaiser le bois, les machines à découper, marquer et envelopper les savonnettes; les machines à repasser le linge et enfin une machine *à composer*, c'est-à-dire à assembler les caractères d'imprimerie.

Voici bien des années que l'on cherche la machine à composer. De temps en temps, on la dit trouvée. Je me souviens d'avoir lu je ne sais plus où que le *Times* était composé mécaniquement, et que le travail de composition, transmis électriquement par la machine elle-même, se répétait de Londres dans les six principales villes d'Angleterre. C'est là un simple canard. En Angleterre comme en Amérique, tout aussi bien qu'en France, la composition typographique se fait à la main, faute d'une machine pratique. Ce n'est pas que les inventions aient manqué, mais toutes ces machines, construites sur le principe du clavier, enlevant les lettres pour les mettre en place, sont encombrantes et horriblement coûteuses; en outre, elles exigeraient un complet remaniement du matériel typographique existant. Celle qui est exposée au Palais des Machines n'offre aucun de ces inconvénients, elle est toute petite, puisqu'elle se dissimule sous le *rang*, le pupitre devant lequel se tient le compositeur, qui a devant lui une *casse* ordinaire, avec des caractères ordinaires. Au bas de la casse se trouve un entonnoir, dans lequel il suffit de jeter la lettre, pour que cette lettre, saisie par la machine, retournée si elle se présente mal, c'est-à-dire *l'œil en bas*, aille se ranger dans un composteur. Un autre appareil, très simple, sert à justifier les lignes, c'est-à-dire à mettre entre les mots les blancs nécessaires pour que la composition forme un *paquet* compact. Avec ces deux appareils, un ouvrier peut composer juste quatre fois autant qu'à la main, parce qu'il n'a pas à ranger les lettres les unes à côté des autres, et parce qu'avec un peu d'habitude, il arrive à prendre des deux mains les lettres dans la casse pour les jeter dans l'entonnoir. Nous verrons peut-être bientôt cette machine en service à Paris, car elle est réellement pratique.

∴

L'hygiène, qui tient une si grande place dans les préoccupations anglaises, est représentée au Palais des Machines par un nombre considérable d'appareils de propreté domestique. Les Anglais ont été les initiateurs de la propreté dans la maison, c'est une justice qu'il faut leur rendre, et leurs appareils « *sanitaires* », leurs cuvettes mécaniques, toutes leurs installations intimes sont copiées dans le monde entier. Nous ne saurions nous en plaindre en France, où la fièvre typhoïde a si souvent été propagée par des systèmes défectueux d'évacuation. Il est indéniable que Marseille a dû longtemps le triste privilège des épidémies qui la visitaient périodiquement, à l'état abominablement primitif de ses installations de salubrité. Le genre anglais, aujourd'hui très adopté en France, consiste à faire des engins d'évacuation, non un cloaque relégué dans l'obscurité, mais un meuble propre, se lavant automatiquement et d'une fermeture rigoureuse.

Les toilettes, les baignoires et les lavabos de fabrication anglaise sont des merveilles de propreté, bien entendu... Du reste, tous les principes qui président à leur établissement ont été rassemblés dans un superbe cabinet de toilette, qui contient, dans un espace de deux ou trois mètres carrés, baignoire, appareil à douches, toilette, w-c, — sauf votre respect, — en un mot tous les appareils possibles et imaginables de propreté, tant interne qu'externe.

∴

On a vu plus haut quelle place occupe le tricot dans le vêtement anglais, cela fait naturellement concorder avec un perfectionnement des métiers à tricoter. Ceux qui sont exposés sont essentiellement des machines à grande production, différentes en cela de notre métier à tricoter français, qui tient plus de l'outil que de la machine industrielle. Il n'y a que peu de temps que nous fabriquons en France les étoffes tricotées en pièces, comme le tissu dit *jersey*. C'est en Angleterre d'une fabrication courante.

∴

La carrosserie anglaise a eu longtemps une réputation méritée. Aujourd'hui la *signature* des carrossiers parisiens comme Binder ou Belvalette vaut beaucoup plus sur un coupé et généralement sur tout genre d'équipage, que celle du premier carrossier anglais; ce qui n'empêche pas que les carrossiers anglais n'aient envoyé des pièces très réussies. Mais leur triomphe est — et c'est assez naturel — la charrette anglaise. Ils ont eu le monopole de la voiture de chasse, du *mail* pendant fort longtemps, aujourd'hui certains constructeurs français font aussi bien et, en tout cas, plus élégant que les Anglais.

Les vélocipèdes sont, par les roues, de la famille des voitures. Je dis vélocipèdes, mais le mot sent son vieux. On dit aujourd'hui bicycles, tricycles, quadricycles et monocycles, — ce dernier n'étant pas encore très pratique.

Sait-on que le vélocipède est antérieur à la Révolution? En ce temps-là, il consistait simplement en deux roues assemblées l'une derrière l'autre, en *tandem*, par un train

sur lequel était placée une selle; les jambes du vélocipédiste reposaient à terre et l'appareil n'avait pas de pédales. Le vélocipédiste courait avec ses deux roues entre les jambes, puis, au bout de quelques pas, il relevait les pieds et l'appareil filait sur sa vitesse acquise. Il ne devait pas aller bien loin et il fallait recommencer.

Aujourd'hui, le vélocipède est devenu un instrument de précision; il est tout acier et caoutchouc, nickelé et argenté... La dernière création du genre, la bicyclette, c'est-à-dire l'appareil à deux roues de même hauteur, actionnée par une chaînette d'engrenage, est réellement quelque chose de sérieux.

Les Anglais la construisent fort bien, mais nos mécaniciens font aussi bien qu'eux dans ce genre de travail.

* *

La partie anglaise de la galerie du Palais des Machines contient, entre autres choses, une exposition de modèles de paquebots. Les grands chantiers anglais, en concurrence pour la construction internationale avec nos ateliers des Forges de la Méditerranée et avec leurs grands confrères de la Gironde, de la Loire, etc., essayent de regagner le terrain dans une industrie, dont ils avaient, il y a cinquante ans, le monopole. Cet effort ne doit pas être couronné de succès, et je crois que malgré « qu'Albion s'arroge le sceptre des mers », comme dirait cet excellent M. Prud'homme, nous garderons longtemps notre rang dans la construction maritime. Néanmoins la vérité exige que l'on reconnaisse aux types anglais, d'incontestables qualités de vitesse et de confortable.

*
* *

Enfin, pour clore cette rapide revue, voici les machines à coudre. La concurrence est depuis longtemps entre trois types de construction, dont les principaux modèles sont actuellement : la Barriquand comme type français, la Singer comme type américain, et la Howe comme type anglais.

La bataille se poursuit depuis des années. La machine anglaise a pour elle l'ancienneté. Et au-dessous du portrait d'Howe on a placé cette mention : *Inventeur de la machine à coudre*. Qu'il me soit permis de dire que c'est là une erreur. La machine à coudre fut inventée par un Français, un pauvre mécanicien de l'Arbresle, *Thimonnier*, mort aussi pauvre qu'ignoré, et dont les petits-fils essayent aujourd'hui de relever le nom et l'invention.

*
* *

Le long du quai d'Orsay, dans la galerie de l'Agriculture et des Industries alimentaires, l'Angleterre et ses colonies, occupent une place importante.

Dire que cette exposition de machines agricoles, qui comprend des batteuses par douzaines, des moissonneuses par groupes et des charrues par grosses, soit d'un intérêt bien palpitant, ce serait d'une évidente exagération. Et il est moins fastidieux d'en dégager l'impression générale, que d'en faire une description détaillée.

Il est presque impossible de croire que les machines exposées par les Anglais soient de vraies machines destinées à aller dans de vrais champs, où il y a de la vraie terre et de vrais cailloux. Elles sont trop belles, trop bien nickelées et trop bien peintes. Il y a des concasseurs de betteraves pour la nourriture du bétail, qui sont recouverts de marqueterie en bois très précieux, et, Dieu me pardonne, je crois que les Anglais ont fait décorer par Tadema, les panneaux d'une machine à battre, comme ils ont fait peindre, par le même, les touches d'un piano célèbre.

Tout cela manque de rusticité; c'est bon pour l'agriculture en chambre, mais non pour la culture en plein air, et j'aime à croire que les fermes anglaises emploient des appareils moins fignolés.

Même remarque pour les ruches. Chez nous, les ruches sont en sapin, en paille, en terre; chez les Anglais du quai d'Orsay, elles sont en acajou. Cela ressemble à un petit placard; vous croyez trouver une bibliothèque minuscule, vous ouvrez : pas du tout, c'est une ruche. Par contre, on a eu la bonne idée de montrer une de ces ruches en activité et les abeilles dans l'exercice de leurs fonctions. Un essaim est logé dans une de ces petites armoires et séparé du public par une glace; un trou à la face opposée traverse le mur de la galerie et permet aux abeilles d'aller butiner dans les jardins avoisinants, sans doute au Trocadéro. L'installation est loin de ressembler à celle que Virgile prescrit dans ses *Géorgiques;* elle est néanmoins intéressante.

Les produits agricoles exposés ont été surtout choisis parmi ceux qui servent à la fabrication de la bière : orge, houblon, etc. Il n'y a que de rares échantillons de blé, mais l'un d'eux n'offre pas moins de 105 épis sortis du même grain.

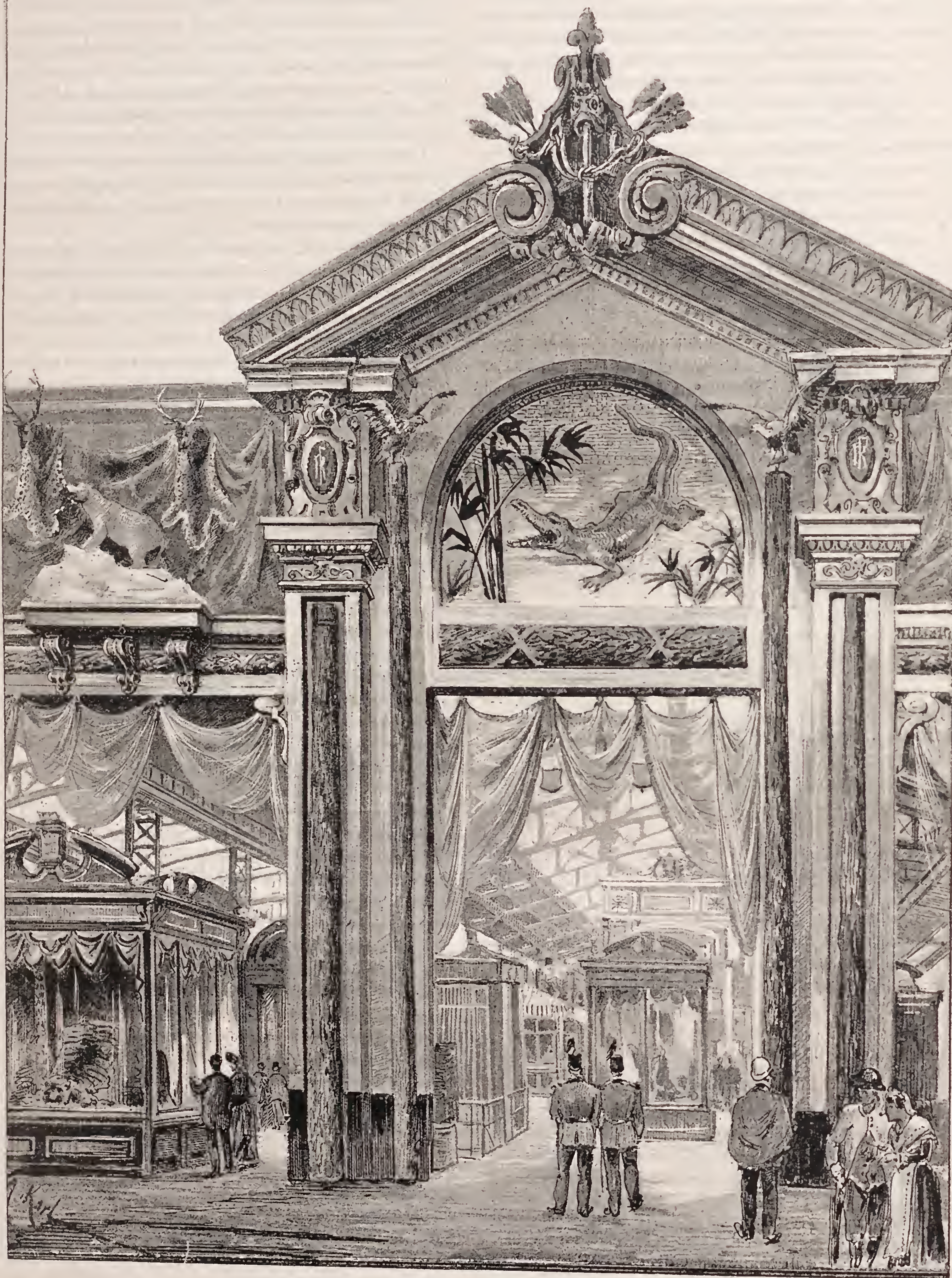
Les boissons se réduisent presque entièrement, en ce qui concerne la production anglaise, à la bière, bière de toutes les couleurs, et au gin. J'allais oublier les eaux de table. Les Anglais ont inventé de vendre de l'eau distillée en bouteille. Je ne crois pas que le marchand fasse fortune.

Les produits alimentaires consistent principalement en sauces. Cela, c'est la grande horreur britannique, les huit ou dix bouteilles de sauces qui accompagnent chaque plat. Il faut pardonner cette chimie aux sujets de Sa Gracieuse Majesté; ils ignorent, mais là radicalement, l'art de faire la cuisine. Sortis du rostbeaf et du plumpudding, qui n'exigent pas grandes capacités culinaires, ils ne savent rien fricoter qui vaille, d'où la prodigieuse consommation de produits chimiques, à laquelle ils se livrent.

Les extraits de viande répondent à la même ignorance. Les Anglais ne connaissent pas notre pot-au-feu; ils en sont déjà à cette cuisine de l'avenir : le bouillon instantané. Dire que cela vaut le bon bouillon « qu'on fait dans la marmite » où mijotent un morceau de paleron en compagnie des carottes, des poireaux et du traditionnel navet, ce serait trahir odieusement la vérité. Ces fabricants d'extraits de viande et en tête le célèbre Prussien Liebig, naturalisé je crois Anglais, ne sont relativement que des empoisonneurs.

J'aime mieux les jambons anglais. Ils sont fort appétissants. Il y a une fabricante de *sandwichs* qui est vraiment d'une jolie force.

A la pointe d'un énorme couteau, elle découpe son



PORTE DES GALERIES DE CHASSE ET PÊCHE, DANS LA GALERIE DE TRENTE MÈTRES.



PORTE DU VÊTEMENT, DANS LA GALERIE DE TRENTE MÈTRES



PORTE DES GALERIES DE CHASSE ET PÊCHE, DANS LA GALERIE DE TRENTE MÈTRES.



PORTE DU VÊTEMENT, DANS LA GALERIE DE TRENTE MÈTRES

jambon en tranches minces, idéales comme la vue d'une miss blonde. Il paraît qu'en Angleterre une fille est bonne à marier quand elle sait tailler une centaine de sandwichs dans une livre de pain et un quart de jambon. Si cela est vrai, la sandwicheuse du quai d'Orsay est digne d'épouser un pair d'Angleterre.

Une grande pâtisserie en plein fonctionnement, fabrique aux yeux du public des gâteaux, auxquels, pour être excellents, il ne manque que d'en avoir l'air. Où est donc cette croûte dorée de notre pâtisserie parisienne? Ces gâteaux ont l'air anémique, mais ils valent mieux, bien mieux que leur apparence.

* * *

Enfin, avant de jeter un coup d'œil sur les colonies anglaises, voyons tout au bout de l'Agriculture, sur l'Esplanade des Invalides, la laiterie anglaise qui, avec le lait que lui fournissent les vaches de son étable, fabrique du beurre, du fromage, des crèmes, etc. C'est un peu bien joli pour une ferme et une laiterie, et je suppose qu'en Angleterre cela sentirait un peu plus le fumier. Mais c'est un joli type d'installation rationnelle et perfectionnée.

* * *

Restent les colonies, ou plutôt l'Australie et le Cap de Bonne-Espérance.

Le Cap n'occupe qu'un petit salon, consacré pour une moitié aux plumes d'autruche, et pour l'autre à ses vins célèbres.

L'Australie, elle, a pris plus de place. Comme aux Expositions diverses, ce sont ses mines qu'elle met au premier rang, puis ses céréales, puis ses bois et enfin ses vins que l'on peut déguster et qui ne sont pas du tout désagréables. On a même élevé à ces liquides australiens un autel — un pavillon veux-je dire — tout spécial, au Trocadéro.

Mais ce que cette exposition australienne contient de plus intéressant, c'est sans contredit la superbe collection de fougères, que l'on a plantées dans une rocaille très bien aménagée.

Au mois de juin ces fougères n'étaient que des souches; au mois de juillet elles avaient des feuilles de trois mètres de long.

Elles représentent et symbolisent bien ce pays neuf, où les villes doublent de population chaque année, où la Constitution — à peine soumise à la métropole — est dix fois plus libérale que ne pourraient le rêver pour nous, nos socialistes les plus osés; où, sous les grands eucalyptus qui assainissent l'air et le sol, se développe une race jeune, faite de tous les éléments européens, — les Français y sont nombreux; — ayant de l'Anglais toutes les qualités, sans aucun de ses défauts.

C'est peut-être l'Australie qui, un jour, infusera à l'Europe le sang nouveau dont elle aura besoin.

HENRI ANRY.

RÉPUBLIQUE DOMINICAINE



CETTE partie de l'île d'Haïti ou Saint-Domingue, était autrefois, sous le nom d'Hispaniola, dans un état très grand de prospérité. Elle s'étend sur les deux tiers de l'île.

La capitale, Santo-Domingo, qui aujourd'hui compte 12,000 habitants, était une ville superbe construite en 1496, peu après l'arrivée de Christophe Colomb qui débarquait à San-Salvador, nommé Guanahani, le 12 octobre 1492. Christophe revint en Espagne en passant par Cuba, Haïti et Porto-Rico. Il a laissé de nombreuses traces de son passage dans l'île Saint-Domingue.

L'État, qui correspond à l'ancienne colonie espagnole et compte aujourd'hui 150,000 habitants, a voulu prendre part au grand tournoi commercial international de l'Exposition, sur l'initiative de son ministre à Paris, M. le baron de Alméda, à qui revient une bonne part du succès de cette exposition particulière, qu'il a su présenter avec une intelligence rare.

Car cette exposition est doublement intéressante. D'abord par ses produits, et surtout par la preuve que cette contrée fait tous les efforts nécessaires pour retrouver sa splendeur d'autrefois. Que les révolutions politiques cessent, et l'avenir s'annonce brillant pour la République Dominicaine!

En effet, il y a là, non seulement les produits naturels, mais encore les produits de véritables industries, très importantes.

Il y a d'abord une fort belle exposition de bois, surtout du bois d'ameublement : de l'acajou, du thuya, du bois de coabanilla, bois dur semblable au poirier, du bois de sangano et de quebrahacha, qui peuvent lutter avec les plus beaux palissandres. Du bois de gayac, qui sert à faire les roues de gouvernail de bateaux.

Le centre de l'île, très montagneux, comprenant le massif de Cibao dominé par le pic de Yaque, contient des quantités de mines diverses. Le sol est cultivable jusqu'en haut de ces montagnes volcaniques.

Il y a des mines de sel gemme, des phosphates et surtout des mines de quartz aurifère, lesquelles sont très riches en matières précieuses.

C'est ainsi que les quartz aurifères de la concession Mana, contiennent 39 — 92 — et jusqu'à 300 grammes d'or par 1,000 kilogrammes et ceux de la concession Santa-Rosa : 650 grammes d'or par 1,000 kilogrammes.

Ces diverses mines sont toutes groupées autour de la ville de Santo-Domingo. Au nord, les concessions Mana et Isabella, au nord-est la concession Anacona, au nord-ouest la concession Santa-Rosa.

Les alluvions de la rivière Isabella sont également aurifères. Plusieurs photographies montrent les nègres faisant le lavage de ces alluvions, pour en retirer les petites pépites

d'or. Il y en a même d'assez grosses, retirées ainsi ; une de celles exposées a le diamètre environ d'une pièce de 50 francs, mais trois fois plus épaisse.

Il y a aussi une fort belle exposition d'animaux du pays, des oiseaux au plumage éclatant, surtout employés pour les chapeaux de dames. Il y a là de quoi satisfaire tous les goûts, depuis les plus simples jusqu'aux plus excentriques. Ce sont les ibis rouges, les lophophores, les manucods, les hérons pourpres, des goélands superbes, des pélicans gris. Plusieurs maisons de Paris ont exposé ces produits de Saint-Domingue.

Et comme pendant, une autre maison a exposé la maroquinerie faite avec les peaux de crocodile, originaires de cette région également, ainsi que les derniers objets fabriqués avec l'écaille, dont il y a de très jolis échantillons.

Mais tout cela n'est que produits naturels, passons aux produits industriels.

Il y a d'abord le sucre. L'exploitation de la canne à sucre se fait maintenant sur une très vaste échelle. Il y a plusieurs entreprises. Naturellement le rhum est aussi fabriqué en assez grande quantité, ainsi que l'alcool ordinaire.

La canne à sucre (*saccharum officinarum*) est une graminée très précieuse, car elle procure bien des choses aux indigènes. Elle a une tige haute de 3 à 4 mètres. C'est surtout dans la partie inférieure de la tige que se trouve le produit sucré dont la proportion est de 17 à 20 0/0. Le sommet de la plante, coupé avant sa floraison, sert à faire des boutures.

Outre le rhum, on retire encore de la canne une sorte de cire nommée cérosie. Il y a d'énormes blocs de cette cire dans l'exposition dominicaine. Enfin, avec les fibres de la canne, on fait des tissus, des vêtements.

Le café de ce pays est un mélange des genres bourbon et surtout de moka. C'est encore une des principales branches de commerce du pays, ainsi que le cacao.

L'industrie du savon y a fait de très grands progrès, à Samana surtout.

Indépendamment de la cire de canne, il a aussi la cire d'abeilles.

Enfin la préparation du tabac est une des branches de l'industrie la plus prospère et donne d'excellents cigares.

Les principales villes qui ont exposé sont : La Vega, Monte-Christo, Macoris, Agua, Saint-Domingo, Puerto-Plata, Samana, Moca, Santiago-Santa-Cruz.

Le général Ulises Heureaux est le président actuel de la République Dominicaine.

Bonne chance à l'industrie renaissante de cette petite République !

S. Favière.

STATUETTES ITALIENNES



Parmi les statuaires de la jeune école italienne, M. Constantin Barbella, auteur des quatre groupes que nous reproduisons hors texte, est un de ceux qui se sont fait le plus remarquer dans ces dernières années.

Il jouit, d'ailleurs, aujourd'hui d'une très grande réputation, justement méritée par ses statuettes en bronze ou terre cuite, qui sont des reproductions de la vie populaire à Naples, d'autant plus curieuses qu'elles sont frappantes de vérité.

M. Barbella excelle dans la représentation de ces petits lazzarones, mâles et femelles, qui ne sont évidemment pas le plus bel ornement de Naples ; mais il ne sait pas faire que des déguenillés ; et dans les onze morceaux qu'il a envoyés à notre Exposition, il y a plus de contadins que de citadins.

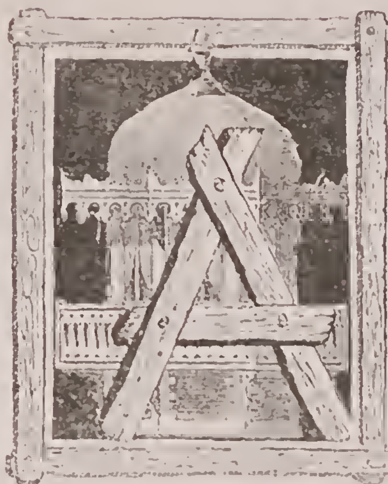
Nous avons choisi pour nos reproductions autant des uns que des autres : ceux qui s'embrassent, cachés aux regards indiscrets — d'un côté du moins — par un grand panier qu'ils portent sur leur tête comme Paul et Virginie portaient leur branche de palmier, sont des batteurs du pavé napolitain, aussi bien que l'espèce de ramoneur qui veut embrasser une jolie fille ; mais l'amoureux plus calme qui dit à sa bien-aimée : « *Crois à moi* » est un paysan des Abruzzes et les trois belles filles qui chantent la *Chanson d'amour* (c'est le titre du groupe) sont aussi des Abruzziennes, qui descendent de leurs montagnes.

La nouvelle école italienne, beaucoup plus recommandable pour la sculpture que pour la peinture, possède un certain nombre d'artistes qui s'étudient à faire parler ces bonshommes et qui réussissent à les rendre amusants, mais nul ne les met en scène avec plus d'esprit que M. Barbella.

Lucien Huard.

LES PORTES DE LA GALERIE DE TRENTE MÈTRES

PORTE DU VÊTEMENT



Assez riche d'aspect, l'entrée monumentale de la classe 36 consacrée aux vêtements des deux sexes, n'a pas fourni grande inspiration à ses organisateurs, et c'est véritablement beaucoup plus industriel qu'artistique.

Sur les trois baies de la façade, deux sont occupées par des vitrines, où sont exposées sur des mannequins, des toilettes de femmes, comme dans tous les magasins de nouveautés.

La façade, elle-même, est en bois, revêtu d'un vernis gris assez triste et que n'arrive pas à égayer beaucoup, ni la tête de Mercure qui est au fronton, coiffée du mythologique chapeau à ailes, ni les deux compositions de



UNE GALERIE DE L'EXPOSITION ANGLAISE.



LE GRAND VESTIBULE D'HONNEUR DU PALAIS DES BEAUX-ARTS.

gauche et de droite, qui représentent évidemment la coquetterie et l'art de la toilette.

PORTE DE LA CHASSE

La classe 42, qui rassemble sous son drapeau la chasse, la pêche et les cueillettes, a une entrée des plus modestes, ce qui ne l'empêche pas d'avoir du caractère.

Mais la modestie lui convenait ici; car, séparée seulement de la porte de la Draperie par celle des Armes portatives, elle ne pouvait, sans faire montre d'un luxe insolent et sans même être assurée de réussir, lutter contre cette magnifique façade, qui domine tout ce côté de la galerie de Trente mètres, de son grand air et de la richesse de sa décoration.

Elle a préféré s'en tenir à une agréable rusticité, dont elle a demandé les éléments aux forêts qui servent d'ordinaire de milieu à la chasse, et quelquefois de bordure à la pêche.

Ainsi on a tout simplement placé sur la façade, des panneaux de bois variés, et disposé entre les colonnes des fausses colonnes formées de troncs d'arbres d'une longueur et d'une régularité absolues.

Au fronton de la baie principale, la pêche et peut-être bien aussi la chasse aux animaux marins, est rappelée par une proue de vaisseau qui s'avance, en relief vigoureux. Les frontons de gauche et de droite sont de simples animaux empaillés. Cela n'a exigé de grands efforts, ni d'imagination ni d'exécution. Mais c'est un genre d'ornement qui en vaut bien un autre et qui du reste s'accorde parfaitement avec les tendances bon enfant et sans prétention de cette façade. Il y a néanmoins un mystère dans cette ornementation : sous le vaisseau « qui fend les ondes » on a placé des ondes destinées à être fendues, et ces ondes ressemblent traits pour traits aux trois plumes d'autruches qui servent d'armoiries habituelles aux fournisseurs du prince de Galles. Pourquoi?

ALFRED GRANDIN.



FÊTES A L'ESPLANADE



Qu'est-ce qui disait donc que le grand velum, suspendu sur la moitié de l'allée qui coupe en deux l'Esplanade des Invalides, ne servait à rien?

Voilà comment on parle toujours sans savoir.

D'abord, pendant les jours de grand soleil, qui semblent vouloir nous abandonner bien vite, il a servi à abriter les tireurs de pousse-pousse annamites et leur clientèle, car les personnes qui veulent voir quelque chose des constructions qui s'élèvent sur les deux côtés de l'Esplanade, sont obligées de marcher en dehors, et ne manquent pas d'occasions de le maudire.

Maintenant que les chaleurs sont passées et que les soirées commencent à être longues, il sert aux fêtes de nuit de l'Esplanade.

Car l'Esplanade n'a maintenant plus rien à envier au Champ de Mars, elle a ses fêtes de nuit.

Evidemment, elle n'a pas ses fontaines lumineuses, mais elle a quelque chose de plus amusant et surtout de plus varié, car les fontaines lumineuses, c'est très beau certainement, mais quand on les a vues deux ou trois fois !...

Et puis c'est tous les soirs la même chose, tandis qu'à l'Esplanade ce n'est qu'une fois par semaine, le mardi... si le temps le permet : le spectacle n'est pas mécanique, il est donné par des acteurs en chair et en os, qui défilent précisément sous le velum en question.

C'est quelque chose comme une retraite aux flambeaux sans flambeaux et sans retraite, ou plus exactement, une de ces cavalcades foraines, comme en organisent les cirques américains et anglais ambulants, dans les pays qu'ils veulent bien honorer de leur présence, et dont ils sollicitent les applaudissements et les pièces de cent sous.

Ici, en attendant qu'on en ait emprunté au Jardin d'Acclimatation, il n'y a encore ni éléphants, ni chameaux, ni girafes, ni autruches, mais on utilise nos braves soldats coloniaux, qu'on n'avait peut-être pas fait venir de si loin exprès, pour servir d'escorte à tous les exotiques qui chantent, dansent, miaulent ou musiquent, dans les campements pittoresques de l'Esplanade des Invalides.

Ce sont quelques spahis qui ouvrent la marche, — à cheval, autrement ce ne serait plus une cavalcade — viennent ensuite la nouba des turcos, suivie des artistes des deux sexes, Arabes, Maures, Kabyles, qui font le succès de trois ou quatre cafés-concerts où l'on danse des bras et du ventre ; puis la musique aux instruments de bois du village javanais, suivies des danseuses dudit village, qui marchent aussi gravement que si elles dansaient, puis nos petits tirailleurs annamites et tonkinois, faisant le chemin aux acteurs du théâtre annamite, en grande tenue de gala, bondissant, hurlant, exactement comme s'ils jouaient la comédie.

Après, ce sont des femmes : des Algériennes qui ne se trouvent pas assez cachées par l'obscurité relative et qui se voilent jusqu'aux yeux, les Tunisiennes avec leurs caleçons bizarres et leurs petites vestes brodées, et les Javanaises qui ne dansent pas, mais qui semblent bien plus alertes que les danseuses.

Voilà maintenant les célèbres pousse-pousse, marchant deux par deux et traînant à vide leurs petits cabriolets ; derrière eux, marchant à pas comptés, des porteurs de palanquins, en bois doré, fermés de rideaux aux couleurs tapageuses.

Ensuite ce sont les Sénégalais, qui paraissent énormes dans leurs longues chemises bleues, puis les Pahouins, les indigènes de la Nouvelle Calédonie, les nègres du Congo, enfin tous les noirs après les jaunes, afin de varier les nuances. Car les jaunes réapparaissent ensuite pour faire cortège avec des étendards, des bannières, des parasols et des lanternes chinoises, au dragon tonkinois qui s'avance en zigzags, porté par des indigènes cachés sous sa carapace enluminée de couleurs violentes.

On voit après cette tarasque tonkinoise, quelques orphéons ou fanfares de bonne volonté, puis je ne sais plus au juste ; car l'ordre de la marche n'est pas toujours le même, autrement il n'y aurait pas de variété dans le cortège, on aurait beau mettre les Annamites avant ou après les Javanais, ce serait toujours la même chose.

Du reste, tout ne se borne pas à la procession, il y a un spectacle fixe, la fameuse danse des *Pilou-Pilou*, que les Canaques exécutent fiévreusement devant la porte du Palais des Colonies.

Il paraît que c'est très curieux, car on y va beaucoup, beaucoup, mais je suis mauvais juge en la question, car le soir que j'y étais il pleuvait ; et j'avoue que cela me faisait quelque chose de voir, après le défilé, ces pauvres danseuses javanaises escortées de leur larbin en livrée, rentrer dans leur village comme des poules mouillées.

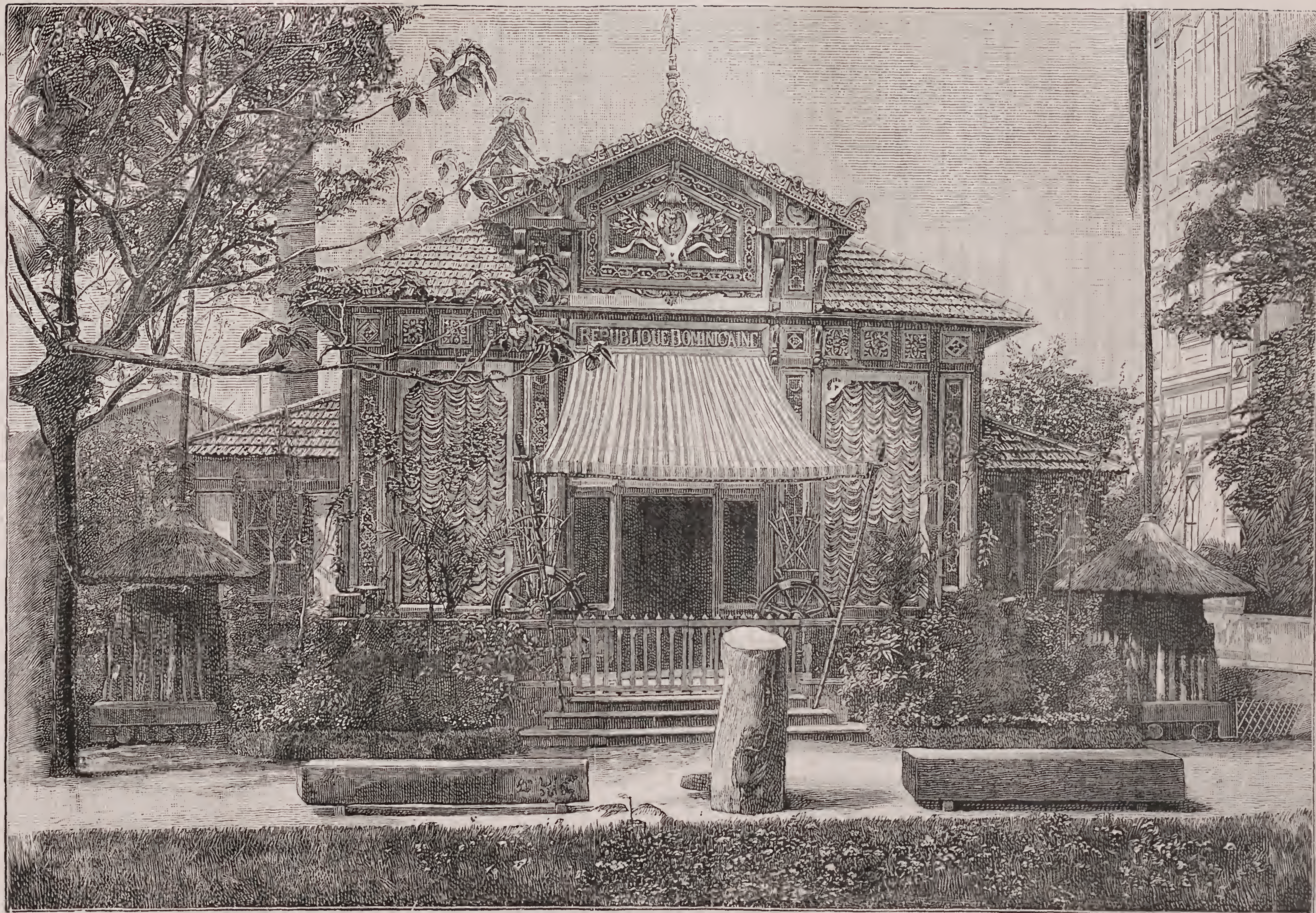
Il est vrai que cela n'a pas dû déplaire aux amateurs, car à chaque instant j'entendais un monsieur, avec ou sans parapluie, s'écrier comme jadis ce pauvre Couder dans la *Belle Hélène :* « Cette petite fête est charmante. »

VITAL MEURYSSE.





LES ACTEURS ANNAMITES, EN COSTUME POUR LE DÉFILÉ.



PAVILLON DE LA RÉPUBLIQUE DOMINICAINE, AU CHAMP DE MARS.



LE PALAIS DE L'ALIMENTATION



u livre quatrième des faicts et dicts héroïques du bon Pantagruel, roi des Dipsodes, le maître François Rabelais nous mène « en une isle admirable entre toutes aultres ». Et dans cette île se trouve un merveilleux manoir de « messer Gaster, premier maître ès arts du monde ».

Il est bien difficile de ne pas songer à ce manoir de messer Gaster, quand on pénètre dans le Palais de l'Alimentatation dont nos lecteurs connaissent déjà l'aspect extérieur et dont nous allons visiter avec eux les appétissantes installations.

C'est presque un temple élevé à la gloire de ce qui se boit et de ce qui se mange, par les producteurs et les intermédiaires de l'alimentation. Il est depuis longtemps établi que l'on se nourrit partout, mais qu'on ne mange qu'en France; aussi cette exposition, toute nationale, fait-elle le plus grand honneur à notre pays.

Le Palais est divisé en trois parties. Le sous-sol contient l'exposition des vins, bières et cidres. Le rez-de-chaussée, la biscuiterie, la chocolaterie et la distillation, le premier étage les produits alimentaires proprement dits. Nous allons commencer par le sous-sol.

En entrant, la bière est à droite, le vin est à gauche. Cette gauche est une glorieuse exposition. Tout à l'extrémité du palais, dans un vestibule où aboutissent les escaliers qui conduisent au 1er étage, est installé le vin de Champagne. Les producteurs et les marchands de champagne sont des millionnaires, et ils l'ont bien fait voir par la manière cossue avec laquelle ils ont présenté leurs produits au public : aux murs, des compositions picturales retracent les diverses phases de la fabrication du vin de Champagne, depuis la cueille du raisin jusqu'au collage de la suprême étiquette.

Il y a une jolie réduction d'une vigne champenoise, montrant l'état de la vigne aux diverses périodes de la culture. Des vitrines spéciales sont consacrées à la bouteille, au bouchon, à la feuille d'étain, à la capsule métallique, au sucre candi. La vitrine de la bouteille montre d'abord la phase de la fabrication d'une bouteille, depuis l'instant où l'ouvrier cueille au bout de la canne, un peu de verre en fusion. Puis elle présente une collection de bouteilles à champagne anciennes et modernes. Les *anciennes* sont du XVIIIe siècle. Elles ont la forme renflée et non allongée comme les bouteilles d'aujourd'hui, qui présentent un type partout reconnaissable. Les exposants champenois ont fait mieux que de montrer en peinture le *travail* du vin mousseux. Ils l'ont également présenté sous la forme plus saisissante de personnages modelés, accomplissant les devoirs de leur profession. Voici, dans une cave, le chef de cave examinant le *dépôt* qui s'est formé dans la bouteille. Puis, quand ce dépôt s'est porté sur le bouchon, la bouteille est débouchée et la pression fait sortir le dépôt. C'est alors le tour du *doseur* qui remplit le vide qui vient d'être créé, en versant la *liqueur*, un mélange de vin et de sucre candi, qui donne le goût au champagne, *selon le pays auquel il est destiné*.

Puis, de nouveau, la bouteille est rebouchée, puis attachée, puis le bouchon est couvert d'une feuille d'étain naturel ou doré ; sa toilette est faite et quand on lui aura collé les armes et le nom de son producteur, la bouteille pourra partir par le monde.

Aujourd'hui on tend à remplacer la feuille d'étain par une capsule métallique serrée mécaniquement autour du goulot.

Les noms qu'évoque cette exposition du champagne, Aï, Sillery, Bouzy, pour les crus; Clicot, Rœderer, Mercier, etc., pour les producteurs, sont connus du monde entier. On fait du *champagne* un peu partout aujourd'hui ; mais quoi qu'en disent les truqueurs d'outre-Rhin, le vrai champagne se récolte de Reims à Épernay et c'est, comme le disaient nos pères, le seul qui soit digne de griser les belles et d'être bu à la santé des rois. C'est surtout à cause de lui qu'est vrai le vieux refrain :

Le vin de France a fait le tour du monde.

Mais n'hésitons pas à dire que si le champagne est plus universellement célèbre, notre vrai vin national, celui qu'il faut boire à la santé de la Patrie, c'est le bourgogne. Les exposants bourguignons ont compris, eux, que tout ce qu'ils pouvaient faire ne vaudrait pas de dire tout simplement qui ils étaient. Et ils ont eu raison. Quand on s'appelle Pomard, ou Corton, ou Clos-Vougeot, ou Volnay, on peut se passer de luxe d'installation. Celle des vins de Bourgogne est d'une sévère simplicité.

Le bordeaux n'entend pas céder le pas à son frère de la Côte-d'Or. La querelle est vieille entre Bourgogne et Bordelais, et, comme un cri de guerre, ce dernier jette les noms de Médoc, de Graves, de Saint-Julien, de Saint-Estèphe, tous les saints du paradis girondin.

Le cognac charentais est cousin germain des vins de Bordeaux ; on l'a logé à côté et c'est justice ; c'est l'aristocratie des alcools. Grande Champagne, petite Champagne, Borderie et fins Bois, soutiennent l'étendard des produits français naturels contre les alcools de l'industrie, le mortel tord-boyaux qui abrutit les pères et condamne les enfants aux terribles hérédités maladives.

J'allais oublier les vins du Jura, Arbois, Anjou et autres. Nos pères les avaient en grande estime. Ce en quoi ils eurent bien raison, car ils valent mieux encore que leur réputation.

Le cidre est entré depuis quelques année, seulement, dans la consommation parisienne. Autrefois on le buvait presque exclusivement dans les pays de production. Cela

a amené l'industrie du cidre à rechercher les moyens de conserver cette boisson et de la protéger contre les altérations du transport; d'où une véritable révolution industrielle, élevant les cidreries au niveau des grandes brasseries et substituant l'ingénieur au paysan. Et chose assez extraordinaire, la qualité y a gagné. Les cidres modernes valent mieux que leurs prédécesseurs. Ce sont les grandes cidreries qui seules ont exposé dans le sous-sol du Palais... Je ne crois pas que jamais le vin soit détrôné par le jus des pommes, mais il faut reconnaître qu'il y a là une industrie très française, très intéressante et qui est dans une voie de large développement.

Et maintenant la bière... Pendant des années et des années il a été convenu qu'il n'y avait de bonne bière que la bière allemande.

Puis par une réaction peut-être exagérée, mais en tout cas bien excusable, on a trouvé que la bière avait tous les défauts, elle rendait lourd, inintelligent, pâteux. Aujourd'hui on a réagi contre ces deux doctrines, également extrêmes. Il y a de la bonne bière de France et la bière n'est pas une boisson qui alourdisse le corps et l'esprit. En outre, ce n'est nullement un liquide exotique, comme essaient de le faire croire les chansons de café-concert. C'est une boisson française, aussi nationale que le vin. C'est aux Celtes buveurs de bière que nous devons ce qui nous distingue des Latins, c'est-à-dire ce qui constitue notre apport personnel dans la grande fusion gallo-romaine. Donc plus de haro sur la bière et veillons seulement à ce qu'elle soit bonne et à ce qu'elle soit française, C'est à quoi se sont appliquées les nombreuses brasseries dont nous trouvons ici les comptoirs de dégustation.

Bière française de Velten (Lyon et Marseille), bière de la Croix de Lorraine, bière française de Grüber (Melun), bière française de la Comète, et surtout les bières du Nord, moins agréables comme boisson d'extra, mais préférables comme boisson de table; toutes les bières de France sont représentées là, sous les noms de brasseurs qui produisent chaque année des millions d'hectolitres, dont la moitié se consomme au détriment des Lowen, des Spattenbran, des Sedelmaner et autres bières germaines. Hurrah pour la bière de France, et montons d'un étage.

Nous voici en présence d'une de ces maisons qu'il faut saluer, chaque fois qu'on les rencontre, car elles représentent une part du patrimoine national, pour ce qu'elles mettent à jour d'intelligence, de progrès et d'honneur. Je veux parler de la chocolaterie Menier et l'on peut certes ici accorder quelque souvenir à la mémoire du père Menier qui fut à la fois un brave homme et un bon Français: bon Français par le soin qu'il apporta à mettre son industrie au-dessus de toutes ses rivales étrangères; brave homme parce qu'il considéra son immense fortune non comme un but, mais comme un moyen, moyen surtout de créer autour de lui l'aisance par le travail.

La chocolaterie Menier est représentée par une vue panoramique de l'atelier du *broyage*, vue dont le premier plan est formé de vrais machines qui fonctionnent sous les yeux du public.

A côté c'est une fabrique de dragées et de pralines dont les bassines en mouvement attirent une foule d'autant plus nombreuse, que l'on fait de temps à autre une distribution des produits.

Une curieuse installation voisine est celle du laboratoire modèle, avec tous les appareils de distillerie, les machines à rincer, à emplir, à boucher les bouteilles, à fabriquer le lait d'amandes, *zester* les oranges pour fabriquer le curaçao. On confectionne même de toutes pièces une *liqueur de l'Exposition*, qui paraît fort goûtée des visiteurs.

Nous voici revenu dans l'axe du palais, et nous avons devant nous le superbe tonneau Mercier, déjà connu de nos lecteurs. Tout l'autre côté du rez-de-chaussée est occupé par la pâtisserie et la biscuiterie, et, certes, peu d'Expositions ont autant de succès. Des appareils de pâtisserie très perfectionnés, préparent la pâte qui est cuite dans de grands fours à charbon et mise en vente de suite sous forme de tartes et de gaufrettes, débitées par de ravissantes vendeuses. A coté, la biscuiterie organisée collectivement par les grandes maisons françaises, qui ont délivré notre pays du tribut qu'il payait à la biscuiterie anglaise. Nos biscuits français ont aujourd'hui la même valeur et la même réputation que ceux d'outre Manche.

Cette fabrication est assez curieuse. La machine qui, après que la pâte a été pétrie mécaniquement, la découpe en biscuits réguliers, ressemble à peu de chose près à une machine à imprimer; les biscuits en sortent disposés sur des plaques de tôles. Ces plaques sont alors placées sur une sorte de chaîne sans fin, qui va d'un bout à l'autre d'un four de quinze mètres de long; le mouvement de la chaîne qui entraîne les tôles est calculé de telle façon que le biscuit ressort cuit à point à l'autre extrémité du four.

Le premier étage est occupé au centre par des bars de dégustation, qui débitent toutes les marques de la distillerie française et, sur les deux cotés, par des vitrines et des installations, qui donnent à cette partie du Palais, l'aspect d'une immense épicerie, luxueusement aménagée. Les grandes divisions sont les liqueurs, les conserves, les corps gras alimentaires, les chocolats et café. Dans cette dernière section, la pièce la plus importante est une porte, formée de 200,000 tablettes d'un 1/2 kilogramme de chocolat Menier, représentant la production de cette marque en un jour.

Les conserves renferment nombre de choses assez curieuses, entres autre des volailles entières, cuites et conservées, ainsi que des poissons de toutes dimensions.

Inutile de dire qu'il règne au milieu de tout cela une excellente odeur gastronomique, qui fait qu'une promenade au Palais de l'Alimentation est le meilleur des apéritifs que l'on se puisse offrir.

PAUL LE JEINISEL.

L'Éditeur-Gérant : L. BOULANGER.
Papier des Papeteries Firmin-Didot et Cie, 2, rue de Beaune, Paris.

Imprimerie Charaire et fils, à Sceaux.



FÊTE DE NUIT A L'ESPLANADE DES INVALIDES : LA DANSE CANAQUE.



Les Beaux-Arts a l'Exposition. — SUR LA TAMISE, tableau de M. Vail (section américaine)



Les Beaux-Arts a l'Exposition. — LE BAIN, tableau de Mme Demont-Breton (section française)



UNE PORTE DANS L'EXPOSITION TONKINOISE.

LES AMBULANCES



L'exposition de l'Esplanade des Invalides, qui nous montre, — avec le Ministère de la Guerre, — les moyens de destruction les plus perfectionnés, ne pouvait moins faire que de mettre le remède à côté du mal : l'ambulance près du matériel homicide, et la trousse à pansement à la suite de ces jolies mitrailleuses, qui peuvent, en une minute, détruire un bataillon.

Cette Exposition des ambulances se compose de trois installations distinctes :

La *Croix rouge française*, société de secours aux blessés militaires, présidée par Mme la maréchale de Mac-Mahon duchesse de Magenta ;

L'Union des femmes de France, dont la présidente d'honneur est Mme Carnot,

Et l'Association des dames françaises.

Les deux dernières associations ne sont que des branches de la *Croix rouge*, mais elles ont leur autonomie et leur existence indépendante. Du reste, elles diffèrent un peu de programme. Tandis que la *Croix rouge*, placée sous la dépendance directe du Ministère de la Guerre, ne s'occupe que des blessés militaires, l'*Union des femmes de France* et l'*Association des Dames françaises*, s'occupent également de secourir les civils, victimes des calamités publiques. A l'*Union*, le quantum à employer en secours aux civils est fixé à 20 0/0 des ressources de la Société.

Ce qui alimente les caisses des trois associations, c'est bien entendu, la charité publique. Elle ne leur fait jamais défaut; mais il faut reconnaître que le champ est large, et que, donnât-on dix fois plus, il s'en faudrait encore de dix fois que ce fût assez.

Ce sont là de bonnes œuvres, saintes, grandes, patriotiques au sens le plus large, humaines au possible. Elles sont nées de nos désastres, et par là doivent nous être plus sacrées. Société de secours aux blessés, Dames françaises, Femmes de France, elles représentent l'union et l'effort de toutes les angoisses des mères, des femmes, des filles et des sœurs. C'est une seconde armée, celle qui soulage, à côté de la première, celle qui défend. Le devoir d'être de l'une est aussi étroit que le devoir d'être de l'autre.

Mais qu'est-il besoin de parler de devoir pour demander à la femme le dévouement, la charité, le courage de longues veilles aux chevets des blessés, le courage de la recherche sur les champs de bataille, le courage, plus difficile, de l'impassibilité devant les opérations sanglantes.

Elles ont tout cela dans un coin de leur cœur.

> Le culte de la plaie et l'amour des guenilles,

disait Beaudelaire.

Je ne sais quel philosophe grognon a dit que les femmes n'étaient si bonnes ambulancières, que parce qu'elles aiment à voir souffrir les hommes.

Ce n'est pas là une boutade, c'est un blasphème.

SOCIÉTÉ DE SECOURS AUX BLESSÉS

L'importante Exposition de la *Croix rouge française* est installée tout à l'extrémité de l'Esplanade, en face des canons des Invalides. Elle est fort simple. Un espace circonscrit par une barrière, et ouvrant par un arc de quelques mètres de hauteur. Voilà son aspect extérieur. L'Exposition elle-même est formée d'installations en plein air, des baraques, une ambulance de gare et un train sanitaire. Tout cela est fort intéressant, mais, avant de le voir en détail, il est bon de savoir comment sont nées les associations dites *Croix rouge*.

En octobre 1863 eut lieu à Genève, du 26 au 29, une importante conférence, qui avait pour but de déterminer les bases du droit des gens, entre parties belligérantes, et de la protection des blessés. Les décisions prises par cette conférence, forment ce qu'on appelle la *Convention de Genève*, à laquelle tous les pays civilisés ont successivement adhéré. Le dernier adhérent est le Japon, et je crois que la Chine est la seule grande nation, qui soit aujourd'hui en dehors de la convention.

Cette convention met sous la protection du drapeau de Genève, blanc à la croix rouge, les neutres, les non belligérants, les blessés et les établissements de secours ou d'hospitalisation. Le drapeau de la convention et le brassard à croix rouge, constituent une sauvegarde respectée à peu près dans le monde entier.

A mesure que les gouvernements adhéraient à la Convention de Genève, des Société de la Croix rouge se sont formées dans chaque pays, avec l'investiture officielle. La Croix rouge française a été la première constituée.

***

Dès l'entrée, on trouve, à gauche, une baraque dans laquelle est installée la lingerie, qui est en plein fonctionnement ; une demi-douzaine d'ambulancières taillent et cousent les chemises, les draps, les pièces de pansement nécessaires au service d'une ambulance.

Des armoires enferment les bandes, les paquets de linges *fenêtré*, les sacs de charpie. Tout cela n'est pas très gai, mais pour beaucoup cela va remuer au fond du cœur de douloureux souvenirs, mal endormis. On se rappelle d'avoir, en 1870, femmes, ou jeunes enfants, dans les familles et dans les écoles, effilé en charpie la vieille toile, que l'on cherchait au fond des armoires... Les linges de pansement faisaient défaut, et plus d'une fois nos médecins durent recourir aux appareils les plus étranges pour parer à cette disette.

Aujourd'hui la guerre peut venir. Dieu fasse que ce ne soit pas de sitôt. Nous sommes prêts de ce côté-là, comme de l'autre.

A côté de la lingerie se trouvent : une écurie modèle, puis plusieurs types de voitures pour le transport des blessés. Le principe du transport est en général celui-ci : Le blessé, relevé sur un brancard, ne doit pas être déplacé

de sur ce brancard. Le lit de transport est donc formé du brancard, convenablement suspendu, soit par des ressorts soit par des lanières de cuir. Dans un fourgon de dimension moyenne, on peut placer, d'après ce système, six blessés couchés. Une forte traverse de bois, aux deux extrémités du fourgon, le divise en deux rangs de trois blessés superposés. Si les blessés peuvent être assis, des banquettes, que l'on relève, permettent de placer quatorze personnes dans le même fourgon.

Un autre type pour une seule personne — dit voiture de ville — comporte un lit pour le blessé et une banquette pour le médecin ou ses aides.

Il est bien entendu que les instruments, les appareils et les approvisionnements suivent dans d'autres fourgons. Mais tout cela est réduit autant que possible. Ainsi le fourgon-cuisine, quoique si merveilleusement aménagé, n'a rien des recherches que nous retrouverons dans les autres ambulances. Celles-ci, en effet, sont pour la *première ligne*, Ce sont les ambulances du champ de bataille. Elles doivent opérer avec tous les matériaux qu'elles peuvent avoir sous la main et ne transporter qu'un matériel simplifié.

Aussi le vrai type de l'ambulance de première ligne est-il fourni par les moyens de transports, bateaux et chemins de fer. Le développement des voies ferrées permettra presque toujours à l'avenir d'amener un train sanitaire à portée du champ de bataille et d'évacuer par là les blessés.

C'est ce qui a déterminé une quantité d'essais de trains à blessés. Un matériel d'ambulances pour voie ferrée a été créé par la Compagnie de l'Ouest. On en a vu les wagons à l'Exposition du Ministère de la Guerre. Mais cet essai repose principalement sur l'emploi des wagons existants et leur transformation en wagons à blessés. Ici nous trouvons un train complètement composé en vue du service d'ambulance. Il ne comprend pas moins de huit wagons peints en gris clair — presque blanc — avec la croix rouge et le drapeau de Genève à chaque voiture. Ce train est curieusement visité par tout le monde, par les soldats surtout, qui y trouvent l'assurance de soins éclairés, en cas de malheur.

La première voiture, c'est l'approvisionnement. Les conserves, la viande fraîche, le vin, le pain, en un mot toutes les provisions nécessaires à l'alimentation des blessés sont là, arrimées dans un ordre bien déterminé et sous la main de la cuisinière, qui règne dans ce wagon et dans le suivant.

Celui-là est la cuisine. Elle est installée aussi bien que celle d'un grand restaurant. Aux quatre coins, de grands réservoirs permettent de conserver plusieurs centaines de litres d'eau. La batterie est toute en cuivre.

Les trois wagons qui suivent, — ils seraient sept ou huit fois plus nombreux dans un vrai train — forment l'ambulance proprement dite ; ils contiennent chacun, soit 15, soit 18 lits. Les wagons de 15 lits renferment, à la place des 3 lits manquant, les lavabos et garde-robes. Ces lits sont assez confortables. Mais on peut leur reprocher un manque de flexibilité dans la suspension. Les cahots de la marche doivent se traduire par de terribles secousses pour les blessés.

La lingerie, la pharmacie, la bibliothèque, le matériel divers occupent le septième wagon. Le suivant, qui est le dernier, sert de cabinet et de chambre à coucher pour le médecin et l'infirmier ou l'ambulancière.

L'ambulance sur la voie ferrée, dite ambulance d'évacuation, devait forcément entraîner la création de l'infirmerie de gare, soit comme point de départ, soit comme point d'arrivée du train sanitaire. Le ministre de la guerre a, depuis 1884, chargé la Croix rouge de l'établissement et du service des infirmeries dans 54 gares.

Dans les unes, il n'y aurait qu'à transformer les locaux existants. Mais dans d'autres tout est à créer, et il a fallu avoir recours aux ambulances mobiles.

Celle que l'on nous montre ici est une construction portative du système Daecker. C'est le premier modèle d'une série qui suffira bientôt à assurer notre service d'infirmerie de gares, partout où besoin sera.

Elle a 27 mètres de longueur sur 6 de largeur et elle comprend : vestibule, salle de réserve, chambre d'infirmier, salle d'ambulance pour 15 lits, chambre d'officier, chambre de médecin, cuisine, buanderie, office et garde-manger.

Tout cela est formé de panneaux de carton montés sur des cadres de bois. Les panneaux sont doubles. Celui de l'extérieur est imperméable. Celui de l'intérieur est ininflammable. Entre les deux, règne un matelas d'air, qui assure la constance de la température dans l'ambulance.

Pour transporter toute cette infirmerie, on l'emballe dans 40 caisses, qui, lorsque la construction est montée, forment le plancher. Ces caisses pesant environ 200 kilogrammes chacune, le poids du tout est donc de 8,000 kilogrammes. Quant au montage, il n'exige pas d'autre outil qu'un marteau, et trois ou quatre hommes, sans aucune connaissance spéciale, peuvent monter l'infirmerie en moins de dix heures, rien qu'en suivant le numérotage des pièces.

*
* *

Le bateau-ambulance, qui est représenté par une réduction, est d'un système facile à comprendre ; toute la partie au-dessous du pont est transformée en dortoirs. Les précautions antiseptiques doivent être extrêmement minutieuses, à cause des nombreux recoins qu'offre un bateau.

A côté de ce bateau, on trouve une collection des membres artificiels dont la Croix rouge gratifie ses amputés, et pour qu'on ne suppose pas qu'un mutilé est un homme à jamais inutile, la société a exposé un de ses ex-pensionnaires, qui, muni d'un bras artificiel, se livre aux travaux les plus pénibles et les plus compliqués.

Avec quelques transformations, qu'il a fait subir à quelques-uns de ses outils, il peut exécuter n'importe quelle besogne manuelle : écrire, raboter, scier, buriner, limer ; il manie également le marteau, le ciseau à froid, la plane ou le vilebrequin.

On voit que c'est consolant et qu'il n'y a pas trop lieu de se désoler pour la perte d'un ou deux membres, puisque cela peut si facilement se remplacer. C'est l'épaule qui fait mouvoir toutes les articulations de ce bras artificiel. Une anecdote à ce sujet :

On sait que le ténor Roger *possédait* — sans en être plus fier pour cela — un bras artificiel. C'était un appareil très perfectionné qui faisait presque illusion. Un soir, dans je ne sais plus quel opéra, Roger lève les bras au ciel, le bras pour de bon et l'autre. Un *clic* se fait entendre.



LE TRAIN SANITAIRE (EXPOSITION DES AMBULANCES).



PAVILLON DU MAROC, AU CHAMP DE MARS.

C'était un ressort du bras artificiel qui s'était déplacé, et le bras dut rester en l'air, au grand ennui de Roger, qui fut réduit à aller dans la coulisse remettre à la raison ce membre rebelle.

LE SERVICE D'AMBULANCES DE LA PRÉFECTURE DE POLICE

Derrière l'exposition de la Croix rouge, sous un petit hangar, la Préfecture de police a groupé ses services particuliers d'ambulance et de santé; ils sont assez réduits. Il faut dire que les véritables ambulances de Paris, celles qu'a organisées la Société des ambulances urbaines, ne sont pas là. Elles sont au Champ de Mars.

Ici nous trouvons d'abord un modèle de ces tentes que la Préfecture fait élever aux carrefours, lorsqu'il y a dans les rues des agglomérations de foule. A côté de cette tente, les voitures pour le transport des fiévreux et l'étuve mobile à désinfection par la vapeur, qui est mise — bien peu de personnes le savent — à la disposition de tous ceux qui en font la demande, basée sur le séjour chez eux d'un malade ou d'un mort, par suite d'affection contagieuse.

LES DAMES FRANÇAISES

Le but de l'Association des Dames françaises, comme celui de l'Union des Femmes de France, n'est pas de fournir des ambulances de première ligne, comme celles que nous venons de voir, mais de préparer en temps de paix des ambulances et le matériel de pansement nécessaire en temps de guerre. Ce sont des ambulances *sur place* qu'elles tendent à organiser, par conséquent le plus souvent assez loin du champ de bataille, en général, en troisième ligne. Aussi le type que les Dames françaises nous présentent est-il le plus perfectionné qui se puisse dans l'état actuel de la science. C'est un hôpital temporaire et transportable, d'une vingtaine de lits, basé sur les principes de la plus rigoureuse antiseptie. On sait qu'il existe chirurgicalement deux régimes pour les locaux sanitaires. L'un, basé sur l'impossibilité de production des microbes infectieux, — pathogènes, dit la faculté; — l'autre sur la destruction de ces microbes. Le premier système est l'aseptie, le deuxième est l'antiseptie.

A la Société de secours aux blessés, on n'a pas là-dessus d'idées bien arrêtées. C'est le médecin chargé de l'ambulance qui, d'après les conditions dans lesquelles il se trouve placé, et aussi d'après ses préférences personnelles, détermine le système qui sera suivi.

Dans les ambulances des Dames françaises, on est résolument antiseptique. Tout le matériel est en métal ou en étoffes, rendues réfractaires aux terribles bacilles. L'ambulance exposée à l'Esplanade, tout près du Ministère de la Guerre, est une fraction d'un système très ingénieux d'ambulance transportable, composé de quatre constructions en croix formant quatre salles à blessés, réunies par une cinquième construction contenant les cuisines, les magasins, et le cabinet du, ou des médecins.

Ces dépendances ont été ici ajoutées à l'ambulance proprement dite, qui sans cela pourrait contenir une vingtaine de lits. Le matériel des quatre salles et de la partie commune forme la charge de deux voitures à deux chevaux chacune.

Cette tente est en toile. Elle est double, c'est-à-dire qu'elle est formée de deux tentes, l'une dans l'autre, séparées par un espace large d'environ un mètre, qui forme un matelas d'air contre les variations de température. La tente extérieure est incombustible, la tente intérieure est antiseptique. Elle n'a, en fait, aucune communication directe avec l'air extérieur, toutes les ouvertures donnant sur le couloir de séparation.

La hauteur, qui peut être élevée à quatre mètres en été, peut être abaissée à trois mètres en hiver, ce qui évite des frais de chauffage.

Toute l'armature est en fer, comme sont en fer toutes les pièces des lits. Quant au matériel de couchage lui-même, il a été rendu autant que possible antiseptique, les principales couvertures sont formées de ouate de bois *piquée* entre deux étoffes légères. Une pareille couverture, très chaude, très légère, est facile à désinfecter. Au surplus, comme elle ne coûte pas plus d'un franc, on peut sans grand dommage en faire le sacrifice.

Tout ce que le chirurgien le plus exigeant peut désirer pour mener à bien une opération, a été rassemblé dans une petite salle qui se trouve à l'entrée de la tente. Sur une planchette suspendue au plafond se trouvent les bocaux qui permettent, au moyen de siphons, de faire l'antiseptie autour de l'opéré. Trois cantines de pharmacie et de pansement, une d'instruments de chirurgie, complètent le matériel, qui est au point des dernières découvertes scientifiques.

Il y a pour l'infirmier une salle de veille, pour l'officier de service une chambre isolée de la salle à blessés, comme en est isolée la cuisine. Chaque lit est muni d'une sonnerie d'appel.

Un appareil très ingénieux et très simple, basé lui aussi sur l'emploi de la ouate de bois, permet de conserver pendant huit ou dix jours, la glace dont on peut avoir besoin soit pour les boissons, soit pour les pansements.

Je ne parle pas des linges et appareils de pansement. Les Dames françaises ont exposé une série de leurs travaux dans le pavillon de l'Hygiène et de l'Assistance. Il n'y a rien de mieux à faire que ce qu'elles ont fait.

Avant de quitter les Dames françaises, deux renseignements sur leur association. — Le siège social est 24, boulevard des Capucines, à Paris, et la cotisation annuelle est de dix francs.

LES FEMMES DE FRANCE

... « Le contre-amiral commandant en chef la division navale de la mer des Indes et le corps expéditionnaire de Madagascar;

« Connaissant les sentiments des troupes et des marins servant sous ses ordres, met à l'ordre du jour,

« La société de l'Union des Femmes de France et celle des Secours aux blessés, qui toutes deux par leur zèle éclairé et leur patriotique sollicitude, ont tant contribué au bien-être de nos malades et de nos blessés.

« Quelle que soit notre gratitude à leur égard, elle ne sera jamais à la hauteur des services qu'elles nous ont rendus. »

Tel est l'ordre du jour que, le 14 mars 1886, le contre-amiral Miot signait en rade de Tamatave. Il en dit plus que de longues explications sur ce qu'ont accompli les femmes

de France. Voyons un peu quels sont leurs moyens d'action.

Dans tous les arrondissements de Paris, et dans chacun des 108 comités de province de l'Union, sont organisés des cours élémentaires d'hygiène et de petite chirurgie, pansements, bandages, etc.

Ces cours ont pour but de former un corps d'infirmières hospitalières, diplômées après examen, capables d'aider les médecins en temps de guerre. L'Union forme également des infirmiers-brancardiers, pour les travaux de force que les femmes ne peuvent accomplir, soit à l'ambulance, soit sur le champ de bataille.

L'ambulance exposée par l'*Union* est une baraque aseptique, surélevée sur des poutrelles pour permettre la circulation de l'air. Le matériel est antiseptique. L'organisation est ici bien moins parfaite que chez les *Dames françaises*. L'Union des femmes de France vise, en effet, à fournir beaucoup de matériel le cas échéant, et un nombre considérable d'infirmières, plus qu'à avoir une organisation rigoureusement scientifique. Ainsi, pour éviter en temps de paix les frais de magasinage, les dons en nature pour la formation du matériel de l'Union sont laissés chez les donateurs et réclamés seulement en temps de guerre.

* * *

Sur la table centrale de la baraque de l'Union, se trouve le buste d'une noble et sainte fille, sœur Marthe, une religieuse de Besançon sur la poitrine de laquelle brillent autant de décorations que sur l'uniforme d'un vieux général. Celle-là fut une des ancêtres — si l'on peut parler ainsi d'une religieuse — de toutes les dévouées ambulancières que nous voyons aujourd'hui à l'œuvre.

Les femmes de France ne pouvaient se placer sous un plus beau patronage.

LA LIGUE DE LA PAIX

Ce ne sera pas sortir de notre cadre actuel que de consacrer quelques lignes ici à d'autres femmes, qui elles aussi se sont occupées de la guerre, non pour panser les blessures qu'elle cause, mais pour supprimer la guerre elle-même.

Ce sont des Américaines qui se sont installées derrière l'exposition d'Économie sociale, dans un coin du pavillon occupé par la Société universelle des Femmes pour la tempérance. Leur exposition se borne à quelques brochures, qu'elles distribuent avec une conviction profonde qui, à elle seule, empêcherait de les trouver ridicules.

Elles ne me paraissent point prêter à rire ces femmes, utopistes si l'on veut, qui croient qu'il vaut mieux ne pas se blesser que d'avoir à guérir des blessures.

Elles étaient au début une poignée. Aujourd'hui elles s'appuient sur de puissantes sociétés, en France, en Angleterre, en Italie, en Amérique surtout. L'idée qu'elles ont semée, à travers les moqueries et malgré les décharges de mitrailles, germe. Elle deviendra un grand arbre. Elles ont bien fait, ces femmes, qui croient à la supériorité de l'arbitrage sur la guerre, de venir planter ici leur pacifique drapeau.

Écoutez ce réquisitoire contre la guerre :

« Le moyen de discussion adopté par les grands royaumes de l'Europe est celui des bêtes sauvages. Les deux antagonistes se battent jusqu'à ce que l'un d'eux soit mis hors de combat, jusqu'à ce que des milliers de demeures soient désolées par le deuil, et la terre rougie par le sang des tués.

« Seulement les événements sont plus considérables lorsque deux nations sont en guerre que lorsque deux ouvriers se disputent. Il y a des chevaux et des canons et le bruit de la bataille ; les correspondants des journaux écrivent des récits saisissants, et des gens disent que tel ou tel combat a été une *glorieuse victoire*, même il en est qui se rendent dans les églises pour rendre grâces à Dieu avec des hymnes de louange.

« Malgré cela, vous pouvez être certain que le principe de la guerre est partout le même et que les résultats se ressemblent en quelque mesure, mais dans des porportions différentes, quand deux nations luttent avec puissance ou quand deux pauvres ignorants se battent comme des sauvages, jusqu'à ce que l'un tombe et que l'autre n'y voie plus guère pour se conduire. »

J'entends d'ici la réponse : le meilleur moyen de ne pas avoir la guerre, c'est d'être à même de la faire. Écoutez encore cette page, éloquemment sarcastique, d'Adolphe Roussel :

« *La paix armée !* Deux mots qui hurlent de se trouver ensemble. C'est comme si l'on disait : un cadavre vivant. Tacite a dit : *Si vos pacem para bellum :* si vous voulez la paix, préparez-vous à la guerre ; n'eût-il pas mieux fait de dire : Si vous voulez la paix, préparez-vous à la paix ! Vous voulez un résultat et vous vous préparez à un résultat contraire. Voilà ce que c'est que la paix armée. Contradiction énorme et qui n'a vécu que parce qu'elle avait un dicton latin pour appui... Vous fondez des canons, vous faites des cartouches, vous multipliez les éléments de destruction. Mais n'approchez-vous pas l'allumette de l'amadou ? Êtes-vous bien sûrs que vous, qui ne voulez pas d'incendie, vous ne serez pas brûlés dans votre maison ? Voilà la paix armée ! »

Pour nous, après ces deux études faites ici, à l'occasion de ce grand congrès de la paix, sur la guerre et les moyens de réparer les maux qu'elle cause, nous ne pouvons que souhaiter qu'un jour cette vieille maladie, quasi inhérente à la nature humaine, disparaisse pour jamais et que partout l'univers, retentisse la bonne parole qui tomba sur le monde, il y a bientôt dix-neuf siècles : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

PAUL LE JEINISEL.



ENTRÉE DE L'EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ DE LA CROIX ROUGE.



ENTRÉE DE L'EXPOSITION DU PORTUGAL (INDUSTRIES DIVERSES).

LE MAROC



Le Maroc a pris une part active à notre grande Exposition. Il faut savoir gré au Sultan d'avoir voulu donner cette preuve d'amitié à la France, en y participant officiellement.

Car les Marocains ne sont pas très partisans de notre civilisation. Ils font même tout ce qu'ils peuvent pour retarder l'envahissement du progrès chez eux.

Il est vraiment bien étrange qu'un peuple, aux portes mêmes de l'Europe, soit resté encore si arriéré. Mais les indigènes sont tellement fanatiques, qu'il serait inutile de chercher à les convaincre.

C'est ainsi que pour éviter autant que possible les relations avec les ministres étrangers, ceux-ci sont tous installés à Tanger, tandis que le Sultan habite à l'intérieur des terres, successivement les villes de Maroc, Fez ou Mequinez, suivant les besoins de la politique, ou selon son bon plaisir. Et si les ambassadeurs désirent communiquer avec lui ce n'est qu'au prix de déplacements fort longs et très difficiles, et par l'intermédiaire d'un fonctionnaire nommé ministre des affaires étrangères.

C'est ce qui fait la lenteur des négociations. Étant donné un pareil état de choses, cette participation à l'Exposition prouve bien de la part du gouvernement cherifien les dispositions les plus amicales. C'est un effort bien plus grand qu'on ne pourrait se l'imaginer.

Déjà en 1878 l'Exposition marocaine avait été assez remarquée. Elle est bien plus importante cette année.

En arrivant, du côté du Palais des Arts libéraux, on rencontre d'abord, à droite, le pavillon Impérial renfermant le résumé des industries diverses du pays. Il y a de riches harnais en étoffes brodées, des tapis en cuir, dont tous les ornements sont également en cuir de couleurs variées, des malles, des babouches, des burnous, de riches tapis, des divans, des plats en cuivre entièrement travaillés à la main, des théières, des poteries, une profusion de lanternes. Là, comme dans tout le reste de cette Exposition, tout est à vendre, le pavillon ainsi que le grand bazar sont d'une architecture du mauresque le plus pur.

Après le pavillon Impérial, est une grande tente marocaine, abritant les bayadères, qui exécutent leurs diverses danses, la danse du ventre particulièrement, si en faveur dans l'Exposition tout entière.

Puis commence le grand bazar, formé d'une longue galerie, aux deux extrémités de laquelle il y a deux ailes qui s'avancent vers l'allée centrale, formant ainsi une sorte de place. C'est une longue série de portes à ogives, dont le cintre est rétréci à la base, en croissant.

Là, on trouve tous ces articles si connus maintenant, que certains affirment être de l'article de Paris, les bracelets, les colliers, les babouches, les pochettes en cuir, les fezs, les écharpes, les écrans. Enfin les sirops, pastilles de serail, bonbons, nougats, etc.

Tout cela vif, animé, ne ressemble pas beaucoup à la grande rue de Tanger. Ce sont les mêmes articles, les mêmes portes à ogives, mais ce ne sont plus les mêmes marchandes, ni les mêmes boutiques. Là-bas, ce sont des petits réduits, où le marchand n'a même pas de place pour se tenir debout, il reste accroupi tout la journée, et si un client s'approche, pas un mot, pas un geste, pour l'encourager à acheter.

A Tanger, les femmes de la campagne vendent le lait, le beurre, les œufs, et ont la figure soigneusement cachée par leur voile, nommé haïk, si elles sont un peu vieilles elles n'ont pas de voiles, on aperçoit alors à leur menton un petit tatouage bleu. A l'Exposition, ces dames nous ont fait grâce du haïk, heureusement, mais il n'y a pas beaucoup de tatouages bleus, cependant c'est essentiellement marocain, ce tatouage. Est-ce qu'à côté des articles qu'on a prétendu être de Paris, il y aurait des marchandes qui ne seraient pas du Maroc?

Au Maroc, les femmes sont aussi tenues, pour se protéger des ardeurs du soleil, d'avoir de grands chapeaux de pailles formant parasols, car l'usage du parasol est exclusivement réservé au Sultan comme emblème de la souveraineté, elles pourront au moins pendant un été, se procurer ce luxe, inappréciable là-bas.

A la suite du bazar, se trouve la galerie du Travail. Là on assiste à la fabrication de menus objets, babouches, pochettes, gravure sur verre, etc.

Sur le devant de cette partie est un autre grand pavillon, c'est le café-concert Marocain, dont la musique s'entend de fort loin. Le bas est encore occupé par des marchands, le haut est le café proprement dit. Là, en dégustant une tasse de café, on entend la nouba, dont les sons ont tant d'attraits pour les indigènes, cette musique arrive à les bercer je n'ose pas dire doucement, car pour nous autres Européens, nos oreilles sont soumises à un régime vraiment dur, à de pareilles auditions. Mais il faut dire qu'au Maroc tout ne se passe pas absolument ainsi.

Le café de l'Exposition est un café très riche, comparé à celui de Tanger, par exemple. Dans cette dernière ville, le café chantant est au fond d'une ruelle, il comporte trois artistes, musiciens et chanteurs, il est éclairé par des chandelles fumeuses. Pas de chaises, des nattes seulement, un banc dans le fond pour les Européens. Les indigènes s'accroupissent sur les nattes, on leur apporte un café épais, il n'y a pas d'autres consommations que celle-là, et ils fument le kief, sorte de haschich. Ils restent là des heures entières fumant en écoutant cette musique, discordante pour nous, harmonieuse pour eux. Il faut dire que la fumée du haschich leur fait un peu perdre le sens des choses.

Il y a encore, sur le devant du bazar de l'Exposition, deux autres pavillons ou l'on débite également les produits du pays, les pavillons Tinisit et Soliman.

Tout le commerce et l'industrie du Maroc se fait dans la partie comprise entre la mer et la chaîne de l'Atlas. L'autre partie entre l'Atlas et le désert est peuplée de tribus nomades, batailleuses, qui se considèrent à peu près indépendantes, très souvent en révolte, car elles ne vénèrent que les chérifs, c'est-à-dire les descendants de Mahomet, et il n'y a pas que le Sultan qui descende de Mahomet, il y a d'autres chérifs. De là, des complications constantes.

Dans bien des régions, le commerce est aux mains des juifs.

On s'étonne du peu d'industrie de ces pays. C'est qu'ils ont peu de besoins aussi.

Au Maroc, il n'y a pas de voitures, à cause de l'étroitesse, et du mauvais entretien des rues, tout le monde va à mulets.

Il n'y a pas de lits, on dort à moitié habillé, sinon complètement, sur la nattes, les coussins, les divans.

Les sièges y sont pour ainsi dire inutiles, les indigènes préfèrent s'accroupir à terre.

Le grand commerce comprend surtout les peaux, les laines, les cuirs tannés avec l'écorce de grenade, les dattes, les œufs d'autruche, le thé, les bougies, le calicot, les soieries.

Il font aussi de l'huile d'argan et leur procédé mérite d'être cité.

Quand les fruits de l'Arganier tombent à terre, les chèvres les mangent et rendent les noyaux. Ceux-ci sont laissés à l'air et lorsqu'ils ont été bien séchés par le soleil, les femmes cassent les noyaux avec une habileté particulière et recueillent les amandes, qui sont alors bien pressées. C'est ainsi qu'on retire l'huile d'Argan. Ce procédé d'extraction des noyaux n'est vraiment pas trop fatigant. Il est dommage que les chèvres ne puissent même les casser en les rendant.

La population du Maroc est bien difficile à établir. Les uns prétendent 3 millions, d'autres 8 millions d'habitants, c'est bien vague.

Il ne manque à cette Exposition, si pleine de couleur locale, que les splendides horizons africains.

S. Favière.

LA TOUR EIFFEL ET LA BÊTISE HUMAINE



Hélas ! on est bien obligé d'en convenir, cette phrase cruelle d'un de nos anciens poètes : *Les sots depuis Adam sont en majorité,* est toujours d'actualité.

Oui, il y a des sots en France, en Angleterre, en Allemagne, en Russie, en Autriche, en Italie, dans toute l'Europe, dans l'Afrique, en Amérique et même en Océanie.

Oui, il y en a partout, et beaucoup, qui ne demandent absolument qu'à se faire exploiter.

Mais ce n'est pas une raison pour avoir l'air de les mettre en coupe réglée, et de faire croire aux autres qu'ils sont encore plus bêtes, plus vaniteux, qu'ils ne le sont réellement.

On montre véritablement trop de cynisme, dans l'exploitation de la bêtise humaine, à propos de la Tour Eiffel. Cela va trop loin et j'éprouve le besoin de protester, afin que l'étranger qui ne demande qu'à se moquer de nous, et à qui nous en donnons déjà trop d'occasions, ne nous croie pas tous complices ou dupes de cette fumisterie.

Nous avons la bonne fortune de posséder la Tour Eiffel, dont je ne prétend discuter, ni la beauté, ni la curiosité, ni l'opportunité. Je veux même bien reconnaître qu'elle soit devenue une nécessité, puisque comme dit le proverbe : « nécessité n'a pas de loi » et qu'elle n'a point de loi, puisqu'elle a déjà remboursé deux cinquièmes de leur apport à ses actionnaires.

Mais, on ne me fera jamais croire, que le seul fait de monter dessus pour voir de plus loin, soit un titre de gloire.

C'est pourtant ce que l'on cherche à établir, et à récompenser, moyennant finance, par tous les moyens possibles.

D'abord il s'est fondé un journal au deuxième étage de Tour, tout exprès pour distribuer des certificats au visiteurs : Insertion du nom, surnom, prénoms, qualités, domicile, dans la liste exacte et officielle; signature sur l'album omnibus, précédée de quelque phrase bien sentie, et au besoin, selon la générosité de l'amateur, citation spéciale, à tant la ligne, dans les échos.

Mais le journal en question — bien qu'il continue son commerce — ne remplissait pas tout à fait le but qu'on s'était proposé; pour les étrangers de distinction moyenne, ou même pas distingués du tout, ce certificat était sans valeur, car pour que la vanité de l'imbécile qui se fait gloire d'être monté à la Tour Eiffel, puisse être satisfaite, il aurait fallu le faire traduire par un traducteur juré et faire légaliser la signature du traducteur, et tout cela était bien de l'ouvrage et bien des frais, pour arriver à prouver tout bonnement qu'on avait le moyen de dépenser cent sous pour grimper à la Tour Eiffel, et le courage de faire cette ascension que, pourtant, l'administration a tout intérêt à présenter comme absolument sans danger.

Alors on a créé des médailles commémoratives : médaille de bronze pour les visiteurs de la première plate-forme, médaille d'argent pour ceux de la seconde, médaille d'or, pour ceux de la troisième.

Seulement, comme on ne donne pas pour rien lesdites médailles il y a encore pas mal de gens, si bêtes qu'ils soient, qui hésitent à supplémenter pour le seul plaisir d'épater le garde champêtre de leur localité, en lui prouvant qu'ils ont monté à la Tour — d'autant qu'il paraît que ces médailles ne prouvent rien du tout, puisqu'on en trouve sur les boulevards et moins cher qu'au bureau.

Mais on les pousse à la consommation, on les induit en tentation de médaille, en faisant raconter tous les matins dans les journaux, que tel prince étranger, tels nobles visiteurs, des personnes de la plus haute distinction — dans tous les genres, dans tous les modèles, comme aboient les camelots — ont acheté la médaille d'argent.

Sans doute ils l'achètent, mais ce n'est pas pour la faire encadrer, qu'ils l'achetent. C'est parce qu'ils ne peuvent pas donner de pourboire aux personnes distinguées, qui leur font les honneurs de la Tour et qu'ils veulent pourtant reconnaître la peine que l'on prend pour eux, peine qui, du reste, est bientôt convertie en réclame, dans tous les journaux, et rapporte bien plus qu'elle n'a coûté.

La meilleure preuve que ce n'est pas pour leur satisfaction, ni même pour conserver un souvenir de cette chose toute naturelle qui consiste à s'élever de trois cents mètres, dans une série d'ascenseurs, c'est qu'ils n'achètent pas la médaille d'or, et pourtant leurs moyens le leur permettent, mais ils trouvent que le pourboire en argent est bien suffisant.



Les Beaux-Arts à l'Exposition. — LA PORTEUSE DE PAIN, statue de M. Jules Coutan.



Les Beaux-Arts à l'Exposition. — CÉPHALE ET PROCRIS, par Ernest Damé.

Malgré tout, il faut croire que le commerce des médailles ne marche pas fort, car l'administration de la Tour, qui ne recule devant aucun sacrifice pour varier la réclame, qui lui permettra de rembourser un troisième cinquième à ses actionnaires, a obtenu, de l'administration des postes et télégraphes, l'établissement de bureaux, aux trois étages de la Tour.

Comme cela, les imbéciles pourront, en écrivant à leurs belles-mères, ou en télégraphiant à leur tailleur qu'il manque un bouton à leur culotte, leur faire savoir qu'ils ont eu la gloire de monter sur la Tour Eiffel.

C'est là un certificat sérieux, je pense, le timbre de la poste ou du télégraphe, et cela ne coûte pas plus cher que dans les bureaux ordinaires, et l'on est pas obligé de se fendre pour acheter la médaille, ni de saluer poliment les rédacteurs du *Figaro* de la Tour.

Aussi l'administration s'écrie, avec l'accompagnement de grosse caisse, des journaux : « Messieurs et mesdames, ça ne coûte que 2 francs, que 3 francs, que 5 francs, et l'on n'a pas le désagrément d'attendre un seul instant, montez faire votre courrier, il sera timbré, daté de la Tour Eiffel, et serez grands parmi les mortels, n'hésitez pas, messieurs, prenez vos places, vos billets, vos billets, vos billets. »

C'est superbe, comme à la foire de Neuilly, mais il me semble qu'il y aurait encore mieux à faire.

Puisque l'administration de la Tour a pu obtenir du gouvernement trois bureaux de postes et de télégraphes dans une espace de trois cents mètres en hauteur; je pense qu'il ne doit pas être plus difficile d'obtenir la création d'un ordre chevaleresque, dont le besoin, du reste, se fait très généralement sentir, l'ordre de la Tour Eiffel.

Ceux qui ne monteront que dix fois seront chevaliers, ceux qui monteront cinquante fois seront officiers, pour cent fois on sera commandeur, pour deux cents fois grand-officier, pour trois cents fois grand-croix, avec la plaque de diamants... en supplément, bien entendu.

Malheureusement, cela ne se fera pas; parce que ce n'est pas seulement un nouveau cinquième qu'on rembourserait aux actionnaires, ce seraient les trois autres cinquièmes et peut-être encore autant de cinquièmes supplémentaires.

Or, comme les actionnaires — qui n'avaient pas des cinquièmes comme les clients des mastroquets — se refuseraient obstinément à se les laisser rembourser, par la raison qu'ils ne les ont pas versés, cela amènerait des difficultés, des complications à n'en plus sortir.

Et l'on serait obligé, pour utiliser les capitaux, d'élever une seconde Tour Eiffel.

Je ne sais pas si on lui donnerait plus de trois cents mètres, pour taquiner les Anglais, qui à ce qu'on dit veulent aller jusqu'à six cents, mais on ne pourrait guère faire autrement que de la construire en argent.

L'argent de la bêtise humaine, parbleu ! L. Huard.

LE PORTUGAL



Si le Portugal s'est mis en frais pour son exposition agricole, on ne peut en dire autant de son exposition industrielle. Celle-là, bornée par la Roumanie, la Grèce et les États-Unis, est situé dans le Palais des Expositions diverses. Elle n'a ni grande importance, ni grand caractère, aussi ne lui consacrerons-nous qu'une rapide visite.

Ce qui frappe dès l'entrée dans cette section, c'est le manque d'originalité et de caractère personnel. Les deux entrées de l'Exposition portugaise pouvaient tout aussi bien convenir à l'État nègre, autant que libre, de Liberia et les vitrines sont les unes françaises, les autres anglaises, les autres espagnoles. Il serait bien difficile d'y trouver une vitrine portugaise. Cela doit tenir à ce que le Portugal est industriellement un des derniers venus et qu'il n'a pu encore partout se dégager de l'imitation servile des modèles.

Il faut faire une exception pour les dentelles qui sont fort belles, la plupart de celles exposées, mantilles, *reboza*, viennent de l'école professionnelle de dentelles de Péniche. Elles valent mieux qu'une simple mention et elles se distinguent surtout par un remarquable bon marché, joint à une exécution très artistique.

Toutes les industries du vêtement, à part celle-là — et la dentelle est un vêtement bien platonique — se tiennent dans cette note de l'imitation étrangère.

On sent surtout l'influence anglaise. Le Portugal est, en effet, depuis le commencement du siècle, un fief de franc-alleu pour le léopard britannique. Le cabinet de Saint-James a la mainmise sur la politique portugaise, la banque anglaise sur les finances portugaises, l'industrie anglaise sur le commerce portugais.

Voyez le linge de corps, ces tricots de laines collants, système Sœger, ces bas, ces chaussettes, toute cette lingerie hygiénique, est anglaise au possible. Les étoffes pour pantalons sont les mêmes que celles que nous retrouvons, carreaux criards et rayures invraisemblables, sur les jambes des fils d'Albion. Les vêtements confectionnés ont la touche, ou plutôt le manque de touche des *tailors* d'outre-Manche.

Il s'est mêlé cependant à quelques-uns un peu de fantaisie lusitanienne. Une tunique superbe est exposée — du côté de la doublure. Et ce côté est le plus intéressant, il est piqué, repiqué, contrepiqué en de capricieuses arabesques. Il paraît que les divers méandres que décrivent les coutures retracent l'histoire du Portugal depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Il y a une légère note locale dans les vêtements de femme : jupons brodés de laine noire sur un fond jaune, petits tabliers tricotés en laine rouge et blanche. Mais cela

est étouffé par la *mode de Paris*, qui là-bas est surtout la mode de Londres. Les vêtements d'hommes ayant l'allure portugaise, ne sont représentés que par des ceintures et des ponchos aux couleurs voyantes.

Et cependant cette industrie locale que l'on veut organiser a eu de jolies productions. Telles par exemple, ces couvertures genre Thizy, à longs poils de coton et à larges damiers blancs et rouges.

On a donné peut-être un peu beaucoup d'importance aux produits pharmaceutiques. Je crois que cela n'ajoute pas beaucoup à la gloire d'un pays, d'être en état de *saignare, purgare et clysterium donare* plus largement que ses voisins. La pharmacie n'est qu'un sous-genre et n'a une valeur comme indice de progrès, que si elle se lie à une évolution progressive de la science médicale, ce que le Portugal n'a pas essayé de démontrer. A côté de la pharmacie, se rangent naturellement les produits chimiques, principalement représentés par des cierges et des allumettes. Il y a en Portugal, comme chez nous, une Compagnie générale des allumettes. Je ne sais si ses produits flambent mieux que ceux de notre compagnie, mais ils ont bien meilleure figure. Pas d'allumettes de bois, rien que de la cire, dans des boîtes élégantes. Certaines — des boîtes rondes — sont remplies d'allumettes de diverses couleurs — c'est très décoratif. Où la décoration va-t-elle se nicher?

Quant aux cierges, ils sont tels qu'on le peut attendre d'un pays à la foi encore naïve, car si les Anglais ont importé au Portugal un tas de choses, ils n'ont pu altérer le catholicisme lusitanien, témoin les cierges gros comme la cuisse et embaumés aux « quatre couleurs » ainsi qu'un icone byzantin.

Le meuble n'a qu'une seule exposition : une chambre à coucher avec lit de milieu en marqueterie. Les sculptures ont un caractère mauresque, qui n'est pas dépourvu de charme, mais ce mobilier a d'autant plus l'air de sortir du faubourg Saint-Antoine, qu'il est, je crois, exposé par une maison française.

Après les merveilles de céramique, vues au pavillon Portugais, on pouvait s'attendre à trouver ici des vaisselles hors de pair. Désillusion complète. Autant les faïences du quai d'Orsay sont originales, autant la vaisselle du Champ de Mars est plate — c'est le cas de le dire — et sans caractère. Tout est copié dans cette collection de porcelaines on ne peut plus inartistiques, il y a du faux Chine, du faux Japon, du faux Limoges, du faux tout. Passons.

Au surplus, il ne reste plus guère à voir qu'une belle collection de papiers peints et un appareil de sauvetage en cas d'incendie, lequel se compose d'une banne, ascendant le long d'une colonne, à grand renfort de câbles et de poulies.

Pour nous résumer, l'Exposition du Portugal, fort intéressante comme produits agricoles et comme colonies, est très terne comme productions industrielles. D'où ce conseil : faites au rebours de nous. Voyez d'abord l'Exposition industrielle, puis voyez l'Exposition agricole. — Vous éviterez ainsi les désillusions.

Henri Anry.

SCULPTURES FRANÇAISES



Nous empruntons aujourd'hui deux sculptures à l'Exposition spéciale de la ville de Paris, qui est d'ailleurs fort riche en œuvres d'art.

L'une, la *Porteuse de pain* dont l'original a remplacé, au square Montholon, le *Gloria Victis* de M. Mercié, est de M. Jules Coutan, l'auteur du groupe décoratif des fontaines lumineuses du jardin du Champ de Mars, et de bien d'autres œuvres de valeur, car l'artiste, qui a obtenu le grand prix de Rome en 1872, avait déjà une première médaille au Salon de 1876, et n'avait plus de récompenses à chercher, que le succès, qu'il a trouvé du reste.

La *Porteuse de pain* date du salon de 1882, le plâtre du moins, qui fut très remarqué; l'œuvre est d'ailleurs très remarquable et de nature à satisfaire toutes les préférences, car elle est à la fois idéaliste et réaliste.

En effet, cette personnification bien moderne de la Cérès des anciens, a la grâce et presque la majesté de l'antique, et elle possède tout l'intérêt de l'actualité en même temps que l'allégorie.

Céphale et Procris, de M. Ernest Damé, n'est pas précisément de l'allégorie : c'est un groupe historique auquel on pourrait donner comme sous-titre « l'Inconvénient de la Jalousie », d'autant que tout le monde n'est pas obligé de connaître la légende mythologique de Céphale et Procris, qui est d'ailleurs fort compliquée.

Je n'en dirai que ce qui a rapport au groupe qui nous occupe. Céphale aimait tellement la chasse, où il passait tout son temps, que sa femme Procris s'imagina qu'il lui donnait une rivale et se mit à l'épier avec toute l'habileté que donne la jalousie.

Un jour que Céphale avait fait buisson creux, il vit des broussailles s'agiter à quelques pas de lui. Croyant avoir affaire à une bête fauve, il y lance son javelot et en voit sortir sa femme blessée mortellement, que, stupéfait, il reçoit dans ses bras.

C'est la scène représentée par le sculpteur, qui bien que jeune encore, a déjà brûlé la plupart des étapes de la réputation ; ses œuvres se classent. Il a un groupe en bronze sur les pelouses du Ranelagh, à Passy, *Fugit Amor*, qui lui valut une médaille à l'Exposition Universelle de 1878. Il a une statue à l'Hôtel de Ville (Jacquemont), un *Saint-Pierre* dans l'église de Clamart, un buste de Raspail à Lyon, un buste de Gambon dans les couloirs de l'Opéra.

Et il n'a pas dit son dernier mot.

L. H.

L'Éditeur-Gérant : L. BOULANGER.
Papier des Papeteries Firmin-Didot et Cie, 2, rue de Beaune, Paris.

Imprimerie Charaire et fils, à Sceaux.

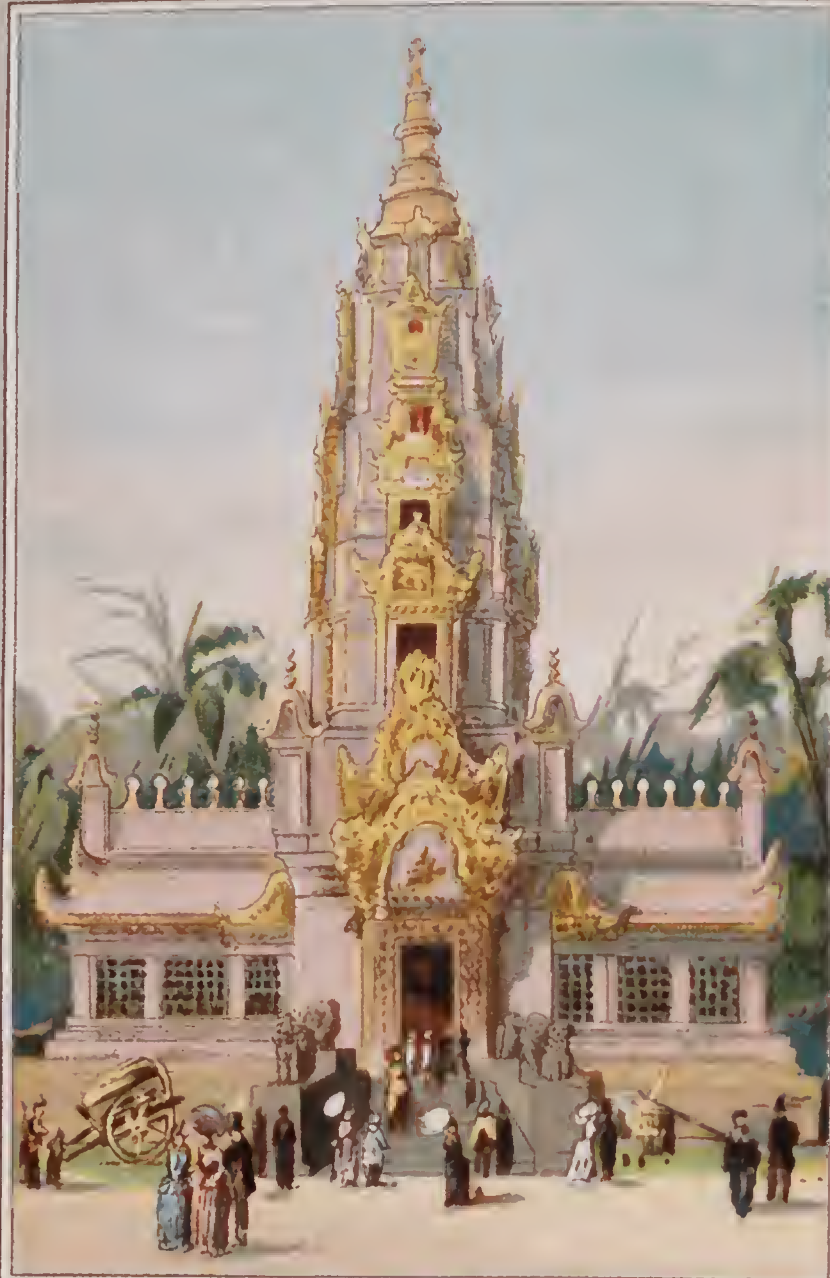


PAVILLON DE CERAMIQUE PERRUSSON.

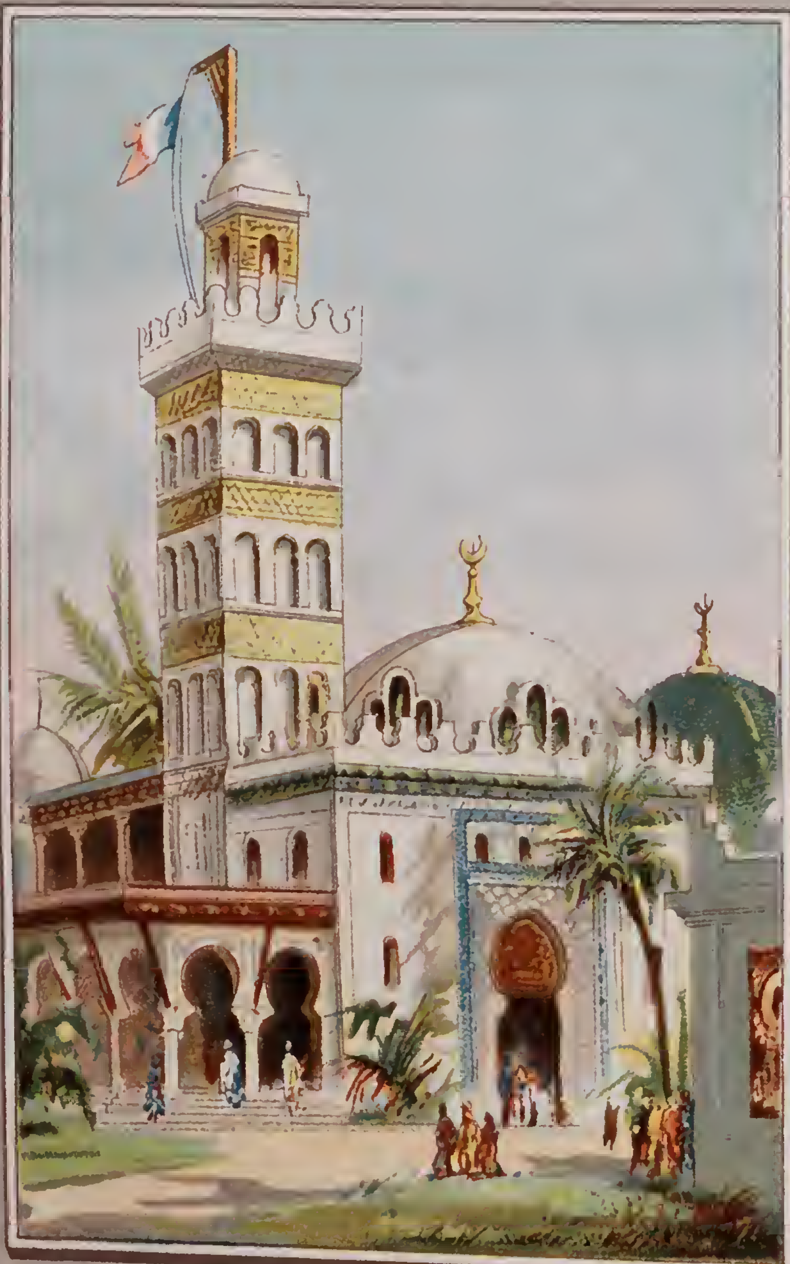
EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889



KAMPONG JAVANAIS



PAVILLON DU CAMBODGE



PAVILLON ALGÉRIEN



MAISONS KABYLES

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889



ENTRÉE DE L'EXPOSITION ANNAMITE



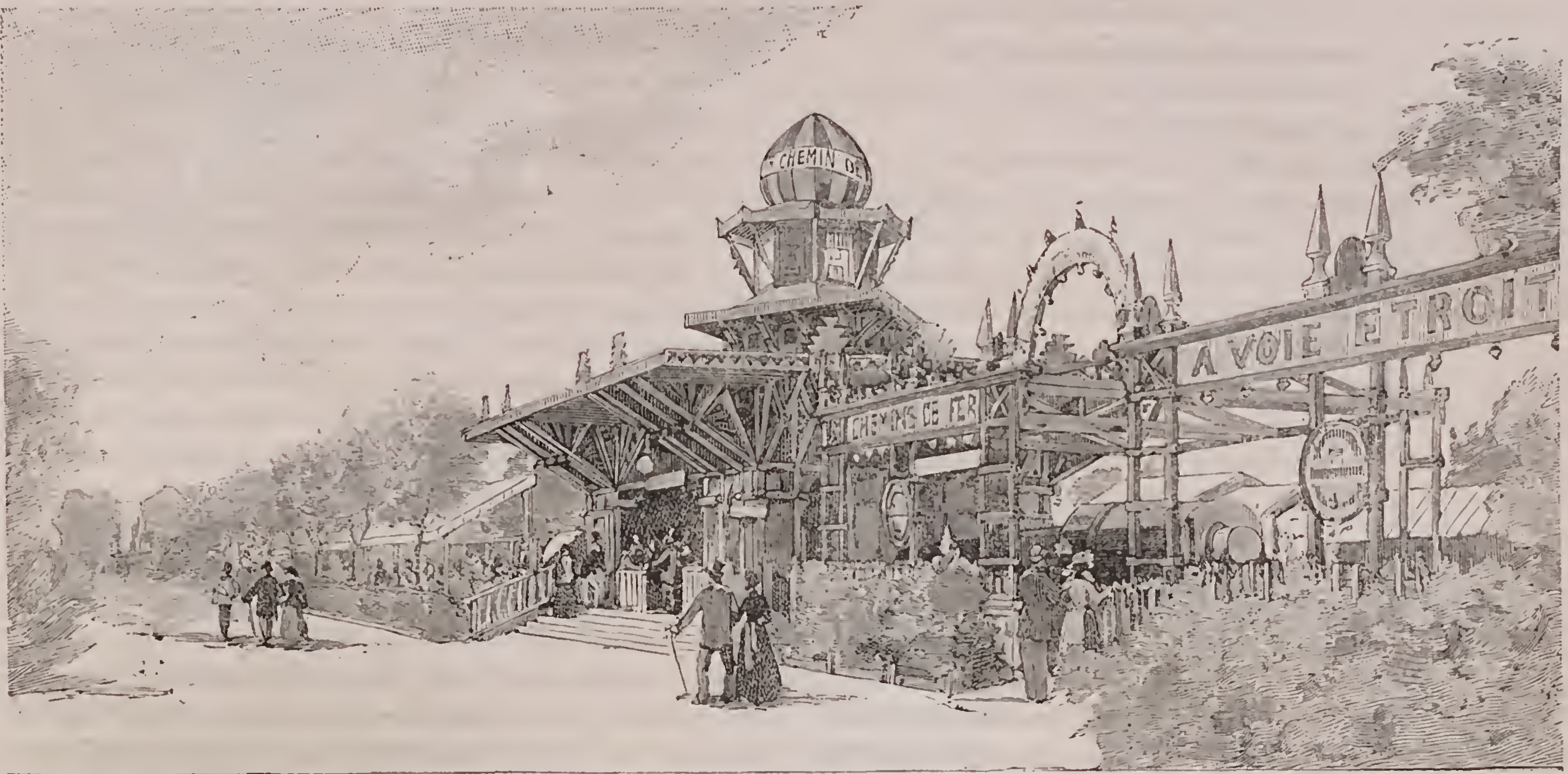
PIGEONNIER DU MINISTÈRE DE LA GUERRE



PAVILLON DES POSTES & TÉLÉGRAPHES



VILLAGE CANAQUE



Station de la Tour Eiffel-Trocadéro.

LE CHEMIN DE FER DE L'EXPOSITION



Station de la Galerie des Machines.

L'Exposition devait avoir son chemin de fer. Cela pour plusieurs raisons. La première, et la principale, était qu'il était *préalablement* nécessaire. Pour amener à pied-d'œuvre des masses comme celles qui garnissent le Palais des Machines, ou comme certaines pièces de charpente métallique, pour apporter à leur place, dans les galeries, les volumineuses caisses envoyées par les exposants, le chemin de fer à voie étroite était tout indiqué.

La deuxième raison tenait au développement de l'Exposition, qui mesure 2 kilomètres de l'entrée du quai d'Orsay à l'avenue de Suffren. Sans le chemin de fer qui les relie, les deux parties rive gauche de l'Exposition, c'est-à-dire l'Esplanade et le Champ de Mars, fussent demeurées deux pays très éloignés l'un de l'autre, à peine rattachés par les galeries de l'Agriculture, dont la visite, intéressante seulement pour les spécialistes, ne supporte guère la répétition.

Enfin, l'Exposition étant un petit monde, un *microcosme*, une synthèse de tout ce qu'ont produit l'activité et l'intelligence humaine, le chemin de fer qui résume si bien tout un côté de cette époque, devait y figurer, — dans l'exercice de ses fonctions. — Une locomotive qui ne marche pas et un wagon au repos, n'étant rien que deux machines, en fait très peu intéressantes.

∴

Et l'Exposition a son chemin de fer, organisé comme une vraie ligne, et avec une administration aussi parfaite que n'importe laquelle de nos grandes compagnies.

L'exploitation est placée sous la direction de M. Georges Berger, directeur général de l'exploitation de l'Exposition. La surveillance est dévolue à M. Contamin, ingénieur en

chef des constructions métalliques. Le directeur est M. Decauville aîné, le grand industriel de Petit-Bourg.

Le personnel de la traction a été pris parmi les mécaniciens d'élite de la Compagnie du Nord.

Il y a cinq gares, une à l'Esplanade des Invalides, — c'est la tête de ligne, dite station de la Concorde; — une au Palais d'Espagne, dite halte de l'Agriculture; — une au Palais des Produits alimentaires, dite halte de l'Alimentation; — une derrière le Palais de la République Argentine, dite station Trocadéro-Tour Eiffel; — une enfin au Palais des Machines, côté de l'avenue de Suffren. Celle-là est le *terminus*.

Dans chaque station, un chef de gare, deux sous-chefs de gare, des contrôleurs et des agents subalternes, assurent le service.

Nota. Tout ce personnel est d'une politesse et d'une affabilité irréprochable.

Par jour, il circule sur cette ligne, dans un sens ou dans l'autre, cent quatre-vingts trains qui se succèdent de dix minutes en dix minutes et parcourent la ligne en entier en s'arrêtant à toutes les stations; il y a, en outre, une série de trains supplémentaires directs, allant sans arrêts intermédiaires de l'Esplanade à la Tour Eiffel et réciproquement.

Chaque train comporte, une locomotive avec tender, un wagon de première classe, un wagon-salon et un certain nombre de wagons de deuxième classe.

Ces derniers sont de longues voitures sur boggies, ouvertes des quatre côtés, ou pour mieux dire de simples trucs garnis de banquettes et recouverts, avec des portières de toile aux montants du toit. Chacune de ces voitures contient 60 places. Il faut convenir que le confortable y est réduit au strict nécessaire, et que l'on est assez durement secoué sur les planches des banquettes de deuxième classe. Il est vrai que le trajet n'est pas long.

Les voitures de première classe sont de deux types. L'un n'a que l'illusion du confortable. C'est la voiture de *deuxième classe*, *fallacieusement* garnie d'une étoffe tigrée qui *joue* les coussins moelleux. L'autre est une merveille de luxe et de confortable. C'est un wagon salon de douze places à banquettes parallèles à la marche du train. Glaces immenses, peintures décoratives, portières de soie, coussins de première qualité, rien ne manque à ces voitures, toutes différentes les unes des autres. Il y en a une entre autres toute garnie de gros reps de soie jaune bouton d'or, qui est une véritable boîte à bijoux. Cela a dû être fait pour un prince régnant. Malheureusement, les Anglais crachent sur les tapis.

Le chemin de fer de l'Exposition a résolu le problème de l'unification du prix de parcours. Que l'on aille d'une station à la suivante, ou que l'on accomplisse tout le parcours, c'est 25 centimes en seconde et 50 centimes en première.

A ce propos, une remarque. Vers 1865 ou 1866, quelqu'un en France, je ne sais plus qui, émit cette idée que les trajets en chemin de fer devaient être payés, pour toute la France, d'après un tarif unique, comme le port des lettres. Ce que l'on a ri au nez du novateur. Aujourd'hui, en Hongrie, on vient de mettre cette combinaison à l'essai. Appliquée en France, — et elle le sera un jour ou l'autre, — elle mettrait à 12 francs environ le trajet de Paris à Marseille, en troisième classe, il coûte près de 60 francs aujourd'hui; et en Hongrie on n'a appliqué qu'à moitié l'unification de prix.

Pour en revenir au chemin de fer de l'Exposition, voyons un peu son trajet. Il part de l'Esplanade, en passant d'abord entre l'entrée de l'Algérie, et les installations du bord de la Seine, puis il s'engage le long de la boulangerie anglaise, tout à fait en bordure de l'Exposition, il sort de l'Exposition en face du pont des Invalides et franchit la coupée en passage à niveau, puis il rentre dans l'Exposition, ou pour mieux dire, à l'intérieur de la clôture et arrive au carrefour du village espagnol, à la première halte qui dessert l'Agriculture, les Colonies espagnoles, le Palais d'Espagne.

Il repart et, après avoir franchi le carrefour en face du pont de l'Alma, dans un tunnel de 20 mètres de long, il s'arrête au Palais de l'Alimentation, pour desservir ce palais, le Pavillon Portugais, la fin de l'Agriculture, le Panorama transatlantique. Puis il repart encore et, longeant l'Histoire de l'habitation humaine, il vient franchir, avec un tunnel de 106 mètres de longueur, l'espace qui se trouve devant la Tour Eiffel. Derrière le Palais de la République Argentine il fait halte, et de là repart pour la station terminus à l'extrémité du Palais des Machines.

On voit qu'il ne lui manque rien. Avec les deux tunnels, il a les travaux d'art d'une grande ligne. Des passerelles qui s'élèvent au-dessus de la voie assurent le passage des visiteurs là où il eût été dangereux de couper la ligne. L'entrée et la sortie des tunnels ont exigé des rampes de 25 millimètres par mètre, et il y a une courbe très accentuée à l'endroit où la ligne enfile le tracé parallèle à l'avenue de Suffren.

Tout le long du parcours, on a placardé les palissades de curieuses affiches dans toutes les langues du monde qui disent : « Attention, prenez garde aux arbres, ne sortez ni jambes, ni têtes : il y a du roumain, du malais, du chinois, de l'hébreu, du latin, du sanscrit, du ceylanais, toute la polyglotie imaginable

La voie est une voie de 60 centimètres, à traverses rivées, — c'est-à-dire que les traverses ayant un mètre de long sont fermées au marteau-pilon aux deux extrémités — et forme des fragments d'échelles de 5 mètres de longueur; les montants de l'échelle sont les rails et sur cette longueur de cinq mètres il y a huit traverses. Cet ensemble présente une solidité extraordinaire et, depuis le commencement de l'Exposition on n'a pas eu une défectuosité à signaler. La ligne a cependant 3 kilomètres de longueur, et pendant la période d'installation il n'y avait pas moins de 20 kilomètres de voie en service sur les divers chantiers de l'Exposition.

Les locomotives qui traînent les trains, sont baptisées de noms qui rappellent les principales installations du chemin de fer Decauville. Il est bon de les citer, car les succès de cette importante usine sont presque des succès nationaux; le monde entier, en effet, est tributaire des usines Decauville pour les chemins de fer à voie étroite.

La première locomotive s'appelle *Turkestan;* à ce nom se rattache le souvenir de deux amis de la France et des meilleurs, Skobeleff et le général Annenkof qui em-

ployèrent en 1882 plus de 100 kilomètres de chemin de fer Decauville, pour les travaux du chemin de fer Transcaspien.

Kairouan nous reporte à l'expédition de Tunisie. Une voie de 65 kilomètres fut construite de Sousse à Kairouan. Ce ne devait être qu'un chemin de fer stratégique. C'est resté un moyen de communication.

Avec *Afghanistan*, nous retrouvons une des plus intéressantes applications du Decauville. Le gouvernement anglais avait demandé un matériel de chemin de fer pouvant voyager à dos d'éléphants; la locomotive fut construite en deux pièces, dont la plus lourde ne pesait que 1,800 kilogrammes, ce qui est la charge d'un éléphant vigoureux.

Une quatrième locomotive, *Massaouah*, rappelle la politique coloniale de M. Crispi, le chancelier de macaroni, et son expédition d'Abyssinie. De Massaouah à Sahati les Italiens ont installé, en 1887, 56 kilomètres de voie ferrée de 60 centimètres.

Australie doit être un des bons souvenirs de la maison Decauville, à laquelle il rappelle une belle commande, celle de 52 kilomètres de voie, de 1,450 wagons et de 6 locomotives pour un seul client, la Compagnie anglaise des Sucreries d'Australie

Les Anglais, cependant si entichés de leur production nationale, sont les plus forts tributaires de la maison Decauville, ainsi la locomotive *Dumbarton* rappelle une autre installation de 19 kilomètres dans un grand chantier anglais.

Porto-Rico remémore le triomphe du Decauville. Dans cette île, les planteurs trouvent plus simple de construire une voie ferrée qu'une route et ils se sont offerts 300 kilomètres de Decauville. Pour se rendre visite d'une exploitation à l'autre, on prend *son* chemin de fer. On n'est pas plus moderne.

Madagascar rappelle l'occupation de Diego-Suarez par les troupes françaises. Une ligne de 26 kilomètres avait été installée pour le service du corps d'occupation. De même *Hanoï*, dont le nom se rattache aux petits chemins de fer du Tonkin (50 kilomètres).

Enfin la 10ᵉ locomotive s'appelle *Ville de Laon*. La gare de Laon est à 120 mètres au-dessus du niveau de la ville. Une locomotive Decauville du système Mallet est parvenue à franchir cette pente de 8 0/0 avec une charge de 150 voyageurs.

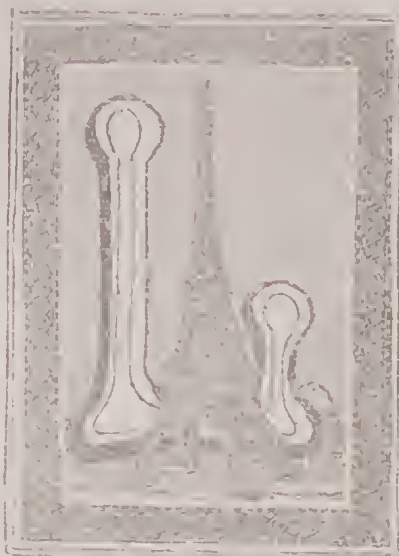
Les locomotives sont une des parties les plus intéressantes de ces chemins de fer miniature. Le type le plus en faveur aujourd'hui est une machine compound, d'un système très rationnel, pouvant passer par des courbes de 20 mètres de rayon et des rampes de 8 0/0.

Cette locomotive a quatre essieux également moteurs, ceux du train d'arrière sont actionnés par deux cylindres qui reçoivent la vapeur à 12 atmosphères. Après la détente, cette vapeur qui a encore cinq atmosphères de pression, vient agir sur les deux essieux de devant. Le foyer est omnivore : qu'on lui donne du charbon, du bois ou du pétrole, il est toujours content.

Une petite indication pour finir. Un chemin de fer comme celui de l'Exposition, avec sa locomotive, ses wagons de 3 classes et ses fourgons à marchandises, peut coûter dans les 20,000 francs par kilomètre, c'est presque pour rien.

PAUL LE JEINSEL.

PHONOGRAPHE EDISON.



Le phonographe, dont on a tant parlé déjà, dont on parlera encore longtemps et qui a tant parlé lui-même, a eu ses deux premières étapes marquées par nos deux grandes Expositions universelles, 1878 et 1889.

Le premier phonographe représenté dans nos gravures, est d'une simplicité excessive, étant donnée la solution d'un problème si compliqué, celui de répéter la voix humaine.

C'est en janvier 1878 que cet appareil fut breveté.

Il y eut, à ce moment, bien des compétitions avec le *phonautographe* Scott et un autre appareil de reproducteur de la parole, dû à M. Cross, mais la victoire resta au phonographe Edison. Et quand on voit les perfectionnements apportés, on ne peut s'empêcher de trouver le succès mérité.

On prétend que c'est à la suite d'un petit accident qui lui arriva, qu'Edison eut l'idée du phonographe. Un jour, pendant qu'il faisait des expériences avec le téléphone, une petite pointe fixée à la plaque vibrante lui piqua le doigt assez fort pour que le sang jaillit, et cette petite pointe n'était ainsi entrée en vibration qu'influencée par le son de sa voix. Il pensa aussitôt qu'il pourrait facilement enregistrer de la sorte les paroles, sur une surface flexible, y imprimer pour ainsi dire les ondes sonores successives produites par la voix, laquelle impression pourrait reproduire la parole, en agissant sur une lame disposée d'une façon spéciale. Quarante-huit heures après, Edison avait trouvé l'appareil que nous connaissons.

Que cette histoire soit vraie ou fausse, le phonographe Edison devait quand même bientôt voir le jour, étant données les découvertes précédentes de son inventeur, lesquelles découvertes l'y amenaient forcément.

Cet appareil se composait d'un cylindre portant une petite rainure hélicoïdale, mû par un axe portant également une rainure hélicoïdale, exactement semblable à celle du cylindre, et engagé dans un écrou. Cet axe communiquait ainsi à l'ensemble un double mouvement de



LE CHEMIN DE FER DECAUVILLE. — STATION DE L'ESPLANADE DES INVALIDES.



LA LECTURE EN FAMILLE D'UN PHONOGRAMME.

rotation et de translation horizontal. A l'extrémité de l'axe est un petit volant assez lourd, distiné à régler le mouvement de rotation.

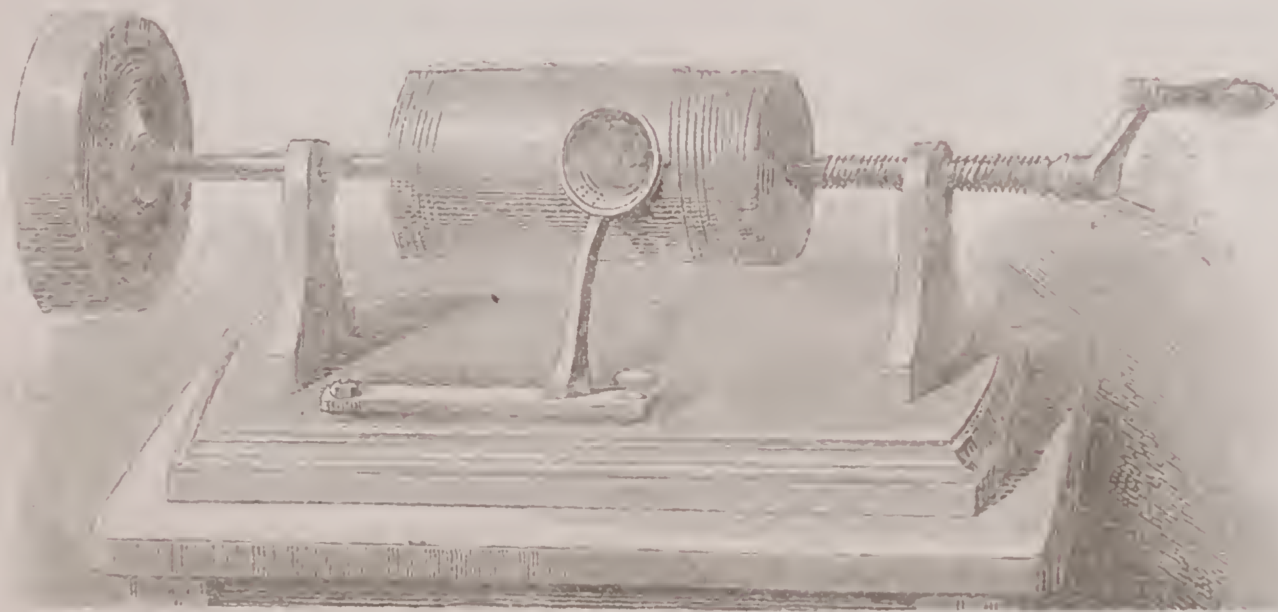
Sur le cylindre, on enroule une feuille de papier d'étain, ou de cuivre, assez serrée pour que la rainure s'y imprime légèrement.

Devant le cylindre, est un appareil semblable à une embouchure de téléphone. On parle dans l'embouchure, les vibrations de la voix se transmettent à la plaque elle-même, munie d'une pointe qui s'appuie sur la feuille, laquelle pointe suit les vibrations de la plaque, donc celles de la parole.

Pendant l'émission de la voix, on fait tourner lentement et régulièrement le cylindre, qui à chaque tour s'avance d'une rainure, de sorte que la pointe est toujours exactement dans une rainure. La voix s'inscrit ainsi en creux et en relief. Lorsque l'on a fini de parler, on peut dérouler la feuille, l'expédier où l'on veut, et remise sur un phonographe elle répétera tout ce qu'on lui a confié.

A cet effet, on enroule de la même façon la feuille sur le cylindre et cette fois ce qui fera vibrer la pointe, puis la membrane, ce ne seront plus les ondes sonores, mais les traces qu'elles ont laissées, traces dans lesquelles la petite pointe de la membrane va s'engager successivement, à mesure qu'on tourne l'appareil, et qui vont la mettre en vibration; cette vibration se communique à la membrane, qui impressionnée en sens inverse, mais par un nombre de vibrations rigoureusement égales, va répéter tout ce qui lui a été dit.

Et si l'on adapte à l'appareil un cornet ou un porte-voix,



Le premier phonographe d'Edison, présenté en 1878 à l'Académie des sciences.

une salle tout entière pourra entendre parler le phonographe.

Mais cet appareil avait malgré tout des inconvénients : la parole répétée avait un accent désagréable, et surtout la feuille se déformait rapidement; après plusieurs répétitions, la conversation devenait *inintelligible parfois*. Avec les feuilles de cuivre, l'inconvénient était un peu moindre. Pour pouvoir arriver à un résultat satisfaisant il fallait faire clicher les plaques.

Ce qui n'empêche pas qu'à l'Académie des sciences, cet appareil souleva un enthousiasme indescriptible, malgré l'observation de certains incrédules qui parlèrent de ventriloquie et qui durent faire amende honorable peu après. L'Académie, d'ailleurs, a depuis largement racheté son incrédulité, ou plutôt l'incrédulité de quelques-uns de ses membres, par des hommages unanimes et des félicitations sans nombre. La séance du 11 mars 1878, où M. Puskas présentait cet appareil au nom de M. Edison, a eu pour pendant, à part le petit incident précédent, la séance du 23 avril dernier, où le colonel Gouraud, compatriote et représentant d'Edison, par l'intermédiaire de M. Janssen, présentait le nouveau phonographe arrivé à son dernier degré de perfectionnement.

Bien des savants commençaient déjà à se moquer un peu de l'ancien phonographe, traitant d'illusions chimériques les idées qu'Edison émettait sur les futurs emplois de cet instrument. Ils considéraient même cet appareil comme un jouet d'enfant. C'est qu'Edison avait été détourné un instant de ses travaux, par ses recherches sur la lumière électrique et qu'il n'avait pu perfectionner aussitôt son phonographe. Mais il est bien vengé cette fois.

Voici, d'ailleurs, un extrait du discours du colonel Gouraud à l'Académie, dans sa séance du 23 avril : « Nous reproduisons toutes les variétés du timbre, les cris des animaux, les langues de tous les pays, en un mot tous les sons susceptibles d'impressionner l'oreille. Tout est enregistré et reproduit avec une précision telle que Gounod, après avoir chanté et entendu son *Ave Maria*, s'est écrié : « Quelle fidélité! Combien je suis heureux de n'avoir pas fait de fautes! » Après une première audition tous les discours, tous les chants, les orchestres les plus complets sont reproduits en un nombre de fois presque illimité. »

Le nouveau phonographe diffère beaucoup de l'ancien. Rien n'a été négligé pour arriver à sa perfection.

Le principe reste le même, bien entendu. Mais la plaque de cuivre ou d'étain, dont nous avons indiqué les inconvénients, est supprimée.

Le cylindre enregistreur, car cette fois-ci ce n'est plus une plaque ni une feuille, est en cire. Mais il fallait une cire assez dure.

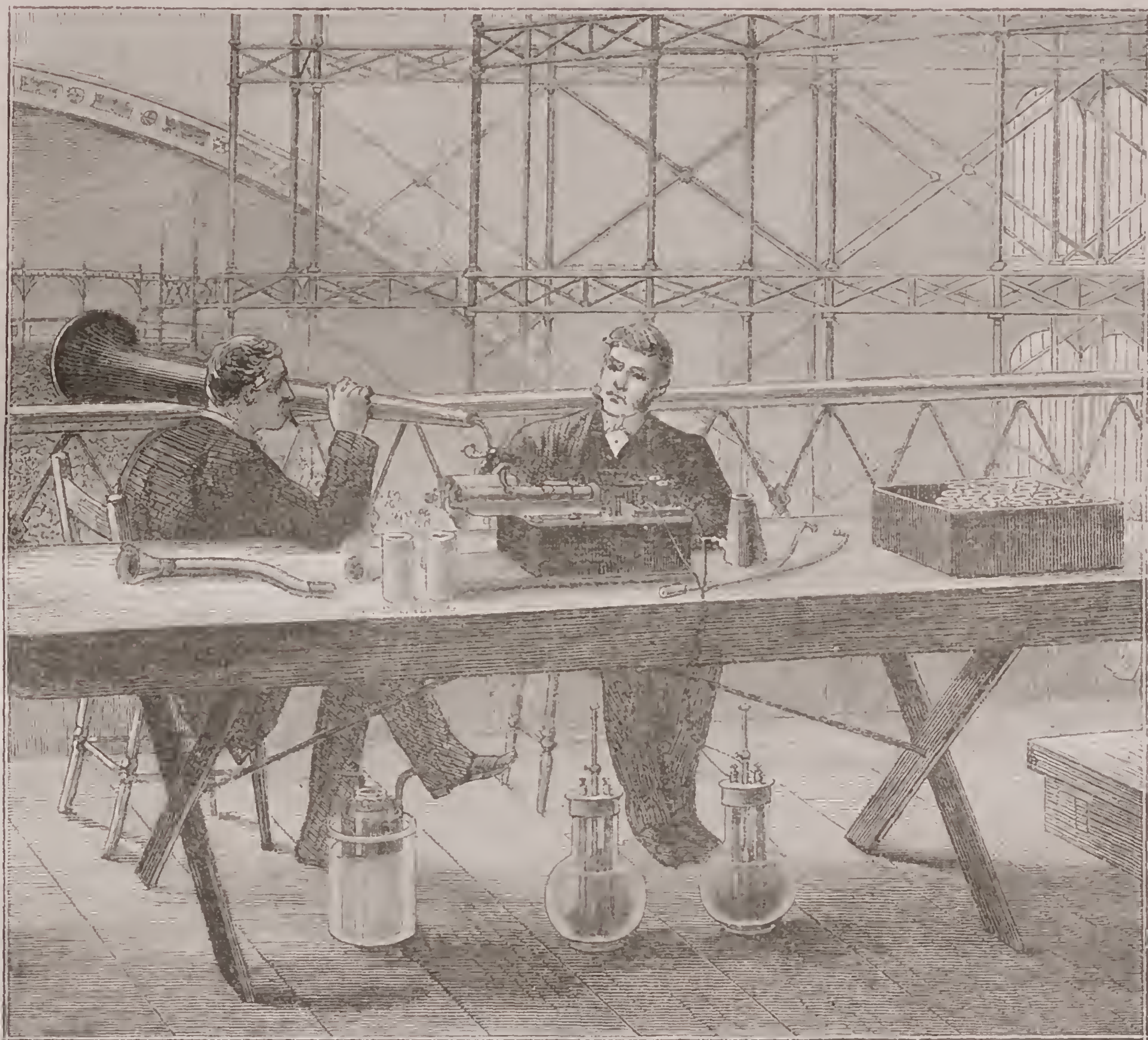
La cire du commerce est par trop molle. Edison a ajoutée pour la durcir de la cire de Carnauba, fournie par un palmier du Brésil, le *Corypha Cerifera*. Cette cire, analogue à celle d'abeilles, est blanc jaunâtre, dure, très cassante,

même pulvérisable. Mais mélangée à notre cire, ce dernier inconvénient disparaît. Plus le cylindre contient de cire de Carnauba, c'est-à-dire plus il est dur, plus les sons sont nets. Avec la cire d'abeilles ou avec l'ozokerite, sorte de cire fossile ou paraffine naturelle, on peut ajouter jusqu'à 50 0/0 de cire de Carnauba.

Pour obtenir ces cylindres creux, on les coule dans des moules, et de façon à avoir un cylindre non fermé, on laisse sur toute sa longueur, d'un côté, une ouverture, de façon que le cylindre en se refroidissant ne se fendille pas; puis après le refroidissement on coule dans la fente de la cire, à l'aide d'un petit appareil spécial, de façon à avoir un cylindre creux, complet, bien homogène.

Dans cet appareil le cylindre reste fixe, c'est la plaque vibrante qui se meut.

La pointe qui agissait sur la feuille d'étain ou de cuivre est devenue une petite tige taillée en biseau, bien coupante, et qui détache tout le long de la cire un petit copeau, en faisant un sillon ayant une certaine largeur.



Le nouveau phonographe à pavillon résonnateur.

Ce petit couteau, qui inscrit la parole, ne sert qu'à cela. Il y a dans le nouveau phonographe une tige spéciale pour répéter les sons, une petite tige mince, arrondie, qui peut jouer librement dans le sillon tracé sur le cylindre enregistreur, dont la largeur évite les frottements de cette tige sur les parois du sillon, ce qui arrivait dans l'ancien phonographe.

Les mouvements de rotation et de translation ne sont pas actionnés par la main, mais par un appareil électrique dans le socle de l'instrument.

Un régulateur à boules, avec freins, permet d'obtenir des vitesses variables, et par suite, plus ou moins grande rapidité d'émission des sons.

Enfin des tubes acoustiques, que l'on met dans chaque oreille, permettent de saisir les sons avec la précision la plus parfaite, les sons les plus graves même, car les sons aigus sont ceux qui s'entendent le mieux.

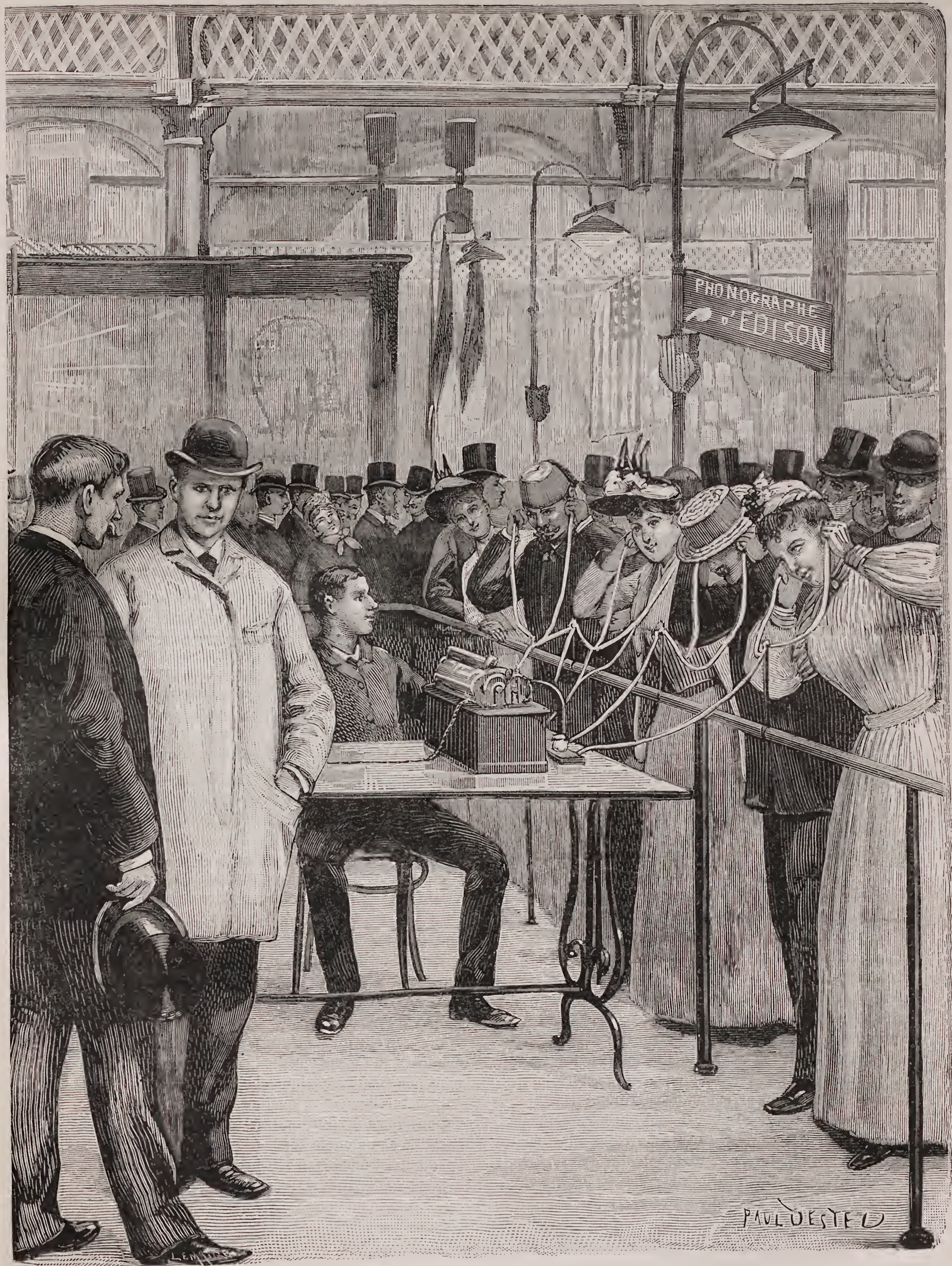
Edison, cette fois, n'a pas cherché à avoir la puissance d'émission, mais la perfection de cette émission.

Déjà, en septembre 1888, le phonographe était assez perfectionné pour que M. Janssen envoyât à Edison le *phonogramme* suivant : « Le problème de reproduire artificiellement la voix humaine est un des plus étonnants que l'homme ait pu se proposer. Le génie de M. Edison nous en donne la solution et son nom sera béni de tous ceux qui pourront entendre encore la voix aimée de ceux qu'ils ont perdus. C'est la première voix française qui, sous cette forme si nouvelle, traverse l'Atlantique. »

Les phonogrammes, depuis cette époque, se sont suc-



PAVILLON DES AQUARELLISTES.



LE PHONOGRAPHE EDISON, A LA SECTION DES ÉTATS-UNIS

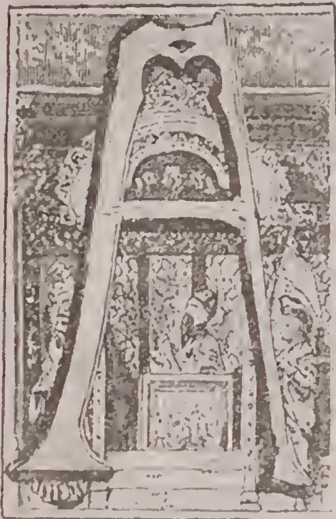
cédé en quantités innombrables. Rien de plus facile que de mettre le cylindre enregistreur dans une boîte et d'expédier.

Ses applications sont déjà très nombreuses et deviendront infinies.

Il peut servir de sténographes parfaits. Il peut remplacer la copie d'imprimerie, et dicter directement au compositeur. Il peut servir à l'enregistrement des discours importants, à faire répéter les rôles aux acteurs pour corriger l'articulation et la prononciation, à conserver la voix des personnes chères, etc.; enfin à la *téléphonographie*, ou transmission à distance, suivie d'inscription phonographique. D'ailleurs tant qu'Édison sera là, attendons-nous toujours aux plus merveilleuses découvertes.

S. Favière.

PAVILLON DES AQUARELLISTES



Autant le Pavillon des Pastellistes est élégant, pimpant, déluré, autant le Pavillon des Aquarellistes est lourd, prétentieux et maussade.

Et il le paraît d'autant plus qu'il est voisin de celui-ci et peu éloigné du Pavillon de Monaco, qui est très élégant et d'aspect fort gai.

On se demande comment des aquarellistes de talent et de goût — car nos aquarellistes sont loin d'être les premiers venus, — ont pu accepter le plan d'un édifice pareil, pour abriter leurs œuvres.

Mais voilà! ils n'ont pas dû être consultés; c'est l'administration de la société qui doit être coupable; peut-être même ne faut-il pas du tout s'en prendre à l'architecte, qui a fait ce qu'on lui demandait, et c'est pour cela que je ne le nommerai pas.

En tout cas, il a fait une chose fort laide, qui a plus l'air d'une halle aux grains, pour une sous-préfecture de troisième ordre, que d'un pavillon d'Exposition.

C'est une grange, ou, pour mieux dire, ce sont deux granges, édifiées bout à bout et reliées entre elles par un massif quadrangulaire en avant-corps, coiffé d'un dôme peu élevé et par cela même très lourd.

C'est dans la façade de cet avant-corps que s'ouvre le portique, sous un arc en plein cintre, qui monte jusqu'à la hauteur de l'étage et qui est encadré en carré, d'une lourde guirlande d'ornements, interrompue en son milieu par un motif central composé d'une grande palette, de pinceaux et entouré de lauriers.

Que nos aquarellistes aient voulu rappeler leurs succès par ces lauriers — le mot ne rime plus seulement avec guerriers — c'est fort bien, mais je crois qu'ils auraient mieux fait de les mettre à la portée de tout le monde, en supprimant le tourniquet placé à la porte de leur exposition et qui n'a pas dû laisser passer des masses de visiteurs, même à cinquante centimes.

Payer pour voir des aquarelles c'est dur, quand tout à côté on peut voir des milliers de tableaux — il y a des aquarelles aussi — pour rien.

Je sais bien qu'on y attrape des torticolis, mais le torticolis est un souvenir de l'Exposition, presque obligatoire pour les visiteurs qui n'ont pas le temps de digérer leur admiration, en voyant peu de choses à la fois.

Justin Cardier.

LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION

Section des États-Unis

III



Je dois commencer par réparer un oubli; en parlant dans mon dernier article des tableaux d'histoire, assez rares dans l'Exposition américaine, je n'ai rien dit du *David* de M. Dodge, qui se recommande pourtant par de sérieuses qualités et surtout par l'entente de la composition, qualité toute française du reste, car presque tous nos artistes composent bien.

Cela tient à ce que je ne l'avais pas vu, placé comme il est en haut de l'escalier, que l'on ne prend pas indispensablement pour pénétrer dans les galeries.

Je me demandais l'autre jour pourquoi le grand tableau de M. Story n'avait pas trouvé place dans les salles. Je me l'explique maintenant, c'est qu'on voulait exposer l'histoire sur le carré.

C'est une idée comme une autre, et qui indique suffisamment qu'il n'y avait pas de peintre d'histoire dans le jury de la section, mais, revenons aux peintres de marines ou de paysages maritimes.

Un vrai mariniste, c'est M. Eugène Vail, un jeune qui débute bien. Cependant il ne peint pas la mer pour la mer, mais pour mettre quelque chose dessus.

Et naturellement ce quelque chose est un bateau.

Dans *Paré à virer*, qui valut à l'artiste une troisième médaille au Salon de 1888, ce bateau dont on ne voit que l'arrière, est monté par trois robustes pêcheurs.

Dans *Sur la Tamise*, le bateau qui n'est qu'un tout petit canot, est monté par trois enfants, seulement la scène a beau se passer à Londres, ces enfants-là ne sont pas plus anglais que le peintre n'est américain, ils sont de Saint-Malo comme lui.

Je ne veux pas dire par là que M. Vail n'ait pas véritablement vu la Tamise, mais seulement qu'il n'a pas pris ses modèles outre-Manche.

La Tamise, du reste, a beaucoup inspiré les artistes américains. Nous avons déjà vu que M. Dana l'avait prise pour décor de deux, peut-être même de trois de ses tableaux : voilà maintenant M. Lionel Walden, — un élève de Carolus Duran qui ne peint pas le portrait, — qui expose deux vues du grand fleuve navigable, qui fait de Londres un port de mer : *Brouillard sur la Tamise* et le *Vapeur le Shah descendant la Tamise.*

Mais là encore nous avons affaire à un peintre qui aime mieux peindre les bateaux que la mer.

Si vous voulez voir des mariniers dans l'acception la plus étroite du mot, regardez la *Vague* de M. Harrison, il n'y a là que de l'eau et du ciel; regardez la *Nuit* de M. Simmons, mer grise d'un effet superbe et probablement très exact; regardez aussi l'unique tableau de M. James Craig Nicoll, représentant le soleil sur la mer, et puis voyez l'exposition de M. Charles Stanley Reinhart, il y a là deux tableaux en ce genre, la *Mer* et la *Marée montante*, qui vous satisferont, bien que ce ne soient pas les plus suggestifs des six qu'il a envoyés.

M. Reinhart est surtout un peintre de mœurs. Ce sont des mœurs maritimes, il est vrai, mais la mer n'est guère là qu'un accessoire. Dans l'*Attente des absents*, elle a tout le fond du tableau; les premiers plans étant occupés par les femmes de pêcheurs de la côte normande, qui groupées autour d'un calvaire, attendent le retour de leurs maris et interrogent anxieusement l'horizon, pour reconnaître leurs barques.

C'est dans le genre de notre regretté Ulysse Butin, et M. Reinhart serait son élève que cela ne m'étonnerait pas du tout.

Dans l'*Epave*, la mer n'a qu'un coin du tableau, mais la scène est plus dramatique, le tableau est plus saisissant, cependant si j'avais à choisir, je ne sais pas si je ne prendrais pas l'autre.

Ce sont d'ailleurs les peintres de mœurs qui sont en majorité dans la section des États-Unis. Commençons donc par M. Melchers, puisqu'il a obtenu une médaille d'honneur.

Avec cet artiste, qui est élève de Gustave Boulanger et de Jules Lefèbre, c'est avec les mœurs hollandaises que nous faisons connaissance.

Voici la *Communion*, qui n'a pas précisément l'aspect d'un tableau religieux, sauf pour les protestants qui sont habitués à voir leurs prêtres officier en redingote, et communient sous les deux espèces, absolument comme s'ils cassaient une croûte. J'en dirai autant du *Prêche*, mais c'est plus naturel puisqu'on ne voit que les fidèles qui écoutent un sermon, mais au moins ils écoutent bien.

Les *pilotes* sont assis dans leur poste, c'est ce qu'on appelait autrefois un tableau de *conversation :* il est bien vrai que les marins de M. Melchers ne se disent rien; je ne sais si c'est parce qu'ils sont mal placés, — trop bas pour un tableau aussi grand, — mais ils ne me disent rien du tout non plus; je les trouve trop posés comme des bonshommes qui se font *tirer* en portrait, et habillés trop uniformément avec des étoffes de couleurs assez éteintes, c'est vrai, mais où le bleu, le vert et le violet ne s'harmonisent pas précisément, bien qu'ils composent à peu près toute la palette du peintre.

Les pilotes de notre pays ne sont point vêtus de la sorte, mais c'est peut-être comme cela en Hollande.

M. Melchers n'est pas le seul Américain qui ait pris ses modèles dans les Pays-Bas; nous avons aussi M. Mac Ewen, qui fait conter assez agréablement une *Histoire de revenants* à des femmes hollandaises ; M. Kavanagh, qui expose une femme de Scheveningue, et il n'est guère possible que M. Hitchcock ait vu les champs de tulipes qu'il a peints, ailleurs que dans les environs d'Utrecht ou de Arnem.

M. Henry Mossler, lui, n'est pas un hollandais, c'est un breton, et bien plus breton que M. Melchers, — qui a fait une excursion jusqu'à Stockholm pour son *Prêche*, — n'est hollandais; ses six tableaux nous présentent des Bretons bretonnants avec leurs costumes si pittoresques, mais il y en a trois qui ne sont pas d'une gaieté folle; il suffit de nommer les *Derniers Moments*, les *Derniers Sacrements*, pour qu'on sache tout de suite à quoi s'en tenir.

Le *Retour* est encore moins folâtre, car le personnage auquel le mot s'applique est une sorte de mauvais fils dans le genre de celui de Greuze, qui rentre au bercail le jour même où son père, qui vient de rendre le dernier soupir, est veillé par le prêtre.

Ils ne sont, du reste, pas rares, les tableaux mortuaires, dans les salles des États-Unis : on y voit la *Veillée auprès du mort* de M. Lee Lash, l'*Evangeline* de M. Samuel Richards, qui est une sœur, au lit de mort d'un vieillard.

Comme compensation, il y a dans les trois autres tableaux de M. Mossler une *Leçon de biniou* et, chose plus bruyante encore, la *Fête de la maison*.

Ce ne sont pas précisément des Bretons que peint Mlle Elisabeth Gardner, mais ce sont des paysans, ou, pour mieux dire, des paysannes, car elle prend généralement des modèles du sexe auquel elle appartient elle-même. La *Fille du fermier*, qu'elle expose, ne manque point de charme, elle a même de l'élégance, un peu rustique il est vrai, mais assez pour faire voir que son père est un fermier à l'aise, puisqu'il a pu l'envoyer en pension.

Si M. Charles Sprague Pearce n'avait pas exposé le très joli portrait d'une dame, embarrassée d'un chien et d'un éventail, on pourrait le croire aussi peintre de paysannes, car sa *Bergère* n'est, tout naturellement, pas autre chose, puisqu'elle n'est pas du temps où les princesses gardaient elles-mêmes leurs troupeaux; mais dans sa *Mélancolie*, il y a des visées plus hautes. Ce n'est plus là de la peinture de mœurs, c'est de la philosophie, presque de l'allégorie.

M. Stewarts, dont nous avons déjà remarqué les portraits, est aussi peintre de mœurs et aussi paysagiste, puisqu'il expose la *Berge de Bougival* et une *Vue du Caire*.

Mais il peint les mœurs de la high life. Ses deux tableaux intitulés *Souper de chasse* et *Bal de chasse* et où tous les hommes sont en habit rouge et les dames décolletées, sont très amusants et gais de couleur, mais ils se ressemblent un peu trop.

Je sais bien que ce sont des pendants, mais ce n'est pas une raison, je crois même que ce sont plus que des pendants, et la preuve que je ne suis pas seul de mon avis, c'est qu'on ne les a pas placés à côté l'un de l'autre, et ils



Les Beaux-Arts à l'Exposition. — *David*, par M. Dodge (section américaine).



Lux Incarnationis, par M. Gutherz.

sont exposés, au contraire, dans deux salles différentes.

Comme peintre de mœurs, M. Walter Gay est plus universel; il est vrai qu'il se contente de faire des études qui souvent ne comportent qu'une seule figure, comme dans sa *Tisseuse*, son *Bibliophile*, son *Dominicain* qui, à proprement parler, ne sont que des types, mais pas des types américains, il est à peine besoin de le dire : on sait qu'il n'y a pas de Dominicains aux États-Unis, et les bibliophiles doivent y être rares.

Mais, direz-vous, dans tous ces artistes américains, peintres de mœurs ou de types, il n'y a donc point d'Américains? Si, il y en a quelques-uns. Voici, par exemple, M. Burney, qui expose deux pendants : un jeune domestique nègre qui ne fait rien du tout, et un autre qui nettoie de l'argenterie sur une terrasse.

Voici M. Brown avec trois tableaux, *Musique des rues à New-York*, le *Repas du portefaix à midi*, et trois jolis petits marchands de journaux, il est vrai qu'on ne les voit qu'en buste.

Voici encore M. Coffin qui nous montre la *Moisson en Pensylvanie*, et puis c'est tout.

Cela suffirait à prouver, si on ne le savait déjà, que ce n'est pas précisément aux États-Unis que vivent les peintres américains.

Lucien Huard.

LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION. — SECTION AMÉRICAINE

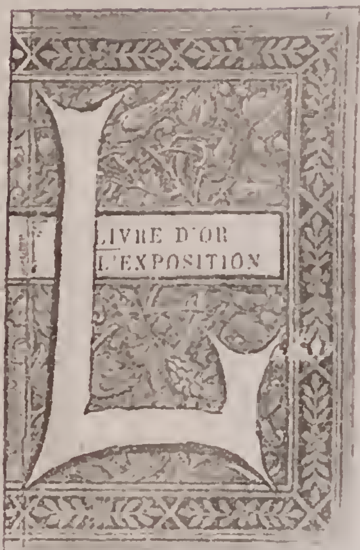


Sur la Tamise, par M. Lionel Walden.



L'Annonciation, par M. Hitchcock.

LE LIVRE



L'IMPRIMERIE n'a en Occident que quelques siècles de date. Le Livre est vieux comme le monde.

Qu'est-ce que le Livre? c'est la reproduction et la transmission du Verbe. C'est la parole non seulement fixée par l'écriture, mais annoncée à beaucoup par un moyen quelconque de diffusion. Aussi le Livre est né avec le premier bégaiement du premier Adam, dans un Eden problématique, ou sur le rude sous-bois d'une forêt primitive, où pied à pied l'homme disputait une patrie à la nature.

Hiéroglyphes indéchiffrés et à jamais indéchiffrables, sur les manches de corne des armes premières; cunéiformes de la Bactriane, tables de pierre de l'Inde brahmanique, ou de Sion, cartouches de l'Égypte sacerdotale, colliers de coquillage du Sioux ou du Pauwnie, nous vous saluons, car vous êtes les Livres de l'humanité, hésitante au premier pas dans la vie. Vous êtes ses Bibles et ses Zend Avesta. C'est vous qui avez éveillé le cri de la conscience humaine, jeté les semences de lumière et de responsabilité.

Et vous êtes aussi les chansons charmeuses, les poèmes qui délassèrent les membres fatigués des races qui marchaient vers le soleil intellectuel et matériel. Les plus farouches, comme les plus civilisés, se sont transmis, inscrites de cent façons diverses, les rapsodies de bardes inconnus, à la fois prophètes, législateurs, poètes et dieux. Le vieil Homère, peut-être né de l'imagination d'une race postérieure, est à jamais entré dans l'immortalité par le Livre, et c'est le Livre qui sous les souffles caressants des brises ioniennes, nous redit la douce histoire de Daphnis et de Chloé.

Vous êtes le Livre aussi, manuscrits bardés de fer aux bibliothèques monacales. Dans l'ombre des grands cloîtres, traversant les barbaries des siècles vous gardiez les traditions de sciences et de lettres de l'antiquité.

Et aujourd'hui le Livre est le roi de ce temps, il en est aussi le moteur principal, rien ne se fait qu'il n'ait ébauché et qu'il ne constate. Le Journal, ce Livre de chaque jour, mène le monde et lui façonne ses idées, ses sentiments, ses opinions.

Voilà pourquoi il mérite une place d'honneur et une mention toute spéciale. On peut hardiment affirmer que sans le Livre, l'Exposition n'aurait pu exister.

Si, ressuscité par une évocation quelconque, il pouvait revenir sur terre, il aurait le droit d'être fier de son œuvre, Maître Hans Geinfleisch de Sulgelback, plus connu sous le nom de Gutenberg.

*
* *

Mais il serait, tout autant que fier, étonné des moyens de production : les arts du Livre, les industries du Livre sont devenu légion. Au Champ de Mars nous trouvons le Livre partout.

Il est à la Galerie des Machines avec les papeteries, les machines pour l'impression et les machines accessoires.

Il est dans toutes les sections étrangères, donnant un *critérium* exact des degrés de civilisation de chaque nation. Tant vaut le Livre, tant vaut le pays.

Il est aux Arts libéraux avec les sections d'imprimerie, de librairie, des arts graphiques, de géographie et de photographie, etc.

Le champ du Livre, qui est lui-même le vaste champ de l'Idée, est immense, et nombreux sont ceux qui travaillent et, selon la belle expression des typographes parisiens, *œuvrent le livre*. Nous allons voir les principaux ouvriers de cette tâche grandiose.

Mais soyez prévenu d'abord que ce sont des humbles et des petits. Le Livre, si lié à la vie de l'homme, est comme l'homme sorti d'un grossier limon, c'est du contact d'un peu de noir de fumée avec une feuille venue d'un vieux chiffon, que jaillit le Verbe écrit, impérissablement.

De ces deux matières sans valeur il naît pour que l'humanité rie, le *Pantagruel*; pour qu'elle sache, le *Discours sur la Méthode*; pour qu'elle prie, l'*Imitation*; pour qu'elle soit libre, le *Vieux Cordelier*.

Et ceux qui prirent pour la fixer la pensée de Rabelais, de Descartes, de Thomas à Kempis, de Camille Desmoulins ce sont ces hommes et ces femmes en sarreaux noirs qui lèvent les lettres, ces gamins en cotte et bourgerons bleus qui tirent les feuilles.

Quand le Livre paraît, sonnant un glas ou une fanfare, nul ne songe à ceux qui, lettre par lettre, page par page, l'assemblèrent, lui donnèrent sa forme et le parachevèrent jusqu'au *fini d'imprimer*, que les maîtres typographes de jadis mettaient au bas de leurs ouvrages.

LE PAPIER

Il est d'usage de dire que le papier se fait de chiffons. La vérité est que le papier, du moins le papier courant, se fait à peu près de tout, sauf des chiffons.

Les installations de papeterie de la Galerie des Machines ne comportent pas d'autre fabrication que celle du papier fait de pâte de bois. C'est-à-dire que le chiffon n'y joue aucun rôle. On ne l'emploie plus aujourd'hui que dans la fabrication de certains papiers de luxe, et encore est-on arrivé à faire des papiers presque de luxe avec de la pâte de bois.

L'emploi à peu près exclusif du bois a divisé l'industrie du papier en deux industries. La fabrication de la pâte qui a besoin d'être placée près des pays de production forestière, s'est séparée de la fabrication du papier proprement dite, qui reçoit comme matière première non plus du bois, mais de la pâte.

Cette pâte dont on peut voir des échantillons dans une vitrine voisine de l'exposition des papeteries d'Essonnes, se présente sous un aspect cotonneux, exactement, c'est la

cellulose, l'universelle cellulose dont on fait à peu près tout aujourd'hui.

Deux grandes installations complètes de machines à fabriquer le papier sont exposées, l'une par les papeteries d'Essonnes, l'autre bien plus complète par la papeterie belge de Naeyer. Nous verrons cette dernière en détail lorsque nous visiterons l'importante exposition industrielle belge. la machine des papeteries d'Essonnes est du dernier modèle et sert à la fabrication du papier de journal, en bobines.

Cette machine, placée en bordure de la grande avenue du Palais des Machines du côté de l'avenue La Bourdonnais occupe une place considérable, mais qui apparait bien réduite si l'on remarque que, supprimant toute main-d'œuvre, elle rend en papier entièrement fabriqué et prêt pour l'impression, à une de ses extrémités, ce qu'on lui a confié à l'autre extrémité en pâte de bois simplement blanchie.

Un peu au-dessus de la machine, vers l'extrémité d'entrée, sont les cuves qui délayent la bouillie, la pâte à papier, et la font s'écouler sous une pression régulière, sur une toile métallique sans fin soutenue par des cylindres de cuivre. Le mouvement de la toile a ce double effet de la déplacer en avant en faisant ainsi de la place pour recevoir la nouvelle pâte, et de rejeter sur les côtés l'excédent d'eau qui se trouve dans la pâte.

L'épaisseur de la pâte, qui détermine l'épaisseur du papier, est réglée automatiquement par des traverses de laitons qui, placées au-dessus de la table, empêchent la pâte de passer en excès.

On comprend que cette épaisseur de la pâte étant relativement bien plus considérable que celle du papier qu'elle formera, les irrégularités légères d'épaisseur de la pâte ne se traduisent qu'en irrégularités imperceptibles dans l'épaisseur du papier.

La toile avance et la pâte prend, d'instant en instant, plus de consistance; elle peut bientôt abandonner la toile métallique et cheminer sur un feutre qui, de cylindres en rouleaux et de rouleaux en cylindres, la conduira jusqu'à l'extrémité de la machine. Les premiers cylindres sont simplement compresseurs, ils éliminent progressivement et jusqu'à dessèchement complet l'humidité de la pâte. Ce dessèchement se termine et devient parfait, en passant sur des cylindres creux chauffés intérieurement par la vapeur.

Puis, d'autres cylindres commencent le glaçage du papier que l'on pousse plus loin sur d'autres machines s'il est nécessaire. Généralement, le papier à journaux est suffisamment glacé par la fabrication seule et il suffit de l'enrouler sur une bobine à l'extrémité de la machine pour qu'il soit prêt pour l'impression.

Les papiers destinés à être vendus en *rames*, c'est-à-dire à plat et non en bobines, sont après le glaçage et le calandrage, enroulés sur des dévidoirs dont chaque face correspond au format demandé, ou bien découpés par des machines spéciales dont le type le plus parfait est montré par la papeterie de Naeyer.

Nous trouvons également ici tout un choix de machines à glacer, à satiner, à calandrer le papier. Toutes reposent sur l'emploi de cylindres, froids ou chauffés intérieurement:

LES CARACTÈRES

L'exposition du matériel typographique, en dehors des machines à imprimer, n'est pas très importante. Ou, pour mieux dire, elle ne prête pas à de grands développements: les principaux fondeurs nous montrent les types de leurs caractères bien plus faciles à apprécier dans leurs albums que d'après nature, attendu que s'il faut une certaine habitude typographique pour lire *sur le plomb*, c'est-à-dire sur le caractère lui-même, on ne saurait, avec cette habileté, reconnaître la valeur artistique d'un caractère. Les machines à fondre le caractère sont assez nombreuses, mais aucune ne nous a paru réaliser un progrès bien sensible: il y a évidemment encore à chercher de ce côté-là.

Il faut citer de remarquables travaux en filets typographiques pour réglures de facture. De plus en plus la typographie prend la place de la lithographie, pour l'exécution de ces travaux de commerce. On est arrivé à *fondre* d'un seul bloc des fractions de réglure qui par combinaison pouvait fournir tous les modèles possibles.

Les caractères de bois n'ont qu'une seule installation. Il sont cependant encore fort employés pour les affiches. Ils ont l'avantage d'être incomparablement plus légers.

* * *

Les encres sont installées au premier étage, justement au-dessus des expositions d'imprimerie du rez-de-chaussée. Cette *Colonie* comprend deux ou trois kiosques consacrés aux principales marques d'encre. On peut voir avec une légitime fierté que les journaux sont dans le monde entier imprimés avec des encres français.

Pendant que nous sommes au premier étage, il faut voir une curieuse machine à graver en taille-douce ou à l'eau-forte. Cette machine est basée sur le principe du pantographe ou pour parler plus exactement du parallélogramme oscillant appliqué à un tout autre objet que celui pour lequel Watt l'inventa.

L'ouvrier a devant lui des modèles de lettres de grandes dimensions, il lui suffit de suivre avec une pointe placée à l'extrémité d'une tige les contours très facilement perceptibles de ces modèles pour que l'autre extrémité de la tige, grave sur pierre ou sur métal, à la réduction voulue, la lettre ainsi suivie. On obtient par ce procédé des travaux d'une pureté de forme extraordinaire, et exécutés sans aucune difficulté.

PAUL LE JEMSEL.

L'Éditeur-Gérant : L. BOULANGER.

Papier des Papeteries Firmin-Didot et Cie, 2, rue de Beaune, Paris

Imprimerie Charaire et fils, à Sceaux.



Les Beaux-Arts à l'Exposition. — CHATEAUX EN ESPAGNE, par M. Alexandre Harrison.



VUE GÉNÉRALE DE LA GALERIE DE TRENTE MÈTRES

Supplément du n° 28 du Livre d'Or de l'Exposition. — 24 septembre 1889.

LA REPUBLIQUE ARGENTINE



YANT voulu avoir, extérieurement, la plus remarquable des installations étrangères du Champ de Mars, la République Argentine ne pouvait moins faire que de tenir le même rang pour la valeur et la variété des produits exposés.

Disons donc tout de suite que cette exposition, très bien comprise et très étendue, présente exactement la synthèse de toutes les productions de cet intéressant pays.

Les vitrines et les étalages occupent le rez-de-chaussée du Palais et la galerie du premier étage, soit une surface totale de plus de 3,000 mètres carrés, luxueusement aménagés, si luxueusement même que le nom de Palais, appliqué dès le premier jour à l'œuvre de M. Ballu, est aussi mérité par la décoration intérieure que par l'aspect extérieur du monument.

Les grandes baies, qui s'ouvrent sur la façade, en d'élégantes *loggia*, sont surmontées d'immenses verrières. Plusieurs de ces verrières sont simplement ornementales, mais la principale d'entre elles, celle qui, à mi-hauteur de l'escalier, fait face à la porte d'entrée, est une grande composition, où éclatent toute la verve et toute la brillante fantaisie du maître décorateur Charles Toché, très heureusement traduite par le *vitrarius* Oudinot.

Cette composition représente la Ville de Paris et la République française recevant la République Argentine. On a rarement mêlé d'une façon plus agréable l'allégorie et la réalité. Les femmes, qui représentent la patrie symbolique, tout en gardant leur valeur allégorique, ont un agréable cachet moderne, surtout celle qui représente la Ville de Paris. Celle-ci et la République, assises au pied d'un pavillon, sont entourées des principaux personnages actuels, dans le monde de l'Exposition et de l'édilité parisienne. Mais, pour rompre l'uniformité des habits noirs et l'inélégance des cols carcans, Toché a jeté sur les épaules de ses personnages, de riches camails fermés par des agrafes mirifiques, ou bien il leur a donné la simarre et la toque des universitaires de jadis.

De même, le président de la République Argentine est habillé d'un costume mi-huguenot mi-conquistador, qui fait très bien dans le paysage, s'il ne donne un léger croc-en-jambe à la couleur historique et locale.

De grands panneaux décoratifs, placés un peu trop haut, malheureusement, montrent les principales indus-

tries de la République Argentine, ou symbolisent les Arts et les Sciences. Ces panneaux ont été demandés tous à des maîtres français : Duez, Roll, Tony Robert-Fleury, Gervex, Olivier Merson, Cormon, Jules Lefebvre, Hector le Roux, etc. On voit que nos amis les Argentins se mettent bien et ne regardent pas à la dépense.

Sous le dôme central, de 28 mètres de hauteur, sont disposés des médaillons en camaïeu, portraits des hommes politiques argentins depuis l'indépendance. Toute révérence gardée, cela ressemble un peu à une collection de timbres-poste.

La sculpture a, elle aussi, été conviée à la décoration intérieure du Palais, et dès l'entrée on se trouve en présence d'un joli groupe dû à M. Roulleau. Ce groupe représente la République Argentine, sous les traits d'une jeune femme au sourire accueillant, au geste hospitalier, conviant les visiteurs à entrer. Deux lions héraldiques, qui accotent la jeune femme, donnent un peu de majesté à cette familière invitation. Derrière, une figure d'Indienne accroupie symbolise l'Amérique primitive, celle qui a d'elle-même élaboré les richesses que la jeune race américano-latine va nous montrer.

*
* *

Elles sont de tous genres, ces richesses. Ici c'est l'industrie, là c'est l'agriculture qui en fournissent les éléments; mais partout on trouve la forte touche d'un pays qui fait vite et grand. En France, nous sommes trop entichés de nord-américanisme et nous avons tort. L'avenir, notre avenir à nous, est à cette race toute neuve que fabrique la Pampa. Race dans laquelle se confondent tous les sangs et toutes les sélections, mais dont la tendance générale se manifeste néanmoins dans le sens latin, le nôtre ou celui de nos frères les latins d'Espagne qui, par une possession séculaire, ont façonné le moule dans lequel se coule la race latine des siècles futurs. C'est vers ce Sud-Amérique que doit se porter notre expansion émigrative. Il y a là des gens qui nous aiment et qui accueillent tout ce qui *parle français*, avec une sympathie qui ne regarde pas aux idiomes, et qui reçoit de même cœur le Belge des pays Wallons, le Suisse de la Suisse romande et nos cultivateurs de Maurienne ou du pays Cévenol, les Français de France et les Français d'à côté.

L'industrie est encore rudimentaire ou pour mieux dire, en dehors de la satisfaction des besoins d'habillement et de luxe transportés, d'Europe; elle se réduit à la mise en œuvre des produits de cette agriculture, qui est la vraie richesse de la République Argentine, et qui fait de la Pampa le premier pays agricole du monde. Nous disons que l'agriculture est la vraie richesse de la Plata, et cela est surtout vrai pour la période définitive de l'évolution colonisatrice de ce pays, car actuellement la première place est tenue par l'élevage. Mais l'élevage n'est qu'un acheminement. Le croirait-on, dans ce pays d'une si extraordinaire fertilité, rien n'existerait sans les vastes solitudes de la Pampa, sans le bétail. Les premiers chevaux des conquérants espagnols, revenus à la vie sauvage, ont pendant des années et des années, broutant les graminées rares, foulé le sol complètement aride de la Pampa. Peu à peu les terres se sont fixées, au lieu d'être une simple couche d'humus desséché que le vent enlevait, les bœufs ont pu trouver leur pâture, puis le mouton vient terminer l'œuvre d'appropriation du sol. L'humus est à jamais immobilisé et la végétation a conquis le sol, la vie agricole peut commencer. Telle est l'histoire de toute la Pampa. On conçoit que dans un pays formé si récemment et d'une manière si naturelle, l'industrie n'ait pas encore eu le temps de se faire une large trouée, sauf sur les points où elle est en contact avec les productions naturelles.

Tel est, par exemple, le transport en Europe de viandes conservées par le froid. En Argentine la viande n'a pas ou presque pas de valeur. Le bœuf s'abat pour la peau, le mouton s'élève pour sa laine. Il n'y a pas encore bien longtemps que la viande de mouton était le combustible industriel le plus courant. Nous avons ici une boucherie complète qui comprend des chambres de conservation, et un étal. La viande, que l'on peut voir à travers des vitres ou des hublots de cristal, est en parfait état. Une machine à congélation fournit l'air froid par la simple détente de l'air comprimé. Chaque mois on reçoit à Paris, à peu près 40,000 moutons congelés venant de Buenos-Ayres. Ce chiffre, qui effraye quelque peu les agriculteurs français, ne représente cependant que le quinzième de la consommation de mouton à Paris.

Ce procédé de conservation par le froid est de tout point préférable aux conserves cuites et aux extraits de viande. Du reste, le procès de ces derniers s'instruit en ce moment d'un bout à l'autre du camp des médecins et des hygiénistes. On a déjà trouvé et démontré que l'extrait Liebig, ou autre, ne nourrissait pas plus que de l'eau claire. On est en train d'établir qu'il empoisonne à dire d'expert. Après cela l'extrait de viande me paraît bien malade.

*
* *

Une installation voisine nous montre la fabrication du gaz par les huiles conides. Ce procédé, avec lequel nous sommes *familiarisés* en France, peut avoir son utilité dans les grandes fermes pampéennes, éloignées de toute agglomération. Ici il est peu intéressant.

On n'en saurait dire autant de la remarquable collection de bois, qui occupe presque entièrement le côté gauche du rez-de-chaussée. Il y a là quelques *brins* qui sont de vrais phénomènes, entre autres des *tables* de cèdre ayant de 10 à 15 centimètres d'épaisseur sur 6 mètres de long et $1^{m},60$ de large, il y en a même une qui a plus de 2 mètres de largeur. Un autre joli morceau est un tronc de *quebracho*, ou bois de fer qui a sur 15 mètres de longueur, des dimensions uniformes de 30 centimètres d'épaisseur sur 50 de large. C'est bien la plus belle poutre qu'il soit possible de voir, à moins qu'on ne lui compare une de ses sœurs, également exposée et qui a à peu près les mêmes dimensions, jointe à la même régularité.

De nombreux échantillons de moindre dimension escortent ces géants et montrent toutes les ressources de la sylviculture argentine.

Néanmoins, ces merveilleuses poutres n'empêchent pas les Argentins de s'adresser à la métallurgie pour les travaux que nécessitent leurs chemins de fer. On sait qu'en

maintes circonstances les Américains du Nord n'ont pas hésité à exécuter en bois, d'importants travaux d'art pour leurs voies ferrées. C'est, au contraire, en métal qu'est construit le viaduc du rio Comentès, dont nous avons ici la reproduction. Ce viaduc a près de quatre kilomètres de longueur.

Le côté droit du Palais, toujours au rez de-chaussée, nous montre d'abord, sur un très curieux panneau, la collection des journaux argentins. Quelle débauche de papier imprimé, messeigneurs! il y en a de toutes les langues, de tous les formats, mais surtout de tous les grands formats : la *Nacion* a deux fois le format de notre *Temps*, et comme elle est en texte deux fois plus serré, on voit que les Argentins ont de quoi lire.

Un autre journal, la *Prensa*, est encore plus extraordinaire, il a *trente-deux* pages du format ordinaire de nos journaux, soit 8 fois un numéro du *Figaro* comme format. Comme texte cela équivaut bien à 15 à 20 exemplaires d'un de nos grands journaux.

Certains des organes de la presse argentine, et non les moins importants, sont français. Tels sont : le *Courrier de la Plata* et la *République Argentine*. D'autres s'adressent aux colonies de langue française, belge ou suisse. Il y a des journaux italiens et plusieurs journaux allemands. Au surplus, de l'avis de tous les voyageurs, il est peu de villes où le commerce du papier noirci soit aussi florissant qu'à Buenos-Ayres ou à la Plata.

∴

Les banques jouent un rôle très important dans l'existence de la République Argentine; le système financier du pays, une machine très délicate qui pourrait bien se détraquer un jour ou l'autre, est basé non sur le crédit public, la fortune nationale et le rendement des impôts, mais sur les spéculations de quelques banques nationales, provinciales, anglaises ou allemandes qu'alimentent largement, mais chèrement, le budget de la République. Il s'agit de semer pour récolter, et l'on ne regarde guère aux sacrifices s'il y a possibilité d'encourager soit l'immigration, soit la colonisation de la Pampa, soit les installations industrielles et l'exportation en Europe des produits argentins.

Aussi ces banques font-elles des chiffres d'affaires énormes. Elles les montrent dans des graphiques très compréhensibles, très américains qui, s'ils ne prouvent pas la stabilité financière du gouvernement de Buenos-Ayres, établissent du moins que les actionnaires des diverses banques argentines sont des gens à leur aise.

∴

Ce sont presque exclusivement les céréales et des échantillons de terre végétale qui occupent le reste de ce côté droit. Les céréales, cela se comprend assez. La terre végétale s'explique par ce fait que la République Argentine, faisant les yeux doux aux cultivateurs du monde entier, désire exhiber à ceux qui viendront à l'Exposition, quelques types de son humus.

Les conserves alimentaires et les extraits de viande sont également représentés, mais en petites quantités. Par contre, les vins semblent vouloir venir chez nous faire concurrence aux vins d'Algérie, déjà chargés de tant de malédictions.

C'est dans cette partie, également, que se trouve l'exposition du maté. La *yerba mate* (*Ilex paraguayensis*) est pour ainsi dire la plante nationale de la République Argentine. Les Argentins, imitant en cela les Indiens, premiers possesseurs du pays, en font une consommation véritablement effrayante. En Amérique, on boit le *maté* dans une calebasse (*mate*), d'où son nom, au moyen d'un chalumeau, nommé *borubilli*. En Europe, nous le buvons prosaïquement dans une tasse comme du thé, et il n'en est pas plus mauvais pour cela. C'est à la fois un tonique et un rafraîchissant, qui tient comme goût et comme composition chimique, du café et du thé. Les Argentins déclarent même qu'il leur est de beaucoup supérieur.

Avant de gravir l'escalier qui conduit à la galerie du premier étage, il faut voir la carte-relief monstre de la République Argentine, qui couvre l'espace compris entre ledit escalier et la statue que nous avons détaillée précédemment.

Cette carte offre ceci de curieux, que la courbe du globe terrestre, quoique très exactement figurée, est assez importante pour accuser une forte convexité de la carte, ce qui montre bien l'immense étendue du pays représenté. Et encore est-elle au-dessous des prétentions nationalistes des Argentins qui considèrent tout le reste du Sud-Amérique au-dessous d'eux, comme leur appartenant, et prennent pour une de leur provinces la Terre de Feu et parmi leurs détroits le détroit de Magellan. C'est contre ces prétentions que dut lutter le roi d'Araucanie, l'ex-avoué de Tonneins.

En gravissant l'escalier, voici entre deux superbes tapis de fourrure, une collection de billets de banque argentins. Ah! c'est du bien joli papier, mais j'ai expliqué déjà comment il était bon de ne pas s'y fier. En haut, nous nous trouvons en présence d'un plan relief, celui de la ville de la Plata, fondée en novembre 1882 sur un terrain qui ne montrait pas la moindre trace d'habitation. L'histoire de la fondation de cette ville est assez curieuse. Après une série de ces révolutions dont le Sud-Amérique est coutumier. Buenos-Ayres, jusque-là capitale de la province de ce nom, devint capitale fédérale ou plutôt nationale, et le siège du gouvernement, qui prit en main tous les pouvoirs locaux. Cela ne fit pas l'affaire des gens de la province qui, se voyant dépossédés de leur chef-lieu au bénéfice de la nation, imaginèrent de s'en créer un nouveau. Cela marcha à l'américaine et en sept ans la ville est arrivée à près de 60,000 habitants. Elle est d'une belle rectitude de ligne avec des édifices superbes. Néanmoins elle n'a pu détrôner Buenos-Ayres qui regarde dédaigneusement, fière des 600,000 habitants qui la peuplent, les efforts de sa rivale.

Le premier étage est entièrement, ou presque entièrement, occupé par les cuirs et peaux et les laines. Ces deux commerces du cuir et de la laine sont actuellement les plus importants du pays. Les laines argentines alimentent le monde entier, et nos fabriques de Reims et de Roubaix en consomment une grande quantité. Quant aux

LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION. — SECTION DES ÉTATS-UNIS



Le Prêche, tableau de M. J. Gari Melchers, dessin de l'artiste.



La Rentrée des vaches, tableau de M. William Howe, dessin de l'artiste.

LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION. — SECTION DES ÉTATS-UNIS



Un Deuil, tableau de M. Daniel Ridgway Knight, dessin de l'artiste.



La Culture des tulipes, par M. Hitchcock, dessin de l'artiste.

cuirs, qui sont fort beaux et surtout de très grandes tailles, ils ne tarderont pas à rendre impossible la vente de nos cuirs indigènes, qu'ils écrasent par leur bon marché, contre lequel il est impossible de lutter.

Les produits manufacturés : lainages, draps, articles de sellerie et vêtements, sont en général exposés par des Européens; ils manquent donc un peu de caractère national; il faut faire exception pour de magnifiques *ponchos* en vigogne d'un tissu si léger, si souple en même temps que si chaud. Comme décoration, ils sont d'un art un peu naïf, mais comme étoffe ils sont hors de pair. Il est vrai qu'un tel *châle* vaut dans les 8 à 900 francs et que pour ce prix on a le droit d'être bien servi.

∴

Nous devons nous en tenir là de notre visite, quoiqu'il reste à voir encore bien des choses dans ce palais qui se



Les Orphelines, tableau de M. Stokes, dessin de l'artiste.

développe sur une profondeur de 25 mètres et une façade de 70. Cette exposition marquera un pas immense fait par la République Argentine du côté de l'Europe, et ce sera justice. Aucun pays ne s'est donné autant de peine, et n'a dépensé autant d'argent pour figurer en bonne place et en bonne forme, à notre grande fête de la paix.

HENRI ANRY.

LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION

ÉTATS-UNIS

IV



Il faudrait considérer aussi M. Bridgman comme peintre de mœurs, mais comme il ne prend ses modèles que dans le nord de l'Afrique, en Égypte, ou en Algérie, on le classe parmi les orientalistes.

Son *Marché aux chevaux au Caire*, la *Fête du prophète à Oued-el-Kébir*, la *Fête nègre à Blidah*, sont des scènes de mœurs de plein air, très intéressantes parce qu'elles sont vraies et agréablement rendues: le tableau intitulé *Sur les terrasses*, à Alger, où l'on ne voit rien que des toits de maisons, est plutôt de la fantaisie; mais le *Pirate d'amour*, que M. Bridgman a peint exprès pour l'Exposition, est un spécimen complet de la manière de l'artiste et à la fois une excursion dans le genre dramatique.

C'est un triptyque, qui n'est pas destiné à se fermer, puisque les deux petits côtés ne sont pas des dimensions qu'il faudrait pour faire des volets, mais il y a trois tableaux.

Dans le premier (volet de gauche) est une jeune fille (arabe naturellement) qui prend le frais sur la terrasse; on aperçoit au fond, par-dessus la balustrade, l'œil ardent du pirate qui la guigne.

Dans le deuxième tableau — le principal — le pirate a escaladé la balustrade de la terrasse, et il fait sa déclaration d'amour; bref, il y a combat, au moral comme au physique, entre son insolent désir et la vertu de la jeune personne.

Il est probable qu'entre le deuxième et le troisième tableau, le pirate a dû être vainqueur, car la jeune fille, qui doit porter le prénom de Lucrèce, traduit en arabe, s'est poignardée pour ne pas survivre à son déshonneur.

Je ne sais pas si ce nouvel ouvrage augmentera la réputation de M. Bridgman, mais il faut croire qu'il n'a pas influencé le jury chargé de distribuer les récompenses, puisque l'artiste, qui avait obtenu à l'Exposition de 1878 une deuxième médaille et la croix de la Légion d'honneur, ne se voit attribuer cette fois qu'une deuxième médaille.

Qu'il ne soit pas en progrès, cela est fort possible et pas rare du tout, car après avoir fait très bien, la plupart des peintres ne peuvent pas faire mieux, mais nous qui ne sommes pas des juges, nous devons lui savoir gré d'avoir essayé de faire du nouveau et tout exprès pour notre grande Exposition, où il pouvait parfaitement, comme la plupart de ses confrères, se contenter d'envoyer des œuvres déjà connues par les Salons des dix dernières années.

Il faut avoir la même reconnaissance pour M. Knight, qui avec *Un deuil*, du Salon de 1882, l'*Appel au passant* de celui de 1888, a exposé un troisième tableau, la *Rencontre*, qui est daté de 1889.

Ce sont là des mœurs de paysans, dont les scènes — excepté pour *Un deuil*, qui a pour théâtre le seuil d'une maison dans une rue de village — se passent dans de jolis paysages.

Naturellement, le paysage, qui est un genre relativement facile puisqu'on peut y réussir rien qu'en peignant ce que l'on voit, est en nombre dans l'Exposition des États-Unis, mais il n'abonde pas comme on pourrait le croire.

Les paysages américains sont les plus rares, toujours par la raison que la plupart des peintres demeurent en France; il est vrai qu'il est des tableaux qui n'ont pas de pays, comme le *Soir sur le bord du lac* de M. William Allen, la *Soirée d'hiver*, le *Soir après l'orage* de M. Charles Davis, et quelques autres sous bois, gués et soleils couchants, mais ce qu'on voit le plus ce sont les paysages géographiques.

M. Boogs, outre sa *Vue de Dordrecht*, dont nous avons déjà parlé, expose deux vues de Paris: la *Place de la Bastille par un temps de pluie*, et la *Place Saint-Germain des Prés*. M. Childe Hassan, dont la manière rappelle celle de de Nittis, nous montre la rue Lafayette un soir d'hiver; il y a une *Vallée de Chevreuse* de Mme Sadie Blackstone, deux *vues de Liverdun*, par M. Gross.

Quant aux paysages d'Amérique, je ne vois guère à citer que ceux de M. William Chase, le *Bouquet de chênes*, de M. Charles Henry Miller, le *Rivage du lac Meacham*, de M. Macy, la *Rivière Abbajoria* de M. Cole, et le *Richfield centes*, de M. Otto Bachor.

Il y a moins de vues de Venise que dans la section anglaise, mais il y en a encore pas mal, ce qui n'a rien d'étonnant, car Venise est toujours très pittoresque, et tous les peintres d'aujourd'hui vont à Venise, bien qu'il n'y ait plus de carnaval.

M. Dyer en a envoyé deux : la *Rive sclavone* et une vue de San Giorgio, prise de la Giudeca.

M. Curtis en a une; M. Robert Blum se contente de nous montrer les dentellières de Venise; il est vrai qu'elles sont gentilles, plus gentilles assurément que le *Porteur d'eau*, également vénitien, que M. Rolshoven a exposé dans les dessins.

Les peintres de genre sont rares, moins pourtant que les animaliers et les peintres de fleurs.

Je ne vois guère que trois ou quatre peintres de fleurs, et s'il y a une demi-douzaine d'animaliers, c'est tout le bout

du monde; je n'ai guère remarqué que le *Bétail* de M. Thomas Allen, le *Pâturage* de M. Ogden Wood, le *Berger et son troupeau* de M. Truesdell et les magnifiques vaches, grassement peintes par M. William Howe, élève de M. de Vuillefroy.

Il y a quelques peintres d'intérieurs, comme M. Alfred Capelain, qui a exposé la *Salle François Ier* du musée de Cluny; mais très peu de peintres de fantaisies, dans le genre du *Rat qui s'est retiré du monde* de M. John Dulph.

A moins que l'on ne range dans cette catégorie les faiseurs de japoneries, comme M. Eugène Lachaise, par exemple; mais il y a japonerie et japonerie, et les trois de M. Humfrey Moore sont tout bonnement des paysages.

***

Je ne voulais point parler de la classe 2, qui comprend les dessins et les peintures diverses : aquarelles, gouaches, pastels, parce que se sont généralement les mêmes artistes qui exposent; mais il y a des dessinateurs qui ne sont pas peintres, notamment M. Edward Abbey qui sollicite notre attention avec seize dessins de genre, dont six sont intitulés *Chants d'amour*.

Et ce n'est pas le plus gros exposant, car M. Reinhardt est représenté dans les salles des Etats-Unis, non seulement par six peintures à l'huile, mais encore par vingt et un dessins.

Si l'on doit se laisser influencer par la quantité, c'est M. William Low qui arrive bon troisième avec douze dessins de genre.

Citons aussi M. Robert Blum qui a quatre dessins, M. Edwin Blashfield qui en expose le même nombre, appartenant à des publications illustrées de New-York. Il y a aussi — pour ne parler que des dessinateurs — M. William Drake avec cinq dessins de même genre; M. Reginald Cleveland Coxe qui en expose quatre, M. Hamilton Gibson qui en a cinq.

Tout cela est fort bien, mais n'a que ce qu'on appelle un succès d'estime, les dessins ne retenant, comme on sait, que des amateurs spéciaux.

***

La sculpture et la gravure en médailles ne comptent que seize numéros dans la section des États-Unis. Il est vrai qu'il y en a un, le n° 457, que l'on pourrait sextupler, car M. Charles Held a exposé dans un seul cadre : M. le Président Carnot, des chiens de chasse, une actrice, un paysage d'Auvergne, une Égyptienne et des fleurs Renaissance.

Dans les quinze autres numéros, il y a une demi-douzaine de médaillons en plâtre et sept bustes-portraits; en somme, il y a un groupe en marbre, l'*Ange déchu*, de M. Waldo Story, qu'on a laissé à la porte, en haut de l'escalier, et trois statues : un *Bohémien* de M. Bartlett, qui a eu une médaille d'honneur; un *Major Dayle* de M. Hitson, qui a eu une seconde médaille, et une *Salomé* de M. William Story, qui n'a rien eu du tout.

LUCIEN HUARD.

PORTE DES TAPISSIERS DÉCORATEURS



Si les deux entrées de l'Horlogerie et du Bronze jettent un certain froid sur le côté droit de la galerie de trente mètres, cette mauvaise impression s'efface tout de suite devant la superbe porte de la classe 18.

Les tapissiers décorateurs ont fait, eux, splendidement les choses, et certes ils ont su faire mentir ce proverbe qui dit les cordonniers toujours mal chaussés. Leur façade à trois baies, dont une en plein cintre, celle du milieu, et les deux autres, à linteaux droits, se compose de panneaux de marbre de diverses couleurs, avec des rebants d'or.

Au-dessus de chacune des baies extrêmes, une composition du jeune maître Charles Toché, le décorateur de Chenonceaux, vient remplir la partie qui a été gagnée par le surbaissement du linteau.

L'une de ces peintures représente — dit la légende inscrite en un coin de l'œuvre — les peintres décorateurs, les tapissiers et les sculpteurs ornemanistes. Celle-là est assez froide. Mais sa voisine est d'une agréable fantaisie.

Au milieu du panneau, une vieille bonne femme drape un brocart épais sur les épaules d'une jeune personne, qui a bien besoin de ce vêtement, car elle est uniquement vêtue d'une perle retenue à son cou par une chainette. La vue de la jeune personne, en si galant déshabillé, n'émeut pas son voisin de droite, un émailleur, tout nu également, — cela se passe évidemment dans le Midi, — qui met la dernière main à la décoration d'un vase.

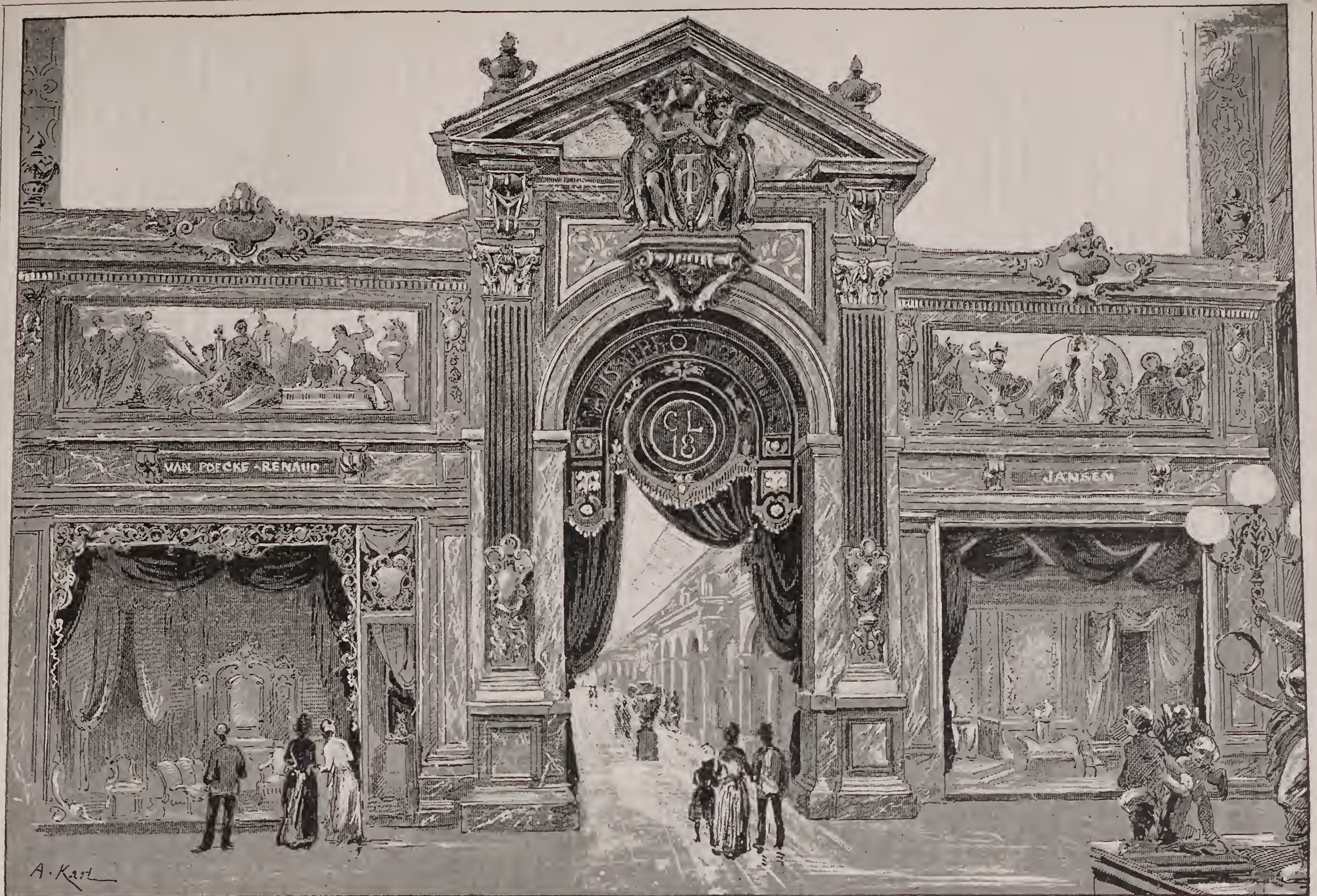
Les tonalités sont très curieusement exagérées. Tandis que la jeune femme est d'un rose laiteux, son émailleur de voisin est, lui, rouge brique.

La morale est sauvegardée par la présence de la vieille couturière, — dont je ne vois pas bien le rôle dans la tapisserie décorative, — et qui a sous ses lunettes et son bonnet blanc, un air honnête qui écarte toutes les suppositions malveillantes. Cela est tellement vrai que le quatrième personnage du panneau, un voisin qui met en couleur une statue de la Vierge, n'a pas même l'idée de tourner la tête et reste absorbé par sa chromosculpture.

Tout cela est violemment exécuté, avec des oppositions quelquefois trop voulues, mais il n'en faut pas moins reconnaître à Charles Toché un véritable talent pour la décoration intérieure. Et les tapissiers ont fait preuve de grande intelligence en associant à leurs œuvres, celle de cet artiste qui est leur meilleur collaborateur.

Il va sans dire que les tentures occupent une grande place dans cette façade, il y en a de tous les styles, et pour tous les goûts. Mais celle du milieu, une immense portière vénitienne de velours rouge à glands d'or, est particulièrement remarquable.

ALFRED GRANDIN.



LA PORTE DES TAPISSIERS DÉCORATEURS, DANS LA GALERIE DE TRENTE MÈTRES.



ENTRÉE DE L'EXPOSITION DE LA SERBIE, PAR L'ALLÉE DE SUFFREN.

LA SERBIE



ous devons une mention toute spéciale à la Serbie. C'est elle qui la première a accepté de prendre part officiellement à l'Exposition de 1889.

Ce pays a voulu se rattraper sans doute de l'Exposition de 1878, où elle n'a pas pris part, pour des raisons politiques.

Peu de pays ont, en effet, eu à subir autant de vicissitudes.

Les Serbes appartiennent à la grande famille des Slaves, mais au schisme de Photius, oscillant entre Rome et Constantinople, ils finirent par s'attacher à la ville orientale, tandis que les Croates restèrent à l'Église latine. C'est pourquoi nous voyons dans bien des produits exposés, l'influence orientale paraître nettement.

Particularité bizarre : pendant près de trois siècles les Serbes disparaissent presque, pour reparaître lors de la grande insurrection de Kara Georgewitch en 1804. Enfin, après bien des épreuves, en 1878, l'indépendance serbe est proclamée et depuis 1883 nous avons un traité de commerce et d'amitié avec la Serbie, aux conditions les plus avantageuses, pour les deux nations réciproquement.

La section serbe s'ouvre sur l'avenue de Suffren, par une très belle façade monumentale, du style byzantin. Elle est formée de plaques de marbre blanc et de mosaïques aux couleurs brillantes, du plus joli effet. C'est bien l'architecture serbe. L'intérieur de la section est tendu entièrement de tapis. Ce sont de très beaux tapis de laine, dont la Serbie fabrique de grandes quantités. Ils sont généralement à fond rouge. Quelques-uns à fond blanc sont remarquables. Leur valeur tient autant à la belle qualité de la laine qu'à la richesse des couleurs.

Au milieu de la section, le portrait du jeune roi. En face est l'exposition des établissements techniques militaires du royaume. Il y a là les machines à obus, à cartouches. On voit que ce pays tient à se suffire à lui-même.

Les mines sont encore très abondantes, et du temps des Romains, la Serbie fournissait une grande partie de l'or et de l'argent. Maintenant elle donne surtout des minerais de plomb, de zinc, de cuivre. Il y a même, outre les échantillons de ces derniers minerais, un flacon de mercure natif exposé dans une vitrine, ainsi que du cuivre natif.

Les mines de houille de Dobra sont assez abondantes. Le pays fournit aussi beaucoup de lignites.

Auprès de ces produits, on voit l'exposition des fruits secs, châtaignes, des noix magnifiques, des noisettes, enfin des pruneaux. Ce sont surtout des pruneaux, dont la préparation a une importance très grande en Serbie où il y a de véritables forêts de pruniers, et les prunes constituent, quand elles sont mûres, l'alimentation du pays pendant plusieurs semaines.

Elles sont séchées dans des fours spéciaux, où on les dispose en couches successives. Le feu est allumé au-dessous, et chaque couche est amenée à la partie inférieure, méthodiquement, pour que la dessiccation soit bien uniforme. Puis, lorsqu'elles sont bien sèches, on les étend pour les faire refroidir. C'est aux soins avec lesquels sont menées ces dernières opérations, que les pruneaux serbes doivent leur supériorité incontestable.

Quoique la culture maraîchère ne soit pas très développée, on récolte encore des haricots, des choux, surtout de l'ail, des oignons et des paprika ou poivre rouge. Ces derniers sont largement représentés à l'exposition ; ils forment en effet la base de la plupart des assaisonnements des mets du pays.

Chose assez extraordinaire, la pomme de terre est considérée comme un plat riche et coûteux.

L'industrie de la laine est très développée, la laine exposée est très belle, elle sert à faire les vêtements, les tapis.

Le chanvre y vient mieux que partout ailleurs, les cannes de chanvre mesurent jusqu'à 4^{m},50 ; aussi sa corderie occupe un grand nombre d'ouvriers.

La Serbie expose également des draps, qu'elle fabrique depuis quelques années.

Dans chaque maison serbe, il y a un métier à tisser ; aussi n'est-il pas étonnant de voir la grande quantité de toiles, de tissus légers exposée par diverses associations de dames. Ces tissus, dont quelques-uns aux vives couleurs, sont très intéressants.

La sériciculture a atteint un développement des plus complets.

En effet le mûrier y vient admirablement bien. Aussi l'éducation des vers à soie y est très avancée; pour s'en convaincre il n'y a qu'à examiner les nombreux cocons exposés.

En Serbie, il y a d'immenses prairies, où paissent de très nombreux troupeaux de bœufs. Les moutons y sont par troupeaux d'au moins 500 têtes. Dans toutes les contrées peu élevées sont les chèvres. Aussi les peaux de moutons et de chèvres sont-elles très employées. Elles sont d'ailleurs très belles. Le buffle sert presque exclusivement aux transports divers, avec le bœuf, car le cheval est relativement rare, il est de petite taille, peu élégant, mais très dur à la fatigue.

Malgré cette énorme quantité de bêtes diverses, la tannerie n'est pas très développée. Cependant l'on voit à l'Exposition de riches vêtements tout en cuir fin, avec des ornements de cuir de couleurs, recouverts de broderies.

La culture du tabac y a acquis une très grande importance. C'est ainsi que le tabac des départements de Tchatchak, d'Alexinaty, de Kruchevaty, d'Oujitsé, peuvent rivaliser avec les meilleurs tabacs turcs. Cette exposition est également très intéressante.

Le pays est essentiellement vinicole. Il y a environ 40,000 hectares de vignes, tous disposés sur des versants inclinés doucement, donnant des vins excellents. Surtout les vins rouges ont un bouquet exquis. Tous les crus importants sont représentés.

L'exposition des céréales mérite une mention spéciale. Elle présente de fort beaux échantillons de maïs, de froment, de seigle, d'avoine, d'orge.

Le maïs est une grande ressource en Serbie; il sert généralement à faire le pain. Le froment est produit en

quantité environ moitié moindre. Il est d'excellente qualité. Enfin l'orge sert à la nourriture du bétail, et est très employé dans les brasseries.

La bière la plus renommée est celle de Belgrade, qui est supérieure même à celle de Vienne.

Près de Belgrade il y a aussi de très belles carrières de marbres mosaïques.

Une des industries principales du pays est encore celle de la tonnellerie. Les immenses forêts serbes fournissent des bois magnifiques et la tonnellerie y est parfaite.

Il y a aussi de belles carrières à pierre lithographique.

Enfin n'oublions pas les armes, les bijoux en filigrane, l'exposition scolaire : cette dernière faite avec un soin tout particulier. On voit aussi un petit plan en relief, représentant l'ensemble d'une maison villageoise des habitants forestiers en Serbie, indiquant bien les principales occupations des paysans. On représente le grenier à blé, le grenier à maïs, l'atelier de fermentation et de dessiccation des pruneaux et la maison d'habitation, où l'on n'a pas manqué de mettre la chambre nuptiale.

S. Favière.

LE LIVRE

(*Suite.*)



Nous redescendons pour visiter les machines typographiques.

Il faut voir en détail l'exposition de la maison Alauzet, qui a présenté un ensemble à peu près complet de machines typographiques et lithographiques.

Mais avant, il faut donner quelques explications techniques. Les presses mécaniques — car il n'est plus question aujourd'hui de presse à bras, même pour les travaux de luxe — se divisent en machines en blanc, imprimant d'un seul côté, en presses à retiration imprimant deux côtés, en machines à réaction, spéciales pour les tirages rapides et non soignés, et en machines rotatives.

Les trois premiers genres de presses emploient du papier à plat, c'est-à-dire en feuilles. Le quatrième, du papier en rouleau ou bobine.

Disons tout de suite qu'il n'y a pas lieu de constater dans ces dernières années, de considérables progrès dans la fabrication des machines typographiques.

La première machine, basée sur l'emploi d'un cylindre au lieu d'une platine, pour obtenir la pression du papier sur le caractère préalablement noirci, date de 1814. Elle fut inventée par l'éditeur du *Times*, John Walter, et tirait mille exemplaires à l'heure.

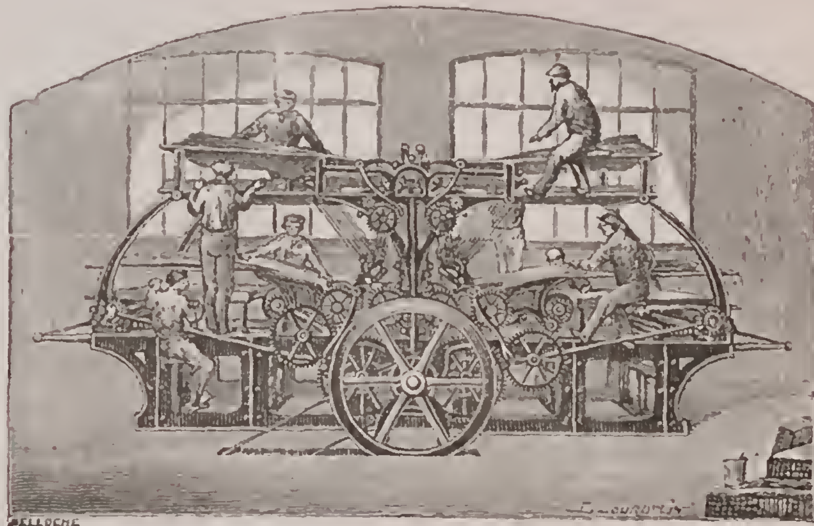
C'était une machine en blanc, imprimant d'un seul côté à la fois.

L'année suivante on perfectionna l'invention en accouplant deux machines en blanc ; ce qui permit d'imprimer deux côtés à la fois.

Depuis ce moment jusqu'à ces dernières années on n'avait fait que modifier certains organes. Mais on n'avait, sauf pour la machine rotative, apporté aucun changement sensible au système de Walter.

Depuis quelques années, on est entré résolument dans une période de recherches qui ont abouti ou aboutiront, incessamment, à la simplification de l'encrage et au tirage simultané de plusieurs couleurs.

Ainsi, toutes les machines que nous montre la maison Alauzet ont remplacé l'encrage à plat, qui se produisait en faisant circuler sous les rouleaux encreurs une table qui répartissait l'encre, par l'encrage cylindrique que fournissent des rouleaux de fonte sur lesquels vient l'encre au sortir de l'encrier. Ce perfectionnement a permis de réduire considérablement la longueur des presses mécaniques.



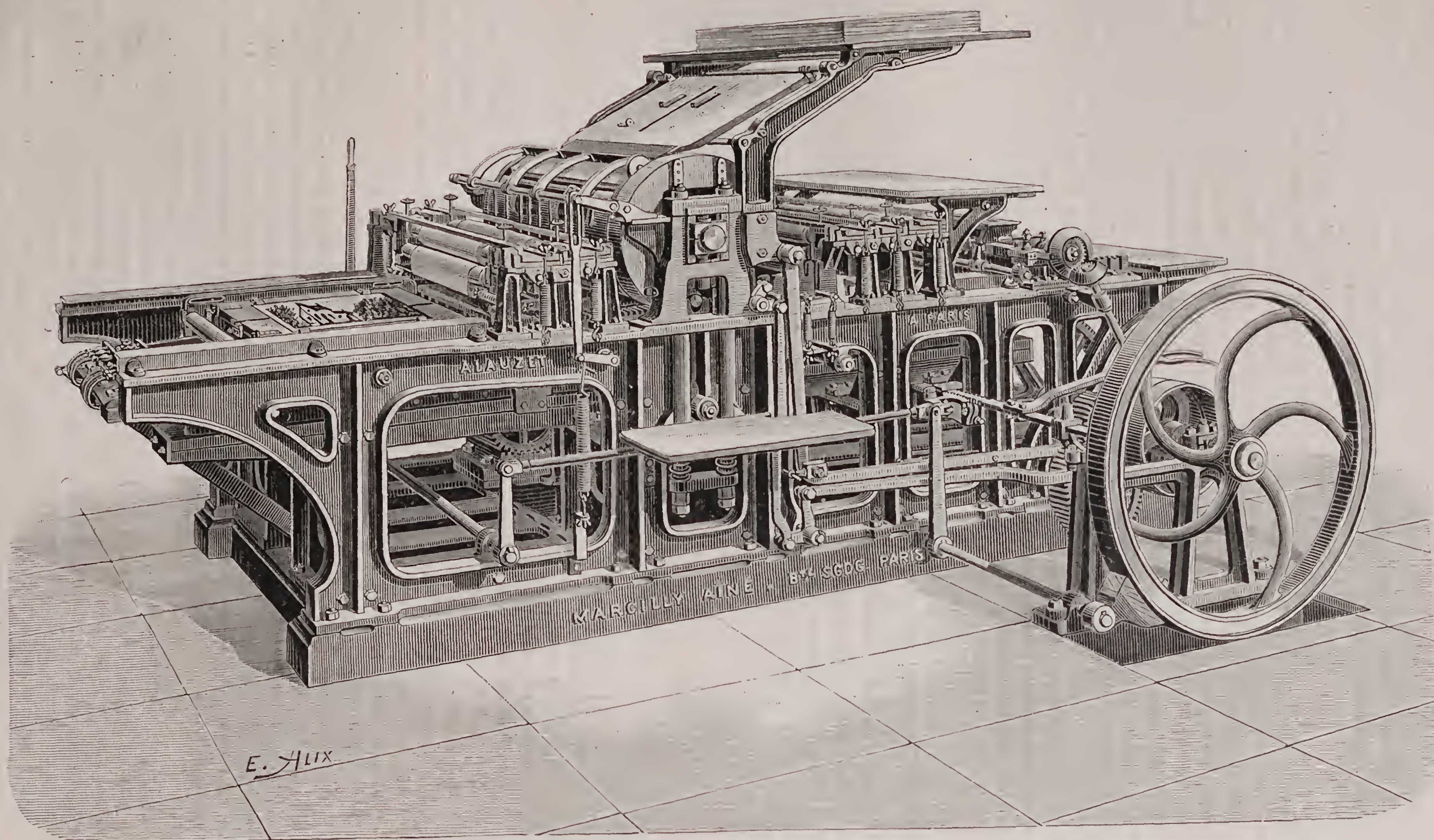
Presse à réaction (Marinoni) à quatre cylindres.

Voici d'abord une presse en blanc semblable à celle qui sert au tirage du journal l'*Illustration*. Une autre machine en blanc à deux couleurs, nous représente l'une des presses les plus perfectionnées de ces dernières années. Elle est employée, entre autres, par la maison Lahure et par l'imprimerie du journal *Paris illustré*, tiré en plusieurs couleurs.

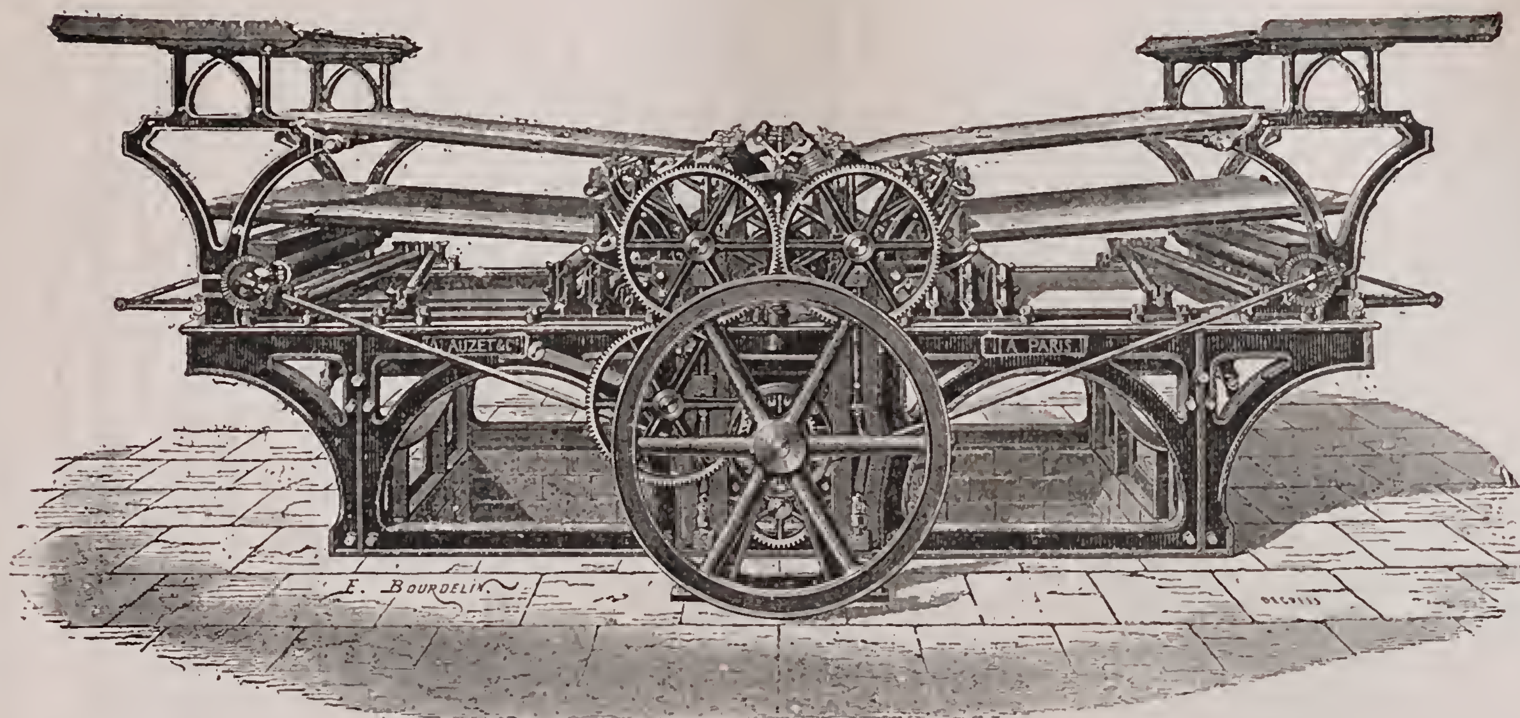
Les machines en blanc sont, comme on le voit, surtout destinées aux tirages de luxe. Mais on peut également obtenir de bons tirages sur les machines à retiration qui impriment les deux côtés à la fois. Ainsi l'*Illustration* est imprimée sur deux machines. L'une tire des deux côtés le texte — c'est une machine à retiration. L'autre tire seulement les gravures groupées sur un seul côté de la feuille. C'est la presse en blanc, déjà signalée, qui peut fournir 2,400 exemplaires à l'heure.

On comprend combien un tel chiffre de tirage serait insuffisant pour les journaux quotidiens qui doivent fournir en quelques heures, et souvent en quelques minutes, des tirages de plus de cent mille exemplaires.

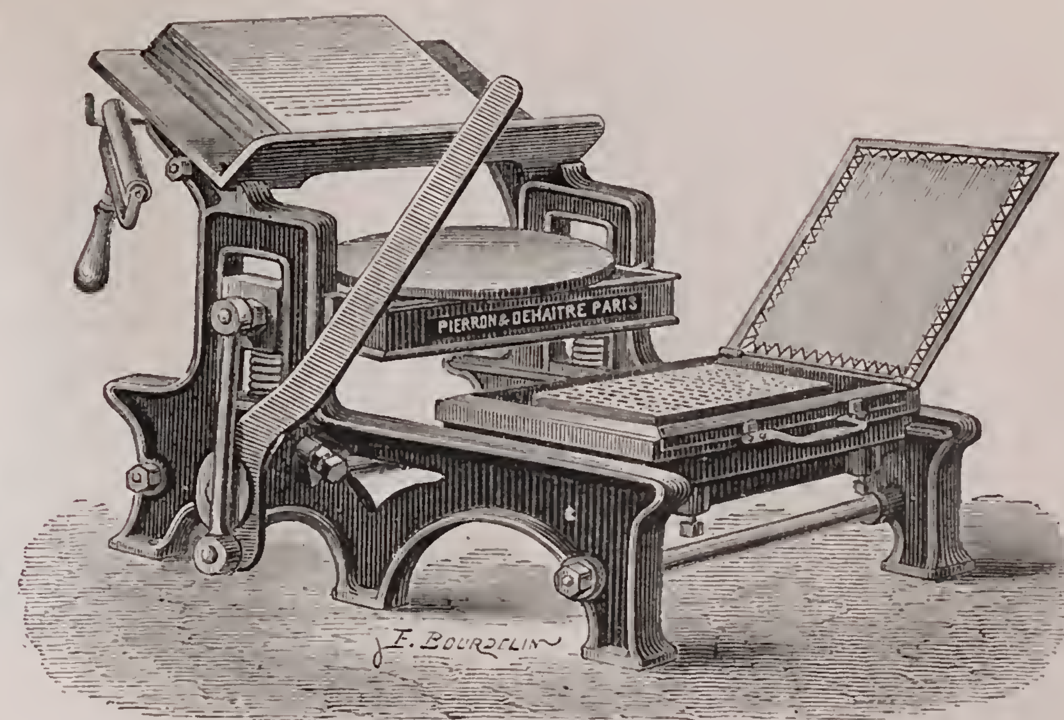
Pour ceux-là il faut la presse rotative; mais pour les tirages moyens, qui vont par exemple de dix à vingt mille exemplaires et demandent quand même une certaine



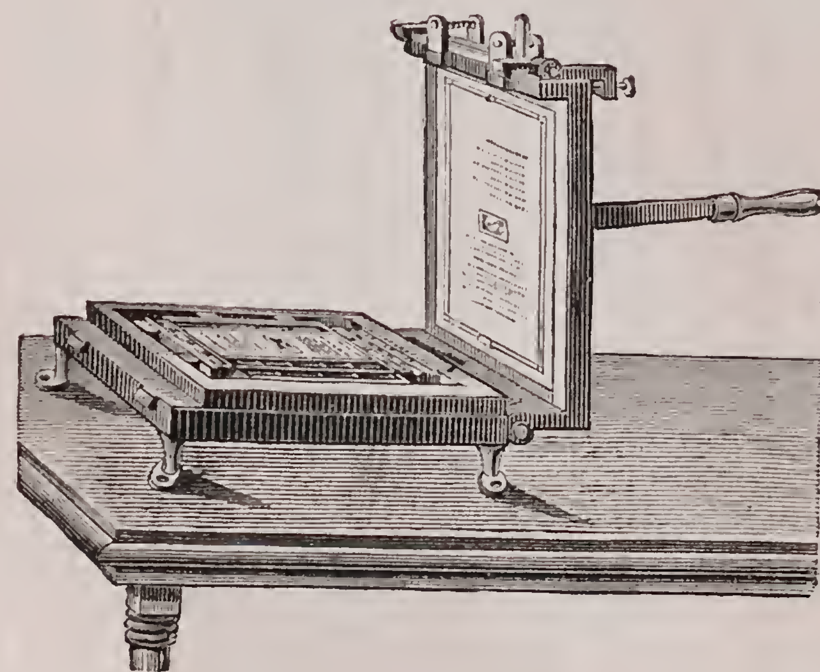
PRESSE MÉCANIQUE POUR L'IMPRESSION EN TAILLE-DOUCE, SYSTÈME MARCILLY.



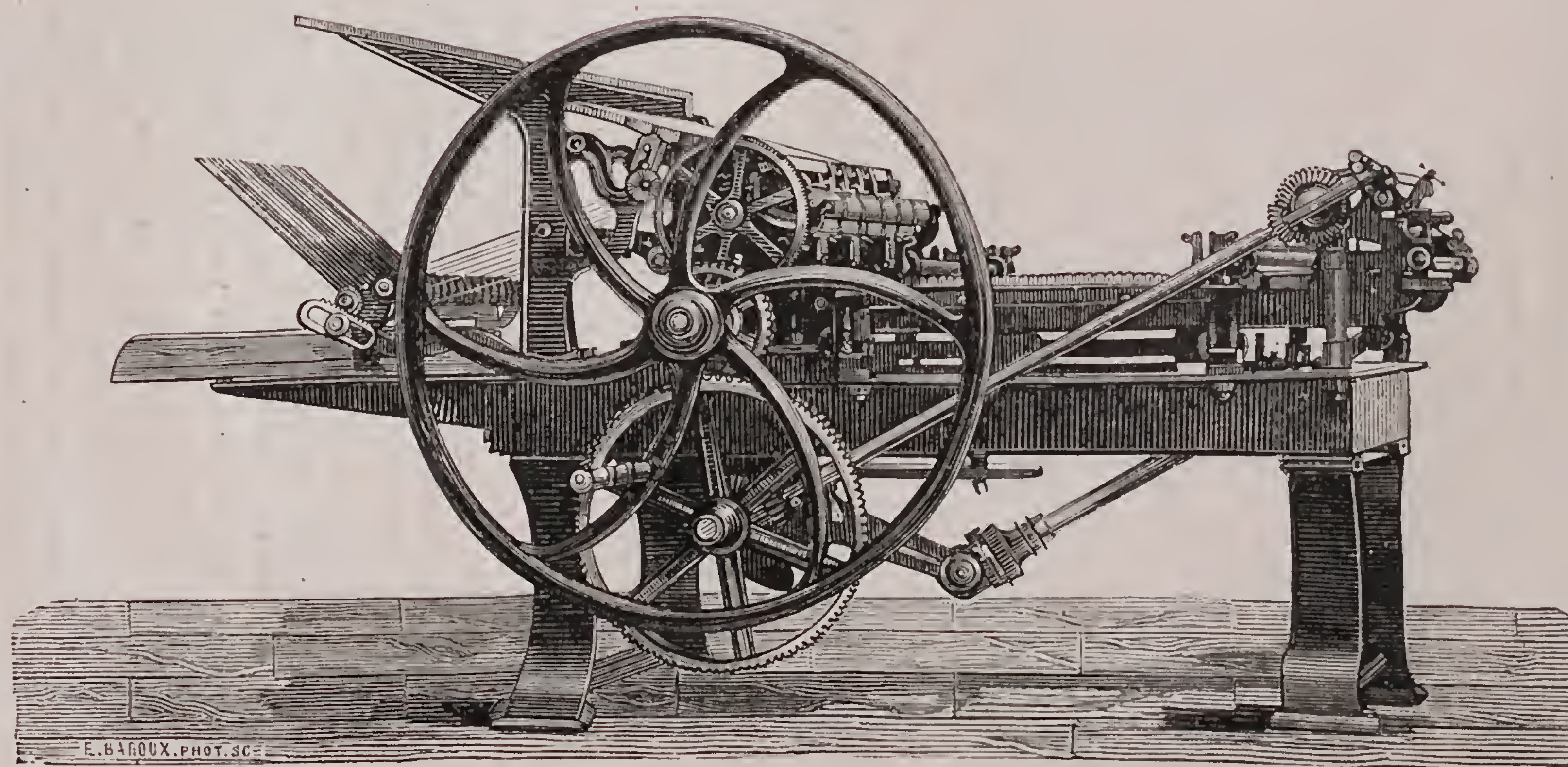
Presse à rotation de M. Alauzet.



Presse à épreuves de MM. Pierron et Dehaître.

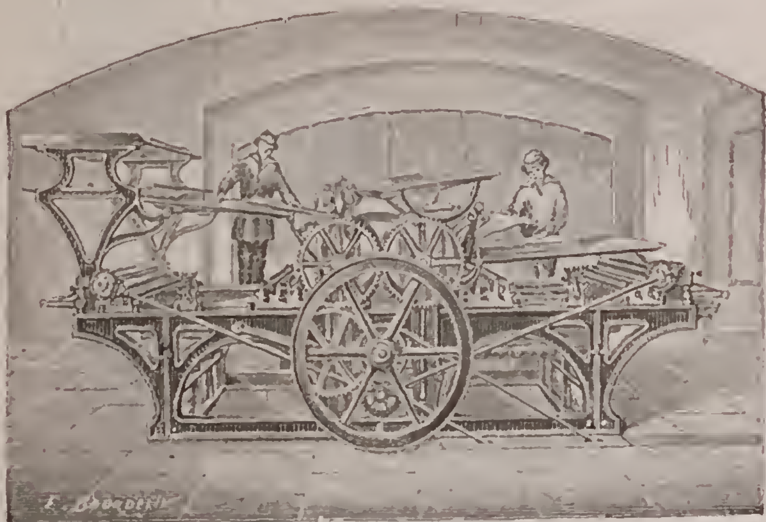


La *Mignonnette*, presse à épreuves de M. Berthier.



Presse indispensable de M. Marinoni.

rapidité, sans exiger la beauté de l'impression, les presses à réaction peuvent rendre d'excellents services.



Presse à retiration de M. Marinoni.

Ces machines ne sont guère employées que pour les journaux.

Pour les rotatives nous nous reporterons à l'exposition de la maison Marinoni, qui tient la tête de cette fabrication.

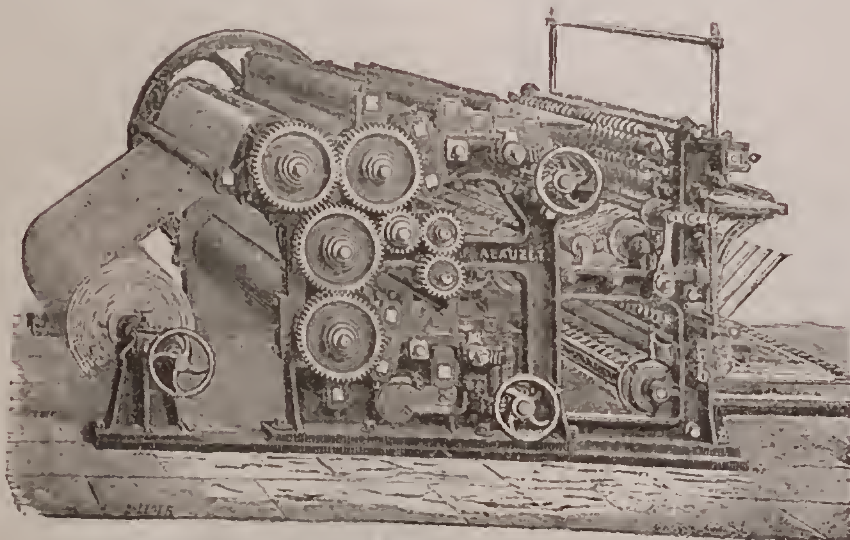
Mais avant de quitter la maison Alauzet, il faut voir sa machine pour impression phototypique.

La phototypie tient à la fois de la photographie, pour la confection des clichés, et de la typographie ou mieux de la lithographie pour les tirages, — les *valeurs* sont fournies non par des traits plus ou moins serrés, mais par une épaisseur d'encre plus ou moins considérable sur le cliché... C'est probablement l'impression de l'avenir, car elle supprime le *foulage* et la *mise en train*, deux des inconvénients de la typographie. Aujourd'hui elle est encore dans une période de tâtonnement, ce qui n'empêche pas que la machine Alauzet ne soit un très bel outil, bien étudié et d'une parfaite exécution.

J'allais oublier la dernière production de la maison Alauzet, une machine rotative en *six* couleurs pour le tirage rapide de publications bon marché. Cette machine date de juillet 1889, c'est donc une primeur; mise immédiatement en service, elle a donné d'excellents résultats.

*
* *

En face de l'Exposition Alauzet l'exposition Marinoni.



Presse rotative de M. Alauzet, pour le tirage des grands journaux.

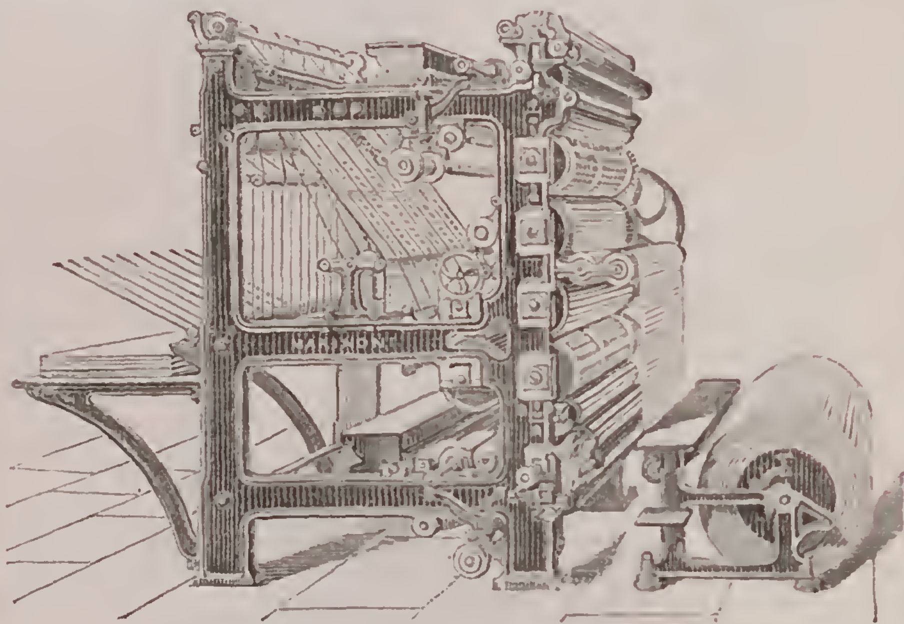
Passons rapidement devant les machines *plates* qui ne diffèrent guère de celles que nous venons de voir et arrivons tout de suite aux machines *rotatives*.

Les machines rotatives Marinoni sont connues dans le monde entier. Elles impriment, dans toutes les langues, les journaux les plus importants. Voyons leur fonctionnement.

Une feuille de papier roulée en bobine et ayant 4 à 5,000 mètres de longueur, est amenée entre deux cylindres. L'un des cylindres est formé par un cliché typographique cintré. L'autre est garni d'un molleton pour adoucir la pression. Voilà le principe. L'impression étant faite d'un côté, la feuille passe sous un deuxième jeu de cylindres qui impriment l'autre côté. Ajoutez des encriers, des rouleaux encreurs, un appareil de coupage et de comptage des feuilles, voilà la machine.

Sa théorie est dix fois plus simple que celle de la machine en blanc, sa construction est dix fois plus compliquée. Mais aussi quel merveilleux outil!

C'est en 1864 que commença à se formuler cette théorie et que M. Marinoni construisit une machine rotative qui tirait 36,000 exemplaires du *Petit Journal* à l'heure. Mais cette machine n'était rotative que relativement à un cliché



Presse rotative Marinoni.

typographique, le papier était en feuilles et six margeurs devaient servir la machine.

Aujourd'hui, il ne faut *personne* pour servir une rotative, ni margeur pour mettre la feuille, ni receveur pour la sortir. Au départ de la bobine, le papier se trempe, c'est-à-dire reçoit l'humidité suffisante, puis il s'imprime, se coupe, se place sur une raquette qui attend pour s'abattre sur la table de réception d'être chargée de cinq feuilles; la raquette abat cinq feuilles vingt fois de suite, puis la table se déplace de quelques centimètres, séparant ainsi les cent premières feuilles des cent suivantes.

On peut même ajouter à ces machines une plieuse, qui rend le journal prêt à mettre sous bande.

M. Marinoni a fait mieux que de mettre ses machines sous les yeux du public; il les a fait fonctionner. Ainsi l'on peut voir marcher tous les jours sous les yeux du public :

1° Une machine qui tire le *Petit Journal* du jour, gratuitement distribué au visiteur;

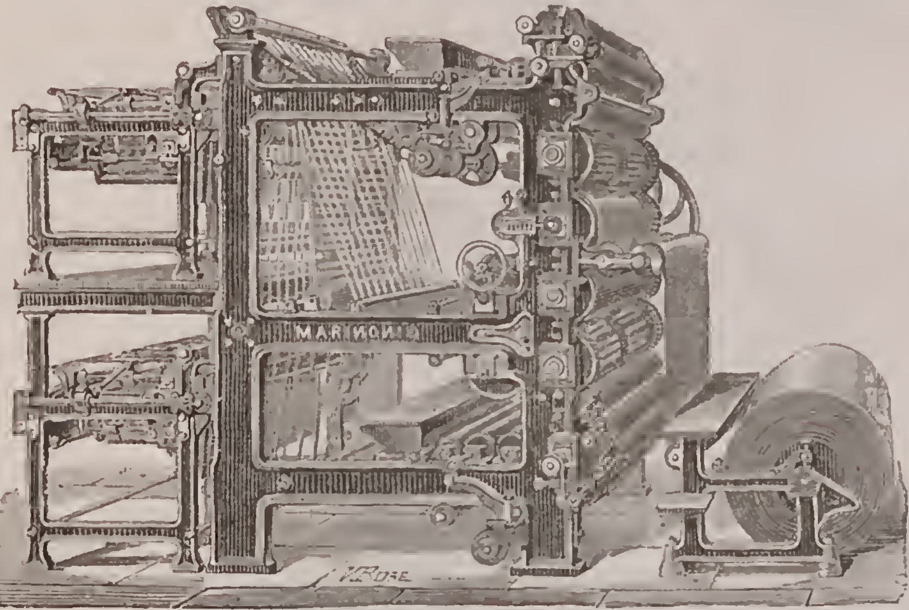
2° Une autre machine qui tire un numéro spécial du *Figaro*, également distribué gratuitement ;

3° Une machine à gravures, qui est une vieille amie à nous, puisqu'elle fonctionne à l'imprimerie Charaire, où elle tire cette publication-ci.

Au deuxième étage de la Tour Eiffel, une rotative Marinoni imprime le petit *Figaro* de la Tour.

*
* *

M. Marinoni construit également pour la lithographie, des machines perfectionnées. Telle par exemple, celle du



Presse rotative Marinoni avec plieuse.

système Monrocq qui tire, si je puis m'exprimer ainsi, la lithographie sur zinc, dite zincographie. Ce procédé, rendu nécessaire par la difficulté qu'il y a à obtenir des pierres lithographiques de toutes dimensions et par la fragilité de ces pierres, donne d'excellents résultats. Elle fait, entre autres, de remarquables tirages en couleur.

*
* *

Voici maintenant une presse rotative pour le tirage de la taille-douce, inventée par M. Guy et construite par M. Marinoni. Elle réalise une économie de main-d'œuvre énorme, puisqu'un ouvrier peut faire en une minute le travail qu'il n'exécuterait pas en moins d'une heure et demie avec une presse à bras.

On sait en quoi consiste la différence entre la taille-douce et la typographie : dans la taille-douce, les parties à venir noires sont en creux; elles sont en relief dans la typographie. La netteté de l'impression en taille-douce est incomparablement supérieure. Aussi est-elle préférée à toute autre pour les circulaires de luxe, les cartes de visite, les cartes géographiques. Je ne parle pas des gravures proprement dites, eaux-fortes ou burin, qui ne sauraient être tirées autrement.

La taille-douce paraissait néanmoins devoir à peu près disparaître, la gravure chimique tuant chaque jour un peu plus le travail de la pointe ou du burin; mais la machine Guy, qui permet d'obtenir à bon marché les tirages de gravures chimiques, même en taille-douce, pourrait bien enrayer ce mouvement.

*
* *

Quand le papier est imprimé, il faut, s'il s'agit d'un livre, le plier, le brocher et le relier.

Nous avons vu la plieuse Marinoni pour journaux. La librairie, qui a besoin d'une plus grande précision dans le pliage, ne se sert pas de machines pour cette opération. Par contre, les opérations qui suivent le pliage semblent de jour en jour devoir être monopolisées par la machine.

En voici néanmoins une qui plie, qui satine, c'est-à-dire qui efface le foulage et qui coud une feuille in-octavo, à la vitesse de 1,500 feuilles à l'heure.

A côté de celle-là, il faut voir les machines à gréquer les volumes, c'est-à-dire à pratiquer dans le dos du volume les entailles destinées à loger les cordelettes, sur lesquelles les feuilles seront cousues.

Il faut voir également tout l'atelier de la maison Lenègre, qui s'est installée pour relier complètement sous les yeux du public.

Et maintenant, dans une prochaine visite, après avoir vu les producteurs ; nous verrons les produits, les livres, les estampes, les journaux, les affiches, etc., finissant ainsi ce voyage au pays du Livre.

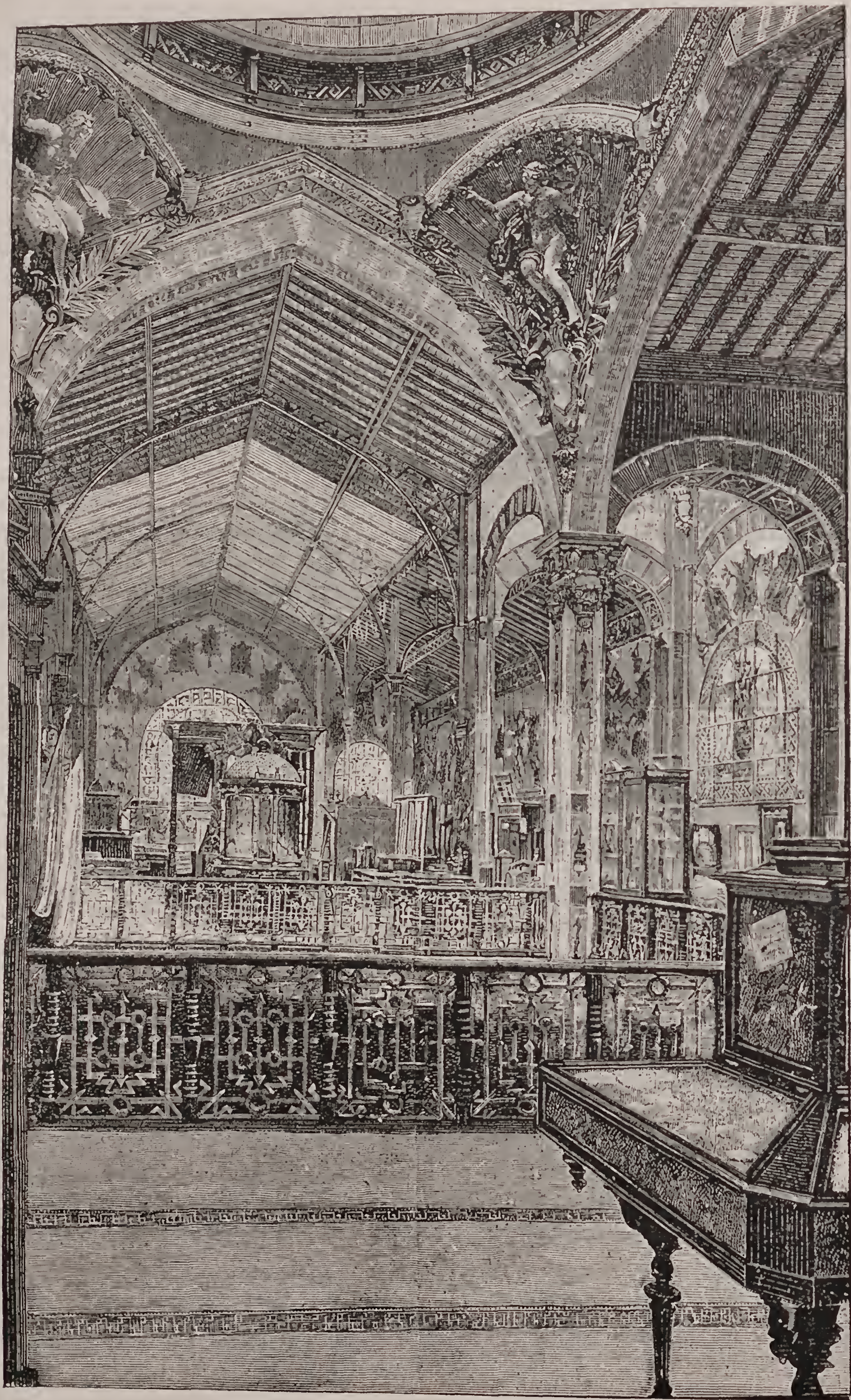
Les préparatifs du livre sont salissants, ils noircissent les doigts et tachent les vêtements. Et cependant, c'est de ces caves et de ces noirs ateliers que part l'immortelle lumière du livre, celle qui fit prendre pour devise à Gutenberg, le plus grand mot de la Genèse : *Fiat lux*, Que la lumière soit.

PAUL LE JEINISEL.

L'Éditeur-Gérant : L. BOULANGER.

Papier des Papeteries Firmin-Didot et Cie, 2, rue de Beaune, Paris

Imprimerie Charaire et fils, à Sceaux.



VUE INTÉRIEURE DE L'EXPOSITION DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE.



Les Beaux-Arts a l'Exposition. — PETITE BOUDEUSE, tableau de M. Bouguereau.



Les Beaux-Arts a l'Exposition. — LE MATIN, tableau de M. Raphael Collin.



LES BONZES ET LE TEMPLE BOUDDHIQUE



E n'est point moi qui blaguerai les bonzes annamites de l'Esplanade des Invalides, dans l'exercice de leur sacerdoce; je suis de ceux qui croient que Dieu est le même partout, qu'on l'appelle Bouddah, Allah ou Jehova, et toutes les façons de l'adorer me semblent respectables, si extravagantes qu'elles paraissent.

Je ne partage même point l'avis de beaucoup de journaux, à commencer par le *Bulletin officiel de l'Exposition*, qui trouvent que « l'idée de montrer aux Parisiens et aux visiteurs du monde entier, des cérémonies religieuses, absolument inusitées chez eux, comme celles du culte bouddhique, était évidemment originale ».

Pour originale, je n'ai rien à dire, mais pour convenable c'est une autre affaire, et il me semble, puisqu'on a fait venir ces prêtres d'une pagode de Hanoï, sous prétexte de satisfaire aux besoins religieux des deux cents Annamites qui sont le *great attraction* de l'Esplanade des Invalides, qu'il serait plus digne de leur laisser célébrer à huis clos les cérémonies de leur culte, que de les contraindre à officier dans leur pagode avec les rideaux ouverts... en attendant qu'on permette au public de circuler et peut-être de fumer, dans cette pagode, aux heures des offices, ce qui ne saurait manquer d'arriver, si les applaudissements de la presse continuent à encourager cette... originalité.

Mais puisqu'on a voulu en faire une des curiosités de la foire qui se tient à l'Esplanade des Invalides, parlons donc de la curiosité.

D'abord ces bonzes sont ici depuis longtemps déjà, et ils habitaient dans une paillotte du village tonkinois, en attendant la pagode qu'on leur construisait.

Notre premier dessin les montre dans leur intérieur, au milieu d'un tas de caisses et de boites, contenant évidemment leurs ornements sacerdotaux, leurs livres liturgiques et des médicaments, car il paraît qu'ils exercent aussi la médecine

L'un d'eux, le supérieur, nommé Ta-fou-tueng, et qui

a, m'a-t-on dit, rang d'évêque, a les mains posées l'une sur l'autre dans l'attitude de la prière; il est vêtu, comme les autres, d'ailleurs, et sans plus de recherche, d'une robe couleur cachou et coiffé d'un capuchon noir.

Celui qui est à sa droite et qui est coiffé de même, écrit, et le troisième semble faire des recherches.

Depuis que leur pagode est ouverte, ils ont du renfort, et chacun d'eux a maintenant un acolyte, qui le sert dans les cérémonies, et un batteur de khanh (espèce de gong spécial aux pagodes) qui accompagne les prières, de sa musique à tour de bras.

Quant au temple, qui s'appelle la pagode de la Grande-Tranquillité et qui ne mérite certainement point son titre, il n'a pas grand aspect extérieur, mais il est fort intéressant, parce qu'il a été élevé sur le type exact des pagodes de l'Annam et du Tonkin, par M. Lichtenfelder, architecte des bâtiments civils du protectorat, qui en a fait construire



La Pagode annamite

toute la charpente à Hanoï, avec une sorte de bois de fer provenant des forêts du Thanh-Hoâ, que l'on appelle go-lun et qui a été donné par le roi d'Annam.

Ce bois, qui a la dureté du bronze, aussi bien que la couleur, donne à l'édifice, de dimensions restreintes d'ailleurs, un cachet tout particulier.

La façade se compose de cinq travées, dont les panneaux ont été sculptés également à Hanoï, trois de ces travées, celles des jambages vertical du T, sont fermées seulement de rideaux et c'est par là que le public peut voir à l'intérieur de la pagode quand on y célèbre les offices, mais les entrées de la pagode, au nombre de deux, sont à chacune des extrémités du jambage horizontal du T, cette partie est du reste l'habitation des bonzes, gardiens de la pagode; le temple proprement dit occupe la partie verticale.

Au milieu, c'est-à-dire juste en face de la baie ouverte à la curiosité des visiteurs, s'élève ce qu'on pourrait appeler l'autel, composé de cinq larges degrés, disposés en amphithéâtre et portant chacun trois idoles d'un art très fruste, mais cependant intéressant.

Sur le premier degré en partant du bas, est, au milieu, Quam-Am avec son fils et de chaque côté Pho-Yen, monté sur son éléphant blanc, et Van-Thu, sur son lion bleu.

Sur le second degré on voit Chuan-Dé, divinité chinoise dont la tête couronnée est encadrée par dix bras disposés en éventail, à droite et à gauche; dans deux espèces de tabernacles se faisant pendant, se trouvent les neuf dragons enchevêtrés d'une façon très décorative, et la naissance de Bouddha, sortant de la manche de sa mère Maia.

Sur le troisième gradin, est un Bouddah à la face réjouie qu'on appelle Gilac et qui personnifie à la fois, la satisfaction et l'abondance.

Au degré suivant, siègent trois Bouddah en extase dans la pose du grand Bouddah que l'on a placé au milieu de la cour du pavillon du Tonkin, avec une différence pourtant pour celui du milieu, qui tient entre ses pouces, la perle de la pureté.

Enfin, au cinquième gradin, il y a encore trois Bouddah couronnés, mitrés, qui représentent le passé, le présent et l'avenir.

Outre ce groupe de quinze idoles, qui est éminemment décoratif, bien que tout doré, on en voit d'autres disposées isolément dans la nef réservée aux fidèles, et représentant surtout des guerriers qui ont jadis affranchi l'Annam du joux de la Chine et qui, à cause de cela, sont placés au rang des saints.

Sur les murs de gauche et de droite, sont peints de gigantesques génies accompagnés d'animaux non moins gigantesques et bien plus fabuleux, auxquels est confiée la garde de la pagode.

De chaque côté de l'autel, et de la grande baie qui lui fait face, les peintres annamites, venus pour décorer les palais d'Exposition, ont exécuté avec la dextérité qui les distingue quatre grands tableaux représentant des scènes de l'enfer bouddhique selon l'imagination tonkinoise; il est évident que cela n'a aucun rapport avec le *Jugement dernier* de Michel-Ange, ni même avec celui de Jean Cousin, qu'on pourrait admirer au Louvre et que l'on ne connaît guère, mais c'est très curieux et même intéressant.

Quant aux cérémonies qui se célèbrent dans ce sanctuaire ou du moins qui se sont célébrées le jour de l'inauguration, — car il y a des chances pour que cela ne soit pas toujours la même chose, et qu'il ait fallu d'abord purifier la pagode, — voici en quoi elles consistent.

Les trois bronzes vêtus de magnifiques robes, en satin jaune et rouge, et coiffés de couronnes en drap rouge, brodé de figurines, s'approchent de l'autel, deux s'accroupissent, un de chaque côté, le troisième, portant à la main la branche de lotus, officie assisté de deux acolytes, à peu près comme dans le culte catholique.

Toujours, à peu près comme dans le catholicisme, l'office se compose de prières, de prosternations devant l'autel, seulement ici les prières sont psalmodiées par tous les bonzes à l'unisson et accompagnées et rythmées par les acolytes, à coups de gongs et de cymbales.

Après les prières, on procède à l'offrande, qui se compose de fleurs, de fruits, d'encens et de thé, puis la cérémonie se termine par une procession en file indienne, l'officiant marchant devant, suivi des autres bonzes et des acolytes,

passant et repassant devant les idoles et à chaque fois se livrant individuellement à des gestes bizarres et cadençant leurs pas, jusqu'à en faire une sorte de danse.

On dit que tout cela est très authentique, je veux bien le croire, bien que les voyageurs qui ont été au Tonkin n'aient jamais rien raconté de pareil, mais j'ai bien peur que ce ne soit qu'une comédie, peut-être même seulement une parodie.

J'en ai d'autant plus peur que l'on a fait figurer les bonzes dans les fameuses calvacades à pied, qui constituent les fêtes de nuit de l'Esplanade des Invalides — ce qui n'était pas précisément la place des prêtres.

Si ce sont de véritables bonzes, de vrais prêtres de Bouddah, que l'on oblige ainsi, pour l'ébattement des badauds et pour forcer la recette de l'Exposition, à faire des cérémonies qui n'existent pas dans leur culte, ce n'est pas précisément très propre.

Si ce sont de faux bonzes... mais je ne veux pas m'arrêter à cette idée, parce qu'alors il y aurait de la honte pour trop de monde.

Vital Meurysse.

LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION



Sans faire beaucoup de chemin au premier étage du Palais des Beaux-Arts, on peut trouver les deux tableaux que nous reproduisons, bien que l'un appartienne à l'Exposition rétrospective et l'autre à l'Exposition décennale.

Mais les œuvres d'art des sections françaises sont accrochées avec tant de méthode, que l'on passe de l'une dans l'autre sans s'en apercevoir.

Cela a dû être fait exprès pour forcer les *bourgeois*, qui n'aiment pas les *Maneteries* et autres chefs-d'œuvre analogues, à les voir quand même, par les organisateurs de l'Exposition, qui ont éprouvé le besoin d'imposer leurs goûts au public.

Mais, pour les tableaux qui nous occupent, cela n'a pas d'inconvénients, tous les deux sont bons et agréables.

Le premier, — chronologiquement parlant, — la *Rencontre des cardinaux*, est de Ferdinand Heilbuth, peintre allemand par la naissance, puisqu'il est de Hambourg, mais naturalisé Français, et d'ailleurs bien Français par le talent.

M. Heilbuth a pris comme on sait la spécialité des cardinaux, des monsignori romains et aussi de leurs domestiques, qu'il peint avec une vérité et un humour qui expliquent la réputation qu'il s'est faite et le succès de ses tableaux.

Celui que nous reproduisons a paru avec son pendant : *Cardinal montant en voiture*, au Salon de 1863, à la suite duquel ils furent achetés tous les deux par le marquis de la Valette.

La scène se passe sur la terrasse de Monte-Pincio, qui est un des lieux de promenade les plus fréquentés de Rome.

Deux cardinaux, accompagnés chacun de deux domestiques en grande livrée, qui se tiennent respectueusement à distance, se rencontrent sur cette terrasse et tout naturellement se saluent.

C'est là tout le tableau, seulement les personnages sont si admirablement étudiés, si magistralement campés et dessinés, que leurs biographies se lisent en quelque sorte sur leurs physionomies.

Je dis cela même pour celui dont on ne voit pas la figure, car malgré sa position, il est parlant; à la façon dont il tient bas son chapeau, dont il penche la tête, on sent qu'il est moins influent, moins bien en cour que son confrère, qui se contente de soulever son chapeau, et l'accueille avec une obséquosité quasi protectrice.

Les valets, du reste, reflètent l'état hiérarchique de leurs maîtres, les deux de droite, qui sont au service de l'Éminence la plus influente, ont l'air hautain et l'obésité des gens de grande maison, tandis que ceux de gauche sont d'apparence plus confite en dévotion.

Malgré son espèce de solennité, la scène est très vivante, on pourrait même dire très gaie, parce que l'artiste l'a peinte dans des tons clairs, qui s'harmonisent très bien avec le ciel romain, sur lequel se détache dans le fond la silhouette de l'église Saint-Pierre.

Notre second tableau, les *Jeunes filles se rendant à la procession*, fut un des plus remarqués du Salon de 1888. Il est de Jules Breton et, comme toutes les œuvres de ce maître, plein de cette poésie rustique, sans laquelle le naturalisme confine plus ou moins à la caricature.

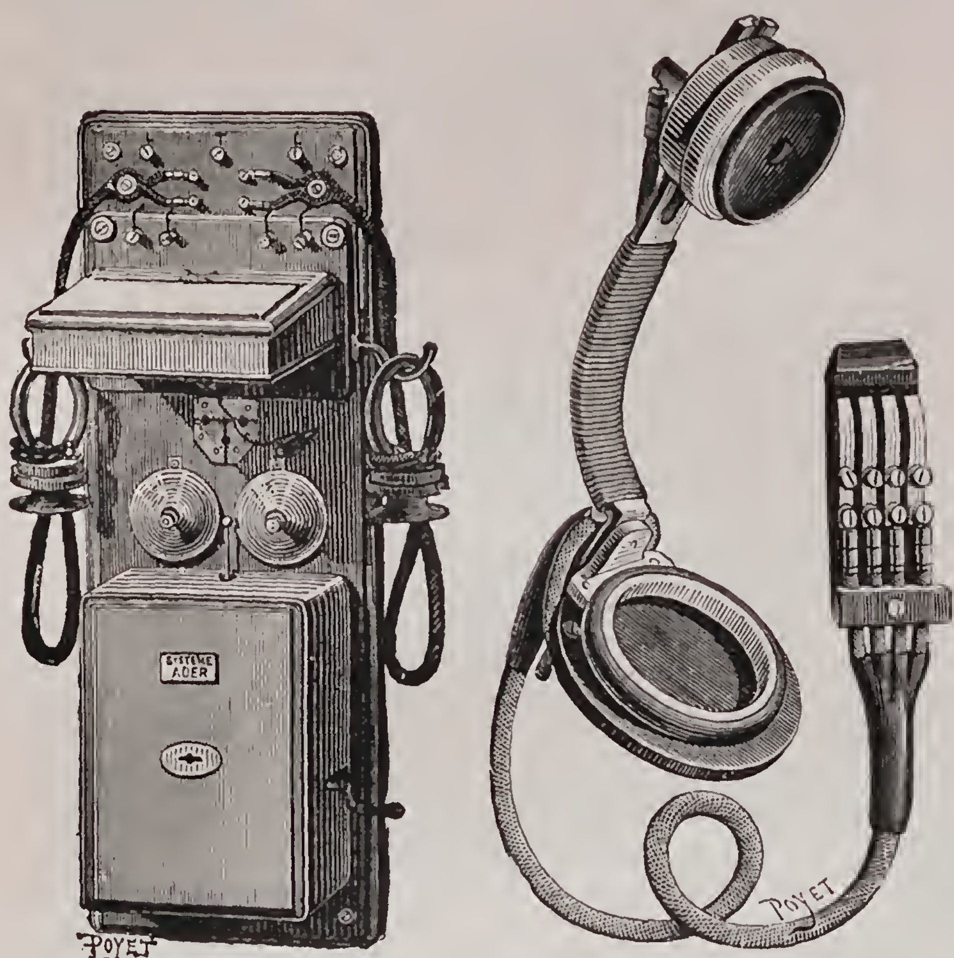
Elles ne sont point belles, ces jeunes filles habillées de blanc, qui se rendent à la procession de la Fête-Dieu, à peine même sont-elles jolies, et leur costume uniforme, se détachant crûment sur un fond de verdure, n'est pas précisément fait pour leur donner de la grâce, mais elles sont vraies. Ce ne sont point des modèles d'atelier, ce sont bien là des paysannes, et elles font penser aux vers suivants, qui n'ont pas précisément été faits pour elles, mais que l'on peut leur attribuer sans scrupule, puisqu'ils appartiennent aux *Communiantes*, autre tableau de fillettes en robe blanche, du même maître, qui est le pendant de celui-ci :

Parmi les frais lilas, les renaissants feuillages,
Par ce printemps qui chante et rit dans les villages,
Par ce dimanche clair, fillettes au front pur,



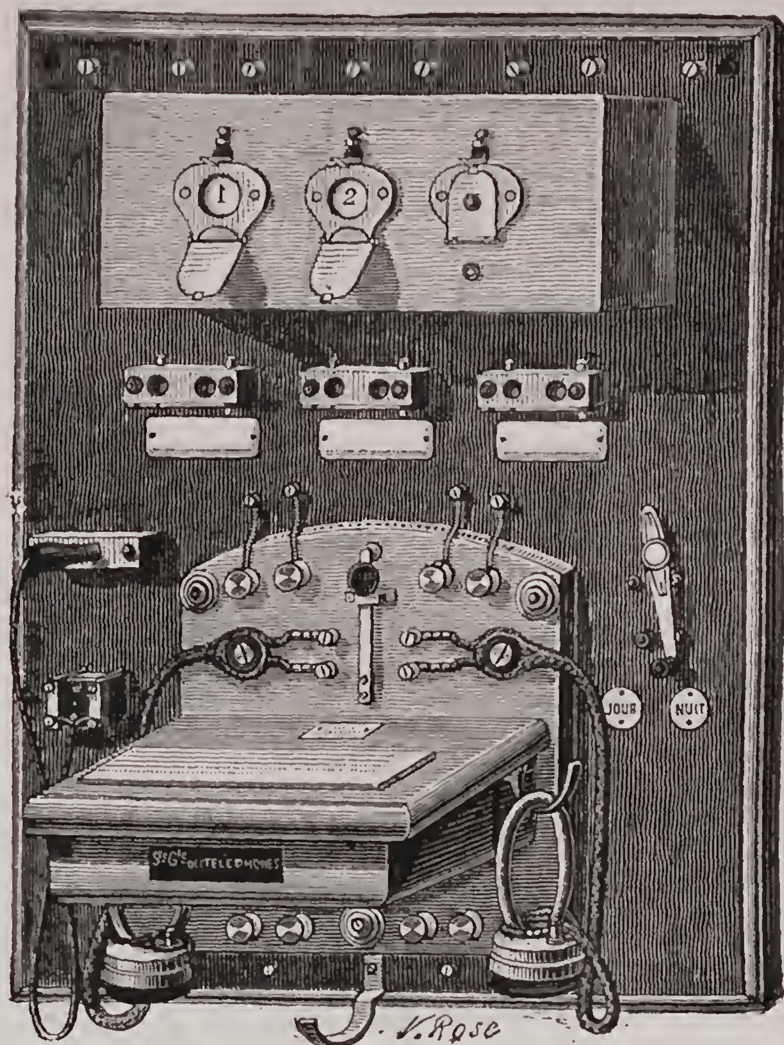
LES AUDITIONS TÉLÉPHONIQUES AU PAVILLON DES TÉLÉPHONES.

EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ DES TÉLÉPHONES



Poste Ader (avec magnéto pour l'appel et sonnerie mégnétique).

Appareil combiné Berthon-Ader (avec fiche à 4 lames, pour bureau central).



Poste central à 3 directions (au double fil, avec appareil Ader n° 1 et commutateur à sonnerie intermittente ou continue).

Qui marchez vers la messe entre les jeunes branches,
Avez-vous pris au ciel, communiantes blanches,
Vos robes de lumière, où frissonne l'azur?

Je le croirais, à voir votre frêle cortège
S'épanouir au jour dans sa candeur de neige
Sous la brume du voile aux flots éblouissants :

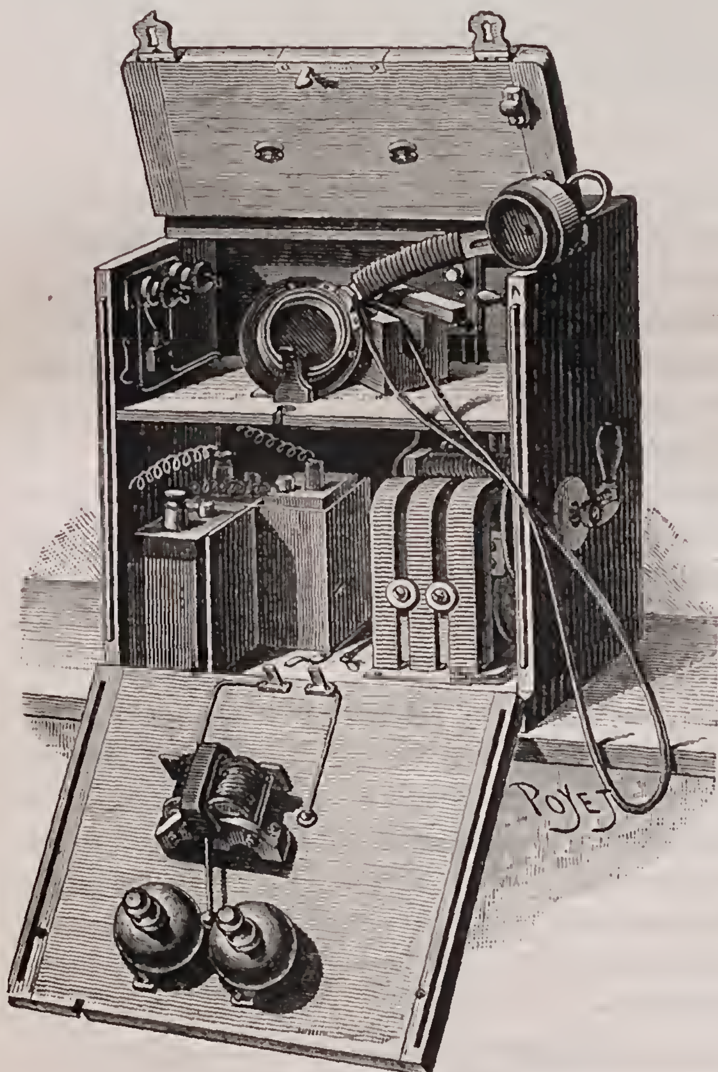
A la douce pudeur de vos bouches de vierges,
Au mignon bouquet d'or qui fleurit vos grands cierges.

Vos plis de tulle au vent vous font des ailes d'anges :
Moins blancs sont les pigeons sur les hauts toits des granges,
Moins blanche est l'aubépine aux rameaux embaumés;
Et vous allez ainsi vers l'antique chapelle
Où ceint de verts tilleuls, le clocher vous appelle
Et dresse au blanc soleil ses angles allumés.

Du reste, tous les tableaux de Jules Breton inspirent les poètes.

Cela ne suffit-il pas à prouver qu'ils sont pleins de poésie?

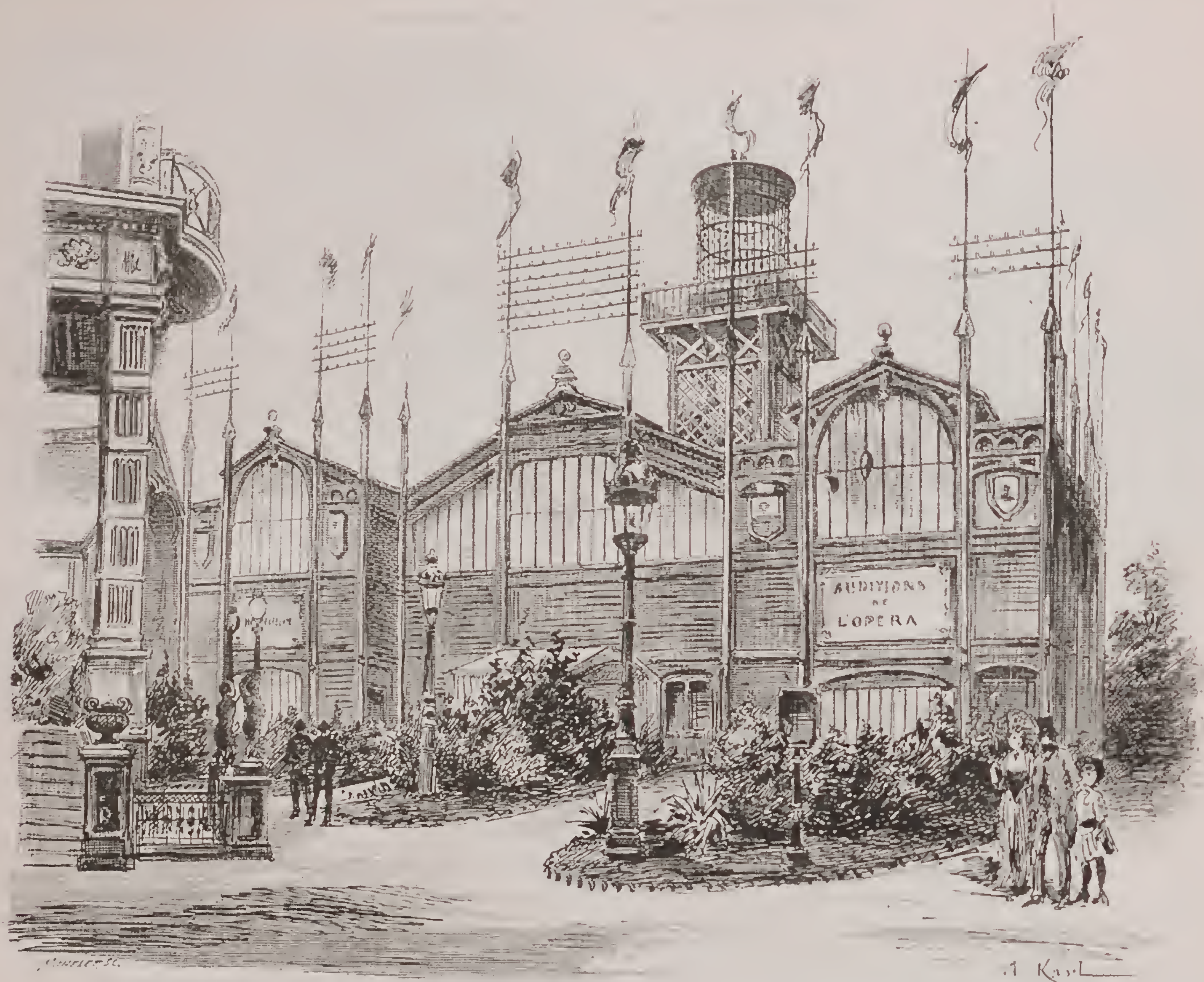
LUCIEN HUARD



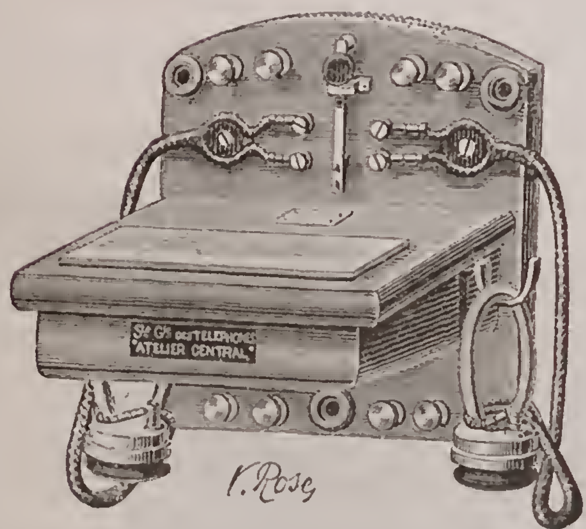
Poste portatif pour l'armée.



Appareil combiné Berthon-Ader, pour bureau.



LE PAVILLON DES TÉLÉPHONES



Au pied de la Tour Eiffel, entre le pavillon finlandais et celui de la Compagnie du gaz, la Société des téléphones a installé un pavillon, qui contient en même temps son exposition et le bureau du service téléphonique de l'Exposition universelle.

Comme construction, ce pavillon représente le type de la bâtisse par excellence; il est en bois armé de fer ou, si l'on aime mieux, en fer armé de bois. Par exemple, les montants principaux sont formés de quadruples madriers de sapins, reliés par des boulons, tandis que les poutres sont formées de fer en I, garnies de deux madriers de sapin, un sur chaque face. L'extérieur est en panneaux de bois, montés sur des fers à T... Toutes les pièces transversales, ayant rigoureusement la même dimension (3m,30), sont pour ainsi dire interchangeables, et tout l'ensemble, vissé, fer sur bois ou bois sur fer, peut se régler à l'aide de tournevis ou de clés anglaises, si les variations de l'atmosphère font glonfler ou gondoler le bois, ou dilatent le métal. Ce n'est presque plus une maison, c'est un coucou de la Forêt Noire.

Mais il faut rendre cette justice à ce genre de construction, qu'elle est parfaitement d'accord avec la nature du téléphone lui-même. Qu'est-ce en effet qu'une installation téléphonique? Un ensemble d'appareils, de conducteurs, de postes, etc., qu'il s'agit d'accoler par application et par superfétation à des immeubles déjà existants, en les dégradant le moins possible, et en dépensant fort peu de temps et d'argent. Quoi de mieux, par conséquent, pour synthétiser le système téléphonique, que ce pavillon que l'on eût pu élever en quelques heures, s'il n'avait fallu, pour trouver un sol propice, se livrer à des travaux de fondations qui rendent le sous-œuvre bien plus important que la construction extérieure.

La Société des téléphones a fait édifier ainsi un pavillon, composé d'une partie centrale et de deux ailes.

La partie centrale est surmontée d'une tourelle téléphonique, dite de concentration. Cette tourelle est sur le modèle de celles qui surmontent les stations centrales des téléphones, dans les villes où l'on n'a pas cru devoir imposer aux sociétés téléphoniques les ruineuses installations souterraines.

J'ai dit *ruineuses;* ces installations le sont surtout pour les consommateurs, parce que les compagnies, qui n'entendent pas y perdre, — ce en quoi elles ont, du reste, bien raison, — sont forcées de surélever, d'une manière véritablement exorbitante, le prix des abonnements. Ainsi nous payons à Paris 600 francs par an, pour un abonnement au seul réseau urbain, tandis que l'on paie en Belgique 60 francs, dix fois moins, pour avoir la jouissance du réseau belge, qui comprend plusieurs villes, et par conséquent une étendue très considérable.

C'est peut-être afin de décider le gouvernement à autoriser ces installations aériennes que la Société des téléphones a montré sa tourelle flanquée de herses, qui remplissent le même but de réunir les fils aboutissant, par exemple, sur la même maison.

*
* *

Pénétrons dans le pavillon, examinons-le en détail. Constatons d'abord que l'idée première du téléphone revient à un Français, M. Bourseul, qui publia ses idées en 1854. Malheureusement il s'en tint là.

Ce n'est qu'en 1876, que Bell installa le premier téléphone et c'est en novembre 1877 que ce téléphone fut introduit pour la première fois en Europe, où il excita la curiosité et l'admiration la plus grande. De son côté, Edison chercha à perfectionner cet appareil et pensa y faire intervenir le courant de piles électriques.

Pendant quelques temps les perfectionnements apportés furent nuls, mais ils devinrent importants, quand l'invention du microphone donna une impulsion nouvelle à la question.

Combien sommes-nous loin déjà des téléphones à ficelle, véritables jouets d'enfants, qui cependant auraient dû depuis longtemps tenter l'esprit de perfectionnement de nos physiciens, mais ils n'ont pas daigné s'en occuper, c'était trop vieux, il remontait à 1667.

Le principe général des téléphones est le suivant. Les vibrations de la voix sont communiquées à une plaque vibrante placée devant un aimant. L'extrémité de l'aimant est enveloppée d'un long fil de cuivre entouré de soie. Voilà le transmetteur.

Le récepteur est identiquement semblable, sinon comme forme, mais comme construction et c'est le même fil qui, formant bobine au transmetteur, s'enroulera aussi autour de l'aimant du récepteur, en bobine également, de sorte que ce fil de cuivre est sans fin. Et le transmetteur pourra être très éloigné, pourvu qu'il soit relié au récepteur par le même fil.

Si l'on parle devant la plaque vibrante, ses mouvements de va-et-vient réagissant sur la force magnétique de l'aimant, engendrent un courant électrique dans le fil qui se transmettra au récepteur. Sous l'influence de ce courant, l'aimant de ce dernier subira les mêmes variations de force magnétique que le premier, et la plaque plus ou moins attirée, entrera en vibrations pour reproduire la voix.

Ce qui se trouve transmis, ce n'est donc pas, à proprement parler, la voix, mais une série de courants ondulatoires électriques qui la reproduisent.

Pour augmenter la portée des téléphones, on leur a adjoint des microphones. Leur forme est des plus variables, ce sont de petits bâtonnets ou des boules de charbon de cornue, qui entrant aussi en vibration, accroissent l'intensité du son.

En 1879, trois sociétés avaient l'autorisation d'installer le service téléphonique. Elles exploitaient trois systèmes différents; les appareils Grower, Edison, Blake.

L'année suivante les trois sociétés ayant fusionné, constituèrent la : *Société générale des téléphones.*

Les premières autorisations données furent renouvelées jusqu'en septembre 1889. Et aujourd'hui la Société devient, pour l'exploitation des lignes, propriété de l'État, non sans protestations de la part de la Société, qui est propriétaire de ses appareils, ateliers et magasins de vente. Car la Société s'était adjoint la fabrication en grand des câbles. A cet effet, elle avait acquis les établissements Rattier à Bezons, qui étaient une manufacture de caoutchouc.

Au centre du Pavillon des Téléphones, au premier étage est un bureau, tout installé et fonctionnant pour assurer le service de l'Exposition.

Chaque abonné a une ligne spéciale, aboutissant à un bureau central, où les employés donnent les communications demandées. Mais comme on ne peut mettre une sonnerie par abonné, il y a un système spécial représenté dans le haut du commutateur central. Lorsqu'on veut appeler, une petite plaque se renverse, et montre le numéro de l'abonné et, en tombant, ferme le circuit de la sonnerie qui marche.

Au-dessous des séries de numéros, on voit les commutateurs, disposés en *Jack-Knifs.* Ce nom provient de ce qu'à l'origine, le ressort de contact était comme une lame de couteau, et que cette disposition était due à un Canadien nommé Jack. C'est par ces commutateurs que s'établissent les relations des abonnés du bureau, entre eux.

La troisième partie, la plus inférieure, comporte encore du *Jack-Knifs,* mais pour les abonnés de bureaux différents.

De nombreuses fiches sont suspendues tout le long du bureau pour agir sur les Jack-Knifs, elles sont composées de deux parties métalliques, isolées l'une de l'autre, et adaptées au même manche.

Donc, si un abonné veut une communication, il prévient, une plaque tombe qui montre son numéro, en même temps que la sonnerie marche.

Les demoiselles, chargées du service du bureau, se mettent en communication avec l'abonné pour lui demander à qui il veut parler, l'employée prévient la personne indiquée qu'on la demande et quand il lui est répondu, elle met les deux abonnés en relation par une fiche.

Ceci est très simple en apparence, mais exige une habitude excessivement grande.

Les fils des téléphones sont souterrains. Ils traversent les égouts pour arriver au grand bureau central, 27, avenue de l'Opéra, au nombre de plusieurs mille. Ils sont recouverts de gutta-percha, et réunis par faisceaux d'une dizaine, dans



Les Beaux-Arts à l'Exposition. — RENCONTRE DE CARDINAUX AU MONTE PINCIO, tableau de M. F. Heilbuth.

Les Beaux-Arts à l'Exposition. — JEUNES FILLES SE RENDANT A LA PROCESSION, tableau de M. Jules Breton



PROCESSION DES BONZES DANS LA PAGODE ANNAMITE.

des tubes de plomb. Ces fils arrivent dans la cave et sont épanouis circulairement autour de quatre grands trous pratiqués sur les quatre faces d'une chambre, située au milieu de la cave. Cette disposition est représentée à la partie inférieure du pavillon du Champs de Mars. Puis les fils remontent au bureau, pour se distribuer aux commutateurs divers. On réunit autant que possible entre eux, les abonnés qui sont le plus souvent en rapport.

Le poste installé à l Exposition, donne la communication immédiate avec un abonné quelconque du bureau central. Quant aux lignes auxiliaires des villes où il y a plusieurs bureaux, elles sont considérées comme une ligne ordinaire.

Enfin, un avantage que les employés apprécient beaucoup, ils sont assis.

L'appareil Berthon-Ader, composé d'un récepteur Ader et d'un microphone Berthon, exclusivement employé par la Société, disposé sur une poignée métallique, permet d'avoir à la fois le récepteur à l'oreille et le transmetteur devant la bouche. Cette disposition en fait l'appareil de bureau par excellence, qui permet de parler, d'entendre et d'écrire au besoin.

Une forme commode encore, est le poste Ader avec magnéto pour l'appel et sonnerie électrique. Là, la sonnerie marche, grâce à un courant déterminé par la rotation d'une bobine devant un aimant. Le transmetteur est un petit pupitre portant en son milieu une plaque de bois mince, faisant fonction de plaque vibrante, le microphone est sous cette plaque. Cet appareil est très répandu sur les réseaux étrangers.

Enfin, le même poste Ader simple, sans la sonnerie magnéto, de la forme que nous représentons, ou de la forme à colonne, est très apprécié, pour sa justesse, sa régularité et sa commodité.

Le poste militaire portatif, est la forme réduite du poste Ader avec sonnerie d'appel, magneto-électrique, mais le transmetteur et le récepteur sont de la forme Berthon-Ader combiné. Il pèse 7 kilogrammes.

Près de ces appareils se trouvent encore, dans l'exposition, des postes-centraux fixes ou mobiles, à plusieurs directions; ainsi que les nouvelles piles à l'agar-agar. Ce sont des piles sèches, dans lesquelles le chlorhydrate d'ammoniaque est en suspension dans de la gélatine de varech ou agar-agar. Ces piles sont très employées.

On trouve aussi les formes les plus fantaisistes de boutons de sonnerie.

Dans la vitrine sont des télégraphes, des relais, destinés à augmenter l'intensité des courants à certains moments.

A droite du bureau central, se trouve tout le matériel construit par la Société.

D'abord le caoutchouc et tous ses emplois divers, soit en caoutchouc souple, soit en caoutchouc dur : courroies, tuyaux, clapets, tissus. Et une exposition de câbles des plus intéressantes.

Les cables téléphoniques sont surtout isolés au caoutchouc vulcanisé. Qu'ils soient aériens ou souterrains, ils sont cordés par paire, pour éviter les effets d'induction.

Il y a aussi des câbles à lumière électrique et des câbles transatlantiques.

⁂

La Compagnie possède des réseaux téléphoniques à Paris, Calais, Saint-Étienne, le Havre, Rouen, Lyon, Marseille, Nantes, Alger, Oran.

La ligne de Paris à Bruxelles a 314 kilomètres. Il y a un double fil conducteur en bronze siliceux de 3 millimètres de diamètre. Ce double conducteur est fixé sur les mêmes poteaux que les fils télégraphiques, ce qui créait une difficulté assez grande, car les courants télégraphiques nuisent beaucoup aux courants téléphoniques. Pour parer à cet inconvénient, les fils téléphoniques sont croisés entre eux de distance en distance, de sorte que c'est alternativement le fil d'aller et le fil de retour qui se trouvent le plus près du fil télégraphique, et cela suffit pour que les courants induits se trouvent annulés.

La ligne de Paris à Marseille a 800 kilomètres, elle passe par Troyes, Dijon, Bourg, Lyon, Valence, Avignon, Arles. C'est aussi une ligne aérienne à double fil, en bronze siliceux de 4 millimètres 1/2. Les fils sont croisés comme sur la ligne de Bruxelles. Il y a interruption à Lyon. La correspondance se fait de Paris à Lyon, et Lyon donne la communication sur Marseille.

On a renoncé aux fils de cuivre ou de fer, qui n'offraient pas assez de résistance. On adopte exclusivement maintenant du bronze phosphoreux ou siliceux. Aussi, avec des fils semblables de 1 millimètre 1/4 de diamètre, on a pu espacer les poteaux de 270 mètres supportant 40 fils, à Anvers il y a une portée de 275 mètres pour 125 fils, à Gand une portée de 340 mètres avec 3 fils. Enfin la ligne du château de Lacken au théâtre de la Monnaie, a une portée de 700 mètres.

Les plus violentes tourmentes de neige n'abîment pas ces fils, et de plus, le bronze ne s'oxyde pas comme le fer.

⁂

N'oublions pas de parler des auditions téléphoniques théâtrales, qui, au début, ont tant émerveillé le public. Elles ont lieu dans le bas du pavillon. Et ce qui intrigue le plus, c'est que non seulement on entend parfaitement l'orchestre et les acteurs, mais on a même la sensation du déplacement de l'acteur sur la scène. Voici comment ce résultat est atteint :

Ce sont les téléphones Ader qui servent à ces auditions. A cet effet, un certain nombre de téléphones sont disposés sur le devant de la scène parallèlement à la rampe, et de chaque côté du trou du souffleur. Supposons qu'il y ait dix téléphones le long de la rampe, de chaque côté du souffleur. Prenons par exemple le dernier téléphone de gauche près des décors, et le premier téléphone de droite, près du souffleur, et supposons que ces deux téléphones soient reliés de telle façon que le téléphone de droite arrive à l'oreille droite. Si l'acteur est au milieu de la scène, le téléphone de droite plus proche, sera plus influencé que celui de gauche et les sons seront plus intenses dans l'oreille droite que dans l'oreille gauche. Si l'acteur s'éloigne, le son s'affaiblit naturellement, s'il s'approche à gauche, c'est l'oreille gauche qui entendra le mieux. Ce procédé bien simple est des plus remarquables.

Il y a aussi les auditions de concert, aux quatre coins du grand bureau du premier étage du pavillon. En mettant une pièce de 50 centimes, on met en mouvement un téléphone qui vous fait entendre un morceau du concert.

Ce pavillon est vraiment organisé comme un vrai théâtre, avec des dessous, des acteurs, invisibles, mais que l'on entend parfaitement. Assis tranquillement dans un fauteuil, on pourrait assister à nos diverses représentations théâtrales, s'offrir une revue tous les soirs.

S. Favière.

LE LIVRE



Nous avons vu ce qui fait le Livre, nous allons maintenant voir le Livre lui-même, le produit après les producteurs et les appareils de production.

Le Livre est installé au 1er étage du Palais des Arts libéraux, où il occupe entre les arts du dessin et la papeterie, un espace considérable, dont la plus grande partie est divisée en petits salons ouverts, consacré chacun à une maison. Ces maisons peuvent — quoique cela n'ait rien d'absolu — se classer en trois genres : les imprimeurs, les éditeurs et les éditeurs imprimeurs. Ces derniers, vrai type de la maison d'édition, se font de plus rares en plus rares.

Il est vrai que celles qui restent sont de première importance et l'honneur de la corporation. Elles occupent presque toutes ces salons dont nous parlions, sur les piliers desquels se détachent, en brun sur fond clair, les marques des imprimeurs de jadis.

*
* *

A tout seigneur tout honneur. C'est par l'Imprimerie nationale, que nous commencerons; aussi bien, par sa place, dès l'entrée, est-elle la première qui frappe les regards.

Fondée en 1640 par Richelieu, sous le nom d'Imprimerie royale, reconstituée par décret de l'an II, définitivement organisée en 1809, l'Imprimerie nationale n'est en apparence chargée que de la publication du *Bulletin des lois*, du *Bulletin des arrêts de la Cour de cassation*, des ouvrages de science et d'art exécutés aux frais de l'État, des impressions nécessaires aux Ministères et Administrations publiques. Au fond, c'est le véritable conservatoire de la typographie française. On a certes beaucoup critiqué son organisation, mais on a rarement eu à critiquer ses travaux, car elle ne produit que des œuvres parfaites, même dans les productions les plus courantes. Il serait bien difficile de trouver le *cran* de l'Imprimerie nationale, c'est-à-dire le léger délié qui est au milieu de chaque *l*, sur des travaux qui ne soient pas d'une rare perfection.

Son exposition a un double but : montrer 1° ce que fait l'Imprimerie nationale ; 2° quels progrès elle a réalisés depuis 1878. En effet, depuis cette époque l'Imprimerie nationale, si fidèle qu'elle fût à la tradition, a dû sacrifier aux nouveaux dieux : l'héliogravure, la photogravure, la phototypie, sont entrées victorieuses dans le vieil hôtel de Rohan, en même temps que l'impression chromotypographique.

Des travaux ont été imprimés spécialement en vue de l'Exposition.

Les plus remarquables sont :

L'Histoire de la participation de la France à l'établissement des États-Unis d'Amérique, par M. H. Doniol, directeur de l'Imprimerie nationale;

L'Histoire de la Révolution française, de Michelet;

Et deux ouvrages de Chevreul, l'un sur le contraste simultané des couleurs, l'autre sur les corps gras d'origine animale.

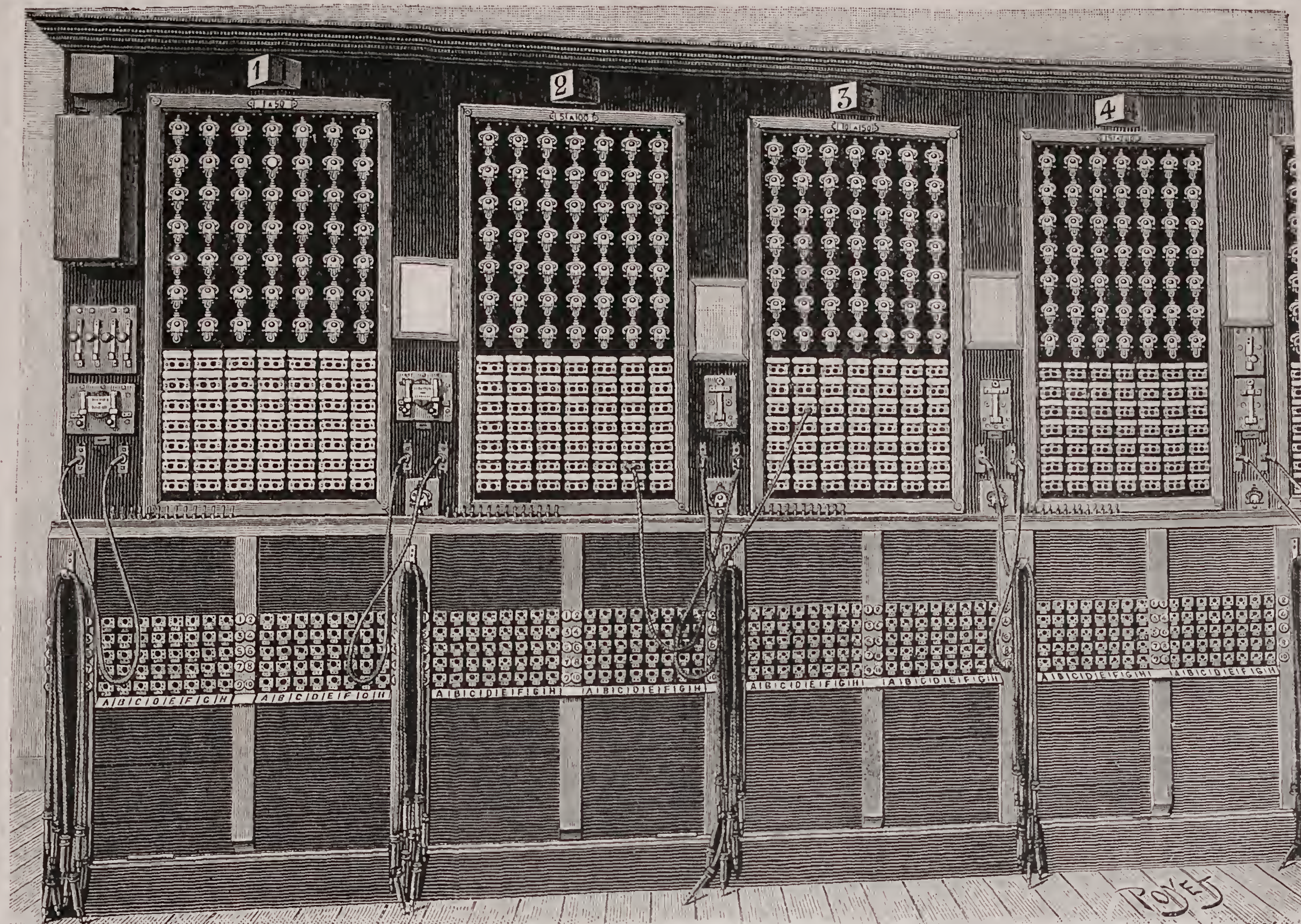
Ces ouvrages sont ce que j'appellerai des travaux typographiques *de principe;* ils posent les règles de l'esthétique en matière d'imprimerie, en se conformant, du reste, aux modèles des maîtres les plus renommés.

Nous entrons dans la typographie artistique, avec une merveilleuse publication sur *l'Hôtel de Rohan ou de Strasbourg, affecté à l'Imprimerie Nationale*, par H. Juin. C'est un magnifique in-folio, imprimé avec les caractères du célèbre graveur Grandjean. Les cadres, les planches en héliogravure, les phototypies, font de cet ouvrage un monument typographique qui serait unique, s'il n'était dépassé par un fascicule in-folio, sur les *Cuivres de Cochin*, destinés à l'Histoire de Louis XV par médailles. Ces planches étaient inédites et c'est le premier tirage qui en existe, à telles enseignes que deux d'entre elles sont inachevées.

Parmi les travaux de l'Imprimerie nationale, il faut signaler *l'Histoire de Jules César*, par le colonel Stoffel, deux volumes in-4° avec atlas. Ce n'est plus que de la typographie soignée. Mais quel soin ! Sans peine cela pourrait passer ailleurs pour du luxe.

Où l'Imprimerie nationale ne saurait être dépassée, c'est dans les publications de typographie orientale. L'atelier de typographie orientale a été créé par Napoléon en 1813; depuis, il n'a cessé de s'enrichir, et aujourd'hui l'Imprimerie nationale est à même de fournir des caractères de n'importe laquelle de ces bizarres écritures orientales. De même, elle a reconstitué toutes les écritures des langues mortes, depuis deux ou trois mille ans. Comme l'araméen ancien, le phénicien de Sidon, le néo-punique (carthaginois) et le phénicien archaïque, la plus ancienne des écritures connues. Quant au chinois, au mandchou, aux dialectes indiens, aux hiéroglyphes mexicains, ce n'est qu'un jeu.

Ce n'est cependant pas chose facile, que de débrouiller le *type* d'une écriture, de toutes les irrégularités qui le fleurissent et y accrochent leurs ornements parasitaires. Il y a tout un personnel à l'hôtel de Rohan, qui ne s'occupe qu'à cela. Et lorsque l'on a trouvé une *moyenne*, l'écriture



EXPOSITION DES TÉLÉPHONES.

Commutateur de bureau central pour 200 abonnés avec sonnerie de jour et de nuit, commutateur de pile, clés d'appel, conjoncteurs et séries de leviers pour les communications entre groupes d'abonnés, etc.



PALAIS DES BEAUX-ARTS. — LA GALERIE DE SCULPTURES.

normale, il faut en la dessinant se soumettre aux exigences de la typographie, comme dimension, comme inclinaison; trouver le *milieu* de chaque lettre, mettre la largeur en harmonie avec la hauteur, déterminer les pleins et les déliés. Après cela, viennent les opérations ordinaires de gravure du poinçon et de frappe de la matière. En fin de compte, ces minutieuses recherches et ses travaux infinis ont pour résultat l'impression d'une plaquette de cent pages, tirée à 50 exemplaires, revenant au bas mot à mille francs l'un.

Aussi l'Imprimerie nationale a-t-elle, dans ces dernières années, recouru aux procédés modernes, et le superbe exemplaire du *Mémorial des saints* en caractère *ouïgour* (dialecte turc) est-il, non pas composé en typographie, mais directement reproduit en photogravure, d'après un manuscrit.

Par contre le *Corpus inscriptionum semiticarum*, qui est le recueil de toutes les inscriptions en langues sémitiques, assemblées et publiées par l'Académie des sciences, est entièrement en caractère typographiques, gravés par et pour l'Imprimerie nationale, et plusieurs, même spécialement pour ces vitrines.

A côté de cela, nous trouvons des publication en afghan, en coréen, en syriaque, et le spécimen des cent cinquante-huit corps de caractères étrangers que possède l'Imprimerie nationale.

Citons encore des cartes murales en chromolithographie, dont l'une en *trente-deux couleurs*, et finissons en rappelant que notre Imprimerie nationale, qui est à la typographie ce que les Gobelins sont à la tapisserie, n'est tributaire de personne, que ses caractères sont fondus chez elle, ses gravures chimiques et autres exécutées chez elle et que, sauf l'encre et le papier, rien ne vient du dehors.

⁂

A côté de l'Imprimerie nationale, il fallait mettre une maison qui fût de taille à supporter la comparaison. On a eu la main heureuse en choisissant, la maison Firmin-Didot, deux fois séculaire. Les types Didot ont eu une célébrité sans égale dans le monde typographique; aujourd'hui même, devant l'invasion du caractère *anglais* et de l'elzévir de contrebande, ils tiennent très haut le drapeau des fondeurs français, car la maison Didot est une des plus complètes qui soit pour la production du Livre. Non seulement fondeurs, imprimeurs, relieurs et libraires, ils sont encore fabricants de papier et c'est de leurs usines que vient le papier de la publication que vous avez entre les mains.

Les ouvrages qu'expose la maison Firmin-Didot ont été publiés ou bien réédités, depuis 1878. Le catalogue de ces seules publications est une forte plaquette d'une exquise impression. Que serait-ce si la maison Didot nous avait montré tous les ouvrages sortis de ses presses depuis la *Bible d'or* de 1698! Ils ont bien mérité la devise, qui souligne leur marque, cet hémistiche latin : *Vita lampada tradunt :* ils promènent les flambeaux de la vie. L'œuvre de Didot, à laquelle se sont consacrés des générations de maîtres en l'art du Livre, est unique au monde et fait honneur à leur pays, qui est le nôtre.

Voici *Paris à travers les âges*, par Ed. Founier, P. Lacroix, J. Cousin, etc., avec ses chromolithographies. Voici l'*Expédition de Charles VIII en Italie*, par H. Delaborde. Voici surtout la magnifique collection des ouvrages du bibliophile Jacob, sur le XVII[e] et XVIII[e] siècle. Ces ouvrages que l'on pourait croire, vu leur prix élevé, réduits à un public restreint, ont eu des tirages successifs, qui vont jusqu'à 20,000 exemplaires pour certains d'entre eux.

Napoléon I[er] et son temps, de Roger Peyre, nous montre, rassemblées, pour son illustration, les œuvres de Carle Vernet, de Gros, de Prud'hon, de Gérard, de Philippoteaux, de Géricault, Bellangé, Raffet, etc.

Trois grandes publications artistiques, religieuses et historiques, *Notre-Seigneur Jesus-Christ*, de Louis Veuillot, la *Sainte Vierge*, de l'abbé Meynard, et la *Jeanne d'Arc*, de Vallon, sont illustrées d'après les monuments de l'art, comme les *Femmes dans la Société chrétienne*, d'Alphonse Dantier.

Les volumes d'hagiographie sont nombreux. Voici *Sainte Cécile*, par dom Guéranger, abbé de Solesme; *Saint Michel*, par M[gr] Germain; *Saint Denys l'aréopagite, évêque d'Athènes et de Paris*, par l'abbé Vidieu, *Sainte Geneviève*, du même auteur. Tous ces ouvrages sont magnifiquement illustrés et comprennent, non seulement des gravures sur bois, mais encore de grandes chromolithographies.

Nous entrons dans une autre série fort intéressante avec les ouvrages du D[r] Gustave Lebon sur les civilisations disparues. La civilisation des Arabes, les civilisations de l'Inde, que continue l'*Égypte*, traduite de l'allemand de Georges Ebers, par Maspero.

Les ouvrages d'art sont de beaucoup les plus nombreux. Voici l'*Œuvre des peintres verriers français*, par Lucien Magne; le *Dictionnaire d'architecture*, d'Ernest Rose, les *Chefs-d'œuvre de la peinture italienne*, de Paul Mantz; le *Dictionnaire de l'art et de la curiosité*, d'Ernest Bosc; la *Renaissance*, d'Eugène Muntz; l'*Art étrusque*, de Jules Martha, et trois magnifiques publications, principalement illustrées en chromolithographie et qui sont les chefs-d'œuvres du genre :

L'*Ornement polychrome*, avec 200 planches en couleur or et argent;

Le *Costume historique*, avec 300 planches en couleur or et argent et 200 en camaïeu;

Et la *Céramique japonaise*, avec 40 planches en couleur et 23 en photolithographie.

Ces trois ouvrages, publiés sous la direction de M. Racinet, sont certainement les productions les plus importantes et les plus parfaites de l'art chromolithographique.

Ces grandes publications n'ont pas interrompu les séries d'auteurs célèbres et de classiques qui avaient fait la réputation de la maison Didot, et nous trouvons la suite de Walter Scott, la suite de Fenimore Cooper, une vingtaine de volumes dans la Bibliothèque historique illustrée, autant dans la Bibliothèque des mères de famille. Cinq nouveaux volumes ont enrichi la Bibliothèque grecque.

Il faut nous arrêter dans cette énumération de richesses et passer, en saluant la première maison de typographie du *monde entier*.

Paul Le Jeinisel.

LE DANEMARK



Si cette section n'est pas une des plus importantes, certainement, c'est l'une des plus agréables. On s'y trouve plus à l'aise que partout ailleurs, on dirait qu'elle se ressent du caractère de ceux qu'elle représente. Le Danois est très avenant, affable, son geste est alerte. C'est évidemment la nation danoise la plus avancée quant à l'instruction, l'amour de la lecture, le bien-être matériel. Avec cela d'une sensibilité excessive. Dans les campagnes le bien-être est général. Ainsi la moyenne de l'épargne étant de 54 chez l'Anglais son voisin d'exposition, sera de 160 chez le Danois.

En arrivant à cette section, du côté de l'exposition de la Grande-Bretagne, on trouve l'exposition de librairie, faite avec un goût parfait. Il y a là de riches reliures, et des cartes qui peuvent lutter avantageusement avec les cartes allemandes.

En pénétrant dans la section, à droite, est l'exposition de l'Association danoise de travail manuel. Il y a là tous les instruments employés par les élèves, surtout des instruments de menuiserie. Les travaux artistiques sont à côté, beaucoup de dessins au crayon, quelques peintures, des ouvrages divers, tout cela fort agréable à voir. L'école de jeunes filles expose tout une série d'objets d'orfèvrerie des plus remarquables. Nos meilleurs fabricants ne renieraient certes pas ces ouvrages. Des plats en argent avec dessins en vermeil, de magnifiques aiguières, quantité de couteaux à papier, fort artistiquement travaillés. Enfin des broderies à la main comme les Danoises savent les faire.

Puis tout une série de terres cuites, une des industries nationales.

Le panneau contenant l'exposition d'une femme du monde, Mme Ida Hausen, est on ne peut plus remarquable. Ce sont des broderies sur étoffe, représentant des fleurs ou des animaux, sur fond uni, noir, blanc ou bleu. Il est impossible de faire mieux.

Les reproductions de broderies, genre Gobelins, sont d'une exactitude admirable.

L'exposition de peau est très belle. Il y a des vêtements complets en peau d'une souplesse extrême, doublés de flanelle, avec lesquels on doit pouvoir affronter impunément, les froids les plus rigoureux et en même temps d'une légèreté qui nous laisse la liberté entière des mouvements.

Les gants ne sont pas moins beaux, naturellement et quelle que soit la longueur du bras, il y en a pour satisfaire les plus exigeants.

L'exposition des fourrures, dans le coin à gauche, a dû soulever des convoitises immenses. Combien de dames en admirant ces magnifiques échantillons ont dû regretter d'en voir le prix encore assez élevé. Mais aussi, les admirerait-on autant, si ce n'était pas si cher. Si jamais ces peaux tombaient au même prix qu'une belle peau de lapin, la mode inexorable les reléguerait au fin fond de toutes les armoires. Aussi, admirons ce renard bleu, cette loutre, cet astrakan, comme de fait ils le méritent. Il y a même des petits paletots de dames en eider gris, du plus joli effet, qui sont légers comme l'édredon et chauds, de même. C'est particulièrement dans les îles Feroe, tout le long des innombrables fiords ou golfes, qui déchirent le territoire de ces îles, que se trouvent les nids des eiders.

Les meubles qui viennent après, sont d'une simplicité et en même temps d'une beauté très remarquable.

La chapellerie, la chaussure, l'horlogerie et les instruments de précision complètent le côté gauche de la section.

Dans une des vitrines du milieu est l'exposition de la manufacture royale de porcelaines. Dans la vitrine voisine est également une exposition particulière de porcelaines. Tous les objets exposés sont très beaux.

L'exposition danoise comprend, outre la section du Champ de Mars, deux autres sections, une sur le quai d'Orsay, l'exposition du grand brasseur danois Jacobsen qui dota Copenhague d'un musée. Et l'autre à la section d'archéologie.

Le Danemark est de beaucoup le pays le plus riche, en curiosités de ce genre. Au musée de Copenhague, les époques successives des âges de pierre, de bronze, sont figurées par tout un monde d'outils, d'ornements, d'armes. Pendant des siècles, les tourbières, les sépultures, les allées couvertes ont gardé ces objets. On en a trouvé dans un état de conservation parfait, ce sont ceux qui ont été exposés à la section d'archéologie. D'ailleurs, l'histoire des Danois est des plus intéressantes. Aucun peuple ne fit autant de conquêtes qu'eux autrefois, sous le nom de Normands. Déjà on remarque dans les temps les plus reculés, la supériorité de leur race.

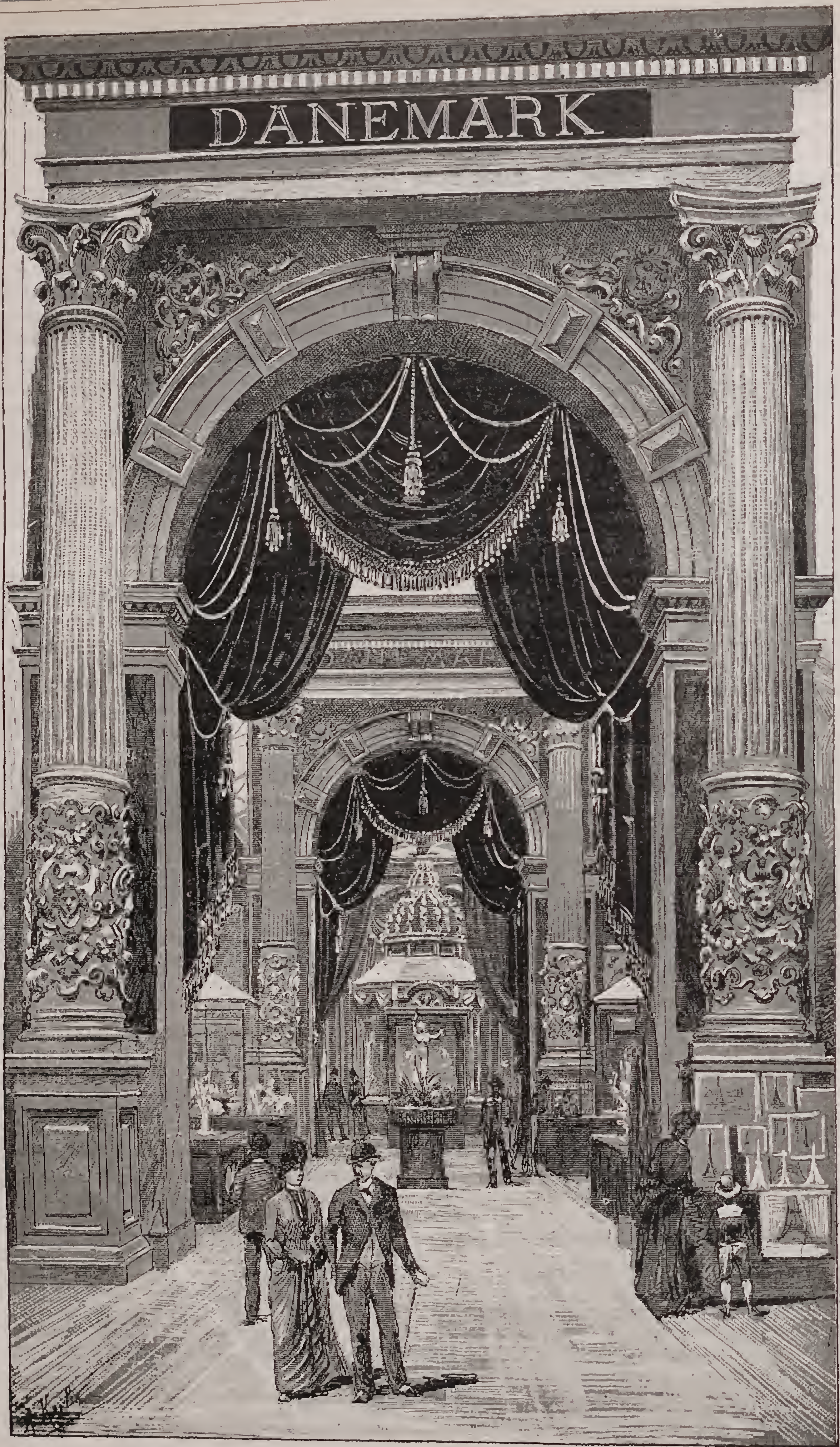
Il ne faut pas oublier, dans la section du Champ de Mars, les décorations de M. Lind, le plus grand peintre décorateur danois. C'est lui qui a représenté sur étoffe, à l'aquarelle, les divers châteaux du Danemark, ainsi que les fleurs qui ornent la façade de l'Exposition.

Louis Phalanchet.

L'Éditeur-Gérant : L. BOULANGER.

Papier des Papeteries Firmin-Didot et Cie, 2, rue de Beaune, Paris

Imprimerie Charaire et fils, à Sceaux.



PORTE D'ENTRÉE DE LA SECTION DU DANEMARK, AUX INDUSTRIES DIVERSES.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LES DINEURS SUR LES MARCHES DE L'ESCALIER DE SUFFREN



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LES MARCHANDS DE VIVRES AU PONT D'IÉNA.

Supplément du n° 30 du Livre d'Or de l'Exposition. — 1er octobre 1889.

LE VILLAGE CANAQUE



PERSONNELLEMENT, je n'aime pas beaucoup, pas du tout même, ces exhibitions de coloniaux que notre gouvernement a fait venir de très loin, pour les donner en pâture à la risée publique, à l'éternelle et écœurante blague des spirituels Parisiens, parqués dans des enceintes, auxquelles on a donné le nom de villages, et où ils sont absolument prisonniers.

Mais je dois reconnaître que c'est ce qui fait en partie, le succès de la grande foire, que l'on a établie à l'Esplanade des Invalides et au Champ de Mars, à l'occasion de l'Exposition Universelle et du Centenaire des immortels principes.

Or, comme j'ai mission de tout voir pour tout dire, j'entre, comme tout le monde, dans tous les baraquements, mais bien plus par devoir que par plaisir.

Un de ceux où se porte la foule, et où elle se porterait bien plus encore si l'entrée était plus facile à trouver, c'est le village canaque, caché sous les grands arbres de l'Esplanade des Invalides, derrière la ligne de palais qui borde le côté gauche de la grande avenue.

Ce village est de dimensions beaucoup trop restreintes pour donner une idée exacte de la disposition des habitations indigènes de la Nouvelle-Calédonie, généralement isolées au milieu de vastes forêts et ne communiquant entre elles, que par des sentiers tracés à la hache dans la végétation tropicale, mais il est encore très pittoresque, et

comme on ne pouvait pas transporter de forêt vierge à l'Esplanade des Invalides, il faut le déclarer très réussi.

Il se compose d'une douzaine de cabanes d'une architecture très rudimentaire, construites avec des troncs d'arbres, reliés entre eux par des cordes et des lianes apportées du pays, et dont la charpente, en forme de pain de sucre, est en bois naouli et recouverte de paille de maïs ou de blé.

Quelques-unes de ces charpentes sont très élevées, elles abritent des cases de chef; les autres, plus basses, servent au commun des mortels.

Mais, qu'elles appartiennent à l'aristocratie ou au peuple, ces maisons sont toutes sans fenêtre et n'ont d'autre ouverture qu'une porte basse.

Devant chaque porte sont plantés des blocs de bois, de hauteurs diverses, plus ou moins équarris, et dans lesquels on a sculpté grossièrement des figures bizarres, peintes de couleurs voyantes.

Ce sont là ce qu'on appelle des *Tabous*, idoles de dieux lares que les Canaques considèrent comme des porte-bonheur, et dont, à cause de cela, ils entourent leurs habitations.

On retrouve ces Tabous, mais plus élevés alors, à l'entrée et à la sortie du village, qui tout naturellement, est enfermé par des palissades, par-dessus lesquelles, les visiteurs qui croient encore que les Canaques sont des anthropophages, peuvent voir ces prétendus mangeurs de chair humaine, qui dans leur pays ne mangent seulement pas de viande une fois par semaine.

Les habitants du village-prison de l'Esplanade des Invalides sont au nombre de dix, sept hommes et trois femmes, dont une protestante, ils sont, non pas absolument noirs, mais d'un ton chocolat un peu foncé, qui semble tenir le milieu entre la nuance des nègres et celle des Mongols.

Dire qu'ils sont beaux de visage serait peut-être un peu hasardé, mais leurs traits ne sont point désagréables, et ils sont bien proportionnés, forts, et d'une certaine élégance d'allure, autant que le permet le costume qu'on leur a fait endosser pour se présenter devant les visiteurs de l'Exposition et qu'ils ne peuvent s'habituer à porter avec grâce, car, dans leur pays, il marchent comme la nature les a faits.

On a beau préconiser le naturalisme dans les arts, on ne pouvait pas aller jusque-là dans les allées du village canaque; les indigènes y perdent, mais la morale publique y gagne, ainsi que la recette de l'Exposition, car

La mère en permet la visite à sa fille.

Du reste, ce n'est pas cette obligation du costume qui moleste le plus les Canaques, ce qui les humilie surtout, et il faut convenir qu'il y a de quoi, c'est de voir que la grande masse des visiteurs les considère comme des bêtes féroces, dont on n'ose approcher pour ne pas leur faire sentir la chair fraîche, ou tout au moins comme de véritables brutes, avec lesquelles il n'y a aucune idée à échanger.

On ne leur parle pas, on les regarde avec une curiosité méprisante, sous prétexte qu'on a payé pour les voir, et si par hasard quelqu'un va jusqu'à leur adresser la parole, c'est par bravade et afin de poser devant ses amis pour le monsieur qui n'a pas peur des sauvages.

Par exemple, de loin on les apostrophe de toutes les façons, et toute la journée des gens spirituels, abrités derrière les palissades, les appellent : moricaud, chocolat, boule de neige, et quand un monsieur s'est ingénié à dire en nègre à l'un d'eux : « Toi bien vouloir boulotter petit blanc », tous les imbéciles qui l'entourent se tordent de rire, et pour un peu le porteraient en triomphe.

Eux, les Canaques, ils ne rient pas. Je n'ose pas dire qu'ils rougissent, ce serait trop parler au figuré, mais dans les premiers temps, il n'était pas rare de voir de grosses larmes obscurcir le brillant de leurs yeux.

Car tous entendent le français et le parlent beaucoup plus correctement que les faubouriens qui les blaguent. Je me suis même laissé dire que ce n'étaient pas les premiers venus d'entre les Canaques : l'un d'eux nommé Bâtinoin, que l'on peut voir souvent lire nos journaux à la porte de sa case, serait professeur de français à Cadala et parlerait dix-huit langues.

Un autre, le chef, nommé Pita, dont une de nos gravures reproduit exactement la case, serait le fils de Gelima, chef d'une tribu considérable qui nous a été d'un grand secours pour réprimer l'insurrection de 1878.

Mais, j'ai beaucoup de peine à croire cela, car il me semble qu'on n'aurait pas précisément choisi, pour les mettre en cage et les faire voir pour de l'argent, les gens qui nous ont rendu des services signalés.

En tout cas, que ce soient ceux-là ou d'autres, les Canaques de l'Esplanade des Invalides, malgré la couleur de leur peau, sont des hommes, ce sont même des Français, et je trouve que c'est une singulière façon de célébrer le Centenaire de 1789, qui a proclamé l'égalité des hommes, que de traiter ceux-là comme des esclaves, pis même que des esclaves, car on les accable à la journée de plaisanteries stupides, plus blessantes que des injures, ce que ne ferait pas le plus mauvais des maîtres.

Et il faut qu'ils soient doués d'une jolie patience, ou véritablement tenus en esclavage par le cornac qui les expose aux frais de l'État, pour ne pas gifler, de temps en temps, quelques mauvais plaisants.

Si ce sont des Canaques pur sang, je veux dire des indigènes sédentaires pour l'ordinaire et non — ce que j'aimerais mieux croire, par dignité nationale — des artistes que l'on voit en représentation dans les jardins d'acclimatation; ces sauvages emporteront dans leur pays une singulière idée des gens civilisés en général, et en particulier des Parisiens, qui se prétendent le peuple le plus spirituel de la terre.

LUCIEN HUARD.

LES ETATS-UNIS



L'exposition des Etats-Unis est évidemment l'une des plus intéressantes, sinon la plus intéressante de toutes les expositions étrangères. Cela provient surtout de ce que les Américains se sont, plus que tous les autres exposants, tenus dans la note exhibition.

La tendance générale de l'Exposition de 1889 a été de faire de la synthèse, de présenter tout l'ensemble industriel d'un pays, ou tout le progrès d'une même industrie, d'où ces expositions *complètes* dans chaque article, qui parfois rendent un peu fastidieuse la visite de certaines galeries.

Aux Etats-Unis, la tendance a été tout autre : pas de synthèse, des singularités, pas d'ensemble industriels, des phénomènes de production. Leur exposition dans son tout ne vaut pas mieux que telle ou telle autre, par exemple que l'exposition belge ou l'exposition anglaise, mais elle offre bien plus de détails qui accrochent et forcent l'attention. Aussi est-elle fort agréable à visiter.

En outre, ce qui ne gâte rien, les Américains ont orné leurs installations de fort jolies vendeuses, qui complètent un personnel des plus agréables avec les magnifiques soldats de l'infanterie de marine, à qui le gouvernement de Washington a confié la garde de son exposition. Ils ont véritablement bonne mine, ces blonds enfants des Etats-Unis tous jeunes, tous grands, tous frais, irréprochables comme tenue et surtout d'une étonnante prestance sous les armes. Ils ont un uniforme qui ressemblerait assez à la petite tenue de nos gendarmes, bleu clair et bleu foncé avec buffleteries blanches, s'il n'était surmonté d'un casque en flanelle blanche avec gourmette de cuivre, à peu près le casque de nos troupes européennes aux colonies. Ils montent la garde dans toutes les installations américaines et ont un véritable succès.

Ces installations sont nombreuses. Elles comprennent :

Plusieurs travées dans le Palais des Expositions diverses, aile gauche, à partir de la galerie Desaix

Dans la galerie Desaix, une partie du premier étage occupée par les arts libéraux américains.

Dans le Palais des Beaux-Arts, la peinture et la sculpture.

Dans la Galerie des Machines, au rez-de-chaussée et au premier étage, une des plus importantes expositions.

A l'exposition spéciale du matériel des chemins de fer, diverses expositions.

Enfin, une très importante exposition agricole le long du quai d'Orsay.

C'est par le Palais des Expositions diverses que nous allons commencer notre visite.

**

Les Etats-Unis, étant enclavés entre l'Italie et l'Espagne, n'ont pas de façades extérieures. Ils ouvrent seulement sur le grand vestibule parallèle à la galerie Desaix, par une façade très simple en boiseries brun et rouge, ton sur ton. Les Américains n'ont rien gaspillé pour l'ornementation de ce vestibule, ils ont au contraire pris le plus de place possible pour y installer le commencement de leur exposition, et c'est déjà là que les premières curiosités se montrent.

A vrai dire, on ne saurait compter comme une curiosité bien attrayante, la pyramide tricolore de montres à 12 fr. 50, les célèbres montres qui, disent les réclames, marquent l'heure des résolutions viriles et l'heure du berger et peut-être bien aussi le quart d'heure de Rabelais.

Les montres américaines, construites à l'emporte-pièce et dont les organes sont mis en place mécaniquement, inspirent en général peu de confiance. Savez-vous l'histoire, joliment contée par Auguste Lepage, des montres américaines que donnait en prime le journal la *Patrie?*

Un jour un abonné renvoya la sienne; il en était satisfait sous tous les rapports, elle ne variait pas d'une seconde en huit jours; mais... il y avait un mais, le montage avait été fait à rebours, après midi la montre marquait onze heures. puis dix, puis, neuf. Cette montre fit la joie de toute la rédaction.

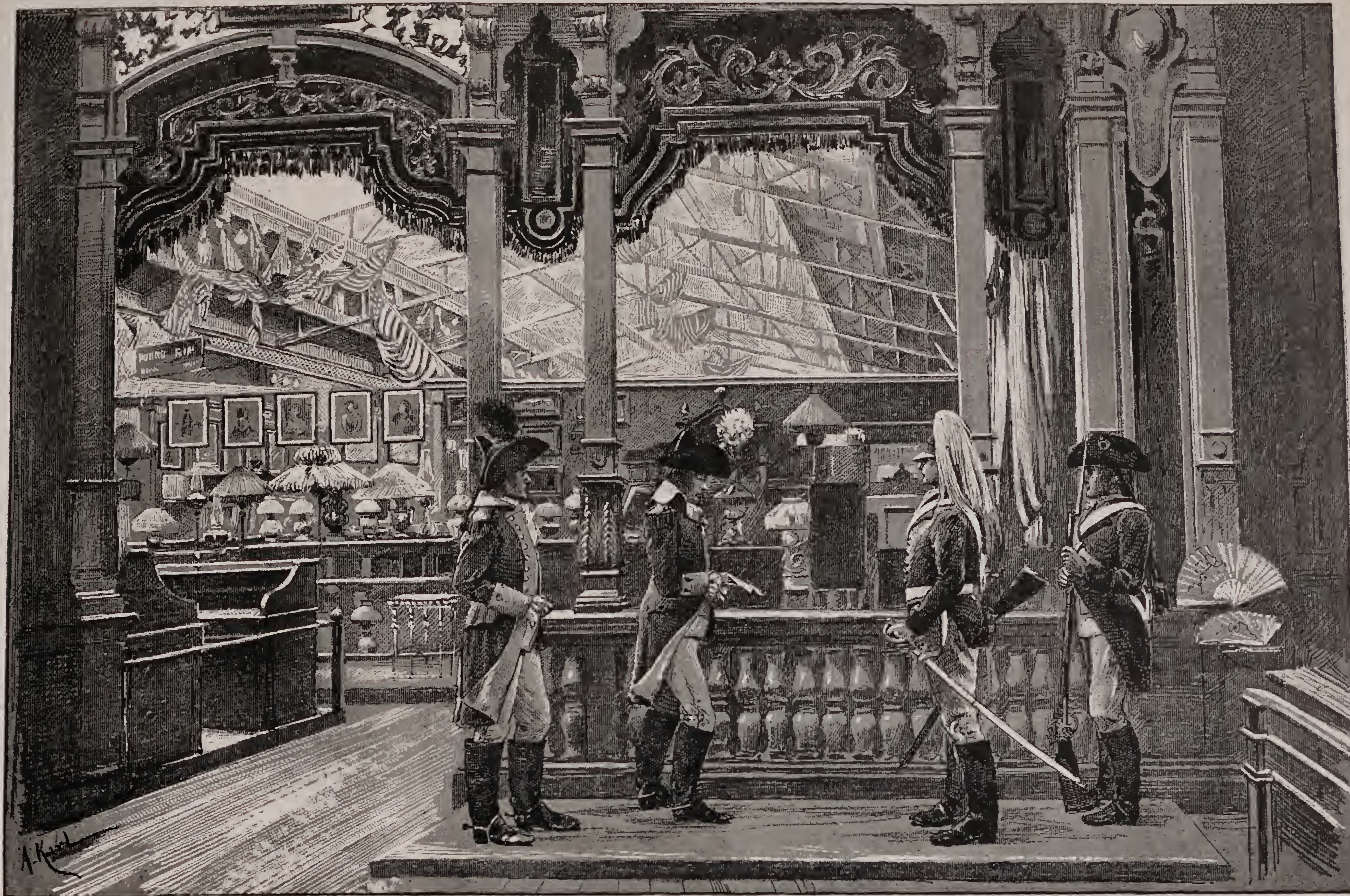
La grande compagnie de navigation, Juman Line, montre sous une vitrine une magnifique réduction de ses grands paquebots, *City of Paris* et *City of New-York*. C'est un chef-d'œuvre d'exactitude et de construction.

Une autre vitrine contient des revolvers. Le revolver est l'ami de l'Américain, comme le lézard est l'ami de l'homme. Il me semble me rappeler que le Smith et Wenon que l'on nous montre ici, fut le premier type industriellement construit. Je dis *industriellement*, parce que le pistolet à répétition date de l'invention des armes à feu.

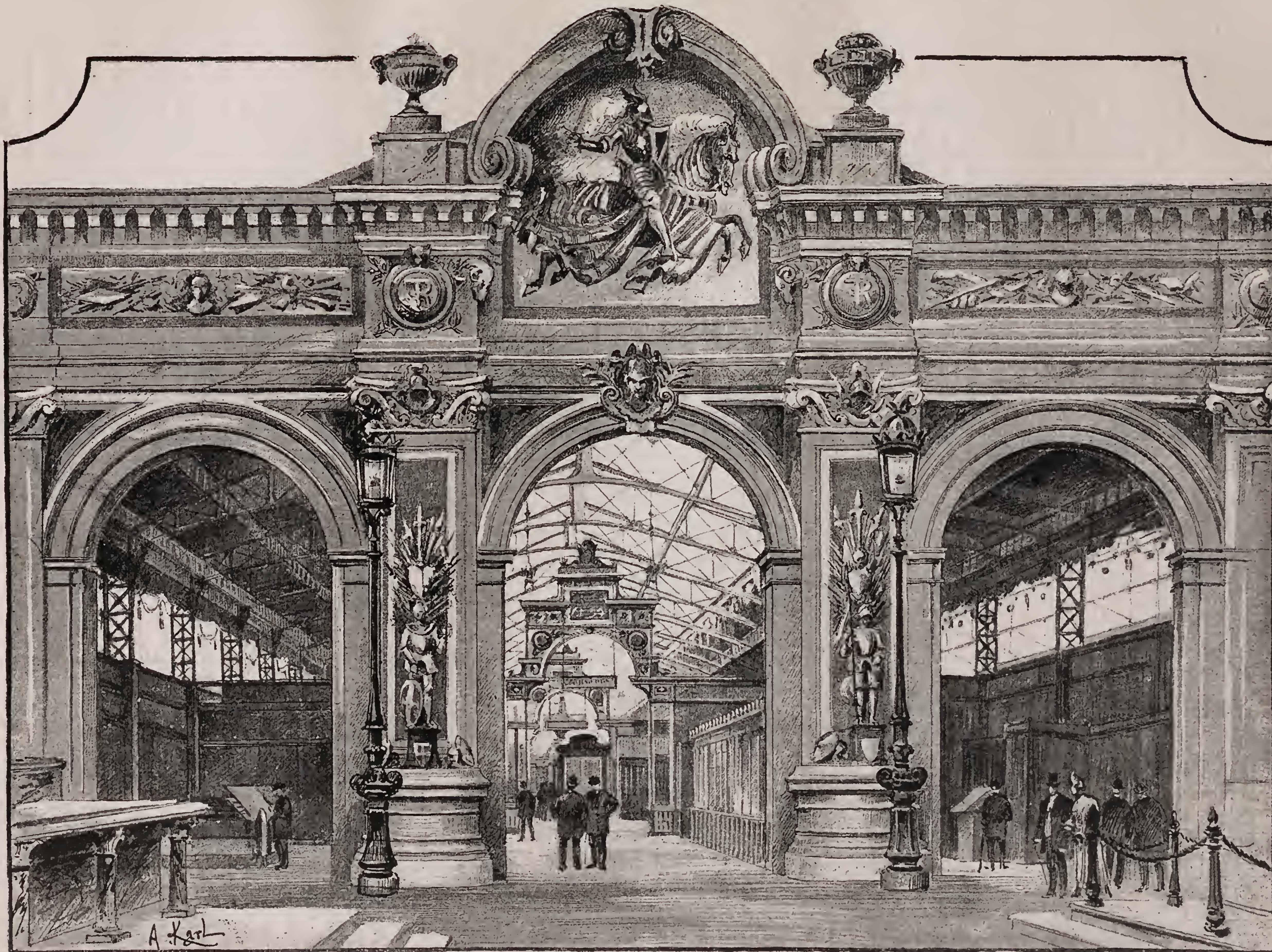
Voici, rangés dans l'ordre chronologique, tous les président des Etats-Unis, exécutés... en tête de pipe : il y a George Washington, il y a Jefferson, il y a Monroe qui formula la doctrine célèbre « l'Amérique aux Américains », bref toute la série jusqu'à Harrisson, le président actuel, en passant par Grant et par le « martyr » Abraham Lincoln, celui dont le nom reste attaché à l'émancipation des nègres. Ces têtes en écume de mer ne sont certes pas d'un grand mérite artistique, mais elles ont l'air d'être singulièrement ressemblantes. Ces figures frustes de rudes industriels, ou ces têtes matoises d'avocats, doivent bien être la représentation exacte des habitants successifs de la Maison Blanche.

Une autre pipe fait à elle seule pendant à toutes ces pipes présidentielles. C'est plus qu'un simple outil à fumer, c'est un véritable objet d'art, évidemment destiné à être offert à Buffalo-Bill. Figurez-vous une tête de buffle, de bison, comme disait cet excellent Gustave Aimard, exécutée à peu près au quart nature. Le tuyau est d'ambre sculpté, guilloché, repercé, dentelé comme une flèche gothique. C'est très réussi, mais seul Gargantua, et encore, pourrait piper d'un tel instrument.

C'est que les Américains aiment beaucoup à faire gros. Confectionner du bon chocolat, c'est peu pour un chocolatier des U S A, ce qu'il préfère, c'est construire des monuments de chocolat, tel par exemple ce vase de 450 kilogrammes, ou cette Vénus de Milo, qui pèse ses 7 quintaux, ni



EXPOSITION DES ÉTATS-UNIS. — GROUPE DES SOLDATS DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE.



LA PORTE DES ARMES PORTATIVES, DANS LA GALERIE DE TRENTE MÈTRES.

plus ni moins que le bœuf gras. Celle-là est américaine au delà de toute expression. La pauvre Vénus, tout étonnée de se voir d'un brun rougeâtre, a quelque peu perdu l'élégance de ses formes. Non, décidément le chocolat n'est pas la matière plastique de l'avenir.

Je préfère de beaucoup à ces petites monstruosités industrielles, les deux groupes de soldats américains pendant la guerre de l'Indépendance. Ils se font pendant, à gauche et à droite de l'entrée, et sont fort réussis. Ils sont exécutés en cire pour les têtes et habillés d'étoffes, paraît-il authentiques et de l'époque. Les deux types les plus curieux sont deux trappeurs avec le rifle, que les histoires de Gustave Aymard — déjà nommé, — nous avaient rendu familiers sur les bancs du collège. Mais ceux-là sont nature et s'ils sortent d'un roman quelconque, c'est d'un de ces chefs-d'œuvre de poésie pénétrante et d'exactitude idéalisée, du grand écrivain américain Cooper.

Vrai, cela m'a fait plaisir de voir au milieu des soldats de La Fayette et de Washington ce vieux tueur de daim, qui jadis m'a fait passer de si bonnes heures et m'a valu tant de pensums. J'avais un excellent ami qui avait *pigé*, la personnalité de l'Œil de Faucon, de Nathaniel Bas de Cuir, de Deerslayer, puisque tels étaient tous les noms de notre héros favori. Dans les couloirs il se couchait l'oreille au plancher pour entendre le pas du pion. La nuit, comme sur le *sentier de guerre*, il rampait d'un lit à l'autre pour aller conter ses futurs exploits de trappeur. Pauvre ami, il a quasi réalisé son rêve. Un jour, gamin blond encore, il partit pour la Guyane en explorateur, en coureur de bois. Quelque flèche, empoisonnée de curare, l'a couché le long de quelque affluent de l'Amazone. Il avait voulu l'Amérique mais il s'était trompé de latitude, ayant pris celle du drame pour celle du roman.

*
* *

Le premier salon de l'installation américaine est presque entièrement occupé par les arts de l'habitation. Le meuble américain est surtout bizarre de forme et compliqué d'agencement. Un lit est à la fois une bibliothèque et un buffet de salle à manger. Aussi ne signalerai-je que les « bureaux Derby » qui ayant justement les qualités de leurs défauts, sont des meubles très pratiques pour le commerce et l'administration. Ce sont d'immenses secrétaires avec une multitude de tiroirs, tout cela s'ouvre et se ferme automatiquement par le simple mouvement de la pièce de fermeture. Ils sont exécutés en beaux bois variés et remarquablement assortis. Il faut, du reste, faire cette remarque générale que les bois exposés dans ce salon sont tous de très belle qualité. Deux billards, l'un sculpté et l'autre en marqueterie, qui occupent le fond du salon, sont deux pièces de toute beauté. Les sièges en jonc peint, émaillé ou métallisé, sont bizarres, mais non élégants. Les lits sont surtout représentés par des sommiers tout en métal. Un peu plus loin nous trouverons mieux, c'est le matelas lui-même en métal, en fils d'acier entrecroisés et offrant à la fois beaucoup de souplesse et beaucoup de résistance.

Il y a des lampes à pétrole véritablement superbes, très hautes, très élégamment décorées. Cette mode de la lampe immense et posée, non plus sur un meuble mais directement sur le sol, s'est très bien acclimatée en France et cela se conçoit aisément, car elle *meuble* d'une façon très riche et très élégante.

La serrurerie artistique montre diverses serrures dont l'ornementation dissimule les combinaisons compliquées, et à côté, un modèle de distributeur de correspondance, tel qu'il en existe dans chaque bureau de poste de l'Union.

Il faut encore citer, dans ce salon, les baquets et cuvettes en fibre de bois, légère et incassable, et une curieuse collection de négatifs photographiques, visibles par transparence, qui représentent des types américains.

*
* *

Dans le salon suivant nous trouvons l'exposition d'horlogerie de l'observatoire naval de l'Union : une série de régulateurs et d'appareils pour l'unification de l'heure. A côté une collection de minéraux, entre autres du talc, accompagné d'une notice peu rassurante pour les consommateurs. Dans cette notice il est dit que le talc est le meilleur *accompagnement* pour l'industrie et que, entre autres, le papier pouvait en absorber 85 0/0 de son poids.

Le service de gravure et d'impression des États-Unis a exposé deux panneaux, qui sont des tours de force de tirage typographique. L'un de ces panneaux est occupé par les diverses vignettes fiscales, les billets de banque et les titres de rentes de l'Union. Les États-Unis sont le pays qui exécute le plus richement ce genre de travaux, certains de leurs timbres-poste sont des œuvres d'art. De même pour les banknotes, dont certaines retracent des scènes historiques. Les États-Unis ont des billets de 10,000 dollars, soit 50,000 francs, ce qui est 50 fois la valeur de notre coupure la plus élevée.

Un autre panneau contient, tirées en noir, toutes les vignettes qui composent la collection officielle américaine ; il y a des portraits, des scènes et des paysages, puis quelques petites compositions d'un symbolisme enfantin.

Le distributeur de correspondance que nous avons vu à la serrurerie, fonctionne ici dans un véritable bureau de poste, installé à l'usage spécial des exposants américains. Ce petit bureau est un simple tour de force d'installation réduite et rationnellement comprise, il est tenu par une dame.

*
* *

Le vêtement occupe nombre de vitrines, qui sont, à dire vrai, peu intéressantes. A signaler cependant dans la chapellerie ce fait que tous les chapeaux américains sont garnis à l'intérieur, non d'un cuir mais d'une bande de soie piquée. Les Américains prétendent avec raison que rien n'est plus malsain que la bande de cuir dont nous nous serrons le front et qui arrête la transpiration, là justement où elle est la plus nécessaire.

La chaussure est remarquable seulement par son bon marché, qui s'explique par ce fait qu'en Amérique la main-d'œuvre manuelle est entièrement supprimée dans la cordonnerie. Ainsi voici une paire de bottines de femme, fabriquée en 24 minutes par 42 machines et 57 ouvriers, elle coûte dans les 7 fr. 50 et vaudrait 12 francs à Paris.

D'autres chaussures sont revêtues de caoutchouc, ou

même entièrement exécutées en caoutchouc; il y a principalement dans ce genre, des bottes de chasse, mais cela ne paraît pas avoir encore un grand succès.

La parfumerie tient une place considérable dans cette partie de l'Exposition; elle est offerte au public de toutes les façons, même de façon provocatrice. Une jolie parfumeuse braque sur les visiteurs — côté du sexe fort, — un mignon revolver et *paf*, vous recevez en pleine figure un jet du dernier *cri* de la fashion newyorkaise. Ce n'est peut-être pas tout ce qu'il y a de plus convenable, mais les blondes Yankees qui sont préposées aux comptoirs de parfumerie n'y regardent pas de si près.

Il y a encore, dissimulés dans les coins, une foule d'ustensiles domestiques plus ou moins nécessaires au bonheur de l'humanité, entre autres le fameux presse-purée dont il a déjà été question ici, et qui paraît être le plus cosmopolite des instruments.

Nous voici arrivés au milieu de la section américaine; le centre de la galerie forme un rond-point occupé par quatre salons d'honneur et au milieu une vitrine circulaire. Dans cette vitrine la maison Teiffary, qui est la première maison de bijouterie et d'orfèvrerie, non seulement de l'Union, mais peut-être bien du monde entier, a exposé une collection très complète de pierres précieuses; c'est également, la maison Z'Hans qui occupe l'un des salons tout encombré de merveilles d'orfèvrerie et de joaillerie. Ce salon contient pour plusieurs millions de bijoux, que chaque soir on renferme dans un coffre-fort, dont la porte a bien 60 centimètres d'épaisseur. Ces bijoux ne valent certes pas par leur exécution les beaux produits de notre industrie parisienne, mais ils sont d'une richesse inouïe. Il y a, entre autres, une véritable écharpe, or et brillants, qui a cinq à dix centimètres de large sur quatre-vingt centimètres de long : on sort de là tout ébloui.

Et l'on peut continuer à s'éblouir dans deux autres salons également consacrés à l'orfèvrerie : dans le premier il faut signaler une jolie glace à trois panneaux montée sur argent et diverses pièces qui, par leur volume, tiennent plus du mobilier que de l'orfèvrerie proprement dite, telles que des vases et des bassins de toute grandeur et de toute beauté. Dans l'autre salon se trouve la fameuse coupe du Centenaire. Ce Centenaire n'est pas celui de 1789, mais celui de 1776, il rappelle la proclamation de l'indépendance, sous le drapeau aux bandes et aux étoiles. La coupe ou, pour parler plus exactement, le monument, ne comporte pas moins de 60 kilogrammes d'argent, plus un socle de marbre encastré dans le travail d'orfèvrerie. Il faut avouer que ce travail n'a d'étonnant que ses dimensions, car son mérite artistique ne dépasse guère celui des bonshommes en plâtre que vendent les petits macaronis aux terrasses des cafés du boulevard. Cette coupe serait, au surplus, du travail italien que je n'en serais pas surpris; elle a tous les défauts des modelés d'outre-mont et, avec cela, le sculpteur ayant à représenter, au faîte de son édifice, un peintre, a donné à son artiste la figure, la chemise et toute l'allure de Guiseppe Garibalde, lorsque Guiseppe Garibalde était jeune.

Mais n'anticipons pas et décrivons, étage par étage, cette Babel d'argent. Le socle de marbre, ovale, est orné devant et derrière d'un groupe formé d'un trappeur, genre Louis Noir, et d'un Peau-Rouge. Ces deux groupes sont reliés par une guirlande nature morte, fleurs, fruits, poissons, gibier qui me fait penser que le *Centiny vase* est destiné à servir de surtout de table au Président de l'Union.

A l'étage au-dessus, c'est-à-dire au point où commence véritablement la coupe, les deux petits côtés sont flanqués de deux nouveaux groupes, évidemment la Paix et la Guerre : la première a pour représentants de jeunes amours qui mènent un lion paître sur les bords fleuris qu'arrose le Potomac. La Guerre est symbolisée par un monsieur terminé par des ailes de chauves-souris et qui essaie, à grand'-peine, de tenir en laisse deux chiens affamés.

Là-dessus, la coupe, en forme de saucière, et au-dessus de la coupe le couvercle, ou pour parler plus noblement le couronnement. Le trappeur d'en bas est monté jusqu'en haut, en compagnie du peintre à l'allure garibaldienne et d'un troisième larron qui est nègre et que l'artiste, par respect pour les préjugés égalitaires des Américains du Nord, a dissimulé derrière les deux autres personnages. Sur le tout, la jeune République étend les mains dans un geste bienveillant et tend une palme. Qui l'aura, Garibaldi, Bas-de-Cuir ou le nègre? *That is the question.*

J'aime certes mieux, dans le même salon, un nécessaire de toilette en argent qui de même que la jument de Rolland n'a qu'un seul défaut. Ce défaut est de coûter 13,700 francs; mais rendons-lui justice, il est superbe.

A suivre. HENRY ANRY.

PORTE DES ARMES PORTATIVES



VOISINE de la draperie, dont la porte est si belle, la classe 38, qui comprend les armes portatives et les armes de chasse, a sagement compris qu'il n'y avait qu'à s'éclipser devant une voisine aussi opulente. Aussi sa façade couleur terre cuite, ne se fait-elle remarquer que par une simplicité qui confine à la nudité absolue, et même quelquefois la dépasse. Tout ce qui ressort de cette façade sur laquelle les tons briques se marient tristement au bleu déteint, se compose de trois piédestaux sur lesquels sont juchées des armures. Il y a aussi, par-ci par-là, des panoplies, ce qui est assez naturel pour une exposition d'armes. Neanmoins, pour rompre cette absence d'ornements, on a placé au fronton de la baie centrale un cavalier, dont il serait bien difficile de déterminer et l'époque et la nationalité. Il est bardé de fer comme un burgrave du Rhin, couvert d'étoffes comme un Arabe et bariolé comme un pifferaro italien. Son cheval étant lancé au grand galop, j'incline assez à croire que c'est un Arabe, puisque les Maures vont vite.

ALFRED GRANDIN.



LE VILLAGE CANAQUE, A L'ESPLANADE DES INVALIDES.



INTÉRIEUR DE LA CASE DU CHEF, AU VILLAGE CANAQUE.

PRINCIPAUTÉ DE MONACO



Le pavillon de la Principauté de Monaco, dont nous avons déjà parlé, est très coquet. Il occupe une surface d'environ 300 mètres carrés, on y arrive par une loggia élégante. Tout y est dans le style des palais de Gênes et de Venise.

Quoique petit, il compte 36 exposants, divisés en 27 classes.

L'intérieur est décoré de médaillons, de vases, d'ornements de toute nature, en céramique et terre cuite qui font le plus grand honneur au goût artistique de la principauté.

La parfumerie occupe naturellement une place importante, dans la représentation d'une contrée si riche en fleurs et plantes diverses.

L'ébénisterie y trouve de magnifiques produits, surtout du bois d'olivier, d'oranger, de dalbeira, de buis, de cyprès, de citronnier, de caroubier.

La serre renferme de très beaux échantillons de plantes : des cactus, des aloès, des croton, des nidularium, des eucalyptus, des adiauthum; au dehors, de magnifiques phœnix dactilyfera, sorte de palmiers.

Mais ce qu'il y a de beaucoup plus intéressant est l'exposition du prince Albert de Monaco.

Il y a là le résumé des quatre grandes campagnes, entreprises en 1885-1886-1887-1888 par le prince, à bord du yacht l'*Hirondelle*.

Tous les appareils dont je vais parler, ainsi que les découvertes, sont représentées à l'Exposition en nature ou en dessins.

Le prince fit d'abord de longues études sur les courants de l'Atlantique et sur la marche du Gulf-Stream.

A cet effet, il lançait des flotteurs sur différents points bien déterminés entre l'Europe et l'Amérique. Le meilleur est une bouteille en verre doublé de cuivre, renfermant des documents en divers langues. Il a été lancé plus de 1,500 de ces flotteurs. Un dizième seulement a été retrouvé jusqu'à présent, sur les côtes d'Europe, d'Afrique et aux Antilles.

Il a été facile de dresser la tracé de tous les flotteurs retrouvés, qui étaient soigneusement numérotés. C'est ainsi que le prince a découvert un grand mouvement circulaire des eaux de l'Atlantique autour d'un point situé aux Açores. Ce courant remonte jusqu'en Norvège.

Les documents renfermés dans les flotteurs retrouvés en France, sont exposés également.

En 1886, le prince continua ses études de courants, pendant que son collaborateur, M. Jules de Guerne, savant zoologiste, étudiait les poissons divers qu'il put recueillir. A cet effet ils employèrent des nasses métalliques, ou grands cylindres en toile métallique, munis d'une ouverture conique, préférables aux chaluts qui ne surprenaient que des animaux lents, et qui, de plus, conservent mieux les produits de la pêche.

On ajouta même, dans les grandes nasses d'autres plus petites, où les petites espèces pouvaient trouver un refuge contre la voracité des grandes.

C'est ainsi que le prince découvrit trois crustacés nouveaux : le Tritropis grimaldii, le Byblis guerni, le Podocerопsis abyssi, à environ 500 mètres de profondeur.

En 1887, le prince perfectionna ses nasses, employa de grands chaluts de soie pour sa pêche à la surface des eaux.

Cette campagne amena la découverte d'un nouveau poisson : le Photastomas guernii, un crabe nouveau, le Lithodes Grimaldii. Les nasses pénétrèrent jusqu'à 1.300 et 2,000 mètres de profondeur. Il y fut encore trouvé vingt-cinq espèces tout à fait nouvelles.

Enfin on captura un poisson lune de 300 kilos.

En 1888, on substitua les nasses en bois et filets, aux nasses métalliques, on eut ainsi des pêches bien plus abondantes.

C'est dans cette campagne que le prince fit usage également d'une nasse spéciale, métallique, pour étudier l'effet de la lumière sur la faune marine. Cette nasse contenait un fort élément électrique de deux piles, entièrement clos, mais comme la pression, à ces profondeurs, est irrésistible, on dut chercher à compenser cette pression. A cet effet, un ballon presque du volume de la nasse était en communication avec l'intérieur de la pile. Ce ballon était en caoutchouc, de sorte que la pression agissant sur le ballon, refoulait l'air dans les piles, qui se trouvaient être toujours à la même pression intérieure qu'extérieure. C'est le Dr Regnard qui imagina cette ingénieuse disposition. Au-dessus de la pile est une lampe Edison. On substitua dans les éléments Bunsen l'acide chromique à l'acide sulfurique. On avait dû renoncer à amener le courant électrique par un câble reliant la nasse au bateau.

Ce mode de compensation de pression a été utilisé à établir un appareil, servant à recueillir l'intensité de la lumière, sur un papier sensible, aux diverses profondeurs.

De même, on a pu enregistrer les mouvements de l'extrémité de l'aiguille d'un thermomètre métallique, donnant ainsi les températures aux profondeurs diverses.

Enfin on *photographiera* au fond de la mer, grâce au système compensateur des pressions.

Un autre instrument très intéressant est le sondeur à clef, destiné à recueillir avec leurs couches bien marquées, des échantillons du fond de la mer. Il se compose d'un long cylindre creux, en fer, muni d'une sorte de robinet *K* à la partie inférieure et à la partie supérieure d'une tige plate, glissant librement dans le tube et portant deux encoches *D*. Autour du cylindre sont un ou plusieurs anneaux en fonte, suivant la profondeur à atteindre, supportés par un fil *E*, soutenu par l'encoche *D*. Supposons que l'appareil arrive au fond de la mer, il s'y enfonce et lorsqu'il ne peut aller plus loin, la tige *C* continue à glisser dans le cylindre, de telle sorte que le fil *E* se trouve décroché. Les anneaux de fonte tombent et ferment le robinet *K* à la partie inférieure du cylindre. On remonte le sondeur et son contenu, très facilement puisqu'il a perdu son lest.

La campagne de 1888 permit en outre de faire l'étude de 14 lacs dont un seul encore avait été exploré et 5 inconnus jusqu'alors.

Enfin, aussi humain que savant, le prince s'est occupé de la façon dont les naufragés pourraient prolonger leur existence en pleine mer.

Le fait d'un prince cherchant à conserver l'existence de ses semblables, n'est pas si commun, qu'on doive le laisser sans remarque.

D'autant plus que cette question spéciale est d'un intérêt qui n'échappera à personne.

En effet, le prince de Monaco a constaté que les naufragés, sans vivres, dans une barque, munis simplement de harpons, hameçons, lignes ou chaluts, pourraient prolonger longtemps leur existence avec le produit de leur pêche. Ainsi, la nuit, dans l'Atlantique avec deux lignes, il a été pris 53 thons. Il y a aussi de gros poissons, les Polyprium cernium, qui suivent les épaves et se laissent prendre très facilement, et encore bien d'autres espèces.

Les collaborateurs du prince Albert sont le baron J. de Guerne, M. J. Richard et M. Marius Borrel. C'est M. Croneau, ingénieur des constructions navales à Lorient, qui depuis trois ans, autorisé par le Ministre de la Marine, dirige à bord de l'*Hirondelle*, les installations scientifiques.

S. Favière.

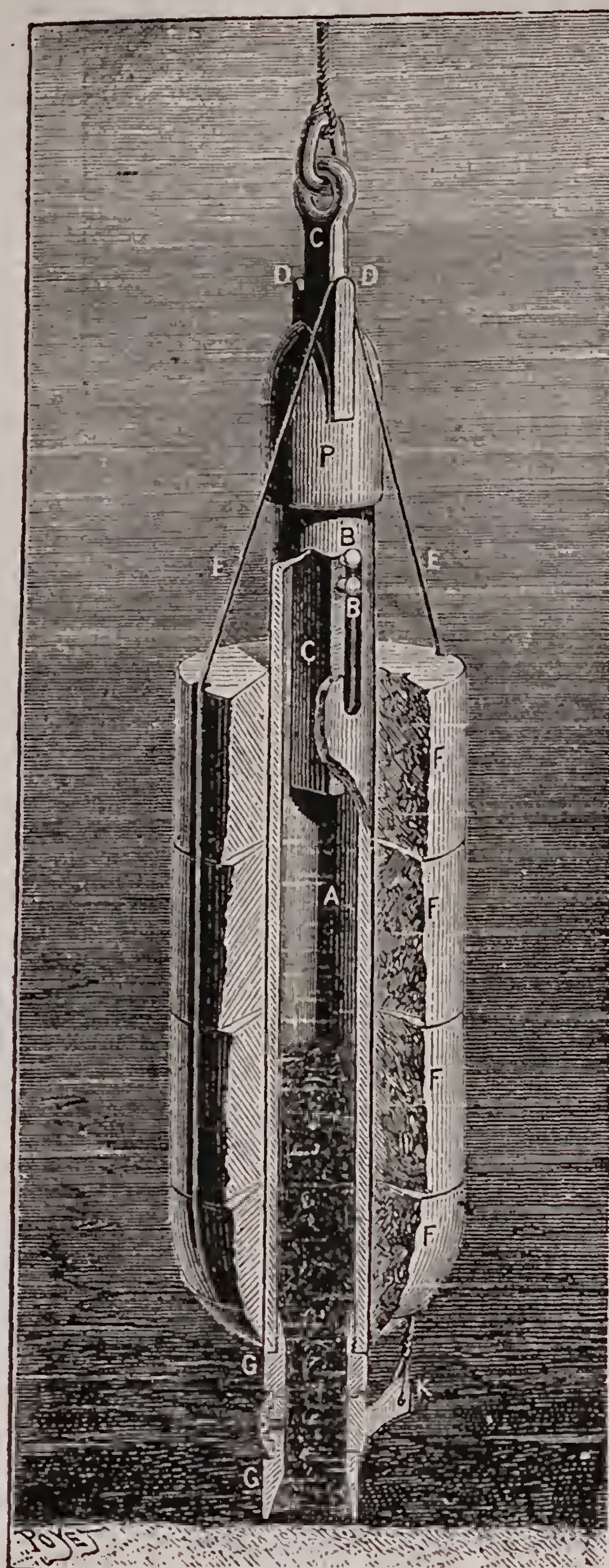
LE FLORE DE CARPEAUX



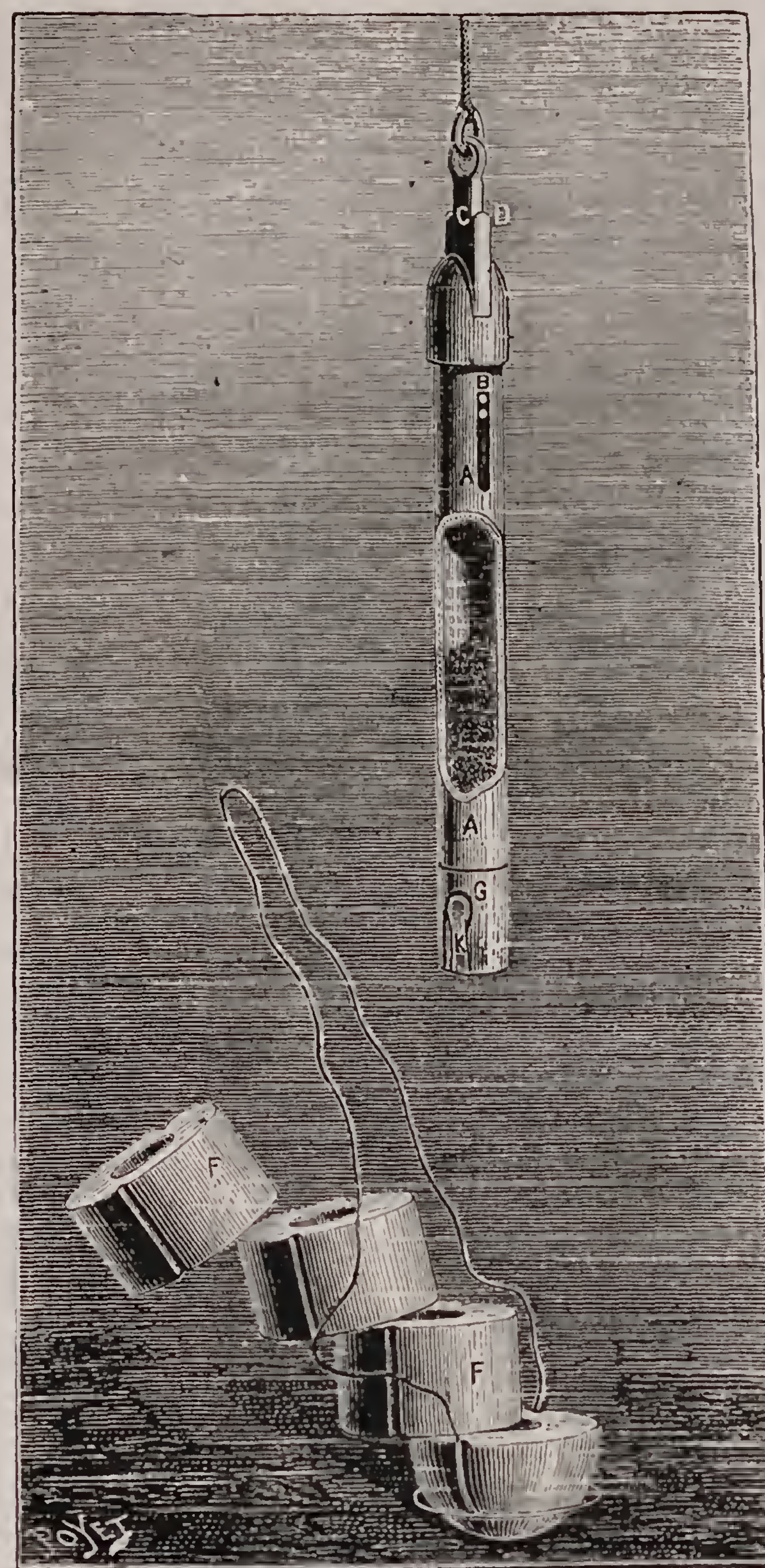
Carpeaux est très bien représenté à l'Exposition rétrospective : le milieu du vestibule d'honneur du Palais des Beaux-Arts est décoré des *Quatre Parties du monde* de sa fontaine du Luxembourg ; on y voit aussi son célèbre groupe de l'Opéra ; et le modèle du grand bas-relief qui décore le pavillon de Flore, des Tuileries, n'est pas bien loin et aussi en très bonne place.

C'est ce bas-relief, — charmant d'aspect, élégant et gracieux, ce qui est assez remarquable d'un génie aussi vigoureux que celui de Carpeaux, — que reproduit notre gravure, et il gagne considérablement à être regardé au Palais des Beaux-Arts, non seulement parce qu'on le voit de plus près et mieux qu'en haut du pavillon de Flore, mais encore parce qu'on ne s'aperçoit pas de son défaut.

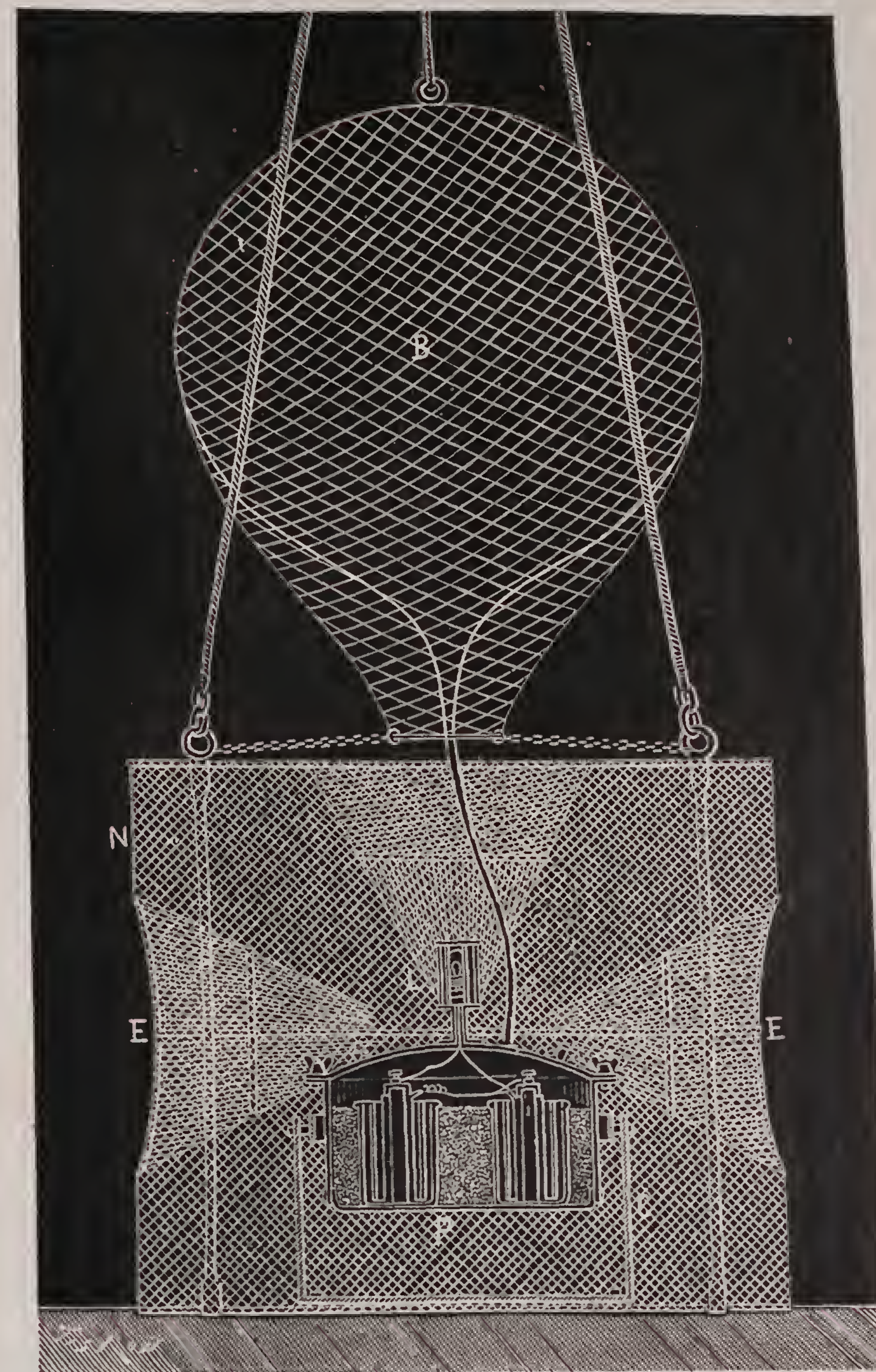
Car, il faut bien le dire, ce groupe magnifique a un défaut, défaut tout relatif d'ailleurs et qui est commun à toutes les œuvres décoratives de Carpeaux : il est trop grand pour sa destination.



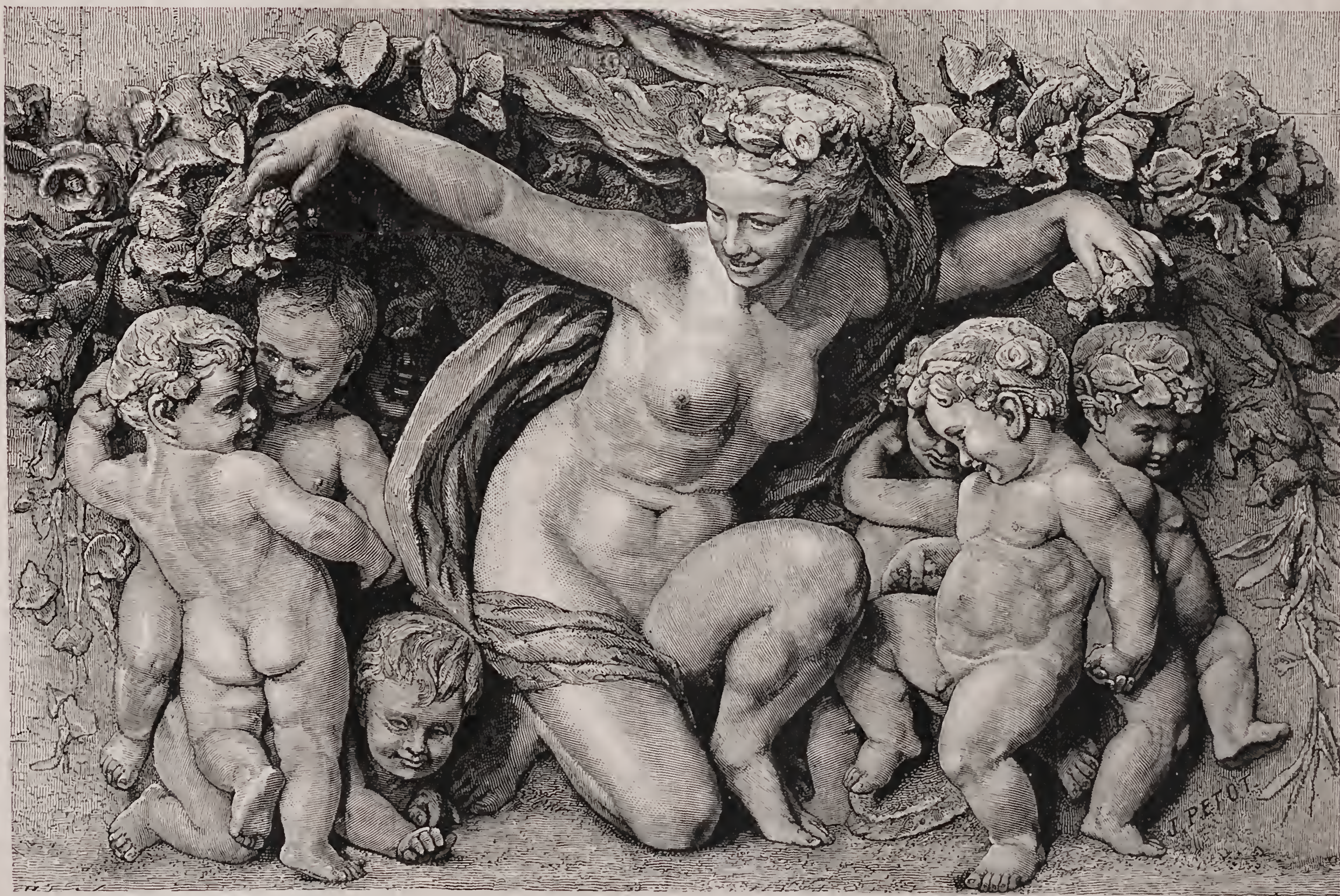
Sondeur à clef.



Manœuvre du sondeur à clef.



Dispositif du Dr P. Regnard pour éclairer les eaux profondes.



La sculpture à l'Exposition. — FLORE, modèle du bas-relief de Carpeaux, au pavillon de Flore.

Il dépasse l'entablement de l'attique et saillit tellement sur la façade, qu'il semble n'avoir pas été faite pour elle, et avoir été collé là après coup; ce que l'on pourrait dire aussi du groupe de l'Opéra, qui détonne de style avec ceux auxquels il devait faire pendant, et qui les dépasse vraiment trop en dimensions.

Je sais bien que le défaut d'ensemble tourne à l'avantage de l'œuvre, car on ne regarde que cela, mais ce n'en est pas moins choquant, surtout pour les autres.

Qu'importait à Carpeaux!... il se sentait si fort au-dessus de tous les règlements et considérations, qu'il ne voulait pas s'y soumettre et travaillait à son gré.

Du reste, il avait, comme on dit, reçu le fameux coup de hache, qui n'est peut-être pas indispensable au génie, mais dont sont également frappés au cerveau beaucoup de grands artistes, et il n'était pas original que dans ses œuvres.

L'anecdote suivante en donnera une idée.

Pendant qu'il travaillait au pavillon de Flore, au groupe qui nous occupe, Napoléon III, qui aimait beaucoup son talent, montait quelquefois le voir après déjeuner, en fumant sa cigarette; quelquefois aussi cela se savait dans le public et les passants s'arrêtaient, espérant voir quelqu'un ou quelque chose, à la grande irritation de Carpeaux, qui n'aimait pas la foule au-dessous de son échafaudage.

Un jour, qu'il y en avait plus que de coutume, l'artiste ramassa des débris de pierre et les mit dans les mains de son visiteur en lui disant, nerveux :

— Tenez, Sire, faites-moi le plaisir de jeter cela sur ces crétins.

Etonné, le souverain ne trouva rien autre chose à répondre que cela ne se faisait pas.

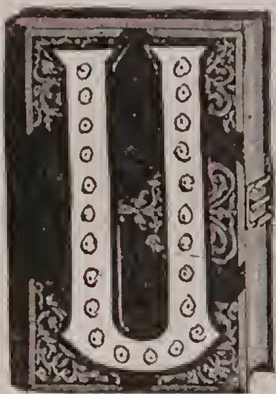
— Comment, cela ne se fait pas, riposta l'autre, alors à quoi vous sert d'être empereur?

Cela passa pour une drôlerie, et c'en était une en effet, d'autant que ce n'étaient pas exactement des pierres que Carpeaux voulait que l'empereur répandît sur ses sujets... à moins qu'on n'exagère les effets de la gravelle dont il était affecté.

LUCIEN HUARD.

LE LIVRE

(*Suite.*)



UNE librairie monstre se présente à nous maintenant, peut-être la première de toutes, c'est la maison Hachette. Les principales pièces de son exposition sont : le *Cantique des cantiques*, traduit par Renan, illustré par Bida; les *Evangiles*, traduction tirée des œuvres de Bossuet, par Wallon, illustrées de 128 eaux-fortes de Bida.

Cet ouvrage, tiré par Claye, passe pour un des chefs-d'œuvre de la typographie moderne, quoiqu'il soit antérieur à l'introduction des procédés nouveaux. Les caractères ont été gravés spécialement, et tout est en rapport avec ce luxe. Aussi un exemplaire sur Hollande vaut-il actuellement 2,000 francs; avec la reliure convenable, en maroquin du Levant, il faut compter 4 ou 5,000 francs. Bida a encore illustré le *Livre d'Esther*, l'*Histoire de Joseph* et l'*Histoire de Tobie*, tirée de la Bible de Lemaître de Sacy.

Il faut voir à côté de cela, le Journal de Mme Jane Dieulafoy, à Suze, avec des illustrations de tous les grands artistes et, l'*Alsace* de Charles Grad, député d'Alsace-Lorraine au Reichstag, et bien entendu député protestataire.

C'est la maison Hachette qui édite cette publication sans rivale, le *Tour du monde*, pour la rédaction duquel les premiers explorateurs de cette époque sont adjoints aux premier dessinateurs; à l'heure qu'il est, la collection comprend 28 volumes, 349 voyages avec 15,500 gravures, 650 plans ou cartes. C'est une œuvre de haute importance et de haut mérite.

Dans la même série géographique, il faut placer la *Géographie universelle*, d'Élisé Reclus, aujourd'hui à son XIVe volume.

Le vieux Duruy, qui a appris l'histoire à deux générations d'écoliers, n'a pas encore déposé les armes et voici la fin de son *Histoire des Grecs*.

Le reste de l'exposition Hachette comporte les collections, toutes célèbres, de la maison, les *Merveilles*, les *Voyages illustrés*, la Bibliothèque des petits enfants et surtout cette chère Bibliothèque rose, qui a tant fait rire et tant fait pleurer de bébés en ce beau pays de France, et même ailleurs.

*
* *

Au quatrième angle du salon d'honneur, nous trouvons la maison Alfred Mame et fils, inutile d'ajouter de Tours, car elle est universellement connue.

Eux aussi sont des fabricants de livres, et c'est un jeu pour leur usine d'abattre dans une journée 15 ou 20,000 volumes reliés. Il faut dire qu'ils en ont un sérieux écoulement, car ils ont pour ainsi dire monopolisé la production des paroissiens et missels. Il y a quelques années, il n'était bon livre de prix, qui ne sortît de chez eux; on est aujourd'hui un peu moins exclusif.

Mais la maison Mame ne fait pas que des paroissiens, et les superbes ouvrages qu'elle expose continuent dignement la série de ses publications antérieures, la *Roumanie*, proclamée un chef-d'œuvre à l'Exposition de 1855, la *Bible*, de Doré, qui date de 1866, le *Charlemagne* qui parut en 1877 et la *Jeanne d'Arc* de 1883.

Le chef-d'œuvre de cette année est *Polyeucte martyr*, tragédie chrétienne en cinq actes, par Pierre Corneille. C'est un grand in-4° orné d'un portrait de Pierre Corneille gravé par Bumey, et cinq eaux-fortes d'après les compositions d'Albert Maignan. Il faut reconnaître que c'est là une édition de toute beauté.

Nous revoyons à côté d'elle la *Bible* avec les 230 grandes compositions, qui consacrèrent définitivement la réputation de Gustave Doré, et la *Jeanne d'Arc*, qui mérite une mention à part par la splendeur de son illustration. Frémiet, J.-P. Laurens, Le Blant, Luminais, Albert Maignan, Rochegrosse, tels sont les noms que l'on trouve au bas des compositions qui ornent ce beau volume.

Le *Charlemagne*, d'Alphonse Vétault, qui eut en 1877 les honneurs du grand prix Gobert de 10,000 francs, est, lui, illustré en grande partie de dessins dans le texte, d'après les manuscrits du IXe siècle.

Parmi les livres d'offices et de piété qui ont fait la réputation de la maison, il faut citer le *Missel romain des sept sacrements*, avec des encadrements en couleur sur fond or

et sept compositions de Ludovic Mouchot. Un autre, dit des *Catacombes*, est illustré par Luc-Olivier Merson, de compositions représentant les sacrements dans les Catacombes.

Un autre encore, les *Heures romaines*, est encadré et illustré hors texte, de vignettes dans le goût du xve siècle d'un très curieux style.

C'est au xvie siècle qu'ont été demandées les illustrations des *Heures de la Sainte Vierge* et il y faut signaler une *Mater dolorosa* en encadrement, qui est de toute beauté.

Mais la perle, c'est le *Livre d'heures* pour mariage, dont les encadrements reproduisent les types de tous les genres de dentelles et de broderies, depuis les origines jusqu'à nos jours. C'est bien un peu mondain, étant donné surtout que la comtesse de Flavigny a agrémenté les textes du rituel, d'un petit manuel du mariage, non puéril mais honnête, mais c'est si joli qu'il n'y a qu'à admirer.

∴

Au milieu de ce petit salon d'honneur qui paraît devoir accaparer toute l'étendue de cet article, est une vitrine qui renferme les jolies éditions Conquet. La librairie Conquet n'édite rien, elle réédite, ce qui lui permet de ne choisir que des chefs-d'œuvre consacrés; mais aussi quelles merveilles d'écrins elle donne aux diamants qu'elle a préférés. Il faut voir ces petites éditions pour se faire une idée du charme de ces légères illustrations fondues avec le texte.

A côté est l'éditeur Lemerre, éditeur des poètes, et qui a trouvé moyen de s'en faire trois mille livres de rente et plus. Ce que la librairie du passage Choiseul a déversé d'hexamètres et de *quelconcomètres* sur la société contemporaine, est tout simplement fabuleux. Ce n'est pas qu'il entre grand'chose dans chacun de ses volumes, qui réalisent le summum dans l'art de vendre 3 fr. 50 une majorité de feuilles blanches sous une couverture de même métal. Mais ses volumes sont innombrables, et il faut vraiment ne pas avoir quelques centaines de francs dans sa poche pour résister au plaisir de se voir éditer chez Lemerre, marchand à la toilette pour les Muses et maréchal ferrant du cheval Pégase.

∴

Le salon d'honneur synthétisant à peu près l'art du Livre en France, nous nous contenterons de passer rapidement en revue les autres expositions.

Les grandes imprimeries sont représentées principalement par Chaix et Paul Dupont. La première avec ses tirages d'actions et ses cartes géographiques commerciales qui sont un des succès de librairie de ce temps; la deuxième avec de magnifiques travaux administratifs et l'importante collection des Archives parlementaires, de 1787 à 1880.

La maison Berger-Levrault, qui dispute avec la maison Paul Dupont la prééminence en matière de travaux administratifs, occupe une longue vitrine, dans laquelle elle montre non seulement des ouvrages courants, mais encore des publications de grand luxe, comme la *Lorraine*, qui est un des plus beaux volumes qui aient été publiés sur nos provinces. La maison Berger-Levrault a édité une Bible en petit texte, qui peut être comparée aux meilleures éditions sortie des presses anglaises de l'université d'Oxford, qui ont pour ainsi dire le monopole de ces publications.

La *Bibliothèque Charpentier*, collection de romans à 3 fr. 50, dont la couverture jaune est pour ainsi dire devenue l'enseigne du roman français, présente à côté de cette première collection, la *petite bibliothèque*, où les mêmes volumes sont réduits au format de poche. Au milieu de ces petits volumes on s'étonne un peu de trouver l'immense édition de la *Rue à Londres* de Jules Vallès.

Il faudrait consacrer tout un chapitre aux éditions de Victor Hugo. Nous avons celle d'Hetzel, celle d'Hachette, celle de Hugues, celle de Testard, etc., etc.

Cette dernière, dite édition nationale, est en cours de publication; elle formera avec le Molière du même éditeur, un superbe ouvrage qui a l'inconvénient d'être bien mal commode pour la bibliothèque, à cause de son format carré.

La maison Quantin présente, entre autres, deux ouvrages hors ligne, l'un *Tunis et ses environs*, par Charles Lallemand, et illustré d'aquarelles d'après l'auteur, est un monument élevé à la gloire de Tunise la sainte, la glorieuse, de Tunise la blanche, comme disent les Arabes. L'illustration en fac-similé d'aquarelle, très *chimique*, très moderne, est absolument ravissante.

Le *Paris*, d'Auguste Vitu, avec 500 dessins inédits de tous les dessinateurs de l'époque, est d'un aspect plus sévère; il serait parfait si le caractère, le fameux elzévir lèpre dont la typographie française est dévorée, ne donnait au texte un coup d'œil maigre, peu en rapport avec la largeur de l'illustration.

Mais où la maison Quantin triomphe, c'est dans l'imagerie. Faire avec les procédés modernes, les dessinateurs les plus en vogue, et le meilleur esprit français, des images d'Épinal, tel était le rêve. On a si bien atteint le but qu'on l'a dépassé et les enfants n'ont pas mordu aux nouvelles images, qu'avaient dessinées pour eux Job et Caran d'Ache, qui est à Job ce que Jules Romain est à Raphaël, et Legrand, et Ferdinandus, tous les maîtres du dessin à la plume. Par contre les parents se sont régalés de ces charmantes fantaisies si parfaites d'exécution et cependant ne coûtant qu'un sou pièce. C'est toujours un résultat, cela.

Nous finissons, en avouant combien cette revue est incomplète, par un coup d'œil sur les vitrines d'une maison qui nous est amie. Je veux parler de l'imprimerie Charaire des presses de laquelle sort cette publication. L'imprimerie Charaire s'est fait une spécialité des grands tirages populaires illustrés. Sait-on que certaines de ces livraisons qui se vendent 10 centimes, sont, à l'occasion de leur lancement, tirées à 2 ou 3 millions d'exemplaires?

C'est la maison Charaire qui tire ces travaux et ce sont ces travaux qu'elle nous montre, en ayant soin de mettre à la bonne, à la meilleure place, le *Livre l'or de l'Exposition*, ce dont nous la remercions bien sincèrement.

PAUL LE JEINISEL.

L'Éditeur-Gérant : L. BOULANGER.
Papier des Papeteries Firmin-Didot et Cie, 2, rue de Beaune, Paris

Imprimerie Charaire et fils, à Sceaux.



LE BALCON EXTÉRIEUR DU DOME CENTRAL (PALAIS DES EXPOSITIONS DIVERSES).



EXPOSITION UNIVERSELLE — LE THÉATRE ANNAMITE



EXPOSITION UNIVERSELLE. — MAISON VÉNITIENNE



LES ABORDS DE L'EXPOSITION UN JOUR DE FÊTE.



Les trois Rires, par feu Marie Baczkirhtzeff.

LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION, SECTION RUSSE



Dans la section russe, comme dans presque toutes les Expositions étrangères du Palais des Beaux-Arts (Angleterre et Italie exceptées), une grande partie des artistes, plus ou moins habitués de nos Salons annuels, ne sont Russes que de nationalité.

Sur les 68 peintres, dont les tableaux garnissent deux salles et la moitié d'une troisième, partagée avec l'Autriche, il y en a 5 qui habitent à Varsovie, 2 à Cracovie, 3 à Munich, 2 à Bruxelles et 28 à Paris, sans compter ceux qui sont morts, comme Jean Kramskoï, portraitiste distingué, représenté là par quatre tableaux, dont un, la *Lecture*, est très remarquable, et cette pauvre petite Marie Bachkirtzeff, dont on a réuni dix tableaux à l'huile, un portrait au pastel et une statuette en bronze, car elle s'essayait dans tous les genres, cette jeune fille qui avait déjà le talent, bien que son réalisme ne soit pas toujours très vrai, et qui aurait trouvé la réputation, en abandonnant les sentiers déjà battus par Bastien Lepage.

Malgré cela, et bien que la plupart des toiles exposées aient été peintes à Paris, l'Exposition russe, de beaucoup inférieure à celle de 1878, a un caractère russe presque aussi tranché, parce que c'est à la mère patrie que les artistes ont demandé leurs sujets.

Il y a quelques exceptions à faire à cette règle, faisons-les tout de suite, en commençant par M. Georges Lehmann qui a un nom allemand et un talent parisien. Cet artiste a six portraits : une dame en noir, une dame en bleu clair, une demoiselle en rouge avec fourrures, une dame en blanc, une dame en corsage noir avec manches blanches et une dame en costume du directoire, qui sont très regardées et méritent de l'être.

Non loin de là, toujours dans le salon mitoyen avec l'Autriche, M. Alexis Harlamoff occupe tout un panneau avec une série de très jolis cadres en bois découpés, grands et petits, contenant des peintures charmantes : têtes d'études, portraits et une très jolie toile de genre, intitulée *Comment on fait un bouquet*.

Le n° 41, *Intérieur normand*, fait contraste avec les neuf peintures aux couleurs chaudes de M. Harlamoff; et par le cadre, qui n'est pas découpé et par le sujet qui est sombre; on en pourrait dire autant de la nature morte du même artiste, mais il n'était pas indispensable qu'il peignît un casque et une potiche bleue, avec des tons empruntés à la palette vénitienne.

Une exposition encore bien française est celle de M. Ivan Pranishnikoff, qui se compose de neuf peintures et de vingt-cinq dessins, aquarelles et gouaches, le tout, petit, très petit, d'un travail peut-être un peu minutieux, mais exquis.

C'est bien aussi une note française que donne le plafond de M. Constantin Makowski, représentant le *Jugement de Pâris*, mais du français du XVIIIe siècle, qui rappelle les peintures décoratives de Lagrenée.

Du reste, ce n'est pas la note ordinaire de M. Makowski, qui a exposé cinq peintures de genres différents : un portrait, un campement de tziganes, très chaud, très animé, une fantaisie très dramatique, le *Démon*, tirée d'un poème de Lermontoff, et la *Mort d'Ivan le Terrible*, qui occupe tout le fond du deuxième salon et qui arrête tous les regards, c'est, d'ailleurs, un tableau saisissant, dont la composition est peut-être un peu théâtrale, mais véritablement dramatique, et dont l'exécution est remarquable.

Le Jury n'a cependant décerné à M. Makowski qu'une première médaille, comme à MM. Harlamoff et Lehmann et comme à M. Szimanowski, dont la *Rixe de montagnards polonais dans un cabaret* est d'une science de composition, d'une largeur d'exécution, qui font de cette scène de mœurs un véritable tableau d'histoire.

On pourrait croire, après cela, qu'il n'y a pas eu de médaille d'honneur; si, il y en a une, décernée à M. Joseph Chelmonski, artiste de grand talent certainement, surtout

dans la représentation des chevaux, mais dont l'exposition, composée de trois scènes de mœurs de la Pologne et d'un marché aux chevaux, n'est pas précisément la plus remarquée.

Ce qu'on regarde le plus dans la section russe, ce sont les tableaux d'histoire, et ils sont relativement nombreux, ce qui ne les empêche pas d'être très grands, la place ne manque pas.

Dans la première salle, il y en a quatre immenses : *L'Épisode de la Terreur*, qui a valu une seconde médaille à M. Swiedmski; *Une Revue de cavalerie polonaise passée par le grand duc Constantin en* 1824, qui est une très curieuse restitution des costumes de l'époque, par M. Jean Rosen; le *Calvaire*, de M. Adalbert Piechowski, qui est bien composé, en dehors du moule classique, mais peint de couleurs si claires et si tranchées, et placé si haut, qu'on pourrait le prendre pour un immense panneau de céramique, et le *Bon Samaritain* que M. Trembacz présente d'une façon très naturelle, sinon très naturaliste, et sous un ciel qui ne serait pas assez oriental pour les chameaux de la caravane, qu'on aperçoit au second plan, si les ombres de la nuit n'en avaient éteint la chaleur.

Dans la seconde salle, il y a de M. Casimir Alchimowicz, des Funérailles de Gédymin, grand-duc de Lithuanie, qui font grand effet, bien que le cortège soit un peu embrouillé vers la droite, mais sur la gauche, il y a des groupes superbes se détachant en cru, comme les arbres au milieu desquels ils défilent, sur un ciel très clair reproduit par les eaux du premier plan.

Non loin est le roi de Pologne, Casimir le Juste, jouant de l'orgue au milieu de ses courtisans fort habilement groupés par M. Adalbert Gerson, qui a même exposé un carton dessiné à la sépia ou au bitume, représentant la propagande du christianisme en Lithuanie.

Cet immense carton, qui occupe tout le fond de la troisième salle, indique de sérieuses études des grands maîtres en l'art historique décoratif, mais une étude moins sérieuse de la perspective, car les personnages du second plan sont plus grands que ceux du premier.

Dans des dimensions moindres il y a encore des tableaux d'histoire, notamment le *Retour de Moïse du mont Sinaï* par M. Thadée Popiel, et quelques tableaux de genre historique, comme le *Belinski malade* de M. Alexis Naoumoff, la *Dispense des Capucins*, scène italienne gaiement peinte par M. Wiesilowski, l'*Innocent*, un pauvre fou que taquinent des dames du moyen âge, bien mises en scène par M. Nicolas Kochleff, *Près d'un berceau* de M. Mankowski, *Jesryboth*, tableau que M. Samuel Hirzenberg a peint avec des couleurs si sombres qu'il faut le regarder longtemps pour y découvrir quelque chose; ce qui est aussi un peu le cas de l'*Expropriation en Galicie*, de M. Zelechowski, mais au moins la scène est touchante.

Le genre proprement dit n'est pas représenté par de nombreux tableaux, dans la section russe. Après les œuvres de Mlle Bachkirtzeff, les *Orphelins* de Mlle Dulamba qui l'imite, on pourrait tout citer sans trop s'attarder, mais les types de *Fumeur* et de *Musicienne* de M. Knoop, ceux de M. Malicheff, ne sont pas d'un grand intérêt, on remarque plus, dans le genre lugubre, la *Sépulture d'un suicidé* de M. Jules Fedders, dans le genre gai, *Devant l'autorité* de M. Kouznetzgoff et dans le genre brillant la *Fantasia de Cosaques de l'Ukraine* de M. Pawliszak. Je n'oublie pas le *Marché aux légumes de Varsovie*, qui a valu une seconde médaille à M. Pankiewicz, mais les légumes, fort bien peints du reste, avec leurs couleurs brutales, y jouent un rôle si prépondérant que je le classerais volontiers parmi les natures mortes qui, d'ailleurs, ne sont pas là en grand nombre, pas plus que les fleurs, qui n'ont qu'un représentant dans la section russe. M. Robert Rohmann, lequel a envoyé aussi un portrait et trois paysages français, dont deux normands.

Il y a d'autres paysages français : ainsi M. Victor Gedroytz a trois vues de Biarritz; M. Tovstoloujeski, deux vues prises à Veules, mais les paysages russes sont bien plus nombreux.

M. Endogouroff a obtenu une seconde médaille pour ses trois tableaux, et c'est certainement une médaille bien placée, mais les deux de M. Aivasowski qui doit être le doyen des artistes russes, puisqu'il a eu une troisième médaille au Salon de 1843, ne sont pas non plus sans mérite; il est vrai que ce sont des marines.

Marines aussi les paysages de M. Cosme Lysenko, mais ils n'en sont pas moins agréables.

Je ne reviendrai pas sur les portraits, les artistes russes n'en ont pas abusé, du reste, et je serai bien près d'avoir tout dit quand j'aurai parlé de M. Szindler, le seul peintre de la section qui ait exposé des études de nu...

Il en a deux, qui sont d'ailleurs de vrais tableaux, l'un représente une jeune fille au bain, qui tourne le dos et qui est vêtue d'un petit fichu de gaze, placé un peu bas, l'autre est une Ève, vue de face et très agréable à voir, malgré le serpent qui se croit obligé de l'accompagner.

A vrai dire, il y a bien encore dans la troisième salle un tableau où il y a de la chair fraiche, sous les apparences d'un modèle du sexe féminin, couchée nue dans l'atelier d'un peintre, mais comme ce tableau ne porte ni numéro ni signature, je n'en parle que pour mémoire.

C'est aussi un peu pour mémoire que je parlerai de la sculpture, qui n'est pas représentée dans la section russe, d'une façon bien remarquable, il y a cependant des œuvres de valeur, puisque M. Pierre Tourgueneff, élève de Fremiet, a obtenu la médaille d'honneur, ses statues équestres représentant un pasteur du steppe, et un Véneur du moyen âge, sont d'ailleurs très bien.

Fort bien aussi l'Ermark, conquérant de la Sibérie, qui a valu une deuxième médaille à M. Kafka.

Le Jury n'a décerné ni première, ni troisième médaille et ce n'est pas bien étonnant, puisqu'il n'y a que sept artistes qui exposent, mais il a donné trois mentions honorables, de sorte que sauf un autre artiste, il n'y a que M. Bernstamm qui n'ait rien eu.

C'est pourtant lui qui a le plus travaillé, car il a envoyé douze pièces dont dix bustes de célébrités parisienne, mais c'est peut-être bien à cause de cela, et je ne serais pas étonné du tout que le jury ait voulu lui apprendre que la sculpture ne se faisait pas à la douzaine.

Lucien Huard.

CONSTRUCTIONS TRANSPORTABLES EN CARTON



La Tour Eiffel, la grande galerie des Machines de cette merveilleuse Exposition de 1889, devant laquelle pâlira le souvenir de celle de 1878, le pont du Garabit, tous chefs-d'œuvre de légèreté et de miraculeux équilibre, marquent bien l'apogée du siècle d'acier.

C'est entendu, tirons un trait et entrons, si vous le voulez bien, dans le siècle du papier.

Tout en fer: c'est la formule d'aujourd'hui. Tout en carton; voilà celle de demain; et déjà, cette cellulose qui se présente à nous sous les aspects les plus diverses, s'insinue, se plie à toutes les besognes, satisfait à toutes les nécessités, s'assouplit pour remplir tous les rôles.

Je ne parle bien entendu, que pour mémoire, des nombreux usages déjà connus du papier, tel que nous l'employons journellement. Il est bien inutile de rappeler ici la consommation colossale qu'en font le livre et surtout le journalisme, ce champignon, — vénéneux quelquefois, — poussé sur notre curiosité et notre soif de connaître... ce qui se passe chez le voisin.



Kiosque hexagonal, en carton.

Mais combien le champ des applications du papier, du carton et de la pâte elle-même, s'est élargi depuis quelque temps?

C'est l'Amérique qui a donné le branle, et l'Angleterre a suivi. Notre pays s'est longtemps montré réfractaire, et je ne crois pas qu'on y puisse compter de bien nombreuses fabriques d'objets utilisant ces matières premières, en dehors de l'important établissement de MM. Adt frères, à Pont-à-Mousson. Nous ne pouvons qu'engager à voir à la classe 29, la charmante exposition des produits de cette maison.

Le carton se prête à de multiples et invraisemblables transformations. Cela commence au bouton de bottines, pour finir par la roue de wagon; on fabrique des tonneaux à pétrole, et des tabatières, des cuvettes et des maisons.

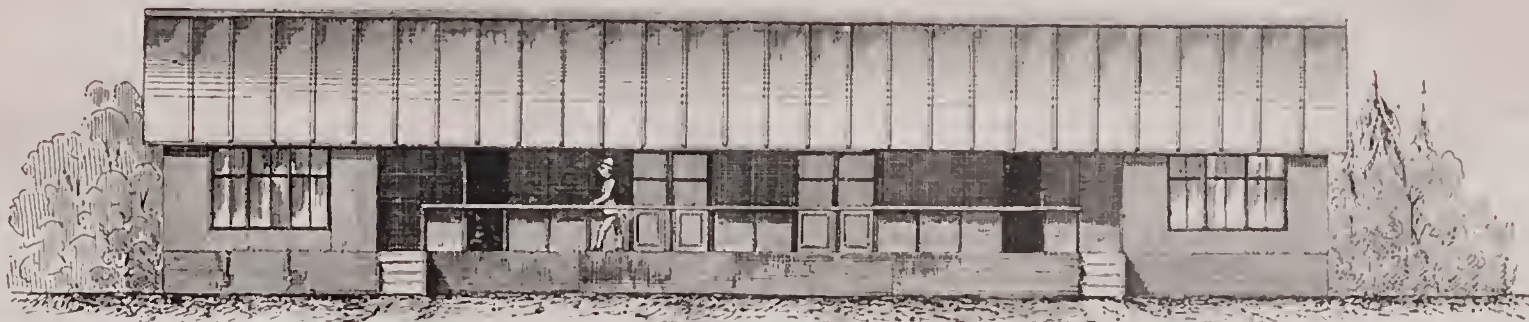
Arrêtons-nous à cette dernière application, car aussi bien, on peut réaliser en carton, si nous en jugeons par les échantillons exposés à l'Esplanade des Invalides, des habitations élégantes et logeables, légères et transportables, qui nous permettront dorénavant de nous déplacer à notre gré, comme l'escargot et la tortue, avec notre logis sur le dos.

On a bien ouï parler déjà de maisons faites en papier, au Japon ou en Amérique. Mais, outre qu'on n'a jamais cherché à les acclimater en Europe, ces constructions ne

comportaient guère l'emploi de l'excellent papier japonais, qu'à l'état de panneaux tendus sur des châssis. La carcasse, l'ossature, était toujours en bois ou en fer, et le carton n'entrait là que comme un accessoire, servant uniquement à constituer les parois.

La maison Adt fait mieux et tend de plus en plus à remplacer tous ces matériaux par de la cellulose, préparée spécialement pour cet usage, comprimée, extrêmement résistante en même temps que légère.

Dans le système Espitallier, que cette maison exploite,



Maison en carton pour pays chaud.

le carton se plie à toutes les formes et donne aussi bien des longerons ondulés comme des fers zorés, des U, des cornières, que des panneaux estampés avec dessins et décors en relief.

L'élément de la construction, aussi bien pour la muraille que pour la toiture, est un vaste panneau creux d'environ 3 mètres de long et d'une largeur qui peut varier de $0^m,80$ à $0^m,60$. Ses deux parois sont constituées par deux lames de carton de 4 millimètres d'épaisseur, entre lesquelles on ménage un vide d'environ $0^m,10$.



Petit chalet en carton.

Le châssis qui maintient cet écartement et sur lequel sont fixées les parois, est formé de longerons en U ou en V, disposés de telle sorte que deux éléments voisins s'emboîtent l'un dans l'autre, et qu'il n'y ait plus qu'à abattre un crochet pour les lier solidement ensemble.

Lorsque les panneaux de toiture sont posés et emboîtés, on assure l'étanchéité au moyen de couvre-joints et de tuiles faîtières également en carton.

Le plancher?

Mais il est formé de panneaux de même matière soutenus sur des solives en V.

Une telle construction ne pèse pas plus d'une trentaine

de kilogrammes par mètre carré couvert ; aussi la première application qui vient à l'esprit est de l'utiliser pour l'installation d'un matériel d'ambulance mobile, que les services sanitaires réclament depuis fort longtemps.

Ce type de construction aurait 5 mètres de large et une hauteur de murailles de 2m,50 à 3 mètres. Quant à la longueur elle varierait évidemment suivant le nombre de lits qu'on y voudrait mettre, à raison de 1m,60 par lit. Il y aurait une fenêtre entre deux lits.

La ventilation se ferait tout naturellement. L'air vicié étant pris à l'angle de la muraille et du toit, par des ventelles d'appel, parcourrait toute la toiture entre les deux parois et s'échapperait sous la tuile faîtière, légèrement exhaussée.



Le montage d'une ambulance mobile.

Le poids maximum par lit ne dépasserait pas 150 kilogrammes et le prix 190 francs, ce qui fait ressortir une dépense de 50 francs environ par mètre carré couvert.

Pour tout autre usage, il est possible de réaliser la distribution la plus convenable ; c'est ainsi que nous donnons une gravure représentant un type d'*habitation pour les pays chauds*, établie sur un soubassement ou socle, qu'il serait facile de construire sur place et avec les matériaux du pays.

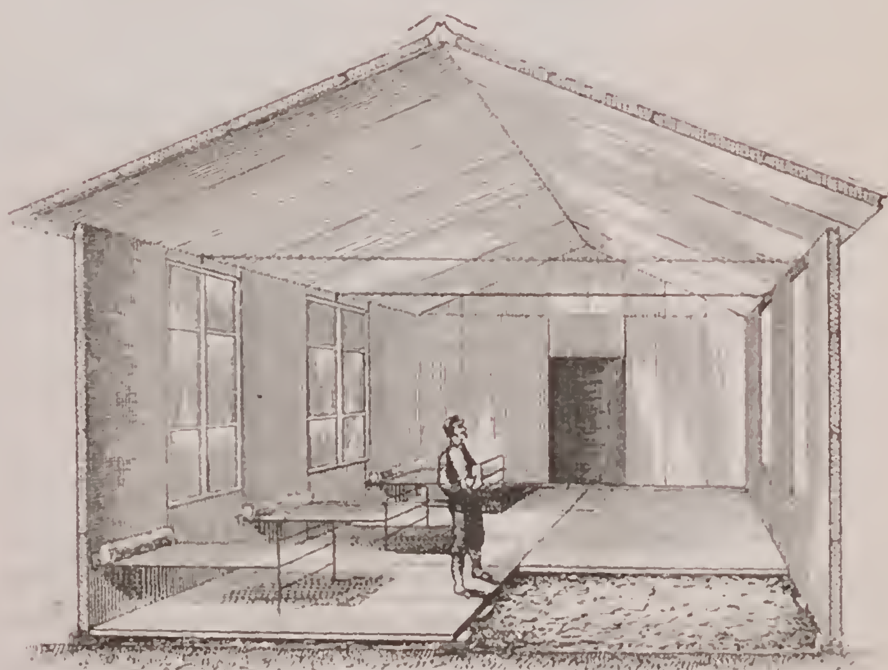
Ce type comporte des galeries ou verandas le long des façades. Il constitue également une agréable maison pour saison de bains de mer, ce qui n'est point à dédaigner, lorsqu'on songe à la difficulté que l'on trouve à se procurer une installation confortable, pour un prix modique. Cette construction a 23 mètres de long sur 9m,40 de large ; elle coûte 11,000 francs ; mais il est possible de la réduire et l'on aurait un chalet très simple et très pratique composé d'une salle à manger centrale, 3 petites chambres latérales et une cuisine, le tout de 8 mètres sur 6, pour 2,400 francs.

Dans un autre genre, voici maintenant toute une série d'excellents petits chalets, pouvant servir pour la vente des journaux, des tickets, menus objets de toute sorte.

Les uns, rectangulaires, se prêtent à des installations foraines, ou sont susceptibles de servir de bureaux sur des chantiers, de postes d'aiguilleurs, etc.

Les autres sont hexagonaux, soutenus sur d'élégantes colonnettes en carton, et montrent bien tout le parti qu'on pourrait tirer de semblables constructions pour des kiosques de jardin, par exemple.

Voilà toute une industrie naissante, à laquelle nous souhaitons tout le succès qu'elle mérite ; ce système est du reste tellement pratique et commode que nous ne doutons pas qu'il ne fasse fureur d'ici peu de temps ; car *ces constructions* ont les avantages de la légèreté, du bon marché et du transport facile ; mais, en même temps, elles n'ont pas les inconvénients du provisoire : elles sont habitables, grâce aux doubles parois enfermant un matelas d'air mau-



Coupe d'une ambulance mobile.

vais conducteur qui empêche les variations brusques de température. On pourrait, du reste, remplir ce vide avec des isolants légers (laine de scorie ou cofferdam).

La petite maisonnette spécimen que nous avons vu, était du plus gracieux effet ; les parois, avec leurs dessins



Ambulance mobile.

en relief, imitaient le vieux cuir ; dans les intérieurs, on avait ménagé des encadrements blancs et bleus, donnant la note gaie d'une faïence d'art.

Il n'y avait pas jusqu'à l'ameublement (tables et chaises), qui était construit également en carton et fort joliment décoré. Je n'ai pas besoin de dire si cet ameublement était léger.

Alfred Grandin.

ÉTATS-UNIS

(Suite et fin.)



Il n'y a pas ici que de la grande et belle orfèvrerie ; la *camelote* d'or et d'argent ou de métaux d'alliage, tient une grande place dans l'exposition des États-Unis. Il faut croire que le luxe des bijoux d'or est porté très haut et descendu très bas, à voir la quantité de menus objets d'or ou dorés, que renferment les vitrines du dernier salon.

Tout cela tient autant de la petite mécanique ou de l'horlogerie amusante, que de la bijouterie. Il y a des boutons de manchettes qui sont machinés comme le cinquième acte d'un drame du boulevard. Il y a aussi de petits ustensiles d'or.

Parmi ces derniers il faut citer les plumes à écrire. L'Amérique tout entière a la toquade des plumes d'or. C'est là une innocente manie, qui ne saurait tenir devant un raisonnement, si les manies et la raison pouvaient avoir quelque chose à débrouiller. Les Américains trouvent la plume d'or plus économique, parce que, disent-ils, elle est inusable. On vous garantit facilement dix ans une plume d'or. Il est vrai que d'ici dix ans le roi, l'âne ou moi nous mourrons, comme dit le bon la Fontaine.

Mais cette plume avec ses pointes d'iridium (?) ou de diamant coûte, au bas mot, 25 francs, c'est-à-dire le prix de 10 boîtes des meilleures plumes d'acier, lesquelles dix boîtes contenant environ 2,000 plumes, vous permettent de changer de plume tous les deux jours pendant plus de dix ans, ce qui peut suffire au calligraphe le plus exigeant.

Mais voilà, la plume en or vous a un petit air de progrès américain qui séduit les Yankees, et leur fait regarder de haut en bas, cette plume de fer qui n'est pas sans beauté et qu'Alfred de Vigny se déclarait fier d'avoir placé sur le cimier doré de ses ancêtres.

Autre invention pour écrire, la plume *stylographique*. Celle-là n'est pas une plume, à vrai dire, c'est simplement un tube au bout duquel, sous l'action capillaire, perle constamment une microscopique goutte d'encre, que la plume dépose sur le papier à peu près à la façon d'un pinceau. C'est bien joli, quoique l'écriture qui ressemble à celle que fournit un crayon, perd, par l'emploi de cet outil, tout caractère et toute personnalité, mais cela se détraque comme une montre de pacotille, et comme il faut envoyer la plume en Amérique pour les réparations cela finit par coûter aussi cher d'entretien qu'une danseuse de l'Opéra.

Mais les Américains ont mieux fait que de perfectionner les plumes, ils les ont complètement supprimées et voici maintenant, non plus un type, mais huit ou dix types de machines à écrire. Sauf deux, tous ces systèmes sont basés sur l'emploi d'un clavier dont les touches actionnent les lettres qui viennent s'imprimer sur une feuille de papier. En France on est un peu rebelle à la machine à écrire. Mais en Amérique elle fonctionne partout, certains systèmes ont déjà plus de dix ans de pratique courante et donnent d'excellents résultats.

*
* *

Dans une petite vitrine, nous trouvons une bijouterie toute spéciale faite en écaille de poisson, il est impossible de rien rêver de plus gracieux et de plus léger que ces fleurettes dont les pétales ont la finesse et le brillant de la nature. Ces jolies choses compensent un peu l'épouvantable manque de goût que trahissent, à côté, des corsets *historiés*, c'est-à-dire piqués d'arabesques ou de scènes patriotiques américaines. C'est tout bonnement hideux et je ne sais pas femme de France qui consentirait à se mettre sur le dos ces images d'Épinal en étoffe, fût-ce le *corset du Centenaire*, dans les étoiles duquel resplendissent nos couleurs nationales, qui ne s'attendaient certes pas à pareille fête.

*
* *

Dans les vitrines d'armes, on chercherait vainement les fameux rifles kentuckiens avec lesquels nos amis les trappeurs de l'Arkansas sont censés accomplir de si beaux exploits. Ce que l'on trouve surtout ce sont les Winchester à répétition. Il y a toute la collection des modèles depuis 1873. Alors le winchester tirait 16 coups dans une minute, il en tire aujourd'hui 120, ce qui est un progrès notable puisque cela permet en 60 secondes de priver de leur mari, de leur fils, de leur frère, leur père ou de leur fiancé 104 femmes, filles ou enfants, de plus qu'il y a 16 ans. Si vous n'êtes pas content de ce résultat, c'est que vous êtes difficile.



L'EXPOSITION DES ÉTATS-UNIS. — FAÇADE SUR LA GALERIE DESAIX.



UN COIN DU VILLAGE ALGÉRIEN, A L'ESPLANADE DES INVALIDES.

Mais embouchons des trompettes moins guerrières. Voici un outil essentiellement pacifique, c'est la machine à balayer. Celle-là est, il faut le reconnaître, à la fois ingénieuse et utile. Toutes les ménagères savent la difficulté qu'il y a à balayer un tapis; les poussières et les duvets rebelles s'attachent obstinément au tissu. Avec la machine à balayer, aussitôt prise aussitôt enlevée; la poussière s'emmagasine au fur et à mesure du balayage dans un réservoir de métal, qu'il suffit de vider lorsque le balayage est terminé.

*
* *

Le tabac a une importante et curieuse installation, dont les produits renommés de la Virginie font tout les frais. C'est d'abord un immense tableau entièrement exécuté en cigarettes et en ficelle de tabac (*tabac à chiquer*) qui représente, en grandeur nature, un bonhomme de fumeur qui est la marque de fabrique des tabacs de Virginie. C'est ensuite un canon exécuté, avec ses roues et son affût de campagne, entièrement avec des cigarettes. Une mappemonde en tabac à chiquer représenterait, si l'on déroulait le fil qui la compose, une longueur de 40 kilomètres : tout cela n'est certes pas très artistique mais cela n'empèche pas qu'il y a foule pour admirer ces usages contre nature du *petun* que Dieu fit pour bourrer dans les pipes, ou rouler en cigares blonds.

*
* *

Les voitures sont surtout représentées par de légers équipages de course à un cheval ou à deux chevaux. Les voitures sont fort bien comprises, pas de poids inutiles tout en laissant la force nécessaire aux organes essentiels. Une *araignée* à deux chevaux, avec siège confortable pour deux personnes, ne pèse que 67 kilogrammes. Pour les voitures de luxe, si elles n'ont pas l'élégance des coupés ou des victorias que *signent* Belvalette ou Binder, ce sont, néanmoins, des véhicules confectionnés d'une façon cossue et très soignée.

*
* *

Il nous reste à voir maintenant l'importante exposition d'électricité qui termine cette partie de la section des États-Unis. Mais de cette exposition nous distrairons entièrement l'exposition d'Edison qui n'est, à peu de chose près, que la répétition de son exposition personnelle dans la Galerie des Machines, laquelle exposition vaut bien qu'on lui consacre une étude spéciale.

Nous avons ici, en dehors d'Edison, l'exposition de ses concurrents dont un certain nombre lui disputent même la paternité de quelques-unes de ses inventions.

Graham Bell est, sinon l'inventeur, du moins le véritable vulgarisateur du téléphone, il montre la série des appareils qui, de tâtonnements en tâtonnements, sont arrivés au téléphone actuel. Il y a un grand poteau, grandeur nature portant les cloches et les poteries de suspension pour la téléphonie à grande distance, il y a surtout un tableau bien instructif, qui montre quel développement rapide la téléphonie a pris aux États-Unis. A l'heure qu'il est, tandis qu'en France nous hésitons encore sur la valeur de ce système de transmission, il y a aux États-Unis un capital de plus d'un quart de milliard engagé dans les entreprises téléphoniques, et la téléphonie unterurbaine, qui n'est encore chez nous qu'une expérience ou peu s'en faut, est chez les Américains du Nord aussi bien entrée dans les mœurs que peuvent l'être la télégraphie ou le chemin de fer.

Le jour ou Edison aura inventé, — et il l'inventera, — son *téléphote*, c'est-à-dire l'appareil qui transmettra la vue comme le téléphone transmet le son, il est certain que les communications téléphoniques quintupleront du jour au lendemain.

Elisah Gray revendique également la paternité du téléphone. Il a depuis fort longtemps dirigé ses recherches dans le sens des appareils à transmission de son. Il y a vingt-cinq ans qu'il était arrivé à transmettre une octave complète; il est vrai que la modulation n'est pas l'articulation. Mais il a, outre cela, résolu le problème de la transmission de l'écriture par le *Télautographe*, qui est certainement supérieur à tous les télégraphes écrivains; pour la netteté de son impression.

Tainter est l'inventeur d'un *graphophone*, qui n'est autre chose que le phonographe genre Edison, ayant comme celui d'Edison les tuyaux acoustiques en verre que l'on place dans les oreilles. Je me garde bien de trancher la question de supériorité pas plus que celle de priorité. C'est surtout en Amérique que la concurrence est l'âme du commerce et là-bas on s'établit fabricant et marchand d'inventions, comme chez nous fabricant de parapluies et marchand de porcelaine. Chez nous les inventions sont l'œuvre de savants qui travaillent dans le silence du cabinet. Chez eux, le savant s'établit usinier, avec deux ou trois mille collaborateurs ouvriers et la fabrique, — c'est le nom même que les Américains donnent à Menlo Park, la demeure d'Edison la fabrique, dis-je, doit abattre, bon an mal an, son chiffre d'inventions.

Usinier aussi Elihu Thomson, que nous retrouverons à la Galerie des Machines avec ses appareils en fonctionnement et ses produits. Celui-là s'est attaché à l'étude de l'électricé elle-même, plus que des moyens qui la produisent et il connait cette personne insaisissable mieux qu'homme du monde.

*
* *

Nous voici au vestibule qui termine l'Exposition américaine des industries diverses et il ne reste plus à signaler que de curieux bois pétrifiés provenant des forêts préhistoriques de l'Arizona. Ces bois sont tellement pénétrés par les sels calcaires, qu'ils sont susceptibles de recevoir le même poli que le plus beau marbre.

Si l'on ajoute à cette finesse de grain la variété de teintes et de veines que produisent les diverses couches de l'aubier pétrifié, on voit que ces bois-pierres ont de remarquables qualités décoratives et il serait vraiment fort joli de les employer dans l'ameublement.

Disons pour quitter ces lieux, un bonsoir amical à la statue de Lafayette, réduction de l'œuvre du sculpteur Dallin, que les États-Unis offrent à la France, et revenons sur nos pas pour retrouver dans la galerie Desaix au premier étage, la section des États-Unis, qui ont ainsi leur exposition d'Art libéraux.

*
* *

Elle est assez réduite : exposition collective de librairie, instruments de musique, photographie et exposition scolaire, voilà à peu près tout ce qui la compose. Seule, l'exposition de librairie mériterait une étude particulière qui ne peut être abordée dans ce cadre, qu'elle dépasserait promptement.

Les négatifs photographiques reparaissent là en plaques immenses, ainsi que des agrandissements au charbon extrêmement réussis; mais comme nous trouvons au bas de ces agrandissements la griffe rouge de l'ami Nadar, nous avons peine à les croire bien américains.

*
* *

A la Galerie des Machines, les États-Unis occupent, entre la Belgique, l'Angleterre et la grande allée centrale, une surface importante, dont la moitié est prise par l'exposition personnelle d'Edison, à laquelle nous consacrerons un article spécial.

En outre, les États-Unis ont, au premier étage, le long de la galerie, une *colonie* immédiatement au-dessus de leur exposition du rez-de-chaussée.

Les États-Unis n'ont pas exposé de grandes machines et surtout ils ne nous montrent aucun moteur. Ce sont les machines-outils qui font le plus fort contingent de cette exposition fort intéressante. Celles pour le travail du bois sont fort remarquables. Il en est qui pratiquent avec une rapidité prodigieuse des mortaises dans toute espèce de bois.

Les scies à ruban ont été montées d'une façon fort intelligente; des ouvriers, d'une adresse peu commune, découpent dans un cube de bois et sans autre outils que la scie, toute une série de petits fauteuils dans le genre américain des *roting chairs*. Ces petits objets, découpés selon le fil du bois, sont d'une solidité vraiment extraordinaire.

Il y a tout un atelier de machines pour le travail de la chaussure, faisant mécaniquement *toute* la bottine, sans qu'il soit cousu un point ou mis un clou à la main.

Une autre fait les sacs à papier à fonds carrés, s'ouvrant d'eux-mêmes. Ce qui avait été considéré jusqu'à ce jour comme une grande difficulté.

Les machines basées sur l'emploi de l'air projeté ou comprimé, sont assez nombreuses. L'une d'elles est une ingénieuse application, à toute espèce de travail de sculpture, du perforateur employé pour le percement des roches. Une autre est le cyclone pulvérisateur qui réduit en poudre impalpable, par la seule action de l'air, les corps les plus durs.

Les pompes, et surtout les pompes agricoles, les béliers, les appareils élévatoires occupent une place assez importante au milieu d'un nombre considérable d'organes de machines.

Car si les exposants américains ne nous ont pas montré de spécimens de leurs moteurs complets, ils nous ont envoyé, en revanche, une quantité de pièces de détail.

L'électricité comprend, en outre d'Edison, les installations d'éclairage de Heisller, et de Thomson Houston et l'atelier de soudure électrique de Elihu Thomson. A l'aide d'une petite dynamo qui peut, au besoin, être actionnée par un volant à la main, le professeur Thomson est arrivé à souder les métaux les plus difficilement assimilables, et cela depuis les diamètres les plus faibles jusqu'aux dimensions des pièces de charpente. La collection des pièces de cuivre soudées sur pièces de fer est l'objet de la vive curiosité de tous les gens du métier; l'alliance des deux métaux est de la plus absolue intimité et aucun produit étranger n'a été interposé pour faciliter ce mariage.

*
* *

La collection des machines typographiques est la plus considérable de toutes: elle comprend surtout des machines à pédales. Un modèle d'une disposition très rustique, partant très solide, permet d'imprimer jusqu'à 3,500 exemplaires à l'heure, vitesse qui n'avait pas encore été atteinte par ce genre de presse. Les presses *en blanc* exposées par l'*Imprimerie modèle*, se font également remarquer par leur simplicité et la massivité de leurs organes. Une autre machine plus curieuse est la machine à composer de Thorne, qui est employée par plusieurs grands journaux américains. Le *New-York Tribune*, le *Chicago news* et le *Post* de Haitfort. Cette machine exige trois personnes pour son service, mais elle fait en même temps la composition et la distribution, c'est-à-dire la remise en place du caractère qui a servi, en outre elle *justifie*, ou plutôt dans ce personnel de trois personnes est compris l'ouvrier chargé de justifier les lignes, c'est-à-dire de leur donner la longueur voulue. Trois personnes, peuvent, avec cette machine, composer 15,000 lettres, soit par ouvrier 5,000 lettres, ce qui est juste le quadruple du travail d'un ouvrier habile.

Cette machine comprend un clavier et une sorte de tourelle à rainures. Dans ces rainures sont les caractères que le mouvement de rotation donné à la tourelle vient mettre en place si par l'intermédiaire du clavier on a ouvert l'en-bas de la rainure.

*
* *

Au premier étage nous ne trouvons que des machines à coudre. En tête la *Singer* qui, est le type des machines américaines. Les installations sont fort bien comprises. Il y a une série de machines qui commence par celles à faire de la lingerie fine, pour finir par un formidable appareil qui coud avec de la corde une épaisseur de cuir de trois ou quatre centimètres.

HENRY AMY.

SCULPTURE FRANÇAISE



Nous reproduisons aujourd'hui deux groupes en marbre, faisant partie de l'Exposition décennale des artistes français; l'un, *Samson et Dalila*, est de M. Hector Lemaire, dont nous avons déjà parlé; l'autre, intitulé le *Nid*, est de M. Aristide Croisy, dont nous parlerons bientôt.

L. H.



La Sculpture à l'Exposition. — SAMSON ET DALILA, par M. Hector Lemaire.



La Sculpture à l'Exposition. — LE NID, par M. Aristide Croisy.

SIAM



Comme aux deux grandes expositions précédentes, le roi de Siam a voulu que son pays fût représenté et c'est lui-même qui a fait organiser et installer son exposition.

Le roi de Siam actuel, Phra-Somdeth-Maha-Chula-Long-Korn, est en effet très amateur de nos coutumes européennes, si bien qu'avant son règne, il n'y avait pas une seule voiture dans le royaume de Siam; tout se faisait par canots, et qu'aujourd'hui de nombreux équipages sillonnent la capitale, Bang-Kok, qui, traduit, signifie Ville des Oliviers, bien qu'il n'y ait pas un seul olivier.

D'ailleurs ce nom est celui que les Européens veulent bien lui donner, et puisqu'à l'Exposition du Champ de Mars toutes les étiquettes sont en siamois, quand il y a des étiquettes, — ce qui est assez incommode, — je vais vous donner le nom siamois de la capitale : Krung-Tlepha-Maha-Nakhon-si-ajut-thaya-maha-dilok-raxa-Thani.

Thani veut dire ville et l'ensemble signifie : grande ville royale des anges, belle et inexpugnable.

Ces noms, suivis de tous les qualificatifs possibles, sont fort en usage chez les Siamois, qu'on aurait tort de croire très arriérés. Le commerce y est, il est vrai, bien négligé, et si ce n'était son indolence, le Siamois aurait fort à faire, car la terre est d'une fécondité absolument extraordinaire.

Le riz pousse si promptement, qu'on pourrait facilement faire deux récoltes par an.

Les savanes produisent des herbages si drus et si hauts, que les éléphants seuls peuvent y passer, quant aux hommes, il n'y a qu'un moyen, un peu violent, c'est d'y mettre le feu, si l'on veut ouvrir une communication.

Il y a à l'Exposition un certain nombre d'échantillons de fruits, des plantes originaires du royaume de Siam.

D'abord le riz, qui sert de pain aux Siamois. *L'Areca Catechu*, palmier dont le fruit fournit le bétel, si estimé par les Siamois, qui en mâchent constamment pour se rafraîchir l'haleine, conserver leurs dents et surtout les noircir, ce qui est souverainement distingué chez eux.

Le cocotier est très abondant. C'est encore une ressource énorme. La noix donne du vin, de l'huile, du sucre. Le brou sert à faire les cordages exposés au Champ de Mars, ainsi que la sparterie. Les feuilles tressées font des chapeaux. L'écaille de la noix se sculpte comme l'ivoire, cette écaille calcinée donne une encre indélébile, qui sert à faire les tatouages, et dans les ménages pauvres, les noix elles-mêmes servent comme instruments de cuisine.

Le sajoutier y vient très bien. Cet arbre donne une nourriture saine et fortifiante, tandis que la nervure centrale des feuilles, desséchées sert à faire les sagaies redoutables qui, armées d'une queue de limande, empoisonnée par le curare, donnent généralement la mort. C'est ainsi que les Siamois tuent les grands fauves dans les jungles.

Les bananiers y poussent à discrétion. Il y en a plus de vingt sortes. On prétend que c'est le *bananier commun*, qui dans le Paradis terrestre, fut l'arbre du fruit défendu.

Citons encore le gagavier, le tamarix, l'oranger à mandarine, le citronnier, le papayer, ce dernier ayant des propriétés digestives telles, qu'il suffit d'envelopper un morceau de viande d'une de ses feuilles, pendant une nuit, pour ne plus retrouver le matin qu'une masse semi-liquide; toutes les fibres ont été dissociées. Du reste, on retire du *Carica papaya*, la papaïne très employée en médecine, maintenant, pour faciliter la digestion.

Nous trouvons encore à l'Exposition, des objets en ivoire travaillés avec ce soin qui caractérise les peuples des pays chinois ou indo-chinois.

L'éléphant n'est pas un simple animal dans le royaume de Siam, même l'éléphant blanc, qui n'est qu'un albinos, est très vénéré, comme un demi-dieu. Les armes de Siam sont : de gueules avec un éléphant blanc. En effet le dieu des Siamois est Bouddha. Or *Sakia mouni* conçut Bouddha avec un éléphant blanc, telle est la légende.

Aussi la capture d'un éléphant blanc est-elle le sujet d'une série de fêtes monstres. L'éléphant est conduit pompeusement sur le Mé-Nam, grand fleuve qui traverse la capitale, installé dans une maison princière, et reçoit le titre de Mandarin. Les serviteurs qui lui sont attachés doivent lui parler avec la déférence la plus grande.

Le roi a exposé les produits de la fonderie royale, car il y a une fonderie et même un hôtel des monnaies à Bang-Kok sa capitale, ville très curieuse, où tout le commerce se fait sur le fleuve, les maisons y sont établies, soutenues par d'énormes flotteurs en bambous, ce qui donne à l'aspect de la ville un cachet absolument étonnant. Et toutes ces maisons sont sculptées avec un soin minutieux.

Les habitants s'habillent avec une pièce d'étoffe de 2 mètres, dans laquelle ils s'enroulent simplement; ce costume primitif se nomme : Phâ. Il y en a un certain nombre d'exposés, soit en simple étoffe, soit en riches étoffes brodées.

Les meubles sont, suivant l'habitude du pays, sculptés avec soin et généralement dorés. Il y a encore de très beaux coffrets, des instruments à musique, du tabac, des cigarettes, des services à thé en argent, des harnachements en étoffes, des modèles de canots, des canapés, des sophas. Enfin le roi de Siam a réuni là les échantillons des choses les plus curieuses de son royaume.

Tous les objets sont exposés dans une galerie, dont la façade rappelle l'architecture des temples de Bouddha à Bang-Kok.

Mais il y a non loin de là, sur l'avenue de Suffren, un pavillon tout doré qui couvre une superficie d'environ cent mètres carrés, et qui est un type de l'architecture siamoise, se rapprochant beaucoup du style chinois.

Ce pavillon, d'autant plus brillant qu'il est presque complètement incrusté de parcelles de glaces et de cristal; est une merveille de découpage et de légèreté : il ne contient aucun produit exposé, il s'expose lui-même et c'est bien quelque chose. S. Favière.

LES MACHINES A ÉCRIRE

LA MACHINE HAMMOND



Dans notre numéro du 31 août, nous avons promis à nos lecteurs de leur procurer une plus ample connaissance de la machine à écrire américaine Hammond. Voici le résultat de notre examen approfondi :

A première vue, on est particulièrement frappé de l'absence de toute difficulté pour apprendre à s'en servir. A proprement parler, il n'y a pas d'étude à faire. Avec 30 touches seulement, on imprime 90 lettres ou signes différents; ces touches, semblables à celles d'un piano, sont disposées sur deux rangs, et admirablement placées à portée des deux mains; chaque touche porte gravée la lettre qui lui correspond, et une simple pression du doigt en détermine l'impression sur le papier. Quelques minutes d'attention suffisent pour en connaître les moindres détails; et nous avons pu, par nous-même, la faire fonctionner, séance tenante, lentement, il est vrai, mais sûrement et correctement. Il n'existe pas, croyons-nous, d'instrument mécanique donnant ainsi des résultats immédiats et pratiques, sans passer par l'aridité de l'étude.

Le seul apprentissage à faire avec la machine Hammond est donc celui de la vélocité. Or, l'opérateur acquiert, en 8 ou 10 jours, une rapidité au moins égale à celle de la plume; avec la différence, en plus, d'une écriture remarquablement élégante, et aussi régulière que celle de la typographie ordinaire. Après un mois et demi de pratique la vitesse est facilement doublée; elle arrive ensuite à être triplée, quadruplée, etc... ; car la vélocité n'a d'autre limite que l'agilité des doigts. Nous avons vu M. Édouard Manning, secrétaire particulier de M. Hammond, écrire, sous nos yeux, le nombre incroyable de 170 mots, en une minute; soit à peu près 5 fois plus qu'un habile écrivain à la plume. La beauté de l'impression est restée tout aussi correcte.

D'une manière indiscutable, la machine Hammond possède donc, au plus haut degré de supériorité, ces trois qualités essentielles : apprentissage extrêmement facile, beauté du travail, vitesse illimitée. Aucune autre machine ne peut lui être comparée.

Mais il existe un quatrième et précieux avantage qui lui est absolument propre et personnel; en ce sens que la machine Hammond est la seule à laquelle il soit possible d'en faire l'application : c'est la variété du travail. En effet, dans toutes les autres machines, chaque lettre est fixée au bout d'une tige faisant office de marteau, et venant frapper le papier pour s'y imprimer. Dans la machine Hammond, toutes les lettres majuscules et minuscules, les lettres accentuées, la ponctuation et les signes divers sont moulés, en forme de cliché, sur une roue mobile appelée roue de types, tournant sur un pivot, et pouvant s'enlever instantanément; on conçoit, dès lors, que le changement de cette roue s'opère à volonté, et qu'on lui substitue immédiatement une autre roue portant des caractères de forme ou de langues différentes. C'est ce qui permet, du reste, à la Compagnie Hammond de livrer, avec chacune de ses machines, deux roues de types variés; l'une en caractères romains, l'autre en caractères italiques. Les autres systèmes ne peuvent présenter cette combinaison si commode; leur principe de construction s'y oppose, comme nous venons de le faire remarquer.

Maintenant, sans entrer dans des considérations techniques dont le développement nous entraînerait trop loin, nous ne croyons pouvoir nous dispenser de signaler, aussi brièvement que possible, divers autres points de supériorité que nous avons constatés.

Contrairement à ce qui a lieu dans les diverses machines concurrentes :

L'intensité d'impression de chaque lettre ne varie jamais; quelle que soit la force ou la vitesse avec laquelle on déprime la touche correspondante.

Deux touches frappées à la fois ne produisent qu'une seule impression, et n'apportent aucun trouble, aucun dérangement à la machine.

L'opérateur voit toujours devant lui ce qu'il a écrit, et ce qu'il écrit, et même le mot qu'il est en train d'écrire; ce qui lui permet de se relire autant qu'il le désire, et de se corriger.

On peut employer du papier de toute espèce et de toute dimension; ainsi que toutes les encres nécessaires.

Grâce à la suppression des marteaux, et à leur remplacement par une roue de types, toute cause d'usure, de dérangement et de réparation se trouve annulée. Ces multiples et fragiles marteaux se faussent, se disloquent; la roue de types est immuable, inaltérable. Elle est, en outre, d'une précision tellement mathématique, qu'elle donne lieu à une expérience des plus curieuses : vous écrivez une phrase ou une page, à la machine Hammond; vous la recommencez ensuite en entier, une ou même plusieurs fois, et l'œil le plus exercé ne peut, même à la loupe, reconnaître que deux ou plusieurs impressions ont été superposées. Cette faculté de précision étonnante ne s'altère jamais, même après un usage prolongé de la machine; tandis que, dans les machines à marteaux les mieux construites, l'alignement et l'espacement, déjà si incertains à l'état neuf, deviennent absolument défectueux, en peu de temps; en vitesse, ils sont impossibles.

Cette roue de types est vraiment l'âme de la machine Hammond. C'est un trait de génie, et un tour de force dont la mise en œuvre définitive et pratique a coûté à son inventeur plus de 10 années de patientes études, de labeur persévérant, de difficultés vaincues; et cela malgré l'avis formel des ingénieurs américains les plus distingués et les plus compétents, qui avaient jugé irréalisable le but poursuivi par M. Hammond.

Ripp.

L'Éditeur-Gérant : L. BOULANGER.
Papier des Papeteries Firmin Didot et Cie, 2, rue de Beaune, Paris

Imprimerie Charaire et fils, à Sceaux.



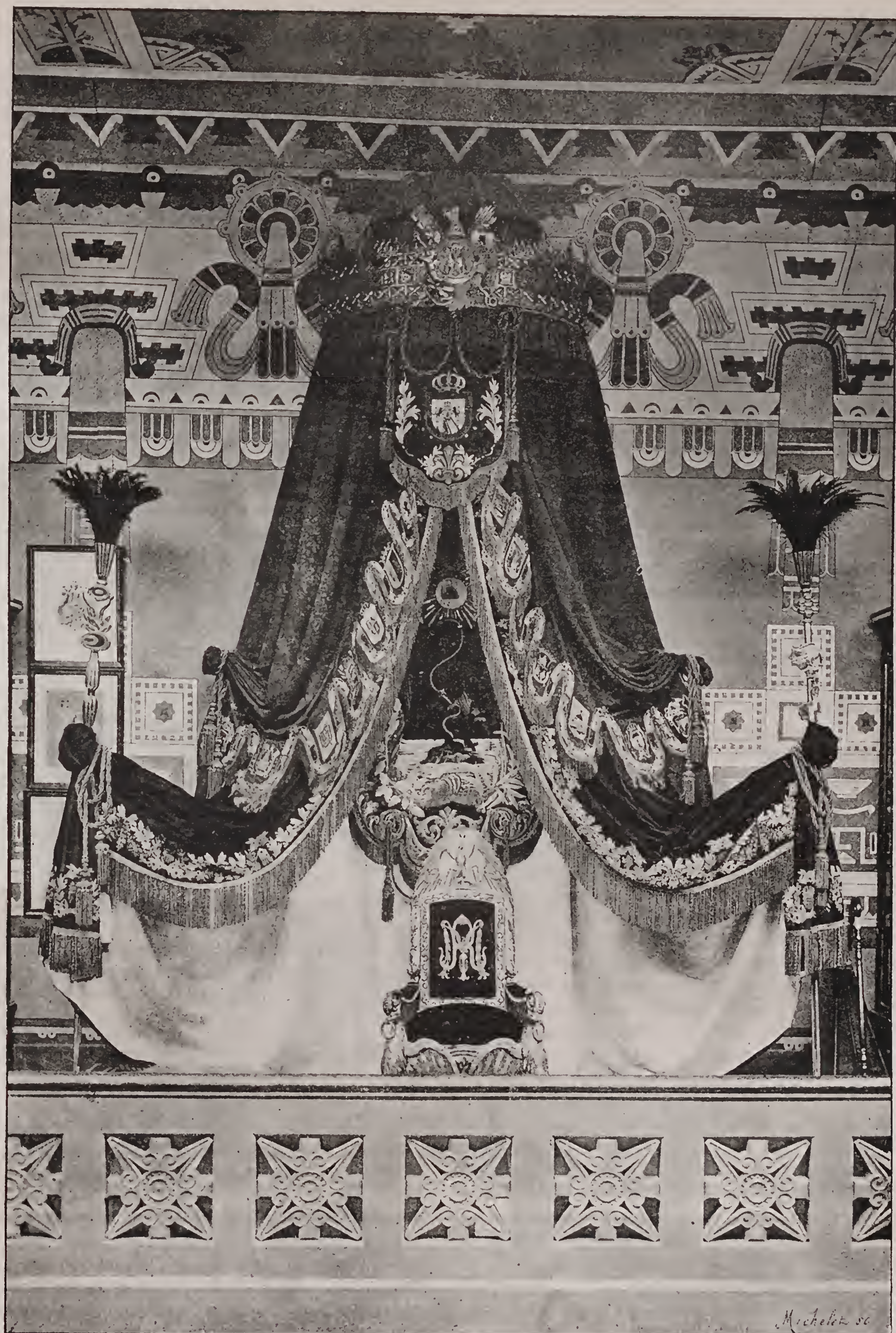
PAVILLON DE SIAM.

Supplément du n° 38 du Livre d'Or de l'Exposition. — 8 octobre 1889.



Les Beaux-Arts a l'Exposition. — PARE A VIRER, tableau de M. Vail (section américaine)





PALAIS DU MEXIQUE. — LE TRONE DU PRESIDENT DE LA RÉPUBLIQUE.

LE MEXIQUE



On sait, ainsi que nous l'avons dit lorsque nous avons décrit le Palais du Mexique, que ce palais est destiné à être transporté à Mexico, où il servira pour une exposition permanente. Il suffit de voir comme il est actuellement rempli, pour comprendre combien il satisfera à sa future destination. C'est, en effet, un musée admirablement entendu qui se dissimule derrière les murailles hiératiques de ce temple aztèque, décoré de sculptures symboliques.

Il faut entrer par une des extrémités du Palais, puisque la porte centrale et l'escalier qui y aboutit, ne sont qu'une fausse porte et un escalier pour rire.

Ces salons des extrémités communiquent avec la grande salle centrale, éclairée par un ciel ouvert et dont la majeure partie est occupée par un large escalier double, qui conduit à la galerie du premier étage.

Autour de la grande salle règne une colonnade qui soutient la galerie. Le plafond à caissons, formé par le plancher de la galerie, est curieusement décoré dans le goût mexicain antique qui ressemble par plus d'un point, sinon par tous, à l'égyptien. Sous cette colonnade, les produits agricoles et forestiers sont exposés dans de jolies vitrines en forme de dais, qui ont un caractère indien bien curieux.

Ce sont les bois qui tiennent la place la plus importante : il y a deux ou trois *brins* de dimensions rares : des poutres d'acajou de 6 à 10 mètres de long sur un calibre carré de 60 à 80 centimètres de côté.

Des quantités de textiles fournis en grande partie par les écorces d'arbres, que depuis les temps les plus reculés, les Indiens du Mexique xcellaient à préparer, avoisinent les racines d'une plante célèbre pour ses propriétés rafraîchissantes, non moins que pour ses aptitudes à la fabrication des balais, j'ai nommé le chiendent, dont les parties employées dans la brosserie et la *balayerie* ne sont que les racines. Les échantillons de blé et de maïs sont nombreux mais un peu dénués d'intérêt pour les non spécialistes.

Ce qui est moins commun que les échantillons de blé, c'est un échantillon de *Météorite* comme celui dont on nous montre une reproduction *soufflée*. Ce *Météorite* est, prétendent les savants, tombé du ciel comme en tombent les petits crapauds après une pluie d'orage, il ne pèse pas moins de 15,600 kilogrammes, poids qui a dû procurer une singulière émotion au pauvre diable sur les épaules duquel s'est opérée la chute, si pauvre diable il y avait; parce qu'il faut dire que personne n'a jamais vu tomber cette pierre noire, non plus que les congénères en compagnie desquels on l'expose, des seigneurs de moindre importance qui ne dépassent pas 3 ou 4,000 kilogrammes. Tout ce qu'on sait c'est qu'en 1581, un capitaine espagnol a trouvé cette masse à Chapaderas, comme on était un peu embarrassé d'en expliquer, tant la nature que la provenance, on l'a fait tomber du ciel, ce qui coupe court à tout.

*
* *

La cigarette tient une place importante dans la vie mexicaine, elle est le fondement de la nourriture nationale, aussi tient-elle son rang au Palais Mexicain. Elle le tient en hauteur. Les cigarettes sont exposées dans une reproduction de la Tour Eiffel, de cinq à six mètres de hauteur, qui à partir de la deuxième plate-forme, est bondée de paquets de cigarettes. Ce n'est pas beau, mais cela tient bien moins de place qu'une vitrine en long. Une autre vitrine de cigares est représentée par une reproduction de la manufacture qui les fabrique.

Il y a, à côté, une autre reproduction de bâtisse, mais celle-là ne contient pas de cigares. C'est le projet d'un palais Mexicain de l'Exposition, le projet en concurrence avec celui qui a été primé et exécuté. On a bien fait de préférer l'autre, car celui qui est exposé, réduit, présente une hideuse alliance du style mexicain antique avec le style caserne, qui préside à la construction des maisons de rapport (eau et gaz à tous les étages).

Le salon de gauche, en regardant la fausse entrée centrale, est consacré au vêtement. Il est pittoresque, les Mexicains n'ayant que très peu cédé à la tentation de nous faire voir comment ils fabriquent les chapeaux melons, les complets à 35 francs et les bottines à 12 fr. 50. Ils ont préféré, et ils ont eu rudement raison, nous faire voir les *zarapés*, les *ponchos*, toutes ces étoffes violemment bariolées dont se drapent les naturels du Mexique. Les chapeaux sont superbes, ce sont des feutres soyeux à longs poils bordés d'une large ganse d'argent. Il est vrai que ces chapeaux ne sont pas tout ce qu'il y a de plus abordable. Il coûtent de cent à deux cents francs.... Les vêtements les plus pittoresques sont exposés sur des mannequins. Il y a, entre autres, une adorable Indienne qui, montée sur son âne, va vendre ses légumes au marché. A côté de cela les uniformes sont représentés par un pompier et un veilleur de nuit, qui manquent d'éclat dans l'ensemble et se rapprochent sensiblement des mêmes individus dans notre vieille Europe. Mais le triomphateur de cette partie est un superbe cavalier vêtu de peau de daim brodée en cuir, avec de petites têtes de buffle pour boutons à son vêtement; à l'arçon de sa selle pend la *reata*, le lasso Mexicain; les pieds armés de formidables éperons d'argent, sous le pantalon fendu de côté, se posent sur de larges étriers mauresques. Il est magnifique, ce bonhomme là.

*
* *

Le salon opposé est consacré à la marine et à l'armée mexicaine. Aux murs sont accrochés des toiles représentant les uniformes militaires, les vitrines sont occupées par des selles, des armes, des accessoires militaires ou maritimes. La pièce de résistance est fournie par la compagnie « Atlantique et Pacifique » pour le transport des navires tout chargés à travers l'isthme de Tehuhantepec. Le navire dans le dock de départ est soulevé sur un truc à plan incliné, qui lui-même porte un deuxième truc sur lequel vient se caler le navire. Le truc remonte le long du plan incliné à l'aide de puissantes machines hydrauliques. Lorsque le navire est arrivé au niveau de la voie,

le deuxième truc vient se mettre de niveau avec cette voie, à six rails, sur laquelle il circule jusqu'au dock d'arrivée, où la même manœuvre a lieu en sens inverse. Cela supprime toute espèce de canal et cela a en outre l'avantage d'être à peu près renouvelé des Grecs, qui jadis franchirent ainsi, avec une flotte, l'isthme de Corinthe. Pour être exact il faut dire que les trirèmes grecques n'avaient pas tout à fait les dimensions d'un transatlantique.

⁂

En haut, où d'abord se continue le long de la galerie l'exposition des produits agricoles, on trouve ensuite des meubles assez curieux. Ces meubles montrent une tentative de renaissance de l'art mexicain. Seulement, comme les anciens Aztèques se passaient à peu près de mobilier, on n'a pu leur emprunter que les motifs décoratifs et non les formes de ces meubles. La forme est en général empruntée à l'ébénisterie japonaise, qui s'allie bien avec les dessins mystérieux de l'hiératique Aztèque.

La même tentative a été faite dans les faïences. Là on a même pu copier les formes des anciennes poteries mexicaines et cela n'a pas donné de trop vilains résultats.

Il y a une intéressante exposition d'objets fabriqués en onyx. L'onyx, et surtout celui du Mexique, se prête à toutes sortes d'usage et l'on en fait des ustensiles de ménage et des bijoux. Il y a, entre autres, de ravissants coupe-papier qui ont des transparences absolument charmantes.

L'ornithologie mexicaine est représentée par une collection d'oiseaux empaillés, qui donne une bonne idée des forêts mexicaines. Si elles sont en général si joliment habitées, elles doivent être adorées des amoureux et des chasseurs. Je crois, du reste, que le Mexique est le pays du monde le plus riche en oiseaux.

Restent les Beaux-Arts et l'Instruction publique, qui ont une large part de cette exposition. Tout un salon est consacré à la peinture. Et il faut reconnaître qu'il n'est point mal occupé. Les tableaux de genre n'ont certes pas d'autre caractère là qu'ailleurs, mais il contient deux remarquables toiles historiques : l'une de José Abregon, et l'autre de Rodrigo Gatièrez, ce dernier élève de notre École des Beaux-Arts.

C'est sans doute dans la section des Beaux-Arts qu'il faut ranger le trône, car cela ne saurait raisonnablement s'appeler un fauteuil, du Président de la République mexicaine. Les mauvais plaisants prétendent que ce trône est destiné à M. Carnot, mais cette assertion est tout de suite controuvée par les initiales R. M. qui étincellent sur le fond.

Le fauteuil est or et velours rouge, deux aigles aux ailes déployées le supportent; un autre aigle, celui-ci tenant entre ses dents le serpent, comme dans les armes du Mexique, surmonte le dossier. Au-dessus s'élève un dais en brocart rouge, sur lequel retombe une deuxième tenture en velours, qui porte en broderies les écussons des premiers Mexicains. Derrière le fauteuil est une sorte de bannière sans manche sur laquelle se trouve le plus étrange des écussons : l'aigle mexicain y dresse son serpent au-dessus d'une mer bleue, vert et or, tandis qu'au-dessus brille comme un soleil, un bonnet phrygien qui est nécessaire pour rappeler au sentiment de sa situation, le haut fonctionnaire qui s'assiéra dans cette chaire royale. Les tentures sont soutenues à droite et à gauche par des hampes dorées surmontées d'un plumeau vert, qui doit avoir pour but de rappeler que les perroquets sont des produits mexicains.

Au total, ce n'est pas beau, mais cela a dû coûter fort cher; ce qui compense pour certaines personnes.

L'Instruction publique est représentée par de nombreuses publications et par des travaux scolaires. Les publications étant sous clé et les travaux scolaires sans intérêt, nous n'en dirons rien, si ce n'est pour citer le libellé des récompenses scolaires. Les mentions sont données par le Président de la République, « au nom de la Patrie ». C'est peut-être ampoulé, mais ce n'est pas si banal que cela.

PAUL LE JEINISEL.

LES APPAREILS RADIGUET



Parmi les plus intéressants appareils d'électricité que l'on peut voir à l'Exposition, nous n'hésitons pas à ranger ceux de M. Radiguet, le constructeur bien connu.

La pile Radiguet surtout comble une véritable lacune et permet de résoudre commodément, dans bien des cas, les petits problèmes électriques qui se présenteront de plus en plus fréquemment dans la vie courante.

C'est une pile à deux liquides, mais débarrassée des inconvénients qui rendent d'ordinaire l'emploi de ces piles si incommode; et tout d'abord il est possible de changer les liquides sans déplacer les récipients, au moyen d'un siphon pneumatique très ingénieux qui, étant plongé dans un liquide, se remplit jusqu'au niveau que ce liquide a pris dans le récipient.

La pile Radiguet se compose essentiellement : d'un vase de grès qui renferme tout le reste, c'est-à-dire un cylindre de charbon formant électrode positive, un vase poreux contenant, l'électrode négative en zinc, que nous décrirons tout à l'heure.

On verse une solution de bichromate de potasse dans le vase extérieur et de l'eau acidulée dans le vase poreux.

Il faut renouveler l'eau acidulée plusieurs fois avant que la solution de bichromate soit épuisée; mais un dispositif très simple, imaginé par M. Radiguet, permet de remplacer les liquides, sans avoir à démonter la pile et

sans même la déplacer, grâce au siphon par insufflation, dont voici une description succincte :

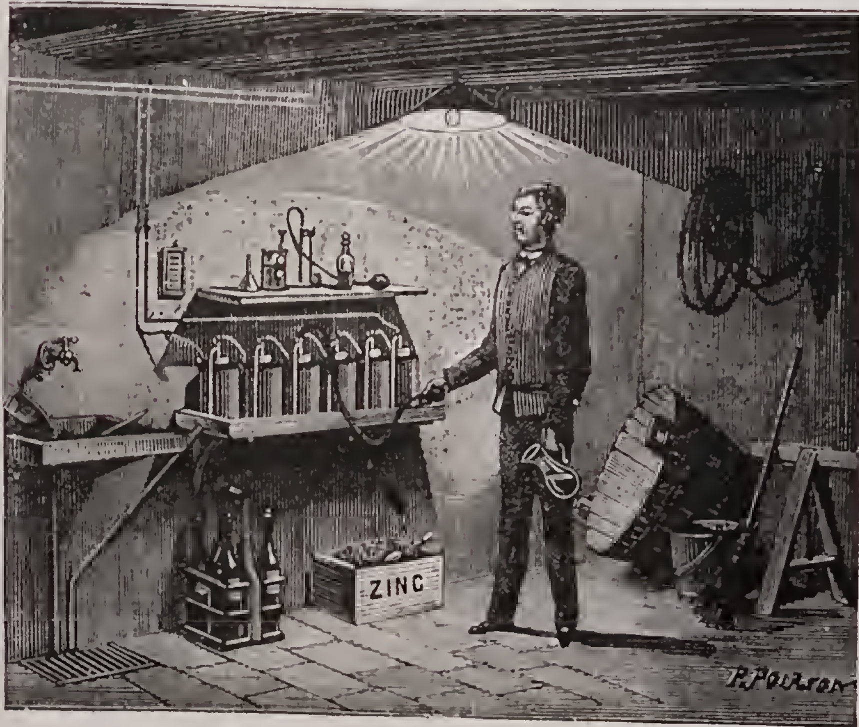
Ce siphon est tout en cuivre rouge; il peut servir pour l'eau acidulée et le bichromate, et n'est pas attaqué pourvu



Une batterie d'amateur.

qu'on ait la précaution de le laver à grande eau après chaque opération.

Pour le vidage des piles, les siphons ordinaires, que l'on amorce par aspiration, ne peuvent être employés sans danger, car on pourrait, par suite de maladresse, faire pénétrer dans sa bouche l'acide sulfurique. Avec le siphon Radiguet, cet accident est rendu impossible et l'on n'a plus besoin de boucher avec le doigt l'extrémité inférieure du tube, ce qui avait le désagrément de mettre l'acide en contact avec la peau et de causer des taches désagréables.



Installation de la pile Radiguet dans une cave.

Le mode d'emploi consiste, en effet, à insuffler avec la bouche, ou au moyen d'une poire en caoutchouc une certaine quantité d'air, qui refoule le liquide dans la branche courbée et produit ainsi l'amorçage.

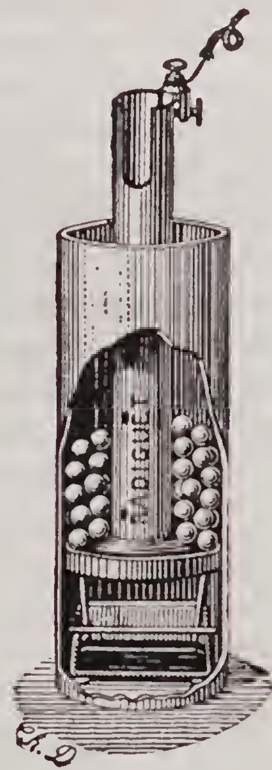
Pour arrêter le fonctionnement, lorsque le siphon est en marche, il suffit de souffler encore, mais cette fois brusquement, de manière à couper, pour ainsi dire, la colonne montante du liquide.

Ainsi, qu'on veuille siphonner ou arrêter, c'est à la même opération qu'on a recours; dans les deux cas, l'insufflation produit le résultat demandé, — lente et mesurée, ou brusque et énergique.

Au moyen de cet appareil, on peut donc, sans déranger une batterie de piles, vider un élément quelconque et le laver aussi soigneusement qu'on le désire.

La facilité et la commodité de cette opération, qui peut se faire très rapidement du reste, réconciliera bien des personnes avec l'emploi des piles, si incommodes à entretenir d'ordinaire.

Ce siphon peut, du reste, rendre bien d'autres services, et sera fort apprécié, par exemple, des personnes qui ont souvent à renouveler l'eau d'un aquarium et de grands vases pleins de fleurs.



Le vase poreux et le support à amalgamer de la pile Radiguet

Mais la partie la plus originale de la pile domestique Radiguet est certainement le *support à amalgamer*, qui permet, non seulement d'entretenir l'amalgamation des zincs, mais encore d'utiliser pour l'électrode négative des rognures, des déchets de toutes formes, ce qui réalise une installation très économique.

Cette électrode se compose d'une tige creuse en cuivre rouge, fixée vers sa base au centre d'une coupelle de même métal; cette coupelle a le même diamètre que le vase poreux, dans lequel on l'enfonce jusqu'à ce qu'elle repose sur une petite cuvette en porcelaine contenant du mercure.

Au-dessus de la coupelle et dans l'intervalle annulaire compris entre le vase poreux et la tige de cuivre, on met de la grenaille de zinc. Deux languettes de cuivre, fixées à la tige, trempent dans le mercure, et le liquide acide peut circuler librement dans tout cet ensemble.

Le phénomène qui se produit est le suivant : le mercure monte le long du cuivre et du zinc qu'il amalgame. Lorsque le courant se produit et détruit en partie l'amal-

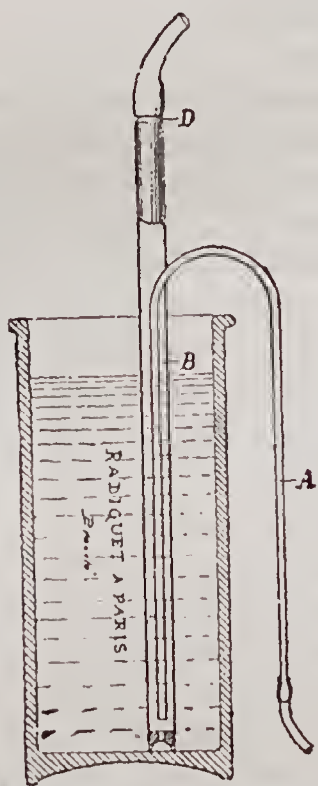
gamation, elle est immédiatement reformée par suite de cette ascension continue du mercure.

Cette action du mercure est donc réglée automatiquement par l'usure elle-même.

Cette ascension ne semble pas devoir être attribuée à la capillarité, car on n'ignore pas que le mercure, n'étant pas un liquide qui *mouille*, ne *grimpe* jamais par capillarité.

Il y a là un phénomène d'entraînement mécanique très curieux, sous l'action du courant électrique; et c'est, croyons-nous, M. Daniel, ancien professeur à l'École centrale, qui l'a mis en évidence par une expérience directe.

« La pile au bichromate à deux liquides, dit M. Hospitalier, est celle qui convient le mieux pour les éclairages discontinus, dont nous avons eu souvent l'occasion de



Coupe du siphon Radiguet.

parler, ou pour un éclairage de durée, mais dans lequel on allume une seule lampe à la fois. On peut alors employer *directement* la pile, et se passer de l'intermédiaire des accumulateurs. M. A. Radiguet s'est préoccupé, depuis plusieurs années, de perfectionner cette pile, et d'en faire un appareil essentiellement pratique, dans les conditions d'emploi indiquées ci-dessus.

« La pile à deux liquides permet la suppression du treuil, et, par suite, laisse l'appareil toujours prêt à fonctionner, propriété précieuse dans bien des cas, où il n'est pas pratique d'aller manipuler le treuil pour abaisser les zincs, au moment même où l'on veut allumer une lampe, et les relever pour éteindre. »

Deux éléments de cette pile sont suffisants pour la galvanoplastie, ou pour entretenir allumée une lampe d'une bougie.

Huit éléments alimentent une lampe de sept bougies.

Grâce à cette source d'électricité commode et peu coûteuse, M. Radiguet peut établir toute une série de petits appareils, qui transforment un appartement ou une maison, en y rassemblant toutes les aises du confort.

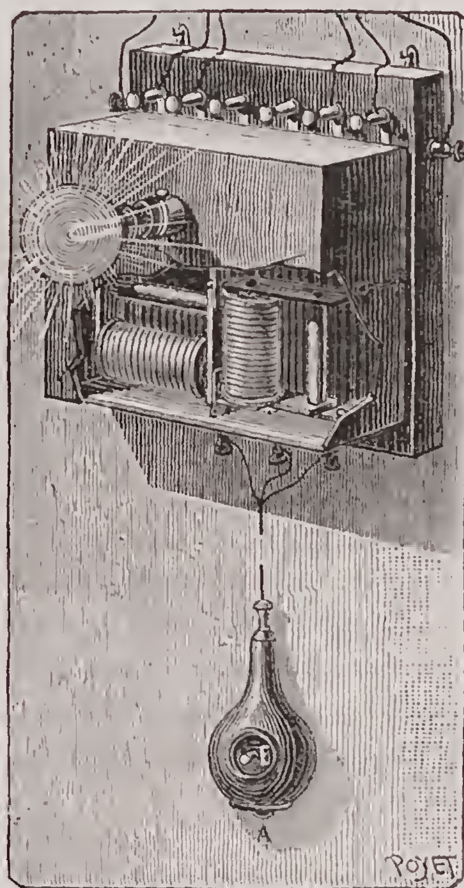
C'est d'abord le *briquet-allumeur* composé d'une lampe à essence de forme allongée, accrochée sur une boite qui est reliée au circuit électrique existant dans l'appartement. Comme installation, rien de plus simple.



Comment on allume son cigare.

Voulez-vous du feu? sortez la lampe-bougie de sa gaine; dans ce mouvement le bec de votre lampe frotte sur un petit balai métallique et produit l'étincelle qui allume la mèche.

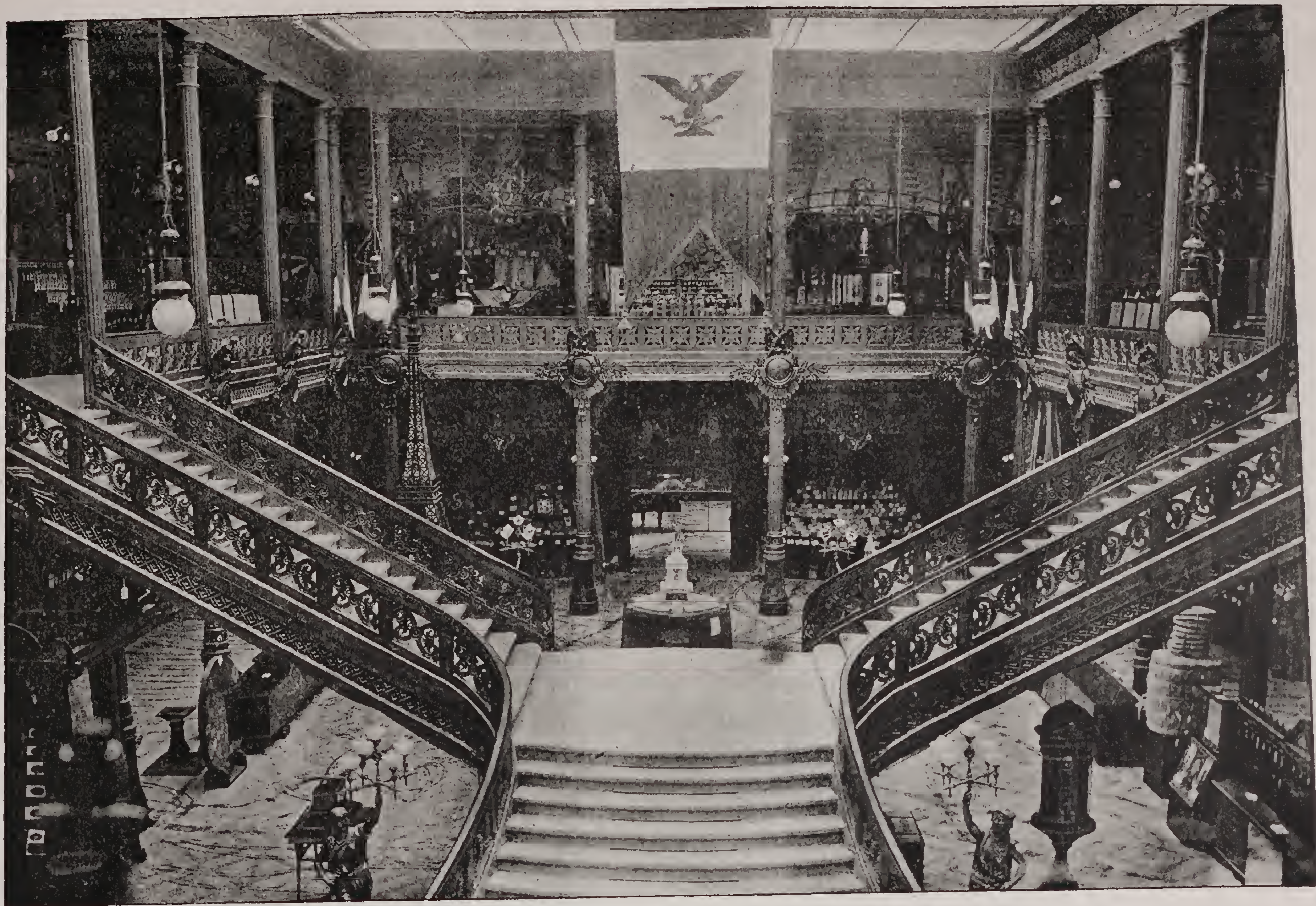
Pour éteindre le briquet-allumoir, il vous suffira de replacer la lampe dans sa gaine, et la voilà prête à fonctionner à la prochaine occasion.



Allumeur-extincteur Radiguet.

Mais nous voulons surtout attirer l'attention sur l'*allumeur-extincteur* si commode et si pratique, que M. de Parville décrivit dans le *Journal des Débats* avec une verve inimitable.

« Vous rentrez le soir, dit notre éminent confrère. Pas



INTÉRIEUR DU PALAIS DU MEXIQUE.



FAÇADE DE LA SECTION RUSSE, SUR LA GALERIE DESAIX.

Aussi sont-elles largement représentées à l'Exposition finlandaise. Les poissons fumés ou salés, les saumons surtout, les beurres salés, les fromages éternels, durs comme des quartiers de rochers, des biscuits dans lesquels entrent les ingrédiens les plus variés, toute la cuisine des Finlandais est là, dans une exposition spéciale qui montre bien quel souci l'on a de se nourrir vigoureusement sous ces climats rigoureux, où un retard de quelques heures dans les repas, ou bien le manque d'équilibre dans l'alimentation, peut rapidement dégénérer en un accident mortel.

Je regrette seulement de n'avoir pas trouvé là une chose délicieuse qui est, je crois, le mets national finlandais, la soupe aux choux aigre et gelée.

Voilà qui enfonce tous les extraits de légumes. Vous avez un voyage à faire : vous placez la veille au soir en dehors de la maison une terrine pleine de soupe aux choux. Le lendemain la soupe n'est plus qu'un bloc que vous pouvez mettre dans vos bagages. A l'étape, d'un coup de hache, vous détachez une portion du potage, qu'il n'y a plus qu'à dégeler et à réchauffer.

Il est vrai qu'il eût peut-être été difficile de conserver la soupe gelée sous les rayons du soleil, qui tombent d'en haut, par huit fenêtres étroites percées tout en haut du dôme.

On ne pouvait garder la note locale et faire à ce dôme, selon la mode de nos pays, une couverture vitrée. Ce genre de comble est en effet inconnu en Finlande, où la neige reste six mois de suite sur les maisons.

Mais à cela près, le pavillon porte bien son cachet d'origine, ce qui est d'autant moins étonnant qu'il est arrivé tout fait d'Helsingfiord et qu'il n'y a eu qu'à le monter sur place.

Henri Anry.

LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION

Section Danoise



E ne sais si cela dépend de la salle, qui est mal éclairée, ou dont on a trop tamisé la lumière venant d'en haut, mais l'impression qu'on éprouve en entrant dans l'Exposition du Danemark, est une impression triste.

Et cette impression ne se modifie pas par l'examen des œuvres d'art, disposées autour de cette salle et sur les cloisons qu'on a placées en croix dans le milieu, au contraire; car si les artistes danois sont assez nombreux (71 pour 199 peintures), ils ne sont pas assez folâtres pour égayer ce sépulcre.

Je ne me plains pas de ceux qui sont tristes par le sujet, comme M. Achen et M. Hans Nicolas Hansen, qui tous deux ont représenté des malades attendant la guérison auprès du tombeau de sainte Hélène, je ne reproche pas non plus à M. Hansen d'avoir complété son exposition par un cimetière, parce qu'en somme les choses lugubres sont de l'art comme les riantes, et qu'il y a des gens qui aiment cela; mais je me plains de ceux qui sont tristes par l'exécution, parce qu'ayant cherché des effets de clair-obscur à la Rembrandt, ils n'en ont trouvé qu'une partie, l'obscur.

L'obscur, c'est la dominante dans la section danoise, et même les choses qui devraient être traitées gaiement, sont noyées dans l'ombre.

Regardez le *Dîner en l'honneur de l'évêque*, de M. Carl Thomsen, c'est sombre comme la nuit, on voit à peine les personnages; c'est aussi le cas de la *Visite à l'atelier* du même artiste, où le modèle qui se cache au premier plan, pendant que les visiteurs, placés en rang d'oignons, admirent le tableau, est à peine éclairé.

Regardez un autre dîner, servi par M. Olsen Ventegodt à la veille de Noël chez le grand-père, on ne voit que les figures des personnages; là au moins comme dans la *Vierge et l'Enfant* de M. Paichen, comme dans la *Leonora Christina Ulfeld en prison*, de M. Zahrtmann, il y a un effet de lumière à la Rembrandt, effet réussi, d'ailleurs, qui permet de distinguer parmi les dineurs, un monsieur en habit rouge, qui ressemble à Garibaldi.

Regardez toute l'exposition de M. Viggo Johansen, artiste de grand talent, du reste, et récompensé d'une première médaille, tout est noir; le tableau intitulé : *Chez moi*, est un dîner sans lumière; *Après le dîner* est un concert au piano, dont on aperçoit à peine les exécutants, l'*Intérieur de cuisine*, se compose d'une femme qui tourne le dos, car on ne voit guère autre chose. Le *Grand Nettoyage* est un peu plus clair, parce que les enfants que l'on savonne au baquet, à la mode anglaise, ont des chairs qu'il fallait bien montrer un peu, mais quel éclairage!

Et combien d'autres tableaux dans ce cas, et même dans le cas plus obscur de l'*Intérieur de salon* de M. Holsœe, où tout est noir, sauf un buste en marbre blanc, qu'on aperçoit à gauche sur un socle en marbre rouge.

Il n'est pas jusqu'à M. Kroyer, lui-même, l'unique médaille d'honneur de la section, qui n'ait donné dans ces tons neutres, qui privent la peinture de ce qui la distingue du dessin, c'est-à-dire les couleurs. Son grand tableau, *Sur la plage*, où des pêcheurs sont couchés sur le dos, sur le ventre et autrement, est un effet de nuit; le pendant, son *Départ des pêcheurs*, n'est pas non plus très éclairé, mais il y a cependant un endroit du premier plan qui l'est trop, car on y voit deux raies dont on ne s'explique pas précisément la présence sur l'eau, surtout après le départ des pêcheurs, dont le bateau est déjà loin.

Mais M. Krayer ne fait pas que des scènes maritimes; à moins qu'il ne veuille être un artiste universel, ce doit être un chercheur qui n'a pas encore trouvé sa voie, car il a exposé aussi des portraits isolés et collectifs, un intérieur assez amusant intitulé le *Chapelier de village* et sous le titre de *Hipp-Hipp hurra*, une fin de dîner sous une tonnelle, qui n'est certainement pas ce qu'il a fait de meilleur : la tonnelle a servi de cadre aux convives, tous debout

et choquant leurs verres, afin de permettre au peintre de chercher un effet de lumière, et vouloir montrer des rayons de soleil passant à travers les feuilles, mais cet effet n'a pas été trouvé d'une façon très harmonieuse, et les personnages du tableau ont beau être très gais, le tableau ne l'est pas pour cela.

M. Michael Ancher, auquel le jury a donné une première médaille, cultive aussi différents genres : il a exposé deux portraits, notamment celui de sa femme, debout devant une porte où est un superbe chien ; des intérieurs, un vieillard devant sa maison, dans la manière de Courbet mâtinée de celle de Bastien Lepage.

Son tableau le plus remarquable est intitulé : *Se tirera-t-il d'affaire?* Ce sont des marins qui regardent au loin, très probablement un camarade qui lutte contre un mauvais vent, pour rentrer dans le port, ou pour toute autre chose, car le tableau ne se compose que des marins et l'on ne voit rien au delà ; mais ils sont très bien groupés et leurs physionomies disent bien ce qu'ils font.

Les scènes maritimes ne sont pas rares dans l'Exposition du Danemark, on pourrait même dire qu'elles y dominent s'il n'y avait autant de portraits; il y a deux belles marines de M. Thervald Niss, qui a aussi exposé trois paysages d'effets variés, il y a également deux marines excellentes de M. Thorolf Pedersen : un *Retour de pêche*, et une *Frégate cuirassée russe dans le Sund;* il y a de M. Christian Blache, une mer calme et une belle vue du port intérieur de Copenhague.

On peut compter aussi, trois marines de M. Carl Locher, une plage de M. Otto Haslund, bien que ce soit plutôt un peintre d'enfants, le *Sund de Svenborg*, par M. Torn Petersen.

Je n'oublie point la *Rentrée des pêcheurs au crépuscule*, très grand tableau de M. Tuxen, peintre de réputation dont l'exposition assez variée comprend encore : deux portraits de femmes; une *Vénus triomphante*, esquisse d'un plafond exécuté dans la manière de Nattier, pour le château de Frederiksborg, et une étude de nu, d'un ton beaucoup moins XVIIIe siècle.

C'est une Italienne qui vient de prendre un bain de mer — on reconnaît sa nationalité à son collier de corail — mais elle aurait besoin de passer quelque temps dans un établissement orthopédique, pour se faire allonger les jambes, qui sont vraiment trop courtes pour son buste.

Ce n'est pas, du reste, par le nu que brille l'Exposition danoise, il y en a fort peu, pas beaucoup plus d'histoire, et je ne vois guère à citer que le *Martyre de saint Étienne* de M. Carl Bloch, qui a d'ailleurs d'autres tableaux charmants, intérieurs, types et portraits; que la *Mort de la reine Sophie-Amélie* de M. Zahrtmann, dont j'ai déjà cité la *Léonora Christina*, et l'*Œil de Dieu et Caïn*, de M. Lorenz Frolich, fantaisie très poétique d'après Victor Hugo et que comprendront surtout ceux qui auront lu la *Conscience*, dans la *Légende des siècles*.

Ce qu'il y a de plus en nombre dans la section danoise, et c'est ce qui lui donne son cachet national, ce sont les paysanneries; il y en a même d'immenses comme l'*Au secours* de M. Brendekilde, qui représente seulement un homme couché dans la campagne et une femme qui appelle à l'aide, et comme les *Laboureurs*, à la mode Bastien-Lepage, de M. Ring, qui ont beaucoup plus l'air de mettre en terre des tuyaux de drainage que de labourer, mais la généralité a des dimensions plus raisonnables.

Les scènes d'intérieurs avec types et costumes du pays comme celles de Mme Ancher, de M. Helsted, et bien d'autres, continuent cette note nationale, ainsi que les paysages qui sont tous intéressants, mais dont quelques-uns, ceux par exemple de M. Bissen, l'*Octobre* de M. Andreas Fritz, le *Jour d'Été* de M. Thoren Feld, les *Sous bois* et l'*Effet de neige* de M. Zacho, sont remarquables.

Cela ne veut pas dire que les artistes danois n'aient pas fait d'excursions à l'étranger, plusieurs ont adopté l'Italie, Sora particulièrement, et M. Skovgaard nous y fait voir un marché généreusement peint de couleurs chaudes, qui serait la seule chose gaie de l'Exposition s'il n'y avait pas la *Parade* de M. Henningsen, qui montre, au milieu des gamins de Copenhague qui la précèdent et la suivent, la musique d'un régiment qui passe.

M. Viggo Pedersen, qui n'a pas moins de huit paysages d'effets très variés, en a deux datés de Sora, et c'est aussi à Sora que M. Zahrtmann a vu les trois filles, chaudement peintes, habilement posées, qui descendent un escalier.

Je n'avais point oublié parmi les paysages, les deux beaux pendants : *Chemin dans la forêt*, de M. Theodor Philipsen, mais comme cet artiste a exposé des vaches, des veaux, du bétail sur une plage, et une écurie à Tunis, je l'avais noté parmi les animaliers, qui du reste ne sont pas nombreux dans la section. Après M. Pétersen Mols, qui me paraît le plus fort de tous, et dont les deux grands bœufs blancs sont catalogués par erreur, *Portrait de ma femme*, au nom de M. Moller, il n'y a guère que M. Bache, qui a été médaillé pour ses chevaux de labour.

A moins que ce ne soit pour le portrait du statuaire Peters, qu'il a exposé, car je l'ai dit, les portraits sont en nombre. Mlle Bertha Weymann a obtenu une deuxième médaille pour les quatre qu'elle a exposés, mais si j'avais le choix j'aimerais mieux les quatre qui composent l'exposition de M. August Jerndorff.

Maintenant, quand j'aurais parlé de M. Joseph Hansen, peintre d'architecture, qui nous fait voir la grande galerie du château de Stockholm et le baptistère de Saint-Marc de Venise; de M. Adolphe Hansen qui exposé l'intérieur du château de Fredensborg; de M. Karl Jensen, également peintre d'architecture, je crois que je n'aurai pas oublié grand'chose de la section danoise, sauf la sculpture, peu nombreuse d'ailleurs, qui n'est pas là, et que je retrouverai quelque jour dans la galerie Rapp, si encombrée d'hommes et de femmes de marbre et de plâtre, qu'il serait impossible d'y circuler, si le public s'intéressait autant à la sculpture qu'à la peinture.

C.-L. Huard.



UNE GALERIE DE L'EXPOSITION DES ÉTATS-UNIS.



Les Beaux-Arts à l'Exposition. — RETOUR DE PÊCHE, par M. Thorold-Petersenn (Danemark).

RUSSIE



'exposition russe est entièrement due à l'initiative privée, il y eut même bien des tiraillements parmi les divers comités. Elle compte 500 exposants et est répartie un peu partout dans l'Exposition.

Dans l'Histoire de l'habitation il y a une maison russe du xve siècle.

Dans le Champ de Mars, près du théâtre des Folies-Parisiennes, il y a une isba russe, ou maison de paysans.

Dans le Palais des Arts libéraux il y a la section russe correspondante.

La grande section russe est dans une des galeries diverses, faisant pendant à la section d'Autriche-Hongrie.

La Finlande expose dans un pavillon complètement séparé, près des pavillons du gaz et des téléphones.

Enfin l'exposition agricole.

M. Garnier a représenté dans l'Histoire de l'habitation une maison très élégante, toute en bois, composée de deux pavillons dont un petit sert de palier à l'escalier extérieur qui va du sol à ce petit pavillon et de là au grand. Dans ce dernier, des paysans russes débitent de nombreux objets en bois, tout ce qui constitue l'industrie buissonnière russe, sur laquelle nous reviendrons, des étoffes, des chromos, des samovars.

L'ensemble de ce pavillon ressemble beaucoup à un des motifs de la façade russe, de la rue des Nations de l'Exposition de 1878.

L'isba russe, ou habitation de paysans, est une maisonnette en bois assez simple. A l'intérieur sont installés des artisans, qui travaillent et surtout peignent de petites images de sainteté très originales, et qui sont si répandues dans les maisons slaves. Il y a quelques meubles assez beaux, toutes sortes de petits ustensiles en bois, cuillers, plats, œufs en bois renfermant à l'intérieur d'autres œufs de plus en plus petits, des images de sainteté sur cuivre doré.

Tout cela constitue l'industrie domestique et buissonnière, si intéressante et si importante en Russie. Le gouvernement a d'ailleurs la plus grande sollicitude pour elle. Ainsi M. Weschniakoff rapporte qu'à la grande Exposition nationale de Moscou en 1872, le gouvernement a réuni dans un pavillon spécial les divers échantillons de cette industrie par gouvernements, pour juger du degré de vitalité qu'on peut assigner dans telle ou telle localité, à telle ou telle branche de cette industrie, ainsi que les moyens les plus propres à soutenir l'existence de cette industrie, là où elle est prospère et où les progrès de la grande industrie ne menacent pas encore de l'engloutir.

C'est qu'en effet, par l'immense étendue de son territoire et la difficulté des communications, la Russie se trouve dans une situation tout à fait spéciale.

Pendant huit siècles et demi, l'industrie domestique a été la seule ressource du pays.

Déjà, à la fin du xviie siècle, non seulement elle suffisait au pays, mais exportait des quantités énormes de toile et de drap. Dès qu'un nouveau produit sortait d'une localité, s'il avait du succès, toute la population locale ne faisait plus que cela, et à la longue, le pays s'en faisait une réputation. La simplicité des procédés de travail employée, fait que les Russes changent facilement de métiers, c'est ainsi que se créèrent les industries linière, des cotonnades, de la clouterie, de la coutellerie, de la serrurerie, de la poterie, de l'imagerie, dont nous voyons tous les spécimens à l'Exposition.

Autour de Moscou, la grande industrie a cependant fait beaucoup de tort à cette industrie domestique. Mais en général, le tort n'a pas été trop sensible.

Les causes qui expliquent la lenteur des progrès de la grande industrie sont : d'abord et avant tout le manque de capitaux, le taux élevé des intérêts, les difficultés de transport, la cherté des machines, enfin la nécessité, au moment des moissons, d'interrompre les travaux des campagnes.

C'est qu'en effet, pour le paysan russe, l'industrie domestique est le complément nécessaire de l'exploitation de la terre.

Au nord et au centre de la Russie, les travaux champêtres durent peu de temps, rapportent peu, et comme les impôts sont lourds, l'industrie vient combler le déficit dans lequel les paysans se trouveraient avec l'agriculture pour seule ressource.

En somme, l'industrie domestique est en raison inverse du développement de l'agriculture, elle est presque nulle dans les gouvernements de Kiew, Volhynie, Podolie, Pultava, Kharkow, Simbursk, Samara, où la fertilité des terres est très grande.

Enfin, cette industrie domestique est favorisée par l'extraordinaire abondance de la matière première brute, telle que le lin, le chanvre, la laine, le coton, le fer, le bois, le cuir, la terre glaise, suivant les localités.

Cependant, et par exception tout à fait, quelques villages se consacrent entièrement à l'industrie et louent leurs terres à des fermiers. Ainsi dans le gouvernement de Nijni-Novgorod, il y a des villages où tout le monde absolument est bottier. Du côté de Yaroslaw, tous les habitants sont potiers. A Cholory, on ne fabrique que des images.

Dès l'âge de 7 ans les enfants aident leurs parents. L'industrie passe ainsi de père en fils, sans changement dans la manière de faire, quels que soient les progrès accomplis. Aussi parfois les procédés employés sont des plus arriérés.

Nous allons passer en revue successivement les diverses industries représentées à l'Exposition.

D'abord les industries textiles et surtout l'industrie linière, essentiellement nationale.

La quantité de toiles rustiques fabriquées suffit non seulement aux besoins intérieurs, mais on en exporte pour 14 millions de roubles. L'industrie cotonnière lui a pourtant porté un rude coup. Comme les chaumières sont trop petites, les métiers sont tous réunis dans un atelier spécial, au centre du village. Les points centraux de fabrication

sont les gouvernements de Yaroslaw et Kostroma, où le lin est fin et doux. C'est dans ce dernier que se fabrique le linge de table, et le linge damassé.

Les toiles du Nord sont un peu grossières.

Quelques villes font de la dentelle. Celles du gouvernement de Nijni-Novgorod sont moins belles, mais plus solides que celles du gouvernement d'Orel.

La fabrication des toiles de chanvre grossières employées pour les voiles de bateaux, occupe beaucoup de monde, aussi que la fabrication des câbles et cordes.

L'industrie du coton est très prospère, surtout dans le gouvernement de Vladimir.

Depuis fort longtemps déjà, la fabrication domestique de la laine, comprenant les draps grossiers, le tissage des tapis, le filage de laine pour la confection des bas, gants, feutres, est des plus florissantes et exporte pour des milliers de roubles.

La soierie est moins développée ; on travaille beaucoup le crin également, surtout pour la fabrication du tamis.

L'industrie des métaux est la seconde industrie nationale. Dans certaines provinces elle est représentée par de simples ateliers de forgeron, de serruriers ou de fabricants d'instruments aratoires, tandis que dans d'autres c'est une véritable industrie, pouvant rivaliser en beauté et richesse avec les étrangers, comme le prouvent quantité d'objets de l'Exposition dont nous allons parler.

La clouterie, qui remonte à des siècles, occupe un nombre de bras énorme.

L'industrie des serrures, qui est très répandue, est particulièrement pénible pour les ouvriers. Dès que les enfants peuvent manier l'outil ils sont mis à l'ouvrage. On travaille 18 heures par jour sans quitter l'établi, et ainsi jusqu'à ce qu'épuisé par ce travail et cette position assise continuelle, les outils vous tombent des mains.

La fabrication des menus objets en argent, bronze, cuivre, tels que boucles d'oreilles, bagues, croix, broches, chaînes, bracelets, objets si répandus en Russie, est concentrée dans les districts de Podolsk, Brouvitz, Kostroma, Nerekhta. Ces localités sont encore de celles, si rares, qui ne s'occupent pas d'agriculture, mais seulement d'industrie.

L'industrie du bois est enfin une des plus anciennes, ce qui se comprend facilement, étant donnée la surface énorme des forêts qui, il y a quelque temps, couvraient la moitié du territoire, et qui maintenant déjà, par un déboisement insensé, ne couvrent plus que 40 0/0 de la surface totale. Ce n'est pas que ce travail du bois soit très lucratif, mais il est commode. On peut le travailler dès que l'agriculture laisse les bras libres, quelle que soit la saison. Et puis il se trouve sous la main, pour ainsi dire.

Cette industrie fonctionne partout.

Le district de Semenow à lui seul fabrique annuellement trois millions de pièces diverses. Le bois employé est le bouleau, le tremble, l'érable, le buis, on fait beaucoup de vaisselle en bois. Les Kalmoucks prennent le thé dans des tasses en bois.

Les meubles viennent particulièrement des gouvernements de Perm, Nijni-Novgorod et Vladimir.

Les équipages et traîneaux se fabriquent partout.

L'industrie des peaux comprend la préparation des matériaux bruts, et la confection des produits fabriqués. Le métier de pelletier atteint un perfectionnement étonnant. Dans une seule peau de renard, on peut tailler 7 fourrures de qualités et de valeurs diverses.

La confection des pelisses en peau de mouton, très employées par le peuple, est considérable.

Le centre le plus remarquable d'objets en cuir est le village de Kimri.

L'industrie de la poterie est établie partout où il y a des gisements d'argile.

La fabrication des images est remarquablement développée dans le gouvernement de Vladimir, où l'on reproduit admirablement les peintures des vieux livres et manuscrits. Annuellement on fabrique plusieurs millions d'images diverses.

∴

Maintenant que voilà bien établis les lieux de production des objets exposés, examinons en détail ces objets eux-mêmes, soit appartenant à l'industrie domestique, soit à la grande industrie.

Voyons d'abord dans le grand vestibule qui sépare la section russe des sections suisses et norvégienne.

Il y a là quantité de pierres rares ou précieuses, retirées des monts Ourals : les jaspe, mosakite, topaze, rhodonite, sélénite, porphyre.

Une vitrine représente, sur le devant, l'intérieur d'une grotte, où brillent les pierres les plus éclatantes ; et derrière sont disposées des galeries et un puits de mine, du plus saisissant effet.

Puis ce sont des étalages de coutures, de fils d'or et d'argent massifs, des couverts d'argent finement travaillés, des étoffes de soie, le graphite et le néphrite Alibert, de l'argenterie émaillée du plus ravissant effet, des verreries couvertes de fines découpures d'or et d'argent, ou recouvertes ainsi par la galvanoplastie.

N'oublions pas de jeter un coup d'œil d'ensemble sur la façade de la grande section russe, qui reproduit les plus beaux monuments de Moscou : les tours de la cathédrale de Wassili-Blajenoï, le clocher d'Ivan le Terrible, le mur du Kremlin. L'une des entrées représente la porte du Kremlin, une autre la porte de Wasili. L'entrée principale de la section est commandée par deux belles statues de Chopin : un Fauconnier et un cavalier Kirghiss.

Les premières vitrines qui se présentent contiennent des pièces d'argenterie des plus remarquables, entre autres un coffret en bois, avec couvercle en argent massif représentant le couronnement de S. M. Alexandre III, un splendide surtout de table figurant Jean III Sabosky comme pièce principale, un service à thé en vieil argent, ciselé et travaillé avec un goût et un art incomparables.

S. Favière.

(*A suivre*).

L'Éditeur-Gérant : L. BOULANGER.
Papier des Papeteries Firmin-Didot et Cie, 2, rue de Beaune, Paris

Imprimerie Charaire et fils, à Sceaux.

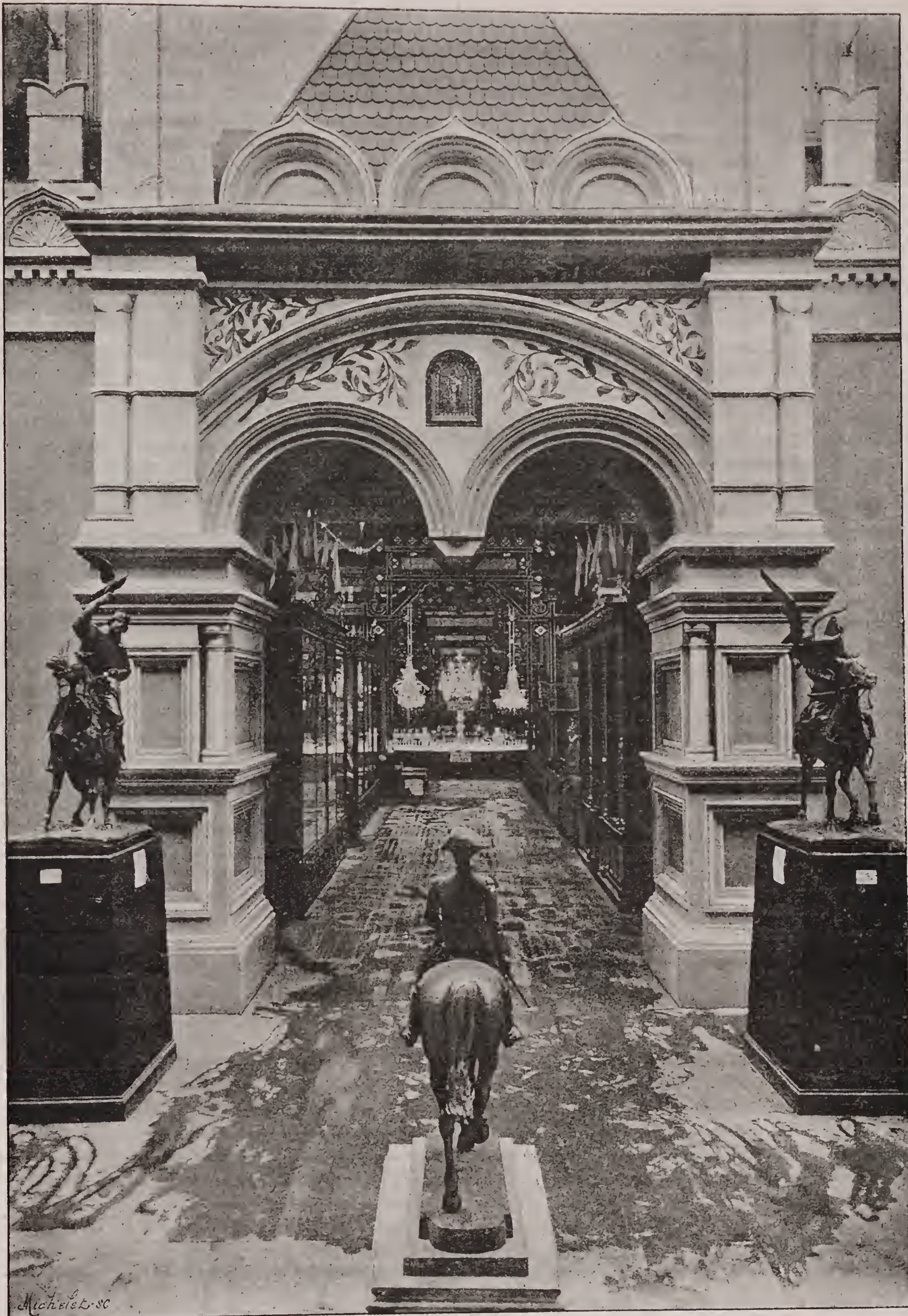


PAVILLON DE MANŒUVRE DES FONTAINES LUMINEUSES



Les Beaux-Arts a l'Exposition. — LA VACCINATION, tableau de M. Dagnan-Bouveret

Supplément du n° 33 du Livre d'Or de l'Exposition. — 12 octobre 1889.



ENTRÉE DE L'EXPOSITION RUSSE.

LA RUSSIE

(Suite.)



Tout le fond à droite est consacré aux fourrures. Il y en a de toutes les grandeurs et depuis les tons les plus clairs jusqu'aux plus foncés. Quantité d'animaux empaillés font la joie ou la terreur des enfants, voire des grandes personnes. Quel régal pour les gros ours, s'ils pouvaient avaler toutes les mains qui se glissent avec un air de défi entre leurs crocs énormes? Martre, zibeline, loutre, castor, hermine, renard noir, renard bleu, tout cela est en monceaux à terre, ou en paquets disposés le long des vitrines, qui en sont garnies elle-mêmes.

Un groupe attire particulièrement l'attention : c'est la lutte entre un ours et un chasseur. De l'autre côté des vitrines d'argenterie sont les aciéries, les cloches, les pompes à vapeur, la maroquinerie.

L'exposition rétrospective des grands hommes russes est des plus remarquables, c'est une série de petits bronzes, groupés autour de la porte du tombeau de Pojarski.

Puis viennent les usines de cuivre, de mercure, car les monts Ourals sont une véritable boîte à surprise pour les minéralogistes. On y trouve depuis les métaux les plus précieux comme l'or, le platine, l'argent, jusqu'aux minerais de fer, de manganèse, enfin le charbon de terre. D'ailleurs, dans bien d'autres contrées ces richesses se retrouvent. Chez les Cosaques du Don on trouve dans le sol des pierres fines : améthyste, topaze, jaspe, agate, cristal de roche, ainsi que du charbon de terre, de l'anthracite, des minerais de fer et de manganèse également, sur plusieurs kilomètres du Don on pourrait exploiter les perles fines de rivière.

La Baltique fournit l'ambre à tout le commerce européen, on le trouve aux environs de *Kœnigsberg. Il* est recueilli au sein des lignites. C'est une résine qui serait produite par une plante conifère fossile, le *Pinites succinifer*. On retrouve l'ambre dans toutes les sections russes.

Il y a quantité de bois découpé en lames minces et en allumettes.

Les échantillons d'albumine du sang desséché sont très intéressants, il y en a plusieurs bocaux énormes.

Les usines à produits chimiques ont une exposition très remarquable, ainsi que les collections de droguerie qui sont très belles. Il y a assez de cantharides pour pouvoir poser des vésicatoires à l'exposition tout entière, et assez de musc pour parfumer toutes les Parisiennes.

A droite de l'allée centrale est une magnifique exposition de bronze. A côté de superbes guéridons en malachite.

Toute la partie gauche est consacrée aux étoffes et au cuir.

Ce sont d'abord et en quantité, ces cotonades à fond rouge, si répandues, et fabriquées dans un très grand nombre de villages.

Les échantillons de laine exposés sont très beaux. La Russie méridionale offre un climat un peu comparable au climat de l'Espagne, pour les brebis genre mérinos.

Dans la belle saison les troupeaux ne rentrent pas à la bergerie du tout. L'hiver, les brebis trouvent encore leur nourriture, mais s'abritent la nuit. Si, par exception, la terre reste couverte de neige, on garde les brebis à la bergerie et on leur donne du foin.

A côté des cotonnades sont les tapis, les rideaux, des nappes brodées, des serviettes à jour, le linge de table et le linge damassé, de superbes étoffes de velours ou de soie, avec ou sans fils d'or et d'argent, du linge russe avec légères soutaches colorées du plus agréable effet, des soies magnifiques, des velours de 3 mètres de large.

Dans le fond de la galerie, la parfumerie, les calottes brodées d'or, des meubles et de riches costumes.

Enfin l'exposition des cuirs, qui fait un peu pendant à l'exposition des fourrures, est des plus remarquables, elle se sent de loin. Le cuir de Russie doit son odeur particulière à l'écorce de bouleau avec laquelle on le tanne.

En face sont les tabacs, cigares et la draperie.

*
* *

L'autre section russe, aux Arts libéraux, est aussi très intéressante. Les vitrines de librairie sont des plus curieuses. Impression et reliure sont soignées particulièrement.

Il y a de gros rouleaux de papiers de fabrications diverses.

La Russie s'occupe aussi sérieusement d'électricité, ses machines dynamo-électriques et ses câbles le prouvent surabondamment.

Au centre de la section, l'ingénieur Choubersky a exposé un modèle de wagon, grandeur naturelle, tout ce qu'il y a de plus confortable.

Les photographies russes sont très belles.

Leur exposition d'instruments de musique, quoique ayant fort à lutter contre la section voisine, qui contient tous les pianos, tient bien sa place.

Les instruments d'optique et de précision méritent un coup d'œil sérieux.

Mais ce qui attire l'attention du public, c'est particulièrement l'exposition du Dr Pokrowsky, de Moscou. Disons tout de suite que la collection entière est destinée au musée d'Ethnographie du Trocadéro, où l'on pourra longtemps encore l'admirer.

Cette exposition comprend un petit panorama et quantité de poupées ou de mannequins habillés. Elle a pour but de montrer les divers systèmes d'éducation physique des jeunes enfants, chez les différents peuples de l'empire russe. C'est, d'ailleurs, un plaisir que de visiter cette installation, car le personnel en donne les détails les plus complets avec le plus grand empressement.

Le petit panorama représente une izba russe. A l'intérieur on lave les enfants à l'eau chaude, tandis que dans la cour, d'autres enfants sortant du bain reçoivent des douches froides, les pieds dans la neige.

Les objets dont je vais parler maintenant sont tous exposés. On n'a rien oublié, même pas les choses les plus insignifiantes.

Les enfants sont enveloppés d'un lange, puis l'emmaillottement se fait au moyen de bandages composés de lanières d'étoffes souples, de deux doigts de large environ; et d'un à deux mètres de long.

Dans le peuple, la première chemise du nouveau-né lui est revêtue par le prêtre, qui le baptise, une ou deux semaines après sa naissance.

Vers trois ou quatre ans, le garçon reçoit une culotte et la fille est revêtue sur sa chemise d'une robe à dentelles sans manches, nommée sarafane.

Les berceaux suspendus sont les plus anciens et les plus répandus. Quelquefois les berceaux affectent la forme de corbeilles, de paniers, quelquefois ils sont construits de façon à pouvoir être portés sur le dos.

Quelques berceaux ont la forme d'un petit cabriolet avec une capote, parfois même ils sont à roulettes.

Les accessoires de literie de tous ces berceaux se composent de :

1° Un lit de plume;

2° Des morceaux de feutre, des sacs remplis de foin ou de paille, des vieux habits;

3° Un oreiller de plumes;

4° Une couverture ouatée, ou de vieux habits. Les berceaux sont toujours recouverts de rideaux.

Pour apprendre aux enfants à se tenir debout on emploie le plus souvent des caisses, ou des boîtes dans lesquelles ils sont soutenus de tous côtés par des chiffons. Une de ces caisses est formée d'un gros tronc d'arbre creux, d'un demi-mètre de profondeur.

Les jouets les plus en usage sont le hochet, les appeaux, ayant la forme d'un canard, ou des appeaux pouvant contenir de l'eau dans lesquels on souffle pour faire le rossignol, des toupies, des crécelles, des arbalètes, des fusils, des quilles, des moulins, etc.

Les berceaux caucasiens ont la forme de petites couchettes, montées sur pieds formant bascule. Les plus beaux sont les berceaux géorgiens. Particularité remarquable, les Géorgiens et les Arméniens placent un oreiller sous les épaules de l'enfant, pour soulever la poitrine et favoriser le développement du cou, ce qui est une beauté chez eux. Et pour éviter que l'urine reste dans le lit, on place entre les jambes des enfants des tubes, qui vont directement dans le vase, en traversant le matelas, pourvu d'une ouverture à cet effet. Mais, paraît-il, ces tubes en bois ou en os amènent souvent une assez grande inflammation locale, par le frottement. De plus les enfants sont littéralement ficelés dans leur lit par des bandelettes, dans l'immobilité complète, ce qui amène des déformations de la nuque, suivant le côté sur lequel l'enfant a été généralement couché.

Les Caucasiens ont la singulière habitude, à l'encontre de tout le monde, de se tenir la tête très chaude, de se couvrir le dos plus que le ventre, et de garder les pieds au froid.

Une autre bizarrerie singulière, et qui attire le plus l'attention c'est le corset des ossettes, ou khalynkarts. Ce corset dans lequel la fille est littéralement cousue à partir de l'âge de 6 à 7 ans, elle ne doit plus l'enlever, ni jour ni nuit, jusqu'au jour de son mariage; ce corset a pour but de maintenir la taille bien porportionnée et d'obliger le corps à pousser bien droit, qualité très appréciée au Caucase. Ce corset est en cuir solide, il embrasse complètement la poitrine et le ventre jusqu'au bassin, il s'attache par devant au moyen de cordons. Lors du mariage, pendant la première nuit de noces c'est au mari que revient le droit d'enlever ce corset. Pour faire preuve d'adresse, il en coupe les cordons d'un seul coup de poignard puis il le cache sous le lit.

Si la jeune fille ne se marie pas, elle porte le corset jusqu'à sa mort, c'est un signe de virginité. Il est bien évident que cette mode barbare amène de graves accidents pour la santé, d'abord l'atrophie des seins, l'accroissance incomplète du thorax, disposition par la suite aux maladies tuberculeuses et affections du bassin.

Un mannequin représente une femme ostiaque en costume d'été, l'hiver elle porte un pantalon. L'affection des Ostiaques pour leurs enfants en fait une peuplade des plus sympathiques de Sibérie. Les berceaux sont en écorces de bouleau, reliées par des boyaux de renne. Leur forme a celle d'un bateau, dont l'arrière serait de plus en plus relevé à mesure que l'enfant avance en âge. Il finit par y être assis. De plus la mère peut alors le porter avec son berceau sur son dos.

Le berceau des Lapons ressemble à celui des Ostiaques. Il est aussi en forme de bateau. Il est creusé dans le bois, ses parois sont très minces, doublées de peaux de renne, et d'autres peaux de renne fixées au bord, servent à couvrir l'enfant. Au fond du berceau on met de la mousse très sèche et très douce qui tient lieu de feutre absorbant. L'enfant est couché complètement nu, et recouvert de plusieurs peaux de jeunes rennes. Des courroies permettent de suspendre le berceau ou de le porter. Un fait bien drôle encore, c'est l'habitude chez les Lapons de comprimer au moyen de bandages la tête des enfants. A cet effet on prépare les bonnets aussi étroits que possible et en étoffe solide. On met ce bonnet aux enfants pendant qu'on les lave, ce qui arrive très souvent, pour éviter, disent-ils, que l'eau pénètre dans leur tête. Une petite tête est une beauté chez les Lapons.

Les berceaux toungouses et samoutes sont très curieux ; ce sont des espèces de hottes qui seraient horizontales et pourvues d'un couvercle. L'été le berceau est tendu de peaux de rennes dépouillées de poils et l'hiver il est garni d'une fourrure de renne ou d'argali. Le couvercle porte une soupape en cuir, pour faire entrer l'air nécessaire.

Le berceau kalmouk est organisé d'une façon spéciale, il est disposé de façon à déformer les jambes de l'enfant dès sa naissance, pour les rendre cagneuses, et cela pour en faire un cavalier parfait, pour que ses jambes embrassent bien le corps du cheval. C'est pourquoi tous les Kalmouks sont cagneux et qu'en revanche, même ivres, ils ne tombent pas de cheval.

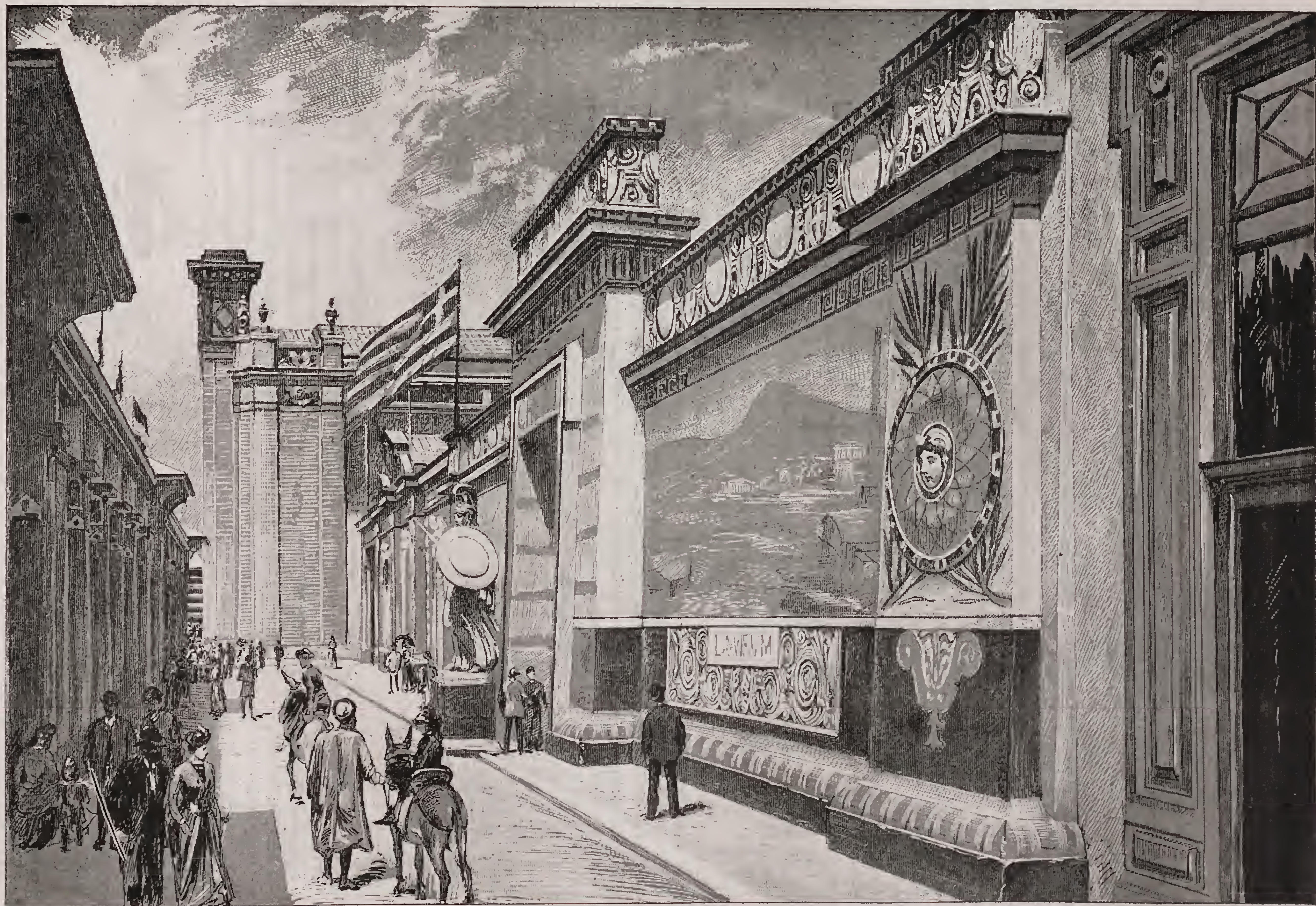
Le berceau yacoute est disposé d'une façon analogue, mais moins exagérée.

Un mannequin représente une femme de la peuplade des Tcheremisses. Ces femmes sont très remarquables par leur prestance, ce qui est dû à l'habitude d'attacher par derrière, à la ceinture, les nattes des jeunes filles, même dès le bas âge, et plus tard, des femmes, et de les obliger à rester ainsi des journées entières.

Les femmes Kalmouks et Tcheremisses portent leurs



Les Beaux-Arts à l'Exposition. — COUR DE LA MAISON DES INVALIDES, A AMSTERDAM, par M. Liebermann.



FAÇADE DE L'EXPOSITION DE GRÈCE, SUR L'ALLÉE DE SUFFREN.

enfants suspendus devant elles pendant les longues courses à cheval.

Il faudrait, si la chose était possible, lutter contre certaines de ces habitudes si nuisibles à l'enfant, voire à l'individu. Mais comment déraciner des préjugés fixés depuis des siècles dans l'esprit de ces peuples? Bien d'autres expositions passeront avant la disparition de ces coutumes néfastes. Aussi, faut-il féliciter largement le Dr Pokrowski de s'être occupé de cette question si humanitaire.

Arrivons maintenant à l'exposition du grand-duché de Finlande, établie complètement à part. C'est qu'en effet, même au point de vue politique, la Finlande est complètement distincte de la Russie. Le czar est grand-duc de Finlande, mais l'organisation politique du pays est une monarchie constitutionnelle. Le czar a pour auxiliaires le Sénat, le gouverneur général qui est président du Sénat et le Secrétariat d'État pour le grand-duché de Finlande. Ce dernier est à Saint-Pétersbourg.

L'agriculture est l'industrie mère de la Finlande, elle occupe 80 % de la population.

Ce sont les bois qui occupent le premier rang du commerce du pays.

L'emploi de la pâte de bois pour la fabrication du papier a beaucoup contribué à développer cette branche d'industrie, à laquelle les nombreux rapides du pays fournissent une force motrice colossale.

L'exposition finlandaise comprend un très élégant pavillon en bois verni avec dôme central.

On y arrive entre deux belles colonnes de granit, à droite un magnifique traîneau, et des objets de sellerie et de carrosserie soigneusement travaillés ainsi que l'aciérie.

Au milieu sont des colonnes de papiers divers, faits avec la pâte de bois; cette industrie est des plus prospères.

Au milieu également est la fabrique de téléphones à sonnerie magnéto-électrique d'Helsingfords. La Finlande ne veut rien avoir à envier à l'Amérique.

Dans le fond, à gauche, un panorama représente la chute d'eau de Kuroenkoski, de la force de 20,000 chevaux. Cette chute d'eau arrose de superbes pêches à truites.

Puis le bois pour allumettes, bobines, ainsi que l'avoine, les conserves diverses, surtout de coqs de bruyère, de coqs des bois et de gelinottes, les cuirs et le sucre, qu'ils font venir brut de Java.

Enfin d'innombrables bouteilles de punch, boisson nationale.

Montons au premier étage. Là un ours magnifique avec ses deux oursons, vous reçoit.

A droite est l'exposition des travaux des écoles communales du grand-duché de Finlande. Tous les ouvrages en bois sont disposés en panoplies. Les vitrines renferment les ouvrages à la main des jeunes filles; crochets, vêtements tricotés pour bébés, chemisettes russes, chaussons de laine.

L'école de dessin d'Helsingfords expose des travaux remarquables.

A côté sont disposés en neuf trophées les journaux des neuf principaux districts finlandais. Ces journaux sont soigneusement imprimés sur soie.

Le reste appartient à l'exposition de la Société des touristes de la Finlande, qui s'est donné pour but de faire connaître cette contrée, baptisée le pays des mille lacs. Et ce surnom n'a rien d'exagéré.

La peinture décorative du fond, à droite, représente un paysage de l'archipel côtier, la peinture de gauche figure l'intérieur du pays. Entre ces panneaux sont les attributs de la chasse et de la pêche.

Parmi les échantillons de poissons on trouve le saumon et la truite, très communs dans les lacs.

A côté, le gibier est représenté par un lièvre en pelage d'été et d'hiver, des tetras, des lagopèdes, des gelinottes, des oiseaux aquatiques. Tout cela abonde dans le pays.

Deux colonnes représentent les raquettes employées avec leurs bâtons. Ce moyen de locomotion est indispensable en hiver, pour parcourir les campagnes couvertes d'une épaisse couche de neige; on avance sans enfoncer. On peut arriver à faire 100 kilomètres en dix heures par ce moyen.

Il y a un échantillon très rare, de renard noir.

Dans une vitrine, sont exposés les échantillons de monnaies courantes, ainsi que les billets. Tout cela ressemble à notre monnaie habituelle.

Les lignes de chemins de fer appartiennent en grande partie à l'État. Elles ont une longueur de 18,000 kilomètres. Et on en construit toujours d'autres.

Il y a une carte des communications postales. La poste finlandaise dessert les endroits les plus reculés.

A côté est une carte télégraphique et téléphonique. Les communications téléphoniques montrent que ces moyens de correspondance sont répandus non seulement dans les grandes villes, mais même dans les campagnes. Combien de grands États ne pourraient montrer une carte semblable.

De nombreuses photographies, dans des montres tournantes, donnent une idée des paysages, types, costumes, habitations finlandaises.

L'exposition renferme enfin des publications et des ouvrages se rapportant à la Finlande et, en outre, la grande épopée finnoise, le *Kalevala*, célèbre bien au delà des frontières du pays.

Les tentures et draperies, qui décorent l'exposition, sont des produits de l'industrie indigène d'après des dessins finnois.

En 1857, le total du commerce de la Finlande avec l'étranger était de 63 millions, en 1882 il montait déjà à 287 millions. Les chiffres diminuèrent ensuite mais sont revenus à leur ancien niveau.

Enfin, dans l'exposition de l'alimentation on trouve le caviar russe; et dans toute l'Exposition, des buffets, des cafés, des restaurants, des orchestres russes.

Que serait-ce, après un résultat semblable, si la Russie avait pris part officiellement à l'Exposition !

S. Favière.

LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION

SECTION ALLEMANDE



Il n'est peut-être pas très exact de dire section allemande, car, à proprement parler, il s'agit de l'Exposition d'une trentaine d'artistes allemands, qui se sont organisés tardivement, et auxquels on a donné une salle où ils ont réuni 64 peintures à l'huile, 24 peintures diverses et dessins, 4 sculptures et neuf gravures, dont huit eaux-fortes.

Ce ne sont, d'ailleurs, pas les premiers artistes venus; parmi eux est Ad. Menzel, qui est un maître dans l'art de la composition et du dessin; il est vrai qu'il n'a envoyé que six gouaches, presque toutes de petite dimension, qu'à cause de cela le gros du public ne se donne pas la peine de chercher.

C'est dommage : elles sont bien intéressantes, surtout le modèle du diplôme d'honneur, offert à M. Schwabe par la ville de Hambourg, qui est d'une composition savante autant qu'agréable; mais les grands tableaux attirent plus le regard.

C'est le cas de la *Cène* de M. de Uhde qui, d'ailleurs, est une œuvre remarquable, bien qu'un peu terne d'aspect et qui a valu à son auteur une médaille d'honneur, concurremment avec deux autres tableaux, car M. de Uhde n'est pas que peintre d'histoire, et sa *Procession surprise par la pluie* est une fantaisie assez amusante; bien plus, en tous cas, que sa petite *Emilie*, qui ne fait pas grande figure avec sa robe bleue sur un fond de hautes herbes.

L'autre médaille d'honneur a été décernée à M. Lieberman, peintre de genre, on peut même dire peintre de mœurs, dont les six tableaux composent une exposition assez variée et d'aspect agréable.

Deux de ces tableaux, la *Cour de la maison des Orphelines, à Amsterdam* et la *Cour de la maison des Invalides* également à Amsterdam, se font pendant; dans l'un ce sont des jeunes filles qui causent, dans l'autre ce sont des vieillards qui se reposent en fumant leurs pipes; dans l'un comme dans l'autre, la mise en scène est peut-être un peu trop régulière, mais il ne manque point de variété dans les physionomies et l'ensemble est fait pour plaire.

La *Vieille Femme auprès d'une fenêtre*, et l'*Echoppe du savetier* sont des pendants d'un autre genre, sans cesser d'être hollandais, car M. Lieberman, comme beaucoup d'autres artistes allemands, a pris tous ses sujets dans les Pays-Bas : sa rue de village est hollandaise et la femme qui raccommode des filets est de Ratwyck.

Avec M. Leibel (première médaille) nous passons en Bavière. Un de ses tableaux représente deux paysannes de Dachau, un autre un paysan avec une petite fille, également de Dachau, un troisième est consacré à une paysanne du Voralberg avec son enfant.

Ce sont des types bien étudiés, l'artiste est d'ailleurs surtout un portraitiste, il a là deux beaux portraits d'hommes, sans compter le sien, en costume de chasse, qu'il a placé dans un paysage en compagnie d'un autre chasseur, mais ce ne doit pas être pour ce tableau qu'il a été médaillé.

Puisque j'ai suivi l'ordre du mérite officiel, épuisons-le, ce ne sera pas long, du reste, le Jury n'ayant accordé que deux secondes médailles : à M. Albert Keller et à M. Hans Olde.

M. Olde a exposé un très joli effet de neige, intitulé *Allant à l'église*, parce que le premier plan est occupé par des femmes qui se rendent, en effet, à l'église; son autre tableau, le *Matin*, est un paysage champêtre, encadrant une jeune fille et qui l'encadrerait mieux s'il était un peu moins vert.

Quant à M. Keller, j'ai vu de lui le portrait de sa femme assise qui est très joli, j'ai dû voir aussi son étude de nu, mais je ne l'ai pas remarquée.

En revanche, j'ai remarqué l'exposition de M. Claus Meyer, qui recommence Metzu avec moins de fini dans le rendu, évidemment; mais sans l'imiter, ses intérieurs ont une note toute personnelle, que l'on peut apprécier par le fumeur que nous reproduisons, mais qui paraît mieux à l'avantage de l'artiste dans ce groupe de cinq petits bonshommes assis autour d'une table, qu'il appelle le *Conte mytérieux*.

J'ai remarqué aussi les tableaux de Paul Meyerheim, qui peint les animaux avec beaucoup de talent, ses portraits de chiens sont superbes et ses singes d'*après le déjeuner* ont autant d'esprit que ceux de Monginot.

J'ai remarqué aussi la *Vénus et Adonis* de M. Lindenschmit, tout en regrettant qu'il ne nous ait pas envoyé son *Entrée d'Alaric, à Rome* qui eût produit beaucoup plus d'effet.

Les *Matelots dans la batterie d'un vaisseau de guerre*, de M. Paul Hœcker, qui a exposé aussi un intérieur hollandais; ce qui est également le cas de M. Strenul qui d'ailleurs habite Dordrecht, de M. Spring dont la manière est à peu près la même que celle de M. Claus Meyer, de M. Jacob Alberts dont la *Fileuse* est peut-être un peu crue; et peut-être bien aussi de M. Kuehl, dont les intérieurs n'ont pas de nationalité très marquée, car bien que cet artiste soit un des habitués de nos Salons annuels, à telle enseigne qu'il y a obtenu une troisième médaille en 1888, il n'y a pas de raison pour que ses orphelines en rouge, qui cousent dans le blanc, ne soient pas d'Amsterdam aussi bien que leur pendant, des femmes qui cousent dans le rouge, *avant la fête*.

Ce sont aussi des couseurs que les voiliers de M. Kuehl, mais ses joueurs de cartes ne cousent pas; pas plus que son maître de chapelle.

J'ai remarqué encore le grand tableau de M. Walther Firlé, intitulé, *A la maison mortuaire*, et nous montrant une jeune fille dans le cercueil.

Les trois beaux paysages italiens de M. Karl Heffer, les religieuses en prière de Max Thedy, et les paysages maritimes de M. Bochmann, surtout sa *Plage de Scheveningue*, qui rappelle Mesdag, aussi bien par la manière que par le sujet, hollandais encore.

C'est décidément la Hollande qui domine dans l'Exposi-



UNE GALERIE DE L'EXPOSITION RUSSE.



VESTIBULE RAPP, SUR LEQUEL S'OUVRE L'EXPOSITION D'AUTRICHE-HONGRIE.

tion allemande : cela pourrait faire croire que tous les artistes appartiennent à l'école de Dusseldorff, qui est aussi hollandaise qu'allemande, sinon même davantage, eh bien! l'on se tromperait, car tous ceux que j'ai nommés, sauf M. de Boehmann, sont de l'école de Munich, et je n'ai pas tout dit, car je trouve encore dans mes notes, M. Hans Hermann, un Berlinois pourtant, qui a exposé des gouaches représentant la halle à la viande à Middelburg et le marché au lait à Amsterdam, qui ne sont peut-être pas très agréables à l'œil, mais très curieuses comme documents.

En revanche, voilà trois gouaches très parisiennes, d'un autre Berlinois, M. Franz Skarbina, qui a étudié les coulisses de l'Opéra, du Théâtre-Français, et la place de la Concorde.

Quand j'aurai cité les dessins au lavis que M. Hermann Vogel a faits pour l'illustration du *Grillon du foyer* de Charles Dickens, et les très amusants dessins à la plume du caricaturiste Oberlaender, j'aurai épuisé toutes mes notes.

Non que le reste des œuvres exposées soit sans valeur, il y a de fort beaux portraits et d'excellents paysages, mais ils ne se recommandent par rien de saillant, et je ne pourrais les citer tous, sans faire concurrence au catalogue officiel.

Lucien Huard.

LA GRÈCE



ERTAINS noms ont une singulière puissance d'évocation. Celui de la Grèce est plus qu'aucun de ceux-là. Pour nous Français surtout, il nous apparaît comme celui d'une France antérieure, enjouée et rieuse, artistique et brave, reine de son temps, tout comme est notre France d'aujourd'hui.

Hellas et les vieux dieux défilent en théories radieuses, symboles polymorphes et charmants d'un spiritualisme très affiné. C'est le vieux Zeus et la bonne Cybèle mère de tout, et Junon dans son orgueil et la jeune Vénus, qui fécondait le monde en tordant ses cheveux.

Rome prit ces dieux simples et doux, que chanta le mélancolique Ovide dans leurs Métamorphoses; que Virgile logea sous le ciel bleu des Bucoliques, mais le rude génie de Rome fit des dieux terribles, des Olympiens au continuel sourire.

Puis, un jour, le vieux Lucrèce vint d'un coup de son terrible balai vider le ciel, préparer le monde pour les croyances nouvelles. Ennius et lui ont tué l'antiquité et préparé l'arrivée des Barbares.

Mais sur le sol hospitalier d'Hellas, les dieux phrygiens semblent vraiment immortels; ils nous réapparaissent cortégés, non plus des neuf Muses, des nymphes, des satyres, des dryades et des ægypans, mais des plus hautes expressions du génie antique.

Celui-ci, qui les accompagne, c'est Sophocle, c'est Eschyle, c'est Euripide, et dans les grands cirques olympiques tout un peuple tressaille et palpite sous les vers de l'*Orestie* et des *Troyennes*. Ce chariot qui passe menant ses comédiens barbouillés de lie, acteurs, auteurs et, par-dessus le marché, fils des dieux, c'est l'art dramatique qui naît. Puis escorté des Rapsodes, l'immortel aveugle, le divin Homère, dont sept villes se disputent le berceau.

Et c'est l'histoire, Thucydide, Hérodote, Xénophon. C'est, non plus la douce mélopée des lyres à dix voix susurrant sur le mode ionien, mais c'est avec les claironnées des grandes trompettes de bronze, le chant de Tytée qui monte vers le ciel, *Marseillaise* de jadis qui électrise les phalanges. C'est Léonidas et ses trois cents braves, vieille garde des Thermopyles et dans les rangs de laquelle nous cherchons les ancêtres des derniers carrés de Mont-Saint-Jean, des derniers fantassins de Bazeilles.

Et, dans l'immense agora, c'est la voix de Démosthène qui retentit, c'est Lycurgue qui dicte des lois sous les pronaos des temples, à l'ombre des péristyles. Ces vieillards qui se promènent, c'est la sagesse des hommes qui se formule en maximes presque divines. C'est Socrate, c'est Platon, c'est Aristote.

Et c'est, devant l'Aréopage, proclamant l'éternel empire de la beauté, Phryné sereinement dévêtue et chaste de toute son impudeur.

Ce pays eut Alexandre comme nous eûmes Napoléon; il eut Aristophane comme nous eûmes Molière, il eut son siècle de Périclès comme nous eûmes notre siècle de Louis XIV; il eut son Parthénon comme nous avons Notre-Dame de Paris; il est parent de notre pays, c'est son frère aîné, si loin que soit, dans la lignée héréditaire, la Grèce d'aujourd'hui de l'Hellas de jadis.

***

Ne croyez pas cependant que sa merveilleuse fécondité des siècles ait épuisé à jamais ses forces productrices; mais l'un des derniers venus sur la carte d'Europe, le pays grec dut se refaire un territoire avant de se refaire une histoire. Ayez confiance, il est sur le bon chemin.

On en peut trouver la preuve immédiate dans la très intéressante exposition qui occupe, à côté de la République de Saint-Marin et en face du Palais Chinois, une partie de l'aile gauche du Palais des Expositions diverses.

Cette exposition a une façade polychrome d'un assez grand caractère, qui fait vis-à-vis au Palais Chinois. Le portique, plus large du bas, est orné de larges boucliers posés sur des palmes; en avant de l'entrée, se dresse une Pallas Athénée qui semble garder l'Exposition hellénique.

Le soubassement rouge de la façade fait très bien ressortir la teinte claire des pilastres et du portique.

Deux grandes compositions, en imitation de fresques ont été marouflées sur les murs. L'une représente les ruines de l'Acropole ; les débris du Parthénon de Périclès se dressent entre les Propylées et le temple de la Victoire.

Les ruines de l'escalier pélasgique conduisent à l'ancien temple qui fut la première construction élevée sur l'Acropole. On sait, en effet, que le Parthénon de Périclès, fut construit sur l'emplacement d'un Parthénon précédent, qui lui-même avait succédé à une construction pélasgique. On a eu la malencontreuse idée de placer au milieu de cette composition, moderne puisque l'Acropole est couvert de ruines, des personnages vêtus ou dévêtus à l'antique. Ce grossier anachronisme dépare un peu cette quasi-grisaille, qui est loin d'être sans charme.

L'autre panneau, exécuté dans les mêmes teintes, nous montre non plus les colonnades et les frises de l'antique Parthénon, mais une immense usine en pleine activité. Ce sont les mines du Laurium, qu'exploite une compagnie française.

Les hautes cheminées rouges panachent d'une teinte ardoise le bleu ciel grec, tandis qu'au loin s'étend la mer ; au premier plan, sur un fût de colonne s'élève la statue de Pluton, le dieu des richesses cachées, qui est sans doute la divinité tutélaire des mines du Laurium.

L'Exposition de la Grèce a une autre façade qui donne dans un couloir du Palais. Cette façade est fort simple, composée seulement d'une grande entrée à portière éclatante, entre deux tableaux fort instructifs, dont nous parlerons tout à l'heure.

Au fronton de l'entrée, l'écusson grec sur lequel les Hercules du Nord soutiennent la couronne impériale des empereurs de Byzance, puis des frontons de drapeaux bleus et blancs, timbrés de la croix orthodoxe à branches égales.

Ces mêmes drapeaux ornent les fermes de l'intérieur : sur les plats des pièces métalliques, on a écrit les noms des grandes villes grecques.

Revenons à l'entrée sur le vestibule et aux deux tableaux qui forment les côtés de cette entrée.

L'un indique le développement social de la Grèce, l'autre son développement commercial. Ainsi nous y voyons qu'en 50 ans, de 1838 à 1888, la superficie de la Grèce s'est élevée de 47,516 kilomètres carrés à 63,689 kilomètres, soit d'environ un tiers, tandis que la population dans le même laps de temps montait de 752,077 habitants à 2,200,000 habitants, c'est-à-dire qu'elle triplait.

Cet accroissement énorme provient non seulement d'une prolificité particulière à la race, très mêlée, du pays hellène, mais encore d'une immigration importante et par laquelle les Grecs, répartis dans les pays slaves ou ottomans sont rentrés peu à peu dans la patrie d'origine. On peut observer ce phénomène en Crète, d'où la population chrétienne se retire peu à peu, pour échapper au joug musulman, et vient augmenter les villes grecques de la côte.

Sous la domination de fer qu'exerçait jadis la Turquie, la Grèce était en passe de devenir rapidement un désert ; on voit qu'aujourd'hui le désert se peuple d'une manière très satisfaisante.

Les télégraphes comprenaient en 1870, 1,800 kilomètres de fils, aujourd'hui les fils atteignent un développement quadruple. Mais où le progrès est le plus marqué, c'est dans l'instruction publique ; les 9,249 élèves qui formaient en 1838 la population scolaire ont fait place à 123,274 jeunes Hellènes des deux sexes, en 1888.

L'enfant grec aux yeux bleus, qui voulait de la poudre et des balles, sait aujourd'hui, écrire, compter, il connaît la glorieuse histoire de son pays et apprend le français, même dans les écoles primaires.

Le développement commercial a suivi une voie de progrès parallèle. Les importations qui étaient de 44 millions en 1858, sont de 277 millions en 1887. Les exportations ont marché encore plus rapide ; de 29 millions en 1858 elles sont arrivées à 212 millions en 1887 ; la plus grande partie de ce quart de milliard est fournie par l'exportation des raisins dits de Corinthe qui sont surtout produits par les îles grecques et dont la France absorbe une bonne part.

En pénétrant dans la section, on est de suite frappé par un flamboiement d'étoffes rutilantes. Tout le haut des murs, depuis les vitrines jusqu'aux fermes du toit, est occupé par des tentures d'une coloration vraiment étonnante. Ces tentures, dont l'aspect est à peu près celui des étoffes de Smyrne, avec plus de goût dans les dispositions, sont d'une fabrication bien supérieure. Elles sont exposés par une maison de Corfou, qui a vraiment la main heureuse dans le choix de ses rayures. Les portières qui sont, bien entendu, toutes faites de ces étoffes, sont d'une jolie variété de nuances et de dessins, elles s'accordent fort bien avec les tentures du haut.

Ce sont, du reste, les étoffes qui forment la majeure partie de l'exposition grecque. Le plus grand nombre des vitrines qui garnissent le pourtour de la section, sont occupées par des tissus, soit unis soit façonnés, produits, les uns par des fabriques d'installation moderne, les autres par l'industrie domestique. Ces derniers sont surtout les tissus de luxe, les gazes de soies, avec rayures satin et laines, or ou argent. Le tissage de la soie, introduit en Grèce au moyen âge, est devenu une sorte d'industrie nationale, et aujourd'hui chaque ménagère tisse elle-même les écharpes dont elle s'attife et les brillantes ceintures de son époux. Les gazes forment les premières. Les ceintures sont d'une contexture plus solide. Ce sont, soit des granités, soit des failles de gros grain, dans le genre de ce que la fabrique de Lyon appelle l'ottoman.

Il vient de Calamata des foulards en nuances légères qui sont de très belle qualité. Au surplus, les prix sont assez bien tenus et ces étoffes vont pour la plupart dans les huit à dix francs le mètre ; ce qui n'est pas, il faut le déclarer, exagéré, si l'on considère la régularité de la fabrication.

Les principaux centres de production sont : Calamata pour la soie et Missolonghi pour les mousselines légères, les tarlatanes qui valent presque celles de Tarare ; mais les merveilles de cette fabrication sont les écharpes d'Eubée, lamées et brodées d'or. Il y a aussi des crêpes fabriqués par une maison du Pirée, qui me paraît être d'origine française, tellement ces tissus sont semblables aux produits de Lyon ou de Chambéry.

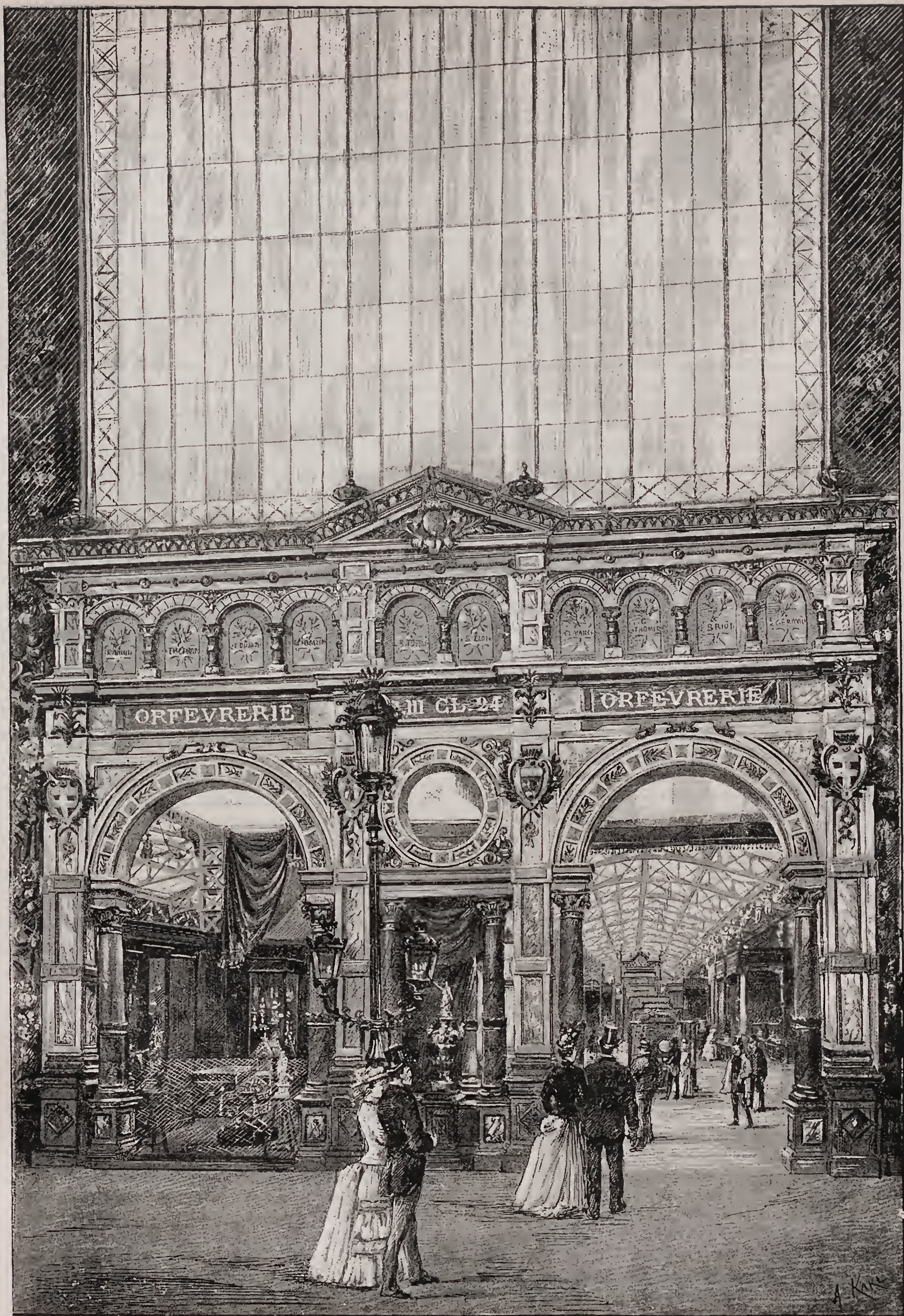
L'ouvroir d'Athènes, qui est une sorte d'école profession-



Les Beaux-Arts à l'Exposition. — *Au bord de l'eau*, tableau de M. Français.



Les Beaux-Arts à l'Exposition. — *Menton*, panneau décoratif de M. Ad. Guillon.



PORTE DE L'ORFÈVRERIE, DANS LA GALERIE DE TRENTE MÈTRES.

nelle de l'art du vêtement, expose de ravissants objets de lingerie, des dentelles et des broderies de toute délicatesse, mais on sent trop dans ce travail la copie des modèles occidentaux, et je préfère de beaucoup les productions véritablement indigènes. Aussi ne dirai-je rien des chaussures et des coiffures à la mode de chez nous. C'est fort bien *imité*, mais j'aime mieux les babouches en maroquin rouge, piquées de soie de couleur et munies à leur extrémité d'un énorme pompon de soie, et les chechias rouges, qui sont pour le moins aussi pittoresques que nos chapeaux hauts de forme.

On a montré, dans l'exercice de leurs fonctions, ces étoffes variées, et des mannequins très réussis placés un peu partout dans la salle, représentent, disent les étiquettes dont on les a décorés, les costumes populaires des paysannes et des paysans des diverses localités grecques. Mais cette affirmation ne me paraît devoir être prise à la lettre, que pour deux ou trois de ces costumes, fort pittoresques d'ailleurs. L'un tout en coton blanc orné de broderies et d'une large ceinture bleue, vient de Mégare, il coûte 40 francs; un autre de 35 francs, comme les complets du coin du quai, nous montre l'accoutrement d'un berger du Naxos, il se compose d'un collant en coton, d'un pantalon de molleton et d'une toque de feutre.

Ceux-là sont sans doute des costumes populaires, mais j'ai peine à considérer comme tels le costume de la femme de l'Attique, dont le prix, celui du costume, est de 3,000 francs, comme celui du paysan de Patras qui coûte le même prix.

Il est vrai que le premier de ces costumes est constellé de sequins, la tunique est brodée d'or, la jupe de même. Le paysan de Patras porte une veste toute d'or comme une châsse et un jupon de coton blanc plissé très fin, les bottes sont du même *métal* que la veste, et malgré que cette dernière soit fort exiguë, cela ne représente pas moins une effrayante quantité de dorure.

On pense ce que peuvent être des ornements sacerdotaux dans un pays où les simples paysans — ainsi que dans *Peau d'Ane* — ont des vestes telles que des chasubles. On peut voir quelques-uns de ces ornements dans une vitrine qui n'est qu'un ruissellement d'or et d'émaux. Le style byzantin, qui s'est conservé dans l'art religieux, donne un cachet singulièrement barbare à ces ornements qui valent la peine d'être examinés de près.

*
* *

Les minéraux sont assez largement représentés. Il y a en face l'une de l'autre et en concurrence, la Société hellénique du Laurium, et la Compagnie française des mines du Laurium. Leurs trophées rivaux comprennent des choses fort intéressantes, entre autres une collection d'outils antiques provenant des parties exploitées jadis du Laurium actuel.

La compagnie française montre des minéraux de calamine et de blende-pyrite-galène, — à côté de saumons de plomb provenant de ses usines. Ce plomb, tel que le livrent les usines du Laurium, contient par 1,000 kilogrammes 2 kilogrammes d'argent et 40 grammes d'or. Cette vitrine est occupée par des balles fondues avec les plombs du Laurium, qui expose également une curieuse collection de minerais divers.

Les marbres, qui aidèrent tant à la réputation de la statuaire grecque, paraissent épuisés s'il faut s'en rapporter aux maigres échantillons que l'on en montre. Le Paros a dégénéré et le Pentélique n'est plus qu'un souvenir. Certainement, on n'eût tiré de ces pierres au grain grossier et pailletées de toutes couleurs, ni la frise du Parthénon ni la jeune Vénus, fille de Praxitèle, qui selon les beaux vers de Musset :

> Sourit encore, debout dans sa virginité,
> Aux siècles impuissants qu'a vaincus sa beauté.

Les marbres français des Pyrénées ou de Corse sont infiniment supérieurs à ces déplorables moellons dignes peut-être d'être cuvettes, mais en tout cas indignes d'être dieux.

*
* *

Il est difficile de faire accorder le développement de l'instruction que je signalais plus haut, avec la pauvreté de l'exposition de librairie. La typographie grecque a besoin de faire des progrès, et il faut avouer que si les génies littéraires de jadis lui étaient aujourd'hui redonnés, ils seraient édités d'une façon véritablement indigne d'eux. Et cependant, il y a en Grèce des imprimeries et des journaux, beaucoup de journaux mêmes. A Athènes il s'en publie un en français, qui s'est donné la noble mission de nous faire aimer des Hellènes et qui y réussit fort bien. Espérons que la librairie sera bientôt au niveau de la presse périodique.

Les produits directs du sol sont représentés par des blés et des vins et du miel. Ce dernier paraît digne de son ancienne réputation, et je ne crois pas que le célèbre miel de l'Hymette fût plus appétissant que celui qui vient de Cythère. Ce doit être un puissant aphrodisiaque, étant donnée son origine.

Le blé et le maïs présentent de nombreux échantillons, mais la palme appartient aux vins.

Les vins grecs avaient dès la plus haute antiquité une réputation égale à celle qu'ont aujourd'hui les vins de France. Il paraît qu'ils n'ont pas dégénéré. Mais leur fabrication a rudement changé. C'était jadis, des sortes de confitures claires plus que des liquides, enfermées pendant plusieurs années dans des amphores ou des outres enduites de poix, en compagnie d'aromates et de condiments, ils finissaient par former comme un *raisiné*. Ils ont aujourd'hui l'aspect de nos vins à nous.

Ils l'ont même trop, et l'on n'est pas peu étonné de lire sur une bouteille : *Clos Marathon*, en français, comme on lirait Clos Vougeot. Il y a mieux, voici le *Château Sarakina*. Ce château-là, frère du Château-Laffitte et du Château-Margaux, vient de Zante.

Tous les liquides ont été ainsi déguisés à la française. Il y a du « cognac vieux » et du *Vermouth di Torino*, fabriqués en Grèce. Ce qui me rappelle un écriteau que j'ai lu, mais de mes yeux lu, dans le premier café de Bruxelles « *Bière de Bavière de Vienne* ».

Il y a sur des étiquettes flamboyantes ornées de l'effigie de la chouette, emblème de la sagesse, ces mots : *Côtes*

du Pamès, qui laisseraient certainement Minerve rêveuse, si la protectrice d'Athènes venait revoir son oiseau chéri.

Il y a mieux encore, et j'ai gardé celui-là pour la fin. C'est l'*amer Solon*, apéritif et digestif. C'est évidemment une contrefaçon de notre *amer Gambetta*, que l'on vendait dans des carafons en forme de l'ancien membre de la Défense nationale. Les bouteilles de l'amer Solon ne retracent pas, il est vrai, les principales lignes du célèbre législateur, mais l'intention y est. Elle est évidemment louable au premier chef.

PAUL LE JEINISEL.

DEUX PAYSAGES

En raison du grand succès de la section française, qui est sans rivale au Palais des Beaux-Arts, nous nous sommes dispensés de l'étudier en détail, comme nous le faisons pour les sections étrangères, ce qui est d'ailleurs parfaitement inutile, puisque toutes les œuvres d'art qui la composent ont déjà leur notoriété.

Mais nous ne négligeons pas de mettre sous les yeux de nos lecteurs les reproductions des plus remarquables.

Aujourd'hui ce sont deux paysages : l'un, *Au bord de l'eau*, de M. Français, appartient à l'Exposition centenale : on le devinerait aux vastes crinolines de la dame qui lit près du monsieur qui pêche à la ligne ; l'autre, *Menton*, panneau décoratif, par M. Ad. Guillon, est ce que j'appelle au paysage géographique, à cause de l'exactitude du site, qui est reproduit sans fard, sans arrangement, ce qui ne l'empêche pas d'être délicieux et admirablemet ensoleillé.

L. H.

PORTE DE L'ORFÈVRERIE

Si riche qu'elle soit, l'entrée monumentale de la classe 24 (orfèvrerie) est une de ces façades banales comme celles du bronze et de l'horlogerie.

Mais ici, entendons-nous bien, je ne veux pas dire que ces façades ne soient d'aucune valeur, elles feraient au contraire bonne figure en maint endroit; mais ici, au milieu des excellentes choses rassemblées dans un espace, somme toute, restreint, ce qui n'est que bien a des chances de paraître médiocre.

Ainsi, cette entrée manque de caractère bien qu'on ait cru devoir, pour rompre l'uniformité, élargir les deux baies de gauche et de droite au détriment de la baie centrale, qui n'est plus qu'une fausse entrée occupée par un vase de marbre blanc, ou jouant le marbre blanc.

De courtes colonnes bleues avec revêtement d'or à la base et des chapiteaux également dorés supportent les arcs en plein cintre des baies. Il y a beaucoup, beaucoup d'or dans tout cela et cependant c'est loin de faire naître la moindre idée de richesse, bien au contraire. Il y a du reste des détails qui ont été exécutés avec une grande négligence. Par exemple, les écussons qui retracent au-dessus de chaque ouverture les anciennes armes des orfèvres sont exécutés aussi grossièrement que possible, et déjà ils se boursouflent et vont s'effriter et tomber.

On peut faire la même observation pour la dorure de la corniche, mais ici c'est plus grave et surtout plus à contresens, car si l'or est une chimère, il n'était pas de l'intérêt des orfèvres de nous le prouver.

ALFRED GRANDIN.

UN BOUDDAH



Le grand Bouddah reproduit par notre gravure est celui que l'on voit au milieu de la cour intérieure du Palais de l'Annam et du Tonkin, et non celui, non moins grand, non moins doré, que l'on rencontre avant tout lorsqu'on veut pénétrer dans l'Exposition rétrospective du travail au Palais des Arts libéraux.

Ce dernier a les mains jointes, ce qui le fait paraître moins difforme, et, du reste, il semble plus replet ou d'un art moins primitif que le Bouddah tonkinois, qui a le droit de n'être pas beau, puisque c'est une reproduction exacte d'une idole qui se trouve dans une pagode très vénérée du pays.

A. C.

L'Éditeur-Gérant : L. BOULANGER.
Papier des Papeteries Firmin-Didot et Cie, 2, rue de Beaune, Paris.

Imprimerie Charaire et fils, à Sceaux.



LE GRAND BOUDDAH DU PALAIS DU TONKIN.



Les Beaux-Arts a l'Exposition. — AVANT LA FÊTE, par M. Kuchel (section allemande)

Supplément du n° 34 du Livre d'Or de l'Exposition. — 15 octobre 1889.



ENTRÉE DE L'EXPOSITION ESPAGNOLE (GALERIES INDUSTRIELLES).

L'HISTOIRE DU TRAVAIL ET L'ETHNOGRAPHIE



'HISTOIRE des races est entièrement liée à l'histoire du travail. Le développement des arts chez une race primitive, a fatalement déterminé les caractères de cette race, par la suite. Tel peuple qui s'est appliqué aux industries manuelles, a vu ses doigts acquérir, par atavisme, une dextérité qu'ignoraient les peuples guerriers. Aujourd'hui les descendants des premiers cavaliers ont encore le pied arqué des primitifs leurs ancêtres.

Aussi est-il très naturel que dans le Palais des Arts libéraux, l'ethnographie se soit confondue avec l'histoire du travail, pour nous montrer les premiers peuples en même temps que les premiers artisans. Nous allons retrouver dans les groupes artistement exécutés, sur les données de la science la plus récente, nos ancêtres les hommes des rochers et des grottes, troglodytes ou lacustres, contemporains du mammouth et de l'ours des cavernes.

A côté d'eux, quelques points choisis dans la période historique de la vie de l'humanité. Là se révèle un art plus raffiné, quelquefois complet, quelquefois même parvenu à son apogée. A vrai dire, cette exposition est la préface de l'Exposition universelle. Elle montre comment, parti de si bas, l'homme a pu, par de lents et d'incessants efforts, s'élever jusqu'à... la troisième plate-forme de la Tour Eiffel.

Peut-être eût-on pu souhaiter que cette collection fût plus complète, qu'elle fût comme une histoire entière de l'humanité; depuis le temps où le premier Adam risqua son premier pas, sur le sol à peine raffermi d'un monde sorti du chaos. Puisque aujourd'hui la science, encore impuissante à nous dire où nous allons, prétend nous dévoiler le mystère de nos origines, pourquoi ne pas nous avoir donné tout entier le cycle humain, mieux encore, le cycle universel?

Nous eussions vu, d'abord, dans l'indécision des mondes errants, la nébuleuse génératrice s'émietter en planètes diverses, puis la future terre, encore désorbitée et pas encore solide, errant par l'espace, de soleil en soleil, comète des temps antérieurs, qui, peu à peu, dans sa course se refroidissait, s'amoindrissait, condensant ses gaz constitutifs, puis liquide, puis couverte d'une mince pellicule. Sous l'influence de l'attraction, sa masse moins puissante et de mille ans en mille ans, plus appauvrie de sa formidable impulsion, devenait tributaire d'un unique soleil, débris lui-même d'un univers antérieur, cadavre encore radieux d'on ne sait quel Phœbus de jadis.

Et sur la pellicule mince, où apparaissaient d'abord les gélatines protoplasmiques, les mucédinées microscopiques, les champignons presque invisibles, où la vie minérale, sans interruption, conduisait à la vie végétale presque sans végétation, peu à peu, la vie animale acquérait le droit de cité. Et soudain elle explosait grandement. Les gaz solidifiés en métaux, abandonnaient à travers l'enveloppe terrestre, la formidable chaleur accumulée par des milliards de siècles; sous l'humidité des végétaux gigantesques s'agitaient comme des bêtes, et des animaux apocalyptiques vivaient encore comme des plantes grasses d'un gabarit démesuré. C'était le terme de la gestation, et en même temps, le rut formidable d'une terre, dont la fécondité exsudait par tous les pores. Les grands sauriens, les reptiles volants, longs de vingt mètres, les oiseaux marins, les amphibies énormes, montaient tout en haut de cette échelle des êtres qui, par ses madrépores et ses coraux, tenait encore aux inanimés.

L'ours des cavernes, le mammouth, l'urus, le mastodonte, peuplaient la forêt universelle, qui se partageait avec l'océan la surface du globe; puis peu à peu la nature brisait ses moules géants, réduisait ses statures, et l'homme apparaissait faible, nu, désarmé et pourtant déjà marqué au front; du signe de son indiscutable noblesse et prédestiné pour sa future royauté.

Ah! nous l'eussions volontiers suivie cette conquête de la nature par l'homme; les premiers chasseurs, vivant au hasard du jour, puis plus prudents, assagis par les famines, élevant les petits dont ils avaient tué les mères, et la vie des nomades pasteurs acheminant l'humanité à la vie de cité, puis à la vie de nation.

De cette histoire, nous avons ici quelques rares fragments; nous allons les passer en revue.

L'AGE DU MAMMOUTH

Nous sommes encore loin, bien loin, dans la nuit des temps; pour se défendre contre les grands fauves et aussi contre ses frères, l'homme a commencé par frapper, en armant son poing d'une pierre ronde; puis, il a choisi comme plus meurtrier, un éclat de roc, enfin il a eu l'idée de fabriquer lui-même ces éclats.

Un jour il a trouvé le silex, facile à l'éclat, et susceptible de recevoir un poli durable et un tranchant solide.

Les premiers silex ont été petits, façonnés pour être lancés à la main, puis découvrant sans s'en douter le levier, l'homme a emmanché son silex et trouvé la hache. Ce sont ces haches que fabriquent les tailleurs de pierre que nous avons ici. Ils sont installés en plein air; seul pour les abriter contre le vent et la pluie, un arbre élève à côté d'eux son large tronc couvert de végétations parasitaires, cependant que ses branches s'étagent au-dessus d'eux. Le foyer éteint, qui est là, distingue seul cette halte de l'homme de la halte d'un grand singe, car ils savent aussi, les gorilles et les propithèques, briser le silex pour s'en faire des armes et dépouiller de leurs feuilles les branches qui leur servent de massue.

Les deux personnages sont l'homme et la femme. A eux deux, ils représentent une société, un peuple de plus tard. Rien de sociable n'a encore germé dans ces cerveaux étroits; comme un fauve, aussitôt accouplé l'homme

s'éloigne de l'abri en plein air qu'habitent les siens. Il y reviendra peut-être, voir si les vieux sont las de souffrir, s'ils en ont assez de la vie. Lorsque finis, et lassés, les vieillards se sentiront à charge aux nouveaux venus, ils répondront « oui », sans regret, et un coup de massue, filialement appliqué, finira leur existence. S'il y a dans les veines de l'homme un peu de ce sang koussite, qui a versé des instincts de férocité à la moitié de l'humanité, il ne se contentera pas d'immoler le vieillard, il en fera la pièce de résistance d'un festin. Déjà le mot est vrai, *homo duplex*, l'homme est double, le vieillard qu'il mange, il l'aime. Il l'aime de deux façons, comme père et comme rôti.

En attendant, le ménage façonne ses armes; tandis que l'homme éclate le bloc de silex, c'est-à-dire en détache par des chocs, les parties superflues, la femme polit une hache. Le travail n'avance que lentement; il faut plusieurs mois pour qu'une arme soit parfaite. Quand il s'agira de l'emmancher; ou bien, par un travail encore plus patient que celui de la taille, l'homme percera sa hache d'un trou, ce qui lui est une œuvre relativement plus considérable que de construire la Galerie des Machines; ou bien, il entaillera une jeune branche encore sur pied et pleine de sève, la hache sera introduite dans la plaie qui se cicatrisera. En deux ans, la branche, devenue forte, constituera un manche excellent.

L'homme et la femme sont vêtus d'un pagne de fourrure le poil en dessus; en plus, la femme porte une sorte de mantelet, en fourrure également, qui accroché sur les épaules, lui descend jusqu'à moitié des reins : pas d'ornement, pas de bijoux; chose étrange, la femme est née et la coquetterie n'existe pas encore. Mais est-ce bien une femme, que cette sauvage tailleuse de pierres?

LES SAMOYÈDES

La tente samoyède occupe le point central de l'Exposition des groupes ethnographiques, et il faut reconnaître que si c'est une installation intéressante, c'est une bien misérable habitation.

La tente est simplement un pan de fourrure dressée sur des perches de bouleau, qui, au sommet, s'entrecroisent en laissant un vide par lequel s'échappe la fumée. A l'une de ces perches est accrochée un quartier de renne, qui se fume pour être conservé.

Sous la tente, une femme toute emmitouflée de fourrure, le visage gras d'huile de poisson, et ornée de bijoux grossiers, est accroupie auprès du foyer, que forment quelques pierres, un berceau de bois, suspendu aux perches de la tente, contient l'enfant nouveau-né.

Le mari rentre à la demeure; c'est, lui aussi, un paquet de fourrure; il est tout poil depuis son capuchon jusqu'aux semelles de ses *lighis*, de grandes raquettes à neige de près de deux mètres de long, qui lui permettent de circuler par les immenses plaines couvertes de neige, non encore congelée.

Cette fourrure placée sous le patin, avec le poil couché dans le sens de la marche a pour but d'empêcher le marcheur de glisser en arrière, lorsqu'il doit gravir une rampe. Les crins se redressent et font résistance au recul.

L'homme porte, accrochés après lui, ses ustensiles usuels, son large couteau, les lacets pour tendre ses pièges aux animaux polaires, sa blague à tabac, car il fume et je dois même avouer que sa pipe m'a paru aussi samoyède que possible.

Le fils aîné revient de la chasse, dans un léger traîneau mené par un renne. L'enfant est habillé comme le père; il a devant lui, en travers sur les brancards du traîneau, le cadavre d'un jeune phoque.

Tout cela est d'un réalisme bien étonnant et si ce n'est pas d'une folle gaieté, c'est d'une scrupuleuse exactitude. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cela nous donne, — à part le tabac et la pipe, — à la fois un type de la vie primitive et un type de la vie actuelle autour du cercle polaire. Les hommes n'ont pas changé physiquement d'un seul trait, ni d'un détail de leur vêtement dans le steppe glacé. Tels ils étaient il y a vingt siècles, tels ils sont. Des missionnaires russes ont apporté l'Évangile aux Samoyèdes comme des missionnaires anglais ou danois apportaient la bible aux Esquimaux; Esquimaux et Samoyèdes ont accepté livres et doctrines, puis ils sont restés tels quels pour tout le reste.

A suivre. MAXIME DUNOD.

ESPAGNE



S'il l'Espagne n'a pas pris une part officielle à l'Exposition, il s'en faut de bien peu; en effet, les Cortès ont voté un crédit de 500,000 francs; un sénateur est président du comité, et un député est délégué général. De plus, quelques tableaux de la section des Beaux-Arts ont été décrochés des salles des Cortès et du Sénat. Enfin, par décret royal, il a été accordé 225,000 francs pour l'exposition des colonies : Cuba, Philippines et Puerto Rico.

Ce n'est donc qu'en apparence, que le gouvernement n'est pour rien dans la chose.

L'Espagne possède à l'Exposition :

Une grande galerie dans le Palais des Industries diverses;

Une autre dans le Palais des Arts libéraux;

Deux salons aux Beaux-Arts;

Un pavillon pour le comité et les membres du Jury;

Une dizaine de kiosques pour les dégustations;

Plusieurs Pavillons pour ses colonies;

Et le grand palais des Produits agricoles et alimentaires.

Nous n'examinerons aujourd'hui que la grande galerie des Industries diverses et celle des Arts libéraux.

La galerie des Industries est contre la galerie Desaix, ou galerie des Instruments de musique.

Elle se compose de deux salons, dont un petit formant vestibule. La porte du grand salon est ornée de riches tentures en cuir, avec dessins or et argent. Les lambris de la façade sont en marbre de Huelva.

Dans le premier salon, on remarque une belle disposition de cuir de Barcelone, et à côté les mines de la



Les Beaux-Arts à l'Exposition. — LE FUMEUR, par M. Claus Meyer (section allemande).

Chambre de commerce de Huelva, nous montrant ses fameuses pyrites de cuivre.

L'activité déployée dans les excavations de la province de Huelva est inouïe. Les filons de pyrites de cuivre sont d'une richesse extraordinaire. Si l'Espagne n'était pas si arriérée pour ses moyens de communication, quels trésors elle pourrait exploiter. Mais l'éloignement de chemins de fer, les difficultés de transport par terre, rendent ces richesses à peu près inutiles.

Les nombreuses sierras qui sillonnent tout le territoire

élèvent autant de murailles qui, isolant les diverses provinces entre elles, en font presque autant de peuplades espagnoles diverses.

Les mines du Rio Tinto exposent aussi des pyrites. Malheureusement elles sont situées à 80 kilomètres de la mer et à 500 mètres de hauteur. Partout, dans les carrières, dans les galeries, on ne voit que pyrites cuivreuses. On évalue que les deux principaux gisements contiennent plus de 350 millions de tonnes de minerai. Les mines de Tharsis sont à ciel ouvert, et forment un gigantesque entonnoir, ou plutôt un amphithéâtre monstre ayant un kilomètre de long. La couche verdâtre sur laquelle on travaille, a 140 mètres d'épaisseur. Le minerai est brûlé en plein air, le soufre s'évapore ainsi inutilement et se trouve non seulement perdu, mais nuisible, car il détruit par ses vapeurs, toute végétation environnante.



L'Histoire du travail. — L'âge du Mammouth.

Le cinquième du cuivre, produit annuellement dans le monde entier, est extrait de ces mines.

A Triano, le minerai est transporté dans de longs chars traînés par des bœufs. Toute la journée ces chariots, par centaines, montent et descendent, formant une procession sans fin.

*
* *

La Compagnie des chemins de fer et mines de la Bidassoa montre ses beaux échantillons de fer, en rognons. Ce sont des hématites brunes, renfermant de 78 à 81 0/0 de fer métallique. Les hématites sont des oxydes ferriques, les spatiques exposées, ou oxydes ferreux, contiennent de 48 à 56 0/0 de fer.

Dès la plus haute antiquité, les mines d'Espagne ont été exploitées et leur richesse vantée :

« Chaque montagne, chaque colline, disait Posidonius, semble un amas de matières à monnayer, préparées des propres mains de la prodigue Fortune. Pour les Ibères ce n'est pas le dieu des enfers, mais le dieu des richesses ; ce n'est pas Pluton, mais bien Plutus qui règne sur les profondeurs souterraines. »

Ce sont les mines qui, après les conquêtes coloniales, ont enrichi les Espagnols. Cette richesse factice leur a été singulièrement préjudiciable.

Pendant deux siècles, de 1500 à 1700, on expédia du Nouveau-Monde plus de cinquante milliards de francs, d'or et d'argent. De plus, l'énorme étendue des colonies était une cause de fatigue trop grande pour la mère patrie, comme un arbre trop chargé de fruits et dont les branches se rompent. Puis, quand les colonies n'expédièrent plus de richesses, le pays, suivant d'ailleurs sa nature, s'était de plus en plus habitué à l'indolence. Car l'Espagnol, s'il n'est pas fataliste comme le musulman, est au moins très philosophe. Il est toujours préparé au résultat final, que ce soit la victoire ou la défaite. C'est ce calme qui a laissé l'Espagne faire tant de maladresses.

Mais depuis un siècle, comme l'ont bien établi les Expositions successives, et particulièrement celle de cette année, l'Espagne a fait des progrès énormes, et, secouant ses vieilles habitudes passées, est entrée pleinement dans la voie du progrès.

*
* *

A côté de l'exposition des mines sont les pianos, d'une facture excellente, puis les appareils d'optique et la parfumerie.

Dans le grand salon, à droite, sont les étoffes, étoffes de laine, coton, damassées, calicot, les bonneteries imprimées, et à la suite un immense rayon de draperie de l'Association de Barcelone, fondée en 1559. Cette date est assez significative pour expliquer l'antique réputation de la draperie de Barcelone. D'ailleurs, c'est la cité de beaucoup la plus commerçante de la péninsule. Et par l'activité de son commerce et de ses relations extérieures elle a même perdu son cachet espagnol, c'est une autre Marseille.

Malaga, qui vient en seconde ligne, n'atteint pas même la moitié de son trafic.

C'est en effet à Barcelone que l'on fabrique les draps fins et grossiers, les toiles, soieries, cotonnades, fils, rubans, chapeaux, papiers, faïences, cuirs, verres. C'est tout à la fois le Lyon, Marseille, Bordeaux, et le Havre de l'Espagne.

C'est en même temps la ville des plaisirs par excellence. Il y a bien plus de théâtres, musiques, bals, sociétés littéraires et dramatiques qu'à Madrid, beaucoup plus peuplée cependant.

L'industrie du coton, cotonnades imprimées et autres, est concentrée autour de Barcelone.

Les ouvriers catalans sont très habiles à fabriquer les dentelles, c'est encore là que sont faites la grande majorité des dentelles espagnoles.

D'ailleurs, les Catalans jouissent de toutes les qualités espagnoles sans en avoir les défauts.

*
* *

Pendant fort longtemps les Espagnols conservèrent la spécialité des laines dites mérinos. Avec un soin jaloux ils arrêtaient l'exportation de ces moutons. Ils opposèrent toutes les difficultés possibles à l'exécution d'un des articles du traité de Bâle, réglant l'exportation d'un certain nombre de moutons mérinos. Ce ne fut qu'en 1798, que Gilbert fut chargé d'aller en Espagne chercher cinq mille brebis et cinq cents béliers. Mais le voyage et la mission étaient si pénibles, que Gilbert succomba aux fatigues, après avoir ramené seulement douze cents mérinos. D'autres reprirent la suite de cette opération.

Au grand regret des Espagnols, la naturalisation de ces moutons se fit très bien. Mais alors, on eut autant à lutter contre la routine de nos paysans, qu'on avait eu de peine à obtenir les mérinos espagnols. Car ce mouton n'a pas belle apparence.

Ce n'est que fort à la longue que l'élevage des mérinos s'introduisit enfin chez nous.

Et cependant il y avait tout avantage.

D'abord, contrairement à la croyance primitive, ce n'est pas parce que les mérinos voyagent constamment que leur laine est si belle. Puis, en faisant des croisements, on obtint des laines tout aussi fines. Enfin un mérinos fournit une laine bien plus chère, et presque deux fois plus lourde qu'un mouton ordinaire.

Nos grandes fabriques de draps : Louviers, Elbeuf, Reims, Abbeville, etc., emploient la laine mérinos pour leurs draps fins.

Les Français, Anglais, Hollandais, achètent directement aux bergers, sans aucun intermédiaire, les laines brutes, et font le lavage eux-mêmes.

Cette industrie de la laine est une des plus importantes de la péninsule, même encore après l'abolition de la plus grande partie des abus excessifs de la Mesta (loi qui autrefois était tout à l'avantage des éleveurs de mérinos contre les agriculteurs).

C'est au retour des moutons voyageurs, au mois de mai, que l'on fait la tonte. Les mérinos sont réunis par troupeaux, dans d'énormes édifices nommés esquiléos, qui peuvent abriter jusqu'à 50,000 moutons. Il faut environ le dixième d'hommes pour faire la tondaison. Les ouvriers sont disposés par escouade ayant chacune une besogne spéciale, car chaque animal fournit quatre laines de qualités différentes, suivant l'endroit où elle a été prise.

L'habileté de certains est telle qu'à la vue d'un brin de laine ils indiquent aussitôt de quelle partie de l'animal il vient. Les diverses laines sont battues séparément, puis soigneusement lavées avec de l'eau plus ou moins chaude selon la finesse de la laine. On les étend ensuite sur des claies, où l'on enlève les plus grosses impuretés qui restent.

On lave encore à l'eau froide et la laine est étendue au soleil pour sécher et se blanchir un peu. Il faut au moins pour cela quatre jours de beau soleil.

Elle se compose d'un amas de fils organisés ou brins, formés eux-mêmes d'une substance médullaire ou moelle, d'une substance dite corticale et d'une membrane épithéliale extérieure, constitution semblable à celle d'une tige végétale, mais la partie extérieure épithéliale présente une particularité bien utile, elle est constituée par la superposition de lamelles minces, imbriquées à la manière des tuiles d'un toit. Ces lamelles donnent un peu de rudesse, mais communiquent à la laine la propriété de se feutrer, c'est-à-dire de permettre aux brins de s'enchevêtrer les uns dans les autres, propriété si largement utilisée dans l'industrie.

La finesse des brins de laine varie de 1/20 à 1/70 de millimètre. Enfin les laines sont divisées en laines communes, laines métis, laines mérinos, dont les noms indiquent assez clairement l'origine. Dans toute l'Exposition nous allons voir les diverses applications de ces procédés.

*
* *

A la suite de la grande exposition de draperies, sont les étoffes de cachemire noir, qu'il ne faut pas confondre avec des étoffes de laine. Il est vrai que sur ce point la fraude s'exerce sur une échelle des plus vastes.

Le véritable cachemire est un tissu très fin, provenant de chèvres ou moutons élevés au Thibet, ou de races semblables importées en Europe. Ce fut Ternaux, qui à ses frais, importa en France les chèvres du Thibet, il créa, après des efforts inouïs, le cachemire français, et la reconnaissance publique donna à ces châles, le nom de châles Ternaux.

Puis vient l'exposition de papiers. Encore une vieille réputation espagnole.

L'exposition des éditeurs de gravures est très intéressante. La soierie est aussi fort remarquable.

Dans le fond, à droite, les serrures, coffres-forts, chaussures, allumettes-bougies, papier à cigarettes, d'une supériorité incontestée.

A remarquer parmi l'exposition de chaussures, de mignons petits souliers de bal, avec dessins à l'aquarelle pour tout ornement.

Il y a aussi deux jolis salons ornés de riches tapisseries, au milieu d'un, une vitrine d'orfèvrerie renfermant un très beau vase en argent avec sujets en reliefs.

Puis les tissus caoutchoutés, les diverses utilisations de l'ivoire, des galons, passementeries et de la superbe dentelle espagnole.

Les éventails occupent plusieurs vitrines. Ils sont plus beaux qu'à l'Exposition précédente. Tous représentent des scènes diverses, des courses de taureaux, sujets de la dernière actualité pour nous.

Beaucoup de sculptures et de peintures religieuses.

L'Expositon de Barcelone, au point de vue de la tapisserie, des tentures, dont nous avons déjà parlé plus haut, est des plus intéressantes. Il y a des velours imprimés du plus bel effet.

*
* *

Passons à la partie gauche du grand salon.

Ce sont encore des mines, des hauts fourneaux, des fonderies qui ont exposé leurs produits. Puis la pharmacie, l'industrie du pétrole, avec tous ses dérivés si nombreux, les bougies, encore des éventails, et de très beaux meubles sculptés, d'autant plus intéressants, que cette industrie est un peu délaissée, et cependant, autrefois, il n'y a pas de pays où la scultpture sur bois ait atteint un si haut degré de perfectionnement.

Tout près, la céramique, autre réputation bien ancienne. Les azulejos, ou carreaux vernissés des Arabes, étaient d'une perfection rare, alors que les faïences du reste de l'Europe étaient des plus grossières. Dès le XVe siècle, les plats en faïence hispano-mauresque faisaient en France l'ornement des dressoirs de la cour. Leurs reflets métalliques n'étaient nullement dus à l'or ou au cuivre, mais simplement à l'antimoine, au bismuth ou à l'arsenic. C'est à Malaga qu'on fabriqua les deux fameux vases de l'Alhambra, dont un seul existe aujourd'hui.

*
* *

La carrosserie est des plus soignées, et l'on voit avec plaisir une très belle *calesa*, voiture en usage à Madrid à la fin du XVIIIe siècle.

Les alpargotas ou sandales, si employées dans le peuple, ne laissent pas d'étonner. En effet, les modèles exposés sont ceux en usage dans l'armée espagnole, ou plutôt à l'essai dans toute l'infanterie.

Il ne me semble pas qu'on doive être bien à son aise avec ces sandales, où le pied est presque entièrement découvert sur le dessus, ce qui en temps de pluie doit être désagréable au possible. Et puis, ce n'est pas bien joli à l'œil. Espérons que les fantassins espagnols y trouveront de grands avantages.

L'exposition des corsets peut satisfaire les dames les plus élégantes.

Une exposition remarquable est celle des meubles métalliques ou demi-métalliques, en style arabe pur, qui sont tous des copies exactes des modèles de l'Alhambra.

Les vitrines centrales contiennent de la bijouterie, surtout des bijoux incrustés avec reliefs en or et acier. La fabrication en est très intéressante et des plus simples, et ce qui ne nuit pas, d'une solidité exceptionnelle. La plaque que l'on veut orner est d'abord légèrement entaillée avec une espèce de burin, et l'ouvrier, un marteau d'une main et un fil d'or de l'autre, pose ce dernier dans les petites entailles et l'y fixe d'un coup de marteau sec, avec une assurance et une habileté extraordinaires, et l'or ainsi écrasé fait corps avec le métal et s'use avec lui. C'est en somme de la damasquinure.

Il y a beaucoup d'objets remarquables, ainsi incrustés, mais aucun n'approche de l'horloge damasquinée à double face, qui est véritablement belle.

Près de là, une vitrine renferme de jolis objets en filigrane d'argent.



HISTOIRE DU TRAVAIL. — LE GROUPE DES SAMOYÈDES.



LE PALAIS DES COLONIES, A L'ESPLANADE DES INVALIDES.

Dans une autre, on voit, sculpté dans l'ivoire, un superbe Christ accompagné des saintes femmes.

Dans une autre, enfin, un art plus moderne et infiniment moins agréable, l'art de tuer, est représenté par divers échantillons de poudre de guerre.

Mais que les dames se rassurent. Je crois que ces échantillons ne sont pas des échantillons, mais simplement des imitations d'échantillons.

*
* *

Passons maintenant à la galerie espagnole du Palais des Arts libéraux. Elle n'est pas précisément facile à trouver, au premier étage, près de la section anglaise, du côté de l'avenue Desaix, d'autant qu'elle n'est pas très grande.

De chaque côté de l'entrée sur la galerie extérieure, sont des photographies espagnoles, qui sont très en progrès. Une collection d'insectes est aussi fort intéressante.

En entrant, on trouve, à droite, l'exposition des Écoles de sourds-muets de Séville; à gauche, celle de l'École des Arts de Ferrol. Les dessins et travaux exposés indiquent des progrès très remarquables, et rien qu'à ce point de vue, cette petite galerie mérite d'être visitée.

Je ne parle que pour mémoire du matériel scolaire, il est à peu près le même partout.

Comme partout, aussi, les éditeurs ont voulu présenter leurs principales publications, on remarque, entre autres, l'*Illustration espagnole et américaine*, publication hebdomadaire, qui compte parmi ses rédacteurs et dessinateurs les noms les plus réputés.

Les exemplaires d'imprimerie sont irréprochables.

L'exposition des albums de l'association artistico-archéologique de Barcelone, est très belle.

Un album contient les portraits de tous les hommes éminents espagnols; il est gros, mais il ne doit pas être complet, et je réponds d'avance que dans leur opinion, beaucoup se trouvent oubliés.

Une vitrine centrale contient les appareils orthopédiques employés dans les hôpitaux, ce qui est beaucoup moins gai que les figures aimables des Espagnols célèbres.

Enfin la vitrine du Dr Macaya de Barcelone, sur la vaccine, est d'un vif intérêt. Des photographies ou des figures en cire, — ces dernières imitant la nature à s'y méprendre, — représentent les diverses phases de la maladie du 3e au 12e jour, point culminant, et la période de dissécation, qui dure environ quatorze jours. Puis tous les outils employés à cette opération. Enfin, une génisse ficelée sur un banc et à laquelle on a fait une série d'incisions parallèles, pour en retirer le vaccin.

Dans un autre article, nous parlerons des pavillons des colonies et du Palais Espagnol du quai d'Orsay. Contentons-nous déjà de constater les immenses progrès accomplis par nos voisins et amis, pour les produits que nous venons déjà de passer en revue.

S. Favière.

LE PALAIS DES COLONIES



Celles de nos colonies qui n'ont pas comme l'Algérie, la Tunisie, le Tonkin, etc., de pavillon spécial à l'Esplanade des Invalides, sont rassemblées dans le Palais des Colonies. Nous avons déjà décrit l'extérieur de cette importante construction qui, en bordure de la *Rue des Colonies*, ouvre son perron sur un pont qui traverse une minuscule rivière. Cette rivière a singulièrement diminué d'importance, depuis l'époque où elle n'était qu'en projet. Elle devait alors servir de théâtre à des régates, ou tout au moins à des joutes de pagayeurs.

Le perron donne accès dans le salon central rectangulaire et surmonté d'une coupole d'une forme très élégante. Ce salon est fort sobre comme décoration, les murs de pierre blanche, — imitée bien entendu, — ont pour tous rehauts, des minces filets d'or. La coupole est également blanc et or, mais le baies triangulaires qui découpent les murailles sont ornées de magnifiques tentures.

A droite et à gauche du salon central, s'ouvrent deux grandes salles, dont toute la décoration consiste dans la charpente, fort bien employée avec des filets rouges sur les poutres vertes. La toiture forme de longues lames; le parquet en jaune clair sert de fond à cette charpente très gaie et très haute en couleur.

*
* *

Une galerie fait le tour du palais, au 1er étage, et les installations qui l'occupent complètent celles des deux grands salons du rez-de-chaussée, qui sont divisés en boxes, consacrés chacun à une de nos colonies. Le salon central représente, au contraire, d'une façon synthétique tel ou tel art, telle ou telle industrie prise dans son ensemble et comparativement dans toutes les parties du monde où flotte notre pavillon.

En entrant dans ce salon central, on se trouve en face d'un immense trophée de bambous géants qui montent presque jusqu'à atteindre la coupole. A l'ombre, ou plutôt au pied de ces graminées gigantesques, sont entassés les dieux de nos colonies asiatiques, le Bouddah grimaçant du Tonkin, laqué et doré, à côté du Bouddah impassible et quasi virginal, sculpté dans le marbre par les Indous. Les 24 bras de la divinité s'étagent, de ses épaules à la ceinture, chaque main symbolise une des fonctions divines. Poulear, dieu de la sagesse sous la forme d'un bloc fruste remontant aux premières théogonies humaines, laisse distinctement encore apercevoir son profil s'élevant. Et Sivâ, et Kali, et Vichnou et tout le Brahmapoutra évoqué, défilent sous vos yeux avec leurs dieux de jade, de bronze, de marbre, de bois...

Les vitrines renferment l'une la collection des armes, qui

va depuis les plus primitives, comme le casse-tête des Canaques et la hache en serpentine des chefs néo-calédoniens, jusqu'aux fusils compliqués et aux pièces d'artillerie des Cochinchinois.

La vitrine des bois sculptés et incrustés n'est guère remplie que de ces meubles et bibelots cochinchinois et annamites, que nous avons déjà vus dans les expositions spéciales de nos colonies d'extrême Orient.

Ces pays figurent encore pour la majeure partie dans la collection des bronzes, où ils se trouvent cependant en compagnie de l'Inde française, dont nous retrouverons tout à l'heure de merveilleuses productions.

La céramique, elle, est de partout. Les terres cuites noires de l'Inde et les terres cuites noires du Sénégal avoisinent des terres rouges de la Guyane, à l'aspect presque étrusque. Les grès cérames du Tonkin apportent la touche d'un art plus raffiné, au milieu de ces productions, dont la plupart sont absolument primitives.

Les réductions des habitations et des moyens de transport comprennent en majorité des maisons et des pagodes indoues. Ces réductions, exécutées par des natifs, sont fort curieuses comme exécution. Il y a tout un cortège représentant un mariage, qui est d'une bien jolie naïveté, à côté du char du rajah de Ranjore, tout ruisselant d'or et tout constellé de pierres précieuses.

Les barques et les engins de pêche sont en général l'une des premières manifestations de l'activité humaine. Nombre de peuplades primitives ont connu la pêche bien avant la chasse. La collection de ces objets, comprend entre autres une pirogue canaque, et des sampangs cochinchinois.

Pour finir, la musique. La collection des instruments est fort intéressante et si l'on conçoit difficilement un orchestre armé exclusivement de ces *outils* très primitifs, cela prouve tout simplement qu'il ne faut discuter ni des goûts, ni des couleurs, ni des sons. En effet, les Sénégalais sont ravis d'entendre leur *balafou*, qui nous déchire le tympan et qui n'est cependant qu'un xylophone un peu plus simple. Le *thléthé* des mêmes Sénégalais, qui n'est qu'une calebasse desséchée, a probablement des charmes pour leurs noires oreilles, il n'en aurait pas plus pour les nôtres que le *sandié* des Cafres, autre calebasse percée de trous et montée sur un manche et qui est, paraît-il, excellente pour cadencer la marche. La collection des guitares comprend des instruments très variés ; les uns sont de simples fibres végétales tendues sur une série d'arcs en bois flexible ; d'autres ont presque l'aspect d'un cercueil, celles des *Toulous* et celle Hovas de Madagascar sont les plus remarquables, parmi ces instruments à corde, dont la série se complète par les violons *valihs*, malgaches et annamites. Très peu d'instruments à anches ou à vent. La flûte des bergers de Virgile ne se trouve pas dans nos colonies, on ne trouve guère que des hautbois annamites et leurs proches parents, les hautbois algériens, dont la *nouba* des Turcos nous régale chaque après-midi.

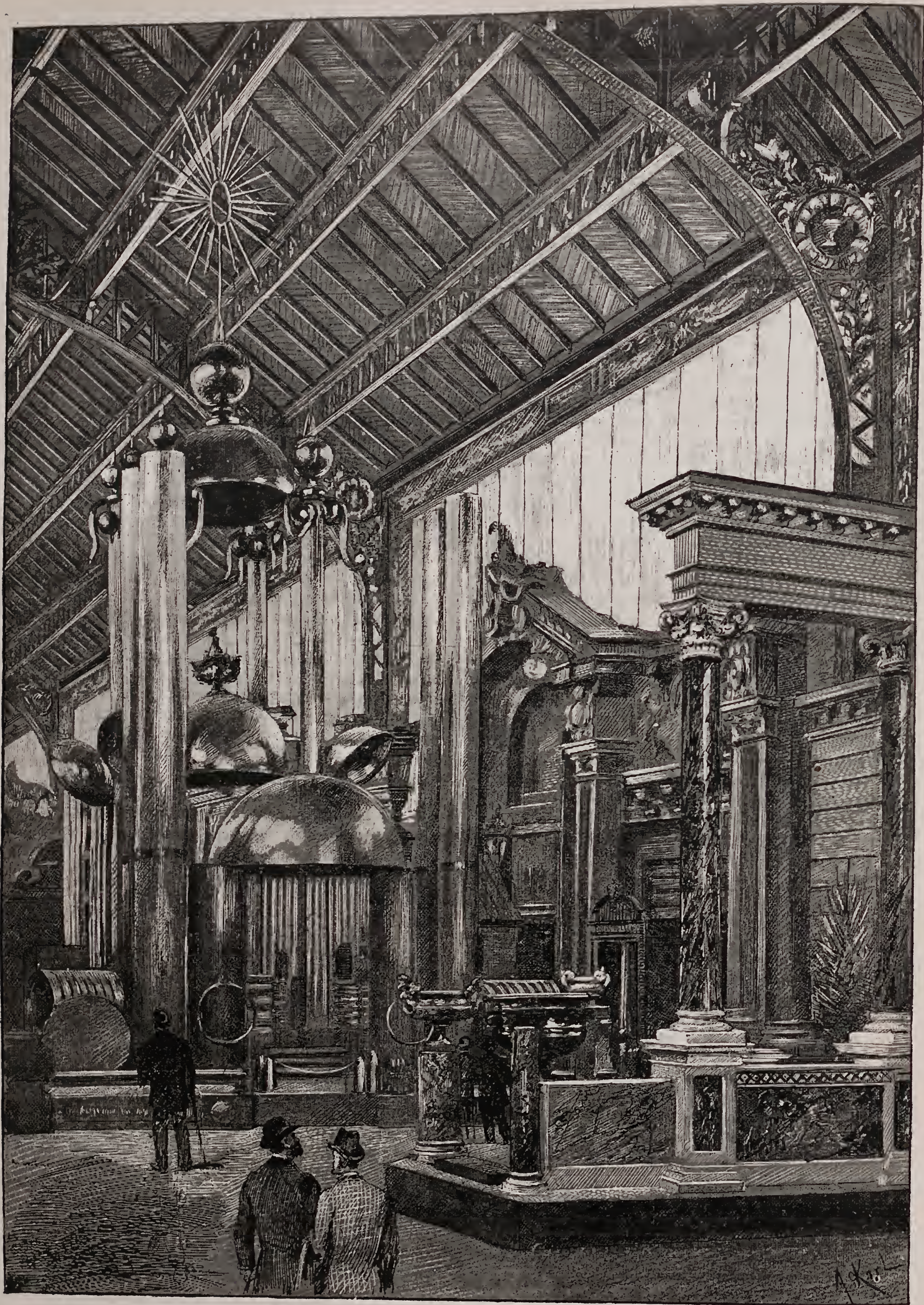
*
* *

L'Afrique est aujourd'hui le grand objectif de tous les peuples d'Europe. L'Italie semble avoir donné le branle à une nouvelle campagne de colonisation, et le continent mystérieux, attaqué de vingt côtés à la fois, aura bientôt révélé son dernier secret. Il faut hélas ! avouer que n'était notre Algérie, nous ne serions pas les mieux partagés à la distribution. Nous avons bien de longues lignes de côtes en Afrique, mais notre suzeraineté y est plus nominale qu'effective. Cela tient beaucoup à la répugnance qu'éprouve notre générosité nationale, à imposer sa conquête par les moyens qui ne répugnent ni à l'utilitarisme anglais, ni au sans-gêne allemand. Mais ce système a bien ses compensations. Nos colonies gardent ainsi leur caractère propre, les indigènes que n'abrutissent ni l'alcool britannique, ni la schlague teutone, continuent leur expansion naturelle, seulement dirigée dans le sens civilisateur de notre nation.

Aussi nos divers établissements d'Afrique peuvent-ils fournir des éléments indigènes à une exposition coloniale, c'est ce qui fait le charme de celle-ci. Voici par exemple le Sénégal; son exposition est presque entièrement composée des produits naturels du pays, et voire des produits de telle ou telle exploitation européenne, établie là-bas. Comme richesse on y perd peut-être, on y gagne comme pittoresque. Elle comprend des instruments de musique, des meubles provenant des tribus foulah, et surtout des bijoux véritablement artistiques. On peut, sans crainte de lui faire de réclame, nommer l'exposant, c'est Wisckhor Thiamm, bijoutier à Saint-Louis; les bagues au chaton formé d'une rose délicate en filigrane, les bracelets exquisement travaillés, les fleurs surtout, exécutées avec autant de dextérité ouvrière que de sens artistique de la nature, forment une jolie vitrine qui renferme également quelques fèves brunâtres, que l'on prendrait à première vue pour des grains de café. Ce serait, en ce cas, du café de haut prix. Ces fèves en or, elles ont été prélevées sur les 10,000 francs d'impôt que nous paye chaque année, en or, la province de Bomé. 10,000 francs pour toute une province, c'est moins cher qu'en France, où tout compris, directes, indirectes, chiens, chats, chevaux, voitures et billards, trente citoyens de moyenne fortune paient cela dans leur année.

Le Sénégal fournit une quantité considérable de graines oléagineuses et de végétaux pharmaceutiques; il faut entre autre citer la *kola*, qui est, comme qui dirait, le syndicat de tous les réparateurs et les antidéperditeurs (*sic*) ; la *kola* dont on fait des pilules, des élixirs, des sirops, des bromhydrates, des sulfates, et des valérianates, réunit les propriétés du café, du thé, de la coca, du maté, du quina et du cacao. On en fabrique même un produit qui s'appelle le *kokola* et qui doit, paraît-il, faire une sérieuse concurrence au chocolat ; du moins à ce qu'affirme l'inventeur, pharmacien à Saint-Louis.

C'est du Sénégal qu'est partie la mission du capitaine Binger pour l'intérieur du pays kongi, aussi a-t-on exposé dans les vitrines sénégalaises, les curieuses étoffes et les armes qu'il a rapportées de cette courageuse excursion. Ces étoffes sont d'un intérêt tout particulier, en ce qu'elles montrent l'industrie arabe, remontée à son époque initiale, au temps de ces Hyesos qui envahirent l'Égypte des Pharaons. C'est ainsi que devaient s'habiller les premiers pasteurs et les héros de la légende biblique, Abraham et le saint homme Job.



GALERIE DE TRENTE MÈTRES. — LE TROPHÉE DU CUIVRE.



LA PORTE DU PALAIS DES COLONIES.

Les établissements du golfe de Guinée, sur les bords du lac Aley, nos colonies d'Assinie et du Grand Bassam, paraissent destinées à supplanter un jour l'Amérique dans la production du café.

Les cafés assiniens, qui commencent à arriver sur nos marchés, sont d'excellente qualité et soutiennent la concurrence avec n'importe laquelle des marques renommées. Du même pays, vient une amusante collection de fétiches sculptés, en bois et peints de couleurs en tire-l'œil. Certains de ces dieux sont coiffés à l'européenne d'un chapeau gibus, qui les rend absolument étonnants; on dirait des Daumiers sculptés. Une remarque à faire : les bons génies, ceux qui sont favorables, sont calqués avec amour sur le type nègre, les mauvais retracent avec un sens caricatural très intense, le type blanc Comme s'est flatteur pour nous.

Du Gabon et du Congo viennent les gommes, les graines oléagineuses, de formidables défenses d'éléphant et des bois précieux. On a même trouvé un moyen... barbare d'exposer les bois. Deux pianos confectionnés de bois congolais, sont *joués* alternativement depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir; il y a là de quoi rendre fous les dieux de bois du *Foutah-Djallon*.

Nous voici à la Réunion, dont l'exposition est exclusivement formée de produits de la terre. Cafés, sucre, rhum; des essences précieuses, géranium, fenouil, basilic, des bois pour meubles, de la vanille, du cacao, du sucre, du miel sauvage.

Nossibé, Mayotte et les Comores montrent de magnifiques échantillons d'ébène, des bijoux et une riche collection de minerais. Madagascar a une exposition spéciale et ne figure pas dans le Palais des Colonies.

Obock et le protectorat de Tadjourah, dont le sultan est venu rendre visite à notre Exposition, forment une de nos plus petites colonies, mais non l'une des moins importantes. la position d'Obock étant, en effet, de première importance pour commander le passage dans l'océan Indien. Les vitrines d'Obock sont presque entièrement remplies d'objets, vêtements, boucliers, armes, instruments de musique recouverts de perles fausses. Voilà des indigènes qui aiment le brillant et la couleur.

Nous avons, comme on voit, fait le tour de l'Afrique. Nous arrivons naturellement à nos colonies de l'Inde. Pauvres colonies! pauvres débris d'une gloire de jadis. Quelques villes avec un territoire exigu, représentent tout ce qui fut le grand empire français des Indes, l'héritage glorieux de Dupleix, de Suffren, de Labourdonnais, de Lally Tollendal. Qui ne se rappelle la phrase si touchante des Indous dans un temps de famine, sous Dupleix : « Donnez le riz aux Français, nous nous contenterons de l'eau dans laquelle il aura cuit. » Et les trois Jeanne Dupleix, la femme, la sœur et la fille, Jeanne, Jeannette et Jeanneton comme disait le « bonhomme » saluées en impératrices par ces millions d'Indous, qui s'agenouillaient sur leur passage et se jetaient sous les roues de leur carrosse. Le Grand Mogol demanda Jeanneton en mariage et Dupleix répondit fièrement que sa fille n'épouserait qu'un bon gentilhomme de France. Et ce Dupleix n'était qu'un *commis*, comme on disait alors...

Mais chassons ces tristesses pour admirer, car elle en vaut la peine, la superbe Exposition de ce qui reste d'Inde française.

C'est à un bijoutier indou de Pondichéry que revient la place d'honneur dans cette Exposition; singulier bijoutier, du reste, qui expose non seulement des joyaux, mais encore des céramiques, des émaux, et des bronzes. Oh! les bronzes: ils sont tout bonnement merveilleux. Certains, rehaussés d'émaux, valent et au delà les plus belles pièces italiennes de la Renaissance.

C'est encore le même bijoutier qui a exposé une colonnade en bois sculpté et fouillé à jour, de quatre ou cinq mètres de longueur sur deux de hauteur. Et, de fait, c'est assez juste car cette colonnade est un véritable bijou.

Bijou également, étincelant de laques et d'ors, le char religieux sculpté et peint si naïvement. Les produits pharmaceutiques sont d'un aspect plus dénué d'intérêt. Pour finir il faut voir les stucs indous, qui sont célèbres et ont servi à la décoration de ces pagodes mystérieuses, vieilles comme le monde, qui font l'étonnement de tous les voyageurs. Voir aussi les tissus, indigènes, étoffes légères pour écharpes ou pour vêtements, entre autres les mousselines qui peuvent rivaliser avec notre fabrication européenne.

Nous ne retrouverons ici aucune de nos colonies d'extrême Orient, qui sont largement loties avec leurs installations particulières. Aussi nous passerons de l'Inde à nos possessions océaniennes.

*
* *

La Nouvelle-Calédonie... Le nom a mauvais air. Que peut-il venir de bon d'un pays rempli de forçats, si ce n'est des noix de coco sculptées. Le public est assez étonné de ne pas trouver dans les vitrines, les petits navires en ivoire, les pièces de deux sous creusées en boîtes et les étuis à chapelets, qui formaient habituellement le fond des bazars de bagne. Au lieu de cela on trouve des meubles superbes, des bois de luxe de toute beauté et une incomparable collection de minerais. On se fait difficilement une idée de la stupéfaction de nombre de visiteurs. Mais oui, braves gens, c'est comme cela. Ce pays que l'on donne à vos criminels, est l'un des trois ou quatre paradis qui soient demeurés sur terre. Le sol fournit de merveilleuses récoltes, les forêts sont pleines des essences les plus rares; ailleurs, et à fleur de terre, on trouve le cuivre, le fer, la houille, le cobalt et le nickel.

Surtout le nickel, qui occupe tout un salon et forme deux ou trois trophées; le nickel qui doit nous débarrasser des horribles sous de cuivre et qui sert à la fois à fabriquer des casseroles, pour faire vivre l'humanité et des cartouches Lebel, pour la faire mourir.

L'administration pénitentiaire ne s'est néanmoins pas fait faute de se montrer ici aussi; il faut encore une fois protester contre cette envahissante exhibition de geôle et de bagnes. Les prisons tiennent une place importante dans le Palais des Arts libéraux, — ce qui est déjà joli comme ironie, — et, en outre, elles débordent dans chaque exposition coloniale. Assez de chiourme comme cela. Les Anglais n'ont pas eu du tout l'idée de nous exposer leurs convicts, ni les Russes leurs prisonniers sibériens.

*
* *

Je parlais des paradis restés, voici le plus délicieux de tous... Tahiti, le pays sans intempérie, ou le printemps est éternel, comme l'amour des femmes tahitiennes. C'est, je crois, l'amiral Jurien de la Gravière qui raconte cette jolie histoire tahitienne. Un jeune aspirant a pendant son séjour à Tahiti pris d'assaut le cœur d'une jeune indigène, et au moment du départ, comme il presse dans sa main celle de l'adorée tout en larmes et qu'il la couvre de baisers, elle lui dit : « Puisqu'elle te plaît, coupe-la et emporte-la avec toi. » Hein! les Parisiennes, vous n'aurez jamais de ces élans-là!

Tahiti produit tout ce que la terre la plus fertile peut obtenir du climat le plus favorable; le coton tahitien est la première qualité de coton; tous les produits agricoles y sont d'une espèce remarquable. Parmi ceux qui sont exposés, il faut citer les fécules de coco, qui vont paraître incessamment dans la consommation européenne. Il y a de jolis objets tressés avec la paille de Pia, une paille fine, soyeuse résistante, dont les doigts fuselés des Tahitiennes font des chapeaux, des sandales, voire des bouquets ravissants.

Après le paradis, un coin de l'enfer, mais pas de l'enfer chaud, au contraire. Nous avons au pôle antarctique, ou tout au moins assez près dudit pôle, une colonie peu connue, l'île de Kerguelen. C'est même une colonie assez singulière, en ce sens qu'il n'y a pas de colons; pendant les huit mois d'hiver, seuls les phoques et les pingouins hantent ces solitudes. Pendant la belle saison, les pêcheurs de baleine y trouvent un abri. L'exposition très restreinte de Kerguelen fait partie de l'exposition particulière de MM. Raoul et Jouffroy d'Alban, qui ont fait le tour du monde pour le compte du gouvernement français. Il serait trop long d'énumérer tout ce que ces messieurs ont rapporté de leur voyage. On peut seulement citer en passant les chenilles de la Nouvelle-Zélande, qui passent alternativement de la vie végétale à la vie animale. Les parures des îles Marquises ne sont pas d'une bijouterie commune, les plus recherchées sont faites en *barbe de vieillard*. Comme il est assez rare qu'un indigène de ces pays arrive à avoir une longue barbe blanche, ces parures se payent au poids de l'or. Des portraits nous montrent des types maories, il y a entre autres une femme, probablement tahitienne, qui est admirablement belle. Les hommes sont, eux, défigurés par des tatouages, mais le type apparaît quand même, fort régulier.

*
* *

De l'Océanie nous allons franchir d'un seul bond tout l'océan Pacifique, traverser le continent sud-américain et arriver à Cayenne.

Encore un nom qui sonne mal, et cependant depuis longtemps Cayenne a presque été entièrement abandonné comme lieu de transportation, et la ville elle-même est une brave petite ville, honnête comme un coin d'Auvergne et sage comme une sous-préfecture. Quant à la Guyane, la transportation l'avait à peine entamée et elle reste telle quelle, c'est-à-dire l'un des pays les plus impénétrables, défendu par d'épaisses forêts et d'inextricables broussailles. Aussi l'exposition est assez pauvre, elle consiste principalement en bois de luxe, mais il y en a une infinie variété et des plus beaux.

Des Antilles nous ne trouvons ici que la Martinique représentée par ses rhums, ses sucres, ses farines de manioc, et aussi par ses poupées, costumées d'une façon très pittoresque. La Guadeloupe a, au dehors, une installation particulière.

Et, maintenant le cap au nord, nous allons, dans le froid et le brouillard, retrouver Saint-Pierre et Miquelon, nos braves Terre-Neuviens, pêcheurs de morue, qui chaque campagne partent de leur village breton pour le grand banc, et qui, hélas, ne reviennent pas toujours.

Nous étions deux, nous étions trois.

dit la chanson de Richepin, mais au retour souvent il manque quelqu'un à l'appel. C'est qu'elle est dure la mer des banquises et des icebergs, pour ces coquilles de noix des pêcheurs de morues.

C'est là un pauvre pays, qui n'a pu montrer que les outils de la dangereuse profession que l'on vient exercer dans ses parages. Voici les lignes, les harpons, les filets, les couteaux des saleurs. C'est le meilleur qu'on n'a pu montrer, l'admirable courage à froid des gars de chez nous, qui vont là bas risquer leur vie à chaque heure, pour rapporter quelques sous, dans la pauvre cabane que fouette le vent atlantique, avec la grande mer par devant et derrière, étendant minusculement l'humble courtil, la bande d'ajonc, piquée des fleurs d'or des genêts.

*
* *

Nous avons fait le tour du monde, à la suite de nos trois couleurs ; ce que nous avons vu n'est certes pas le gigantesque empire colonial de l'Angleterre, mais c'en est assez si nous le savons bien garder et bien lever à notre hauteur.

Voulez-vous maintenant savoir à quoi nous servent les produits si variées de nos colonies. Voici leurs applications, les principales du moins, rassemblées dans le petit salon qui n'est pas la partie la moins attachante du palais Colonial.

Les laques de l'Inde et de l'Indo-Chine font les cires, les vernis, la gomme laque. De la cochenille, si l'on ne tire plus la teinture jadis renommée que l'on demande aujourd'hui à l'aniline, on tire l'encre carminée. Le requin de Chine, qui est une sorte de raie des mers tonkinoises, fournit un produit renommé à la maroquinerie, comme les peaux de crocodiles et de serpent. On fait également en peau de crocodile, des chaussures qui ont au moins le mérite de l'originalité.

Inutile de dire à quoi servent les nacres de l'Inde et les coraux océaniens. Non plus que les ivoires de l'Inde et du Sénégal, ou bien les défenses de morse qui nous viennent de Saint-Pierre ; avec les défenses d'hippopotames venues de l'Ouest Africain on fabrique les fausses dents, — à vous, mesdames! — Les écailles de tortues fournissent des peignes, des objets de toilette, etc. L'*ochroma* de la Guadeloupe donne un duvet végétal qui sert à remplir des édredons aussi doux que ceux en plume. Du Cambodge et de la Guyane nous viennent des colles de poisson, dont les applications industrielles se multiplient de jour en jour. La gomme copale de l'Inde fait le faux ambre. Des textiles variés, des fils, des câbles, sont fournis par l'aloès

d'Afrique, la ramie de Cochinchine. L'alfa se transforme également en papier et en cordage, l'enveloppe fibreuse de la noix de coco donne un crin végétal supérieur, tandis



Un grand vase de l'entrée des colonies.

que le phormium donne un fil très résistant, supérieur pour la fabrication des toiles à voiles; ce qui a déterminé à acclimater cette plante dans nos départements maritimes.

Ajoutez à cela des minéraux variés, de l'or, des diamants et du charbon, qui est la plus précieuse des pierres, et vous voyez que nous avons dans nos colonies de magnifiques réserves de richesses et des stocks inépuisables pour notre activité industrielle.

Elles nous fournissent encore, nos colonies, le meilleur d'elle-même, leurs enfants qui deviennent nos soldats, et, à l'ombre de nos trois couleurs, apprennent à nous aimer. Il faut les voir, Sakalaves de Madagarcar, et Peulhs du Gabon, Annamites et cipayes de l'Inde, tirailleurs ou spahis sénégalais, garder *leur* palais. Ce morceau de chez eux transporté chez nous et qui pour chacun d'eux, représente un peu de la patrie quittée.

Il ne faut pas que les voir, il faut les aimer aussi, ces frères d'armes de toutes couleurs, qui, entraînés par les mêmes sonneries, marchent du même pas que nous à la conquête d'un avenir de progrès, de bien-être, d'amour universel.

Ils sont plus que des soldats, aveugles instruments de l'idée de guerre qui tue, ils sont les pionniers de la civilisation que nous portons chez eux, les artisans de la part de ce siècle dans l'œuvre que la France accomplit à travers le monde et à travers le temps.

Œuvre si grande, si belle, si profondément civilisatrice, que nos pères la qualifiaient d'œuvre de Dieu lui-même... *Gesta Dei per Francos.*

PAUL LEJEINISEL.

L'Éditeur-Gérant : L. BOULANGER.
Papier des Papeteries Firmin-Didot et Cie, 2, rue de Beaune, Paris.

Imprimerie Charaire et fils, à Sceaux.



Les Beaux-Arts a l'Exposition. — LA SÉPARATION, par M. Protais.



LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION. — LE RÉCIT, PAR M. LÉON COUTURIER.



UNE GALERIE DE L'EXPOSITION BELGE.

LA BELGIQUE



Si nous avions suivi, dans ces études consacrées aux expositions étrangères, un ordre de préséance basé sur l'importance de chaque exposition, c'est à la Belgique que serait échu le premier rang. Sa participation est, en effet, la plus importante de toutes les participations étrangères. Et elle ne se contente pas d'être considérable, elle est en outre, formée d'éléments de choix, — seulement, il y un seulement, et c'est à cela qu'il faut attribuer de nous voir donner moins de développement à la Belgique qu'aux Etats-Unis ou à l'Angleterre, — seulement, cette exposition a tout le caractère d'une exposition française. Les nuances qui distinguent un produit français du même produit belge, sont si légères, que souvent ce n'est pas la peine d'en parler. Les mauvaises langues prétendent que c'est à cette similitude si profonde, qu'il faut attribuer la tendance belge d'imiter — contrefaire est un bien gros mot — nos productions françaises dans tous les domaines.

La vérité est que la Belgique vaut cent fois mieux que sa réputation. On peut pardonner aux écrivains français de la génération précédente, qui voyaient leurs œuvres reproduites à éditions que veux-tu, par les libraires bruxellois, d'avoir exhalé quelque mauvaise humeur ou quelque plaisanterie tirée. Mais ce n'est pas une raison pour continuer à voir nos voisins les Belges, sous le jour tant soit peu défavorablement ridicule, des deux hommes d'armes de *Geneviève de Brabant*. Ce sont de bons voisins, de bons amis, on peut même dire de bons frères.

En effet, s'il y a en Flandre un parti flamingant à tous crins, qui tient à rattacher les Belges à la famille allemande et cherche, pour commencer, à introniser la langue flamande dans une renaissance qui n'est guère de ce temps, cette tendance est loin d'être partagée par la majorité de la nation, qui n'a pas manqué de protester toutes les fois que les ministres du roi Léopold ont tenté d'orienter trop à l'est, la politique belge.

Sans vouloir émettre cette proposition que les Belges Wallons n'attendent qu'une occasion pour se jeter dans nos bras, ce qui est une seconde exagération aussi grosse que la première, on peut hardiment affirmer que pour la plus grande partie, les sympathies belges viennent à nous et ne sauraient nous être enlevées.

Depuis quelques années, l'Europe désentichée de cette politique des nationalités, qui n'est qu'un généreux contresens, remonte plus haut dans les archives familiales de ses peuples, elle tend à conglomérer les races, Slaves, ici ; Germains, là ; Latins, chez nous. Les Belges, dans ce concert, aiment à se rappeler qu'ils sont nos frères les plus rapprochés et que nous devons aux Bolgs, nos ancêtres communs, tout le sang que ne nous léguèrent pas les légionnaires de César et les colons de la Rome impériale.

Et parce que, dans le jadis de leur histoire, chante la même alouette qui piquait dans l'azur de la Transalpine, de la Lyonnaise, de l'Aquitaine, et des Belgiques romaines, ils se sentent du même sang que nous et nous aiment d'autant.

Leurs peintres, leurs poètes, nous sont familiers ; comme nos artistes et nos écrivains sont à l'aise dans ce Bruxelles, qui est la seule capitale d'Europe qui puisse intellectuellement prétendre être la succursale de Paris.

* * *

Dame ! à tant nous aimer, la Belgique en est venue fatalement à nous copier un peu. Elle n'est plus que par certains côtés la Belgique de jadis, riche de souvenirs personnels, terre grasse et féconde, habitée par une race forte et prolifique, quelque chose comme une Touraine du Nord avec, en plus, la mélancolie et la tranquillité de ces

> Villes au nom si doux, Audenarde, Malines...

dont parle le poète belge Georges Rodenbach, qui les apostrophe si justement :

> O pierres qui priez comme des Ursulines !

l'originalité s'efface et les caractéristiques locales s'atténuent. Dans vingt ans Camille Lemonnier, ce Belge qui est un grand écrivain français, ne pourrait plus refaire sa *Belgique*. Le Hainaut n'aura plus que l'aspect d'un département français. Quand fut démoli le Riddeck d'Anvers, ce pandemonium de la luxure du Nord, ce fut un signe des temps, la Belgique se rangeait.

* * *

L'Exposition belge comprend :

Des installations dans le Palais des Expositions diverses. Aile droite.

Quelques pavillons en bordure de l'avenue de la Bourdonnais.

Des installations en plein air, le long du Palais des Expositions diverses, côté de la Bourdonnais.

La section belge du Palais des Machines, rez-de-chaussée et galerie.

L'exposition rétrospective belge, dans la nef centrale du Palais des Arts libéraux.

L'exposition d'arts libéraux belges, dans la travée gauche du même palais.

L'exposition des Beaux-Arts, dans le palais de ce nom.

L'exposition d'Agriculture et de Produits alimentaires, le long du quai d'Orsay.

Enfin, une importante exposition de plantes et de fleurs dans les jardins du Trocadéro.

A elle toute seule, la partie belge de l'Exposition universelle formerait une petite exposition nationale très présentable.

Nous allons parcourir rapidement les diverses sections en commençant par les pavillons en bordure de l'avenue de Labourdonnais, qui comprennent le pavillon du comité exécutif.

* * *

Nous avons là, exécuté en ciment de Portland, un morceau de rue belge qui n'est pas sans intérêt; le pavillon

du comité exécutif; puis à côté le pavillon des Tabacs belges, dont l'intérieur est occupé par un poste de pompiers, puis le pavillon Solvay; en face, c'est-à-dire adossée aux pignons du Palais des Expositions diverses, une jolie façade en zinc silicaté, qui a été construite par la Société de la Vieille-Montagne.

La Société de la Vieille-Montagne, qui a une réputation universelle, paraît s'être attachée uniquement à faire ressortir les avantages du zinc silicaté. Une couche de silicate et la plaque de zinc, unie ou moulée, ou estampée en ornements, tordue en balustre, profilée en gargouille, prend l'aspect exact, et fort coquet, et inaltérable de la belle pierre blanche. Pour mieux dire, on a passé sur le zinc comme une sorte de colle de pierre, de caillou liquide qui s'identifie avec le métal, le pénètre dans tous ses pores et ne peut plus en être séparée.

Je ne vous affirmerai pas qu'une cathédrale bâtie par ce procédé équivaudrait à Notre-Dame de Paris ou même, puisque nous parlons belge, à Sainte-Gudule, mais pour les constructions légères et d'un provisoire qui doit avoir une certaine durée, c'est parfait.

Aucune de ces constructions n'a un caractère bien déterminé ni une stylistique particulière. Elles représentent ce qu'est, ou ce que tend à être, l'habitation bourgeoise en Belgique, où le système anglais du cottage individuel lutte vaillamment, au nom de l'hygiène et du comfort, contre l'encasernement dans les grandes bâtisses carrées

Les zincs de la Vieille-Montagne d'un côté, le pavillon du Comité de l'autre, fournissent la note de ces cottages : perron de deux ou trois marches ouvrant entre deux colonnes: un étage, le toit pointu découpé par la surélévation du portique, somme toute, une assez jolie silhouette.

***

Avant d'entrer dans le Palais des Expositions diverses jetons, pour n'y plus revenir, un coup d'œil sur les installations en plein air. Il faut signaler un intéressant moteur à pétrole qui par l'intermédiaire d'une dynamo alimente trente lampes électriques; à gauche et à droite sont des marbres superbes, entre autres du *Florence* noir de toute beauté. Puis de fortes pièces de céramique industrielle, cornues, serpentins, chapiteaux, tuyaux divers. Et des échantillons de charbons qui représentent bien maigrement la richesse houillère du bassin du Centre.

***

Dans le Palais des Expositions diverses la section belge ouvre d'un côté sur le vestibule qui sépare le palais lui-même, de l'aile droite. La façade, qui se prolonge par celle des Pays-Bas, est assez jolie, elle est surtout plus ornée que grandiose et elle perd au voisinage de celle d'Autriche-Hongrie qui lui fait face; entre les piliers de marbre à base et à chapiteaux d'or qui encadrent les baies, se dressent des pilastres ornés de compositions en fausse mosaïque. Au-dessus, de grandes toiles marouflées en fresques, représentent la Belgique et l'Afrique. Sans doute à cause du Congo indépendant dont le roi Léopold est souverain.

Dans le vestibule, se trouve la vitrine d'honneur des dentelles; il y a là de quoi tourner bien de jolies têtes blondes, brunes, ou même rousses. De cette masse de merveilles, ressort une admirable nappe en dentelle avec des compositions rappelant les corps de métiers au XVe ou au XVIe siècle et les blasons des anciennes Provinces-Unies.

La dentelle est la reine de l'exposition belge; sous toutes ses formes, torchon, valenciennes, malines, venise, duchesse, point d'Angleterre, d'Alençon, gaipure de Flandres, etc., etc., elle déploie ses splendeurs... On peut reprendre la *Famille Benoiton* de M. Victorien Sardou et redire, pour l'amélioration des foules, le couplet à sainte Mousseline; le seul cadre qui convienne absolument à la beauté féminine, c'est la dentelle, comme le diamant est la seule parure qui ne saurait être discutée. Il y a là des pièces superbes, entres autres deux voiles de mariées, au point à l'aiguille, qui donneraient des envies de conjungo à la vieille fille la plus entichée de célibat.

***

A côté, les tapisseries, qui sont de Malines, comme les belles dentelles. Il y a même à Malines une manufacture royale qui, sans aspirer à détrôner nos Gobelins, produit des panneaux superbes, remarquables par le fini de leur exécution et la justesse des tons. Je citerai seulement une grande composition destinée au Sénat belge : *Les gentils-hommes confédérés réclamant de Marguerite de France la liberté de conscience*. La tête pensive de Marguerite, et les rudes figures des confédérés sont étonnantes d'expression.

Le meuble et le bibelot d'ameublement tiennent une grande place dans la section belge, où abondent également les petits bronzes d'éclairage ou d'ornement. Mais que dire de tout cela? Le plus grand désir d'un grand fabricant bruxellois, gantois, ou anversois, est de fabriquer l'article de Paris, au goût de Paris, et ils y réussissent si bien que du diable si je pourrais vous en dire quelque chose, qui ne s'appliquât pas aussi justement aux bronzes et aux meubles des sections françaises.

Il faut néanmoins tirer hors de pair un grand lit Renaissance, avec moulures dorées, et un magnifique reliquaire destiné à une église belge.

Les cheminées sont très belles et ont quelquefois emprunté d'heureux motifs aux vieilles cheminées flamandes.

La verrerie est largement représentée, mais des feuilles de verre, quelles que soient leur couleur, leurs dimensions, ou leur épaisseur, ne sont pas choses d'un palpitant intérêt. La verrerie est une de ces industries, où la fabrication est beaucoup plus attachante que le produit fabriqué. On s'arrête plus volontiers devant les faïences de la Louvière qui, si elles n'ont pas la franchise de tons des beaux produits anglais de Minton, ont plus de correction dans le dessin et plus de douceur dans les formes. Les deux panneaux en céramique, la *Faïence* et le *Faïencier*, qui décorent cette partie de la section belge, sont deux pièces très réussies.

L'art du vêtement se confond plus encore que celui du meuble avec nos productions françaises, et il n'y aurait rien à dire, ni des draps ni de la lingerie, ni des vêtements confectionnés, ni des cuirs et des chaussures, s'il ne fallait signaler le curieux kiosque érigé au milieu de la section.

Sous une tente d'apparat, au milieu d'un mobilier cocasse



LES PAVILLONS BELGES DANS L'AVENUE DE LA BOURDONNAIS.



LE PAVILLON DE L'USINE CAIL ET LE PAVILLON DES CHANTIERS DE SAINT-DENIS.

dont les meubles en corne de bœufs sont garnis de cuir du même animal, avec les poils, un exposant a groupé les divers uniformes de l'armée belge. Sont-ils dorés! Seigneur, sont-ils dorés! Il y a un général, revêtu du bonnet à poil de nos ex-grenadiers, qui donne un ordre à un aide de camp que surmonte un chapeau de feutre forme *melon*, qui est la coiffure des gardes civiques belges depuis les temps les plus reculés. Voir la tapisserie citée plus haut, dans laquelle tous les personnages sont ainsi coiffés d'un *trois-soixante*, relevé comme celui-ci d'une ganse d'or. D'autres officiers et de moindres gentilshommes, complètent cette exhibition, qui a un succès qu'on s'explique peu. Cela tient à ce que le kiosque étant rigoureusement fermé sur les côtés, chacun veut pénétrer cet arcane, au sein duquel il se passe *peut-être* quelque chose.

Cela fait compensation à l'abandon manifeste dans lequel se trouvent, à l'extrême droite, les installations très désertes, de l'exposition des carrossiers belges, qui ne méritent pas ce dédain, car certaines de leurs voitures sont de première valeur.

*
* *

Les deux *clous* de la section belge dans la Galerie des Machines, sont l'installation Cockerill et la fabrique de papier de Naeyer. La société Cockerill est depuis longtemps renommée pour la production des monstres mécaniques. Elle a longtemps tenu la corde dans la fabrication des machines fixes à haute pression. Son mammouth de cette année est une machine de mines de 1,200 chevaux de force. Elle est bien dépassée par la grande machine Farcot, exposée dans la section française.

Cockerill nous montre, en outre, une gigantesque machine soufflante et une pompe à épuisement de respectable calibre. Je ne parle pas des moteurs, moins importants, qui l'accompagnent. Au surplus, les moteurs sont fort nombreux dans la section belge ; ils se font remarquer par un extérieur fini et une certaine élégance de formes, qui arrive à donner un aspect harmonieux à la moins artistique des machines-outils.

L'installation de Naeyer est non seulement le succès de l'exposition belge, c'est aussi le succès de la Galerie des Machines. Elle comprend une fabrique de papier *complète*, c'est-à-dire non seulement la fabrication de la *feuille*, mais encore les travaux subséquents, glaçage, coupage, pliage, etc., réglure, fabrication des enveloppes, ou mise en cahiers du papier à lettres.

Au milieu de l'exposition de Naeyer se dresse une pyramide formée de rouleaux de papiers obtenus avec les pâtes les plus variées. A gauche de cette pyramide est la machine à papier; à droite, l'atelier. La machine n'a pas grands fidèles, mais l'atelier a du succès pour deux. Pour faire fonctionner ses machines à couper, ou à régler, pour fabriquer des enveloppes, tirer des têtes de lettre sur une presse d'imprimerie, M. de Naeyer a eu l'heureuse idée de faire venir de ses usines de Belgique et de Lille — car la maison de Naeyer est à moitié française — une quinzaine de jeunes ouvrières, qui sont la joie et le soleil de la Galerie des Machines. Jupe courte, les bras nus, au cou le fichu d'indienne et la croix d'or. Sur la tête, une coiffe qui tient peu et doit s'envoler souvent, le tablier rouge tranchant sur la robe bleue, telles sont les petites Flamandes de l'usine de Naeyer, des enfants pour une bonne moitié, toutes blondes, et toutes drôles en diable. Six mois d'exposition ne les ont pas changées d'une ligne et elles ont toujours leurs mines du premier jour, l'air drôlement effaré d'un chat transplanté dans un appartement qu'il ne connaît pas.

Le soir, sous la direction d'une contremaîtresse, le petit bataillon s'en va deux par deux du côté de Grenelle, suivi de loin par quelques amoureux, qu'écarte la sévère discipline de la maison, car on ne plaisante pas chez nous, sais-tu, Monsieur? pour une fois.

*
* *

Dans la nef centrale du Palais des Arts libéraux, la Belgique a tenu à faire, elle aussi, un peu de rétrospectivité. Elle nous présente ainsi quatre salons, réservés : l'un aux moyens de transports, et occupé, je ne sais trop pourquoi, par des dentelles, un autre à un salon liégeois du XVIII[e] siècle, sans grand caractère. Les deux derniers sont plus intéressants.

L'un est une cuisine flamande au XVI[e] siècle. Des carreaux de Delft tapissent les murs, que garnissent des bahuts et des dressoirs. Je ne sais pas si c'est très authentique, mais c'est très pittoresque.

Le quatrième salon est occupé par des objets provenant du musée Plantin d'Anvers. On sait que l'imprimerie plantinienne, des presses de laquelle sortirent, au XVI[e] et au XVII[e] siècle, tant d'œuvres estimées, a été transformée en un musée. Au milieu du salon se trouve la presse à bras, avec les *balles* ou tampons, qui précédèrent les rouleaux pour l'encrage. Des vitrines contiennent des spécimens de caractères, ou de travaux exécutés par *l'archi-typographie* plantinienne, dont le fondateur était Tourangeau.

*
* *

L'exposition dans la travée de gauche du palais, entre la Suisse et les Pays-Bas, n'offre pas grand intérêt, toujours pour les motifs énoncés plus haut. Ainsi elle comprend une importante exposition scolaire, mais si vous saviez combien l'Apollon du belvédère exécuté aux trois crayons par un jeune élève de la rue Folie-Méricourt, diffère peu du même Apollon, exécuté aux trois mêmes crayons par un jeune concitoyen de Mannecken Pis!

Aussi passerons-nous rapidement et nous bornerons-nous à signaler quelque chose de véritablement exceptionnel : une vue photographique de la cathédrale d'Amiens, exposée sur plaque, mais sur une plaque de dimension inusitée, car elle a bien deux mètres sur quatre.

Restent à voir les fleurs du Trocadéro dont nous ne dirons rien, car elles ont vécu ce que vivent les roses, et l'Exposition agricole qui fera l'objet d'une étude particulière.

PAUL LE JEINISEL.



EXPOSITION DU CHILI



Nous avons déjà parlé de l'ensemble du Pavillon du Chili, visitons-le maintenant en détail.

L'intérieur forme un vaste hall, dans le fond duquel un grand escalier double donne accès à la galerie supérieure, qui occupe les quatre côtés du pavillon.

En entrant, à droite, on remarque les vitrines de la Fabrique nationale de draps et tissus, présentant des tableaux en broderies de soie sur draps, très curieux.

De ce côté, tout le mur du fond est occupé par la collection des vins doux, sucrés, muscats, par les bières brunes et blondes, les liqueurs. A côté est une grosse cloche de la fonderie de Santiago, c'est elle qui annonce la fermeture de l'Exposition, après le coup de canon de la Tour Eiffel. Puis des machines à couper le tabac, des alambics à distillation, toute une pharmacie de Santiago, où les spécialités pharmaceutiques ont l'air de faire la base de tous les traitements.

Une très belle collection de laine de métis, laine mérinos et laine commune.

Beaucoup de tabacs, cigares, cigarettes.

Les chemins de fer de l'Etat de Santiago exposent une série d'appareils électriques, téléphones, télégraphe, etc.

Au centre du pavillon est une *Descente de croix* de M. Varias, assez remarquable.

Dans plusieurs vitrines sont les travaux de l'École professionnelle de filles de Santiago : quantité de broderies de soie sur drap, velours, surtout de très jolies fleurs artificielles.

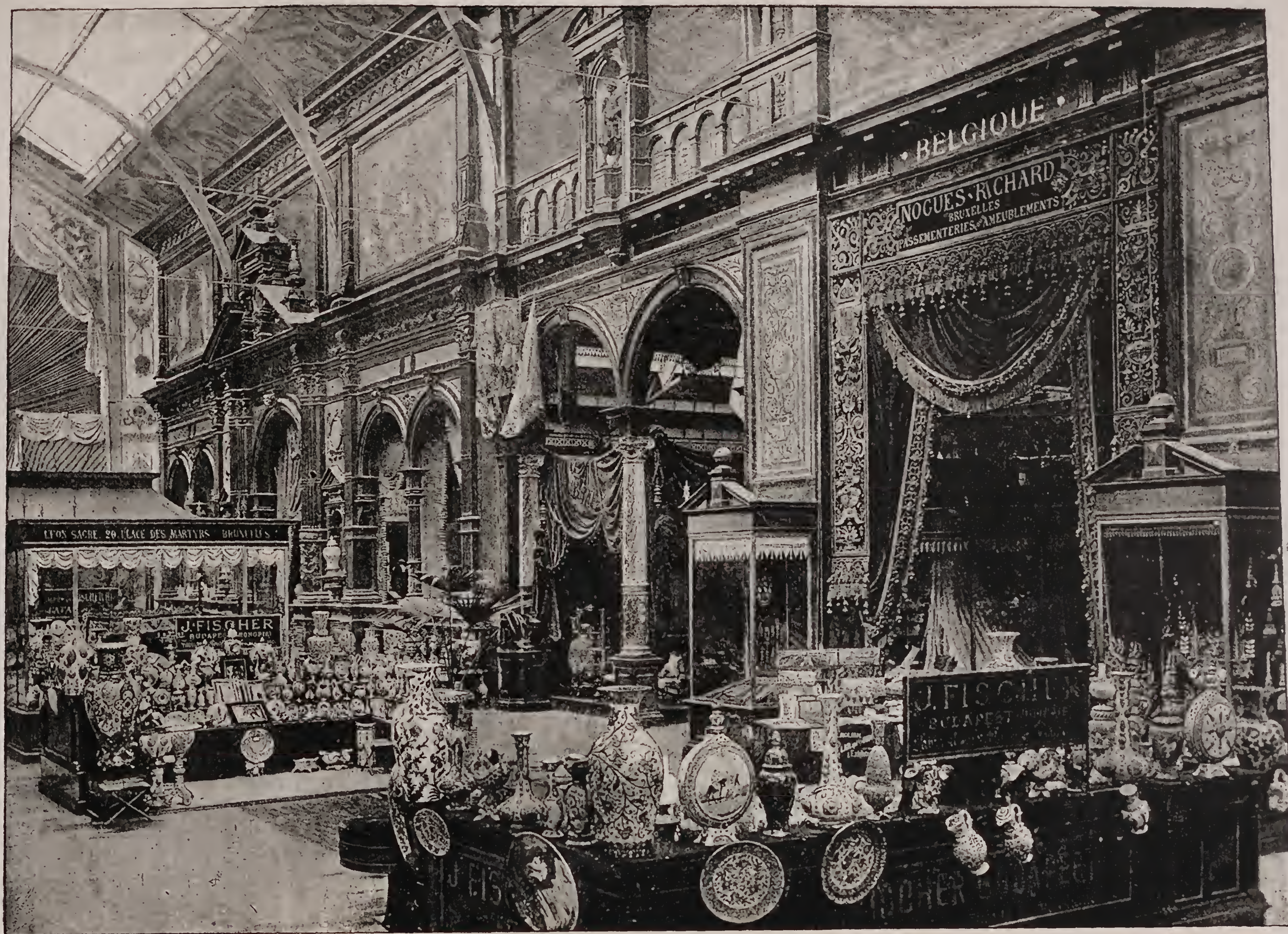
Puis des brosses, des instruments en corne. A gauche une grande exposition de l'École normale d'institutrices de Santiago. Les travaux des élèves sont composés de toutes sortes d'objets tricotés: gants, bas, bonnets, chaussons, ainsi que de nombreuses broderies aux vives couleurs.

Tout le fond à gauche est occupé par l'exposition des céréales, divisée en panneaux consacrés chacun aux différentes espèces. Ce sont les blés blancs, blés durs, qui sont magnifiques, l'orge, le seigle, l'avoine, le maïs jaune, rouge, les haricots, très renommés, la moutarde, le colza, les betteraves. Puis les différentes farines. Du coton brut. Les fibres textiles, lin, chanvre. Toutes les utilisations des fibres de palmiers : paniers, chapeaux, cordages.

Les sucreries ne sont pas oubliées, il y a tout une vitrine de petits fours, pastilles et gâteaux.

Tout un assortiment de pâtes alimentaires, de fruits desséchés : raisins, pruneaux, pêches. Des blocs énormes de savons, multitude de chandelles, bougies.

Les tanneries de Santiago exposent des cuirs superbes. La sellerie est très belle, les bois d'ébénisterie remarquables.



FAÇADE DE L'EXPOSITION BELGE, SUR LE GRAND VESTIBULE.



EXPOSITION RÉTROSPECTIVE DU TRAVAIL. — LES POTIERS GRECS.

Près de l'escalier, de fortes turbines exposées par l'École nationale des Arts et Métiers, destinées à utiliser la force des petits torrents, car les fleuves sont inconnus au Chili, ce sont tout au plus des cours d'eau, ou des torrents, dont deux seulement sont navigables.

Entre les deux branches de l'escalier il y a une très belle statue en plâtre représentant le Peuple, défenseur de la Patrie. C'est un paysan tenant un fusil d'une main et protégeant de l'autre une gerbe de blé placée derrière lui.

De chaque côté, l'escalier est garni de peaux des divers animaux du pays. Ce sont les vigognes dont le poil est très peu frisé, et sert à fabriquer des lainages, des lamas, des chinchillas, des pagis (lion de Chili), des coypus (espèce de loutre).

Dans une vitrine, au premier palier de l'escalier de droite, sont beaucoup de pierres taillées par la main de l'homme et remontant à la plus haute antiquité; on trouve assez de ces pierres au Chili.

En haut de l'escalier à droite et à gauche sont deux beaux bustes, l'un en marbre, est le portrait du capitaine de vaisseau Carlos A. Coudell, le héros de la guerre du Pacifique, sculpté par Aryas, et l'autre représente un chef sauvage, plâtre de M. Gonzalès.

Tout le mur du fond est consacré à la carte du Chili.

La galerie circulaire contient un très grand nombre de vitrines, toutes remplies de minerais : chalcopyrite (sulfure de cuivre et de fer), chrysocalle (cuivre silicaté), cuprite, pyrites, malachite (cuivre carbonaté), gabine (sulfure de plomb), magnésite, quartz aurifère, eruhescite (cuivre oxysulfuré), azurite (cuivre carbonaté), cuprite (oxyde de cuivre), cuivre natif, quartz hyolin, argyrose (sulfure d'argent), barytine (sulfure de cuivre), voire même du kaolin, silicate alumineux qui sert à faire la porcelaine : on pourrait se croire à la galerie de minéralogie du Muséum.

C'est qu'en effet les mines du désert d'Atacama sont d'une richesse inouïe.

« Comment ne pas être frappé, dit le comte d'Ursel, de la richesse minière de cette contrée, où le minerai de cuivre, d'argent, d'or, est aussi commun que la pierre? Depuis trente ans le district a donné pour un milliard et demi de produits, et ce qu'il peut fournir est incalculable. Malheureusement, la cherté de la main-d'œuvre est telle que les dépenses d'exploitation dépassent, le plus souvent, les profits des petites entreprises. Nous sommes ici dans le pays des fortunes rapides, des coups de chance et des coups de pioche donnant des millions. Les habitants se ressentent de ces émotions. Il font un peu l'impression de ces joueurs qu'on rencontre autour du tapis vert. Le terrain lui-même est en rapport avec cette fièvre des chercheurs : partout dans le désert et a montagne, on aperçoit des trous de deux mètres de diamètre, ayant des profondeurs parfois considérables. Le mineur, qui a cru trouver un filon, a fait le puits en s'aidant de sa pioche, lentement, car il faut un mois à un ouvrier seul pour avancer de huit mètres. Il doit porter sur son dos, dans une hotte, le minerai arraché du sol et remonter à la lumière, par les saillies du rocher, sans échelle et souvent sans corde. Quand il a travaillé ainsi plusieurs mois, fréquemment le bénéfice ne se trouve pas suffisamment rémunérateur. Il abandonne alors sa mine, un autre la reprend et c'est parfois le quatrième ou le cinquième propriétaire qui arrive enfin à la richesse, en trouvant une veine, bonne à suivre. »

Et avec cela c'est au Chili que le climat est le plus sain et le plus agréable de toute l'Amérique du Sud. Les fortes chaleurs y sont inconnues; le sol est d'une fertilité admirable, dans la partie cultivable naturellement, car le pays comprend trois régions : au nord, la région minérale, au centre, la région agricole, au sud, la région forestière.

Une chose encore assez intéressante à l'Exposition, est une série de bocaux de trois litres environ, renfermant des échantillons des eaux des divers torrents chiliens. Il est très curieux qu'elles soient toutes acides et assez fortement : un échantillon, entre autres, contient jusqu'à 69 grammes d'acide sulfurique libre, par mètre cube, et quelques grammes d'acide nitrique. On n'avait encore noté ce fait que dans les eaux du rio Vinagre dans le Papayan, près du volcan de Purage. D'ailleurs, la chaine des Andes qui sépare presque complètement cette république du reste du Nouveau-Monde, est très volcanique. Ce fait s'explique par la quantité de minerais que doivent traverser les eaux, lesquels minerais renferment beaucoup de sulfures. Le rio Vinagre ne contient que quelques millièmes d'acide, mais ces eaux en renferment plusieurs centièmes.

N'oublions pas une exposition de librairie fort intéressante, surtout pour les gens de langue espagnole, et, terminons cette rapide revue, en citant quantité d'échantillons de guanos.

Ce n'est peut-être pas précisément ce qui conviendrait pour le bouquet, mais c'est une des richesses du pays et, comme disait un nommé Vespasien, l'argent n'a pas d'odeur.

S. Favière.

HISTOIRE RÉTROSPECTIVE DU TRAVAIL

LE POTIER GREC



En face l'un de l'autre, sont le potier grec et le potier gallo-romain; mais la boutique du premier est bien plus complète que celle du second. La boutique gallo-romaine n'est qu'un magasin. La boutique grecque est également un atelier.

Cet atelier nous ramène vers le ve siècle avant notre ère, c'est-à-dire à la plus belle période d'épanouissement de l'art grec. On travaille en famille. Tandis que le mari, le vrai potier, tourne une amphore, sur une sorte de billot mobile, sa femme ajuste des anses élégantes. Un décorateur a entrepris les dessins qui embelliront la poterie rouge : il peint son amphore en *négatif*, c'est-à-dire qu'il

laisse le fond à vif dans les parties dessinées et qu'il recouvre le reste d'un enduit noir.

Un aide chauffe le four de briques dans lequel la pièce terminée sera mise à cuire.

Aux murailles sont pendues des réglettes, des gabarits divers, donnant les formes géométriques des vases, des épures tracées à la pointe ou à la pierre rouge sur les murs, complètent l'installation très simple. Il y a également un tarif des objets de vente. « Les prix sont marqués en chiffres connus. »

Ils ont l'air fort avenants ces artistes, la femme surtout joint beaucoup de grâce à cet air de déesse que lui donne le haut diadème de sa coiffure. C'est une jolie vision d'antiquité, qui, il faut le reconnaître, n'a rien de grandiose et nous montre combien l'on nous a fait ampoulée et démesurée, l'histoire des premiers âges et des civilisations antérieures.

Il n'y a pas, si l'on ne s'en tient pas à un examen de surface, de différence essentielle entre ce qu'est cette boutique, — cependant d'une scrupuleuse exactitude de reproduction — et ce qu'elle serait si la scène se passait de nos jours. A un certain degré, les civilisations se ressemblent, s'équivalent et produisent mathématiquement les mêmes résultats et les mêmes habitudes de vie, traduites par les mêmes aspects extérieurs.

LA BOUTIQUE GALLO-ROMAINE

A Lugdunum (Lyon) ou à Biturigæ (Bourges) ou à Aquæ Sextiæ (Aix), Pixtillius s'est établi marchand de poterie. Nous sommes à peu près au IIe siècle de l'ère chrétienne, la Gaule tout entière n'est qu'une immense province romaine, dont les grandes villes, stimulées par le luxe des proconsuls et des gouverneurs, luttent pour se mettre au niveau de la métropole.

Dans chacune de ces villes il y a la *société*, comme dans chacune de nos préfectures. La vieille austérité romaine qui gardait les femmes à la maison pour filer de la laine, a fait place à des mœurs plus mondaines, et la femme du préfet fréquente chez la femme du préteur, dans le salon de laquelle elle rencontre la femme du général commandant la division. Il n'y a guère que le receveur des impôts qui, malgré son immense fortune, soit tenu à l'écart, ainsi que la famille du banquier juif, qui prête sur gage aux patriciens dans l'embarras.

Les chefs gaulois ont compris qu'il leur fallait se courber devant le fait accompli, et ils s'allient aux nobles familles romaines. Une race nouvelle naît de mélange du sang celte et du sang latin. Cette race, c'est la nôtre.

Ils sont nos ancêtres, ce potier Pixtillius et sa belle cliente qui, assise dans un fauteuil d'osier, — pas beaucoup de l'époque, le fauteuil d'osier! — attend non sans impatience qu'il lui montre quelque pièce de prix.

L'art du bibelot est déjà poussé fort loin. On donne couramment quelques milliers de sesterces d'une amphore du bon faiseur. Les vases pour élever les souris, que l'on engraisse avec des châtaignes, — un mets exquis, — se vendent un bon prix; que sera-ce quand il faudra des vaisselles dignes de présenter à la table d'un gourmet de la Ville éternelle, le salmis de langues de phœnicoptères, qui équivaut à la fortune d'une maison modeste.

La dame est mise simplement, mais avec le meilleur goût. C'est sans doute Attica, la couturière grecque qui a ses somptueux salons d'essayage à l'entrée de la Via triumphalis, qui a taillé cette robe blanche à la double bande de pourpre. Car une dame de si haut rang, dont le peplum bleu est orné d'un galon d'argent, ne peut moins faire que de demander des costumes à la meilleure faiseuse de la capitale.

L'enseigne porte *Pixtilli et socior*. Lisez Pixtillius et Cie; ce Pixtillius a des associés, des commanditaires. Les vieilles mœurs romaines sont bien en décadence déjà, ou plutôt on est entre la chute prochaine et l'utilitarisme du vieux Caton. De nobles seigneurs des familles consulaires, et chevaliers à l'anneau, dont les ancêtres ont combattu sous Scipion l'Africain, sous Marius, ou sous César ne craignent pas de commanditer des boutiquiers. D'où le *et Cie*.

Pixtillius est mis avec une austère simplicité, comme il convient à un commerçant sérieux, peut-être notable et syndic dans sa corporation; une longue tunique d'une bure rougeâtre l'enveloppe tout entier, son visage glabre est d'une sévérité qui donne à songer.

Peut-être tout à l'heure, quand sa cliente se sera retirée fermera-t-il sa boutique et s'en ira-t-il dans quelque maison retirée, retrouver ses amis. Des amis sûrs, *laudatores temporis acti*, qui regrettent le temps passé et conspirent pour la liberté.

Peut-être aussi est-ce un galiléen et s'en ira-t-il dans l'ombre d'une crypte, entendre quelque missionnaire venu des catacombes de Rome et qui parlera de Jésus de Nazareth, né sous Tibère Auguste, et qui fut crucifié sous Ponce Pilate.

JULIEN RAMBERT.

LA RUE DES GRANDES USINES



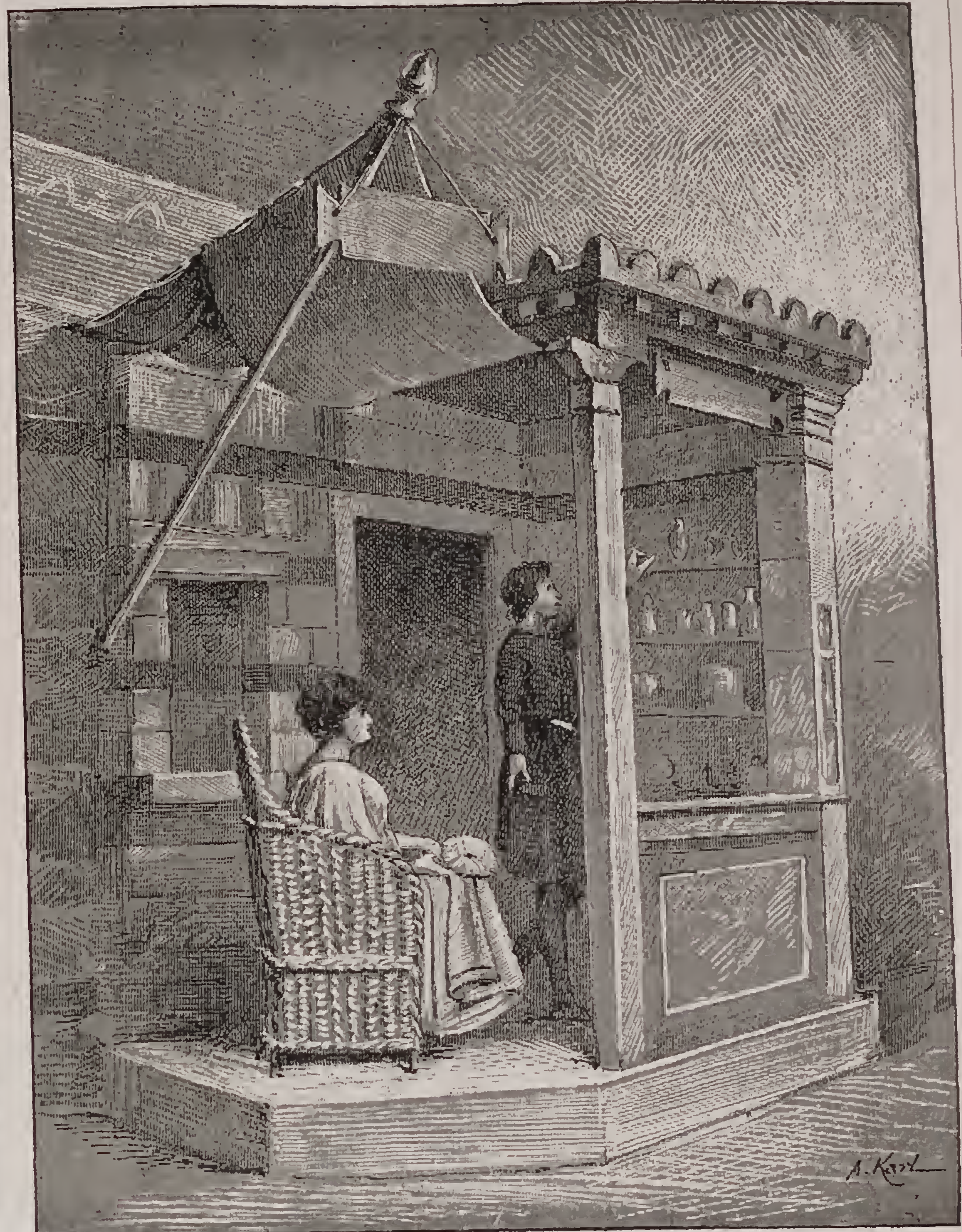
Nous appelons ainsi la partie de l'avenue de la Bourdonnais, qui fait pendant à la rue du Caire, et qui est bordée de constructions généralement intéressantes, représentant de grandes usines.

PAVILLON MILINAIRE

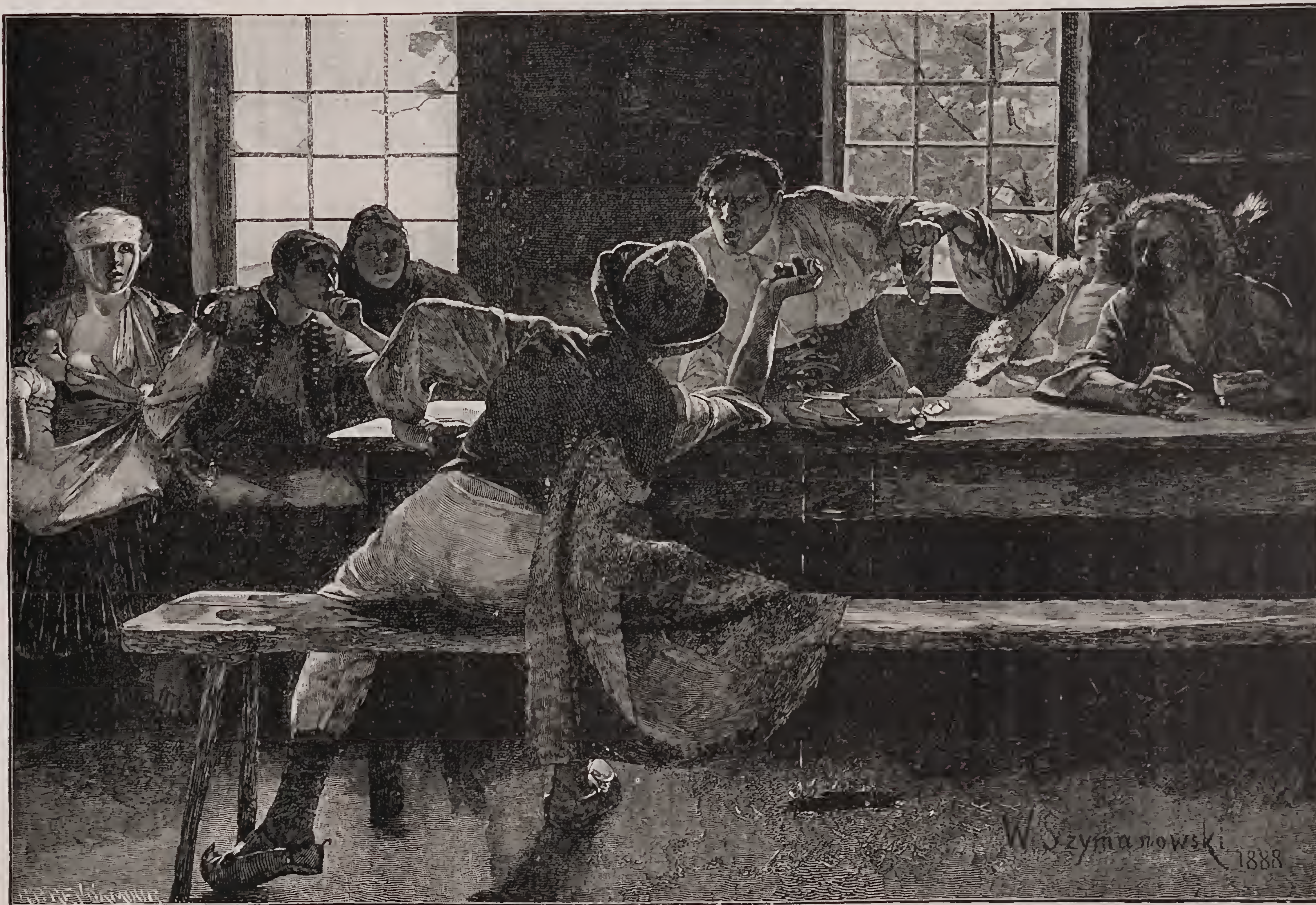
Le premier pavillon, tout en fer, tuiles et plâtre, qui se présente à gauche, en partant de la porte Rapp, est l'exposition de constructions métalliques démontables Milinaire. Elle contient principalement, tout un matériel d'écurie. Box, corniches, stalles, râteliers, mangeoires, tout est en fer.



La boutique du potier grec.



La boutique du potier gallo-romain.



Les Beaux-Arts à l'Exposition. — UNE RIXE DANS UN CABARET, par M. Szymanowski (Section russe).

La façade principale du Palais des Produits alimentaires est une construction Milinaire.

PAVILLON MARIEMONT

Les charbonnages de Mariemont et de Bascoup, de Belgique, exposent une grande reproduction d'une des fosses d'exploitation, comprenant les installations : d'extraction, d'épuisement, d'aérage, de triage, puis les laboratoires, chauffoirs, lavoirs-bains pour porions, ingénieurs, bureaux, reliefs des différentes fosses, plan d'ensemble des cités ouvrières, etc. Puis les produits de fabrication, briquettes d'agglomérés de houille. Enfin d'énormes blocs de houille pour générateurs à vapeur, ou pour chauffage domestique.

COMMISSARIAT BELGE

Le troisième pavillon est consacré aux bureaux du commissariat belge. C'est une élégante construction en petit granit. Contre lui est adossé un des postes-vigies de sapeurs-pompiers de l'Exposition.

PAVILLON SOLVAY

Cette usine s'occupe surtout de la fabrication de la soude. Elle expose un grand plan en relief, représentant les bâtiments de l'usine et les puits d'extraction. Les divers produits obtenus sont retirés, par sondages, d'une nappe d'eau salée, qui règne à une certaine profondeur dans la contrée.

COLONIE DU CAP ET EXPOSITION DE CHAUFFAGE

Le grand pavillon suivant est divisé en deux. La première partie contient l'exposition des mines de diamants Kimberley, de la colonie du Cap. On assiste au traitement complet des terres diamantifères. La compagnie a apporté spécialement pour cela, 50,000 kilos de terre de la mine de Biers. Une énorme machine qui fonctionne, reçoit cette terre par sacs de 100 kilos, où elle se trouve aussitôt mêlée avec de l'eau, le tout passe dans un long tamis cylindrique incliné, tournant sans cesse. Les morceaux trop gros sont rejetés de côté et le reste passe avec l'eau à travers ce premier crible. Les gros morceaux sont broyés et remis à la machine. Puis le tout arrive dans un grand bassin, où des palettes, sans cesse en mouvement, font une pâte bien liquide avec la terre et l'eau. Cette espèce de boue passe dans des tamis de plus en plus fins. Les parties les plus légères sont entraînées par l'eau. On lave jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un résidu noir, propre, ressemblant à de la houille écrasée et renfermant les diamants, grenats, micas, cailloux et pierres diverses. On opère alors le triage de ce résidu à la main, opération qui intéresse d'autant plus les visiteurs que très souvent, les employés trouvent, dans la masse, des diamants assez gros.

Au centre est un atelier de taillerie de diamants. Dans le fond, un plan relief représente l'exploitation à ciel ouvert de la mine de terres diamantifères de Bulfontein. Elle a 350 mètres de diamètre, on en retire par an 2 millions de tonnes de terre, produisant 500,000 carats de diamants, équivalant à une valeur de 12 millions de francs.

Le *pavillon de chauffage et éclairage* non électrique renferme tous les types différents de poêle et lampes possibles. Poêles Cadé, Viville, Choubersky, rôtissoires automatiques ou non, poêle universel, cheminées roulantes, brûleurs à gaz à flammes plus ou moins intensives, lampes récupératrices, foyers à gaz, à flammes visibles ou invisibles, éclairage à l'albo-carbon, chauffage hygiénique, ventilateurs, veilleuse-phare. Enfin, tout ce qu'il faut pour se chauffer, s'éclairer, faire sa cuisine, dans les conditions d'hygiène la plus parfaite, paraît-il.

PAVILLON DES FORGES DE L'HORME

La Compagnie des fonderies et forges de l'Horme, comprend de vastes chantiers à la Biure (Lyon).

Elle expose tout le matériel fabriqué : machines à filatures, métiers à tisser, matériel roulant, matériel d'artillerie, marteaux-pilons, articles de gros charronnages, de menuiserie, de tonnellerie. Dans l'atelier des machines à tisser, on assiste à la fabrication de diverses étoffes : pékin, china, velours pékin, peluche gaze, surah, faille, soie brochée. Enfin les machines à dévider les cocons de soie. Cette opération intéresse beaucoup le public, et la dextérité avec laquelle les ouvrières saisissent le fil de chaque cocon pour l'engager dans le dévidoir, est vraiment surprenante.

ANCIENS ÉTABLISSEMENTS CAIL

Cette exposition est une de celles qui ont le plus de succès. Combien de sympathies, en effet, entourent cette maison appelée peut-être à disparaître ! Car personne n'a oublié les services immenses qu'elle a rendus pendant le siège de Paris. En effet, par un tour de force, elle put, en moins d'un mois, installer des moulins capables de livrer plus de 300,000 kilos de farine par jour. En peu de temps 300 moulins fonctionnèrent pour approvisionner la capitale. Et en même temps elle augmentait aussi rapidement notre matériel de guerre.

Depuis que le colonel de Bange était à la tête de l'usine, la fabrication porta spécialement sur le matériel de guerre. Et on sait quelles faveurs accueillirent aussitôt toute l'artillerie système de Bange.

Les puissances étrangères même s'empressèrent de faire des commandes excessivement importantes, à la grande fureur des usines allemandes.

L'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, la Grèce, ont adopté le système de fermeture de culasse de Bange.

Les travaux exécutés par l'usine Cail sont gigantesques. C'est elle qui fabriqua la charpente du pont de l'Europe entre autres. Et, à l'Exposition actuelle, elle a fait le Pavillon du Mexique, la moitié de la grande Galerie des Machines. Bien entendu elle avait contribué, pour une très large part, aux expositions précédentes de 1867 et 1878.

A l'intérieur de son pavillon, cet établissement présente les principales machines diverses qu'elle fabrique : une presse monétaire, une machine à faire le vide, une locomotive Crampton, une autre locomotive pour chemins de fer d'intérêt local, une petite locomotive-tender à voie étroite pour exploitation industrielle, agricole ou tramway, un appareil à distiller, continu, un ascenseur hydraulique, une grande batterie de douze diffuseurs à betteraves, une batterie pour raffinage du sucre, des canots à vapeur, des appareils d'évaporation.

A l'extérieur, près de la porte, est une locomotive système de Bange, montée sur un wagon-truc, également système de Bange. Puis l'exposition d'artillerie. Forges de campagne, caissons et pièces de différents calibres.

Deux pièces de 80 millimètres, l'une pour l'artillerie de montagnes, l'autre est le canon réglementaire.

Un canon de 120 millimètres, à frein hydraulique, entièrement en acier. C'est une pièce de siège.

Le projectile pèse 18 kilos, la charge 5 kilos, la portée est de 10,000 mètres.

Le canon de 155 destiné aux tirs à grandes vitesses est monté sur affût marin. Le projectile pèse 50 kilos, la charge 25 kilos, la portée est de 13,500 mètres.

Le mortier de 270 millimètres est employé pour les côtes, il est monté sur affût glissant, en acier, qui n'a de roues que pour les transports.

Le canon monstre de 320 millimètres a une puissance énorme. Il est monté sur affût de côtes, mais pourrait, en changeant l'affût, être mis à bord d'un navire. Il est construit dans le système de frettage biconique de Bange, il est très léger pour sa puissance. L'affût, tout en acier, permet de tirer sous des angles assez étendus. Le pointage en est facile. Essayé au champ de tir de Calais, il a donné les résultats les plus satisfaisants.

Sa longueur est de 12m,50, son poids de 47 tonnes; le poids du projectile de 400 kilos, sa portée maxima sous un angle de 10 degrés est de 9,500 mètres et sous un angle de 30 degrés de 20.000 mètres. A 1,500 mètres, le projectile traverse une plaque de fer de 75 centimètres, et à la même distance il traverse une plaque d'acier, tout ce qu'il y a de plus résistant, de 50 centimètres d'épaisseur. La force vive du projectile, à sa sortie du canon, pourrait soulever la pièce à 183 mètres de hauteur.

Enfin, il y a deux canons à tir rapide de 57 millimètres. L'un peut servir de canon de campagne. L'autre, plus lourd, est destiné à tirer sur les torpilleurs. La force de recul est absorbée par des rondelles de caoutchouc. Le pointage, est facilité par une crosse fixée à l'affût. La manœuvre en est très facile et nullement fatigante.

Toutes ces pièces sans exception sont du système de Bange. Les pièces de faible calibre, sont composées d'un tube renforcé de frettes assez courtes. Ce qui suffit bien pour le matériel de campagne, ou le matériel de siège peu puissant. Les charges maxima de poudres, sont de 4k500 et 9 kilos. Les canons de marine à calibre égal ont des charges doubles et triples. Pour les gros calibres, le colonel de Bange forme le canon d'un tube renforcé de frettes courtes à surface intérieure biconique.

A la suite des établissements Cail, sont deux petits chalets : l'un comprenant l'Exposition de *Tuilerie mécanique Leforest*, et l'autre, les *spécialités métalliques Lacour*, fermetures, auvents, bannes, etc.

UNION CÉRAMIQUE CHAUFOURNIÈRE

Ce pavillon en bois, renferme les expositions de tuileries et briqueteries mécaniques, briques creuses, briques pleines, tuyaux de drainages, rochers rustiques, rivières artificielles, canalisations, branchements d'égouts, articles de jardinage, ciments pour constructions militaires, chaux hydrauliques, etc.

A la suite vient le petit pavillon de la Tuilerie de Bourgogne de *Montchanin*.

FORGES DE SAINT-DENIS

Un grand pavillon en bois, contient l'exposition de la Société des forges et ateliers de Saint-Denis. Elle contient un énorme wagon de première classe du chemin de fer de l'État, qui est très beau. Dans le fond, un diorama assez intéressant, représente la construction de grands bateaux en fer. Tout autour, est un état du matériel exécuté : voitures des diverses compagnies de chemin de fer, wagons, constructions navales (bateaux express de la Seine, pontons, canonnières), obus, affûts, charpentes métalliques, fils métallurgiques. Cette société a exécuté à l'Exposition, le quart des galeries annexes du Palais des Machines, et les charpentes des bâtiments des sections étrangères, côté de l'avenue de La Bourdonnais.

Puis, en sortant, on trouve le petit chalet en bois de la *Compagnie générale des Asphaltes*, et le *Pavillon Goldenberg* de Saverne, qui expose des scies circulaires, outils divers, ustensiles de ménage, jardinage, agrès pour la marine, etc.

N'oublions pas à la suite un petit kiosque, bureau de tabac, et pour finir, le Bouillon Duval.

Et maintenant que nous avons vu toute la partie gauche, revenons sur nos pas, jusqu'aux établissements Cail. Tout le long des galeries de la carrosserie et des sections étrangères, il y a encore quelques expositions intéressantes.

Ce sont d'abord les machines à vapeur belges, locomobiles, chaudières, broyeurs, wagonnets, rails, wagons, un modèle de monorail.

Le petit pavillon de la Société de la *Vieille Montagne*, qui expose ses minerais de calamine, ses objets en zinc ouvrés, ou en zinc d'art.

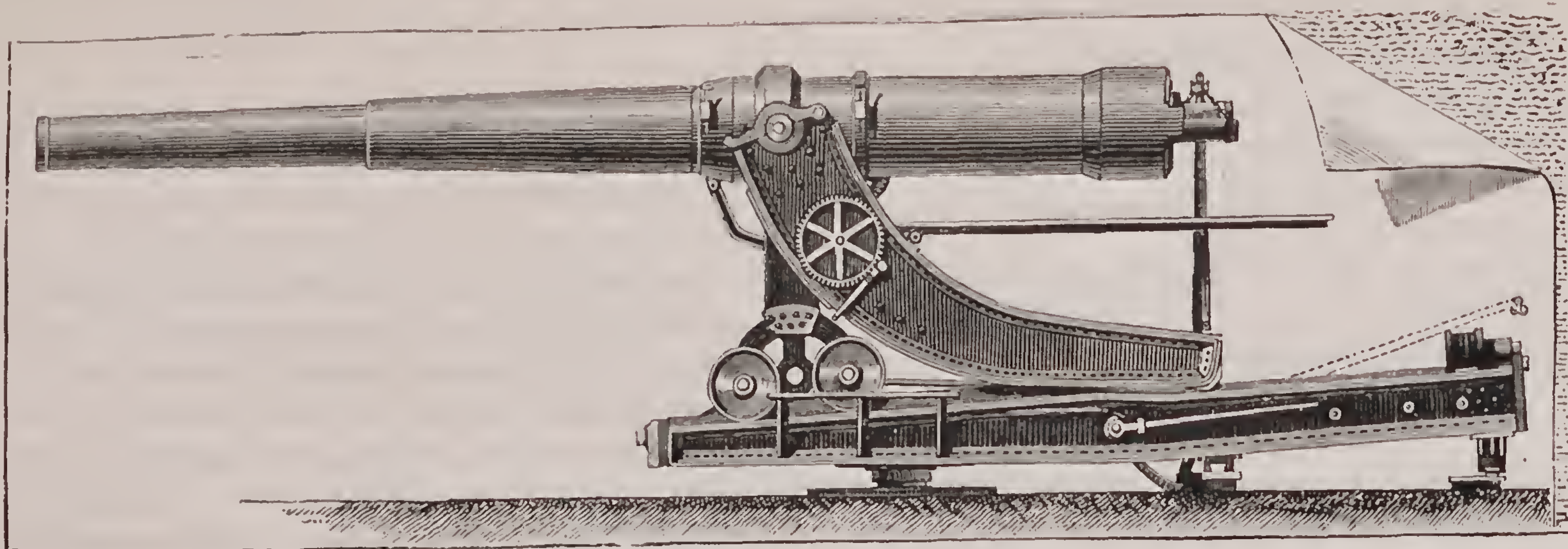
Puis le carrelage céramique belge. L'exposition des marbres belges est très belle. Elle se compose de plaques énormes en marbre poli, représentant les diverses sortes, surtout les plaques de marbre blanc et de marbre noir sans le moindre défaut; puis le marbre Saint-Anne qui est le marbre commun grisâtre, le marbre Saint-Anne français à veinures plus allongées; les marbres rouges, etc.

Ensuite vient une exposition d'appareils en grès, pour produits chimiques, de briques réfractaires pour hauts fourneaux, de creusets, de cornues à gaz, de colonnes de condensation par acides, de cruchons, jarres, cuves, vases d'accumulateurs. Puis les briques émaillées, ciment de Portland, terres réfractaires pour fourneaux de coupelle, les mines de charbon de terre de Cardiff et les mines d'anthracite.

Nous voilà revenus à notre point de départ.

S. FAVIÈRE.

L'Éditeur-Gérant : L. BOULANGER.
Papier des Papeteries Firmin-Didot et Cie, 2, rue de Beaune, Paris
Imprimerie Charaire et fils, à Sceaux.



Exposition des ateliers Cail. — Canon de Bange de 320mm.



Les Beaux-Arts à l'Exposition. — PRISE DE CONSTANTINE, par Horace Vernet (Section rétrospective).

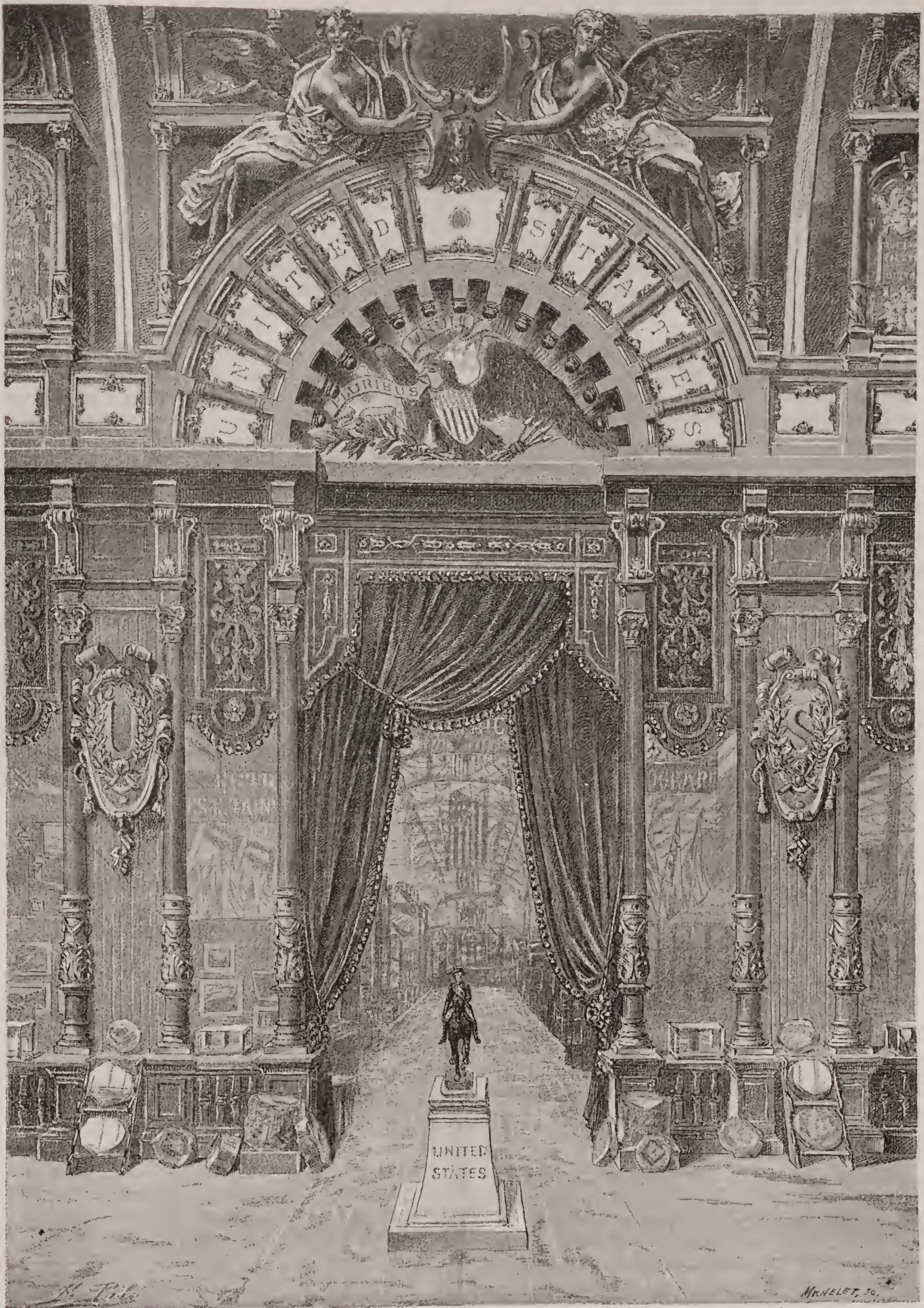


Les Beaux-Arts a l'Exposition. — SOUS LA LAMPE, par M. Ernest Duez.



Les Beaux-Arts a l'Exposition. — LE DÉJEUNER DU RAMONEUR, par M. Bastien Lepage.

Supplément du nº 36 du Livre d'Or de l'Exposition. — 22 octobre 1889.



PORTE D'ENTRÉE DE LA SECTION AMÉRICAINE.

LE TROCADÉRO



IEN que le Palais du Trocadéro ne soit pas une construction spécialement édifiée pour l'Exposition de 1889, il concourt au succès général, non seulement par son utilisation, mais encore par la magnifique perspective qu'il offre aux visiteurs du Champ de Mars.

Du reste, c'est à tort que l'on a dit un peu partout qu'il n'y avait rien de nouveau au Trocadéro, à propos de l'Exposition.

Et si cela était vrai, ce ne serait pas une raison pour ne pas s'en occuper ici, d'autant que le Trocadéro, palais et parc, est toujours nouveau pour ceux qui ne le connaissent pas, — dirait M. de la Palisse, — moi, j'ajouterai : et même pour les Parisiens qui y sont allés dix fois et ne savent pas ce qu'il renferme.

Ce serait, d'ailleurs, une lacune dans ce journal, que de n'en pas parler avec autant de détails que des autres constructions formant l'ensemble de l'Exposition.

*
* *

Construit en 1878, par MM. Davioud et Bourdais, le Palais du Trocadéro est un magnifique édifice, qui ne doit pas tout son succès à son admirable situation.

Bien que formant un tout complet, très complet même, on peut dire qu'il se compose de trois parties distinctes.

Une construction centrale, vaste rotonde avec colonnade, qui est la salle des Fêtes, et deux galeries formant le fer à cheval, par leur jonction avec la partie centrale, qui s'opère au moyen de pavillons et de deux tours élancées, comme les minarets arabes auxquels elles ont emprunté leur décoration.

On pourrait compter aussi, comme une partie distincte, la façade extérieure, si sa décoration ne profitait pas des deux grandes tours-minarets, qui ont surtout été faites pour encadrer la rotonde, ce qui de loin lui donne un faux air de mosquée, d'autant que les deux minarets sont une répétition, augmentée quant à la hauteur, qui atteint ici 82 mètres, de ceux qui flanquent la cathédrale d'Alger, qui est précisément une ancienne mosquée.

La façade extérieure ne ressemble pas précisément à une mosquée, on pourrait même dire qu'elle ne ressemble à rien, car vue à distance on pourrait tout aussi bien la prendre pour une gare de chemin de fer, que pour une église, ou une tribune de courses.

En réalité ce n'est qu'une porte, car elle n'a pas d'autre prétention que celle d'encadrer l'entrée du Palais du Trocadéro et par extension de l'Exposition ; et c'est pour mieux marquer cette destination que l'on a relié les deux pavillons à toits pyramidaux qui encadrent le perron, par une grande marquise, qui abrite le dit perron et permet aux visiteurs qui arrivent en voiture par un temps de pluie, si toutefois on va à l'Exposition quand il pleut, de descendre à couvert.

Cette marquise a été faite cette année. Ce qui prouve qu'il y a quelque chose de nouveau de ce côté.

Immédiatement derrière les deux pavillons à toits pointus, s'élèvent les deux clochers coiffés de campaniles, mais pas plus que le pignon en escaliers qui les relie, ils n'appartiennent à la façade extérieure, on les voit pardessus le toit de cet avant-corps, mais ils en sont complètement indépendants, ce sont les derrières de la salle des Fêtes.

L'avant-corps, percé de neuf portes, est en somme le vestibule du palais, vestibule monumental puisqu'il a 62 mètres de longueur, sans compter les deux gros pavillons coiffés en dômes qui servent aussi à son ornementation, bien qu'ils aient été faits comme traits d'union entre les deux péristyles semi-circulaires et la partie centrale.

De ce vestibule, on va partout dans le palais, même dans le sommet des tours, au moyen d'ascenseurs qui montent les visiteurs jusqu'à la terrasse qui entoure les campaniles.

De là-haut, naturellement, la vue est superbe, mais moins belle que de la Tour Eiffel, précisément parce que ladite Tour Eiffel accapare déjà la moitié du panorama.

*
* *

Si l'on ne monte qu'au premier étage par un escalier superbe, éclairé de beaux vitraux modernes, on arrive au Musée d'ethnographie, curieux en toute saison mais plus encore en temps d'exposition, où il y a un public spécial qui ne demande qu'à s'étonner, et qui s'étonne d'autant plus qu'il n'a pas le loisir d'étudier les choses à fond.

Du reste, l'administration du Musée s'est mise en frais pour offrir elle aussi, à ses visiteurs, quelque chose de nouveau.

On a fait revivre, à l'aide de mannequins habilement mis en scène, la plupart des costumes populaires nationaux de l'ancienne France, comme cela existait déjà au Musée pour la Bretagne, et l'on a même pris, comme modèle d'arrangement, cet intérieur breton qui donne une idée si exacte, si complète et si intéressante des mœurs, des coutumes et des costumes des paysans de cette ancienne province.

Mais ceci n'est dit que pour mémoire, le Musée ethnographique est trop intéressant pour que nous ne lui consacrions pas un article spécial.

Ce que nous ferons aussi pour l'exposition d'archéologie et de trésors et ornements d'église, qui occupe toute la galerie en fer à cheval du côté de Passy et qui n'est pas trop à l'aise, car on y voit des moulages de monuments historiques, portails d'églises et autres, des tapisseries, des meubles, des faïences, des dessins, des photographies, de l'émaillerie, de l'orfèvrerie, des sculptures sur bois, bref, toute une exposition genre Musée de Cluny, du plus haut intérêt et de la plus grande curiosité.

Il y a bien aussi au Trocadéro un Musée de sculptures, mais ce n'est pas précisément ce que l'on va voir.

Du reste, je ne veux m'occuper ici que du contenant et point du contenu.

*
* *

Comme extérieur, nous avons encore à voir la façade

principale, la vraie, celle qui donne à la construction le titre de palais et justifie sa destination.

Il faut la voir de deux façons, si l'on veut bien la connaître et surtout si l'on veut en être charmé : d'abord d'une des galeries semi-circulaires, en se donnant comme fond de tableau la rotonde centrale, c'est cette vue que représente notre gravure de la page 584, et ensuite du parc, mais un peu bas, pour que le palais se développe complètement et que la cascade n'accapare pas le regard.

On aura beau faire, c'est ce que l'on verra d'abord, parlons-en donc tout de suite.

*
* *

Construite à l'imitation de la fameuse cascade de Saint-Cloud, mais sur un plan plus incliné, et qui rend ses chutes successives presque insensibles, vues à une certaine distance, la cascade du Trocadéro, qu'on avait annoncée avec un certain fracas comme un petit Niagara, n'a répondu qu'à moitié aux grandes espérances que l'on avait fondées sur elle. Ce qui ne l'empêche pas d'être fort belle.

Ses eaux (et elle en consomme 20,000 mètres cubes par jour) tombent d'une large vasque, placée sur le rebord d'une plate-forme enrichie de statues, d'une hauteur de 9 mètres, dans un premier bassin, d'où elles rejaillissent sur sept gradins en pierre du Jura, avant d'arriver à un immense bassin terminal, dont le trop-plein s'écoule dans des conduites en fonte et, traversant la Seine par le pont d'Iéna, apporte un contingent puissant au service des eaux du Champ de Mars.

Ce grand bassin est entouré de quatre statues d'animaux non aquatiques, qui ont l'air de s'ennuyer considérablement; ils sont pourtant dorés et sculptés par des maîtres, mais c'est peut-être pour cela qu'ils s'ennuient.

Pour l'*Éléphant*, qui est de Frémiet, cela se comprend très bien, il a été pris au piège; mais on peut se demander pourquoi le *Cheval* de M. Rouillard se cabre, pourquoi le *Bœuf* de Caïn mugit avec impatience; quant au *Rhinocéros*, de M. Jacquemart, ce n'est pas étonnant, il n'a pas encore pu s'habituer au climat.

Plaisanterie à part, ces animaux sont fort beaux, mais on se demande ce qu'ils viennent faire là, dans ce parc du Trocadéro, destiné à l'Exposition d'horticulture et au pied d'une cascade qui mugit encore plus fort qu'eux.

J'ai dit que la plate-forme, d'où part la cascade, était décorée de statues; elles sont dorées, comme celles d'en bas, mais ce ne sont pas des animaux, ce sont des femmes, chargées de représenter les cinq parties du monde.

Seulement les cinq parties du monde sont au nombre de six, par cette nécessité de parallélisme qui fait qu'il n'y a que huit muses à l'Opéra (les mauvaises langues prétendent même qu'on a profité de l'occasion pour oublier celle de la musique), mais au Trocadéro, si la cause est exactement la même, l'effet est précisément tout le contraire; on n'a pas oublié une partie du monde, on en a inventé une nouvelle, et, jaloux des lauriers de Christophe Colomb, qui a découvert l'Amérique du Sud, les architectes du Trocadéro ont découvert l'Amérique du Nord.

C'est Hiolle qui a été chargé de représenter cette Amérique du Nord; Muller a eu en partage l'Amérique du Sud, les autres parties du monde ont été représentées : l'Europe par Schœneverk, l'Asie par Delaplanche, l'Afrique par Ludovic Durand et l'Océanie par Mathurin Moreau.

Sous la plate-forme de la cascade, c'est-à-dire derrière la nappe d'eau qui n'est pas transparente du tout, comme on l'espérait, on a ménagé une grotte, d'où l'on pensait voir le paysage à travers la cascade.

Cette grotte, qui a extérieurement la forme d'un portique, est flanquée de deux niches dans lesquelles sont posées encore deux statues. Celle-là au moins sont en situation et elles ne sont pas dorées : c'est l'*Eau*, par Cavelier, et l'*Air*, par Thomas.

Des statues, il y en a encore beaucoup, mais elles font partie de la salle des Fêtes, parlons donc d'abord de l'édifice.

*
* *

Du pied de la cascade, la salle des Fêtes se présente à l'œil sous l'aspect d'une rotonde très proéminente, puisqu'elle a 58 mètres de diamètre, mais cependant assez légère, d'abord à cause de sa hauteur, qui atteint 61 mètres en comptant (pour 6 mètres) la *Renommée*, d'Antonin Mercié, qui la couronne, ensuite parce qu'elle est encadrée, en bas, par les deux gros pavillons têtes de péristyle, qui lui donnent de la largeur, et en haut, par les deux minarets qui pointent dans le ciel.

Elle est dégagée aussi, parce qu'elle comprend deux étages en retrait l'un sur l'autre, non compris le soubassement encore plus large, d'où part la cascade.

La partie inférieure, qu'on pourrait appeler le premier étage, est une sorte de loggia ou de portique semi-circulaire, à deux rangs d'arcades superposées; au-dessus est une terrasse, qu'on appelle Terrasse des Statues, à cause des trentes statues qui la décorent, et qui la décorent bien, d'autant qu'elles ne sont pas dorées.

Ces statues allégoriques, presque toutes remarquables, se rencontrent dans l'ordre suivant, si l'on commence par l'ouest :

La *Céramique*, par Chambard, l'*Ethnographie*, par Clerc, l'*Industrie forestière*, par Chrétien, les *Mathématiques*, par Cambos, l'*Orfèvrerie*, par Warnier, la *Navigation*, par Chervet, la *Sculpture*, par Vital Dubray, la *Télégraphie*, par Lavigne, l'*Éducation*, par Lenoir, la *Géographie*, par Bourgeois, l'*Industrie du meuble*, par Marcilly, la *Mécanique*, par Rouger, l'*Astronomie*, par Itasse, la *Médecine*, par Gauthier, l'*Agriculture*, par Aubé, l'*Industrie des tissus*, par Gautherin, l'*Art militaire*, par de la Vingtrie, la *Photographie*, par Tabard, l'*Architecture*, par Soldi, le *Génie civil*, par Perrey, la *Botanique*, par Baujault, la *Physique*, par Sobre, l'*Industrie des métaux*, par de Vauréal, la *Pisciculture*, par Eude, la *Métallurgie*, par Ludovic Durand, la *Chimie*, par Jean Chevalier, la *Peinture*, par Barthélemy, la *Minéralogie*, par Saint Jean, la *Musique*, par Schrœder, l'*Imprimerie*, par Felon.

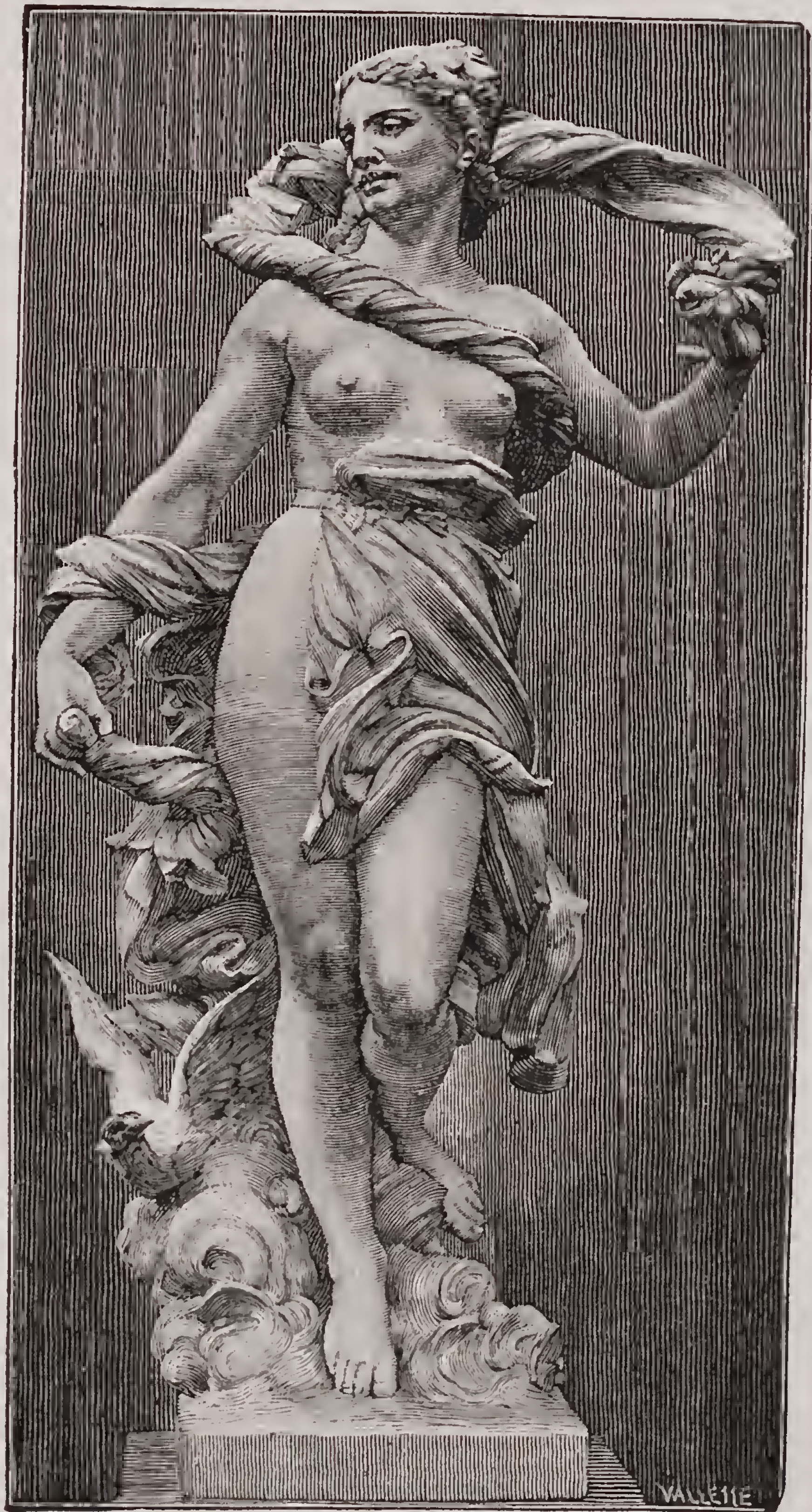
Il est bien entendu que cette série de statues ne doit pas être considérée comme une exposition de sculpture, mais elles sont toutes fort décoratives et assez généralement



La Navigation, par Chervet.



La Pisciculture, par Eude.



L'Air, statue de Thomas, au Trocadéro.



L'Eau, statue de Cavelier, au Trocadéro.

très classiques, il y en a même que l'on pourrait trouver trop classiques, comme l'*Astronomie* qui a d'ailleurs fort grande allure; la *Musique* qui joue du violon sur sa cuisse à l'instar de petits Italiens; la *Physique* qui représenterait tout ce qu'on voudrait, si elle ne tenait d'une main une bouteille de Leyde et de l'autre un thermomètre; la *Navigation*, qui malgré l'invention de la vapeur en est toujours à l'aviron des anciennes trirèmes; mais celle-là du moins n'est trop classique que par son attribut, car elle est crânement campée et d'une attitude bien moderne.

De la terrasse des statues, s'élance la rotonde supérieure, percée de neuf larges baies, séparées l'une de l'autre par des contreforts saillants, habilement déguisés en élégantes tourelles carrées, surmontées de petits campaniles ou belvédères.

Entre ces campaniles, s'élève le dôme qui ne se termine point en coupole de style oriental, mais par une sorte de lanterne à colonnettes, coiffée d'un toit conique servant de piédestal à la belle statue de Mercié, cette *Renommée* qui est connue surtout par la gravure, car malgré ses dimensions considérables on la distingue à peine, si haut placée qu'elle est.

*
* *

Dans toute cette rotonde il n'y a rien autre chose que la salle des Concerts et ses dépendances, c'est-à-dire ses dégagements, indiqués dans la partie supérieure du premier étage de la façade, par neuf portes correspondant aux fenêtres du deuxième étage; c'est assez dire combien elle est vaste.

Intérieurement elle a 45 mètres de diamètre sur 31 mètres de hauteur, sa disposition est un peu celle d'un cirque, car la scène est dans un renfoncement que l'on pourrait appeler une niche, n'étaient ses dimensions colossales.

Cette scène, construite seulement en vue des concerts, peut donner place à 400 musiciens, étagés en amphithéâtre au-dessous d'un orgue à quatre claviers de Cavaillé-Col, dont la soufflerie est actionnée par une machine hydraulique, et dont le buffet a 12 mètres de hauteur.

Au-dessus de l'arc très surbaissé qui couronne l'ouverture de la scène, règne une peinture décorative traitée par M. Charles Lameire à la manière des fresques anciennes; elle représente l'harmonie des nations, ou plus exactement la France harmonieuse attirant à elle les autres nations.

Comme on le pense bien, le peintre n'a point personnifié la France par Orphée, ni les autres nations par des bêtes féroces, que ledit Orphée attirait aux sons de sa lyre; chaque peuple est personnifié par une ou plusieurs figures au costume significatif, et en 1878 on y remarquait beaucoup la Russie représentée par un guerrier remettant son épée au fourreau, mais ce qu'on remarquera surtout aujourd'hui : c'est le ton clair et harmonieux de la peinture, la belle entente de la composition, plutôt que ce qu'elle représente, car on commence à être bien fatigué des allégories qui, lorsqu'elles ne sont pas incompréhensibles, sont d'une froideur qui rebute.

La salle peut offrir aux spectateurs 4,807 places, tant sur les gradins que dans les loges et les tribunes.

Les tribunes présentent cette particularité qu'elles ont été prises dans l'épaisseur du mur, ou plus exactement en dehors de l'enceinte; il y en a un rang au-dessous des neuf grandes baies servant de fenêtres, c'est-à-dire tout autour de la salle, sauf les espaces occupés par les contreforts.

Les gradins commencent sensiblement au-dessous et descendent jusqu'à la hauteur du sommet de l'estrade des musiciens, où il y a un rang de loges... plus loin que ce cordon de loges, de nouveaux gradins sont disposés comme les fauteuils d'orchestre d'un théâtre.

Il n'y a point de lustres, point de girandoles, point de cordons de globes, point de lampadaires; les fêtes qu'on y doit donner n'étant que des concerts diurnes; ce qui fait que la salle, largement éclairée par ses immenses fenêtres, a un aspect tout particulier, avec lequel il faut se familiariser.

Il ne nous reste plus à parler que des galeries en quart de cercle qui, soudées à la salle des Fêtes, décrivent un immense fer à cheval.

Inspirées du fameux portique qui précède Saint-Pierre de Rome, mais d'apparence plus vastes, ces galeries sont absolument magnifiques; chacune d'elles se compose longitudinalement de deux parties absolument distinctes : une partie fermée qui est la galerie proprement dite, coupée par des cloisons pour les besoins des expositions qu'on y installe, et une partie ouverte formant un promenoir admirable, dont l'ensemble compte 110 colonnes corinthiennes et qui abrite des expositions particulières relevant de l'horticulture et du jardinage : on y voit surtout des plans de parcs, de jardins, des ustensiles de toutes sortes, mais aux époques des concours on y a étalé des fleurs et des fruits.

Transversalement, chaque aile du palais est divisée en trois tronçons égaux, par quatre pavillons de style oriental, qui tranchent brutalement avec le style grec de la colonnade, mais qui pourtant ne font point mauvais effet, parce qu'ils se rapprochent du caractère de la construction centrale.

Naturellement, les pavillons de départ qui servent de péristyle aux galeries et les relient avec la salle des Fêtes, sont plus massifs que les pavillons intermédiaires, plus même que les pavillons d'angles, mais ces derniers sont les plus jolis de tous, parce qu'ils sont dégagés sur trois de leurs côtés et sont percés, outre leurs portes, de larges baies cintrées fermées de vitraux.

En somme, vu du parc, l'ensemble est superbe et mérite le cri d'admiration qu'il arrache aux visiteurs qui l'aperçoivent pour la première fois.

*
* *

Le parc aussi est admirable; du moins il l'était avant les remaniements qu'on a été forcé de lui faire subir pour le mettre en état de recevoir l'Exposition d'horticulture, mais comme ces remaniements ne sont que temporaires, il ne faut pas pleurer d'avance sur sa beauté, qui n'est point perdue.

Décrire les quarante ou cinquante serres, élevées là pour abriter les fleurs et les plantes délicates, serait une puérilité, d'autant qu'elles se ressemblent toutes plus ou

moins extérieurement et qu'elles ont changé de distribution, sinon de décoration intérieure, pour chaque concours.

Quant aux constructions monumentales ou simplement pittoresques qui s'élèvent dans le parc, nous avons déjà parlé des principales : pavillon des forêts, des travaux publics, restaurant de France; et nous ne négligerons pas de parler des autres.

Lucien Huard.

LE BRONZE



Il est indiscutable que les fondeurs et marchands d'objets d'art ont tué l'art et le goût du bronze. Ils ont mis à la place de l'art, la reproduction réduite par les procédés mécaniques, et à la place du goût, la mode; ce qui n'est pas absolument la même chose.

Il n'est salon, il n'est antichambre qui ne veuille avoir son bronze. Un bronze, qui copie telle ou telle pièce célèbre et qui donne l'illusion de l'art, comme les romans du *Petit Journal* donnent l'illusion de la littérature. Cette invasion du bronze, du petit bronze, mis à la portée du luxe modeste, par les bronzes en zinc, les bronzes en plâtre et les bronzes en papier mâché, a fait plus de mal à la sculpture que dix siècles de barbarie. Certainement la Vénus de Milo, si jamais elle eut des bras, doit être moins irritée contre le vandale qui la fit manchote, que contre les industriels qui chaque jour la réduisent, la découpent, la détaillent et l'accommodent aux besoins de leur clientèle. J'ai vu une Vénus de Milo *habillée*, pour pensionnats de jeune fille.

Et par malheur, après celle-là, il ne faut pas tirer la corde, car on en fait chaque jour de plus forte. Il n'est œuvre d'art sur laquelle la reproduction avec sa compagne inséparable, la réduction Collas, ne mette sa griffe mercantile. Et une fois que le moule est bâti, il fonctionne comme jadis la planche aux assignats.

Nous avons dans la classe 25 les produits de cette mirobolante fécondité. Eh bien! déclarons de suite qu'il est peu de supplice comparable à celui qu'éprouve un homme doué de quelques atomes de sens artistique, qui est amené par le malheur de sa destinée, à séjourner quelques heures dans la classe 25.

Et cependant, il faut également le dire de suite, cette exposition est hors de pair. Nos grands fondeurs ont présenté des choses ravissantes, des objets d'art hautement proclamés, des chefs-d'œuvre incontestables; mais c'est le principe de l'institution elle-même qui est désastreux, principe qui consiste à nous aligner à trois cents exemplaires, le même bronze décroissant de centimètres en centimètres, depuis le modèle pour place publique, jusqu'au sujet de pendule.

Aussi délaisserons-nous toute cette série de reproductions pour nous en tenir, après avoir constaté l'importance et la valeur de cette exposition, aux trois *clous* de la classe 25.

L'un, c'est la pendule de Barbedienne. Elle pourrait à bon droit figurer à l'horlogerie, mais elle tient également bien sa place au bronze. C'est un véritable édifice, où cet accessoire, la pendule, est encadré de motifs beaucoup plus importants. Sa couleur de cuivre jaune lui donne un vague aspect de tabernacle, que complète la mise en scène très religieuse du cadre dans laquelle on l'a présentée. Au total une pièce superbe.

Le deuxième *clou* mérite d'autant mieux ce nom qu'il est en *fer forgé;* ce qui tombe à plaisir pour un clou, mais ce qui explique mal son placement au milieu du bronze. La vérité est qu'on n'aurait su où placer cette fontaine, dans le goût gothique imitée de ces margelles toutes fleuries, que le moyen âge plaçait au-dessus de ses puits. Elle a sept ou huit mètres de hauteur, cette fontaine, et est entièrement exécutée au marteau; soit comme travail de forge, soit comme repoussé, c'est un des plus jolis morceaux de fer que l'on puisse voir.

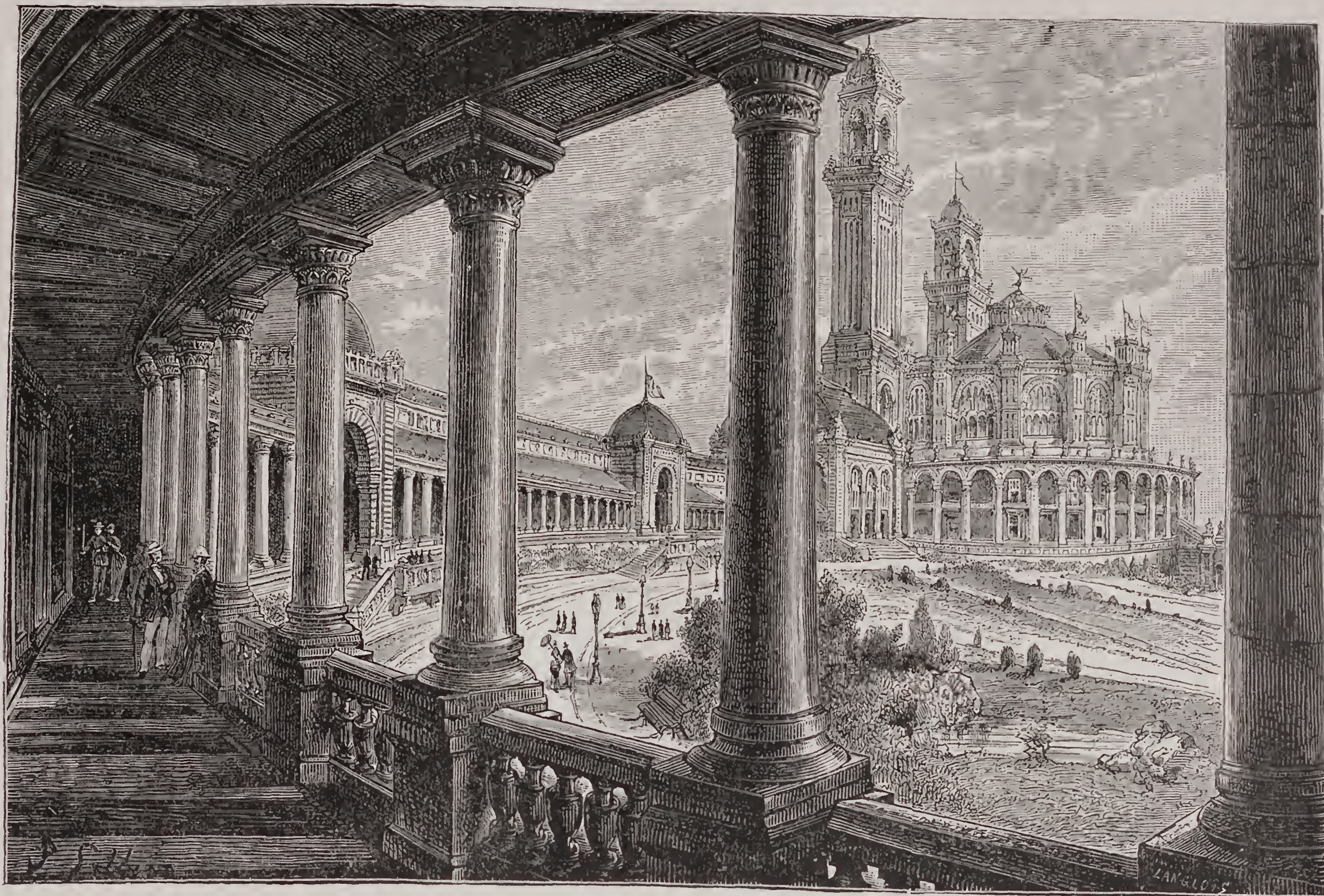
Enfin le troisième *clou* est un vase, et un vase de bronze; mais celui-là nous console de toutes les vasques que nous avons vues en exemplaires répétés, car il est à tous les titres une œuvre originale.

Avez-vous remarqué quelle raideur donne au bronze le travail final du poli, au ciseau, au marteau, à la lime, tout ce *léchage* qui intervient lorsque l'œuvre sort des mains du fondeur? Si ce travail est fait par l'artiste, le résultat est encore supportable, s'il est fait par l'industrie il enlève toute vie et toute personnalité à l'œuvre. Toute l'infériorité de nos bronzes devant les merveilles des fondeurs japonais, tient à ce travail supplémentaire que nos procédés de fonte les plus raffinés, comme la fonte à la cire perdue, ne sauraient éviter.

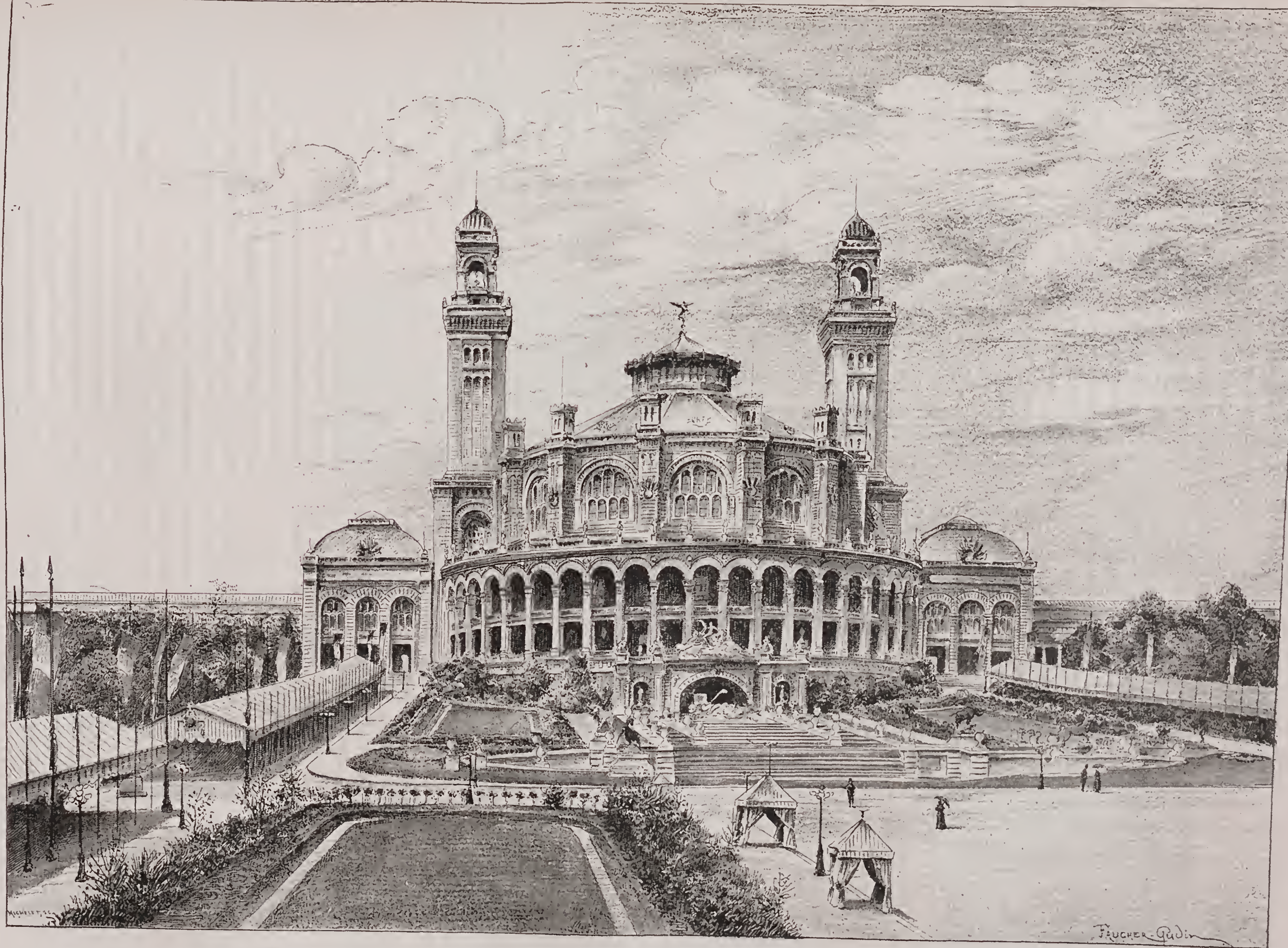
Un sculpteur, bien français malgré son nom d'allure étrangère, M. Ringel d'Illzach, a réussi à supprimer tout cela dans le vase qu'il expose, non comme un chef-d'œuvre d'inspiration artistique, mais comme un type de fabrication. Tel qu'il est là, son vase sort du moule, il n'a subi aucune retouche, il n'a pas souffert l'affront d'un coup de ciseau ou de polissoir. Chose plus fantastique, M. d'Illzach a moulé des choses sans consistance, comme de la terre molle, du velours et je crois des animaux. Car il a rassemblé dans son vase les éléments les plus disparates. Et tout cela est rendu, tout cela vit et palpite.

Il faut vous dire que nos fondeurs en ont été un peu bouche bée. Mais je leur souhaite de profiter de la leçon et de nous servir à l'avenir un peu plus de nature vivante et un peu moins de reproductions léchées.

Henri Anry.



LE PALAIS DU TROCADÉRO. — VUE DU PROMENOIR.



LE PALAIS DU TROCADÉRO.

LE LIN EN ÉGYPTE



Ce fut Isis qui apprit aux Égyptiens l'art de filer et de tisser le lin. Cette Isis est certes une personne dont l'existence est éminemment problématique. Mais comme dans la théodicée égyptienne, toute faite de symbolisme, elle représente simplement la nature femme, il faut traduire ainsi cette phrase : ce fut une femme qui découvrit l'art de filer et de tisser.

Les Grecs faisaient remonter cette invention à l'observation attentive du travail de l'araignée, mais il y a là évidemment une erreur, car il n'y a aucune ressemblance entre le travail de l'araignée, attentivement observé, et celui du filage, et à plus forte raison celui du tissage : l'araignée tirant d'elle-même sa matière première, ce qu'une fileuse serait bien embarrassée de faire.

Quoi qu'il en soit, l'art de fabriquer des étoffes de lin remonte en Égypte à la plus haute antiquité, et l'on trouve les représentations des différentes phases de cette fabrication sur les anciens monuments de la haute Égypte.

Le groupe, très intéressant, exposé au Palais des Arts libéraux, est exécuté d'après des peintures égyptiennes de Beni-Hassan, qui remontent au moins à 5,000 ans.

Il se compose de femmes. Elles sont deux qui filent, la quenouille n'est pas encore inventée, une des femmes tient sous ses genoux le paquet de fibres de lin qu'elle commence à étirer, tandis que la seconde, debout, tord le fil et fait tourner le fuseau. A peu de chose près, ce fuseau est le fuseau encore employé de nos jours.

Elles sont deux également pour faire fonctionner le métier. Pour mieux dire, il n'y a pas de fonctionnement, le métier ne comportant aucune pièce mécanique. Les fils de chaîne sont tendus entre deux barres de bois portées par des chevalets bas, entre les deux barres de bois qui forment l'une le rouleau d'*ourdissage*, l'autre le rouleau de ployage de la pièce, l'écartement est d'environ deux mètres. Il n'y a ni *lisses*, c'est-à-dire ni cordes soulevant les fils, ni *marches* pour opérer ce levage, qui se fait simplement à l'aide de deux réglettes de bois, passant entre les fils croisés.

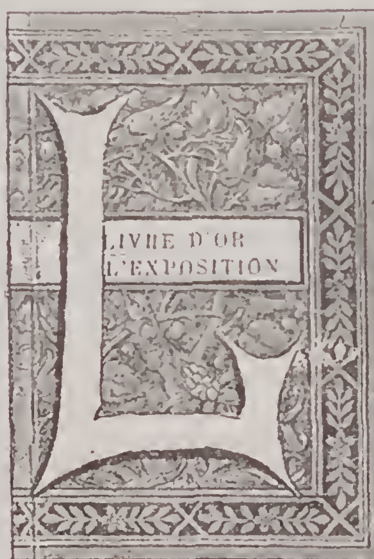
Les deux tisseuses, accroupies l'une en face de l'autre, se passent la navette entre les deux rangs de fils, qu'elles séparent en soulevant les réglettes. Après chaque passée, la réglette qui se trouve en avant de la *chaîne* est reportée en arrière, et la deuxième réglette servant de *battant* vient serrer le tissu. On voit que c'est assez simple et, malgré cette simplicité, les femmes égyptiennes arrivaient à fabriquer non seulement des étoffes unies d'une belle régularité, mais encore des étoffes *façonnées* d'un travail très fini, qui ont comme aspect du dessin, assez de rapport avec notre guipure actuelle.

On peut dans une vitrine, qui avoisine ce groupe, voir des échantillons authentiques de ce travail du lin. Les étoffes qui sont là ont pendant cinquante siècles ou plus enveloppé des momies, et grâce aux méthodes d'embaumement si merveilleuses que possédaient les Égyptiens, elles sont encore en un parfait état de conservation.

Revenons au groupe. Ces femmes valent la peine d'un examen attentif, car il se dégage un charme tout particulier de leurs longs corps minces et de leurs bras fuselés. Leurs yeux agrandis par le *khol*, leurs lèvres très rouges, leurs sourcils arqués jusqu'à se rejoindre, leur donnent une attitude presque sacrée. Ce sont plus que de simples ouvrières, ce sont les prêtresses d'un rite quelconque encore inconnu, d'un mystère isiaque pour éternellement impénétrable et impénétré. Nulle passion, nulle émotion même ne se lit sur leurs têtes hiératiques, sœurs des grands sphinx qui, encore aujourd'hui accroupis dans les déserts de sable, dardent vers l'horizon, l'insoluble question de leurs yeux sans regard.

Julien Rambert.

PAVILLON ESPAGNOL ET COLONIES



Le grand pavillon espagnol des produits alimentaires est dans le style des monuments historiques arabes, semblable à ceux que l'on voit encore à Tolède. Il est en briques et pierres. Les armes d'Espagne dominent le pavillon central. La crête est finement découpée. C'est d'ailleurs M. Melida, architecte, chargé de la restauration des monuments historiques espagnols, qui l'a exécuté. On ne pouvait mieux s'adresser.

Le pavillon des colonies, situé en face, est dû à un architecte français, M. Pluimin. C'est grâce au député de la Havane, M. de Batanero, que l'on a pu installer cette exposition, dont l'emplacement avait été refusé tout d'abord et qui, à force de démarches et d'instances, finit par obtenir environ 700 mètres carrés, par l'intermédiaire de MM. Alphand et Berger.

Pénétrons dans le Pavillon espagnol et visitons d'abord les caves, situées dans le sous-sol. On y arrive par un bel escalier tout en marbre et granit de Huelva. Cette carrière de Huelva aura servi à bien des décorations dans l'Exposition. Les caves sont spacieuses, parfaitement claires et aérées et n'ont de caves que le nom.

Là s'alignent d'interminables files de bouteilles, contenant des vins de toutes couleurs, depuis le vin blanc le plus

clair jusqu'au vin rouge le plus épais et le plus capiteux. Quelques futailles bien vernies achèvent la ressemblance avec les célèbres *bodegas* espagnoles.

L'ouvrage de M. Sempé sur les vins d'Espagne nous servira un peu de guide à travers ces innombrables échantillons.

Le climat très sec, le sol pierreux et si tourmenté de la péninsule, joint à la fertilité de bien des vallées, conviennent parfaitement à la vigne. Au nord, au centre, au midi, il y a de la vigne à peu près partout. La fortune actuelle et future de l'Espagne est dans ses vins qu'elle néglige trop. Elle en exporte annuellement pour 300 millions de francs environ. Elle pourrait facilement doubler son exportation. Le vin est si abondant et l'eau si rare, qu'il est assez commun de voir le vin remplacer l'eau dans les ouvrages les plus usuels, pour gâcher du plâtre par exemple, il faudrait aller chercher l'eau beaucoup trop loin, car il pleut rarement en Espagne; c'est ce qui fait que les Maures avaient si bien compris dès l'abord la nécessité de se procurer de l'eau, et surtout de bien utiliser celle qu'ils avaient. Dans bien des provinces il est des règlements sévères pour éviter le gaspillage de l'eau. C'est probablement à cause de ce principe : que l'on ne sait généralement pas jouir de tout le bien qu'on a, que l'Espagne est un des pays où la consommation du vin est le plus faible. Je parle bien entendu des pays vinicoles. Ainsi, dans la péninsule, on produit annuellement 123 litres par habitant, presqu'autant qu'en France, et en Portugal 100 litres, tandis que chaque habitant ne consomme annuellement que 65 litres en Espagne, 74 litres en Portugal et 115 litres en France. Il s'ensuit qu'en France seulement nous savons apprécier la qualité de notre vin qui, il faut le dire, est infiniment mieux soigné.

Si le phylloxera ne fait pas trop de ravages, l'Espagne a un bel avenir, au point de vue de la production vinicole et surtout de l'exportation, car peu à peu elle apporte des perfectionnements de plus en plus grands dans la préparation de ses vins. La vigne, dans la péninsule, est beaucoup plus vivace que nulle autre part. Au bout de cent ans elle est encore en plein rapport. Les plants sont enfoncés jusqu'à un mètre et plus de profondeur. Mais les difficultés de communication et un système d'impôts déplorable sont encore de graves entraves à cette production et à son exportation.

La production annuelle est d'environ 22 millions d'hectolitres, récoltés sur une surface d'environ 1,200,000 hectares. Les provinces en fournissant le plus, par ordre décroissant, sont : Barcelone, Sarragosse, Tarragone, Cadix, Valence, Logrono, Malaga.

Et maintenant commençons la revue des vins du sous-sol de l'exposition, en tournant toujours à droite. La première exposition est celle de la Chambre de commerce de Logrono, comprenant des vins légers, ayant un goût de terroir assez prononcé, se conservant difficilement; cependant les vins de Navarre, plus alcooliques, se tiennent mieux. Les vins d'Aragon : Priorato et Corinena, se conservent assez bien. Le vin de Benicarlo (Catalogne) est très renommé. Les vins de Tarragone sont légers et agréables. Le vin de Ribera, récolté à 600 mètres d'altitude, et d'autres environnants, en vieillissant, ressemblent beaucoup au Jerès. C'est aussi dans cette région du nord que sont les vins très connus du Rioja.

Après la chambre syndicale de Logrono, vient la province de Madrid, où l'on récolte beaucoup de vins légers, neutres, de belle couleur. Le vin de Cuença est ordinaire. Le vin de Valdepenas est très renommé, d'un beau rouge foncé, capiteux; on prétend qu'il provient de vignes transportées autrefois de Bourgogne. Sa réputation en Espagne est très grande. Il n'y a pas de banquets sans Valdepenas. Les vins de Tamelloso sont des vins blancs assez agréables.

La Chambre de commerce de Huelva expose principalement les vins du sud de la péninsule. Là, les vins sont riches en sucre, la température étant très élevée.

C'est la patrie des fameux vins de Jerez, Malaga, Alicante, des vins blancs de Cadix et de Huelva; des vins rouges de Valence et d'Alicante. La préparation des vins est aussi mieux soignée. Les vignes produisant le vin de Jerez sont aussi soignées que celles qui nous donnent les grands Champagnes. Les raisins sont cueillis, grain à grain, à mesure de la maturité. Ces vignobles occupent 600 hectares, presque tous entre les mains des Anglais.

Les Jerez se divisent en secs et doux. Parmi les premiers on distingue le Jerez sec proprement dit et le Jerez *amontillado*. Ce dernier a un bouquet parfois moins prononcé que le précédent. Le Jerez sec le plus foncé et alcoolisé, est ce qui constitue le *Brown-Scherry*. Le Jerez *amontillado* a une saveur plus fine.

Les vins doux de Jerez sont : le Pajarete dont le Pedro Ximenès est une variété et le Moscatel ou Muscat, fait avec du raisin muscat très sucré. Le Jerez se conserve plus de cent ans.

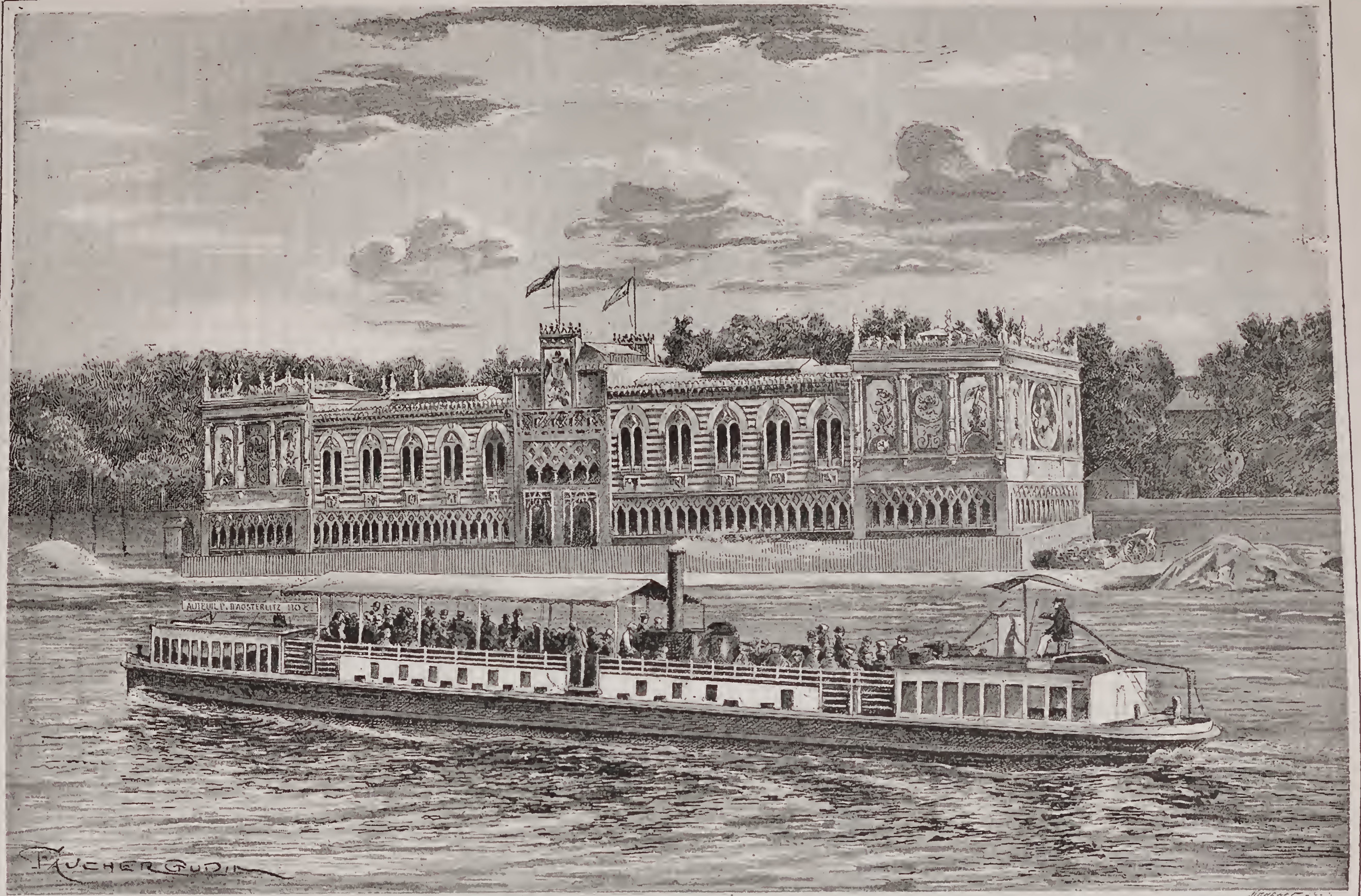
Les autres vins sont les vins de Grenache, Malvoisie, Rancio, Malaga, Tintilla, Rota, Manzanilla. Enfin les vins d'Alicante sont excessivement estimés, ils sont neutres, savoureux, bien colorés, riches en alcool, par suite se conservant assez bien. Comme nos vins du Roussillon, ils ne doivent pas être employés trop tôt après la récolte, car ils subissent une seconde fermentation.

Au centre des caves, sont des vitrines contenant diverses eaux minérales qui ne sont pas encore très connues. Puis des expositions de bouchons et de tonnellerie.

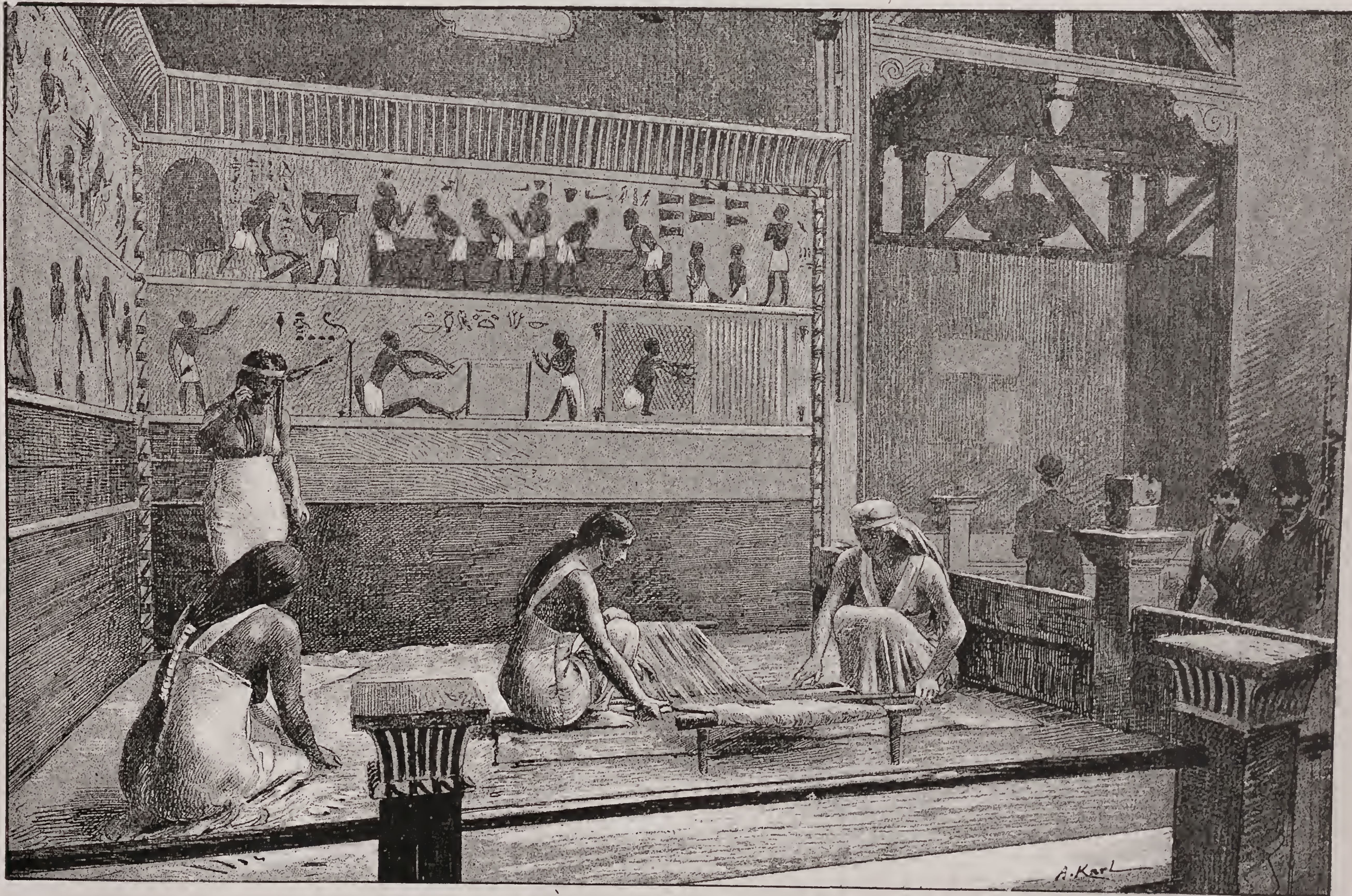
Montons à l'étage supérieur, où nous trouvons les produits alimentaires et quelques industries diverses. D'abord de la céramique dont nous avons déjà parlé dans l'article sur l'Espagne, des objets de vannerie, des fers ouvrés, des savons, d'énormes filets très fins pour la pêche à la sardine, puis des conserves de sardines à l'huile de Santander, des anchois sans arêtes de Barcelone, des jambons de Montanchez, qui sont les plus réputés, les raisins secs, produit important pour le pays. On le prépare de deux façons : à Malaga, on coupe la tige aux trois quarts et la grappe sèche sur place; à Valence, on la trempe dans l'eau bouillante, puis on la sèche au soleil. Les premiers sont les meilleurs.

Le chocolat mérite une mention spéciale, c'est un mets national, il est considéré comme un aliment parfait, aussi apporte-t-on beaucoup de soins à sa fabrication. Le chocolat espagnol est généralement bon.

Les sucreries, qui sont aussi largement représentées, sont très en faveur auprès des dames espagnoles; on ne saurait se figurer la quantité de fruits confits, d'oranges glacées,



PALAIS D'ESPAGNE.



HISTOIRE DU TRAVAIL. — LE LIN EN ÉGYPTE.

de bonbons de toutes sortes, consommée dans une loge de théâtre pendant une soirée.

Les fruits conservés au sirop ou à l'eau-de-vie sont également très recherchés; cette exposition ne laisse rien à désirer.

Au centre de la galerie se trouve un grand olivier en métal argenté, portant en guise de fruits de grosses boules en verre pleines d'huile d'olive. C'est surtout en Andalousie que se fait cette préparation. L'huile espagnole a un goût assez prononcé qui ne plaît pas à tout le monde.

Citons encore le safran, les confitures, la verrerie, diverses mines dont nous avons déjà parlé dans un article spécial, les pâtes, les petits fours, et quelques eaux minérales purgatives, notamment l'eau de Rubinat, bien connue maintenant.

En sortant du pavillon, nous restons encore en Espagne. Pour arriver au Pavillon des Colonies qui est en face, il faut passer entre plusieurs petits kiosques de dégustations diverses : vins, liqueurs, tabacs de la Havane.

Tous sont occupés par des Espagnols des deux sexes, en costume national. Il y a surtout un de ces petits établissements qui a un grand succès. Il est occupé par deux jeunes et jolies Espagnoles, une brune et une blonde, deux véritables manolas. Théophile Gautier eût été au comble de la joie s'il avait pu contempler ce type presque disparu complètement, lui qui l'a cherché si longtemps et qui ne l'a aperçu qu'une fois à Madrid, portant la mantille noire placée à l'arrière de la tête sur le haut peigne et retombant sur les épaules, quelques fleurs dans les cheveux, la jupe courte aux couleurs éclatantes laissant voir la jambe fine et bien cambrée, le pied enfermé dans de petits chaussons de satin. Les brunes ont, paraît-il, plus de succès que les blondes en Espagne, pour nous, qui sommes moins exclusifs, nous trouvons charmantes ces deux petites manolas.

Pour compléter l'illusion, si le soleil veut bien en outre s'y prêter, il y a encore une estrade sur laquelle des musiciens chantent et jouent des airs espagnols, accompagnés des inévitables tambourins et castagnettes.

Pénétrons dans le Pavillon des Colonies. A droite, les *îles Philippines* exposent les divers produits naturels : riz, ananas, café, casse, curcuma, tamarin, indigo, bois de campêche. Puis toute une collection de bois pour l'ameublement.

Il y a surtout neuf chaises ou fauteuils en bois sculpté, avec incrustations en nacre et ivoire, d'un travail merveilleux. Ces meubles sont en bois de Mavodangon.

Une vitrine contient une chemise d'homme brodée, dont le tissu est fait avec du fil d'ananas. La plus fine batiste n'est certainement pas plus belle que l'étoffe de cette chemise. Il y a aussi une chemisette d'enfant, du même tissu. Enfin les étoffes de Tinalap, faites encore avec les fibres végétales, imitent absolument nos soies ou nos surahs. Les étoffes, en fil de lapaca, sont également très intéressantes.

Citons aussi une belle exposition d'éponges et d'écailles de tortues.

Cuba et Porto-Rico exposent leurs cacaos, cafés, cannes à sucre et leurs rhums, qui sont aussi bons que les rhums anglais.

Toute la partie gauche du pavillon est consacrée aux cigares de la Havane. Il y en a pour tous les goûts, des grands, des petits, des gros, des longs, des tortillés, des cigarettes pour hommes ou dames. Que de tentations ont dû éprouver les fumeurs en circulant autour de ces vitrines!

L'exposition espagnole est de beaucoup une des plus variées et des plus réussies parmi les expositions étrangères.

S. Favière.

LA VERRERIE



Au nombre des serviteurs inanimés de l'homme, le verre occupe l'un des premiers rangs : il est partout : à la cave, au jardin, à la cuisine, au salon, dans le cabinet de toilette ; il sert à tout : pour boire, pour éclairer, pour abriter, pour grossir les objets, pour les reproduire; il nous rend à peu près tous les services, sans compter ceux qu'on n'avoue pas.

On comprend combien son exposition peut être variée.

Elle va, en effet, de la vulgaire bouteille verte ou noire, dont les usines Richarme ont montré une collection curieuse et très complète, jusqu'au diamant, imité à s'y méprendre, qu'expose une fabrique de verres fins, employés surtout pour l'optique. Parlons de suite de ces derniers.

L'optique exige, selon les instruments, des verres d'une fabrication particulière très denses ou au contraire très légers. Ce sont ces verres spéciaux, fabriqués avec des matières de premier choix, qui portent le nom de *crown glass*, ou de *flint glass*. Ils ont toute l'apparence et toutes les qualités du cristal naturel, dit cristal de roche, jointes à des dimensions que ce dernier ne saurait atteindre. Ainsi, on nous montre ici un objectif en crown glass, de $1^m,05$ de diamètre. C'est le plus grand qui ait jamais été fabriqué, il est destiné à la lunette de l'Observatoire de Spence, élevé aux frais de l'Université de la Californie du Sud.

Le flint est employé principalement pour les miroirs plans, ou les prismes.

*
* *

Il n'y a pas grand'chose à dire du verre à vitre, rien ne ressemblant tant à une vitre qu'une vitre pareille. Les vitraux sont aujourd'hui en grande faveur et l'on en fait une consommation considérable, seulement comme ils sont chers, on les remplace assez généralement par de simples vitres en verre émaillé à dessins. Cette disposition,

qui est obtenue par l'application d'un émail au poncif sur le verre blanc, donne de jolis résultats.

On sait que, malgré les progrès de la verrerie, on n'est pas encore arrivé à couler les verres minces et surtout à les couler bon marché. Nous verrons que Saint-Gobain s'achemine dans cette voie. En attendant on en est toujours au *soufflage*, qui se fait actuellement soit à la bouche, soit par l'air comprimé. C'est au soufflage que nous devons, non-seulement les bouteilles, mais encore les vitres et les manchons qui sont, ou bien conservés en manchons dits *cylindres*, pour les pendules et autres objets à abriter, ou bien fendus, étendus et *recuits* pour la fabrication des vitres.

Les verres de montre, eux aussi, sont soufflés. C'est-à-dire que l'on souffle une énorme boule, comme celle qui nous est montrée vers le milieu de la galerie, et que l'on découpe dans cette boule des verres de montre, qui ont ainsi une légère convexité.

*
* *

Les glaces sont techniquement des verres *coulés*, ce qui les distingue des verres soufflés. Les miroirs du commerce, dans les prix doux, ne sont le plus souvent, quoique décorés du nom de glaces, que du verre double étamé ou argenté.

La première organisation du monde entier pour la fabrication des glaces, est la Société des manufactures des glaces et produits chimiques de Saint-Gobain, Chauny et Cirey.

C'est une industrie nationale, quoiqu'elle soit la propriété d'une société anonyme. Fondée en 1665, sur un rapport de Colbert, à qui il faut presque toujours faire remonter la création de nos grandes industries, elle inaugurait, en 1691, le coulage des glaces inventé par Louis Lucas de Nehou. On voit que la maison a 224 ans d'existence.

Son exposition comprend au milieu de la galerie, une magnifique glace de miroiterie, c'est-à-dire destinée à être argentée, qui mesure 7m,63 sur 4m,40 et pèse 938 kilogrammes. Cette glace vient de Chauny. Elle est accompagnée d'une série de glaces, argentées ou non argentées, et de glaces de vitrages qui dépassent les plus grandes dimensions atteintes jusqu'à ce jour. Mais la pièce la plus considérable est un vitrage de 8m,14 sur 4m,20 qui ferme une vitrine de la classe 21. On n'a jamais produit une pièce aussi grande.

Saint-Gobain en a envoyé une de 8m,10 sur 4m,44, mais celle-là est brute, c'est-à-dire qu'elle n'a encore subi aucune des opérations qui doivent lui donner le poli et en faire, soit un vitrage soit un miroir. Ces opérations, on nous les montre dans une série de petites glaces qui sont :

La première, brute, c'est-à-dire telle qu'elle est fournie par la fonte, en cet état, elle est striée de rainures et comme sablée sur une de ses faces.

La deuxième est *dégrossie* par des frictions de sable.

Puis elle est *savonnée* à l'émeri et, dans cet état, elle ressemble à ce que l'on appelle le verre dépoli.

Enfin, polie au peroxyde de fer, elle est prête à recevoir l'argenture qui est appliquée par la réaction de l'acide tartrique sur le nitrate d'argent. L'argenture a remplacé l'étamage au mercure, qui était mortel pour les ouvriers.

*
* *

Saint-Gobain a cherché et trouvé depuis plusieurs années nombre d'applications du verre fondu. C'est ainsi que l'on fabrique dans les usines de la Société des *dalles* polies qui peuvent servir de devanture aux changeurs, bijoutiers, orfèvres, et, grâce à leur résistance, dispenser d'une autre fermeture. Il y a aussi les pièces de phares et les pièces d'optique, représentées par un miroir qui pèse 600 kilogrammes.

Dans les verres minces dont nous parlons plus haut, on n'est pas encore arrivé à obtenir le poli et il faut se contenter de remplacer par des verres granulés, ou cannelés ou losangés, les verres dépolis. Ils sont beaucoup plus résistants que le verre dépoli tout en coûtant moins cher.

Pour les dallages, qui doivent laisser passer la lumière, on fabrique soit des dalles à reliefs, soit simplement des dalles brutes. Enfin, lorsqu'il s'agit de recouvrir un passage de telle façon que les voitures puissent circuler et que, néanmoins, on veut obtenir de la lumière, on peut employer les *pavés* de verre, qui ont 15 centimètres d'épaisseur et qui, placés sur fer en ⊥ résistent à n'importe quelle pression.

Enfin, l'on fait en verre de Saint-Gobain des revêtements de muraille pour les hôpitaux, des plaques de caniveaux, des sièges communs, des urinoirs, et des tuiles qui ont l'avantage d'arrêter l'air et la pluie en laissant passer la lumière.

*
* *

Nous avons vu avec Saint-Gobain, à peu près toutes les applications industrielles du verre. Le voici maintenant comme service de table. C'est toujours le beau cristal blanc, taillé ou gravé, qui tient le premier rang, et il n'est pas prêt d'être abandonné, si réussis que puissent être les services de fantaisie imitant soit le Venise, soit le Bohême.

La maladie moyen âge dont a souffert il y a quelque temps le goût français, a laissé ses traces dans des verres émaillés qui sont, ma foi, charmants de formes et de décorations.

Ajoutez à cela un fort lot de coupes, de candélabres et de lustres et vous aurez une idée générale de l'exposition de verrerie.

Mais ce que vous n'aurez trouvé nulle part, c'est la raison pour laquelle il n'y a pas d'exposition de la manufacture de Baccarat. J'ai interrogé tout le monde à ce sujet et nul ne m'a répondu.

C'est, parait-il, le secret des dieux.

Paul Le Jeinisel.

L'Éditeur-Gérant : L. BOULANGER.
Papier des Papeteries Firmin-Didot et Cie, 2, rue de Beaune, Paris.

Imprimerie Charaire et fils, à Sceaux.



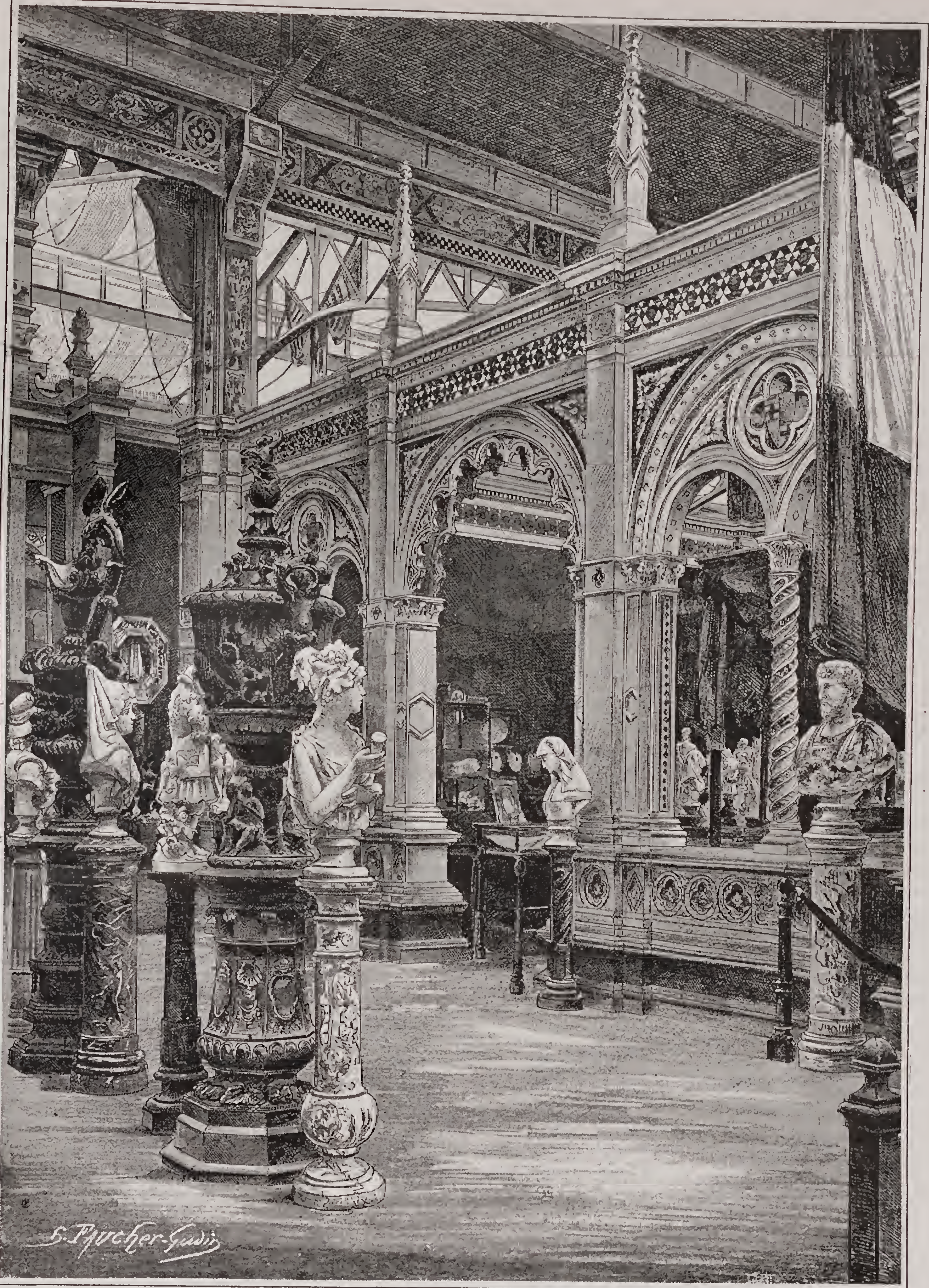
LA PORTE RAPP



EXPOSITION UNIVERSELLE — DANSEUSES JAVANAISES



EXPOSITION UNIVERSELLE — MARCHAND DE LIMONADE DU CAIRE.



VESTIBULE DE L'EXPOSITION ITALIENNE.

ITALIE



Ce n'est pas sans peine que l'Italie a pris part à l'Exposition. M. Crispi, ne voulant pas être désagréable à ses amis, déclara de la façon la plus nette, que le royaume ne prendrait pas part officiellement à l'Exposition. Et cependant en 1878 ce fut le duc d'Aoste, ex-roi d'Espagne, qui était commissaire général. La politique a changé tout cela. Mais les Italiens ne furent pas de l'avis du président du conseil, un comité fut formé : M. de Gentilli d'une part, et d'autre M. Camondo, à Paris, organisèrent les souscriptions. Les chambres de commerce de Rome et de Naples donnèrent 30,000 francs, M. Sonzogno, le grand éditeur milanais, donna 50,000 francs. Bientôt le comité disposait de 350,000 francs.

L'Italie est représentée un peu partout dans l'Exposition.

La section la plus importante est celle du Palais des Industries diverses.

Puis viennent :

La section des Beaux-Arts, organisée par M. Boldini ;

La section d'Anthropologie dirigée par M. G. Achim;

La section de la Mécanique, peu importante;

La section des Chemins de fer, très bien représentée ;

Deux sections à l'Esplanade des Invalides ;

La section agricole du quai d'Orsay, comprenant également les produits alimentaires ;

Et dans l'histoire de l'habitation : la maison Étrusque, la maison Pélasge, la maison Pompéienne, enfin une maison Renaissance, où est établie la verrerie vénitienne.

On voit que le commerce et l'industrie italiens n'ont pas tenu compte des dispositions du gouvernement. Puisse cet exemple faire céder l'esprit de chicane de ceux qui tiennent en main les destinées de ce pays.

Examinons d'abord la grande galerie du Palais des Industries diverses.

Il y a un premier salon contenant les broderies et dentelles de Venise, qui sont très belles. D'ailleurs, les dentelles, tulles, broderies, passementeries constituent de vraies industries nationales.

Puis, les vases et poteries décorées, les faïences, que les Italiens fabriquent depuis fort longtemps déjà. Les faïences émaillées étaient connues des Perses et des Arabes, bien avant de l'être des Italiens. Ce seraient les ouvriers arabes qui auraient introduit en Italie l'émail à l'étain. C'est cette faïence qu'on appelle *majolica* dans toute la Péninsule. Cette fabrication se serait localisée à *Faenza*, qui aurait par la suite donné son nom à cette poterie. Certains prétendent, cependant, que le nom viendrait plutôt du village de Faïence, en France, renommé pour sa vaisselle.

Au milieu du salon, toute une collection de marbres sculptés. Ce genre de sculpture a beaucoup de succès; tout le monde se souvient du *Petit marchand de journaux* et de l'*Enfant qu'on débarbouille*, de l'Exposition de 1878. Évidemment, beaucoup de ceux de cette année vont également garder le succès jusqu'à la prochaine Exposition. Il y a déjà plusieurs pièces achetées, à nombre considérable d'exemplaires, entre autres, la *Femme voilée;* il y en a même plusieurs du même genre. Puis les deux enfants dont l'un rit, tenant un petit oiseau vivant dans sa main, et dont l'autre pleure, tenant aussi dans sa main le cadavre d'un petit oiseau. Enfin les *Deux bébés*, dont l'un écrit et l'autre lit.

On ne peut s'empêcher d'admirer l'habileté de main qui caractérise toutes ces œuvres, mais malheureusement elles n'ont pas plus de valeur, relativement, que ces petits sujets en plâtre que les Italiens nous vendent dans les rues pour quelques sous. L'art est complètement sacrifié au coup d'œil. Ces statuettes, qui, au premier regard, vous séduisent, ne souffrent pas un instant une analyse consciencieuse ; mais dans une Exposition aussi considérable elles ont un succès énorme, parce qu'on est pressé de tout voir, et l'œil se repose agréablement un instant sur ces joujoux de marbre pseudo-artistique.

La façade d'entrée du grand salon est très belle, tout en marbre blanc et mosaïques. Elle a coûté 45,000 francs. C'est M. Manfredi qui l'a dessinée. Il s'était mis, à titre gracieux, à la disposition du comité.

En entrant, à droite, on trouve tout de suite les meubles sculptés. Ils sont très beaux. L'élégance et un goût un peu généralement trop recherché, peut-être, caractérisent les ornements qui enrichissent ces meubles. D'ailleurs, l'Italie est bien placée pour les bois. Elle a des forêts immenses qui lui fournissent en abondance le bois de chauffage et même le bois pour ameublement. Ce qui distingue aussi l'ébénisterie de la Péninsule, c'est un bon marché extraordinaire. Les meubles de luxe que nous voyons sont fabriqués sur la rivière de Gênes, à Savone, en Sicile et en Sardaigne. La marqueterie se fait principalement à Savone.

L'exposition de corail n'est pas très remarquable, ainsi que les camées. Il n'en est pas de même des cadres dorés en bois sculpté qui sont vraiment beaux. A côté, une autre exposition de marbre représente, entre autres, un *Petit pêcheur arrachant l'hameçon au poisson*, qui a aussi un grand succès de curiosité, et tout autant de valeur artistique que ceux dont j'ai déjà parlé.

Les étoffes de soies rayées, aux brillantes couleurs, méritent une attention toute particulière.

La vitrine contenant les peaux de chamois pour ganterie est assez intéressante.

L'exposition de soie en écheveaux et celle des cocons de soie sont très remarquables. L'industrie de la soie occupe, en effet, le premier rang dans les industries diverses de l'Italie. Près de 200,000 ouvriers y travaillent et en plus les paysans s'enrichissent en produisant la matière première. C'est une rude concurrence pour nos manufactures nationales, et nous devons la surveiller avec attention, bien que nos soieries lyonnaises soient de beaucoup supérieures en qualité et en teinture.

L'exposition de chapeaux de feutre mérite une mention spéciale pour leur bon marché. On aurait plusieurs douzaines de ces chapeaux pour le prix d'un seul des nôtres.

Les terres cuites sont belles, quoique la grande profusion de sujets ornant chaque objet et les couleurs un peu trop criardes choquent un peu, tout d'abord.

Les bronzes artistiques sont très beaux. Les Italiens se sont toujours distingués comme fondeurs en métaux. Au moyen âge, leurs cloches étaient les plus belles. Aujourd'hui, ils viennent immédiatement après nous.

L'exposition céramique mérite tous les éloges. Leur renommée remonte fort loin et s'est toujours bien maintenue.

Il n'y a pas de représentant des grandes industries textiles. Il n'y a qu'une vitrine de fil et de toiles, d'ailleurs le lin italien est médiocre.

Les objets en bois sculpté attirent aussi beaucoup le public. Il y en a d'amusants, entre autres la Marguerite de *Faust*, dont le dos représente un Méphisto superbe. On a placé une glace dans le fond pour pouvoir se rendre compte de cette statue à double face.

L'exposition des glaces de Milan est des plus intéressantes.

Les imitations de perles sont admirablement réussies; les perles fausses de Rome ont leur renommée faite depuis longtemps déjà.

Il y a encore beaucoup d'installations de marbres, de faïences, de terres cuites, de corail, de camées, de bijoux. La bijouterie italienne est encore toute jeune; elle ne date que de 1830. Jusqu'alors on ne portait que des parures assez primitives, fabriquées par les ouvriers des campagnes.

La tapisserie italienne est ordinaire.

La parfumerie également, et cependant ce ne sont pas les matières premières qui manquent.

En revanche, elle n'a pas de concurrence pour la vannerie, la tabletterie, les objets en écaille. Les produits exposés sont très beaux.

L'Italie exporte 12,000 quintaux de tresses de paille par an, et 580,000 chapeaux de paille, représentant une valeur de 35 millions de francs.

Il y a aussi de jolis bijoux en filigrane d'argent Les meubles en cuirs frappés et peints sont très beaux. C'est encore une des industries spéciales à la Péninsule.

L'exposition de berceaux d'enfants est absolument féerique. Il y a deux berceaux tout en bois sculpté recouvert d'or et d'argent, que les fées les plus exigeantes accepteraient pour leurs protégés. Ils ne sont peut-être pas très pratiques, mais ils sont merveilleux.

Passons dans l'autre grand salon, faisant suite à la Galerie des pianos, appartenant à la section des Arts libéraux.

La première chose que l'on y rencontre est un énorme coffre-fort avec double et triple porte, dans lequel on pourrait tenir plusieurs personnes.

En face, l'exposition d'amianthe avec toutes ses applications, papier, câbles, cordages, etc.

A côté sont les vitrines de parfumerie, de produits chimiques, alcaloïdes, pharmacie et droguerie, qui sont ordinaires. N'oublions pas cependant l'huile de ricin d'Italie.

Au milieu, est une exposition de carrosserie assez importante, particulièrement une grande voiture de gala très belle, mais moins finie cependant que les nôtres.

La librairie est très remarquable. L'Italie est, après la France, le pays où l'on imprime le mieux. La reliure est fort belle également. M. Sonzogno, le grand éditeur populaire, a une exposition superbe.

Si la Péninsule manque de houille, elle a de riches mines de fer, cuivre, plomb, zinc, manganèse. Les dépôts de soufre sont abondants. On exporte des carrières de Carrare 140,000 tonnes de marbre précieux. La grande chaîne des Alpes et l'île d'Elbe fournissent un excellent granit.

C'est de ces divers endroits qu'ont été retirés les échantillons exposés. Il y a aussi des mines d'asphalte et de bitume.

Enfin, les pianos italiens sont là également, ainsi que les ocarinas. Mais ce qui prouve bien l'infériorité des instruments de musique de la Péninsule, c'est que les Italiens font venir leurs pianos de Vienne et leurs violons de Paris.

Enfin, partout sont disséminés les verreries et cristaux de Venise et de Murano, qui sont vraiment magnifiques.

Traversons maintenant tout le palais des Arts libéraux, jusqu'à la section d'Anthropologie. Là nous trouvons trois grandes vitrines consacrées aux collections des professeurs Tuchini, Frigerio, Ferri. Ce sont des têtes de suppliciés, moulées en cire ou en plâtre, après la mort; puis des photographies, des collections de têtes d'homicides, des vases enjolivés par les condamnés. Tout cela est très intéressant au point de vue de la science. Mais comment se fait-il que ce sont surtout les dames qui contemplent ces horribles collections, avec une attention au moins étrange?

Dans la section de la Mécanique, où nous nous transportons maintenant, il y a peu de choses; mais l'exposition des chemins de fer tient un des premiers rangs. Il y a une locomotive avec son tender et onze wagons, qui méritent une attention sérieuse.

Continuons notre visite générale en traversant tout le Champ de Mars, jusqu'à l'Histoire de l'habitation. Pénétrons dans la *Verrerie vénitienne*. Moyennant 50 centimes, on peut assister à la fabrication d'objets divers, et l'on vous fait un petit cadeau-souvenir. Les dames ont un tout petit vase et les messieurs un porte-plume. Cette fabrication est très curieuse et l'habileté des ouvriers est vraiment étonnante. Ils prennent une masse informe de verre fondu, qu'ils soufflent en boule, et cette boule deviendra ce qu'ils voudront; elle affectera la forme d'un verre allongé, puis d'un verre bombé; d'un coup de main, c'est un petit vase à fleurs à plusieurs faces. Il faut ajouter, cependant, que nos verreries françaises sont tout aussi intéressantes. Il ne faudrait pas croire que cette habileté est le monopole des ouvriers vénitiens. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à visiter nos magnifiques galeries de cristallerie française.

La *Maison étrusque* et la *Maison pélasge* sont occupées par des bars.

Dans la *Maison pompéienne* sont établis des marchands d'imitation de lampes, vases, bijoux étrusques.



EXPOSITION ITALIENNE. — GALERIES AGRICOLES.



GALERIE DE L'EXPOSITION DE LA CÉRAMIQUE.

Arrivons maintenant à la *Section agricole* et de l'*Alimentation* du quai d'Orsay.

***

Au point de vue agricole, l'Italie est un des pays les mieux favorisés. Elle produit par an 50 millions d'hectolitres de froment, 31 millions d'hectolitres de maïs, 10 millions d'hectolitres de riz brut; enfin de l'orge, du seigle, de l'avoine.

Les pâtes sont fabriquées en quantité très grande; pour les fécules, l'Italie est tributaire de ses voisins. Elle exporte, en revanche, des masses de figues, raisins frais, fruits de toutes sortes.

On récolte par an 3,500,000 hectolitres d'olives, qui servent à faire l'huile, objet d'un commerce des plus importants.

Comme il fait toujours très chaud dans la Péninsule, on s'est occupé depuis longtemps de conserver les viandes, qui se gâtent assez vite. Aussi, on les sale ou on les fume. D'ailleurs, la réputation des charcutiers italiens est une des mieux répandues. Bologne s'est fait une renommée par bien des produits, entre autres la mortadelle.

Aussi, à l'alimentation italienne, ne voit-on que saucissons énormes, jambons, pâtes, biscuits, huile d'olives, sardines, charcuteries de toutes natures, et enfin les vins.

L'Italie trouve dans les vins une ressource considérable. Les vignobles couvrent une superficie de 2 millions d'hectares et produisent 27 millions d'hectolitres. Elle vient aussitôt après la France. Ses vins muscats, de Marsala, de Malvoisie sont universellement connus. Ses vermouths sont aussi réputés.

Poussons jusqu'au bout de l'Esplanade des Invalides. Nous trouvons d'abord, à droite, le pavillon de l'Hygiène, contenant les plans des travaux à exécuter pour assainir la ville de Naples. Il y aura à établir d'énormes syphons, construire l'aqueduc de Sernio, établir le réservoir d'eau de Capo di Monte, qui contiendra 80,000 mètres cubes, comportant cinq galeries de 250 mètres, enfin capter les sources Ureinoli. C'est un travail colossal.

Terminons notre longue visite en jetant un coup d'œil dans la section d'Économie sociale, montrant le chemin parcouru par l'Italie dans la voie du progrès et de l'épargne. Peut-être ferait-on bien d'y envoyer les membres du gouvernement eux-mêmes. Ils pourraient apprendre à sauvegarder plus libéralement les intérêts du pays.

S. Favière.

LA CÉRAMIQUE.

L'exposition de la céramique comprend une vitrine d'honneur dans la galerie de trente mètres, puis, dans le palais des expositions diverses, plusieurs salles qui conduisent de la porte monumentale à la Verrerie. En outre derrière l'Orfèvrerie, la Céramique occupe encore une salle, adjacente aux premières. On voit que c'est là une importante installation. Il est vrai qu'elle comprend sous ce nom très général de céramique tous les « arts de la terre » faïencerie, porcelainerie, céramique d'ameublement et de bâtiment et mosaïque.

Disons, avant d'aller plus loin, que la qualité répond à la quantité et que cette exposition n'est pas moins remarquable par son excellence que par son importance. La céramique est restée depuis ces dernières années dans une période d'essor et de progrès, pendant laquelle nos producteurs nationaux se sont tout spécialement distingués. L'Angleterre seule a pu, pendant un certain temps, soutenir la concurrence avec les céramiques décoratives et la *terre de fer* des faïences de table. Aujourd'hui l'industrie anglaise est battue sur toute la ligne et la faïence française triomphe, comme triomphait déjà la porcelaine française.

Mais à propos de cette dernière, il faut constater que chaque jour la porcelaine perd de plus en plus la faveur du public qui, ayant réhabilité la faïence tombée, il y a quelques trente ans, dans un injuste dédain, se jette maintenant dans cette voie unique et ne veut presque plus entendre parler de porcelaine.

Ce que l'on reproche à la porcelaine, c'est non seulement le prix inabordable des belles pièces, c'est encore la mièvrerie du décor, fignolé, *patoché* sans énergie. La faïence, elle, profitant de la poussée de l'art vers la nature, déterminée par le japonisme, s'est mieux prêtée à recevoir des décorations plus grasses, en pleine pâte, et détachant avec vigueur sur des fonds plus chauds, une ornementation haute en couleur et ferme de dessin.

S'agit-il de vaisselle courante, la préférence est encore plus marquée.

A moins de s'élever à des prix qui sortent du courant il faut s'en tenir, en fait de porcelaines, aux *services* unis, dans les formes classiques, et encore le prix en est-il assez élevé.

Tandis que l'on obtient, pour aujourd'hui, dans les prix de 20 à 25 francs, un service de 75 pièces de faïence décorée, et disons-le, *artistement décorée*. C'est de l'industrie, bien entendu et non de la production personnelle, mais alors que l'application d'un poncif laisse le dessin sur porcelaine, gauche et contourné, l'emploi du même procédé sur faïence, avec la différence de grain et d'émaux, permet

d'obtenir une décoration qui a toute l'allure d'une inspiration et d'un premier jet.

*
* *

Néanmoins les services de porcelaine sont nombreux. Avec Limoges ils garnissent la vitrine d'honneur, et soutiennent dignement la concurrence de l'industrie privée contre notre grande et glorieuse manufacture de Sèvres.

Nous retrouvons la porcelaine sous forme de bibelots d'étagère. Là, elle est incomparable, mais là encore la mode lui fait infidélité. Les pièces qui sont recherchées sont les imitations de Saxe, ou de Sèvres ancien. Il faut aussi avouer que l'on n'a pas mis de bonne grâce à renouveler les vieux modèles. Nous retrouvons perpétuellement le berger et la bergère et Collin chantant à Collette :

Rends-moi ton cœur, ma Collette;
Collin t'a rendu le sien.

Ceux qui aiment J.-J. Rousseau et le XVIIIe siècle doivent être charmés, mais la majorité n'étant pas de ce goût-là, les bergerettes demeurent aux étalages et ne trouvent pas chaland.

Et cependant, c'est bien joli ces mignardes dentelles et les exquises figures poupines des marquises empaysannées, mais voilà, comme l'a dit un poète moderne dans un vers de treize pieds, qui est cité comme le modèle du genre :

L'on vit bien un jour les duchesses guillotinées,

et la guillotine abolit le souvenir de Trianon.

*
* *

La peinture sur porcelaine a conservé ses fervents, je devrais dire ses ferventes, car presque seules les femmes s'adonnent aujourd'hui à cet art. Je veux parler ici non de la porcelaine décorée mais de la peinture, peinture de genre ou portrait sur panneaux de porcelaine. Mme Hortense Richard, qui passe pour la maîtresse du genre, a exposé plusieurs compositions d'après les peintres du léché et du fini, qui se prêtent mieux que tous les autres à l'exécution sur porcelaine. Pour être émaillé à grand feu, M. Bouguereau est sans rival. Il est encore plus nature après qu'avant.

D'autres émaux divers accompagnent la peinture sur porcelaine. Nous retrouvons au bas de ces gracieuses miniatures les noms qui, tous les ans, reviennent avec une féminine obstination au bas de ces mêmes émaux du Salon, que le public s'obstine à ne pas regarder.

J'aime mieux dans ce genre, ou à peu près, les compositions peintes sur lave et cuites à grand feu dans le style de cette superbe *Mare en forêt* que nous montre M. Jouve. Il y a un frisson de nature qui passe sous ces feuillages et qui ride l'eau tranquille. Dame, ce n'est pas fini au petit point et récuré avec un pinceau gros comme une pointe d'aiguille, mais cela vit comme n'importe quelle peinture d'un maître de la lumière et du plein air.

*
* *

Nous voici à la faïence. En vérité, c'est une accapareuse. Elle tient presque toute cette exposition et, mieux que cela, elle tient presque toute l'Exposition universelle. C'est elle qui a décoré de panneaux superbes les portes intérieures, les attiques, posé les cordons rutilants des corniches des palais, plaqué sur les frontons de véritables frises, remplaçant à la fois la peinture, la fresque, la sculpture et souvent la maçonnerie. Car, de quelque nom qu'on l'appelle, c'est toujours de la faïence ces grandes compositions, ces puissants motifs de plastiques qui composent en majorité la décoration, tant intérieure qu'extérieure, des palais du Champs de Mars.

Nous l'avons vue en services de table, la voici en vases superbes d'une débordante fantaisie; avec le beau vase de Bourg-la-Reine pastichant sans servilité le Japon ; avec les faïences de Vallauris, rééditant, soit dans les vaisselles, de table soit dans les vases d'ornement, les produits jadis renommés de Rouen et de Marseille.

La voici encore, dans son épanouissement le plus artistique et le plus personnel, avec les magnifiques produits de Gien, les *flambées* rouge et jaune de cuivre, les vases de toute dimension et décorés sobrement sur fond sombre mais avec un sentiment de la nature très intense et très rendu.

Blois montre de curieuses faïences d'une forme archaïque et d'un dessin très élémentaire, mais ouvragés et décorés avec une bizarrerie de très bon goût et une parfaite entente de la couleur.

Les céramiques décoratives sont représentées principalement par des carrelages et des fragments de la décoration des palais du Champ de Mars. La pièce la plus remarquable de celles qui ne rentrent pas dans cette catégorie, est une cheminée qui a eu M. Paul Sédille pour architecte et M. André Allar pour sculpteur. Cela doit s'appeler sans doute le *Foyer*. C'est en tout cas de grand style. Sous la hotte et le manteau, en céramique claire, se détachent quatre figures en terre cuite, grandeur nature. Le père expliquant je ne sais quoi à son enfant et la mère caressant un bambin ravissant. Ces honnêtes bourgeois, vêtus à la mode de jadis, font un joli ensemble de bonheur tranquille, absolument bien dans son cadre.

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa...

...cheminée quand un bon feu y flambe et qu'ailleurs le vent et la pluie et la neige font rage.

*
* *

Il y a encore d'autres terres cuites dans cette section, mais il n'y a pas de quoi s'en vanter, car elles rentrent dans la catégorie de ces hideux bonshommes jaunes, que de petits Italiens font semblant de vendre aux terrasses des cafés des boulevards. C'est en général assez laid.

Un autre genre, pas plus artistique et pas plus beau, est représenté par des terres cuites dites de genre, de hideuses caricatures dont un gommeux et une gommeuse font habituellement les frais. Sur trois ou quatre de ces horreurs, on peut lire cette inscription : « Acheté par le Prince de Galles. »

J'aime mieux croire que le marchand est un puffiste qui veut nous en conter, ou un naïf à qui un rastaquouère quelconque se sera présenté comme l'héritier du Royaume uni.

Malgré qu'on ait réduit la liste civile de la reine Victoria et les dotations de sa famille, il est impossible de croire que



UNE GALERIE DE L'EXPOSITION DE LA CÉRAMIQUE.



UNE GALERIE DE L'EXPOSITION DE LA CÉRAMIQUE.

le prince de Galles en soit à cette extrémité d'acheter de tels bibelots à deux sous le tas.

Ce serait en tout cas bien regrettable, car, certes, cela ne lui donnera pas une fière idée de l'art français.

*
* *

La mosaïque tient à la céramique par la nature des cubes de couleur qu'elle emploie. Jadis on se servait de pierres naturelles, mais la nécessité d'une palette plus étendue a fait recourir à la fabrication de cubes artificiels.

Dans la vitrine de Briare, nous trouvons les matériaux de cet art tout de patience, en apparence ingrat, et qui a pourtant donné des merveilles. La mosaïque sur fond or, copiant dans son air d'ensemble les émaux de Byzance, est aujourd'hui très à la mode. C'est la décoration extérieure la plus courante et c'est aussi la plus élégante.

Les principales pièces de mosaïque exposées sont en outre d'une collection de portraits d'après M. Lenepveu, les armes de Saint-Denis, et deux Cléopâtre d'après les fresques de Tiépolo. Ces deux dernières compositions de très grandes dimensions sont remarquables, non seulement par leur exécution d'une parfaite homogénéité et d'un fondu de tons aussi réussi que si la mosaïque était une peinture sur porcelaine, mais encore par les naïfs anachronismes de costumes et de types commis par le peintre.

La Cléopâtre de la perle est affublée d'une superbe collerette Henri II, et ses pages ont les costumes du meilleur faiseur de Rome, sous Léon X.

PAUL LE JEINISEL.

LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION

SECTION ESPAGNOLE



'EXPOSITION espagnole ne compte que 116 tableaux, et pourtant elle occupe deux vastes salons. C'est que les peintres espagnols font grand... ou du moins font des tableaux qui tiennent beaucoup de place.

Du reste, ce n'est pas un mauvais calcul, il n'y a encore que comme cela, — à moins qu'on ait le triste courage de commettre des *Olympia*, — qu'on arrive à attirer l'attention; aussi y a-t-il toujours beaucoup de monde dans les galeries espagnoles.

Naturellement, tous ces immenses tableaux où l'on voit des foules reproduites en grandeur naturelle, et même plus grand que nature, sont des tableaux d'histoire, tous ou presque tous, car celui de M. Jimenez, qui a obtenu la médaille d'honneur, est une étude de mœurs, puisqu'elle représente, parfaitement du reste, la visite dans une salle d'hôpital.

Il est vrai que ce n'est pas là de la peinture espagnole. M. Luis Jimenez a beau être né à Séville, il a appris son art à Paris, il demeure à Paris et c'est dans un hôpital parisien qu'il a pris ses modèles.

Les vrais peintres espagnols ne font point de concessions au modernisme, ils aiment mieux la mise en scène, l'éclat des costumes, et ma foi ils n'ont peut-être pas tort; tout ce qui brille n'est pas or, c'est vrai, mais on aime bien ce qui brille.

Je ne veux pas dire que les grands tableaux d'histoire de la section espagnole sont tous brillants, il y en a qui ne le sont guère, mais il font tous de l'effet.

Voici, par exemple, l'exécution des Torrijos et de leurs compagnons, à Malaga en 1831, par M. Antonio Gisbert, qui arrête tous les regards.

Pour mon compte, je n'aime pas beaucoup tous ces messieurs en redingote, qui sont alignés en rang d'oignons au bord de la mer, tournant le dos au peloton de soldats qui doit les fusiller, et je ne comprends pas très bien qu'il y ait déjà quelques morts sur le premier plan, mais je dois reconnaître que leurs physionomies ont de l'expression et je connais des gens qui trouvent cela très beau.

Parmi les choses lugubres, je préfère la boucherie humaine intitulée la *Cloche de Huesca*, où M. Casado del Alisal nous fait voir le roi d'Aragon don Ramire II, descendant l'escalier de la salle voûtée dans laquelle il fit décapiter, l'un après l'autre, les moins disciplinés de ses magnats qu'il avait convoqués là sous prétexte de leur demander leur avis sur la fonte d'une cloche, qui devait s'entendre de tout l'Aragon.

L'histoire ne dit point que la cloche ait été fondue, mais elle dit que la tête d'Ordaz, le plus orgueilleux des conjurés, a été suspendue à une corde, comme pour lui servir de battant.

Le peintre, mort depuis l'ouverture de l'Exposition, nous a fait voir cela et avec beaucoup de talent, malheureusement l'histoire espagnole n'étant pas aussi généralement connue, que celle du Juif errant, beaucoup de personnes ne comprennent point son tableau, ce qui ne l'empêche pas d'être fort beau.

Très beau également, le grand tableau de M. Pradilla, qui a eu la médaille d'honneur en 1878, avec sa *Jeanne la folle*. Cette fois, il s'agit de la *Reddition de Grenade*, qui est très habilement mise en scène, bien que les clefs de la ville soient de trop, car lorsque Boabdil vint au camp de Ferdinand et d'Isabelle, il leur avait déjà rendu tous les forts de Grenade et ils étaient déjà occupés par les Espagnols, mais elles sont utiles pour expliquer le tableau, qui, sans cela, aurait l'air d'une entrevue quelconque.

Il est très beau, le Boabdil, sur son cheval noir, qui semble s'incliner devant le grand état-major espagnol, probablement plus beau que nature, car je me figure difficilement fait ainsi ce roi à qui sa mère Ayescha dit, en le voyant pleurer sur Grenade, qu'il apercevait pour la dernière fois dans sa fuite : « Tu fais bien de pleurer comme une femme, la ville que tu n'as pas su défendre en homme. »

Quant à Ferdinand et à Isabelle, nous les revoyons dans un autre tableau de M. Sala y Francès, signant le décret

d'expulsion des Juifs l'année même où Christophe Colomb découvrait l'Amérique à leur profit.

On peut trouver que le moine qui déclame au milieu de cette composition, a des gestes bizarres, mais l'effet général est bon.

Moines et prêtres ne sont pas rares dans les grands tableaux espagnols. Nous y trouvons déjà deux conversions, où naturellement ils jouent le principal rôle, et il y en a pour recevoir Charles-Quint au seuil du couvent de Saint-Just; il y en a aussi avec Philippe II sur le sommet de la montagne, où il allait fréquemment s'asseoir pour surveiller les travaux de son fameux palais de l'Escurial, et qu'à cause de cela on appelait, comme on l'appelle encore aujourd'hui, la chaise de Philippe II.

Le sujet de ce tableau, qui est de M. Luiz Alvarez, et qui sort tout à fait du genre auquel cet artiste nous avait habitué, n'est généralement pas bien compris par le public, qui n'est pas obligé de connaître la tradition.

D'autant qu'il y a au premier plan une chaise à porteurs; on s'imagine alors que c'est cette chaise qui a donné le titre au tableau, et l'on cherche à deviner l'énigme. Il y en a une, du reste, pour les mieux renseignés, car il fait nuit, et ce n'est pas la nuit que Philippe II allait voir bâtir l'Escurial.

Le Charles-Quint est de M. Casanova qui, lui aussi, habitué de nos salons, n'avait jamais exposé une aussi grande machine; il faut reconnaître qu'il s'en est fort bien tiré. Le groupe du vieux roi arrivant, porté sur une litière, est habilement composé et s'enlève bien sur le fond; il est vrai que ce fond est tout gris et seulement teinté à la ligne d'horizon, par un effet de soleil couchant assez harmonieux.

La *Conversion de Rekarède* est de M. Munoz Degrain. La scène, bien éclairée et à grand effet, se passe dans une église byzantine; celle du duc de Gandia, peinte par M. Moreno Carbonero, a pour théâtre un caveau mortuaire. Le duc se convertit devant le cercueil entr'ouvert d'une femme couronnée, et il faut croire que le cadavre ne flaire pas l'oppoponax, car le seigneur qui en retient le couvercle, se bouche le nez avec sa toque, mais cet effet comique passe inaperçu dans une scène aussi triste, d'ailleurs bien ordonnée et peinte avec talent.

Pour en finir avec les immenses tableaux, citons : *Alphonse XI installant l'Hôtel de Ville de Madrid*, qui est une bonne peinture officielle de M. Herreros de Tejada, le *Sermon*, de M. Benliure, dont l'éclairage artificiel, emprunté à la lueur des cierges, est très réussi; la *Naumachie*, au temps d'Auguste, très bien composée, agréablement peinte par M. Ricardo de Villodas, et l'*Enfer de Dante*, où M. Hidalgo nous montre la barque de Caron encombrée par des gens nus, à moitié cachés par les vapeurs, mais éclairés de reflets rougeâtres provenant de l'incendie du fond, et d'un effet très fantastique.

Plus fantastique encore est le tableau de M. Falero; il est vrai qu'il s'appelle *Un cauchemar*. C'est une guirlande de femmes nues qui, partant du bas de la toile, va se perdre dans les ailes d'une immense chauve-souris sur laquelle une femme rouge de cheveux est couchée. C'est bizarre d'aspect, mais intéressant comme art, plus assurément que la *Double étoile*, du même artiste, qui n'est qu'une réédition de ces femmes nues, peintes sur un ciel bleu foncé, qui sont la spécialité de M. Robandi.

En fait de nu, il n'y a plus dans la section espagnole que deux belles études : une *Bacchante* et *Une Modèle couchée*, qui se font pendant, de M. Juan Luna, qui, sous le titre : *Hymen et hyménée*, expose aussi une scène romaine dans le genre d'Alma Tadema.

Les portraits ne sont pas excessivement nombreux, même si on considère comme tels les études et les types comme ceux de M. Mélida, dont l'exposition compte dix numéros charmants, dont quatre petites études dans la manière d'Antonello de Messine.

C'est aussi joli et plus intéressant que M. Raimundo de Madrazo, qui n'a varié que les fonds de ses huit portraits, ils sont superbes, il est vrai, et lui gagnent une première médaille, exactement comme ceux qu'il avait exposés en 1878, et qui avaient plus étonné par la gaieté, la fraîcheur de leur coloris.

Comme portraitiste à l'huile, je ne vois plus à citer que M. Francisco Masriera dont l'*Odalisque* est une jolie étude, et M. Antonio de la Gandara, pour son originalité, car il est censé avoir exposé le portrait de sa femme, et ne nous fait voir absolument rien, qu'un fragment de fleurs qui se détache à peine d'un fond noir. Cette toile haute et étroite, qui porte le n° 33, a, du reste, son pendant, un pastel du même artiste portant le n° 133.

D'autres pastels plus gais sont les trois portraits de M. Rafael Ochoa et le superbe portrait de M. Pescador Saldaña.

A classer dans le même genre portrait et surtout à remarquer les études à l'aquarelle de M. Tapiro, intitulées *Fatima* et *Salem* qui sont d'une vigueur étonnante.

Passons à la peinture de genre : c'est le triomphe de M. Aranda, bien qu'il ait envoyé un grand Christ en croix, très réaliste, perdu à moitié dans les nuages, et quelques paysages à la gouache.

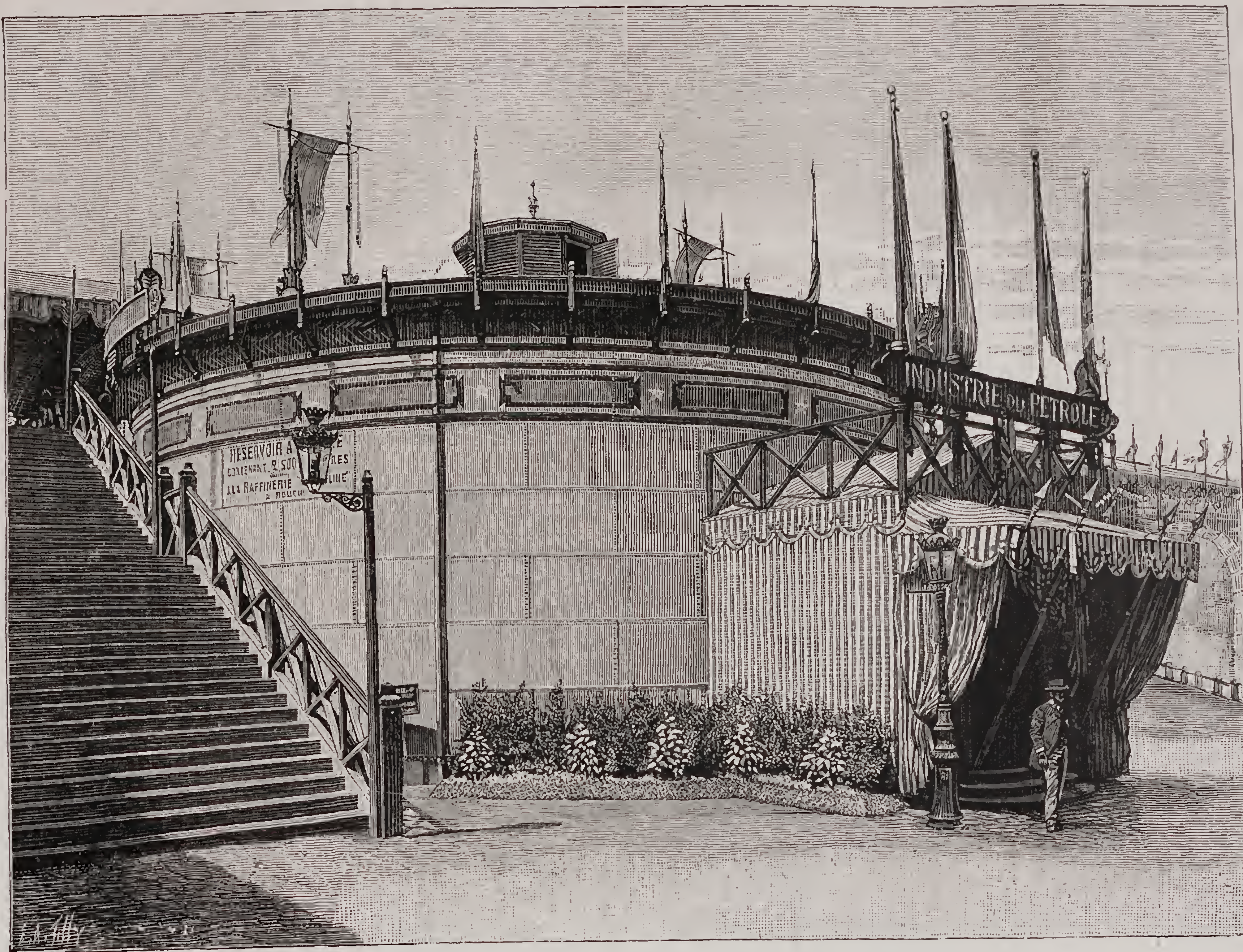
Les cadres, ornés d'une palette sur laquelle est écrit son nom, sont au nombre de douze : cinq toiles et sept gouaches, mais, sauf trois paysages dont j'ai déjà parlé, ce sont tous des intérieurs à la manière de Meissonier.

Cette manière est cultivée aussi par M. Léon y Escosura qui a quatre jolis tableaux, dont un, l'*Allée des amoureux*, est chaud de ton comme un Isabey, et par M. Domingo Marquès; cependant ce dernier, qui a exposé trois bons portraits et deux petits tableaux de chats, s'est laissé plus influencer par Fortuny, et la *Promenade* rappelle d'assez près le papillotage de ses couleurs; aussi bien, à coup sûr, que le tableau de M. Ricardo de Madrazo, qui a exposé le dernier *Tableau de Fortuny*.

Le genre de Mme Ayrton de los Rios, c'est la nature morte, mais elle a aussi là un intérieur charmant, un toutou qui accourt pour prendre sur une chaise une place déjà prise par le chat.

Il y a un troisième peintre de chats, M. Antonio Seiquer, qui nous montre une jolie *Réunion de minets* et un petit chat fortement ennuyé par une libellule, ce qui permet au tableau de s'intituler la *Demoiselle agaçante*.

Des natures mortes je ne dirai rien, malgré les nombreux raisins de M. Rumorosa et j'arriverai aux paysages, relativement peu nombreux dans la section espagnole, et surtout peu espagnols.



LE PANORAMA DU PÉTROLE.



PANORAMA DU PÉTROLE. — LES GISEMENTS DE PÉTROLE DE BAKOU. — INCENDIE D'UN PUITS.

Ainsi voilà M. Martin Rico qui en expose sept : il y a trois vues de Venise, une vue de Paris prise du Trocadéro, Cannes et le Canet, le tout fort joli du reste.

Voici M. Maso, qui nous fait voir le parc Monceau et un cimetière, M. Guarch avec un joli bord du lac, M. Vascano avec une très belle marine au clair de lune et M. José Masriera avec trois paysages, qui peuvent avoir été copiés sur la nature, n'importe où.

Ce qu'il y a de vraiment espagnol, c'est le *Port de Barcelone* de M. Meifren, encore est-il si éloigné qu'on n'y voit pas un bateau; c'est la *Guadaira* de M. Sanchez Perrier et un *Paysage de mon pays* par M. Rusinal, qui est de Barcelone; on ne s'en douterait guère, car ce paysage, poussé au vert foncé, manque de gaieté.

Rares aussi sont les scènes de mœurs espagnoles, je ne vois guère en peinture que le *Héros de la foire de Séville*, par M. Ramirez Hauez et le *Marché* de M. Aranjo, intitulé *Mauvaise affaire*. Il est vrai que dans les dessins de M. Urrabieta que nous appelons Daniel Vierge, il y en a quelques autres; mais on ne regarde guère les dessins, même quand ils sont de Vierge, artiste de grand talent sans doute, mais d'un talent très irrégulier et qui, s'il fait quelquefois très bien, ne fait jamais assez joli pour attirer l'attention des masses.

LUCIEN HUARD.

EXPOSITION RÉTROSPECTIVE DU TRAVAIL

L'ARCHITECTE CHALDÉEN



C'EST la reconstitution d'une statue trouvée en morceaux dans les ruines assyriennes que l'on nous montre dans l'Histoire du travail, sous cette désignation, l'*Architecte Chaldéen*. L'architecte, à la fois artiste et prêtre, est en adoration après l'achèvement de son œuvre. Sur ses genoux est posée une plaque d'argile crue, sur laquelle est tracé le plan de l'édifice qu'il vient de construire. La tête rasée, au front surélevé, est singulièrement expressive.

La statue originale était drapée d'une étoffe qui semblait, autant qu'on en pouvait juger au rendu imparfait et fruste de la sculpture, à peu près du genre des cachemires de l'Inde, et effectivement il a suffi de draper sur les épaules de la reproduction un véritable cachemire pour que les mêmes plis se retrouvent et que les dimensions s'accordent parfaitement. C'est là un bien petit fait pour prouver l'immobilité des arts en Orient, mais c'est de ces petits faits que se compose toute la science ethnographique; il n'en est pas moins curieux de constater qu'à cinquante siècles et plus de distance, rien, pas même la dimension ou la disposition des franges n'a été modifiée, dans l'habillement principal des habitants successifs. Cela démolit joliment les théories du vêtement historique, qui drapent sur les épaules assyriennes de lourdes chapes brochées d'or.

Ces gens-là étaient des nomades à peine fixés, qui bâtissaient, il est vrai, d'immenses palais, mais qui s'habillaient encore comme au temps où leurs ancêtres, couchant sous les tentes en poil de chameau, couraient par les déserts de la Bactriane, guidés par le soleil et les étoiles propices, à la recherche d'une définitive patrie.

FORGERONS SOUDANAIS



DEUX noirs, du plus beau noir, accroupis auprès d'un feu forgent une lame de yatagan. Le marteau c'est une pierre emmanchée. La forge c'est une pierre plate; le soufflet est un peu plus compliqué.

Deux outres en peau de bouc, fermées sur deux tuyaux de bois, sont placées l'une à côté de l'autre et l'aide du forgeron appuie alternativement sur l'outre de droite et sur l'outre de gauche pour activer la flamme.

L'installation ne saurait être plus simple et il doit y avoir bien des siècles qu'elle parut pour la première fois dans un coin de l'Afrique mystérieuse.

Eh bien, allez à l'Esplanade des Invalides et vous trouverez vivants en chair et en os ces deux forgerons que l'on nous montre aux Arts libéraux en imitation. Le désert, lui aussi, conserve immuables les hommes et les choses.

Par pudeur européenne, les forgerons de l'Esplanade sont un peu plus habillés. Voilà toute la différence.

JULIEN RAMBERT.

LE PAVILLON DU PÉTROLE



EN descendant du Trocadéro au Champ de Mars, on ne peut guère faire autrement que de voir les deux pavillons de la Compagnie du pétrole, puisqu'ils sont de chaque côté du pont d'Iéna, en contre-bas, il est vrai, et sur la berge de la Seine, mais on les aperçoit tout de même, d'autant que les lanternes semblables qui les couronnent tous les deux, bien qu'ils soient très différents d'aspect, dépassent de beaucoup le niveau des quais.

Ces deux pavillons sont reliés ensemble par une galerie, de sorte qu'il n'y a, en réalité, qu'un seul édifice; mais comme la galerie est basse, puisqu'elle passe sous le pont; d'en haut, c'est comme si elle n'existait pas, et les deux pavillons restent distincts.

Ils sont, du reste, aussi dissemblables que possible : l'un étant fort élégant, l'autre affectant la forme d'un immense réservoir, comme ceux que l'on voit dans les établissements de la Compagnie du gaz.

C'en est un, en effet, non à gaz, mais à pétrole, ce qu'on appelle un *oil tank*, seulement cette énorme cuve, recouverte d'un toit relativement élégant, ne contient pas de pétrole, elle abrite un panorama, ce qui justifie sa forme;

car un panorama est, comme chacun sait, un tableau disposé circulairement, de façon à ce que le spectateur, placé au milieu, voie tout autour de soi.

C'est, d'ailleurs, cette disposition qui distingue le panorama du diorama, lequel est une sorte de stéréoscope en grand, dans lequel le tableau peint est placé de façon que l'on puisse l'éclairer de différentes manières, d'en haut, d'en bas, de côté, de derrière, pour produire des effets très variés, pour les spectateurs placés dans l'obscurité.

C'est, avec de l'art et de l'intérêt en plus, à peu près comme les vues que l'on regarde à travers les verres grossissants dans les spectacles forains, seulement il n'est pas besoin de verres grossissants, puisque le sujet est peint de grandeur naturelle, et il est peint sur une toile de coton assez transparente pour qu'on puisse l'éclairer de derrière, si la mise en scène l'exige.

Dioramas et panoramas, mais les panoramas surtout, ont été de grande vogue il y a quelques années, puis l'enthousiasme s'est refroidi, mais il a repris de plus belle.

Cette reprise, pour cause d'Exposition, est d'ailleurs parfaitement justifiée; car à l'attrait de l'art, qui n'a qu'une clientèle relativement restreinte, vient s'ajouter celui de la curiosité, qui touche l'universalité des visiteurs.

Au Champ de Mars, il y en a deux qui ont un succès considérable : celui de la Compagnie transatlantique, dont nous avons déjà parlé, et celui du pétrole, dont nous allons nous occuper.

Outre son intérêt comme panorama, il en présente un autre, au point de vue de la construction, sur laquelle M. Max de Nansouty a donné, dans le *Génie civil*, des détails que nous lui emprunterons.

« Le montage, dit-il, a été fort curieux. On a commencé par la charpente de la couverture, par la toiture en un mot : les viroles de 1 mètre de hauteur étaient assemblées sur le sol, puis élevées au moyen de puissants vérins. Une virole élevée, la suivante venait le prendre en sous-œuvre et ainsi de suite; finalement le fond fut assemblé et rivé en place, pendant que l'on s'occupait de terminer la couverture.

« Grâce à ce curieux mode de montage, l'inondation de cette année a pu passer sur le panorama de l'industrie du pétrole, placé sur le quai de la Seine, sans l'emporter ; le niveau de l'eau s'était établi au dedans et au dehors, et cette grande cuve ne put pas jouer le rôle fâcheux de flotteur, auquel elle n'eût pas échappé dans la circonstance. Or, on ne se rend pas facilement maître d'un flotteur de 18 mètres de diamètre et de 8 mètres de hauteur.

« Le poids de la partie métallique mise en œuvre est de cinquante tonnes environ; la rigidité du métal rend inutile toute armature intérieure et tout contrefort et il n'y a pas de place perdue; c'est là un des avantages de ce système qui sera très probablement imité avec utilité, dans la suite, par les constructeurs de panoramas.

« L'aménagement intérieur comprend deux étages : au rez-de-chaussée, dans une galerie circulaire, sont disposés tous les appareils et outils variés, utilisés dans l'industrie du pétrole, ainsi que des types et modèles en réduction des usines dans lesquelles la distillation et le raffinage s'élaborent.

« La paroi intérieure du réservoir est recouverte d'une toile due au pinceau de Poilpot et formant panoramas; elle représente des vues diverses et curieuses des régions de l'huile aux États-Unis et au Caucase. Des cartes géographiques, à grande échelle, indiquent les emplacements des gisements dans les contrées exploitées. Ce panorama proprement dit sera visible seulement du haut de la plate-forme centrale, formant premier étage et agencé comme dans les panoramas ordinaires.

« Sur des tableaux appendus seront inscrits les noms des savants et des industriels qui se font connaître par leurs travaux depuis la découverte du précieux liquide qui joue un si grand rôle dans le monde. Il s'agit, en effet, nous le rappelons, d'une exposition collective de cette industrie spéciale. Tous ses éléments divers y sont représentés e appareils d'éclairage et de chauffage, carburateurs à gaz de pétrole, lampes, moteurs à gaz de pétrole remplis d'avenir pour la navigation rapide de guerre et de plaisance, et sur lesquels l'aérostation fonde également des espérances qui paraissent justifiées.

« A défaut de liquide, on le voit, le réservoir de l'industrie des pétroles sera rempli de documents instructifs de toutes sortes. Il épargnera à ses visiteurs les fatigues d'un voyage en Pensylvanie et en Caucase, et c'est encore un pas de fait sur le fameux « Tour du monde en 80 jours » qui a, au théâtre, tant de succès. »

En mettant au présent ce qu'on vient de lire au futur, on a du panorama du pétrole une description parfaite, à laquelle il n'y a plus à ajouter que quelques détails.

Par exemple, que les raffineries de pétrole représentées au rez-de-chaussée par des photographies ou de grandes aquarelles, sont celles de Pantin, de Rouen, de Saint-Loubau, en France, de Barcelone, de Séville, de Santander d'Alicante en Espagne; de Fiume en Autriche ; de Philadelphie, de Bakou et de Batoum, dans le Caucase, pays de grande production.

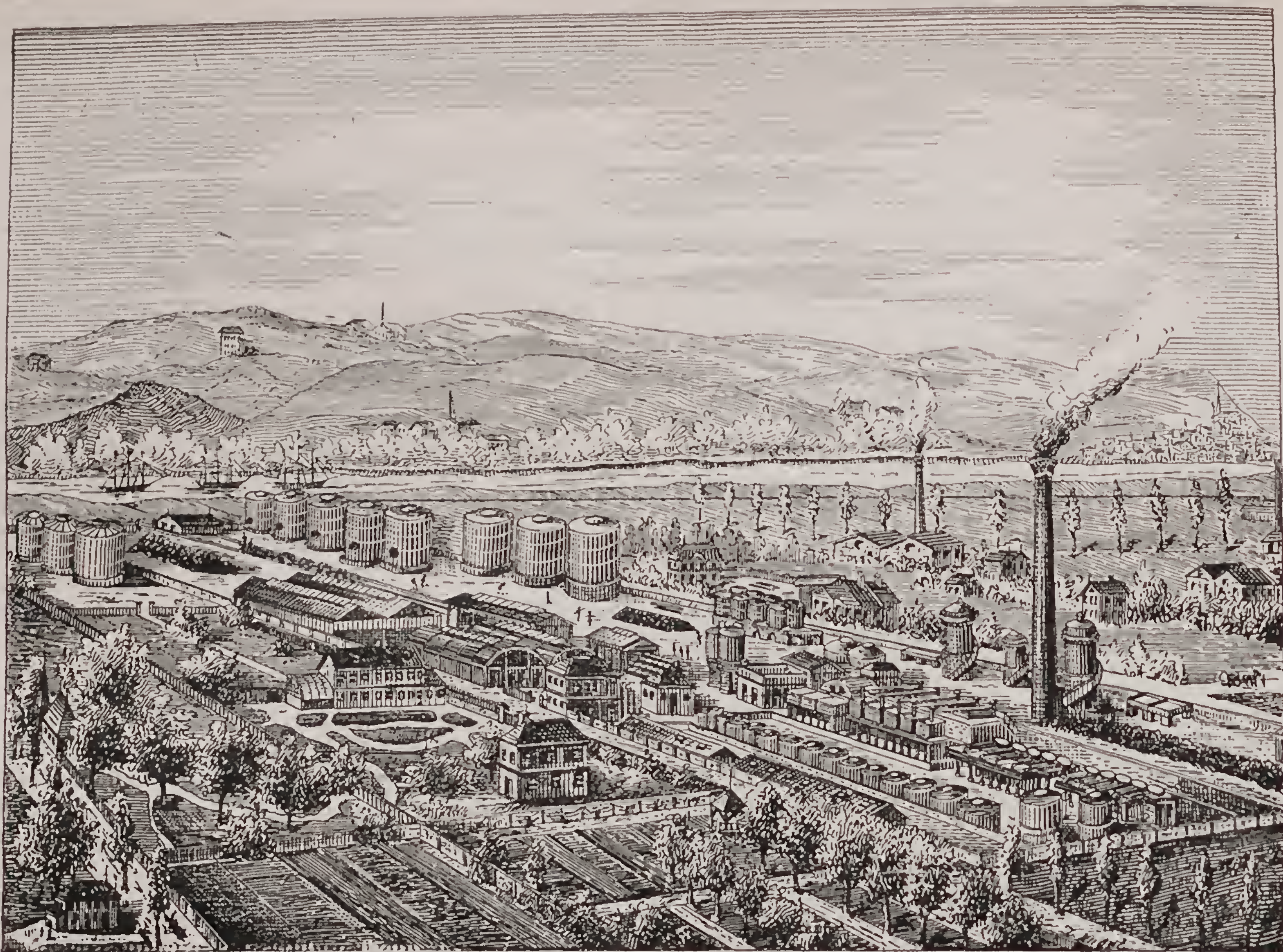
Quant au panorama proprement dit, il se compose de deux toiles, peintes toutes les deux par Poilpot, l'une représente l'exploitation du pétrole sur les verdoyantes collines du district de Washington en Pensylvanie, l'autre nous montre l'exploitation du naphte dans le Caucase, à Bakou, et pour faire une opposition plus violente encore que celle que demandait le paysage, vu de nuit, l'artiste nous a fait assister à l'incendie d'un puits, cas qui se produit assez souvent du reste, ce qui est alors aussi vrai que pittoresque.

Naturellement c'est le panorama qui est la partie spectacle de l'exposition des pétroles, la partie plus particulièrement industrielle est installée dans l'autre pavillon, qui, sans prétentions au monumental, ne manque point d'une certaine élégance et fait honneur à M. Blaze, son architecte.

Justin Cardier.

L'Éditeur-Gérant : L. BOULANGER.
Papier des Papeteries Firmin-Didot et Cie, 2, rue de Beaune, Paris

Imprimerie Charaire et fils, à Sceaux.



Exposition du pétrole. — La raffinerie de Rouen.

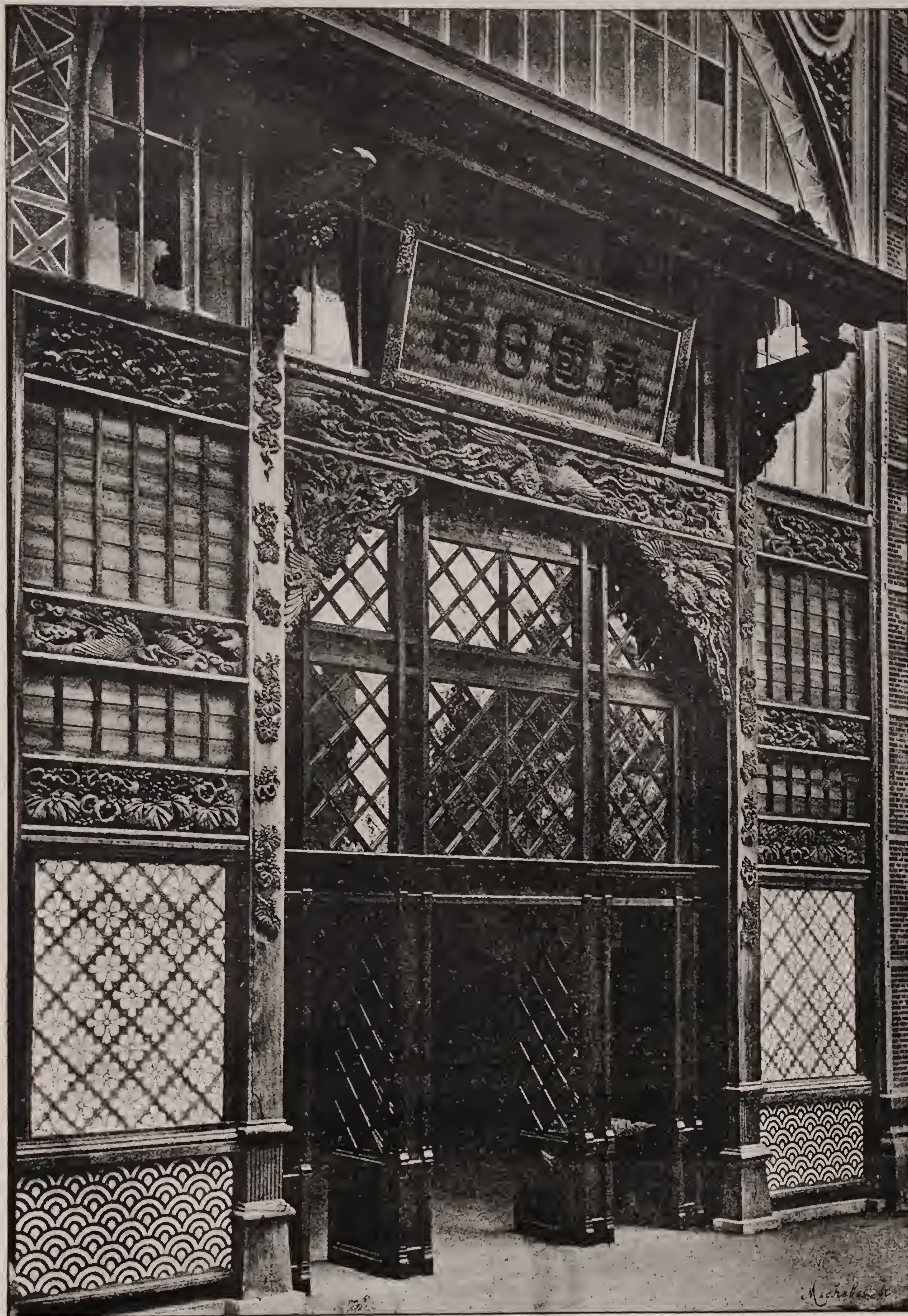


Exposition du pétrole. — La raffinerie de Bakou.



VUE GÉNÉRALE DE LA GALERIE DES MACHINES

Supplément du n° 38 du Livre d'Or de l'Exposition. — 29 octobre 1889.



PORTE D'ENTRÉE DE L'EXPOSITION JAPONAISE.



LE JAPON



OUT près de la rue du Caire, et s'étendant à la fois sur le corps principal du palais des Expositions diverses et sur l'aile gauche de ce palais, l'Exposition du Japon développe une façade qui n'a pas moins de 100 mètres de longueur.

Cette façade ne se contente pas d'être d'une respectable étendue, elle est encore joliment pittoresque et elle ne souffre aucunement de son voisinage de la rue du Caire.

Au milieu, elle est séparée en deux parties par le grand vestibule qui se trouve entre l'aile et le palais. Sur l'entrée de ce vestibule, on a plaqué une porte, venue toute faite de Yeddo et qui ne diffère que par ses dimensions de l'ancien style japonais. A droite de cette porte, on trouve un premier type d'architecture japonaise, les murs de plâtre sont ornés d'un large soubassement de tuiles vernies. La partie gauche est moins originale. On a fait aux goûts européens, cette déplorable concession de remplacer le pittoresque soubassement de tuiles, qui est pour ainsi dire national dans l'empire du Nippon, par des carreaux de céramique qui pourraient évidemment sortir de chez n'importe lequel de nos chaufourniers.

Des portes et des fausses portes découpent un peu cette longue façade, en surplomb de laquelle s'avance un auvent qui est d'une bien pittoresque élégance. Cet auvent, dont la charpente rouge se relève en courbes gracieuses, est recouvert de larges tuiles vernies. De semblables auvents protègent les portes. Tout cela a un caractère d'ensemble bien supérieur à la valeur des détails.

L'exposition est partagée en deux parties par le vestibule, mais il est naturel que, traversant ce vestibule, elle l'ait accaparé. Aussi y trouve-t-on deux portes, qui malheureusement n'ont que des prétentions de japonisme. Ainsi les compositions qui ornent les frontons sont l'œuvre d'un artiste français M. Motte, dont je suis loin de contester le talent, mais qu'il est singulier de rencontrer, décorant l'installation du pays qui a produit les premiers décorateurs du monde.

* * *

Mais hélas! en parcourant cette exposition qui ne compte pas moins de 650 exposants, nous éprouverons bien d'autres désillusions.

Nous étions venus, nous et tant d'autres, amoureux fous de cet Orient extrême et quasi inconnu, prêts à nous gorger de régals offerts d'une façon trop mesquine par les collections particulières! Allons-nous en admirer de ces *Kakemonos*, panneaux décoratifs dont toute maison qui se respecte possède, au Japon, un choix varié, mais qu'on n'expose qu'un par un, à l'admiration de ses visiteurs? Et ces admirables masques, dont certains ont la valeur artistique de la grande sculpture antique, et ces modestes *netsoukés*, les boutons de ceinture sur lesquels des graveurs miniaturistes savent faire tenir un paysage entier. Et les céramiques merveilleuses, tachées d'or et si délicieuse-

ment ornées. Et les étoffes avec la sérénité de leurs dessins majestueux...!

Hélas! encore hélas! Tout cela c'est le Japon de jadis, le Japon d'il y a quelques siècles, ou seulement quelques dizaines d'années. Celui auquel les Goncourt nous initièrent, pour son malheur.

En effet, le jour où naquit l'admiration de l'art féodal japonais, il y eut une telle poussée vers ces curiosités nouvelles, qu'en quelques années le Japon fut dépouillé de ses plus belles pièces. Après les connaisseurs, vinrent les sous-connaisseurs, qui se contentèrent de la production inférieure; mais le courant ne s'arrêtant pas, le Japon se dit — commercialement avec raison — que puisque nous voulions de la japonerie, il nous en fournirait à satiété. Et alors commença une période de fabrication toute industrielle, qui arriva en vingt ans à ruiner toute espèce d'art national.

Et cependant, le pays avait derrière lui une telle tradition d'art, un si magistral génie appliqué à la recherche de la nature dans les moindres manifestations de la vie, qu'il s'est aussitôt ressaisi et qu'il a commencé à reconquérir son personnalisme artistique, effacé par une surproduction mercantile, dont l'Europe était la cause première.

Aujourd'hui il y a au Japon des Écoles des Beaux-Arts, il y a — O Monsieur Antonin Proust, pendez-vous! — des musées d'art décoratif. Chaque année le gouvernement dépense des sommes importantes, soit pour empêcher de sortir du Japon les grandes œuvres originales, soit même pour faire racheter en Occident celles que l'on a imprudemment laissé sortir.

Il se prépare une génération d'artistes et d'ouvriers d'art, qui seront aptes à relever le Japon au niveau de son ancienne splendeur artistique du XVIe, du XVIIe et du XVIIIe siècle.

Mais en attendant, ce que nous voyons triompher au Champ de Mars, remplir les vitrines et s'étaler sur les murailles, c'est le Japon du XIXe siècle, la japonerie qui naît dans une fabrique et finit dans un bazar, une sorte de *tout-à-treize* de l'extrême Orient, qui arrache des larmes aux japonisants sincères, dont Paris possède une pléiade très éclairée, très amoureuse aussi de ce lointain pays.

∴

Est-ce à dire qu'il n'y ait pas lieu de s'arrêter devant ces productions récentes. Loin de là. Même ainsi abaissé, le Japon offre beaucoup, beaucoup d'intérêt, surtout pour nous autres Français.

Car là-bas, dans ces trois ou quatre mille îlots ou îles qu'habite une population aussi importante que la nôtre, on nous aime beaucoup et l'on nous copie encore davantage. Nos institutions, nos usages, notre langue, tout cela est familier dans l'empire du Nippon. On est même allé trop vite et trop loin dans cette voie, et parfois l'originalité japonaise y a sombré sans profit pour personne. Ainsi je n'aime pas ces petits Japonais sanglés dans nos vêtements européens. Là dedans nous ne sommes déjà pas beaux, eux sont horribles et ils supportent difficilement la comparaison avec les poupées d'un art si curieux qu'ils exposent, drapées de magnifiques étoffes, dont les plis retombent avec une grâce toute féminine, jointe à une majesté d'accoutrement d'idole.

Yeddo qui était, il y a quelques années à peine, un grand village, ou plutôt un grand jardin dans les massifs duquel se dissimulaient de légères maisons de bois décorées comme un petit meuble. Yeddo, dis-je, possède aujourd'hui d'occidentales habitations en pierre de taille. Si elles n'ont pas cinq étages avec entresol, sous-sol, mansardes et greniers, ce n'est pas que l'envie en manque aux entrepreneurs de là-bas, mais c'est tout simplement parce que les tremblements de terre sont plus fréquents au Japon qu'ici.

Intérieurement aussi l'habitation s'est considérablement modifiée. Les fins *samis*, nattes de paille de riz, ont fait place à nos *moquettes*, ou *carpettes*, ou je ne sais quoi; les gracieuses étagères ont battu en retraite devant la hideuse armoire à glace et triomphalement la *toilette anglaise* a détrôné la légère planchette extérieure sur laquelle les Japonaises faisaient leurs ablutions. Quant aux *kakemonos* que l'on roulait sur eux-mêmes quand ils n'étaient pas suspendus à la place d'honneur, ils ont dû se retirer, honteusement battus par de bons et beaux tableaux, issus de l'hôtel des ventes, peints en couleurs fines, avec cadre doré, d'une manière analogue au sujet, le tout pour cinq louis, port et courtage du commissaire-priseur compris...

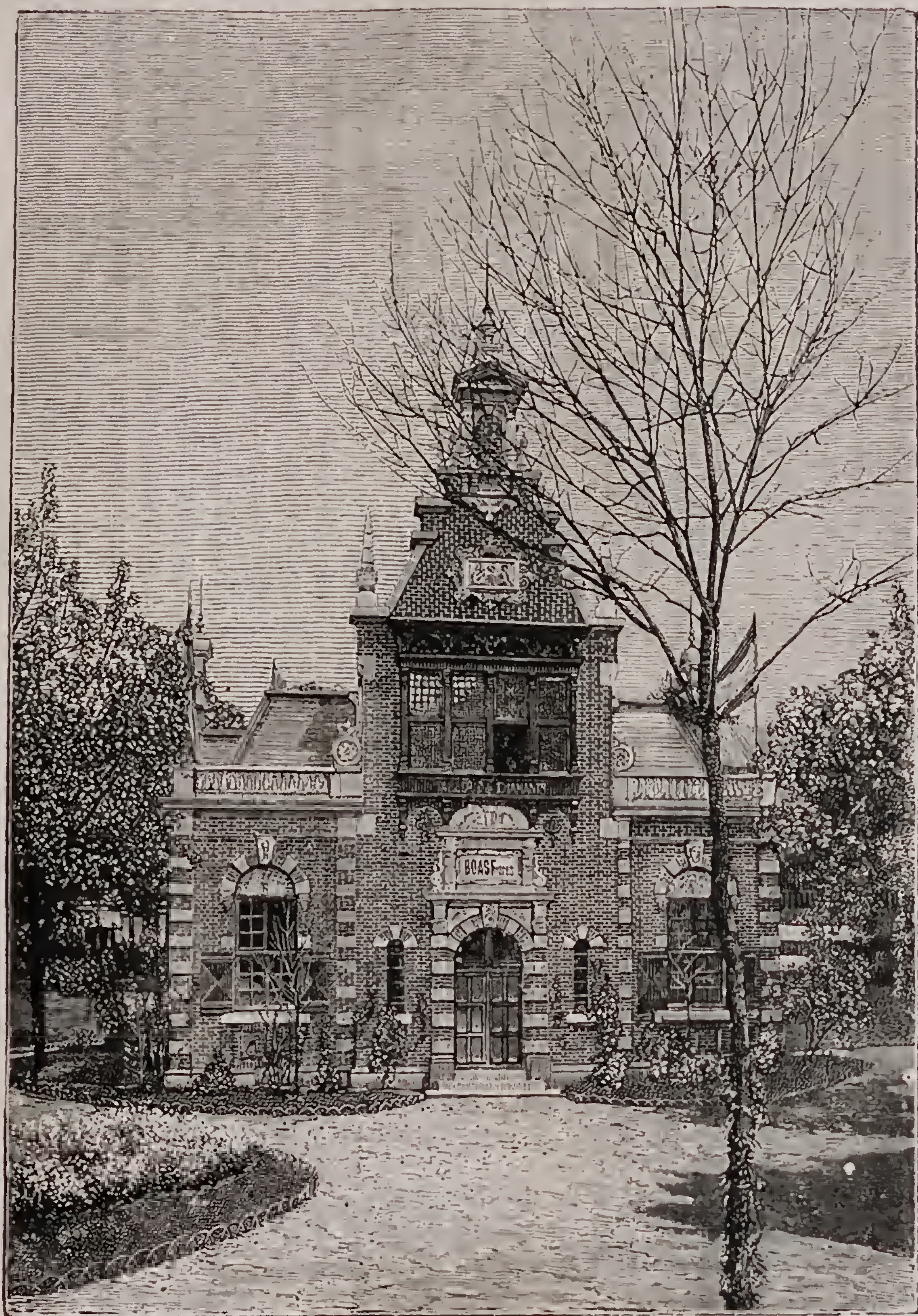
Aussi, l'on ne fait plus au Japon de ces boutons *netsoukés* dont je parlais. On fait des boutons de manchettes, à pied à *bascule*, ou en *hélice*, dernière création du quartier du Temple et des petits industriels des Gravilliers.

Le bazar, vous-dis-je. Allons voir le bazar!

∴

Nous sommes dans le vestibule, entrons à droite et nous verrons les matières premières, à gauche, et nous verrons les productions des industries diverses. L'exposition des matières premières n'est guère intéressante, sauf pour les spécialistes et les importateurs. La soie y tient une place importante, mais le charme m'échappe, qui peut se dégager d'un bocal rempli de cocons de vers à soie. Parmi les matières premières, on a rangé les productions agricoles et alimentaires. Dame, je n'ai pas eu la moindre tentation de goûter aux subtilités de la cuisine japonaise, qui, elle, ne ferait pas mal d'incliner un peu sur les modes occidentales. A côté, sont les liquides dans des bouteilles sans caractère, revêtues d'étiquettes, par qui sont agréablement rappelés les chromos qui dénoncent la présence dans un récipient de verre, du *parfait amour* ou de la *crème de cacao chouca*. Il y a des bières, des vins, des apéritifs et des cordiaux, tous les produits et même tous les sous-produits de la distillerie occidentale, qui tire ses alcools des matières fécales et ses aromes des dérivés du goudron. Tout ça n'est pas très japonais, non plus que la collection de plumeaux et de balais, qui s'étale en une glorieuse panoplie.

Nous *revoici* dans le vestibule qui vaut la peine qu'on s'y arrête. Sous l'œil terne des grands dragons verts qui décorent les voussures, sous la face sans regard des immenses lunes rouges dont sont ensanglantés les pavillons blancs, sous le sourire des chrysanthèmes d'or (sur champs d'azur) s'élève une pagode de bronze. Dans un *Guide à l'Exposition*, il est dit que cette pagode a été *envoyée*



Taillerie de diamants.



Façade de l'Exposition japonaise.



EXPOSITION JAPONAISE. — LES PARAVENTS.

du Japon. Je le crois assez facilement, ce genre d'édifice étant peu commun sur les bords fleuris qu'arrose la Seine. Cette pagode est une de ces pagodes domestiques, que tous les Japonais un peu aisés possèdent dans leur habitation. Car ils sont fort religieux. Ils le sont même tellement que chacun d'eux possède deux religions pour une. La première, le culte national des ancêtres, ne leur sert qu'à certains jours de l'année. La deuxième, le bouddhisme japonais, très spiritualiste, très épuré, très supérieur à celui de la Chine, sert tous les jours que Bouddah fait, à supporter philosophiquement les petites misères de la vie. Mais ces deux religions paraissent bien près d'avoir vécu, le gouvernement japonais tendant à imposer le catholicisme comme religion d'État, afin d'ouvrir plus largement la porte aux idées occidentales. Je ne dissimule pas à ce gouvernement que s'il accomplit ce projet, il se créera des complications diplomatiques avec le conseil municipal de Paris.

Deux fontaines accompagnent la pagode, elles sont en bronze comme elle, mais d'un style plus sévère. Ce sont deux larges vasques supportées par un pied très simple sur lequel se tord une chimère. Ces trois pièces qui sont non de la *camelotte* commerciale, mais de l'art véritable, ont une très belle allure et sont foncièrement décoratives.

* * *

Entrons à gauche. La galerie est occupée sur les côtés par des vitrines très simples et très élégantes, en bois naturel, les montants en troncs d'arbres écorcés. Au milieu de la salle sont également des étalages.

Les grandes divisions de cette exposition sont les laques, les bronzes, les émaux, les tableaux, les étoffes brodées, les panneaux de bois et la céramique.

Les laques comprennent surtout des étagères, des paravents, des collections de boîtes, de bonbonnières, de vide-poches. Les étagères sont curieuses en ce sens que chacune d'elle a au Japon un usage bien déterminé. Telle étagère recevra le service à thé, telle autre les ustensiles de fumeur. C'est ce qui explique les dispositions bizarres des étagères japonaises, qui sont dues non au caprice de l'ouvrier, mais à la forme des objets qui les doivent garnir.

Les laques du Japon sont infiniment supérieurs à tous les laques chinois ou autres, par les perfections du travail manuel et aussi par la délicatesse de la décoration. Seulement c'est là une des parties de l'art japonnais qui a été le plus sérieusement atteinte, à cause de la continuelle demande d'Occident. Si l'on songe que la plupart des grandes maisons de nouveauté de Paris vendent des boîtes de laque pour quelques sous et que ces laques sont authentiques, on comprend qu'il y ait eu déchéance.

Par contre, les bronzes sont bien moins dépréciés. Le prix conservé, même par les productions inférieures, les a préservés d'une décadence aussi rapide. Incontestablement, on trouverait difficilement ces plaques de sabre, ces ornements de fourreaux que nous a laissés le XVIII[e] siècle, non plus que les couvercles de boîtes que sculptaient amoureusement les grands artistes de l'époque féodale; mais il reste néanmoins de jolies pièces, qui tirent leur valeur de la difficulté qu'il y a à les répéter.

Les statuettes petites et grandes, les figures d'animaux surtout et les masques forcent l'attention. On sait, ou on ne sait pas, que la supériorité des bronzes japonais sur tous les bronzes connus, provient d'un procédé de fonte à la cire perdue qui détruit complètement l'original; il n'y a donc pas possibilité de recommencer le *tirage*.

D'autres bronzes sont les laqués ou les cloisonnés qui servent de support aux émaux. On fait dans ce genre des tables, des vases à fleurs, des tabatières, des boîtes à cigares et surtout des écrans, qui sont à se mettre à genoux devant.

Les tableaux, panneaux, paravents et étoffes brodés accusent, eux, franchement la décadence.

L'impressionnisme japonais demande pour être traduit par des moyens industriels ou quasi industriels, une telle perfection que la moindre infériorité dans le travail se montre nettement; aussi n'y a-t-il pas grand'chose digne d'attention, si ce n'est la vivacité des tons et la justesse de certaines allures dans les animaux et les oiseaux.

Dans la céramique, il faut tout de suite tirer hors de pair, deux vases d'une pâle coloration verdâtre, sur laquelle s'enlève en blanc un vol de cigognes. Ceux-là sont admirables et ils écrasent de leur voisinage les autres pièces, trop chargées de décorations et trop dépourvues de cachet personnel. Cependant il y a de jolis services à thé, des brûle-parfums qui sont des tours de force de céramique. Une chose à remarquer dans toute cette partie, c'est l'absence de défauts même microscopiques dans la porcelaine. C'est là un des plus jolis tours de main de l'art japonais. Les premières opérations amènent-elles à la surface une impureté, un *voile*, l'artiste plaque là-dessus une couche d'or et adapte son sujet de décoration à cette nécessité inattendue. Autrefois l'artiste japonais ignorait le poncif et la répétition d'une pièce; aujourd'hui comme il faut bien vivre, on fait à Yeddo comme faubourg Poissonnière et l'on peut s'y procurer 24 assiettes ayant le même dessin. Il y a des gens qui trouvent que c'est plus convenable.

* * *

A côté des productions réellement japonaises, pour inférieures qu'elles soient, en voici d'autres qui n'ont aucune prétention orientale. Des chaussures, des vêtements à la mode de chez nous, des appareils de laboratoire et surtout une collection importante d'appareils téléphoniques. Il y a là les derniers systèmes exécutés au Japon, par des ouvriers japonais, sous la direction d'ingénieurs japonais, et l'on ne m'étonnerait guère en me disant que l'usage du téléphone est plus commun à Yeddo qu'à Paris.

C'est qu'ils ont terriblement marché, dans ce diable de Japon. On a dit d'eux qu'ils sont les Français de l'Orient. Mais ils ont de plus que nous un esprit d'assimilation unique au monde. Ils ont accompli en vingt ans le chemin que tel peuple d'Europe, les Russes, par exemple, ont mis deux siècles à parcourir. Les rues de Yeddo sont sillonnées de tramways, à l'heure qu'il est, et l'armée japonaise en est à la cartouche nickelée et à la poudre sans fumée, ni plus ni moins que nous et nos bons amis de la triple alliance.

C'est à ce titre d'indice, que la vitrine des téléphones est intéressante. Car, à part cela, ils n'ont rien de particulier, les récepteurs et les parleurs du Nippon.

* * *

Combien j'aime mieux les poupées. La poupée est faite, chez nous, à la douzaine ou à la grosse par un ouvrier mouleur; puis une femme peint les lèvres, une autre les cils, une autre colle les cheveux, et la dernière farde la tête de biscuit. Puis va comme je te pousse, on ajuste au hasard cette tête quelconque sur un corps également quelconque et l'on met entre les mains des jeunes Françaises de l'avenir, des petits monstres capables de faire dévier la maternité pour des siècles.

La poupée japonaise est l'œuvre d'un artiste. Il l'a sculptée, polie, peinte; il a copié sur quelque esquisse japonaise son fin sourire, étudié sa coiffure, il l'a habillée lui-même d'étoffes somptueuses. Il est vrai que ces diverses opérations terminées, la poupée vaut cinq ou six cents francs, mais quelles merveilles de bébés!

* * *

Tout le jouet japonais est exécuté de la même façon et les maîtres de tous les arts n'ont pas dédaigné de s'occuper d'amuser les enfants; il y a des tisserands en miniature faisant manœuvrer un métier liliputien, qui ont la réalité de la vie.

De même, les petits animaux qui remuent les pattes, la tête, qui respirent, tout cela n'est pas si enfantin que vous croyez, et celui qui, le premier, a construit cette petite tortue exécutée en papier, qui, dans une boite de verre, agite ses quatre membres avec toutes les attitudes de la vie, est un artiste pour le moins aussi intime de la nature que Rodin ou Barye.

* * *

La musique japonaise est représentée par une série d'instruments bizarres, qui, certes, exécuteraient mal la *neuvième*, comme disent les Allemands pour désigner le chef-d'œuvre de l'immortel Beethoven. Malgré cela, elles ne sont pas sans charme, quoique un peu « danse du ventre », les mélodies du Nippon. Charme triste, dont la mélancolie s'augmente de la répétition des mêmes paroles dans le chant.

Voici, par exemple, une mélodie japonaise, — côté des paroles; — c'est quelque chose qui est, à Yeddo, populaire comme chez nous la *Sœur de l'emballeur* ou feue la *Digue digue don*. Lisez et dégustez :

Anoko mita sani jone kore kore wato sa
Si wo kakarina
Si wo kakarina
Boosou ni ka pore
Boosou ni ka pore.

Faites-moi chanter cela par Talazac, et vous m'en direz des nouvelles.

PAUL LE JEINISEL.



L'AÉROSTATION MILITAIRE

I



Sur l'Esplanade des Invalides, en face du Palais Tunisien, entre le Pavillon des Postes et Télégraphes et le Palais du Ministère de la Guerre, s'élève un pavillon consacré à l'Aérostation militaire.

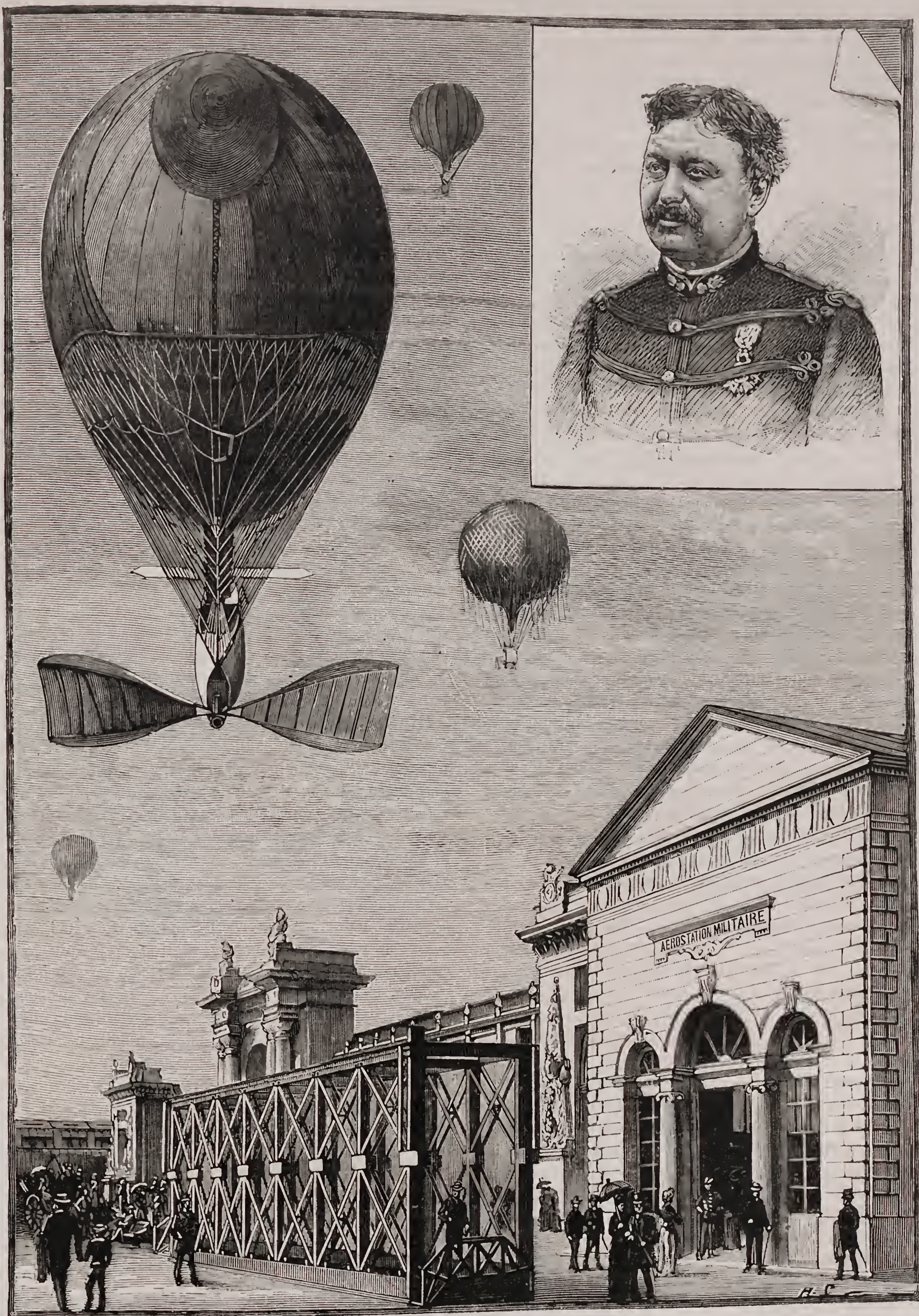
La porte principale s'ouvre sur la grande allée de l'Esplanade. Pénétrons à la suite des nombreux visiteurs qui s'y pressent et arrêtons-nous un instant près de l'entrée. Des nacelles de formes et de dimensions variées, des cordages enchevêtrés dans tous les sens, des appareils d'un aspect étrange et inusité, des tableaux représentant des objets inconnus du public, des hélices étendant leurs grands bras au-dessus de nos têtes, tout cela forme un ensemble très pittoresque à coup sûr, et dont notre gravure donne une idée assez exacte; mais il semble au premier abord difficile de se reconnaître au milieu de ce dédale, à moins d'être initié à tous les mystères de l'art des Montgolfier. Heureusement pour nos lecteurs, il n'en est rien; grâce à l'ordre qui règne dans cette exposition, grâce aux nombreuses inscriptions qui accompagnent les objets exposés, rien n'est plus facile que de s'orienter au milieu de cette confusion apparente, et de se rendre un compte exact de l'état actuel de la science aérostatique et des progrès qu'elle a faits dans ces derniers temps.

En face de l'entrée, et occupant toute la longueur du bâtiment, est suspendue la nacelle du ballon dirigeable « la France », le seul qui jusqu'ici ait pu revenir à son point de départ. Cette nacelle est une longue construction en bambous et fils d'acier, recouverte d'étoffe de soie et dont la forme rappelle celle d'une énorme périssoire. Pour donner une idée aussi complète que possible de l'aérostat, la nacelle est suspendue par les cordages qui, dans la réalité, servaient à la réunir au ballon, et le ballon lui-même a été reproduit, autant que les dimensions du bâtiment le permettaient, c'est-à-dire qu'on en a installé la partie inférieure, et celle de la chemise, d'où partent les cordages de la suspension. Les objets exposés ne sont pas de simples fac-similé, c'est l'étoffe du ballon lui-même, c'est la nacelle, ce sont tous les agrès, au moyen desquels ont été exécutées les célèbres ascensions de 1884 et 1885.

A l'extrémité antérieure de la nacelle (côté de l'entrée), se trouve l'hélice, à l'autre le gouvernail qui sert à évoluer dans le plan horizontal, et la voile de queue qui s'oppose aux mouvements de tangage. Un escalier permet de monter jusqu'à la hauteur de la nacelle et d'examiner tous les détails d'aménagement intérieur; le palier de cet escalier est en face de la cabine où se tenaient les aéronautes. Notre gravure représente la face antérieure de cette cabine. On y voit en bas le moteur électrique (machine Gramme de neuf chevaux), actionnant l'hélice. Au-dessus



Portrait du capitaine Paul Renard. — Pile du commandant Charles Renard. — Un ballon captif. — Transport de la nacelle du ballon *la France* dans les rues de Meudon.



Le ballon *la France,* vu de bout. — Portrait du commandant Charles Renard. — Bâtiment de l'Exposition de l'Aréostation militaire, à l'Esplanade des Invalides.

et au milieu sont les voltmètres et ampèremètres destinés à la mesure du courant ; à droite et à gauche de ces instruments sont les commutateurs, permettant de faire varier le courant électrique et par suite de modifier la vitesse et même de faire machine en arrière. Sur le côté gauche de la cabine (voisin de l'escalier), se trouvent la roue du gouvernail, un niveau donnant l'inclinaison du ballon et un ventilateur, servant à gonfler le ballonnet à air dont nous reparlerons plus tard ; sur le côté droit se trouvent la boussole et la manœuvre de la soupape ; enfin, en arrière de la cabine, du côté opposé à la machine électrique, s'ouvre un long couloir, à droite et à gauche duquel sont disposées les fameuses piles chlorochromiques du commandant Renard, qui, sous un poids très faible, fournissaient à la machine Gramme le courant nécessaire pour donner les neuf chevaux-vapeurs, grâce auxquels on a pu actionner l'hélice, et entraîner le ballon avec une vitesse de 6m,50 par seconde [1].

Telle est en quelques mots la description de la nacelle du ballon dirigeable de Meudon.

De l'autre côté du palier est suspendue la nacelle du ballon de Dupuy de Lôme, le célèbre ingénieur des constructions navales, auquel la France doit ses premiers navires cuirassés.

En descendant l'escalier du côté opposé à l'entrée, on arrive à l'extrémité du pavillon. Au mur du fond sont fixés des tableaux dont le plus élevé est la carte des ascensions libres exécutées par le service de l'Aérostation militaire.

Au-dessous, une série d'aquarelles représentent des ballons allongés. Ces ballons, dessinés tous à la même échelle, sont, parmi les nombreux projets d'aérostats dirigeables, les seuls qui méritent d'être mentionnés comme ayant fait faire des progrès à la question. Des légendes explicatives, la carte des ascensions du ballon dirigeable *la France*, des médaillons représentant les frères Montgolfier et Pilâtre de Rozier complètent la décoration de ce pignon.

Revenons maintenant sur nos pas et dirigeons-nous vers la porte d'entrée en laissant l'escalier à notre droite, de manière à passer sous la nacelle de Dupuy de Lôme. Dans ce trajet nous verrons successivement à notre gauche quatre grands tableaux à l'huile ; le premier représente le ballon captif de la première République au siège de Mayence ; dans le deuxième sont reproduites une vue longitudinale et une vue en bout du ballon du général Meusnier ; enfin les deux derniers sont consacrés au ballon *la France*, le troisième en donne la vue en long et le quatrième le représente vu de l'avant et se dirigeant vers le spectateur, qu'on suppose placé au même niveau que le navire aérien.

Au premier coup d'œil, on ne se rend pas exactement compte de ce que représente ce tableau, mais lorsqu'on le regarde après avoir examiné la vue longitudinale du ballon et la nacelle elle-même, et s'être ainsi familiarisé avec la forme de l'aérostat, l'effet est saisissant et il semble que l'aéronef va se précipiter sur l'observateur. Cette vue du ballon est reproduite par nos gravures.

Outre les tableaux que nous venons de citer, nous pouvons dans notre trajet vers la porte d'entrée examiner différents objets intéressants.

1. Voir un des éléments de la pile reproduit par notre gravure.

Près du tableau représentant le ballon du siège de Mayence se trouvent, réunis en un trophée, des objets faisant partie du matériel aérostatique employé au Tonkin en 1884 et 1885. C'est là, en effet, qu'après un intervalle de 90 ans les ballons militaires français ont reparu sur les champs de bataille et que les aérostiers de la troisième République ont continué les glorieuses traditions de leurs ancêtres de la première. Une courte notice historique et la carte des itinéraires du ballon au Tonkin, nous mettront au courant des opérations militaires ; une naïve peinture exécutée par un Annamite après la prise de Bac-Nin nous redira l'impression produite sur ces peuples de l'extrême Orient par la vue de nos aérostats, et nous poursuivrons notre visite après avoir salué avec respect cette humble petite nacelle, ce filet et ces cordages qui portent les traces des fatigues et des exploits de nos braves aérostiers.

Bornons-nous à citer les autres objets exposés le long de ce mur. L'ancre-chaîne destinée à arrêter les ballons libres au moment de l'atterrissage, une machine pour l'essai des cordages, une autre machine pour l'étude des lois de la résistance de l'air et l'essai des hélices, une lampe électrique pour signaux lumineux ; tous ces appareils, aussi ingénieux que pratiques, sont dus au commandant Charles Renard.

Nous nous trouvons ainsi ramenés près de la porte d'entrée principale.

Pour terminer notre visite nous suivrons le long mur du pavillon qui se trouve à notre gauche du côté du Palais du Ministère de la Guerre.

Ce mur, comme les précédents, est orné de tableaux et d'aquarelles. Les tableaux placés aux deux extrémités représentent le ballon captif réglementaire français, l'un dans la position de départ, l'autre en observation à plusieurs centaines de mètres de hauteur. Les aquarelles sont consacrées aux principaux appareils destinés à la production de l'hydrogène en campagne. Le long de ce même mur sont suspendues des nacelles de ballons sphériques de formes et de dimensions variées ; à l'extrémité de cette file de nacelles, du côté de la porte principale, se trouve un modèle exactement réduit aux 4/10 du ballon captif normal français, avec son filet, sa suspension, sa nacelle, son câble et tous ses agrès. Puis viennent les nacelles, que nous allons énumérer dans l'ordre où elles se trouvent. C'est d'abord la nacelle d'un ballon de place, destiné à forcer les lignes d'investissement d'une forteresse. Puis vient une nacelle de ballon normal (à 2 aéronautes) équipée pour ascension libre, ensuite une nacelle semblable, disposée pour les ascensions captives. Après celle-ci nous rencontrons une nacelle auxiliaire (pour une seule personne) et, pour faire contraste, une nacelle de gros aérostat pouvant enlever 6 voyageurs. Enfin une place est réservée à la nacelle d'un des 64 ballons qui, pendant l'année terrible, ont forcé le blocus de la capitale et l'ont mise en relations suivies avec la province. Un parachute et sa nacelle terminent la série.

Ces nacelles garnies de tous leurs agrès, comme si elles étaient prêtes à s'élever dans les airs, sont peut-être de tous les objets exposés ceux qui attirent le plus les regards du public. Bien des visiteurs se sont demandé ce

que signifient ces sortes de tentes entourées de draperies rouges qui les surmontent. Ce ne sont que des trompe-l'œil, destinés à donner aux cordages supportant la nacelle la direction qu'ils auraient s'ils partaient du filet qui enveloppe le ballon, auquel dans la réalité les nacelles sont suspendues. Pour faire les choses complètement, on aurait dû, pour chaque nacelle exposée, représenter, comme on l'a fait pour celle de *la France* la partie inférieure du ballon. Le défaut d'espace empêcha de procéder de cette manière et l'on y suppléa par un artifice. Ces tentes et ces draperies ne correspondent à rien de réel, mais au-dessous, tout est authentique, chacune des nacelles exposées a exécuté des ascensions et en exécutera problablement d'autres encore.

Après avoir parcouru la ligne des nacelles, nous nous trouvons près d'une petite porte latérale d'où nous pourrions gagner la grande cour située devant le Palais du Ministère de la Guerre, mais nous n'avons pas encore tout vu, car nous n'avons fait que le tour des bâtiments et nous avons négligé l'intérieur.

Sous l'escalier qui donne accès à la nacelle du ballon *la France* se trouve exposée une soupape Renard pour la manœuvre des ballons. Sur une table située à côté de l'escalier, vers la grande entrée, est un appareil étrange, sorte de cigare en cuivre surmonté d'une persienne et muni d'une queue: c'est un parachute dirigeable imaginé en 1873 par le lieutenant (aujourd'hui le commandant) Renard.

Nous trouvons ensuite une grande vitrine où sont exposés d'un côté des piles chlorochromiques dont nous avons parlé à propos du ballon *la France*, de l'autre des échantillons de vernis, des matières premières pour la production du gaz et des travaux de couture pour ballons et accessoires. Dans une autre vitrine, on voit d'un côté les différentes matières textiles, chanvre, coton, ramie, soie et leurs diverses transformations avant de devenir des cordages ou des tissus. De l'autre côté sont exposés des travaux de corderie, et, dans une place d'honneur, des échantillons d'étoffes de ballons célèbres: ballon de la bataille de Fleurus (1794). — Ballon de Blanchard, le premier qui ait traversé la Manche en 1784. — Ballons du siège de Paris en 1870. — Ballon de Dupuy de Lôme. — Grand ballon captif de Giffard en 1878.

Plus loin une table où sont exposés des récipients à hydrogène comprimé, et enfin, pour terminer cette longue visite, deux pupitres tournants garnis de photographies. L'un de ces pupitres contient les reproductions des dessins de deux albums, dont le premier dû à Conté, est consacré aux ballons captifs de la première République, l'autre dû au général Meusnier renferme la collection des dessins relatifs à son projet de ballon dirigeable. Ces reproductions faites d'après des documents originaux, qui n'existent qu'à un très petit nombre d'exemplaires, sont du plus grand intérêt. Le deuxième pupitre est garni de photographies de ballons ou d'appareils aérostatiques et de vues prises en ballon libre ou captif. Plusieurs de ces photographies sont très remarquables; nous citerons notamment l'entrée du Président de la République à Grenoble en 1888, une vue du quartier du Panthéon, une aut e du Point-du-Jour et une splendide du quartier de l'Arc de Triomphe.

Telle est, à peu près complète, la description de l'exposition d'Aérostation militaire. Nous allons maintenant indiquer au lecteur, le plus brièvement possible, tout ce que cette exposition représente d'efforts et de progrès dans la navigation aérienne. Pour cela, il nous suffira de la parcourir de nouveau non plus dans l'ordre topographique comme nous l'avons fait tout à l'heure, mais en voyant à la suite les uns des autres les objets analogues.

II

On sait que le service de l'Aérostation militaire de l'armée française a pour objet l'application à l'art de la guerre des aérostats sous toutes leurs formes, ballons libres, ballons captifs, ballons dirigeables. Nous parlerons plus loin de ces derniers qui sont l'objet d'études incessantes, mais qui, malgré les brillants résultats obtenus jusqu'ici, ne sont pas encore entrés dans le domaine de la pratique. Les ballons libres et les ballons captifs sont, au contraire, en service courant dans notre armée, et c'est d'eux que nous allons d'abord nous occuper.

Tout le monde sait que le premier aérostat qui exécuta une ascension libre fut monté par Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes, mais ce qui est moins généralement connu, c'est que, quelques jours auparavant, cette même montgolfière servit à exécuter des ascensions captives auxquelles prirent part différentes personnes qui furent ainsi les premières à s'élever dans la nacelle d'un aérostat. L'un de ces personnages, Giroud de Villette, fut frappé de l'utilité qu'une « machine » de ce genre pourrait avoir pour une armée à laquelle elle fournirait des renseignements précieux sur les positions des troupes amies et ennemies. Ainsi, au lendemain de la découverte des aérostats, on songea à les appliquer à l'art de la guerre. Quelque dix ans après, le Comité de salut public créait l'École d'aérostation militaire de Meudon, sous le commandement de Conté, qui, d'après ses contemporains, avait « toutes les sciences dans la tête et tous les arts dans la main ». A Meudon, on construisait les ballons et leurs agrès et on formait les troupes chargées de les manœuvrer. Ces troupes furent placées sous le commandement de Coutelle et rendirent de grands services aux armées de la République. Les noms de Charleroi, de Fleurus, de Mayence appartiennent à l'histoire de l'aérostation militaire, et l'on peut citer comme modèle à toutes les troupes nos premiers aérostiers dont la persévérance, l'opiniâtreté, la résistance aux fatigues de toute nature et le courage devant l'ennemi, n'ont jamais été et ne seront jamais dépassés.

Ces ancêtres de l'Aérostation militaire sont représentés à l'Exposition. Le directeur de l'École de Meudon, Conté, a laissé un album d'aquarelles exécutées de sa main et donnant en tous détails, les opérations qu'entraînait alors la construction et la manœuvre des aérostats militaires. Tracé, coupe, couture, vernissage des ballons, fabrication des vernis, construction des filets, préparation de l'hydrogène, campement, ascensions, tout y est représenté avec un véritable talent de dessinateur. Cet album est, comme nous l'avons dit, reproduit en photographie. L'une des planches représentant l'appareil à hydrogène des premiers aérostiers a servi de modèle à une des aquarelles qui ornent le mur de gauche du pavillon; la dernière représentant une ascension captive au siège de

Mayence a été copiée et agrandie sous la forme d'un tableau à l'huile que nous avons déjà signalé. Ces souvenirs des premiers aérostiers sont complétés par une relique : un fragment du ballon de Fleurus exposé dans une vitrine.

Malgré leurs brillants exploits, les aérostiers militaires n'eurent qu'une existence éphémère. Le nombre considérable de voitures qu'ils traînaient avec eux fut considéré avec raison comme un inconvénient grave, on le trouva hors de proportion avec les services que rendaient les ballons. Hoche demanda leur suppression. Bonaparte en emmena une partie en Égypte, mais le vaisseau qui portait leur matériel fut détruit à la bataille d'Aboukir ; les aérostiers restés en France furent supprimés par voie budgétaire, c'est-à-dire qu'on oublia, malgré leurs protestations, de leur payer leur solde. Bref, ils disparurent au commencement du siècle.

Au point de vue technique leur influence n'avait pas été inutile. Conté avait porté la construction des aérostats au maximum de perfection compatible avec l'état actuel de la science et de l'industrie.

Depuis cette époque, à part quelques faits isolés trop peu importants pour être signalés ici, il faut arriver à la campagne de 70 pour trouver un emploi sérieux et utile des ballons à la guerre. Tout le monde a dans l'esprit le souvenir des ballons du siège de Paris qui furent incontestablement le meilleur mode de communication entre la capitale investie et le reste de la France. Ils sont représentés à l'Exposition par une nacelle bien modeste, mais qui certainement a transporté des hommes de cœur et sur laquelle se sont, à un moment donné, concentrées bien des espérances. Une vitrine renferme en outre quelques lambeaux d'étoffes provenant de différents ballons du siège.



Femmes assises devant l'église, tableau de M. Edelfelt. — (Section finlandaise.)

Quelque temps après, frappé des services rendus par les aérostats de Paris, le Ministre de la Guerre institua une commission pour étudier la question. Cette commission était présidée par le colonel Laussedat, aujourd'hui directeur du Conservatoire des Arts et Métiers, et comprenait parmi ses membres le commandant Mangin[1], l'inventeur des projecteurs, dont deux spécimens fonctionnent chaque soir sur la Tour Eiffel. On désigna comme secrétaire un jeune officier du génie, capitaine depuis quelques mois, et qu'on signalait comme s'étant occupé de navigation aérienne. Il venait tout récemment à Arras, au 3e régiment du génie, où il était lieutenant, d'expérimenter un parachute dirigeable[1]. Cet officier était le capitaine Ch. Renard. Il devint dès le début la cheville ouvrière de la commission. Bientôt, il fut spécialement chargé de tout ce qui avait rapport aux ballons[2] ; un terrain situé à Chalais, au pied du château de Meudon, fut concédé au nouveau service, qui se trouva ainsi installé à quelques centaines de mètres de l'ancienne école de Conté, dont le capitaine Ch. Renard devint le premier successeur après une interruption de quatre-vingts ans.

Il n'entre pas dans le cadre de cette notice de raconter les vicissitudes diverses du service de l'Aérostation militaire, dont les progrès furent tantôt ralentis par l'influence hostile de certains bureaux du Ministère, tantôt accélérés

1. Mort depuis colonel.

1. Exposé sur une table au pied de l'escalier de la nacelle.

2. La Commission s'occupait aussi des pigeons, de la télégraphie optique, etc.



Portrait de M. Pasteur, par M. Edelfelt (section Finlandaise).

par de puissantes interventions. En première ligne, il faut citer celle de Gambetta, qui, comme président de la commission du budget, fit allouer aux aérostats militaires le premier crédit important dont ils furent dotés. Parmi les divers ministres de la Guerre qui se succédèrent, MM. le général Billot, le général Campenon et de Freycinet favorisèrent de tout leur pouvoir cet intéressant service. Ce dernier lui donna son organisation actuelle; enfin le Président de la République l'honora de sa haute bienveillance en visitant, il y a quelques mois, l'établissement de Chalais.

Cet établissement, qui porte le titre d'Établissement central d'Aérostation militaire, est à la fois un centre d'études, un arsenal de construction aérostatique et une école d'instruction. Des parcs aérostatiques sont installés en outre dans les régiments du génie et dans certaines places fortes de la frontière. Ces parcs reçoivent de Chalais tout leur matériel et un personnel instruit pour le faire fonctionner. Le commandant Ch. Renard est directeur de l'établissement central; il est secondé par son frère, le capitaine Paul Renard, qui a le titre de sous-directeur [1]. Deux autres capitaines, un lieutenant et des employés et ouvriers civils et militaires ainsi que des ouvrières complètent le personnel de l'établissement [2]. C'est à l'arme du Génie qu'appartiennent les officiers et soldats de Chalais. Les parcs aérostatiques sont confiés également au génie, dont chacun des quatre premiers régiments possède une compagnie d'aérostiers; ces militaires portent comme insigne distinctif un ballon brodé sur la manche droite.

A suivre. ÉMILE ROUXELLE.

TAILLERIE DE DIAMANTS



Je veux parler de la taillerie de diamants située près de la Tour Eiffel et qui est une élégante maison hollandaise.

Les diamants exposés proviennent des mines du Cap, découvertes depuis peu de temps et qui ont cependant déjà fait tant fait parler d'elles. Le diamant était connu dans l'Inde dans une haute antiquité. En 1725, les diamants du Brésil détrônèrent les fameux diamants de l'Inde. On découvrit à cette époque beaucoup de diamants au Brésil. On trouva successivement cette pierre précieuse dans les monts Oural, en Californie, à Sumatra, à Bornéo et enfin en 1867 surgirent les mines du Cap. Jamais on n'en avait rencontré d'aussi riches. Les premiers dimants découverts étaient jaunes, impurs, imparfaits, ce qui, au début, jeta le discrédit sur cette découverte. Il est probable que les marchands employèrent tous leurs soins à développer cette croyance, qui tient encore du reste, et complètement à tort, ce qui a maintenu le prix élevé de cette pierre précieuse. Et dire que c'est tout simplement du charbon pur cristallisé? Mais voilà, la nature peut fondre le charbon et le laisser cristalliser par le refroidissement, tandis que nous autres hommes, nous ne savons que faire brûler le charbon.

Il y a deux sortes de mines. Les mines de rivière, sur le bord des fleuves, et les mines sèches, au milieu des plaines.

Dans les mines de rivière, on trouve les diamants au milieu d'une grande variété d'autres pierres (calcédoines, agates, grenats, arroganites, etc.).

Dans les mines sèches, on les trouve parmi les feldspaths décomposés, les grenats, les granites, les schistes pyriteux.

L'exploitation des mines de diamants est très facile. Il n'y a pas à percer des montagnes. C'est presqu'au niveau du sol que se fait la récolte, et si la mine est un peu profonde elle est toujours à ciel ouvert. La surface du sol est formée d'une terre argileuse rouge, dont l'épaisseur varie de 50 centimètres à 3 mètres.

Les bassins sont assez bien indiqués dans la plaine, par une élévation légère du terrain et assez sensible à la vue, pour être reconnus à distance.

Les diamants que l'on trouve sont presque toujours colorés. Plus ils sont gros plus ils sont teintés en jaune, généralement.

Les plus gros qu'on ait rencontré pesaient 288 carats. Aucune mine n'avait encore donné des pierres aussi grosses et en aussi grand nombre. Un seul bassin a fournit plus de 3,000 diamants par jour pendant plus de 8 mois.

Les plus purs ont la forme octaédrique, mais ils sont sujets à éclater à l'air. Plus ils sont beaux, plus il y a cela à craindre. Pour tâcher de l'éviter, aussitôt découverts on les enduit de suif. Généralement ils éclatent au bout d'une semaine, rarement après trois mois.

Souvent, sous une grosse roche, il y a un gros diamant, et là où l'on trouve beaucoup de petits diamants, il est rare d'en trouver de gros. Ils sont plutôt dispersés sur les parois du bassin, au centre duquel sont disposées irrégulièrement les autres pierres.

« Cette exploitation, dit M. J. Girard, peut être le point de départ d'une colonisation importante, l'or et les pierres précieuses ont été en Australie les grands magiciens du progrès colonial. Les chercheurs d'or, attirés sur ces rivages lointains, n'ont pas tardé à s'apercevoir que l'agriculture donnait des résultats plus certains, quoique moins éblouissants. Il est à souhaiter que les bords du Waal soient aussi heureux que ceux du Murray. »

Dans la taillerie de diamants de l'Exposition, on assiste au travail des ouvriers bruteurs, cliveurs, et enfin au polissage. Il y a même un tour mû par la main de l'homme avant l'invention des tours à vapeur. Citons aussi dans la vitrine centrale une petite Tour Eiffel en diamants.

S. FAVIÈRE.

1. Voir les portraits du commandant et du capitaine Renard.
2. Un certain nombre de photographies représentent l'établissement de Chalais dans ses diverses parties et donnent une idée de l'installation des parcs aérostatiques de province.

LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION

LA FINLANDE



La section finlandaise n'est qu'une sous-section russe ; on a donné aux artistes du grand-duché leur autonomie en art ; ils ont un salon séparé des salons russes, comme la constitution de leur pays est séparée de la constitution russe... par une simple cloison.

L'art finlandais est, d'ailleurs, un art presque tout français : la plupart des exposants étant des jeunes gens fréquentant les ateliers de nos maîtres, et certains de leurs tableaux ont été refusés aux Salons de ces dernières années.

Inutile de dire que ce ne sont pas les plus remarqués. L'ensemble de l'exposition n'est d'ailleurs pas très remarquable, car en dehors d'une demi-douzaine d'artistes plus ou moins exotiques, comme MM. de Becker, Lindholm, Liljelund, Ahlstedt, peintres de paysages ou de types nationaux, il n'y a guère là que des débutants, dont le talent est surtout en promesses.

Ce n'est pas le cas de M. Edelfeld, habitué de nos Salons, où il a gagné ses médailles réglementaires et même la décoration en 1888, et son exposition est, du reste, la plus intéressante de toutes.

On a dit que les *Femmes assises devant l'église*, de M. Edelfeld, qu'on avait à peine remarquées au Salon de 1888, avaient inspiré à M. Dagnan-Bouveret ses femmes assises du *Pardon en Bretagne*, qui lui valurent la grande médaille de 1889. C'est fort possible, et il est certain que c'est le même sujet ; mais il faut convenir aussi qu'il y a plus de charme mélancolique dans les Bretonnes de l'artiste français que dans les paysannes, un peu plus paysannes, de l'artiste finlandais.

La mélancolie n'est, du reste, pas la corde que M. Edelfeld s'attache à faire vibrer ; en dehors de la *Vierge et l'Enfant*, qu'il a baignés dans un effet de lumière fort poétique, quoiqu'un peu trop cherché, il s'est présenté surtout comme portraitiste, puisque de ses douze tableaux (dont une aquarelle) neuf sont des portraits ou des types, dont les plus intéressants sont le portrait de M. Pasteur dans son laboratoire, et celui de la mère de l'artiste.

Cet ensemble a valu à M. Edelfeld la médaille d'honneur dans sa section, où il n'a été décerné qu'une première médaille, à M. Jarnefeld, dont l'intérieur bourgeois, qui est intitulé *Chez le fermier*, est d'ailleurs fort joli, et qui a exposé aussi une femme et des enfants dans une barque. J'avoue cependant que l'exposition de M. de Becker m'a paru plus remarquable. Elle est plus nombreuse, puisqu'elle comprend sept toiles ; plus variée, puisqu'elle se compose aussi d'intérieurs amusants, comme la petite fille qui demande au boucher un morceau de mou pour son chat, ou le père qui porte à l'école son fils sur ses épaules, et de types nationaux très étudiés ; mais M. de Becker était hors concours.

Les secondes médailles ont été décernées à deux paysagistes, M. Lindholm et M. Munsterhjelm. L'exposition du premier comprend six toiles, dont une superbe, intitulée *Dans le bois*. Ce qui ne veut pas dire que les autres, sauf certain effet de glace qui n'est pas très réussi, ne soient pas bonnes ; le second n'a que deux tableaux : un clair de lune à grand effet et le *Soir*, fort jolie marine.

Paysages et scènes d'intérieurs ou de mœurs, on ne voit guère que cela dans la section ; dans le premier genre, il y a de M. Uotila (qui est mort en 1886), un clair de lune sur la rivière d'un effet charmant, et dans le second, l'ancien marché de Nice, qui est très chaudement peint.

De M. Liljelund, qui n'a obtenu aucune récompense, il y a, outre deux autres intérieurs, une scène d'atelier bien amusante, on y voit un modèle à genoux, baisant la main d'un grand mannequin à ressort, et l'artiste à son chevalet qui se prépare à peindre cette scène Louis XV.

De M. Kleinez, il y a deux marines intéressantes. De M. Westerholm, il y a un bon petit intérieur, le *Journal*, et deux paysages du Nord : l'un d'automne avec des vaches, l'autre d'hiver avec de la neige que fait ressortir un moulin rouge ; de M. F. de Wright qui a peint un *Aigle* en grandeur naturelle, peut-être même plus grand, il y a aussi un grand et beau paysage servant de cadre à un combat de coqs de bruyère.

Je n'aime pas beaucoup les paysages animés de M. Ahlstedt, ils sont ternes et manquent de ciel ; mais l'artiste ne les considère peut-être que comme les cadres des scènes qu'il représente, et à cause de cela ne les soigne pas.

Je n'aime pas beaucoup non plus l'intérieur de paysan de M. Gallène, dont l'effet de lumière est trop forcé ; pas du tout sa *Vielle* et le *Chat* qui ont une apparence sauvage ; mais je reconnais avec plaisir que ses portraits sont bons et que le meilleur est précisément celui qui n'est pas catalogué.

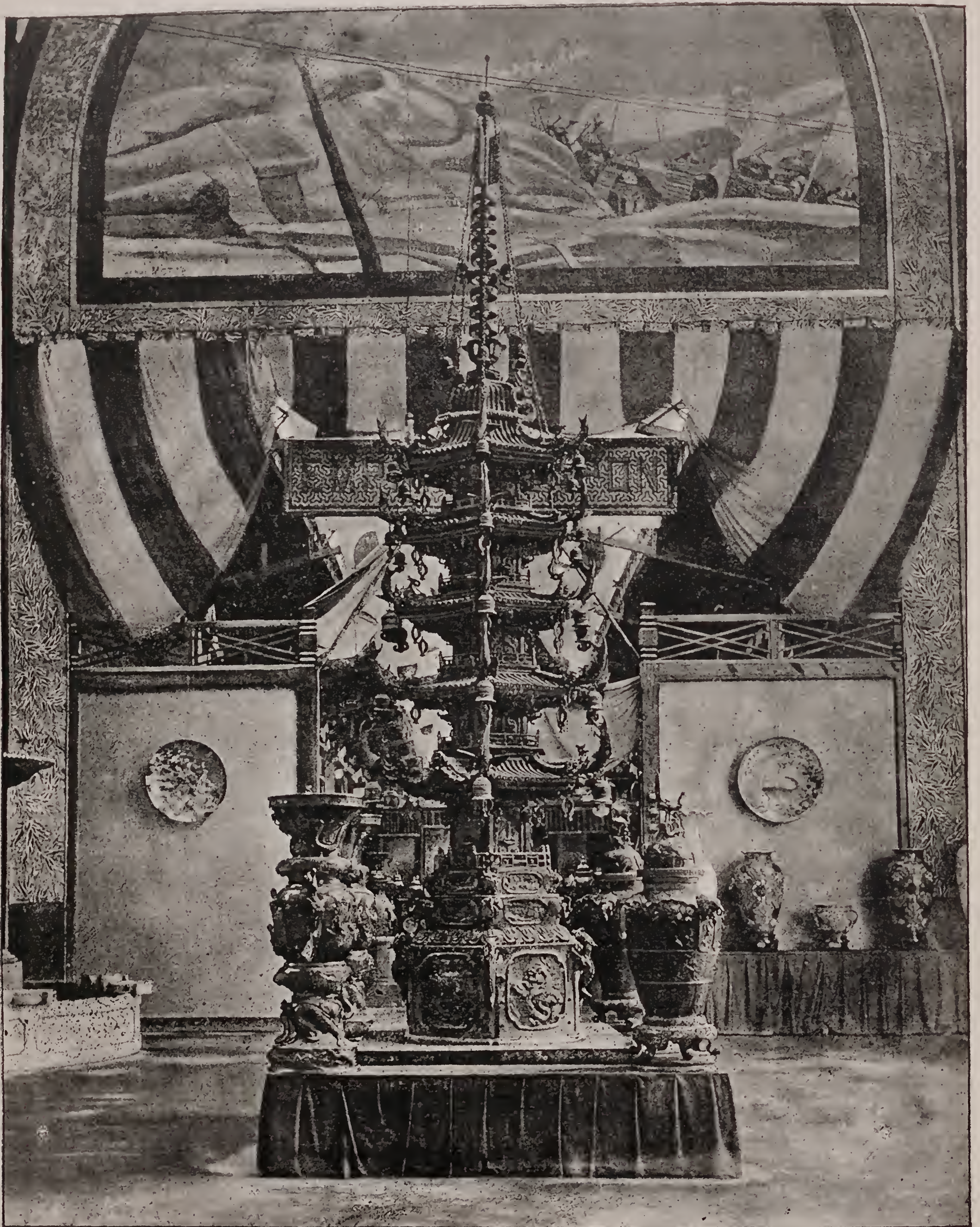
Il y a, d'ailleurs, d'autres œuvres qui ne sont pas au catalogue, notamment le portrait d'enfant de M. Wasastjerna, la *Blanchisseuse* de Mlle Ronnberg, qui a aussi exposé une *Rue de Paris*, et un portrait bien noir de Mlle Soldan.

Mais il n'y a pas que des portraits noirs. M. Berndtson, qui a aussi un tout petit soldat dans la neige et un joli paysage animé : *Halte pendant le voyage*, en expose un très bon. Ce qui est aussi le cas de Mme Arhenberg, avec son portrait d'enfant en chapeau rouge.

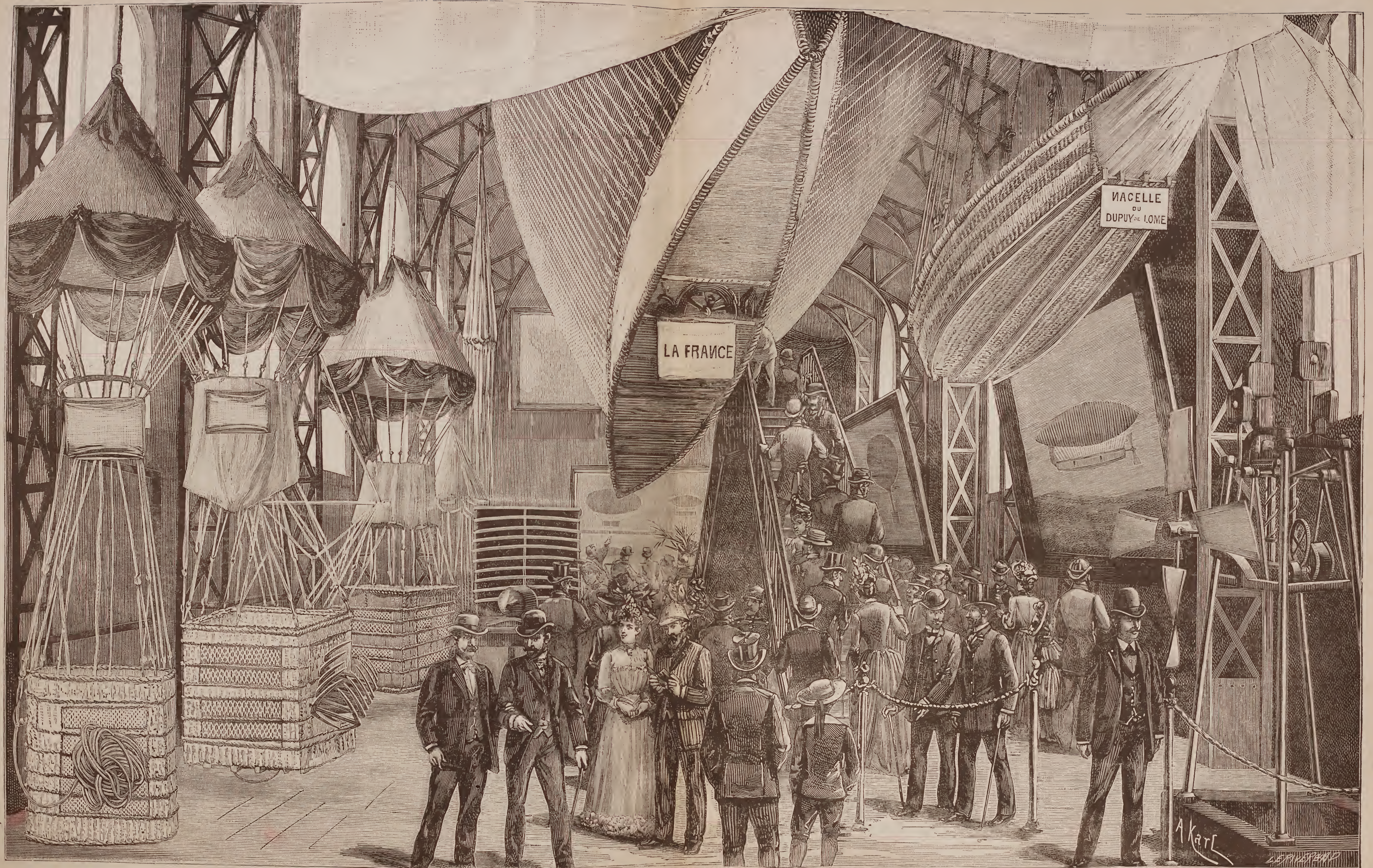
Bref, l'exposition finlandaise a son intérêt, mais ce n'est qu'une succursale de la section russe, qui n'est elle-même qu'une espèce de succursale de la section française.

Lucien Huard.

L'Éditeur-Gérant : L. BOULANGER.
Papier des Papeteries Firmin-Didot et Cie, 2, rue de Beaune, Paris
Imprimerie Charaire et fils, à Sceaux.



Vestibule de l'Exposition Japonaise. — La pagode de bronze.



VUE INTÉRIEURE DU PAVILLON DE L'EXPOSITION D'AÉROSTATION MILITAIRE

Supplément du n° 30 du Livre d'Or de l'Exposition. — 2 novembre 1889.



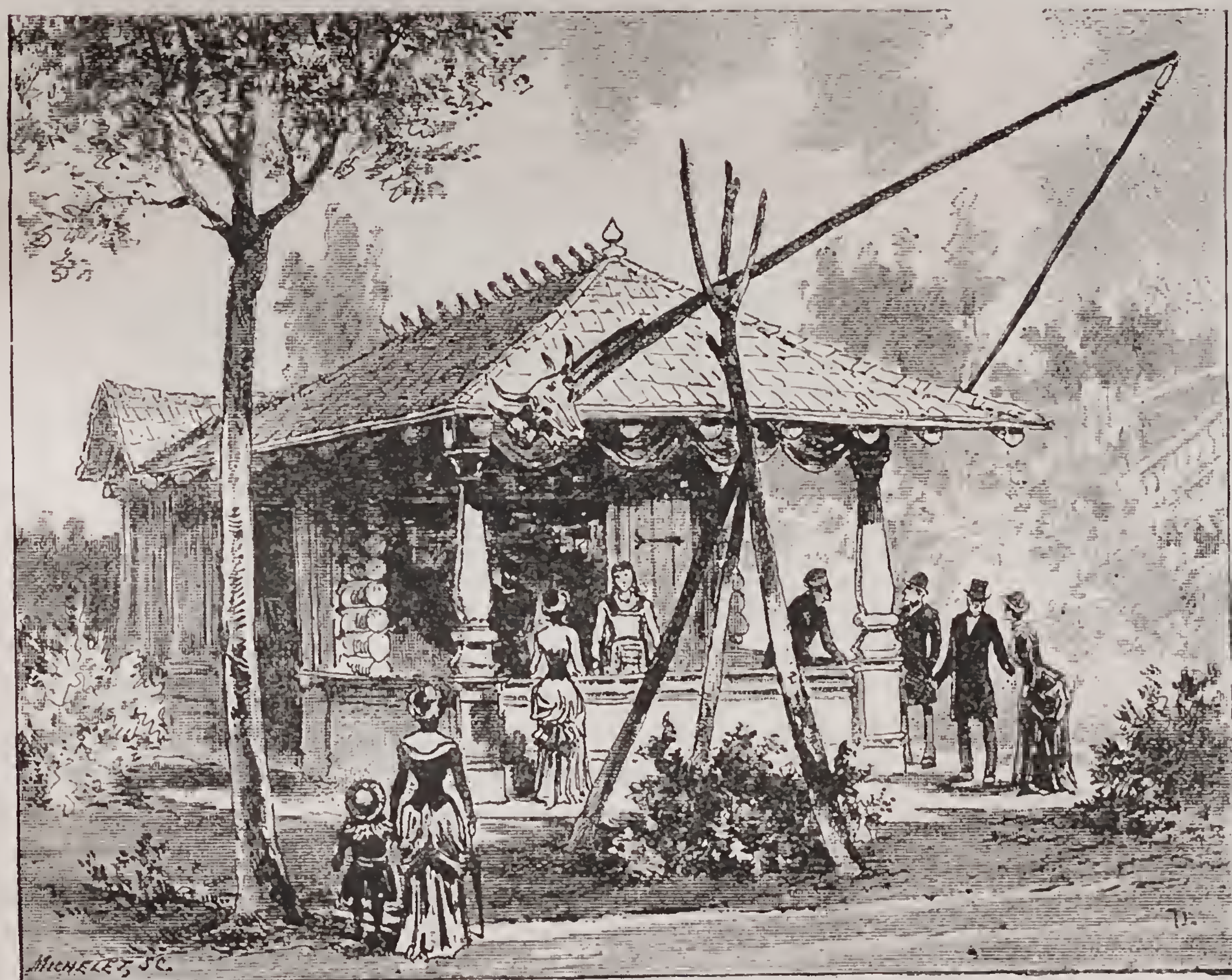
La cabaret roumain.

ROUMANIE



La Roumanie n'a pas pris part d'une façon officielle à l'Exposition, mais le gouvernement a cependant accordé des subsides aux exposants. La Chambre a voté 200,000 francs. Avec le produit des souscriptions et d'une loterie, le comité disposa de 500,000 francs.

Notre ministre de France à Bucharest fit à plusieurs reprises des démarches pour tâcher de décider le gouvernement. Il y a quatre ans, demandant au premier ministre de vouloir bien être favorable à la participation officielle, celui-ci répondit que le gouvernement ne pouvait pas accepter cette participation, non pour des raisons politiques, mais pour des raisons économiques. Quand le premier ministre fut changé, car, en fait, il n'y a pas que chez nous qu'on change



Le bar roumain.

les ministères, le ministre de France recommença ses démarches auprès du nouveau président du conseil, qui lui répondit que le gouvernement ne pouvait prendre part à l'Exposition de 1889, non pour des raisons économiques mais pour des raisons politiques. Il n'y avait donc plus rien à espérer de ce côté. Il fallait compter seulement sur les sympathies du peuple roumain. Et, de ce côté, il n'y avait rien à craindre. Tous ceux qui ont été en Roumanie savent que, dans les villes, on y parle autant le français que le roumain, que la France y est profondément aimée, et même nous devrions faire en sorte de ne pas tant négliger ce vaillant peuple, que nous oublions peut-être un peu trop, d'autant plus que les amitiés sincères et durables entre peuples sont bien rares.

La Roumanie occupe 1,120 mètres carrés environ à l'Exposition. Elle aurait désiré un emplacement plus vaste, mais il a été impossible de le lui accorder.

La façade se compose d'une série de pavillons vitrés, de sorte qu'elle est la même à l'intérieur et à l'extérieur. Tout rappelle l'architecture du pays.

Il y a dans la porte, même un grand arbre généalogique dessiné, représentant tous les États de l'Europe avec leurs souverains, remontant jusqu'aux temps les plus éloignés, fort bien fait, et qui pourrait très facilement servir comme moyen mnémotechnique à ceux pour qui l'histoire générale n'est pas très familière.

Ce qui frappe tout d'abord dans la section ce sont naturellement les costumes. Ils sont en effet magnifiques, et ce



Les Roumaines du restaurant.

qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que toutes ces broderies sont faites dans les campagnes, par des paysannes qui n'ont aucun modèle, et des métiers très grossiers; elles arrivent cependant à exécuter toutes ces merveilles qui, cet hiver, vont probablement décorer les costumes de bien des Parisiennes, si l'on en juge par les nombreux achats des visiteuses.

Les tapis sont fabriqués également dans les campagnes; ils joignent à une beauté remarquable, une solidité rare. Ils passent dans les familles d'une génération à l'autre.

L'exposition des cuirs est aussi très intéressante, ainsi que celle de la parfumerie, de la chaussure et de la chapellerie, où il y a de très curieux chapeaux de paille recouverts de feutre.

Il y a aussi l'art militaire représenté par des cartouches, obus, fusils, fusées, caissons d'artillerie, et un soldat roumain bien campé, le fusil sur l'épaule, avec une capote grise à passepoil bleu, pantalon blanc, bottes, et toque astrakan marron avec plumes.

Beaucoup d'instruments de musique, surtout en cuivre, et dans la même vitrine, une collection très complète de vieilles monnaies d'argent et de cuivre.

La poterie, la céramique en basalte, est très curieuse.

Les éditeurs de musique, de librairie se sont distingués d'une façon particulière.

Les tailleurs exposent de forts beaux vêtements d'homme, mais leurs prix sont un peu élevés cependant.

La reine, qui fait tous ses efforts pour éviter l'envahissement des modes parisiennes, aura bien du mal.

L'exposition de meubles et de marbres est on ne peut plus réussie.

Dans la vitrine centrale est une splendide exposition de fourrures: le renard bleu, si à la mode, l'ours, le renard argenté, la zibeline, le putois, le soutker, l'astrakan, le skuns, le castor, le loup roumain, la loutre du Kamtschatka, semblable au chinchilla, mais en plus foncé, le rat musqué, le tigre royal même, forment un ensemble qui a dû embarrasser bien des dames voulant faire un choix, car toutes ces fourrures sont superbes.

Signalons encore une horloge monumentale et un obélisque en sel, provenant des salines de Roumanie.

La Roumanie est également représentée dans toutes les sections agricoles du quai d'Orsay. Il y a entre autres une coupe de bois de chêne de deux mètres de diamètre, provenant des domaines du président du Sénat.

Enfin il y a, — et cela a beaucoup plus de succès que la section industrielle, — le chalet roumain sur l'avenue de Suffren, dans le prolongement de la rue du Caire.

C'est la reproduction d'une maison roumain avec pignon, tour et toit saillant, disposée en restaurant-café.

A l'intérieur on entend des musiciens roumains, ce qu'on appelle des *Lautars;* ne pas confondre avec les Tziganes qui ont fait fureur à l'Exposition de 1878, mais qui sont un peu démodés, depuis dix ans qu'on en use et abuse un peu à Paris.

Les Lautars ont pris leur place dans la faveur publique, et c'est justice, car leur musique est charmante et pleine de poésie; on peut ne pas aimer beaucoup la flûte de Pan, qui est l'instrument principal de cet orchestre, mais il faut reconnaître que ceux qui en jouent sont de vrais virtuoses, aussi bien du reste que les guitaristes et violons qui les accompagnent.

Leur succès a été, et est encore tel qu'à la succursale du cabaret, le bar qui est établi à côté, dans une construc-

tion rustique également très roumaine, et pourvue même du puits très pittoresque qui existe dans le pays, on a établi un nouvel orchestre de Lautars, qui alternent avec ceux du cabaret, de sorte qu'il y a constamment foule autour



Les Lautars.

de l'établissement, où l'on boit de la bière et des consommations françaises, mais où l'on fait de la cuisine roumaine, servie par de jolies filles en costumes pittoresques qui sont aussi authentiquement roumaines que les plats qu'elles servent.

C'est là le gros succès de l'exposition roumaine, qui d'ailleurs, est une de celles qui ont été le mieux comprises.

S. Favière.

AÉROSTATION MILITAIRE

(*Suite.*)



Ainsi que nous l'avons fait connaître au début de la seconde partie de cet article, les ballons sphériques libres ou captifs, sont entrés dans le service courant de notre armée. Les premiers sont destinés à permettre, comme ils l'ont fait en 1870, à une place investie de communiquer avec l'extérieur, les seconds seront chargés d'observer sur les champs de bataille les mouvements des troupes amies et ennemies, de permettre ainsi au général en chef de se rendre à chaque instant un compte exact des positions respectives et, par suite, de donner ses ordres au moment opportun.

Il semble, au premier abord, que rien n'était plus simple que d'appliquer à l'art de la guerre les ballons sphériques inventés depuis près de cent ans, à l'époque où le capitaine Ch. Renard a été chargé du service de l'Aérostation militaire. Il n'en est rien cependant. Depuis le commencement du siècle, en effet, les aérostats n'avaient guère été employés que dans les fêtes publiques, et les aéronautes, ignorant pour la plupart les premières notions de la physique et de la mécanique, étaient tous plus préoccupés de réaliser le maximum de recettes avec le minimum de dépenses, que de perfectionner leur matériel.

On dut, en conséquence, étudier sans pouvoir se guider sur aucun travail antérieur, toutes les parties constitutives des aérostats. Etoffes, vernis, cordages, modes de couture, construction des filets et des suspensions, nacelles, soupapes, appendices, ancres, instruments de route, organes de sauvetage, tout fut l'objet d'un examen minutieux. Sur bien des points, les anciens procédés furent abandonnés, sur d'autres ils furent perfectionnés, des appareils nouveaux furent imaginés, et le résultat de ces recherches fut la constitution d'un matériel, dont toutes les parties furent rationnellement calculées, de manière à offrir toute la sécurité désirable sans peser un gramme de plus que ce qui est strictement nécessaire. Le visiteur de l'exposition remarquera en particulier la soupape et l'ancre-chaîne, ces deux inventions si ingénieuses du capitaine Ch. Renard, il verra les matières premières exposées dans les vitrines pour la confection des ballons, des vernis et de tous les agrès; il comparera les nacelles nouvelles et leurs suspensions avec le véhicule primitif de nos aéronautes du siège de Paris, enfin il examinera la carte et le tableau des 79 ascensions libres exécutées *sans aucun accident* avec le matériel perfectionné, et il sortira de cet examen convaincu que, s'il s'était borné à améliorer les ballons libres, le service de l'Aérostation militaire aurait déjà produit une œuvre digne de l'attention et des éloges du public compétent.

Pour les ballons captifs, le problème était plus compliqué. Le ballon libre ordinaire, en effet, qui obéit à l'impulsion du vent, jouit, sauf au moment de l'atterrissage, d'un calme absolu; le ballon captif, au contraire, est toujours soumis à l'influence de trois forces antagonistes : l'effort du vent, la force ascensionnelle de l'aérostat et la tension du câble. La première de ces forces étant essentiellement capricieuse, l'observatoire aérien est soumis à des oscillations continuelles pendant lesquelles il est indispensable de maintenir la nacelle dans une position horizontale. Ce problème avait été résolu par Giffard pour son ballon captif de l'Exposition de 1878. Mais cette solution n'était applicable qu'aux aérostats d'un gros volume et jusqu'à certaines limites d'inclinaison du câble; de plus elle permettait à la nacelle de tourner sur elle-même autour de son axe vertical[1]. Le capitaine Ch. Renard imagina une suspension permettant d'assurer l'horizontalité de la nacelle d'un ballon captif, quelque faible qu'en soit le volume et

1. Le système de Giffard est appliqué aux ballons captifs de MM. Lachambre et Godard de l'Exposition de 1889.

cela pour toutes les inclinaisons du câble et en conservant une orientation constante, avantage très précieux pour les observations militaires. Cette suspension est représentée dans plusieurs photographies; le ballon, réduit aux quatre dizièmes, suspendu à gauche de l'entrée principale, en est pourvu; enfin, une des nacelles exposées le long du mur de gauche est fixée à une suspension de ce genre en grandeur d'exécution.

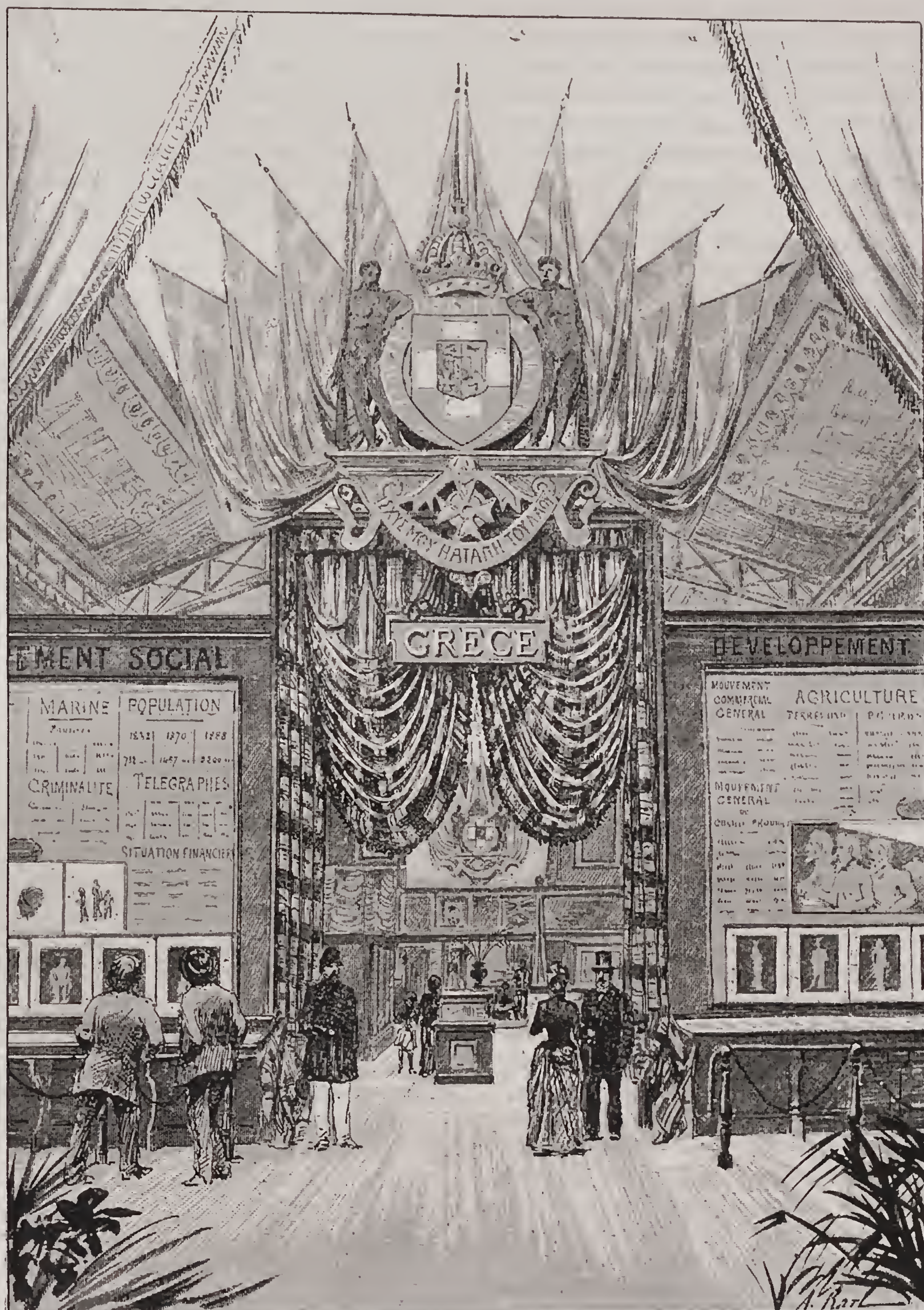


Porte d'entrée de l'Exposition Roumaine.

C'était un grand point acquis; mais il y avait, pour rendre pratique l'emploi des ballons captifs, bien d'autres problèmes à résoudre. Le plus difficile de tous était la production de l'hydrogène en campagne. Les premiers aérostiers le préparaient au moyen de la décomposition de l'eau par le fer rouge. Il leur fallait construire un fourneau, ce qui demandait déjà plusieurs jours; le gonflement lui-même n'était pas plus rapide. On peut voir dans une des aquarelles du mur de gauche une reproduction de cet appareil, dont les défectuosités furent la principale cause du discrédit dans lequel tombèrent bientôt les ballons militaires.

Dès 1875, le capitaine Ch. Renard imagina le principe des appareils à circulation, qui fut une révolution dans la

production en grand du gaz hydrogène. Ce principe appliqué plus tard par Giffard au ballon captif de 1878, puis par M. Tissandier en 1883 est, depuis 1875, d'un usage constant dans le service de l'Aérostation militaire. Les aquarelles du mur de gauche et les légendes qui les accompagnent permettent de se rendre compte de la marche de ces divers appareils. Le dernier terme du perfectionnement de ces engins est la voiture à hydrogène, portant un appareil



Porte d'entrée de l'Exposition Grecque.

complet et tous ses accessoires et permettant de fabriquer 300 mètres cubes à l'heure. Pour des motifs sur lesquels il est inutile d'insister, cette voiture n'a pas été exposée, des photograhies et une aquarelle en donnent seulement l'aspect extérieur. Eh bien! cette rapidité de dégagement a paru insuffisante en certains cas, et aujourd'hui on emmagasine l'hydrogène à haute pression dans des récipients d'où l'on peut, à un moment donné, le faire passer dans un ballon dont le gonflement devient pour ainsi dire instantané.

Le problème du gonflement rapide en campagne, malgré son importance capitale, n'a pas absorbé l'attention des officiers du service de l'Aérostation militaire. Une foule de questions de détail ont été résolues. Nous ne voulons

pas les énumérer toutes, nous nous bornerons à indiquer en bloc le résultat obtenu.

Tout le matériel d'un parc de ballons captifs est actuellement renfermé dans quelques voitures spéciales. Outre la voiture à hydrogène dont nous venons de parler, il faut citer en première ligne la voiture treuil, munie d'une machine à vapeur et d'un mécanisme particulier, permettant de laisser monter ou de ramener le ballon avec rapidité, et de le transporter gonflé à toute hauteur, au pas, au trot ou au galop; puis vient la voiture fourgon, contenant l'eau et le charbon nécessaires à la machine de la voiture treuil, enfin la voiture d'agrès, magasin général pour les ballons, filets, nacelles, instruments, etc. [1].

Cet ensemble est aussi mobile qu'une batterie d'artillerie; et grâce à des manœuvres ingénieuses, les ballons captifs gonflés franchissent les obstacles sans ralentir la marche des colonnes.

Tout ce matériel a été expérimenté aux grandes manœuvres en 1880, 81, 82, 83, 86 et 88, et vient d'être soumis victorieusement en 1889 à une nouvelle épreuve, sous les ordres du général de Miribel, l'éminent commandant du 6[e] corps d'armée. Enfin, avec quelques modifications, il a glorieusement figuré en 1884 et 85 sur les champs de bataille du Tonkin. La France peut donc dire avec orgueil qu'elle possède un matériel de ballons captifs, absolument éprouvé et défiant toute comparaison avec celui des puissances étrangères.

On se représente difficilement la somme de travaux et d'études nécessaires, pour arriver à un pareil résultat. Ceux qui y ont collaboré ont en outre payé de leur personne; le commandant Ch. Renard a eu la jambe cassée à la suite d'une chute de ballon de 250 mètres de hauteur [2]; son frère le capitaine Paul Renard a perdu l'œil droit dans une expérience sur un mode de production de l'hydrogène en campagne. Les autres collaborateurs ont tous apporté le même dévouement à l'œuvre commune et jamais le succès n'a récompensé des efforts plus méritants et plus courageux.

*
* *

Renouveler complètement la technologie aérostatique et doter l'armée française d'un engin nouveau, d'une utilité incontestable et d'un fonctionnement irréprochable, c'était déjà de quoi suffire à l'ambition de bien des gens. Le commandant Renard ne s'en est pas tenu là; il a résolument abordé l'étude de la direction des ballons, problème qui, avant lui, passait pour insoluble et dont tous les chercheurs étaient rangés par le public au rang des utopistes et des rêveurs [3].

Peu de questions ont préoccupé l'esprit des inventeurs autant que la recherche de la navigation aérienne. De tout temps, l'homme a rêvé de parcourir librement l'océan des airs et d'évoluer au sein de l'atmosphère comme l'oiseau, sans être arrêté par aucun des obstacles qui s'opposent à la locomotion sur la surface de la terre. Il est inutile de s'appesantir sur les conséquences incalculables qu'entraînera l'application courante de la navigation aérienne. Tout le monde en y réfléchissant peut s'en rendre compte par lui-même. Il suffit de remarquer que ce genre de locomotion n'exigeant pas l'établissement préalable de voies coûteuses et compliquées, tous les points du globe pourront être en relations directes les uns avec les autres, comme le sont actuellement les rivages de la mer, et que, plus tard, on pourra s'embarquer directement de Paris pour Saint-Pétersbourg, Pékin ou Chicago, avec autant de facilité qu'on peut aujourd'hui se rendre du Havre à Londres, Singapour ou New-York. On aura en moins le mal de mer et en plus la vue continuelle d'un panorama splendide, déroulant la carte du monde sous les yeux du voyageur émerveillé.

Immédiatement après l'invention des aérostats, on s'occupa de les diriger et l'on s'imagina dans le public que le problème ne présentait aucune difficulté sérieuse. L'insuccès des tentatives qui suivirent modifia bientôt cette opinion et amena ensuite une réaction exagérée comme toujours, et, à l'enthousiasme des premiers temps, succédèrent une défaveur et un dédain immérités.

C'est par centaines que l'on compte les inventeurs d'aérostats dirigeables. Au milieu de cette foule d'élucubrations sans valeur le nombre des systèmes dignes d'être signalés est insignifiant. Six seulement sont conçus d'une manière rationnelle et ont chacun, par des procédés différents, réalisé un progès et fait avancer la question. L'exposition d'Aérostation militaire en présente le premier tableau d'ensemble qui ait été dressé. Les six aérostats dessinés à la même échelle et accompagnés d'une légende explicative, sont exposés sur le mur du fond du pavillon au pied de la carte des ascensions libres. Nous allons, en quelques mots, examiner les points principaux qui distinguent ces différents appareils.

1° GÉNÉRAL MEUSNIER. — 1786.

Ce ballon n'a jamais été construit. Le projet en a été rédigé en 1784 par Meusnier, officier du génie, savant de premier ordre, membre de l'Académie des sciences à 29 ans [1]. Cet aérostat a des dimensions colossales, ainsi qu'on peut s'en rendre compte d'après notre gravure [2], et sa réalisation aurait été bien difficile, sinon impossible, étant donné surtout l'état de l'industrie il y a plus de cent ans. Outre le mérite d'avoir été conçu presque immédiatement après l'invention des ballons, ce projet se signale par plusieurs points remarquables. Nous citerons la forme allongée du ballon, l'emploi d'un ballonnet à air pour maintenir au ballon une forme invariable malgré les déperditions de gaz, et enfin les rames tournantes qui sont de véritables hélices dont l'invention apparaît ici, un demi-siècle avant qu'il en ait été question, pour la navigation maritime.

Tels sont les caractères qui donnent au projet de Meus-

1. Ces voitures qui, par suite d'indiscrétions, ont été plus ou moins adroitement copiées par des constructeurs français, qui les ont vendues aux nations étrangères, n'ont pas été exposées; on en voit seulement des photographies.

2. Le ballon l'*Univers* appartenait à M. E. Godard et était conduit par lui. Le colonel Laussedat, le commandant Mangin qui prenaient part à l'ascension eurent également chacun une jambe cassée. C'est à la suite de cet accident dû au mauvais fonctionnement de la soupape, que le capitaine Ch. Renard imagina celle dont nous avons parlé.

3. La recherche de la direction des ballons passait pour aussi ridicule que celle du mouvement perpétuel et de la quadrature du cercle.

1. Meusnier fut tué en 1793, au siège de Mayence.

2. Ce ballon est distingué sur la gravure par un seul oiseau volant à proximité.

nier une importance considérable. Son principal défaut, inévitable d'ailleurs à l'époque où il a été rédigé, était l'insuffisance du moteur. Meusnier n'employait que la force humaine, et il est hors de doute que par ce moyen il n'aurait pu se diriger efficacement que par des temps exceptionnellement calmes.

A l'exposition, l'aérostat de Meusnier est représenté, outre l'aquarelle du tableau d'ensemble, par un tableau à l'huile à plus grande échelle et par une reproduction photographique de l'album original du célèbre ingénieur militaire.

2° GIFFARD. — 1852-58.

L'inventeur, universellement, connu de l'injecteur, construisit, plus de cinquante ans après le projet de Meusnier, le premier aérostat muni d'un appareil de direction digne de ce nom [1]. Comme Meusnier, il emploie la forme allongée et l'hélice; il diffère de son devancier par la suppression du ballonnet à air, ce qui est un grave défaut; mais cette infériorité est compensée par une innovation audacieuse, l'emploi d'une machine à vapeur comme moteur. Malgré les dangers du feu à bord d'un ballon, Giffard n'hésita pas à monter lui-même dans son aérostat et à expérimenter son appareil. L'absence de ballonnet, qui eut pour conséquence d'augmenter l'instabilité naturelle du système et l'insuffisance du moteur, furent les principales causes de l'insuccès de ses expériences. Le ballon de Giffard ne constitua pas moins un progrès digne d'être signalé.

3° DUPUY DE LÔME. — 1872.

Vingt ans après, l'éminent ingénieur des constructions navales fut chargé, en 1870, par le gouvernement de la Défense nationale, de construire un aérostat destiné à permettre de rentrer en venant de province et en passant au-dessus des lignes prussiennes dans le camp retranché de Paris. Ce ballon [2] devait sortir de Paris, comme tous les autres, et atterrir en pays ami. Là, on devait le regonfler, choisir pour une nouvelle ascension un jour où le vent porterait à peu près dans la direction de la capitale, et, grâce à l'appareil propulseur, dévier à droite ou à gauche de la direction du vent, de manière à revenir au-dessus du camp retranché où l'on opérerait la descente. Les difficultés d'une construction au milieu de Paris assiégé, empêchèrent la réalisation de ce projet en temps utile et l'appareil ne put être achevé qu'en 1872.

Comme Meusnier, Dupuy de Lôme adopta la forme allongée, le ballonnet et l'hélice. Il simplifia la construction du ballonnet qui fut très allégé sans perdre de son efficacité. Mais, à l'inverse de Giffard, il employa comme moteur la force humaine. On peut s'expliquer ce choix par le but spécial que se proposait l'auteur, dont l'ambition se bornait à s'écarter du lit du vent, sans prétendre à le remonter. C'est évidemment un des défauts de l'appareil. Son principal mérite réside dans l'emploi d'une chemise substituée au filet et dans l'heureuse disposition de la suspension, grâce à laquelle la nacelle et le ballon forment un tout solidaire, malgré l'emploi exclusif de cordages flexibles pour les relier l'un a l'autre.

Outre l'aquarelle du tableau d'ensemble, le ballon de Dupuy de Lôme est représenté à l'exposition par un fragment de son étoffe placé dans une vitrine et par sa nacelle, munie de son hélice suspendue à la toiture.

4° HAENLEIN. — 1873.

Cet aérostat [1] construit à Vienne par un ingénieur autrichien peu de temps après celui de Dupuy de Lôme, ne put malheureusement pas exécuter d'ascension. Les crédits dont disposait l'auteur ne lui permirent pas de le gonfler au gaz hydrogène, et avec le gaz d'éclairage dont la force ascensionnelle est beaucoup moindre il ne put s'élever. Cet appareil, construit sur les principes rationnels de Meusnier, présente des dispositions bien étudiées; son caractère spécial réside dans l'emploi, pour actionner l'hélice, d'un moteur à gaz, alimenté par le gaz du ballon lui-même.

5° TISSANDIER. — 1883-84.

Le ballon de MM. Tissandier frères [2] est, comme les précédents, construit suivant les principes de Meusnier, mais sans ballonnet. Son principal mérite consiste dans l'emploi d'un moteur électrique actionné malheureusement par une pile insuffisante.

6° BALLON « LA FRANCE ». — 1884-87.

Malgré leur valeur incontestable, les tentatives qui précèdent occupèrent assez peu l'attention du public. Il n'en fut pas de même lorsque les journaux et bientôt après, l'Académie des sciences, annoncèrent que le 9 août 1884 un ballon parti de Chalais y était revenu après un parcours de plusieurs kilomètres. Tout le monde put comprendre en effet, que si le vent avait favorisé la marche du navire aérien pendant une partie de sa course, il l'avait forcément gênée pendant l'autre partie ; c'était donc en vertu de sa force motrice et de son mécanisme que l'aérostat était revenu à son point de départ. Cette première expérience fut suivie, dans le courant des années 84 et 85, de six autres, et, sur sept voyages, le ballon revint cinq fois à son point de départ. Ces résultats qui n'avaient jamais été obtenus auparavant et qui ne l'ont pas été depuis, étaient bien de nature à frapper l'attention générale, et sur la question de la navigation aérienne, l'opinion publique fut complètement retournée; personne aujourd'hui n'ose nier la possibilité d'une solution pratique : on n'entend plus répéter cet aphorisme « on ne peut se diriger dans l'air parce qu'on n'a pas de point d'appui », ni aucune des inepties de ce genre qui avaient autrefois le privilège de passer pour des axiomes. On sait aujourd'hui que les ballons peuvent être dirigés et que la solution définitive du problème est une question de plus ou de moins. Certes, il y a loin du ballon « la France » à un navire aérien faisant le service régulier de Paris à Tombouctou, mais il y a peut-être plus loin encore entre la première machine de Stephenson, remorquant à la vitesse de 5 kilomètres à l'heure, quel-

1. Désigné sur la gravure par deux oiseaux au vol.
2. Désigné sur notre gravure par trois oiseaux au vol.

1. Désigné sur la gravure par 4 oiseaux au vol.
2. Désigné par 5 oiseaux au vol.



LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION. — LE PAIN, GROUPE DE MARBRE DE M. ALBERT LEFEUVRE.



LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION. — PARMENTIER, STATUE PLATRE, PAR M. ALFRED GAUDEZ.

ques wagons de houille et les locomotives qui dévorent ne quelques heures le trajet de Paris à Marseille, ou bien entre le bateau du marquis de Jouffroy remontant péniblement la Saône, et les transatlantiques ou les cuirassés d'escadre.

C'est donc avec justice que le nom du capitaine Ch. Renard, inconnu la veille, devint immédiatement populaire. Son principal collaborateur, le capitaine A. Krebs [1], participa à cette notoriété.

Quelles sont maintenant les particularités du ballon « la France »? Quels sont les mystérieux procédés, grâce auxquels on a obtenu des résultats si supérieurs à ceux des tentatives précédentes? Le public aime en général les formules simples et croit que toute invention réside dans un secret merveilleux, dont la recette tient en quelques mots. Il est rare qu'il en soit ainsi. Dans le cas qui nous occupe, il faut chercher une des causes de la réussite dans un ensemble de dispositions heureuses et bien étudiées. Les travaux exécutés à Chalais pour les ballons libres et captifs avaient admirablement préparé le directeur et tout le personnel de l'établissement à la conception et à l'exécution des agrès délicats dont se compose le ballon dirigeable. Les méthodes employées pour la fabrication des ballons ordinaires et pour celles de leurs agrès en cordages furent adoptées pour le ballon « la France ». A Meusnier on emprunta les principes fondamentaux de la forme allongée, du ballonnet et de l'hélice; à Dupuy de Lôme la construction simple et légère du ballonnet, la chemise et les principes de sa suspension; comme Giffard, Haenlein et Tissandier, on actionna l'hélice par un moteur, et à l'instar de ce dernier on choisit le moteur électrique, et tout cela fut combiné, étudié en détails et exécuté avec un soin minutieux. Mais, on n'a donc rien fait de nouveau, direz-vous? Loin de là, et nous arrivons maintenant aux innovations caractéristiques. Des dispositions spéciales, que leur auteur n'a pas encore publiées, permirent d'assurer la stabilité du ballon malgré la tendance au tangage, résultat d'un allongement de 6 fois le diamètre. L'hélice et le gouvernail furent construits d'une façon légère, mais absolument rigides, et des procédés particuliers furent adoptés pour leur permettre d'obéir instantanément à la volonté du pilote et de forcer la nacelle et le ballon, qui ne forment qu'un tout solidaire, à céder immédiatement à leur impulsion. Enfin, et c'est là le point capital et essentiel, grâce à une pile spéciale inventée par le commandant Ch. Renard [2], pile très puissante sous un faible poids, le ballon « la France » put, contrairement à ses devanciers, disposer d'une force motrice de 9 à 10 chevaux, et atteindre une vitesse propre de 6m,50 par seconde, soit environ 13 nœuds, c'est-à-dire une vitesse que les bateaux à vapeur n'ont obtenue que depuis un petit nombre d'années.

Tels sont les résultats atteints au moyen de cet aérostat qui restera, dans l'histoire de la navigation aérienne, le premier engin ayant réalisé le grand problème.

Le ballon « la France » figure à l'Exposition sous plusieurs formes; outre l'aquarelle du tableau d'ensemble reproduite dans notre gravure [1], il est représenté sous différents aspects par des photographies et deux tableaux à l'huile; des légendes explicatives et la carte des voyages exécutés par l'aérostat complètent ces enseignements, mais mieux que tout cela, le visiteur peut examiner en détail l'appareil lui-même, exposé tout entier tel qu'il était lors de ses derniers voyages, sauf la partie supérieure du ballon proprement dit qui sort des limites du bâtiment.

1. Actuellement capitaine ingénieur aux sapeurs-pompiers de Paris.

2. Représentée dans une gravure de cet article et exposée montée dans la nacelle de « la France » et démontée dans une vitrine.

III

Telle est l'exposition de l'Aérostation militaire. Nous n'avons pas à en faire l'éloge et la description qui précède justifiera aux yeux de nos lecteurs l'empressement du public à la visiter.

L'installation d'une pareille exposition était assez difficile; mais qu'était-ce en comparaison du travail nécessaire pour imaginer et construire le matériel exposé? Cette installation n'en fait pas moins honneur au commandant Ch. Renard qui en a eu la direction et à ses collaborateurs dont il serait injuste de ne pas nommer les principaux. Le capitaine Paul Renard fut chargé de la partie aérostatique, le capitaine Georget de la partie électrique et mécanique, et le capitaine Jullien [2] eut à s'occuper spécialement de la partie décorative, cartes, dessins, tableaux, etc. ; il fut en outre chargé de coordonner tous les efforts et de remplir dans l'intérieur du pavillon, le rôle d'un comité d'installation. L'opération la plus difficile fut la mise en place du ballon « la France » et de sa nacelle. Les photographies exposées en donnent les différentes phases; nous en avons reproduit une des plus pittoresques, le transport de la nacelle à travers les rues de Meudon.

*
* *

Avant de terminer ce long article, il est indispensable de répondre à une objection que nous avons souvent entendu formuler. Comment se fait-il, disait-on, qu'on expose les secrets de notre matériel de guerre? Veut-on donc les révéler à l'étranger?

La question est assez délicate, et comme dans beaucoup d'autres cas, on se trouve en présence de considérations contradictoires. Si, d'une part, il importe au pays de conserver le secret de nos procédés militaires, d'autre part il y a intérêt à tenir le public au courant de ce qui se fait, afin de lui inspirer une confiance justifiée en notre matériel de guerre et de donner à ceux qui l'on inventé ou perfectionné, la satisfaction légitime de voir leurs travaux connus et appréciés. Il y a une juste part à faire à ces deux tendances opposées ; ce soin a été confié à la Commission militaire de l'Exposition présidée par le général Coste et composée principalement d'officiers de toutes armes. Le programme de l'exposition militaire, dont l'aérostation fait partie, a été approuvé par cette Commission et par le Ministre de la Guerre. On peut donc être assuré qu'aucun secret, de nature à compromettre les intérêts du pays, n'a pu être révélé. C'est la première réponse que nous ferons à cette objection.

Nous pouvons en faire une autre spéciale à l'Aérostation

1. Six oiseaux au vol accompagnent le ballon.

2. Ancien lieutenant à la compagnie d'aérostiers du Tonkin.

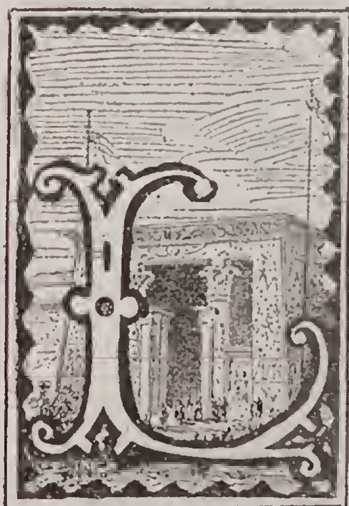
militaire. On a pu remarquer dans ce qui précède, que les plus récents objets exposés remontent à quatre ou cinq ans. On peut être persuadé que, depuis cette époque, on n'est pas resté inactif à Chalais. Les derniers perfectionnements les plus importants ne figurent donc pas à l'exposition, et tout ce qui s'y trouve était connu d'une manière plus ou moins parfaite, des gens qui avaient intérêt à se tenir au courant de ces questions. A ceux-là l'exposition n'a rien appris de bien nouveau.

Les visiteurs peuvent donc admirer en paix cette belle installation, sans qu'aucun souci vienne assombrir leur satisfaction et inquiéter leur patriotisme.

Nota. — Depuis que cet article a été composé, le Jury des récompenses a fait connaître ses décisions. Un grand prix décerné au commandant Ch. Renard, deux médailles d'argent, deux médailles de bronze et trois mentions honorables attribuées au personnel de l'établissement de Chalais ont montré que le Jury avait ratifié l'opinion du public et apprécié comme lui l'exposition du service de l'aérostation militaire.

Émile Rouxelle.

PORTE DE LA BIJOUTERIE



La première porte que l'on trouve à gauche, en entrant dans la galerie de trente mètres, est celle de la classe 37, comprenant la joaillerie et la bijouterie.

Elle n'a pas grand caractère. Partagée en deux baies, dont l'une est occupée par une panoplie et une vitrine de bijoux de théâtre, elle n'offre guère de relief avec ses pilastres carrés en marbres variés et trop lourdement chargés d'or, aussi bien à la base qu'aux chapiteaux.

La panoplie et la vitrine extérieure se détachent sur une draperie tendue, rouge, qui écrase de sa note lie de vin tout l'ensemble assez clair; il eût été à souhaiter que cette draperie disparût. Mais elle a cette utilité de fermer un petit salon qui précède l'exposition des bijoux et occupe la largeur d'une des baies. Dans ce salon on a exposé des tentures. La profondeur du salon est également celle d'un vestibule qui conduit de la façade à une forte grille de fer qui ferme l'exposition de joaillerie, ce qui se comprend assez, la valeur des objets exposés justifiant toutes les mesures de sécurité. Ce n'est cependant pas à titre de gardiens des trésors qu'ont été plantés les deux ou trois hommes d'armes, sous forme d'armures vides, qui garnissent le vestibule, qui, probablement pour mieux faire valoir les trésors de la bijouterie, est d'une ornementation très sévère, quoique tout un pan soit occupé par une magnifique tapisserie d'Aubusson, *Psyché dans le palais de l'Amour*, d'après Boucher.

Henry Anry.

DEUX SCULPTURES



Nous donnons aujourd'hui la reproduction de deux sculptures intéressantes qui figurent avec distinction à l'exposition décennale de l'art français.

Le *Parmentier* de M. Adrien Gaudez parut au Salon de 1886, et appartient au Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, qui le donnera probablement à quelque musée de province.

Quant au groupe de M. Albert Lefeuvre, représentant une mère coupant du pain à ses enfants, et qui est du même salon, il appartient à la ville de Parthenay.

LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION

Autriche-Hongrie



Il y a 124 tableaux à l'huile, 10 pastels, 3 gouaches, 2 dessins et 18 sculptures dans la section austro-hongroise; c'est assez dire que cette exposition est loin d'avoir l'importance de celle de 1867, ou même de 1878.

Mais si incomplète qu'elle soit, elle est encore fort intéressante; par exemple, il n'y faut pas chercher beaucoup d'originalité, par la raison que la plupart des peintres qui ont exposé sont plus ou moins parisianisés par leurs succès ou par leurs études, et que c'est l'influence française qui domine.

Voulez-vous excepter M. de Munkacsy? Je le veux bien, d'autant que c'est le plus gros bonnet de la section, et d'ailleurs un maître, dont le talent peut ne pas plaire à tout le monde, ce qui ne l'empêche pas d'être indiscutable.

Non, M. de Munkacsy ne peint pas français, mais il peint cependant comme un Français du XVIIe siècle, le Valentin, qui d'ailleurs n'était guère qu'un imitateur adouci de Michel-Ange de Caravage.

L'auteur du *Christ au Calvaire* et du *Christ devant Pilate*, qui sont deux des *great attraction* de la section autrichienne, n'accentue pas ce que les Italiens appelaient la *maniera forte* de Caravage, mais il a tout son réalisme et d'autant plus apparent que l'artiste paraît plus préoccupé de la couleur locale et de la vérité historique du costume, — je ne dis point cela pour son Christ, dont la robe de chambre blanche n'est d'aucune époque et manque absolument de grâce.

Du reste, ce Christ n'a pas la moindre poésie; le peintre, trop préoccupé de reproduire la nature, en a fait le portrait du modèle qui a posé devant lui et ce modèle n'était pas beau.

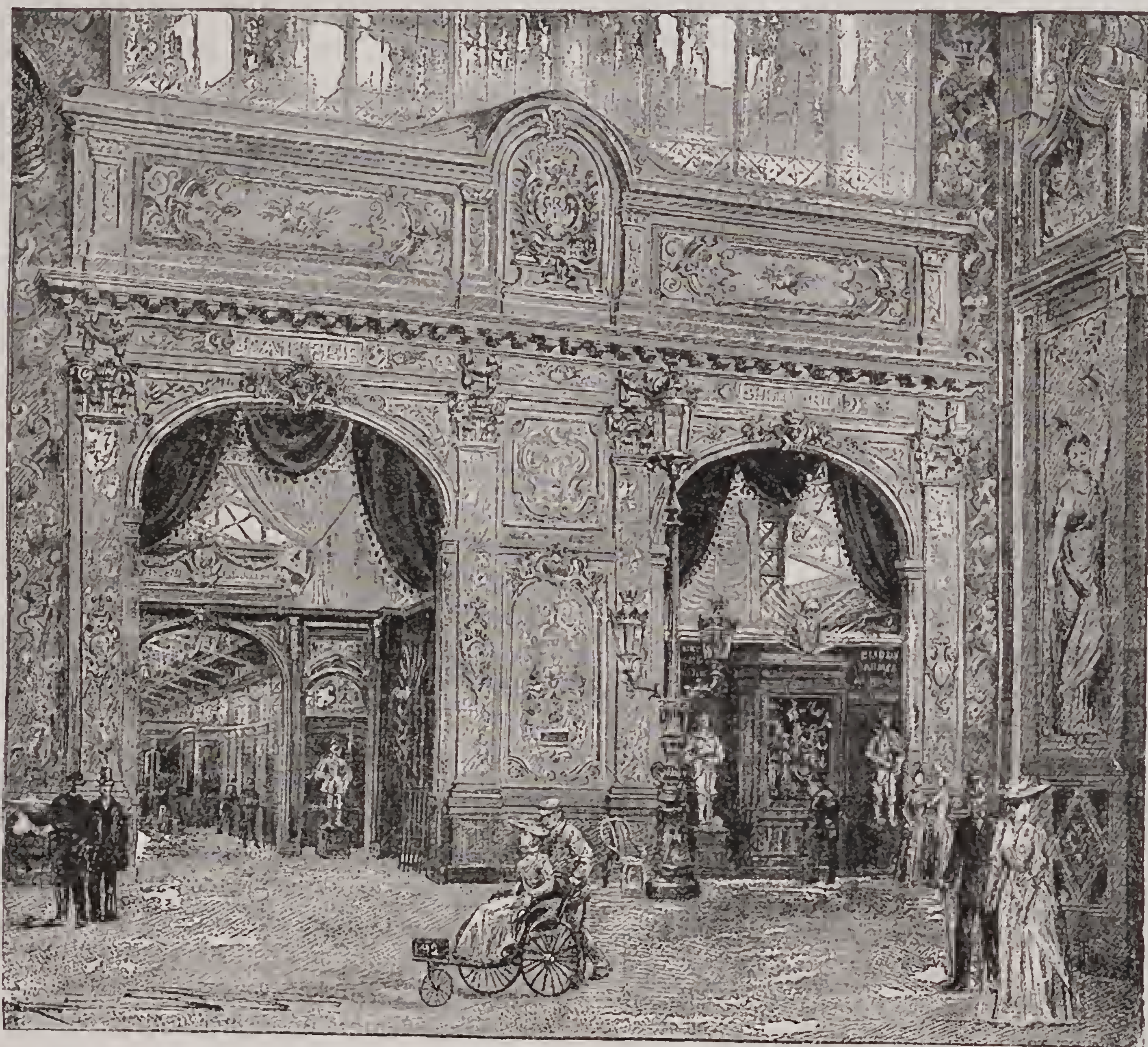
Il faut croire qu'aucun des modèles employés par M. de Munkacsy n'était doué d'une figure passable, car tous les personnages de ses tableaux et particulièrement les Juifs, sont affreux. Ici les adeptes de la fameuse théorie « le laid c'est le beau » sont à leur affaire; pour moi, cela

me gêne beaucoup, et ne pouvant disposer de la place qu'il me faudrait pour expliquer pourquoi ces deux tableaux ne me satisfont pas complètement, je dirai seulement qu'ils sont d'une haute valeur, bien qu'inégale, car je mets le *Christ devant Pilate* fort au-dessus du *Christ au Calvaire*, mais vu leur manque de noblesse, leur défaut complet d'idéal, je ne saurais les considérer comme de la peinture sacrée.

Je n'ajoute pas, — comme l'a dit M. Alphonse de Calonne, — que c'est de la peinture antisémitique, mais ce n'est pas l'envie qui m'en manque.

Les deux immenses toiles de M. de Munkacsy ne sont pas les seuls tableaux emporte-pièce de la section, il y en a encore au moins cinq; le plus original est le *Kosciusko après la bataille de Raclavice* de M. Matejko, peintre polonais (de Cracovie) qui, malgré ses succès en France (médaille d'honneur en 1878) est resté tout à fait exotique.

Il aurait peut-être mieux valu pour lui qu'il s'inspirât un peu de nos maîtres, car avec beaucoup de talent, il lui manque une chose, la science de la perspective, ou le courage des sacrifices nécessaires; ses personnages de second



Galerie de trente mètres. — Porte de la Bijouterie.

plan sont aussi grands, aussi en lumière que ceux du premier, quelques-uns davantage, car au papillotage des couleurs, aussi vives que variées, dont sont habillés les combattants. M. Matejko a cru devoir ajouter un effet de soleil, non moins brutal que tout le reste, qui rougit les sapins du fond.

A cela près, il y a dans cette immense toile beaucoup de couleur, beaucoup de mouvement, peut-être même trop, car il n'y a point d'unité d'action et au milieu des groupes du premier plan, on est obligé de chercher le héros.

Plus sage dans sa violence, est la *Défenestration de Prague* de M. Brozik, dont on ne connaissait guère que des peintures de genre et de mœurs familières, et qui en a du reste exposé quelques-unes.

Tout le monde, ou à peu près, sait ce que c'est que cette défenestration, mais ceux qui ne ne le savent pas peuvent l'apprendre par l'explication suivante, placée au bas du tableau :

« L'empereur Mathias ayant violé les privilèges des protestants, les mécontents des États de Bohême, guidés par le comte de Thurn, se présentèrent en armes au château du Hradschine à Prague, résidence des conseillers impériaux Martinitz et Slawata; ces derniers, ayant refusé de souscrire à leurs demandes, furent précipités par la fenêtre avec leur secrétaire, ces actes de violence furent le signal de la guerre de Trente ans (23 mai 1618). »

Des notices de ce genre sont loin d'être inutiles dans les expositions et s'il y en avait au bas des grands tableaux de la section espagnole on les comprendrait beaucoup mieux.

Pour celui-ci, on le comprend au premier coup d'œil,

grâce à l'ordonnance très claire de la composition, et de plus, on l'admire, car c'est une belle peinture qui, sans être un chef-d'œuvre, a toutes les qualités de la peinture historique qui sait s'affranchir des trivialités du modernisme.

Les trois autres grands tableaux historiques ont été consacrés par M. Jules de Payer à la perte de l'Expédition de sir John Franklin au Pôle Nord, l'auteur était bien à son aise pour peindre cette aventure contemporaine dont



Portrait de sa femme, par M. Weisse.

personne n'a jamais connu les détails, mais il n'en a pas abusé et s'il a produit des compositions assez dramatiques pour arrêter la foule, assez savantes pour gagner une première médaille, il aurait pu faire bien plus empoignant.

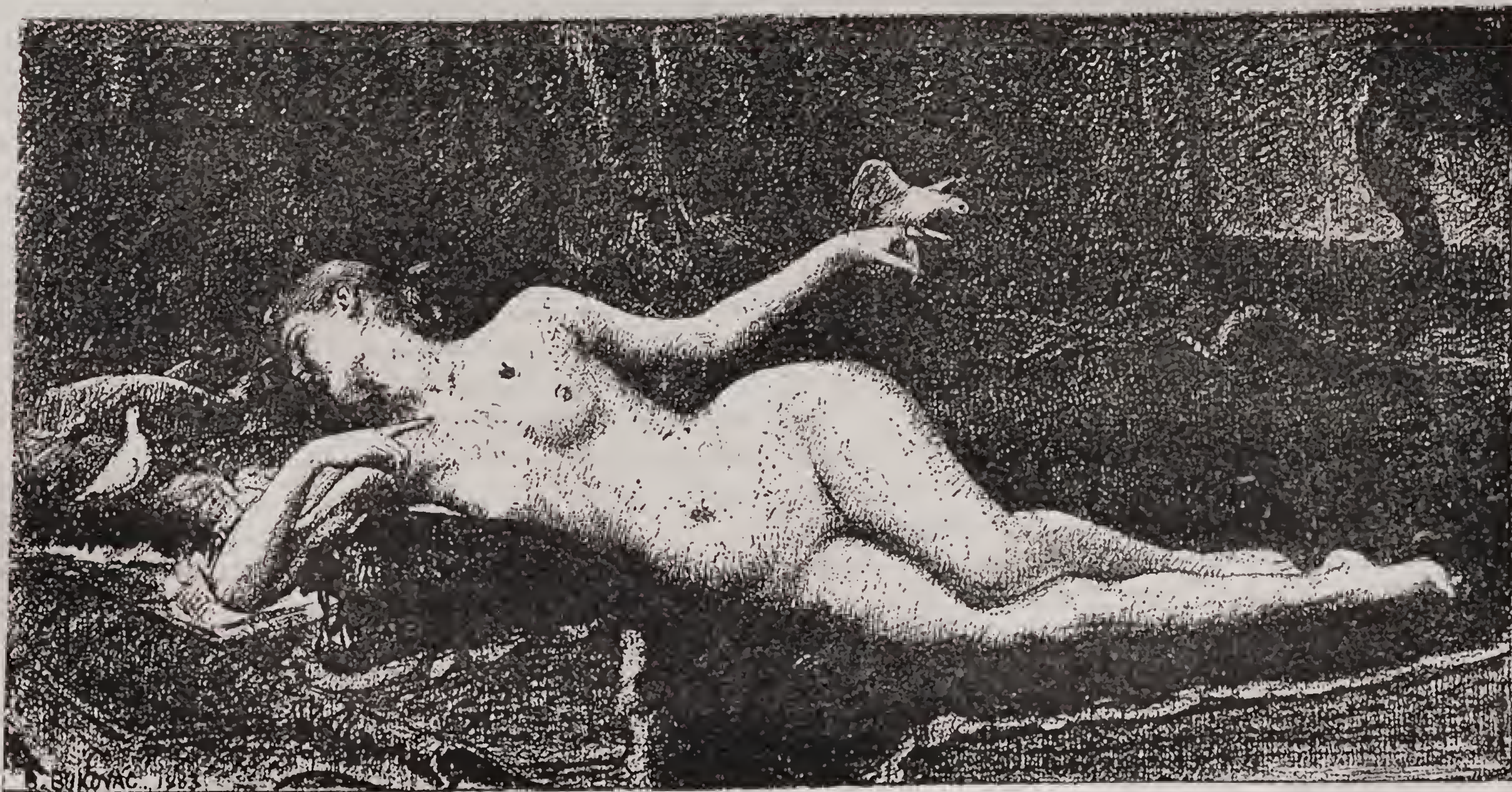
Nous en trouverons dans les toiles de grandeur moyenne, d'abord le héros mourant dans les bras de la Walkyrie. Il est vrai que cette toile est de Hans Makart, le triomphateur de 1878, que la mort a mis hors concours, mais dont l'influence est très sensible dans les tableaux des artistes viennois, et surtout dans les portraits.

Citons ensuite le *Baiser de la vague* de M. Wertheimer,



Marchande de volailles, par Pettenkofen.

bien que cette toile soit plus fantastique qu'historique, ce que l'on peut dire aussi de l'*Ahasverus* de M. Adolphe Hirschel, qui est également de grand effet, il est vrai que



La Nymphe des bois, par M. Blaise Bukovac.

cet artiste a aussi la *peste à Rome*, qui est bien plus historique puisque la scène se passe au Forum en l'année 590; très bien peint ce tableau, où les figures abondent, surtout la partie monumentale dont l'architecture est admirablement rendue en trompe-l'œil, seulement les monuments du Forum, qui sont peut-être bien un peu l'un sur l'autre, sont peints exactement comme l'artiste a pu les voir; ruinés, culottés par le temps, envahis par la végétation parasite, tandis que les personnages qui font une procession dans le Forum, au milieu des cadavres de pestiférés, sont des premiers siècles de notre ère.

Je classerai M. Albert Hynais parmi les peintres d'histoire, bien qu'il n'ait exposé, outre deux beaux portraits à l'huile et deux au pastel, que des peintures décoratives et allégoriques, mais elles sont charmantes, d'un dessin léger et élégant, d'une couleur claire et harmonieuse, qui rappelle nos aimables petits maîtres du XVIIIe siècle.

Aussi les *Ecueils de Charybde* que M. Knupfer a peuplé de sirènes, qui lui ont permis de faire de jolies études de nu; mais je glisserai sur *En fuite*, de M. Revesz, qui en nous montrant les honveds fuyant après la bataille de Vilagos en 1849, n'a fait qu'une scène d'intérieur, quoiqu'il nous les représente à table et recueillis par des paysans.

Elles ne sont point rares les scènes d'intérieur dans la section autrichienne, et l'on peut citer avec l'atelier d'artiste de M. Rippel Ronay, les *Jongleurs de couteaux* de



La *Veuve du pêcheur*, par M. Alfred Schlomka.

M. Louza, les *Jeunes filles épluchant des pommes de terre* de M. Csok, et l'*Acte de complaisance* de M. Mathias Smidt, qui n'a pas montré grande complaisance pour nous, ni grand souci de sa réputation, en ne nous envoyant que cette petite toile, car c'est un artiste fécond et spirituel, qui aurait pu avoir un succès à l'Exposition avec une faible partie seulement des tableaux que je connais de lui.

Mais la plus amusante de toutes est la *Lune de miel*, dont M. de Margitay a peint précisément le contre-pied, avec l'inévitable belle-mère qui arrive au moment d'une scène, et la bonne qui rit, en desservant un dîner que personne n'a voulu manger.

C'est là, si l'on veut, de la peinture de genre, fort bien représentée par M. Charlemont, qui malgré les dimensions extraordinaires de ses *Pages*, n'est point un peintre d'histoire; il est vrai, que par la façon patiente et brillante dont il a repeint cette grande toile, qui avait figuré à l'un de nos salons, où elle avait un aspect de tapisserie, il a prouvé qu'il pouvait le devenir, au moins par l'exécution, comme son exposition, très variée, et qui compte encore une douzaine de tableaux de chevalet, dont trois portraits, prouve qu'il n'a pas encore trouvé sa spécialité. Sa *Hollandaise* et le pendant, l'*Éplucheuse de pommes de terre*, sont dans la manière de Metzu, son *Jeu d'échecs*, le *Marabout*, dans le genre de Meissonier, le *Gardien du sérail* confine à la manière de Gérôme, comme la rue Tabanine à Tunis, mais la *Danseuse*, d'une facture plus originale, si l'on veut, n'est pas précisément recommandable.

M. Bukovac est aussi un éclectique et a exposé deux portraits d'hommes, un type de femme dalmate, un paysage animé de la forêt de Fontainebleau et deux études de nu : la *Nymphe des bois*, qui est couchée, et le *Printemps de la vie*, jeune fille que l'on ne voit qu'à mi-corps, voilée d'une gaze violette sur un fond vert; c'est bizarre comme palette, mais c'est très joli.

Pour les scènes de mœurs en plein air, la plus grande, elle est même trop grande, est la *Veuve du pêcheur*, qui a valu une troisième médaille à M. Schlomska; la plus gaie

est la *Procession de la Fête-Dieu en Bohême*, qui a fait avoir une seconde médaille à M. Sochor; la *Noce en Hongrie* de M. Ebner, n'est point à dédaigner non plus, malgré son coloris un peu trop ensoleillé, mais les plus intéressantes sont celles de Auguste de Pettenkofen, qui n'ont obtenu aucune récompense parce que l'auteur est mort cette année.

Il est vrai que par sa *Marchande de volailles*, il se rapproche plus des peintres de genre; par son *Village de Hongrie*, qui n'est point au catalogue et qui a été prêté par M. Gustave Dreyfus, il est plus paysagiste; et que par ses *Chevaux à l'abreuvoir*, le plus grand de ses tableaux, comme par son marché aux chevaux et son marché à Szolnok, il prend rang parmi les animaliers, tout de suite après M. Othon de Thoren, mort lui aussi, mais depuis l'ouverture de l'Exposition, et qui a là sept toiles, études d'après nature que l'on connaît pour les avoir vues dans les salons de ces dernières années.



La Herse, par Othon de Thoren.

C'est parmi les animaliers, malgré sa propension au fantastique et les titres historiques de ses tableaux, qu'il faut compter M. Wertheimer, car le César dont il nous fait voir la mort, est un lion qui rend le dernier soupir dans une ménagerie, et il n'a peint les ruines de Persépolis que pour nous faire montrer des lions qui se promènent dedans au clair de la lune.

M. Russ, qui nous présente Mlle Lenska faisant de la haute école sur un joli cheval blanc, est bien aussi un animalier, à moins qu'on ne le considère comme un portraitiste, pour la ressemblance de son écuyère.

Pas très nombreux les portraitistes, j'entends de ceux qui n'ont exposé que des portraits; pas très remarquables non plus et je ne vois guère à citer que : M. Borovitz dont les deux toiles tout à fait remarquables, ne sont point cataloguées; M. Melnick dont les deux tableaux semblent indiquer la spécialité des portraits d'enfants; M. de Pidoll qui a exposé les très amusants portraits d'une famille : la mère, un bébé et six enfants en bleu clair alignés autour d'une table, dont les pieds sont coupés par le cadre. M. Bruk-Lajos qui, sous le titre de *Le Quatuor*, nous montre les portraits de quatre musiciens célèbres dans l'exercice de leurs fonctions, et aussi M. Axentoviez dont les pastels sont excellents.

Si l'on range les études dans la catégorie des portraits, il ne faut pas oublier ici la *Transteverine* de M. Giovanni Rota, qui montre ses dents dans un éclat de rire, ni dans les pastels, les trois allégories de M. Rejzner qui a présenté le matin, le midi et le soir, par trois jolies femmes nues, dont les carnations claires ressortent sur des fonds variés, un peu crus peut-être, mais dont l'effet est charmant.

Le paysage n'a pas des représentants très nombreux dans la section austro-hongroise, mais ils sont choisis, à commencer par M. Ribarz, qui a eu une première médaille, et M. Eugène Jettel, qui n'en n'a pas eu parce qu'il était hors concours.

Le premier a dix toiles très intéressantes et très variées dont deux panneaux décoratifs délicieux; le second n'en a que six et une gouache, mais sauf le troupeau de moutons, moins réussi que les autres, tous sont charmants, surtout les petits : la *Chaumière* et la *Route de la Meulière*, à Cayeux; car les cinq sixièmes des tableaux de ces deux artistes sont des paysages français.

Ceux de Mlle Tina Blau sont bien autrichiens, mais cela n'excuse pas leurs couleurs violentes, d'autant que M. Obermuller a exposé deux vues de Bavière d'une tonalité beaucoup plus douce, beaucoup plus aimable, et que M. de Spanyi Béla nous montre là, sous prétexte de cigognes, deux paysages à ciel gris tout à fait délicieux

Un peu violent de couleur est aussi le paysage italien de M. Unterberger, mais il s'agit de la route de Monréale à Palerme, vue en plein soleil, et c'est une circonstance très atténuante.

Violents aussi les paysages de M. Théodore de Hœrmann; mais il y a un incendie la nuit, et un clair de lune dont on ne voit pas la lune : ce qui n'est pas indispensable, du reste, car lorsqu'on représente un clerc de notaire, on ne voit pas le notaire, n'est-ce pas?

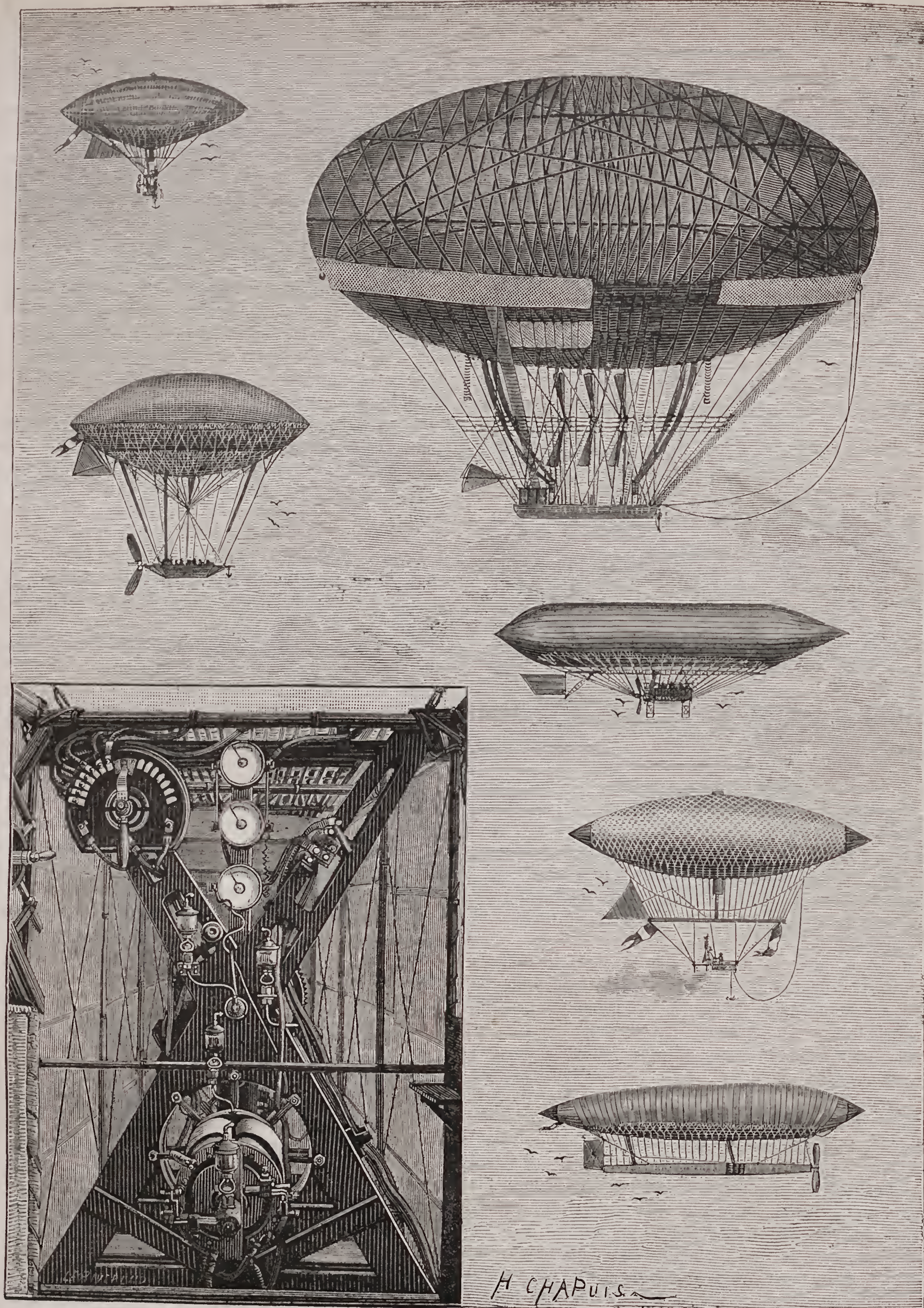
Je classerai parmi les paysages les *Pêcheurs dans les lagunes de Venise*, de M. Hofer; car il n'y a point d'autres marines dans l'exposition austro-hongroise.

Ce qui ne l'empêche pas, comme on l'a vu par mon laborieux procès-verbal, d'être très variée, et, comme on a pu s'en convaincre en la visitant, d'être, non la meilleure de toutes les sections étrangères, parce que son ensemble est insuffisant, mais de renfermer les peintures les plus importantes que les étrangers aient envoyées à notre Exposition universelle.

LUCIEN HUARD.

L'Éditeur-Gérant : L. BOULANGER.
Papier des Papeteries Firmin-Didot et Cie, 2, rue de Beaune, Paris

Imprimerie Charaire et fils, à Sceaux.



Les essais de navigation aérienne : — 1. Meusnier. — 2. Giffard. — 3. Dupuy de Lôme. — 4. Haenlein. — 5. Tissandier.
6. Ballon *la France*. — Intérieur de la nacelle de la *France*.



Les Beaux-Arts a l'Exposition. — UN REPAS DE NOCE A YPORT, tableau de M. Fourié.

Supplément du n° 40 du Livre d'Or de l'Exposition. — 5 novembre 1889.

LA RÉPUBLIQUE DE L'URUGUAY



Le pavillon de l'Uruguay est une vaste construction en fer et vitres. Le jour y entre partout à l'aise, le plafond même est également vitré. A l'intérieur une large galerie occupe les quatre côtés de l'édifice. Au rez-de-chaussée, à droite, il y a une importante exposition de laines. Nous verrons, en effet, que la principale industrie du pays consiste dans l'élevage des bêtes à laines, des bêtes à cornes, des mules et des chevaux. Par le croi-

sement avec les béliers de race française, la qualité de la laine a été bien améliorée. C'est ainsi que les laines de la Plata, et surtout celle de l'Uruguay, sont très recherchées.

A côté, les vitrines contenant les échantillons de soie sont aussi très intéressantes. Il y a là, les cocons, les soies brutes, les soies teintes. Cette nouvelle industrie s'annonce pour le pays très favorablement.

Deux gros pains de Gruyère sont disposés dans une élégante vitrine. Aucun fromage n'est certainement aussi bien présenté dans toute l'exposition.

L'école nationale des arts et métiers de Montevideo expose une selle en velours brodé assez jolie.

L'herbier, qui présente toute la flore de la contrée est fait avec un soin tout particulier, et peut être étudié avec beaucoup de profit.

Une vitrine représente les plumes d'autruche et leurs divers emplois : à remarquer de magnifiques plumeaux.

L'exposition des chapeaux de dames est seulement un peu en retard sur nos modes actuelles. En ce moment, nos élégantes arborent des coiffures minuscules, tandis que les chapeaux exposés sont pourvus de plumes majestueuses, comme d'ailleurs on les portait chez nous, il n'y a pas encore bien longtemps.

Les chaussures sont très bien faites et tout à fait parisiennes.

L'exposition des vins, liqueurs, crèmes, crème d'orange particulièrement, vermouth, cognac, rhum, est très satisfaisante. La culture de la vigne prend un grand développement dans la République, grâce aux résultats obtenus par ceux qui en firent les premiers essais il y a quelques années. On compte aujourd'hui 459 hectares, plantés de 2,704,800 ceps de vigne, dit M. Roustau dans son excellent travail de statistique. Ce résultat a été obtenu en quelques années seulement. Bientôt la République n'importera plus de rien. Elle fournira largement sa propre consommation.

Comme dans tous ces pays nouveaux, l'exposition des mines est très riche. Le sol contient des richesses énormes en métaux précieux, en cuivre, fer, etc. en pierre, agathe, cristal de roche, ardoises, pierres calcaires, marbres diversement colorés, qui lutteraient facilement avec les marbres d'Italie et des Pyrénées. Un seul empêchement, toujours le même, nuit beaucoup à l'exploitation, c'est la difficulté des communications. Près de Montevideo, il y a des carrières de granit rouge et bleu en blocs énormes, qui font de superbes monolithes.

L'exposition de parfumerie est assez soignée, ainsi que celle de la ganterie. Il y a surtout une longue paire de gants de dames, avec ornements d'argent qui sont du meilleur goût.

Tout à fait à gauche du rez-de-chaussée, nous trouvons le mobilier scolaire, semblable à celui des États européens. L'État apporte le plus grand soin au développement de l'instruction. Elle est obligatoire dans toute la République et à la charge de l'État, qui fournit les livres et le matériel. Il y a 366 écoles. L'Université est à Montevideo, elle compte 468 étudiants.

La librairie est très bien représentée, tout y est fait avec goût, la reliure même ne laisse rien à désirer.

L'Uruguay est essentiellement pasteur. Les plaines fertiles, aux pâturages magnifiques, sont une très grande richesse pour le pays. Aussi l'exposition des céréales est-elle des plus importantss. Le blé est réputé le meilleur de toute l'Amérique méridionale. Après le blé, la culture la plus considérable est le maïs. Puis viennent les haricots, les pois chiches, les pommes de terre, dont on fait deux récoltes par an, les lentilles, les fèves, on cultive aussi le lin, le tabac, le coton, le millet, les arachides, la luzerne, l'olivier.

L'exposition de cigares, de chocolat, de sellerie riche est très bien présentée.

Au centre du rez-de-chaussée se dresse le petit monument de la fabrique de Fray-Bentos, autrement dit la fabrique d'extrait de viande, système Liebig, sur laquelle nous donnerons quelques détails, car c'est une industrie très curieuse.

La question de l'alimentation a été de tout temps un sujet de préoccupation pour la plupart des pays de notre vieille Europe. On s'est ingénié à remédier à la cherté croissante des substances alimentaires de première nécessité. On a d'abord eu recours au perfectionnement des moyens de transport. En diminuant la durée des parcours, on permettait aux pays lointains de nous faire profiter des produits de leur sol. La science, de son côté, n'est pas restée indifférente à ce grand problème et elle a contribué pour une large part à mettre à notre portée des richesses autrefois perdues pour l'Europe. C'est ainsi que l'illustre chimiste J. V. Liebig, après de longues études et d'incessantes expériences, découvrait une méthode pratique de fabriquer un extrait de viande et d'utiliser ainsi sous une forme peu volumineuse et très concentrée, les sucs de la viande des innombrables troupeaux qui paissent dans les plaines de l'Uruguay.

Dans le début, la fabrication de cet extrait n'atteignit qu'une importance limitée. Le prix élevé de ce produit, qui était alors de 25 à 30 francs la livre, en rendait l'emploi difficile pour les usages de la cuisine, et ce n'est que longtemps après, en 1865, que la Compagnie Liebig fut fondée à Londres au capital de 12 millions versés, pour exploiter en grand, avec la coopération de Liebig, cette importante découverte. Depuis lors, la consommation de ce produit a augmenté d'année en année, et aujourd'hui l'Extrait Liebig est d'un usage général dans toutes les bonnes cuisines, et son prix relativement réduit le met à la portée de tout le monde.

C'est à Fray-Bentos, aux bords du grand fleuve de l'Uruguay, dans la République de ce nom (Amérique du Sud), que la Compagnie Liebig a établi ses usines de production. Fray-Bentos n'était alors qu'une misérable bourgade composée de quelques huttes. C'est maintenant une importante colonie, qui doit toute sa prospérité aux établissements Liebig, qui emploient un millier d'ouvriers de diverses nationalités, dont les familles sont logées sur place dans les habitations construites par la Compagnie elle-même. Les abatages dans les établissements de Fray-Bentos se chiffrent dans la saison, de décembre à août, par 1,000 à 1,200 bœufs par jour, pour la production de l'Extrait de viande Liebig.

Pour cette importante fabrication, on choisit les meilleurs morceaux de viande, on en détache les os et la graisse, on les introduit dans de vastes engins perfectionnés, où ils

cuisent lentement par la vapeur; puis sous de fortes presses, on en extrait le jus de viande, que l'on prépare ensuite d'après la formule de l'inventeur J. V. Liebig. Le jus ainsi obtenu, très concentré, dépourvu entièrement de graisse et de la gélatine, qui nuiraient à sa parfaite conservation, constitue cette matière brune et épaisse qui est l'Extrait de viande Liebig, bien connu et, dont la consommation se généralise de plus en plus dans le monde entier.

Cette grande industrie n'est possible que dans un pays, comme l'Uruguay, où l'existence d'un nombreux et excellent bétail rend la production de la viande beaucoup moins coûteuse qu'en Europe. Il serait matériellement impossible en France, au prix de la viande fraiche, de songer à produire de véritable Extrait de viande au prix que le vend actuellement la Compagnie Liebig, quand même on connaîtrait les procédés de l'inventeur J. V. Liebig, qui sont la propriété de cette Compagnie, puisqu'il faut trente-quatre livres de bonne viande de bœuf sans os, pour obtenir une livre d'Extrait de viande Liebig.

Depuis sa fondation, il y a maintenant vingt-trois ans, la Compagnie Liebig n'a reculé devant aucun sacrifice, aucun perfectionnement scientifique pour produire une qualité d'extrait irréprochable, toujours égale, se conservant indéfiniment sous tous les climats et défiant toute concurrence. L'extrait de viande Liebig est contrôlé une première fois à Fray-Bentos par le chimiste de l'établissement, il l'est une seconde fois à son arrivée à Anvers par le délégué du baron J. V. Liebig et de ses successeurs, et il n'est livré au commerce que lorsqu'il remplit les conditions d'une fabrication absolument parfaite.

Cette société possède à Fray-Bentos de vastes pâturages à proximité de ses établissements pour y faire reposer le bétail qui lui est amené de toutes les parties du pays. Elle a constamment sous la main une réserve d'environ 40,000 têtes de bétail qui attendent le moment du sacrifice. Depuis son origine, la Compagnie Liebig a abattu dans ses usines de Fray-Bentos plus de 3 millions de bœufs, représentant une valeur de plus de 200 millions de francs.

Nous donnons ces détails parce que, pour bien apprécier la valeur d'un produit de cette sorte, il est nécessaire que le consommateur ait pleine confiance dans sa qualité, qu'il en connaisse l'origine, la fabrication et qu'il soit bien convaincu qu'il n'est que le produit de la viande de toute première qualité et d'un bétail parfaitement sain.

La fabrication de l'Extrait de viande de Liebig, quelle qu'en soit l'importance, ne constitue pas le seul revenu de l'entreprise. Les produits qui s'y rattachent, tels que cuirs salés, suifs, graisse raffinée, langues et viandes conservées, poudre de viande, engrais, etc., etc., donnent dans leur ensemble, un mouvement d'affaires d'une quarantaine de millions de francs par an et occupent de 30 à 40 navires pour cette grande industrie.

S'il n'y a qu'une fabrique d'extrait de viande, il ne manque pas de ces boucheries en grand, où l'on tue les bœufs par milliers et qu'on appelle saladeros, parce que généralement on en sale la viande, dans l'État d'Uruguay qui consomme presque le double de bétail, à cet usage, que la République Argentine. Au dernier recensement on a compté 24 millions de têtes de bétail de toutes espèces, dont plus de 6 millions de bœufs ou vaches, plus de 17 millions de brebis et 11,800 porcs. Et malgré le nombre considérable d'animaux abattus chaque année, pour la consommation et par les saladeros, la population animale va toujours en croissant, on évalue aujourd'hui à 32 millions de têtes de bétail le nombre d'animaux qui paissent dans les pâturages de l'Uruguay. Aussi ne faut-il pas oublier de mentionner les expositions de cuirs, suifs, graisses, poudre de viande, engrais, qui sont les résidus des préparation de ces saladeros, où tous les jours disparaissent des troupeaux entiers.

Au pied de l'escalier de gauche se trouve précisément exposées les tasajo, viandes salées et séchées au soleil. C'est, dit-on, cette viande qui va révolutionner toutes les conserves de l'avenir. Il est vrai que sous un petit volume on peut emporter une provision de chair considérable. A cet état on dirait un morceau de cuir mou, d'un centimètre environ d'épaisseur. Et cette viande se conserverait indéfiniment. Du reste, les peuplades sauvages emploient ce procédé depuis fort longtemps. Les cavaliers emportent ainsi sous leurs selles leurs provisions de bouche. Et comme transport, ce serait bien plus pratique que les procédés frigorifiques.

En montant à la galerie, nous arrivons dans la section des Beaux-Arts. Par exception les tableaux sont dans le pavillon, où sont exposés tous les autres produits. Plusieurs peintures ont obtenu des médailles, la principale représente Jean de Dias découvrant le Rio en 1516. Il eut l'imprudence de débarquer. A peine avait-il posé le pied hors de la barque que lui et sa suite furent massacrés par des sauvages dissimulés derrière les hautes herbes.

A côté des tableaux, sont des collections de droguerie entre autres de quinquinas magnifiques. Les alcaloïdes qu'on en a retiré sont très beaux. Puis l'exposition des mines d'or. Une compagnie française exploite les mines d'or de Cunapiru. Les Anglais ont aussi acheté d'autres mines voisines. Certains minerais contiennent jusqu'à 300 grammes d'or et 700 grammes d'argent par tonnes, d'autres contiennent 178 grammes d'or et 750 grammes d'argent. On retire des pepites d'un assez gros volume. Les cours d'eau qui descendent de la Cochilla-Grande charrient des sables aurifères.

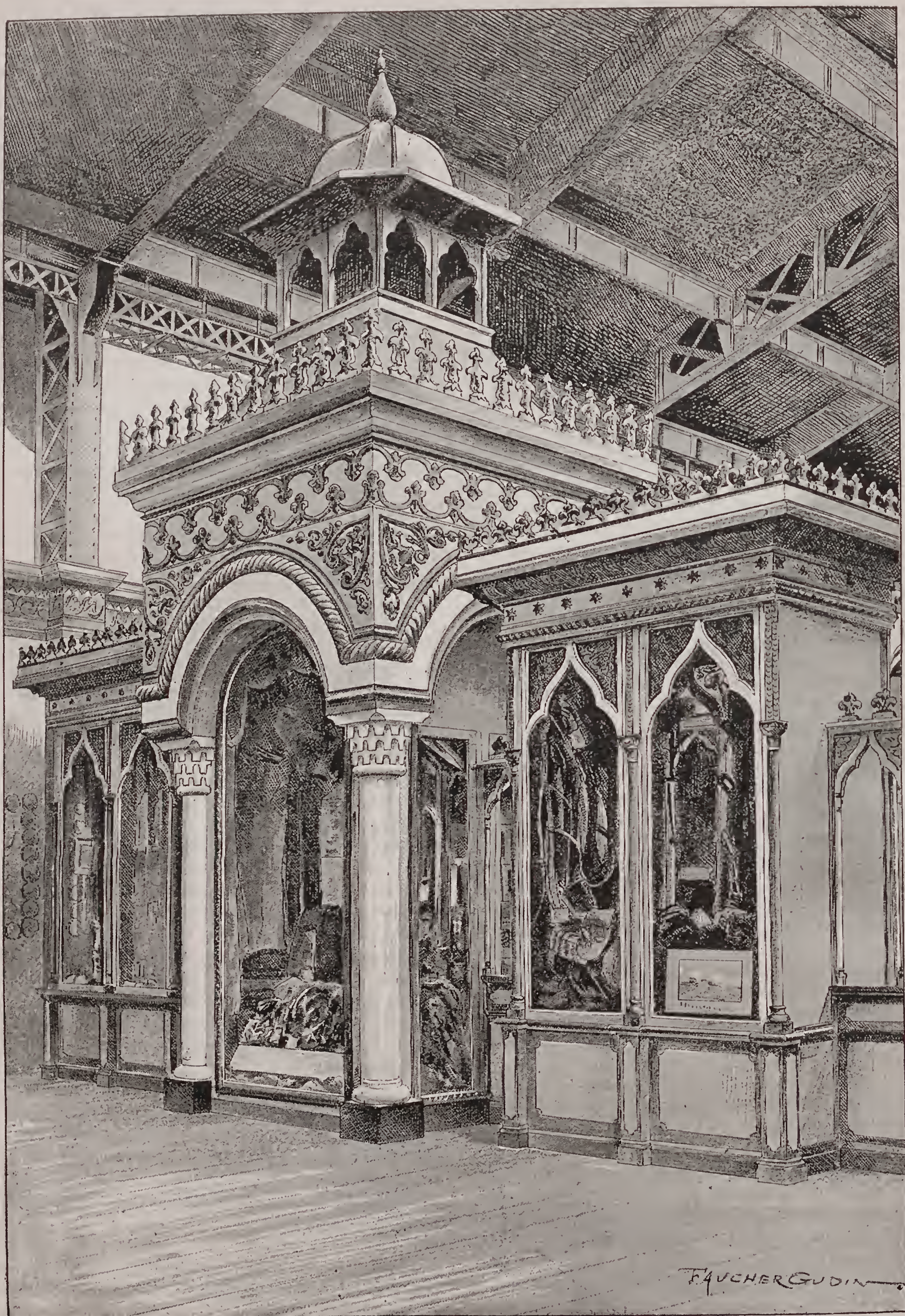
Les photographies exposées sont très belles et ne craignent pas la comparaison avec celles des pays européens.

Quant à la chapellerie pour hommes, nos meilleurs faiseurs parisiens ne font pas mieux.

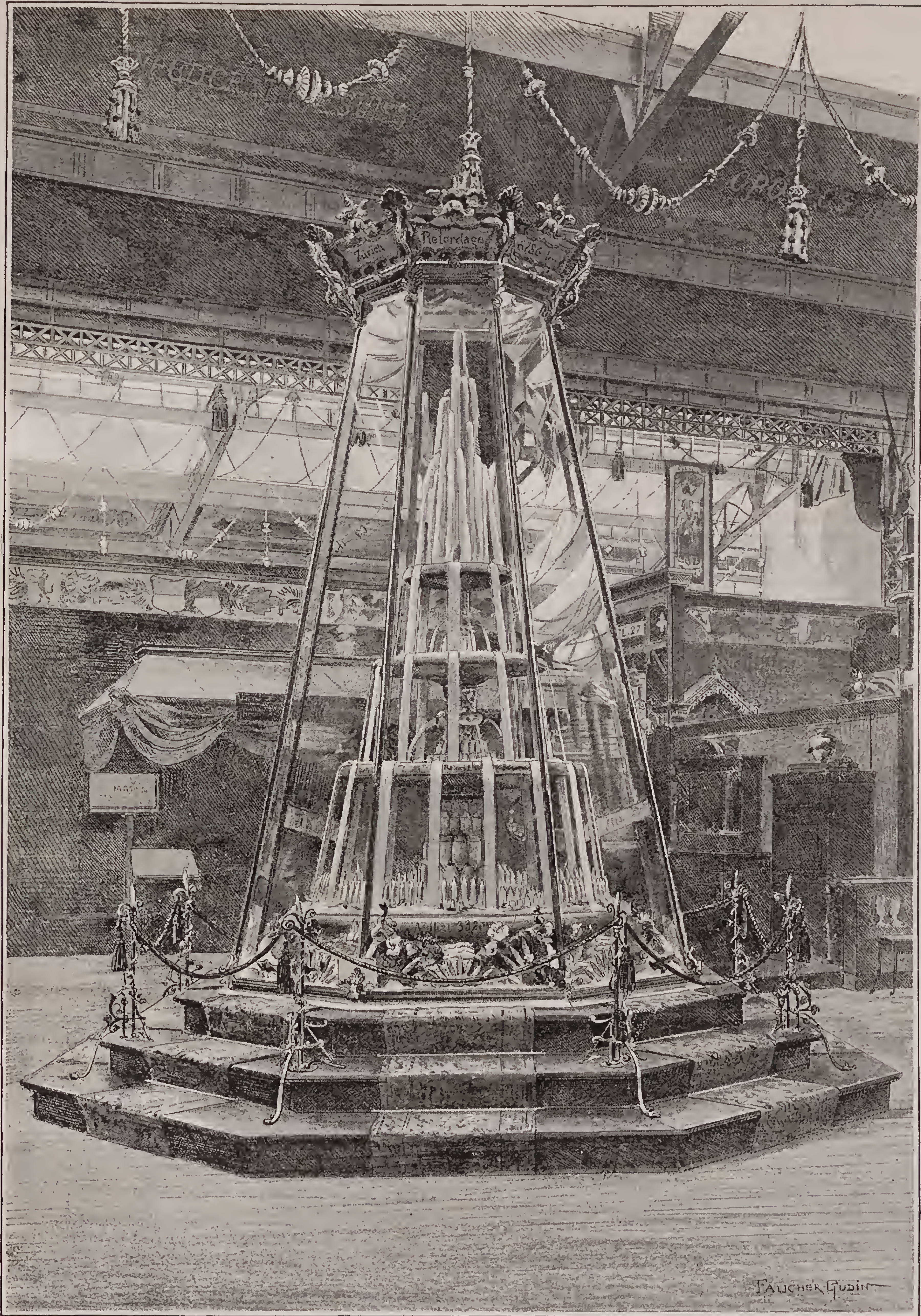
Une vitrine spéciale est consacrée à la coca et à la liqueur de Coca. Cette plante, employée par les indigènes depuis fort longtemps, pour supporter la fatigue et l'abstinence dans les longues courses à travers les plaines, a eu en Europe un succès que tout le monde connait. C'est d'elle qu'on retire la cocaïne, ce nouvel alcaloïde anesthésique si précieux, employé autant par le chirurgien que par le médecin.

A côté de la coca nous voyons la ramie, si employée aussi maintenant dans les filatures. Puis l'exposition de sucre.

Les objets en filigrane d'argent de l'Uruguay sont très jolis. Ils sont coquets et ne ressemblent en rien à bien des bijoux semblables, faits dans le sud de l'Europe avec un goût détestable.



UNE GALERIE DE L'EXPOSITION SUISSE.



A L'EXPOSITION SUISSE, LA FONTAINE EN COTONS FILÉS.

Sur une table est la collection du grand journal de Montevideo : le titre, grand journal, n'est pas exagéré, car il est plus grand que nos plus grands journaux.

Enfin une robe de soie blanche, étendue à plat dans un cadre, présente sur presque toute sa surface, une série de dessins faits à la plume par un calligraphe du pays. Ces dessins à l'encre noire sont très originaux.

La République de l'Uruguay entretient des relations commerciales importantes avec les grands marchés d'Europe et de l'Amérique. Les produits importés, d'après la statistique générale, sont les boissons, comestibles, tissus, confections, matériaux pour l'industrie, machines etc., Les principaux produits de son exportation sont les viandes salées, huile de pied de bœuf, cornes, tibias, crins, cuirs, peaux de cheval et moutons, laine, guano de sang, graisses, suifs, plumes d'autruche, animaux vivants, céréales, pommes de terre, pierres, granits, pierre agathe or en lingots et minerais. Il y a quelques années, le chiffre de l'importation égalait celui de l'exportation.

Louis Phalanchet.

LA SUISSE



La Croix Fédérale flotte à l'Exposition dans nombre d'endroits. En effet, la Confédération helvétique occupe, avec ses diverses installations une surface très importante. Elle a deux cantonnements aux Arts libéraux, deux autres aux expositions diverses, deux à la Galerie des Machines et une considérable exposition agricole au quai d'Orsay.

Et l'on peut dire que partout la Croix Fédérale se trouve à l'honneur, car la Suisse est, au point de vue industriel surtout, de beaucoup au-dessus de son rang dans l'échelle des nations. Elle ne fait pas beaucoup parler d'elle, pas plus à propos de son industrie qu'à propos de sa politique, mais elle tient solidement sa place, qui est une des premières.

Nous n'avons pas à être jaloux de ces succès. La Suisse, c'est une France d'à côté, où l'on nous aime autant que chez nous. Nos défaites, — car au milieu d'une apothéose si glorieuse que celle d'aujourd'hui, on a le droit de parler de nos défaites, — nos défaites, dis-je, atteignirent en plein cœur ces frères que nous avons par-delà le Jura, et ils le firent bien voir.

Oh! le lamentable souvenir des Verrières et le doux souvenir aussi. Tandis que dans la boue et sous la neige nos pauvres mobiles, trahis par la fortune, franchissaient la frontière, toutes les mains se tendaient vers eux, de l'autre côté, toutes les portes s'ouvraient et aussi tous les cœurs, et le gouvernement fédéral eut le courage de mobiliser ses réserves pour les opposer à l'armée allemande, qui prétendait violer la neutralité helvétique.

Et, des mois durant, ce fut pour nos soldats internés la plus généreuse et la plus cordiale hospitalité. Il ne faut pas chercher bien profond, dans le cœur des *internés* de 1871, pour retrouver la plus vive reconnaissance pour les braves gens de Lucerne, d'Interlaken, de Berne et de la région qui, de si bonne grâce, leur firent place à leur foyer.

*
* *

Donc les Suisses sont bien nos amis, et ce nous est un plaisir de constater que nous avons pour ami un peuple au premier chef industrieux et actif... Et ceci, sans aucune exagération, l'un des premiers peuples du monde sur beaucoup de chapitres.

L'instruction par exemple. Nulle part elle n'est en aussi haut honneur que dans la Confédération. On a vu un instituteur devenir président de la République helvétique, et nul n'en a été étonné.

Aussi l'exposition scolaire de la Confédération, dans le palais des Arts libéraux, est-elle l'une des plus importantes. Je ne dis pas qu'elle soit très intéressante, mais il y a *de quoi* et il faut bien le constater. En même temps, on peut remarquer le souci considérable du bien-être physique de l'élève que dénotent ces bancs et ces tables perfectionnés. On a cherché de toutes les façons à modifier et à varier la gênante position de l'enfant, *vissé* pour des heures sur un banc de bois, dans la plus antihygiénique des postures.

Dans la même section, parmi les très belles impressions suisses, il faut noter la cartographie toute nouvelle d'un géographe, qui a dressé des mappemondes en vue de l'unification de l'heure. Un méridien unique occupe le centre de la carte; il passe à peu près par Bruxelles et les deux fractions de cercle délimitant la mappemonde, viennent se rejoindre sur le méridien. Il paraît que c'est très fort pour les gens du métier, — ceux qui sont sûrs que la terre est ronde.

D'autres cartes sont non moins intéressantes. Ce sont des reliefs obtenus d'après une carte à *cotes*, comme notre carte de l'état-major; les surfaces de même relief sont découpées et mises de hauteur avec des hausses de bristol, c'est très simple et très rationnel.

Enfin, et pour en finir avec les Arts libéraux, signalons l'exposition de l'École d'art industriel de Genève... La pièce principale est une cheminée destinée au Palais Fédéral et toutes les ressources de « l'art industriel », ont été mises à contribution pour orner ladite cheminée. Il en est résulté un ensemble plus chargé qu'orné et plus industriel qu'artistique, mais, comme échantillon de travail, c'est sinon réussi, du moins très complet.

J'allais oublier les boîtes à musique. On sait que la Suisse partage avec l'Allemagne le monopole de ces petites horreurs. Il y en a, — au balcon des Arts libéraux, — qui feraient prendre le divin Mozart en haine, rien que par la

perfection avec laquelle elles répètent la « *fantaisie* sur les *Noces de Figaro* » entre le *Beau Danube bleu* et les *Cloches de Corneville*.

Passons, il sera beaucoup pardonné à la Suisse parce qu'elle nous a beaucoup aimés, mais, pour les boîtes à musique, Seigneur Jésus, il faut un supplément de miséricorde.

*
* *

Passons aux expositions diverses, dont la section suisse s'ouvre dans le grand vestibule de l'aile gauche, par une porte simple, mais assez caractéristique.

Deux colonnes soutiennent un fronton qui est modestement en bois naturel, en bois de chalet. Au centre de ce fronton, une statue de la Suisse, bien gracieuse, s'appuie d'une main sur l'écusson fédéral, tandis que de l'autre elle tient un rameau d'olivier. A gauche et à droite, les baies sont occupées par de fausses entrées en sapin enluminé, d'un aspect très rustique et très décoratif.

Le premier salon de cette exposition devrait donner à réfléchir à nos fabricants de Lyon et de Saint-Étienne. Il est consacré à l'exposition collective des fabricants de soie de Zurich; et dame, il ne faut pas se dissimuler que nous sommes là sur un terrain où la concurrence nous serre de près. En riait-on assez, il y a quelque vingt ans, de cette pauvre soie de Zurich, les *canuts* de la Croix-Rousse et les rubaniers du Forez n'avaient pas assez de mépris pour les « mécaniques ».

De même les *veloutiers* de Tarare. Oh! la soie de Suisse, en voilà une camelotte. Et c'était vrai de moitié. Lancés du premier jour dans les tissages mécaniques encore très imparfaits, ils avaient éprouvé des malfaçons certaines. Mais regardez aujourd'hui : brochés, satins, foulards, rubans, velours, tout cela est parfait de tissage, de nuance, de disposition. L'arrière-goût allemand qui déparait quelquefois les dispositions, a disparu; on fait à Zurich *à la française* et meilleur marché, tellement meilleur marché que nos grands magasins n'hésitent pas à demander aux usines suisses, des velours qu'ils tiraient de Tarare et des failles qu'ils tiraient de Lyon. Quant au ruban, si cela continue, on n'en tissera plus dix centimètres à Saint-Étienne d'ici vingt ans. Les Suisses sont nos amis, je le répète, mais cependant *Garde à vous!* Chez nous on dit: « Amis jusqu'à la soupe ». C'est notre soupe qui est menacée.

Après ce salon, nous en trouvons un autre, qui est particulièrement l'orgueil des exposants suisses. Celui de l'horlogerie. Incontestablement quels que soient les progrès de l'horlogerie française, la Suisse est à la tête du monde entier pour la fabrication de la pièce courante, sans trop de luxe, mais loyalement exécutée et *repassée* et finie, sans qu'il y ait rien à y reprendre. Elle a fait des sacrifices considérables pour tenir ce rang et elle peut mettre en avant, comme garantie de l'aptitude de ses ouvriers, ses écoles de la Chaux-de-Fonds, du Locle, de Neuchatel, de Saint-Imier, de Bienne et surtout de Genève. Il avait fallu créer tout un ensemble d'enseignement professionnel pour faire un art rationnel, étudié, scientifique, de l'horlogerie qu'exécutaient, par routine, les gens de la montagne pendant les longs mois d'hiver. Aujourd'hui, c'est chose faite, et les élèves horlogers suisses accomplissent un cycle d'études qui en font logiquement des ouvriers de première valeur, recherchés partout.

Toutes les montres de quelque importance, que l'on nous exhibe ici, sont accompagnées de leurs *papiers*. C'est-à-dire, d'une sorte d'acte de naissance dans lequel le fabricant garantit la bonne exécution du travail et la qualité des matériaux, et d'un ou de plusieurs certificats concernant la marche de la pièce, à toutes les températures. A côté, l'on voit les *pièces* d'une montre, c'est-à-dire ses éléments constitutifs : on est stupéfait de les trouver si peu nombreux. Eh quoi ce n'est que ça. C'est que l'on tend à simplifier l'horlogerie, à donner des organes plus rustiques, plus solides. On a même sacrifié à cela la finesse de la montre, qui redevient aussi épaisse que jadis, au temps où florissait l'échappement à rencontre. Cela ne veut pas dire que l'on rogne sur l'élégance; au contraire ces boîtes un peu fortes se prêtent mieux à la décoration. Mais la tendance générale est vers la simplicité, qui permet de donner une bonne montre à bon marché. La Suisse fait dans les prix de trente francs, des remontoirs en argent qui sont d'une imperturbable exactitude. A signaler beaucoup de montres noires, en acier bruni. C'est très sévère et très riche, tout en coûtant fort peu.

Les pièces compliquées, pièces de curiosité ou travaux d'écoles, sont assez nombreuses. Nous n'en citerons qu'une qui rassemble : grande et petite sonnerie, répétition, réveil, heure de deux pays, triple remontoir, trotteuse et deuxième trotteuse, aiguille rattrapante revenant à 0, quartier de la lune, calendrier, thermomètre, etc.

Je crois même qu'elle marque le linge et qu'elle mène les enfants perdus à l'Assistance publique. Le tout pour la bagatelle de 2,500 francs.

*
* *

Dans le salon suivant, une vitrine pyramidale enferme un jet d'eau, — imité — qui est exécuté avec des échantillons de filés cotons. Nous verrons tout à l'heure que la Suisse n'a pas pris moins de place dans le tissage de coton que dans celui de la soie. Cela l'a amenée, naturellement, a installer des filatures dont certaines sont devenues très importantes.

Restent à voir dans cette partie, les arts du meuble et ceux qui s'y rattachent et le vêtement. Là encore nous nous heurtons à cet écueil de toutes les sections étrangères. On veut faire comme à Paris, et l'on fait si bien comme à Paris que toute originalité se perd et que l'exposition de vêtements de la Confédération pourrait tout aussi bien provenir des magasins de la Belle Jardinière. Comme il eût été plus pittoresque de nous montrer le costume de quelques *armaillés*, de ces bergers de montagne dont on raconte, — ce qui est faux, — qu'ils chantent le *ranz des vaches*. Parmi les meubles, il faut citer à titre de bizarreries, des animaux sculptés grandeur nature et pliés aux exigences de la vie domestique. On connaît déjà un peu partout l'ours porte carte. Voici un autre ours transformé en fauteuil, un chien fait une chaise basse, et un chat, un petit banc.

A citer également, — mais avec une mention très honorable, — les poêles en céramique qui sont à la fois très



PORTE D'ENTRÉE DU PALAIS DU BRÉSIL.



UN COIN QUI A DU SUCCÈS.

portatifs et très confortables. Il y en a un en faïence blanche décorée bleu pâle, qui ferait rêver une marquise du siècle dernier.

*
* *

Les broderies suisses occupent, à angle droit avec l'entrée de la section que nous venons de visiter, un salon carré formé par l'extrémité du vestibule. Elles l'occupent et elles l'occupent bien, par leurs immenses panneaux brodés au point de chaînettes et par la vitrine centrale, toute pleine de merveilleuses broderies de Saint-Gall.

Ces panneaux brodés, rideaux de vitrage ou tentures étaient autrefois la gloire de Tarare, d'où cette industrie est partie également par l'introduction des agents mécaniques dans la fabrication. Ils sont de trois espèces. La mousseline brodée, le tulle brodé, et l'application, c'est-à-dire la broderie sur tulle et mousselines superposés, avec découpage des *clairs*, qui subsistent en tulle seulement. Ces trois procédés donnent des merveilles d'art et de patience, mais le dernier est le plus riche, et longtemps il nous resta en France, alors que ces deux premiers avaient déjà émigré.

*
* *

Cela tenait à ce fait que la Suisse ne fabriquait que des mousselines grossières. Le nom de *saint-gallette* que les marchands de nouveauté écrivent *singalette* est resté à une mousseline qui coûte quelques centimes le mètre. Mais aujourd'hui de Zurich à Saint-Gall, la Suisse fabrique les tissus les plus légers, ces superbes crêpes huit quarts, plus aériens qu'une toile d'araignée et dont nos tissages du Lyonnais avaient le monopole.

La broderie de Saint-Gall, que nous verrons exécuter tout à l'heure, est, elle, un produit bien suisse, ayant beaucoup de ressemblance avec notre broderie d'Argenteuil, et qui a pris, depuis quelques années, un développement considérable. Limitée d'abord au feston et au volant, la broderie de Saint-Gall est arrivée à exécuter des dessins de la hauteur d'une jupe; et, particulièrement en cette saison, ces broderies, sur drap ou sur lainage, font des costumes très à la mode, ce qui est justice, car ils sont très élégants.

*
* *

A la Galerie des Machines, la Suisse s'est attribuée l'un des emplacements les plus étendus. Elle y montre, du reste, des objets encombrants, entre autres de nombreux moteurs et plusieurs installations de moulins. La Suisse est entrée, plus rapidement qu'aucun pays d'Europe, dans la voie de la meunerie nouvelle, par la substitution des moulins à cylindre aux anciennes meules en grès. On sait la différence de résultat; alors que la meule écrase le grain, le cylindre le casse, le divise, la meule fait de la farine et le cylindre des gruaux, qu'un deuxième passage peut, au surplus, transformer en farine si l'on y tient. Mais en outre que la boulangerie actuelle recherche les gruaux, le moulin nouveau tient le centième de la place de son devancier. Il y a à la section suisse, une ravissante installation qui peut faire le travail de plusieurs paires de meules, elle n'a que quelques mètres de côté. Ces moulins sont des meubles plus que des outils. Les bois précieux les recouvrent, leurs organes sont nickelés. L'électricité intervient pour annoncer les différentes phases du travail. Où donc est le vieux moulin avec sa roue immense, ses meules qui grognaient sans cesse. Hélas! je le crains bien parti pour toujours, avec l'âne de la meunière, et la meunière aussi.

L'éclairage électrique est naturalisé pleinement en Suisse. Ce qui s'explique facilement par la multiplicité des forces naturelles dans ce pays accidenté. Aussi trouvons-nous ici une série importante de dynamos, dont quelques-uns sont tout nouveaux de disposition. D'autres machines sont destinées au transport de forces par l'électricité; on sait que c'est là un problème encore mal résolu.

Citons en passant, car ils n'ont rien de particulier, de grands métiers à filer le coton, et après un coup d'œil donné à un charmant canot qui est mû par la vapeur de naphte, montons au premier étage, où fonctionnent des métiers de Saint-Gall, qui exécutent diverses broderies, entre autres l'immanquable Tour Eiffel.

Un seul homme peut guider un métier qui, mû par la vapeur, exécute selon la largeur du dessin, dix ou vingt ou trente, ou cent fois le même motif, d'un seul coup. A l'extrémité du métier, sur un tableau, est fixé un dessin qui représente, agrandi, le graphique du motif à exécuter. Le brodeur dirige successivement sur le dessin une manivelle qu'il tient à la main, et dont les variations se communiquent, réduites proportionnellement, à un *train* qui porte les aiguilles brodeuses. Le travail de ces aiguilles est rigoureusement celui de la broderie à la main.

Et maintenant, pour en finir avec la Suisse, citons un métier circulaire pour le tissage, non pas des tissus tricotés, mais des tissus ordinaires. Ce métier, qui a besoin de perfectionnements pour arriver à répondre à toutes les exigences du tissage, présente déjà cet énorme avantage d'occuper cinq fois moins de place que le métier horizontal exécutant la même laize. C'est là une considération qui à elle seule vaut de l'examiner.

Paul le Jeinisel.

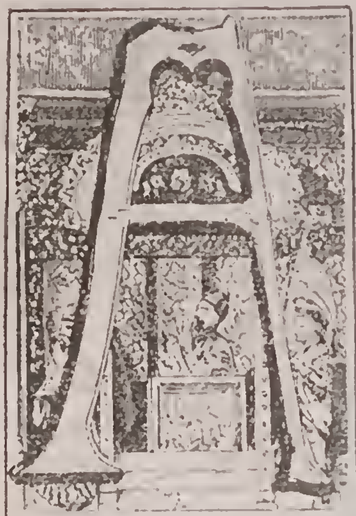
TAPISSERIES DES GOBELINS


Les trois panneaux, surmontés de trois dessus de portes, qui composent notre gravure, figurent, avec ceux dont nous avons déjà parlé, dans le grand salon d'Exposition de la manufacture des Gobelins, et sont destinés à la décoration du salon d'Apollon au palais de l'Élysée.

Ils représentent, d'après les cartons de M. Galland, comme toute la décoration de ce salon, du reste, le Vase de marbre, le Trepied d'or et le Vase de porphyre.

Quant aux dessus de portes, on a reconnu facilement deux muses et la lyre d'Apollon.

LES AVEUGLES A L'EXPOSITION.



A l'Exposition, en une dizaine d'endroits différents, on trouve des objets consacrés spécialement aux aveugles et des travaux faits par les aveugles, car les aveugles ont un outillage pédagogique spécial et beaucoup d'entre eux sont des ouvriers, parfois lents peut-être, ce qui se comprend du reste, mais souvent habiles.

On trouve, Palais des Arts libéraux, section des provinces-unies : des fleurs artificielles, des paniers, des ouvrages en macramé ;

Palais des Arts libéraux, section française : des brosses très solidement faites, des tapis, des balais ;

Pavillon de la Ville de Paris : des couronnes en perles ;

Pavillon de l'hygiène : de charmants objets tournés, des chaises, des filets, des ouvrages au crochet et au tricot.

On peut, pour se rendre compte de la manière dont les aveugles travaillent, aller voir au pavillon de l'hygiène : M. Vidal sculpter et des enfants rempailler ou tricoter ; au Palais des Arts libéraux : deux hommes confectionner des brosses ; à la Galerie des Machines : M. Figuière faire des rabots.

Il y a même des inventeurs parmi les aveugles : M. Barrouin, par exemple, a exposé un excellent piano à clavier durcissable à volonté !

Chez l'aveugle, le toucher suppléant la vue, le matériel scolaire est tout spécial : les colorations sont partout remplacées par des reliefs sur les livres, sur les cartes de géographie. Depuis 1829 les aveugles ont même un alphabet spécial composé de points, imaginé par Louis Braille, un aveugle français ; et cet alphabet nous a été emprunté, peu à peu, par les différentes nations de l'Europe.

Sept écoles, dont deux françaises, ont fait de curieuses exhibitions de livres, d'appareils à écrire très variés, de cartes de géographie, etc.

On trouve aussi au Pavillon de l'hygiène, dans l'Expotion de l'Institution Nationale de Paris, la première du monde, un baromètre et des jeux à l'usage des aveugles, car fort heureusement les aveugles, si disgraciés par la nature, peuvent se distraire en jouant aux cartes, aux dames, aux échecs, pourvu que les cartes et les pions soient différenciés par des marques en relief.

Beaucoup d'aveugles sont d'excellents accordeurs de pianos et des musiciens distingués. L'un d'eux, M. Marty, premier prix de Conservatoire de Paris, fait valoir avec talent, chaque jeudi, le grand orgue de la maison Cavaillé-Coll dans la galerie de 30 mètres.

Un professeur de l'Institution nationale M. Guilbeau a eu l'idée de réunir chez lui, 14, rue Bertrand à Paris, tout l'outillage consacré aux aveugles et a fondé le musée Valentin Haüy. Tous les mercredis, de 4 à 5 heures, il ouvre gratuitement les portes de son musée et en fait les honneurs.

Les personnes qui auraient pris intérêt aux objets exposés dans les diverses galeries, soit du Champ de Mars soit de l'Esplanade, les retrouveront au musée Valentin Haüy pendant et après l'Exposition, et de plus, un initiateur savant et aimable pour les leur expliquer.

Alfred Grandin.

LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION

SECTION INTERNATIONALE



On a donné le nom de section internationale à la salle (il y a même une salle et demie) qui contient les œuvres d'artistes étrangers, appartenant à une nationalité qui n'a pas de salon spécial.

Il n'y en pas beaucoup, et l'ensemble, qui compte quarante-neuf peintures à l'huile, quatre pastels, deux fusains et deux portraits sur émail, qui ressemblent à des photographies, n'est pas absolument remarquable. Ce qui frappe d'abord, ce sont les trois grands tableaux de M. Schenck : les *Oies* que nous avons déjà reproduit hors texte, les *Dindons blancs*, et un autre souvenir d'Auvergne intitulé la *Veuve* et l'*Orphelin*, le plus empoignant de tous, il est même dramatique, car cet orphelin est un agneau, qui pleure sur le cadavre de sa mère, qu'une nuée de corbeaux déjà rangés en bataille, s'apprêtent à dévorer.

Il y a d'autres animaliers dans la section : M. Elias, dont la *Fenaison* est fort bien et dont les deux amis, cheval et chien, sont excellents, et M. Thompson qui a obtenu une seconde médaille pour deux très grands tableaux de bergers et de moutons.



Portrait de Mlle Bilinska, par elle-même.

L'autre deuxième médaille est allée à un artiste portugais, M. de Souza Pinto, qui a des intérieurs charmants, notamment la *Culotte déchirée* et l'*Enfant trempé jusqu'aux os*.

Officiellement, ce n'est pas encore ce qu'il y a de meil-

leur. Le jury a décerné deux premières médailles : l'une à M. Michelena, Vénezuélien, dont la *Charlotte Corday allant à l'échafaud* n'est pas bien remarquable, mais dont la *Visite électorale* est amusante et bien française; l'autre à M. Zacharian, peintre turc, qui a exposé dix tableaux de natures mortes, et qui avait déjà eu, au Salon de 1886, une troisième médaille pour des fromages, qui sont ici avec des pyramides de fruits.

Parmi les tableaux qu'on remarque encore, il y a les *Explorateurs* de M. Enrique Bernardelli, artiste brésilien, qui a groupé des personnages plus grands que nature: *Envoie un baiser à grand'mère*, tableau très parisien, bien qu'il soit d'un artiste japonais, M. Gazoo Fouji ; la *Petite rentière* de M. Édouard Sivori, peintre argentin, qui demeure, du reste, à Paris; le *Repos*, femme nue couchée, peinte sur une étoffe bleu foncé, par M. Schiaffino, autre Argentin, qui semble avoir oublié qu'il est élève de Puvis de Chavannes; le *Départ du conscrit*, ou pour mieux dire l'adieu du conscrit à sa fiancée, jolie composition, grandeur nature, d'un autre Argentin, M. Rodriguez Etchart.

Il y a aussi des portraits, mais des portraits, il y en a partout en quantité; le plus intéressant de la section est celui



L'Enfant malade, par M. Michelina.

de Mlle Anna Bilinska, non seulement parce qu'il est bon, mais encore parce qu'il représente l'artiste polonaise elle-même.

SECTION SERBE

La section serbe occupe la moitié du deuxième salon de la section internationale, et je crois qu'on aurait mieux fait de disperser dans cette exposition, les vingt tableaux qui la composent, car elle n'est pas précisément brillante.

A dire vrai, il n'y a rien là de très mauvais. Les deux portraits d'un gros monsieur et d'une grosse dame, très décorés, exposés par M. Stephan Fodorovitch, sont même excellents; mais toute l'exposition est fournie par cinq artistes, dont deux médiocres et deux, MM. George Krstitch et Auroch Preditch, de talent fort inégal.

Outre des portraits, qui n'ont pas beaucoup d'éclat et deux paysanneries dont on ne peut rien dire, le premier n'a que la mort de l'empereur Lazar à Kossowo, mais c'est là un beau tableau, auquel les ailes de l'ange ou du génie qui embrasse le mourant, donnent une couleur très poétique.

Le second, qui a huit tableaux à lui tout seul, est du reste le plus intéressant· ses scènes d'intérieur et notamment celle qu'on appelle *Il y aura un malheur*, parce qu'elle représente un enfant qui va casser quelque chose. et son pendant le *petit philosophe*, sont dans une note assez amusante; son *orphelin au cimetière* avec un effet de neige est assez dramatique.

Mais n'est-ce pas le cas d'appliquer ici notre vieux proverbe français : Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois.

ROUMANIE

La section roumaine, installée dans un petit salon qui fait face à celui de la Serbie, est beaucoup plus intéressante, non qu'il y ait un grand nombre d'artistes de valeur, mais il y en a au moins deux, M. Miréa et M. Grigoresco, qui, d'ailleurs, ont fourni à eux seuls 30 des 39 tableaux qui composent l'Exposition.

M. Miréa, élève de Carolus Duran, n'y est que pour sept dont six portraits, très beaux du reste, et bien dans la manière de son maître, peut-être même trop, car il abuse du velours bleu pour les fonds.

Son septième tableau, qui était au Salon de 1884, est une légende roumaine, *Mort d'Amour* ou le *Désir du pâtre*, racontée, peut-être même inventée, par la reine de Roumanie, en littérature, Carmen Sylva, et dont le livret du Salon donnait l'extrait suivant :

« Et maintenat arrivé au sommet de la montagne, le berger était seul, perdu dans l'immense solitude, deux aigles planaient à ses pieds. Partout régnait le silence.

« Il s'étendit sur l'herbe même, en poussant de longs soupirs et son cœur battait à lui rompre la poitrine. Enfin il s'endormit, brisé de fatigue et de douleur.

« A son réveil, les nuages tournoyaient au-dessus de sa tête et l'enveloppaient de plus en plus. Soudain ils s'arrêtèrent en prenant des formes étranges. On eut dit des femmes merveilleusement belles, dont les blancs vêtements étincelaient comme de la neige; elles flottaient dans les airs, en se balançant autour du berger, elles tendaient vers lui leurs bras de la blancheur des lis, et dans leurs chants d'amour qui résonnaient comme un écho dans le lointain, elles disaient toutes ensemble :



Trempe jusqu'aux os, par M. de Souza Pinto.

« Bel enfant, sois à moi... Sois à moi! C'est ici la montagne des plaisirs et des tourments d'amour. »

C'est là le tableau de M. Miréa, il est très grand et ma foi fort agréable.

L'Exposition de M. Grigoresco est plus variée, on y trouve à peu près tous les genres, même le portrait; il est vrai que celui de la reine de Roumanie dans son cabinet-serre, est plutôt un intérieur.

Des intérieurs il y en a d'autres : *Fileuse et chat* et des *Blanchisseuses* qui se font pendant; mais ce sont surtout les plein air qui sont particulièrement agréables : La foire en Moldavie, les jeunes filles conduisant des moutons, et la jeune fille conduisant des veaux, sont d'une tonalité claire et d'une composition charmante. Les scènes militaires, un peu plus lourdes, ont aussi leur attrait, mais j'aime mieux les études en petit, comme la *Rêveuse* un peu perdue dans la verdure et la *Bohémienne de Roumanie*.

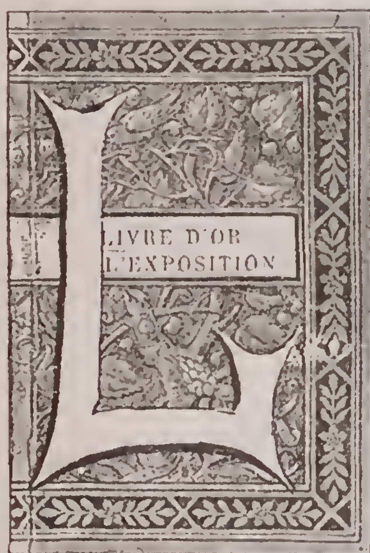
Enfin, pour être à peu près complet, M. Grigoresco, qui fait à lui seul la moitié de l'Exposition, a envoyé un paysage, deux natures mortes, une étude de femme bretonne, dans un tout autre genre, et même une esquisse, chariots et bœufs, et il n'a pas pour cela vidé son atelier, car toutes ses toiles sont vendues.

A côté de cela, il y a encore des choses à voir, notamment une bonne étude de vieillard par M. Pascali, une charge de cavalerie de M. Obdéano, qui a aussi des vedettes, dont les chevaux sont bien étudiés, une chasseresse aux chairs peut-être un peu roses, de M. Ghica, et une jolie marine de M. Voirresco, qui ne doit pas être bien jeune, puisqu'il est élève de Courbet.

Le tout, agréable d'aspect, et sauf les tableaux de M. Miréa, de dimensions restreintes, forme une jolie collection bourgeoise, où les amateurs pourraient faire leur choix, si presque toutes les œuvres qui composent l'Exposition roumaine n'avaient déjà leur propriétaire.

LUCIEN HUARD

BRÉSIL



L'EMPIRE du Brésil expose officiellement, ce qui d'ailleurs n'a rien de surprenant, étant connues les sympathies que la France a toujours inspirées à l'empereur, sympathies que don Pedro II nous a toujours manifestées, en toutes circonstances.

De plus, ce souverain commence par envisager les intérêts de son peuple et non pas son intérêt personnel, on voit qu'il n'a pas été à l'école européenne à cet égard. Et, ne se contentant pas de donner son adhésion simplement, l'empereur recommanda lui-même, par lettre autographe, les promoteurs de l'exposition brésilienne à M. Berger.

Dans des conditions aussi favorables, l'exposition devait réussir, elle a, en effet, dépassé toutes les espérances. Le pavillon brésilien, aussi bien comme monument que comme exposition, est de beaucoup un des plus remarquables de l'Exposition entière.

Après le gouvernement, le commerce mit à la disposition du comité toutes les sommes nécessaires. A Rio de Janeiro, les Chambres votèrent un crédit de huit cent mille francs, les provinces accordèrent des subventions de cinquante à cent mille francs. Un concours fut ouvert à Paris pour la construction du palais du Brésil, et, avant de paraître à Paris, les produits subirent une épreuve d'exposition, ouverte par l'empereur, à Rio de Janeiro.

En pénétrant dans le pavillon à droite, on remarque une belle carte murale, représentant le Brésil d'après les cartes de 1775. Devant, sont les expositions de poterie, briqueterie, tuilerie, mosaïque.

Le café occupe une place des plus importantes. Le Brésil, en effet, en exporte des quantités énormes. Il est d'origine africaine et a été introduit au Brésil au XVIIIe siècle. Le café est dans des petits sacs en carton pâte, très coquets, imitant, en plus beau, les sacs d'origine.

Dans des vitrines sont les tabacs en feuilles ou roulés. A côté, est l'exposition des céréales, très complète, renfermant presque toutes nos espèces indigènes, plus une quantité d'espèces spéciales à la contrée.

L'exposition des fabriques de fer est très intéressante. C'est aussi une des richesses du Brésil, à cause de sa facilité d'extraction. Les mines sont presque toujours à proximité de cours ou de chutes d'eau puissantes, dont on utilise la force motrice.

Au-dessus de cette exposition est une autre carte murale du Brésil au XVIIe siècle.

A côté sont les bois d'ébénisterie qui sont très remarquables : bois de rose, bois de palissandre, qui est en grande abondance dans les forêts vierges. Les bois d'Araucaria et d'Imbina sont très curieux, il y en a de tous les tons possibles, tous différents les uns des autres.

Un énorme météorite de fer et nickel, tombé à Bendengo en 1785 et pesant 5,360 kilos, attire beaucoup le public.

Au centre est l'exposition de matières et pierres précieuses. Ce sont des minerais d'or dans des quartz ou des galènes argentifères renfermant jusqu'à 55 grammes d'or par 100 kilos et 111 grammes d'argent. C'est surtout dans la province de Minas Géraès et dans le bassin supérieur du fleuve San Francisco, qu'on trouve l'or. On y trouve aussi du mercure, du cuivre, du manganèse, de l'étain, du zinc, du plomb, du bismuth, de l'arsenic et du fer.

Dans la même province et celle de Bahia, on trouve aussi les diamants, exposés, ainsi que des émeraudes, saphirs, rubis, cornaline noire, bleue, verte, nommées aussi émeraude du Brésil, grenats qui sont fort abondants, améthyste, aigue-marine, cristal de roche, tourmaline.

Auprès sont d'énormes blocs de charbon de terre, qui constituent une richesse plus grande encore pour un pays que des mines d'or.

L'École des mines d'Ouro-Preto expose une pyramide de marbres très beaux.

Auprès sont d'énormes blocs de caoutchouc. Ce caoutchouc, fourni par le siphonia élastica, est obtenu par de simples piqûres profondes dans l'arbre. Au-dessous de la piqûre, on applique une espèce de coupe en argile molle, dans laquelle le suc s'amasse. On l'étend ensuite sur des moules de formes variées, en ayant soin de n'appliquer une nouvelle couche que lorsque la précédente est bien sèche. La dessication se fait à la fumée de graines oléagineuses. On fabrique de la sorte des souliers, des bouteilles, généralement on le coule en plaques que l'on sèche au soleil, ou bien en boules, après l'avoir préalablement coagulé par du rhum.

A côté du caoutchouc sont exposées d'énormes peaux de serpents du genre Sucurin. Ces peaux, qui servent à la fabrication des chaussures et à divers autres usages, ont environ cinquante centimètres de large sur deux à trois mètres de long. On frissonne à la pensée de se trouver face à face, dans une forêt vierge, avec des reptiles de cette taille qui n'ont pas encore déjeuné.

Citons encore, dans le grand salon du rez-de-chaussée, deux autres cartes murales : une portugaise du XVIe siècle et la carte du Brésil de 1888. Cette dernière est splendide, les montagnes sont rendues avec un relief extraordinaire.

Dans un petit salon voisin, à gauche, on voit encore du café et une série d'études faites pour le tableau de l'indépendance du Brésil, qui remonte au 7 septembre 1822. Ces études, qui sont intéressantes, sont du peintre Pedro Américo. Quelques tableaux, représentant surtout des natures mortes, ornent encore ce salon.

Dans des vitrines sont des fibres végétales de tucum, de turury, d'embira, plantes textiles pour vannerie, lingerie. Puis des écailles de tortue, des vessies de poissons, des éponges, des résines copals, angico, cajuero, de la cire et des chandelles de cornahuba.

On ne saurait croire l'utilité du cornahuba. Cet arbre, qui est un arbre à tout faire, le maître Jacques du règne végétal, se développe sans culture, dans la province de Rio Grande do Norte et dans les provinces voisines. Il résiste à toutes les sécheresses et est toujours vert. Ses racines ont les mêmes propriétés que celles de la salsepareille. Quand il est jeune, on en retire un espèce de vin et de la matière sucrée, beaucoup de gomme, semblable au sagou, dont elle possède, d'ailleurs, le goût et les propriétés, et dont les indigènes se nourrissent dans les temps de sécheresse. Le fruit sert à l'alimentation des bestiaux, la substance tendre du bois, donne du liège, la pulpe du fruit est très agréable, l'amande très oléagineuse, torréfiée elle remplace le café. Du tronc, on retire encore une sorte de farine semblable au maïs, ainsi qu'un liquide blanchâtre pareil à celui que produit le fruit du coco. Des fibres, qui sont solides et légères, on fait des chapeaux, des paniers. Enfin les feuilles produisent une cire qui sert à la fabrication des bougies, et en quantité puisque dans la seule province de Céara, la récolte a parfois dépassé deux millions de kilogrammes de cire.

Avant de monter au premier étage, un coup d'œil à l'exposition du *mate* : c'est une plante que l'on se contentait naguère de recueillir à l'état sauvage, mais que l'on cultive avec soin, d'autant qu'elle sert à faire une boisson, ayant des principes aussi actifs que le thé et supérieurs au café.

***

A la première galerie, on rencontre d'abord une collection très complète de matières médicales et une très importante exposition de produits chimiques et pharmaceutiques, où l'on remarque une spécialité d'huile de ricin, en flacons bien coquets. On dore bien la pilule au Brésil!

Puis, une grande exposition de vins, bières, liqueurs, de la parfumerie, de la céramique, puis des vins, vinaigres, conserves alimentaires, chocolats, cigares et cigarettes, de très belles fleurs artificielles, des chaussures, des tissus de coton, un peu grossiers peut-être, mais très solides.

Les étoffes de coton sont assez belles. Les draps sont légers et assez fins.

Enfin une grande machine à faire les papiers à images ou papier de tenture.

Au deuxième étage, on voit de très jolies dentelles au crochet, à la main, de Sabral. L'exposant a soin de prévenir, par de petits écriteaux, que ces dentelles sont d'un prix élevé.

L'exposition des soieries est intéressante. Les vers à soie viennent admirablement au Brésil. Il y en a dix espèces, la meilleure est le *saturnia aurota* qui donne les cocons que nous voyons exposés, et qui sont excellents. Notre ver à soie y vit parfaitement aussi. Cette industrie est appelée à prendre un grand développement au Brésil, par suite de la facilité avec laquelle le bombyx se multiplie dans ces contrées, et du bas prix de la main-d'œuvre.

Les uniformes et broderies militaires forment une assez jolie collection.

Il y a aussi plusieurs collections diverses, d'abord de timbres-poste, puis de coléoptères et enfin de médailles et monnaies brésiliennes.

Une table en bois de jacaranda, recouverte de mosaïques, est admirable.

L'exposition des journaux est très intéressante, il y a entre autres : la *Gazette* et le *Diario de Bahia*, la *Province Para*, le *Diario de Noticias*.

La librairie et la reliure ne laissent rien à désirer.

Enfin l'ameublement très remarquable, les instruments de précision et la vannerie complètent l'ensemble de la deuxième galerie. Notons aussi un assez curieux appareil pour indiquer la valeur comparative des diverses notes de de musique.

***

Descendons maintenant l'escalier, tout tapissé de tableaux et de photographies, et après avoir longé une élégante galerie au rez-de-chaussée, pénétrons dans la serre, où elle conduit et où nous admirerons, au milieu de plantes exotiques toujours en fleurs, le colossal *corypha gibanga* flanqué des *coccos*, des *anthurium* et d'autres plantes décoratives.

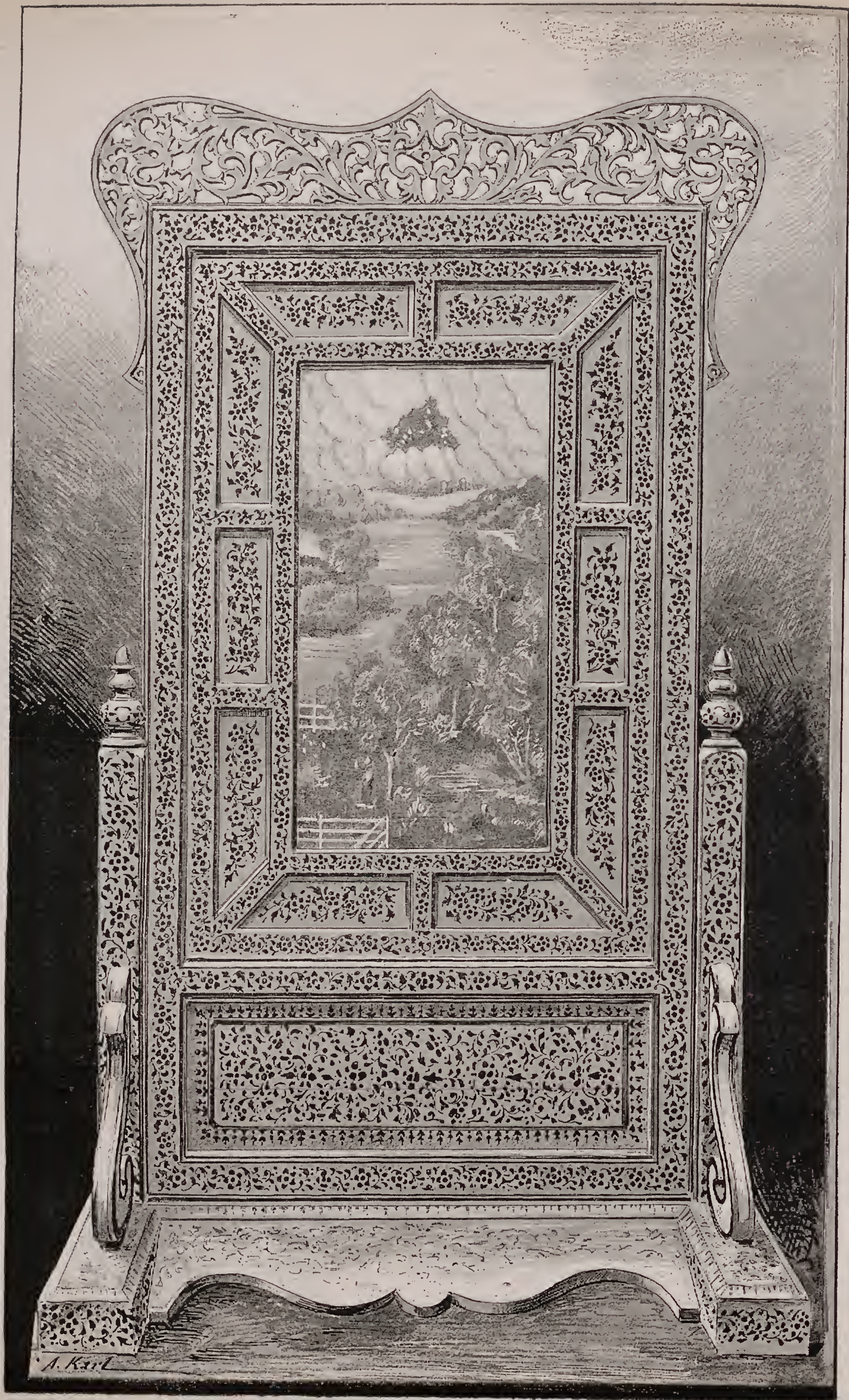
La grotte et les jardins autour du pavillon et de ses annexes, sont couverts de palmiers et d'orchidées du Brésil. Et dans un des bassins voisins entretenus à la température constante de 30° par un système de chauffage spécial « la Victoria regia » de l'Amazone, plante qui atteint des proportions phénoménales, puisque ses larges feuilles peuvent supporter le poids d'un petit enfant. Pendant les chaleurs, on a pu, au Champ de Mars, avoir une idée approximative du développement que peut atteindre cette plante.

Cette exposition peut donner des productions brésiliennes une idée très satisfaisante, et c'est toujours avec le plus vif intérêt qu'on suit ces peuples nouveaux, dont le climat est si favorable à toutes les productions, et dont le sol chaque jour peut révéler de nouvelles richesses.

S. FAVIÈRE.

L'Éditeur-Gérant : L. BOULANGER.
Papier des Papeteries Firmin-Didot et Cie, 2, rue de Beaune, Paris

Imprimerie Charaire et fils, à Sceaux.



UN ÉCRAN DE L'EXPOSITION SIAMOISE.



Les Beaux-Arts a l'Exposition. — MOUTONS, fragment de tableau de M. Thomson (section internationale).



Les Beaux-Arts a l'Exposition. — LA CULOTTE DÉCHIRÉE, tableau de M. de Souza Pinto (section internationale).

Supplément du n° 41 du Livre d'Or de l'Exposition. — 9 novembre 1889.



Fouqeré. Vignerot, sc.

PAVILLON DE SUEDE ET DE NORVEGE, DANS LE PARC DU CHAMP DE MARS.

SUÈDE ET NORVÈGE



La Norvège est représentée officiellement à l'Exposition, mais la Suède n'a reçu aucune subvention de son gouvernement. Cette anomalie est aussi bizarre que regrettable. Il est vrai que le roi gouverne plus effectivement en Suède, où il n'est assisté que d'un conseil d'État, qu'en Norvège, État constitutionnel, uni à la Suède parce qu'il reconnaît le même roi.

Ce fait, à l'ouverture de l'Exposition, mit l'ambassadeur de Suède et Norvège dans une position bien embarrassante, puisque son souverain n'était qu'à moitié représenté *officiellement*, aussi prit-il la résolution de partir en voyage, mais la Norvège ne fut pas précisément enchantée de ce procédé diplomatique.

Cela ne l'empêche pas d'être bien représentée au Champ de Mars, car la Chambre, poussée par le sentiment populaire, ayant voté le 19 mai 1888, un crédit de 125,000 francs, elle a pu s'installer convenablement au Champ de Mars, entre les sections des États-Unis et du Japon, tandis que la Suède a l'air de bouder, dans un petit pavillon assez coquet du reste, mais dont il faut connaître l'emplacement, près de la Tour Eiffel, pour le trouver.

La façade de la section norvégienne, vis-à-vis de la section russe, est des plus intéressantes. Elle est toute en bois et représente diverses constructions du pays, groupées avec un goût parfait. Elle est venue à Paris toute préparée, prête à être montée, comme toutes les constructions qui se trouvent dans le reste de l'exposition scandinave.

En entrant, on aperçoit aussitôt, à gauche, plusieurs petits pavillons renfermant les papiers faits avec les sciures de bois. Ce papier est très curieux. Les fibres de la pâte sont longues et très souples. C'est depuis 1857 que la Suède et la Norvège font ce genre de papier. Près des scieries, il y avait autrefois d'énormes amas de sciure de bois perdue, maintenant tout est transformé en papier, surtout pour les journaux et pour l'emballage.

A côté des pinceaux, brosses, est un très curieux chalet rustique, rouge et blanc, à escalier étroit extérieur. On sent que c'est solide et que ça peut résister à la pluie, au vent, à la neige, aux tempêtes. Pour éviter l'humidité, le plancher est à une certaine distance du sol. Mais je vous recommande particulièrement la clef : on ne doit jamais l'emporter, car il serait de toute impossibilité de la glisser même dans les poches les plus vastes, on doit se résoudre au moins à la suspendre après soi, ou à se la mettre dans le dos, comme les chambellans d'opérette.

En face de ce pavillon est une statue presque équestre. C'est un maréchal, ferrant un cheval, pour faire comprendre que la clouterie est une des branches principales de l'industrie norvégienne. Il y a là des clous de toutes les formes, de toutes les dimensions, disposés en fer à cheval, en lettres, en tableaux ; ce serait l'apothéose du clou, si l'on en avait fait une Tour Eiffel.

Puis ce sont de jolies gravures, des plans de bateaux, car la construction maritime est encore une des plus importantes industries de la Norvège.

Proportionnellement à son importance, ce pays possède la plus grande flotte commerciale du monde. Les deux tiers des bateaux appartiennent aux côtes méridionales de la Norvège, l'autre tiers appartient à la Suède. On place ses économies sur des parts de navires en Norvège, comme chez nous on les met à la caisse d'épargne. Dans tous les ports on s'occupe de la construction des bateaux et des salaisons de poissons.

L'exposition des mines est très intéressante, et cela se comprend, car il y a des richesses énormes dans toute la presqu'île scandinave, mais la dureté du climat a dû faire abandonner beaucoup d'exploitations ; sous un ciel plus clément, des milliers de travailleurs iraient exploiter ces richesses inutiles et délaissées, comme dans l'Amérique, mais alors pour des raisons de transport. Et puis encore une chose qui manque à ce pays, c'est la houille. Il y en a, mais pas assez, aussi on emploie le bois, mais les forêts se dépeuplent.

On trouve dans le sol le granit, le porphyre, le marbre, beaucoup de fer, de l'argent et de l'or, dans quelques rivières sur la frontière de la Norvège et de la Finlande. Les mines de cuivre ont dû être abandonnées à cause de la concurrence étrangère.

La Suède possède assez de minerais de fer dans le centre, pour pouvoir fournir à l'exportation. Les mines d'argent, de Kœnigsberg ont une magnifique exposition. On voit les filons d'argent bruts et presque purs que l'on retire des rochers, l'eau dégrade la pierre à la longue et il ne reste plus que le métal, qu'il n'y a plus qu'à purifier.

Les vitrines à confiserie, biscuits secs, genre anglais, sont assez intéressantes.

Les ménagères admireront les machines à laver et sécher le linge à la minute, sans, paraît-il, altérer moindrement le tissu.

Dans le fond de la section, des deux côtés, sont deux belles expositions de fourrures, avec panoramas de fond, l'un représentant des ours bruns et un renne, l'autre des ours blancs et toute une envolée d'oiseaux divers, surtout des goélands.

Ces pelleteries sont superbes et d'une variété remarquable : renard bleu, gris, blanc, loutre, hermine, loup, lynx, puis l'eider avec lequel on fait des couvertures chaudes et légères, qui sont les véritables édredons, elles sont bordées avec les plumes du cou, qui sont d'une teinte tendre. Les plumes du mâle sont bleu de ciel, tout ce qu'il y a de plus vaporeux, celles de la femelle sont couleur marron. Assez rare dans le sud, l'eider est très commun dans le Finmarck.

L'exposition des moyens de locomotion est curieuse, il y a une jolie voiture légère, très élégante, et un petit modèle de locomotive avec son tender, un véritable petit bijou de mécanique, c'est de l'orfèvrerie mécanique.

Les canons, qui sont auprès, ne sont destinés qu'à la chasse ou plutôt à la pêche, car ils lancent de puissants harpons, sur le rorqual et sur les phoques.

Il y a aussi des modèles de barques de pêche, très nom-

breuses dans le pays, où la pêche est des plus importantes, surtout en Norvège. Dans le nord, la pêche de la morue occupe plus de 8,000 bateaux montés par 40,000 hommes environ. Cette pêche est d'autant plus productive que l'on tire parti de tout, même de la vessie natatoire qui est expédiée jusqu'à la Havane pour servir à la fabrication de la colle. Autrefois on ne retirait que l'huile des foies.

Cette pêche constitue la vie même des habitants du Finmark.

Quand elle est abondante, l'aisance devient générale, la population s'accroît, la mortalité même diminue. Aussi, est-ce avec une anxiété compréhensible que ces pêcheurs, à la fin de l'été, explorent la mer, car si, à cette époque, les harengs se présentent, ils savent qu'au printemps suivant la pêche de la morue sera nulle. Et cette indication leur est précieuse, car ils sont ainsi prévenus à l'avance et peuvent se préparer complètement pour la prochaine campagne.

En Suède, c'est l'inverse, la pêche du hareng est celle sur laquelle on compte le plus, et, particularité singulière, ces poissons disparurent complètement pendant un siècle et ne reparurent qu'en 1878. Cette pêche nécessite des filets d'une solidité exceptionnelle. Ceux que nous voyons à l'Exposition ont l'air d'être dans de très bonnes conditions, à cet égard.

A côté de cette exposition maritime, nous rencontrons encore un autre chalet, mais celui-là, bien verni, bien coquet, plus léger; il contraste avec le chalet rustique que nous avons déjà vu.

Les pianos norvégiens sont d'une bonne facture, d'ailleurs les instruments de musique de ce pays ont toujours été très appréciés à toutes les expositions antérieures.

Une très curieuse glace représente la légende de Sigurd et du forgeron Regin. A côté, toute une installation représente les diverses applications fantaisistes du bois, et particulièrement des copeaux. Ce sont des paniers et toute une collection de chapeaux de femmes et d'enfants, tressés en bois, avec fleurs et ornements en copeaux, ce n'est pas absolument beau, mais c'est très drôle.

La bijouterie est réellement intéressante, parce qu'elle comprend surtout des objets tout à fait spéciaux au pays : des colliers, des pendants d'oreilles, des bandeaux métalliques, dont les femmes des campagnes aiment à se parer, ainsi que de fort jolis bijoux en filigrane.

Terminons par le matériel d'enseignement, qui est fort bien compris.

Le gouvernement apporte d'ailleurs une sollicitude toute particulière à l'instruction générale. Ainsi autrefois, il n'y avait pas d'écoles partout, les distances étant trop grandes pour que les enfants puissent y aller, c'est l'instituteur qui se déplaçait, les écoles étaient ambulantes.

Le maître s'installait dans une ferme qu'on voulait bien lui prêter et restait là quelques semaines, puis se transportait ensuite plus loin. Maintenant, il y a des écoles fixes dans tous les villages, mais cependant dans le nord, où la densité de population est trop faible, cette coutume existe encore. Ce qui caractérise l'enseignement en Suède et Norvège est l'union de la science à la pratique. L'école est un lieu de travail intellectuel et manuel également : confortable, propreté, hygiène y sont très bien compris.

∴

Transportons-nous maintenant au chalet norvégien près de la Tour Eiffel. Il n'y a pas là, à proprement parler, d'exposition. C'est un élégant chalet en bois, très confortable, venu tout prêt à être monté à l'Exposition, comme tous les autres chalets scandinaves; à l'intérieur il y a des plans en relief de petits villages avec forêts, chalets, etc., des modèles d'assemblages de planches pour cloisons simples ou doubles, des assemblages pour boîtes.

Le premier étage est occupé par le commissariat norvégien.

Quelques pas plus loin, nous trouvons le chalet et l'exposition suédoise. Quel dommage que cela soit si petit!

Le chalet se compose de deux ailes soudées à angle droit. Il est au bord d'un des lacs; des fenêtres du premier étage on a un coup d'œil ravissant sur l'eau et le Champ de Mars.

Au rez-de-chaussée, dans une première pièce, est une très belle exposition d'objets anciens : des bijoux en vieil argent, en filigrane ou émaillés, d'anciennes épées, des boucliers et une grande vitrine pleine de rasoirs et de couteaux. La coutellerie suédoise est de beaucoup une des plus renommées.

Dans la pièce à côté sont des ouvriers bijoutiers, c'est un intérieur d'artisan. Il y a de vieilles assiettes, de vieux chandeliers, d'anciens pots aux formes bizarres et un vieux buffet, qui a dû faire rêver bien des collectionneurs, et en guise de tentures, des toiles peintes, ornées de dessins primitifs. Cette pièce est très curieuse à examiner en détail.

Dans une troisième chambre sont les liqueurs et surtout le punch, véritable boisson nationale, comme en Finlande, Il y a aussi dans plusieurs vitrines, l'histoire du costume en Suède, qui est excessivement curieuse. Ce sont de petites figurines de cinq à dix centimètres de haut et faites en étoffe, en toile, en peau, en papier, tout cela en relief avec des petites têtes drôles, qui sont très intéressantes.

La quatrième pièce est consacrée entièrement à l'exposition des fourrures. Cette exposition est aussi riche que celle de Norvège, on y trouve encore le renard bleu, blanc, le skons, l'hermine, l'ours noir, gris. Il y a surtout une grande peau d'ours blanc, de toute beauté.

Au premier étage, sont les accessoires de constructions en bois, portes, fenêtres, sièges, matériel scolaire. On serait tenté de croire que les Suédois et les Norvégiens naissent menuisiers. Tout le monde sait travailler assez bien le bois. Dans le nord, les paysans fabriquent eux-mêmes tout le mobilier. Par exemple, les modèles se transmettent identiquement pareils, de génération en génération. Tel meuble peut exister depuis peu ou depuis un siècle, si ce n'est à l'usure on ne saurait faire la différence, et cependant, quand ils veulent s'en donner la peine, ils font des choses très originales, mais en général ils préfèrent conserver la tradition.

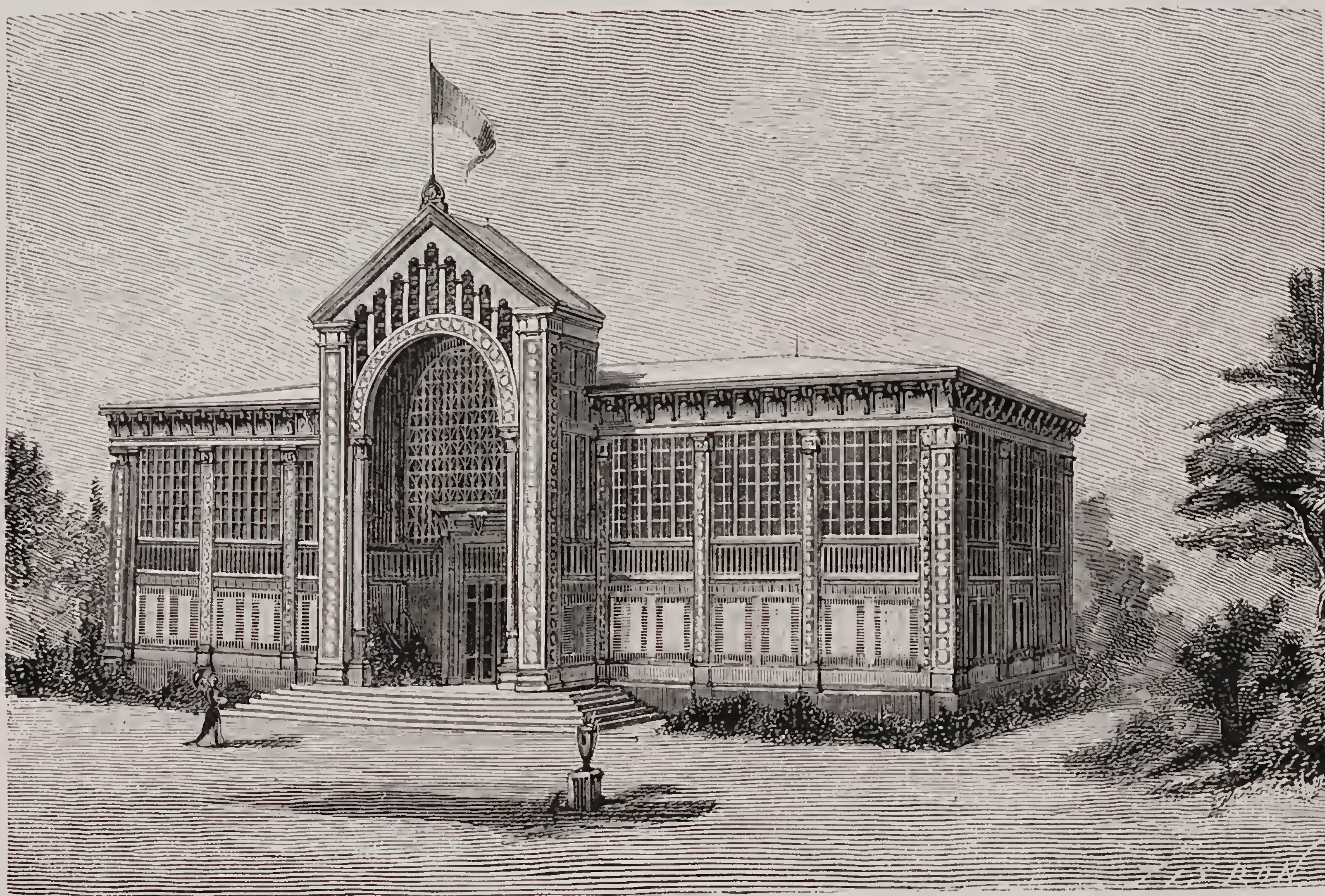
En résumé, la Norvège a pour elle la pêche et un commerce plus facile, par sa position géographique, avec le reste de l'Europe. De plus, tout se trouve à proximité de la mer, ce qui facilite beaucoup les communications. Et enfin l'influence des courants chauds, qui remontent tout



INTÉRIEUR DE L'EXPOSITION NORVÉGIENNE.



Pavillon de Costa Rica.



Exposition des Forges du Nord.

le long de la péninsule, jointe à la lumière du soleil à peine interrompue l'été, fait que les céréales norvégiennes poussent aussi vite que dans le midi, malheureusement il n'y a que la centième partie du territoire qui produit.

La Suède a pour elle ses forêts et sa culture. La Norvège importe pour sa consommation les céréales, tandis que la Suède en exporte. Elle envoie beaucoup d'animaux vivants, de beurre, d'œufs en Grande-Bretagne. Les moutons ont une force d'endurance très grande, on ne les rentre pas l'hiver, ils se nourrissent de bruyères et d'algues marines. L'exportation du bois représente la moitié de l'exportation suédoise.

Ce qu'il y a de curieux, c'est cette période de jours sans nuits dans ces contrées septentrionales, si bien décrites par Reclus : « Du haut de la cime d'Avasasa qui domine le cours de la Tornea, non loin du cercle polaire, on voit le soleil décrire quinze fois, du 16 au 30 juin, un cercle complet dans l'espace. Tandis qu'on reste baigné dans la lumière du soir, on aperçoit à ses pieds toutes les régions du sud recouvertes par le grand manteau de la nuit. Les montagnes neigeuses, au lieu de refléter une lumière blanche, resplendissentde couleurs éclatantes où se mêlent le pourpre du couchant et le vert délicat de l'aurore. Avec les grands lacs, les tourbières sans fin, les montagnes toujours neigeuses, les tempêtes et la mer sans limites, ces longues journées alternant les longues nuits, contribuent à donner à la vie de la contrée, son expression sévère et grandiose, qui la fait tant aimer de ses habitants. »

Encore une fois, nous regrettons bien sincèrement que la Suède ait pris une part aussi minime à notre exposition. C'est toujours la politique! Quel dommage qu'on ne puisse la supprimer, ce serait pour le commerce un service immense. Mais les peuples seraient trop tranquilles et trop heureux alors, ils seraient capables de s'ennuyer.

S. Favière.

LES FORGES DU NORD



C'était un problème assez difficile que d'organiser avec les produits de dix ou douze usines, manufacturant les mêmes matières, premières une exposition qui ne fût pas trop monotone.

Ce problème a été très heureusement résolu par le Comité des forges du Nord, qui a installé, avenue de la Bourdonnais, en face du dôme central du Palais des Beaux-Arts, dans un pavillon de 30 mètres sur 15, les expositions des usines qui ont syndiqué et confié à ce comité, la défense de leurs intérêts.

Ces usines, forges, hauts fourneaux, aciéries, etc., sont celles de Denain et d'Anzin, de Maubeuge, de la Providence, de Vezin-Aulnaye, de l'Espérance, de Ferrière-la-Grande, de Montataire, de Saint-Amand, les usines Dumont et les aciéries du Nord et de l'Est.

Chacune d'elles a apporté non seulement son contingent à l'exposition collective, mais aussi sa part de matériaux à la construction du pavillon, qui sur les plans de M. Granet, réunit tous les produits et sous-produits du fer, de la fonte et de l'acier qui peuvent être employés dans la construction.

Il est certain que l'aspect extérieur a dû être quelque peu sacrifié aux exigences du programme que l'architecte s'était imposé. Néanmoins, il est arrivé à un ensemble assez heureux, auquel un grand portail en avant-corps donne une tournure presque monumentale. Ce portique, dont le faite en V renversé dépasse de beaucoup la toiture du pavillon, est appuyé extérieurement sur deux forts piliers carrés. Intérieurement deux autres piliers, ceux-ci ronds et très élégants, supportent un plein cintre fort gracieux, qui se relie au faite en V, par une colonnade ascendante et descendante, qui est certainement la partie la plus réussie de la construction.

Des deux côtés de ce portique, le pavillon, très rigide et très sévère, ouvre de larges baies vitrées, que séparent des piliers plats du même style que les piliers du portique, mais plus petits.

Tous ces piliers sont décorés de motifs en fonte artistique qui, s'ils n'égayent pas considérablement le monument, donnent des spécimens de ce que la fonte peut fournir à l'ornementation des façades.

Ces mêmes ornements se répètent sur la sablière en fer tubulaire qui supporte le chéneau et dissimule les points de réunion des cornières et des poteaux, — le tout également en fer tubulaire, — qui constituent la charpente du pavillon.

Il n'y a pas jusqu'à la maçonnerie elle-même qui ne soit produite par les usines associées. Elle est faite entièrement en briques et pierres artificielles, que les usines de Denain et d'Anzin fabriquent avec les laitiers calcaires des hauts fourneaux de l'aciérie.

A l'intérieur, le plafond, à caisson, est en tôle d'acier et les poutrelles qui séparent ces caissons sont tout simplement de ces traverses de chemins de fer en acier, que depuis vingt ans les métallurgistes français voudraient voir substituer aux traverses de bois.

De fortes chaînes séparent les diverses installations qui, on le voit, n'ont pas demandé beaucoup aux industries étrangères, puisque, à part les vitres, tout ou à peu près tout, provient des usines associées.

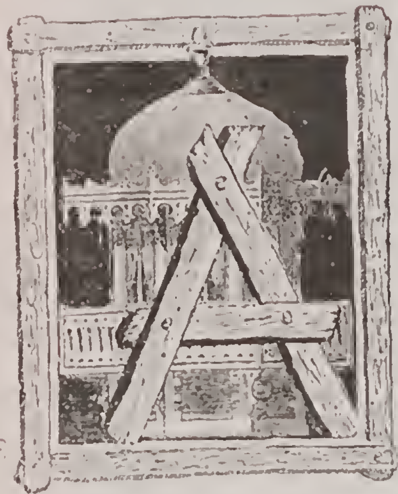
La toiture est en métal. On l'a faite avec les traverses métalliques de Montataire, qui fournissent une excellente couverture, très économique et très légère, ce qui n'est pas à dédaigner.

Quant à l'Exposition elle-même, qu'il nous suffise de dire que l'on trouve là, dans un classement remarquable de clarté, tout ce que l'on peut obtenir du fer, de la fonte et de l'acier.

Et Dieu sait si aujourd'hui l'on a trouvé pour ces métaux des emplois variés.

Henry Anry.

LA SOIE



AVANT de faire un pas dans cette galerie si magnifiquement garnie par la fabrique lyonnaise, rassurons ceux qui prétendent et qui, — les malheureux, — répètent à tous les échos, que l'industrie de la soie est morte à Lyon. C'est là une erreur, qui s'est produite et acclimatée en vertu de la tendance au pessimisme des temps modernes, sans doute, car il serait bien difficile d'en donner une quelconque raison d'être.

Morte l'industrie lyonnaise, comme jadis les battants de métier caquettent de la Croix Rousse aux Terreaux leur babillarde chanson, *bistau claque, pan!* cher aux vieux *canuts* de la *grande côte* et du *plateau*, comme à ceux du *gourguillou*. Eh! non elle n'est pas morte, la *fabrique*, comme on la désigne à Lyon, sous ce nom qui veut dire l'industrie de la soie, comme la *ville* désignait Rome pour les Latins de jadis. Seulement elle a pris ses aises, la *fabrique*, et sur les 35,000 métiers qu'elle occupait à Lyon avant 1870, plus des deux tiers ont émigré dans les environs, à la recherche des conditions d'existence moins coûteuses. A côté de ces émigrés, se sont montés de nombreux métiers mécaniques. Si l'on réduit en travail à la main le travail accompli par les moteurs, on peut voir que l'ensemble de l'industrie lyonnaise représente actuellement, en 1889, près de 140,000 métiers à la main. Ce qui est un chiffre respectable.

C'est que la soie est entrée en plein dans les habitudes de vêtement du monde entier. Une robe de soie était un luxe, il y a vingt ans, elle n'est plus aujourd'hui que le strict nécessaire. La grande élégance s'est même, par réaction, jetée sur la laine. On fait des costumes de lainages qui coûtent fort cher et on les double en soie. Le prix des étoffes a diminué de près de moitié, non seulement par suite de la baisse du revient des façons, amenée par l'entrée en scène du tissage mécanique, mais encore par suite de la baisse sur les matières premières. La soie, qui coûtait jadis 80 à 90 fr. le kilogramme, coûte en moyenne 50 francs aujourd'hui et les soies *sauvages*, dont Lyon achète 500,000 kilogrammes par an, sont bien meilleur marché. Et malgré cette diminution dans les prix, Lyon fabrique chaque année pour près d'un demi-milliard de tissus. Y a-t-il beaucoup d'industries *prospères* qui puissent se mesurer avec celle-là, que l'on dit à l'agonie.

* * *

Mais dans une industrie comme celle de la soie, la quantité ne saurait suffire, il faut encore la qualité. Voyons si Lyon a su également sur ce point, se maintenir à la hauteur de sa vieille réputation.

Je ne veux pas parler ici de la perfection dans les moyens matériels de la production, mais de la valeur même de l'objet fabriqué. Il est certain que plus les étoffes de soie sont devenues accessibles à tout le public consommateur, plus il a fallu, de jour, en jour, diminuer leur prix de revient. Les étoffes mélangées ont pris une extension chaque année plus envahissante, ce qui évidemment s'est produit aux dépens de la qualité. C'est une loi mathématique: que toute industrie qui abaisse la valeur des matières premières qu'elle emploie, est fatalement amenée à abaisser la valeur esthétique de ses produits.

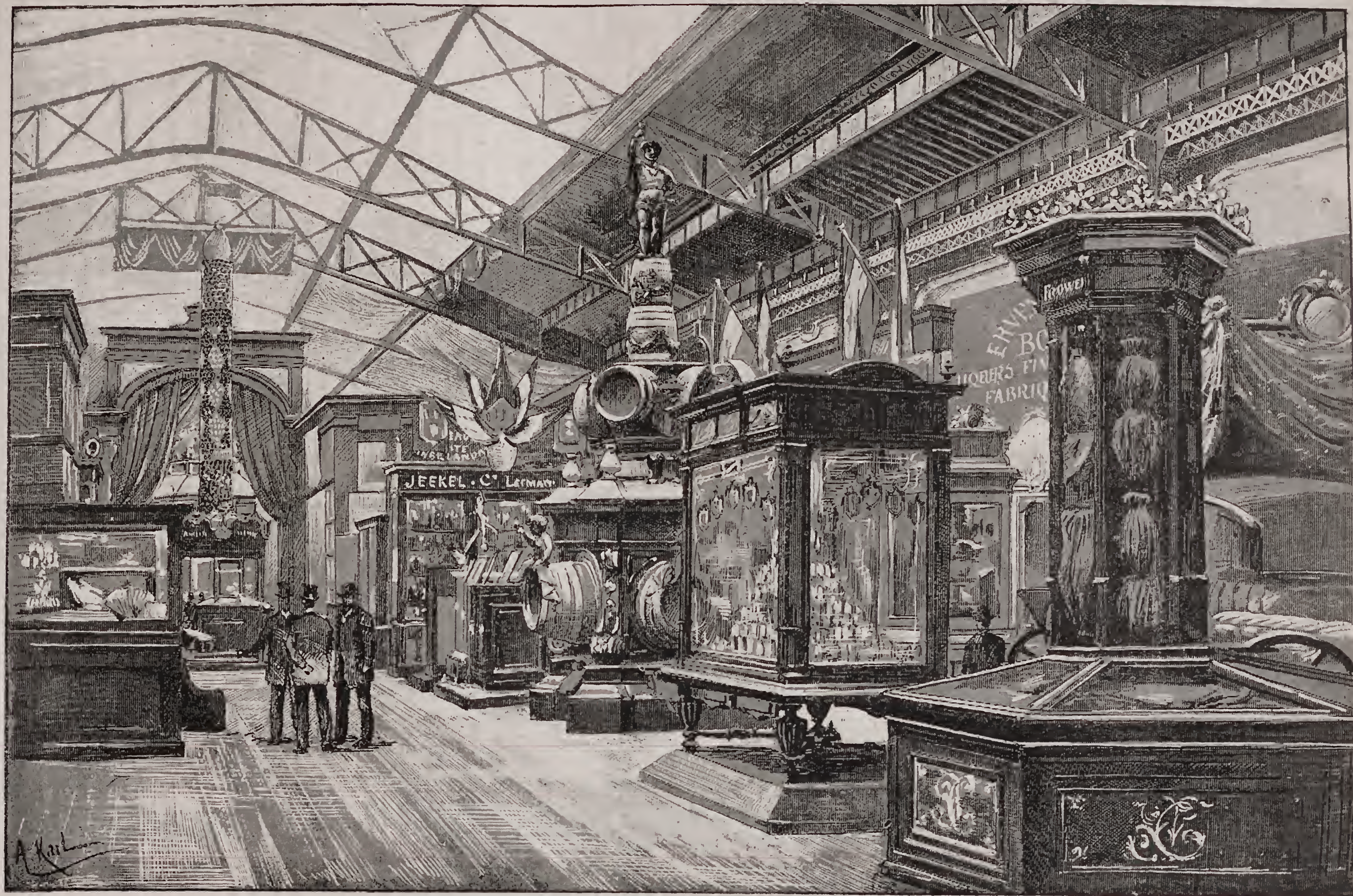
Mais les étoffes de soie pure n'ont rien perdu, bien au contraire, elles sont d'une richesse supérieure à tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, et cette richesse s'accompagne d'un fini plus parfait, dû à l'amélioration des procédés de fabrication.

Dans la galerie de Lyon, qui ouvre sur la galerie de Trente mètres et comprend comme annexe, la vitrine d'honneur qui lui fait face, nous allons voir, à n'en pouvoir douter, que Lyon a conservé son rang artistique aussi bien que sa place dans la composition industrielle.

Les vitrines sont disposées en salon avec une vitrine centrale au milieu de chacun de ces salons, les boiseries de palissandre sont rehaussées d'or, mais il semble que les exposants ont voulu se dissimuler, car il faut un véritable travail pour retrouver leurs noms sur leurs installations.

Les étoffes unies sont celles qui attirent le moins l'attention, mais elles ne sont pas pour cela celles qui représentent une moindre somme de progrès industriel, et les connaisseurs admirent au même titre que les superbes brochés, les failles, les satins, les reps, les armures diverses. Ces trois ou quatre dénominations comprennent à peu près l'ensemble des étoffes non décorées: ce sont du moins les désignations vulgaires, car la *fabrique* a pour chaque variété un nom souvent arbitraire, quelquefois ultra-fantaisiste. Les foulards, — en pièces, — les franges et autres étoffes légères sont tantôt unies, tantôt décorées d'impression. Ces étoffes n'appartiennent en général à la fabrique lyonnaise que par les dernières manipulations qu'elles subissent. La plupart sont fabriquées en Chine et envoyées *écrues* à Lyon, où elles sont *décreusées*, blanchies, teintes et s'il y a lieu imprimées. Les crêpes divers, qu'ils soient dits de Chine ou d'ailleurs, sont, par contre, des produits bien lyonnais, on connaît ces tissus aériens dont certains sont aussi ténus que des toiles d'araignées. Le crêpe de Chine broché est une des merveilles de cette exposition, il n'est rien de plus délicat que ce fond impalpable, supportant des fleurettes posées avec les légèretés de touche de l'aquarelle.

Mais passons rapidement. Voici les velours, pour lesquels Lyon reste toujours sans rivale. Les velours unis sont obtenus dans les belles qualités, par l'interposition d'une tige de métal dans le passage d'une deuxième *chaîne*, qui se boucle et est ainsi reliée par la *trame* à la première *chaîne*. Puis à l'aide d'un diamant l'ouvrier coupe la *boucle*, qui se trouve former le *poil*. Dans les qualités meilleur marché, le métier tisse deux pièces à la fois, l'une au-dessus de l'autre et le *poil*, au lieu de former une boucle, relie les deux pièces; un rasoir, qui passe après la navette, sépare les deux pièces l'une de l'autre, en coupant le *poil* par le milieu. Telle est la théorie générale du velours, mais dans la pratique, elle a reçu bien des modifications qui permet-



UNE GALERIE DE L'EXPOSITION DES PAYS-BAS.



UNE GALERIE DE L'EXPOSITION DE LA SOIERIE.

tent de fabriquer les plus merveilleuses des étoffes brochées.

Ainsi dans la vitrine d'honneur, nous trouvons des *pantes*, c'est le nom lyonnais d'un ensemble décoratif, en velours *frisé* et *coupé* sur un fond de faille vieux rose, ces *pantes* sont formées d'immenses plumes ; à côté, sur un fond de satin gris, de larges fleurs rouge et jaune sont jetées avec un art exquis. Voici d'autres étoffes d'une impression encore plus artistique, ce sont des fleurs aux teintes passées, fondues, obtenues par le procédé de l'*impression sur chaîne*. Ce procédé, qui a fourni jadis les merveilleux velours Grégoire aujourd'hui vendus au poids de l'or, consiste à imprimer sur la *chaîne* qui formera le poil, et avant le tissage, un dessin calculé de telle façon qu'en se réduisant par le tissage, il formera sur la pièce le motif demandé. On comprend quels soins demande un tel travail préparatoire.

Toujours sous la vitrine d'honneur, nous trouvons une des plus belles productions de la soierie lyonnaise. La *Guirlande royale*, c'est une branche de roses aux tons très fondus, jetée sur un fond de satin vert.

Toutes ces étoffes sont pour le costume, en voici d'autres pour l'ameublement, en reps, décoré de velours découpé. D'autres étoffes sont décorées sans l'intervention du velours, ce sont, soit les *brochés* proprement dit, soit les *lattés ;* dans les brochés, le motif décoratif est exécuté pour ainsi dire indépendamment du tissu, par des accesoires dits *brocheurs* que mène le métier. Dans les *lattés*, le jeu des *lisses*, c'est-à-dire des cordelettes qui soulèvent les fils, menés par un ensemble de cartons perforés, la *Jacquard*, forme le dessin, en laissant à l'envers de l'étoffe, les fils qui ne doivent pas apparaître à l'endroit. Ces deux procédés sont souvent employés concurremment et ils fournissent ainsi des motifs d'une grande richesse. Je citerai des boules de neige, énormes fleurs blanches, l'*Echelle de Jacob*, une guirlande de roses sans fin, la *Congélation*, une sorte d'irradiation prismatique, qui rappelle assez le travail physique de solidification de l'eau; les *Fontaines lumineuses*, qui malgré leur nom de mauvais goût, sont une très belle disposition de tons sur tons.

J'ai omis, dans les étoffes unies, les *moirés* qui, pour beaucoup de personnes sont un mystère et qui pourtant sont obtenus par des moyens bien simples. La *moire* est une *faille*, c'est-à-dire une étoffe à gros grains, dans laquelle la *trame* est entièrement dissimulée par la *chaîne*. Si l'on veut de la *moire antique*, l'étoffe est pliée par moitié de sa largeur et soumise à une pression considérable, qui écrase grain contre grain la face à moirer. Si l'on veut de la *moire à chemins*, c'est-à-dire avec de longs traits mats ou brillants et réguliers, la pression, qui s'opère sur l'étoffe non redoublée, est précédée du passage d'une flamme de gaz qui trace les chemins. Une fois obtenu, cet écrasement est ineffaçable

*
* *

Une vitrine entre toutes est particulièrement intéressante, car on y trouve le véritable tour de force de l'art du broché : un livre de prière, *tissé* d'après les manuscrits et les enluminures du XIVe et du XVe siècle. C'est une merveille tout bonnement, chaque page est formée de deux feuilles de satin collées, envers contre envers. Le texte gothique n'a guère plus de deux millimètres de hauteur, dans les majuscules, et cependant il est d'une netteté aussi parfaite que la meilleure impression. Les encadrements sont d'une prodigieuse netteté de trait et valent n'importe quel tirage d'estampe, pour la clarté des tailles et la dégradation des demi-teintes. Chaque page a un encadrement particulier. Il n'a certainement jamais été rien produit de si fini : les portraits pourtant célèbres, tissés d'après *Carquillot*, qui a portraicturé tous les chefs d'État et tous les hommes célèbres qui ont touché à Lyon de près ou de loin, ont toujours une certaine raideur d'exécution. Mais ici, il n'y a pas une déviation de trait d'un dixième de millimètre, qui puisse dénoncer que l'artiste a dû subordonner son œuvre aux exigences du tissage. Je répète que ce livre de prière est une merveille, qui fait grand honneur à la maison Henry, célèbre déjà depuis longtemps pour ses ornements d'église, dont elle a toute une série autour de son livre de prière.

Parmi les industries qui procèdent de la soierie, l'ornement d'église tient, en effet, le premier rang et l'on est étonné de le voir si peu représenté. Mais il y a la qualité à défaut de la quantité, et les quelques chapes ou chasubles que nous trouvons, sont de toute beauté.

Tous les styles sont représentés dans ce genre de travail. Voici une chasuble gothique, le bon pasteur. Voici une imitation des chasubles italiennes du XVe siècle, en point de soie antique. Elle représente l'*Ascension*, les têtes des apôtres sont remarquablement expressives.

*
* *

La *théorie* de la soie devait être représentée dans cette exposition lyonnaise. Elle l'est par l'exposition de la Chambre de commerce, qui montre ce que l'on appelle la *condition* des soies, c'est-à-dire la série des appareils qui servent à tisser la soie *grège* et à la décreuser. En même temps, nous voyons les résultats des études entreprises depuis une dizaine d'années pour élargir la production de la soie. Aujourd'hui, on sait fort bien, grâce à ces recherches utiliser en Europe les soies sauvages de Chine, c'est-à-dire celles que produisent des *bombyx* qui, au lieu d'être élevés comme les nôtres dans des magnaneries, produisent en plein air, sur les buissons, dans les bois, où l'on va, au moment favorable, chercher leurs produits. Ces soies sauvages, dont on importe plus d'un demi-million de kilos par an, servent en Chine à la fabrication de ces pongées et de ces tussah, dont nous parlions plus haut ; en France, au contraire, on les emploie non pour les étoffes légères, mais pour les plus résistantes, comme ces peluches dites *loutres*, qui ont absolument le toucher, l'aspect et la vigueur d'une fourrure.

La Chambre de commerce a exposé des cocons sauvages; il y en a qui semblent être en or massif.

*
* *

Telle est, autant qu'on la peut décrire d'une manière aussi succinte, l'exposition lyonnaise. Elle est digne de la deuxième ville de France, de ce Lyon, qui depuis des siècles,

a pris pour devise : *Lyon avant le melhor !* et qui depuis le jour où vinrent s'établir les premiers maîtres de la soie, a su, par sa longue série d'artisans, d'artistes et son opiniâtre travail, ne jamais ni forligner ni décroître.

PAUL LE JEINISEL.
(*de Perrache.*)

LE GLOBE TERRESTRE DE 40 MÈTRES



Le long de l'avenue de Suffren, sous un dôme bien simple qui recouvre un bâtiment bien modeste, se trouve cependant une des plus curieuses attractions de l'Exposition universelle. Ce n'est qu'un globe terrestre, mais un globe de 40 mètres de circonférence.

On prétend que la terre a exactement 40 millions de mètres de diamètre. Mais cette prétention n'est pas absolument fondée, puisque chaque fois que l'on mesure à nouveau notre planète, la dimension change. Aussi le plus simple est de s'en rapporter à l'opinion générale et au mètre étalon, déposé au Conservatoire des Arts et Métiers.

Dans ces conditions, le globe terrestre de l'avenue Suffren ayant 40 mètres de circonférence, représente donc la terre au millionième et son diamètre est d'environ $12^m,70$, en tenant compte de l'aplatissement des pôles.

C'est de beaucoup le plus grand des globes terrestres qui ait été construit, et ses dimensions ont permis d'y retracer tous les accidents géographiques, toutes les divisions politiques de la terre. Cela même à une échelle assez importante, puisqu'elle n'est que 12 ou 13 fois plus petite que celle de la carte de l'état-major. Paris mesure environ un centimètre carré et si l'on avait voulu y figurer en relief la Tour Eiffel elle aurait eu l'épaisseur, appréciable au microscope, d'un tiers de millimètre. Quant au Mont-Blanc, il aurait eu quatre à cinq millimètres et le Gorizankar aurait offert une *éminence* de près d'un centimètre.

Tel qu'il est, ce globe est fort intéressant. Bien plus qu'une carte, même à grande échelle, il donne l'impression de la vérité. Il est extrêmement difficile de faire comprendre à un enfant, à qui l'on vient de dire que la terre est ronde, que cette terre ronde est représentée sur un morceau de papier plat. Le globe seul est à la portée de son intelligence. Et combien sont encore enfants sur ce point.

Aussi, il y a un véritable attrait à faire, par la rampe en spirale qui l'entoure, non pas un seul tour, mais plusieurs tours du monde en bien moins de quatre-vingts jours... On peut également faire ce tour en restant immobile sur un point quelconque de la rampe, le globe est en effet animé d'un mouvement de rotation, que lui communique une manivelle qu'une seule personne peut faire mouvoir. A part le mouvement de translation de la terre autour du soleil, la démonstration astronomique est donc aussi complète que la démonstration géographique.

Pour accomplir ce voyage rapide, on commence par gravir l'escalier qui se trouve dans une des tourelles d'entrée du pavillon, ou mieux encore, par s'installer dans l'ascenseur Ottis qui occupe l'autre tourelle. L'on arrive ainsi à peu près à la hauteur du cercle polaire où se trouve une tribune munie de gradins. C'est de cette tribune que part la rampe en hélice qui descend jusqu'au pôle Sud. Pour la partie polaire septentrionale, on passe par une passerelle en trépied, qui s'appuie sur la tribune et sur le chemin en hélice.

Maintenant, voyons un peu comment est fabriqué ce globe monstre.

***

Les sphères ordinaires, que le commerce vend pour les études géographiques, sont de simples globes de carton composés de deux ou plusieurs parties, emboutées sur un gabarit donné, puis réunies, et sur lesquelles on colle, une fois l'assemblage fait, des fuseaux de papier imprimés et coloriés à l'avance. On conçoit facilement que si les fuseaux sont d'une certaine dimension, ils cessent d'offrir une exactitude mathématique, puisque ce sont des surfaces planes que l'on force à recouvrir des surfaces courbes. Ce à quoi l'on n'arrive qu'en *trichant* un peu. Mais pour les globes de petite dimension, cela n'a que peu d'importance. Pour ceux d'un calibre plus élevé, les fuseaux, au lieu d'aller d'un pôle à l'autre, sont fractionnés en divers morceaux. Après le collage, on vernit toute la surface, et si les raccords ont été bien faits, cela paraît n'être qu'un seul tout.

Mais un globe de 40 mètres ne pouvait être construit aussi légèrement. Il a fallu d'abord établir une ossature en fer à cornière, il y a, pour constituer cette ossature, 20 demi-méridiens et 5 cercles parallèles également en cornières.

A leurs deux extrémités, ces demi-méridiens se raccordent sur un anneau de deux mètres de diamètre ; de l'anneau sud à l'anneau nord, une cornière droite réunit les deux extrémités de chaque cornière cintrée et maintient la courbe, dont la stabilité est encore assurée par une série de cornières qui, partant de divers points du demi-méridien, viennent se fixer le long de la cornière droite.

Enfin, deux fers plats qui vont chacun d'un anneau au deuxième tiers opposé du demi-méridien, complètent cet ensemble, d'une grande solidité et d'une extrême légèreté.

Ce système est répété vingt fois et constitue le gros de l'armature du globe. Les autres demi-méridiens et cercles parallèles qui entrent dans sa construction, servent seulement à soutenir les panneaux de la surface.

Ces panneaux sont au nombre de 585 ; ils sont rigoureusement bombés, selon dix gabarits différents qui correspondent à la hauteur que ces panneaux doivent occuper entre les méridiens. Ils sont composés d'un carton fabriqué sphérique, et enduit d'un mélange de blanc de Meudon et de colle de peau. Ces panneaux, découpés et calibrés, sont fixés sur des cadres en bois, puis ces cadres de bois sont vissés sur des garnitures de bois, dont sont munis les méridiens.

Avant cette opération de l'assemblage, on a peint à l'huile chaque panneau. D'excellents calques ont d'abord été établis d'après les documents les plus complets et les plus récents, puis reportés sur les panneaux sur lesquels les peintres ont, en fin de compte, traduit par des effets de lumière le relief du sol, par des nuances diverses l'aspect

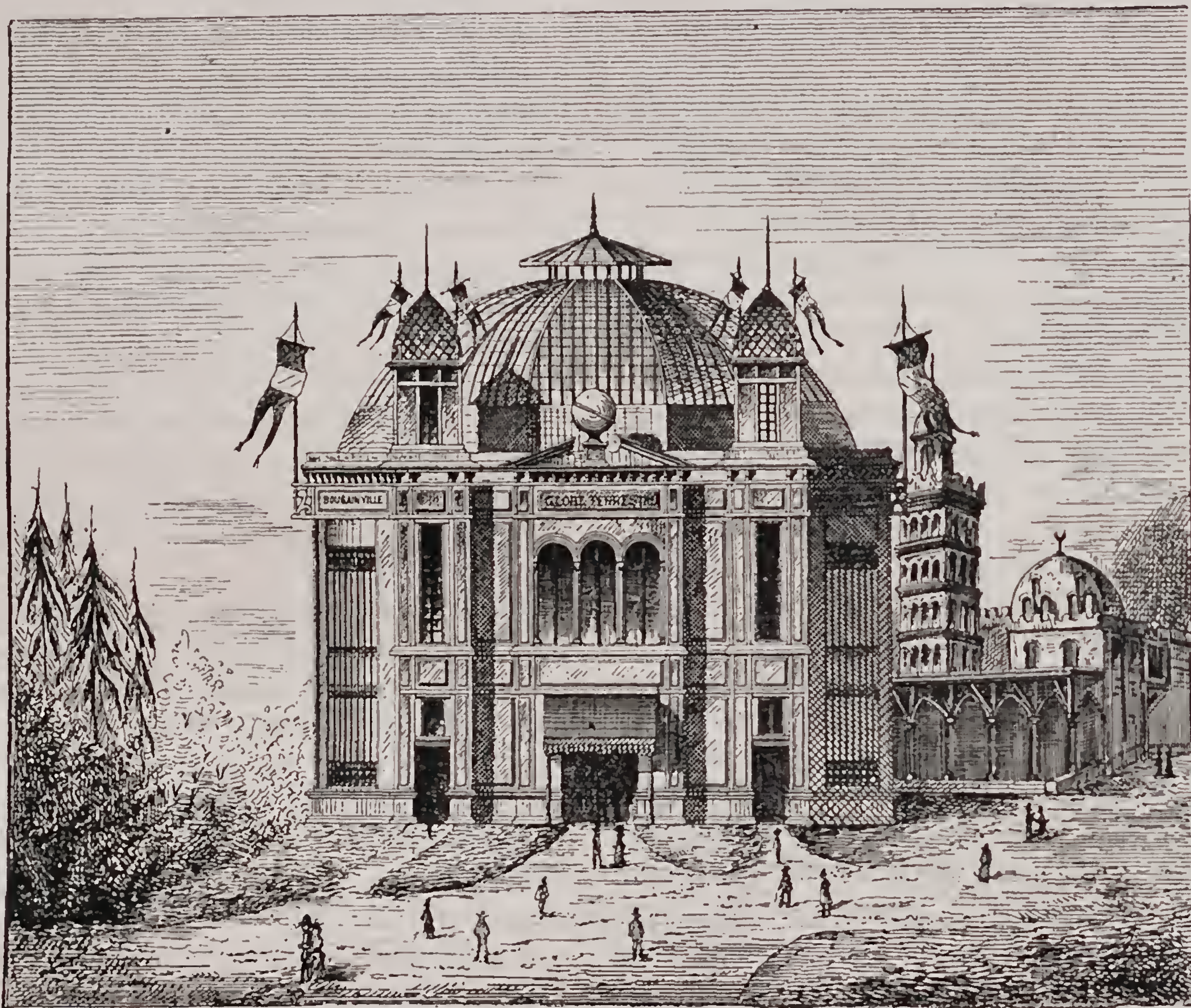
des différentes régions, en même temps qu'ils ont inscrit tous les détails de géographie physique et politique.

L'opération du calque présentait justement l'inconvénient que nous signalions, au sujet des globes du commerce, le transport d'un dessin plan sur une surface sphérique. On y a remédié en faisant travailler les chalcographes sur des planches à dessein courbes, dont la surface représentait exactement une fraction du globe, les proportions ont ainsi été exactement conservées.

Le promoteur du globe de 40 mètres, MM. Th. Villard et Ch. Cottard ont accompli là un très intéressant travail et l'on comprend bien que leur projet ait, dès le début, réuni de hautes approbations et obtenu le patronage de personnalités éminentes.

On comprend aussi qu'il n'ait pas tout le succès qu'il mérite, car il faut payer un franc pour pénétrer dans le pavillon, et la majorité des gens qui vont à l'Exposition comme à la foire, aiment mieux dépenser vingt sous pour voir la danse du ventre, que pour apprendre la géographie.

Alfred Grandin.



Pavillon Villard et Cottard.

LES PAYS-BAS ET LEURS COLONIES

Dans l'aile droite du palais des expositions diverses, bornée de deux côtés par l'exposition belge et ouvrant sur le grand vestibule, l'exposition des Pays-Bas occupe une surface peu considérable, mais remplie en conscience.

Cette exposition ouvre sur le vestibule, par une porte monumentale et deux grandes baies latérales. C'est en bois naturel qu'a été faite toute cette façade, au fronton de laquelle on peut lire sur l'écusson du pays néerlandais, cette devise toute française : « Je maintiendrai ».

Les baies ont pour frontons chacune une grande composition décorative de Willy Martens. L'Industrie fait les frais de l'une de ces compositions et l'autre est consacrée au commerce maritime.

L'exposition commence dès le vestibule, dans lequel se trouve, entre quatre cacaoyers qui meurent de nostalgie, le plan en relief d'une plantation de cacao, mais ceci se rapporte plutôt à l'exposition des colonies néerlandaises, que nous verrons tout à l'heure. A côté, une colonnette est formée de feuilles de cartons, la Hollande fabrique beaucoup de cartons. A côté encore, sont les cigares des colonies Néerlandaises, très appétissants, ma foi.

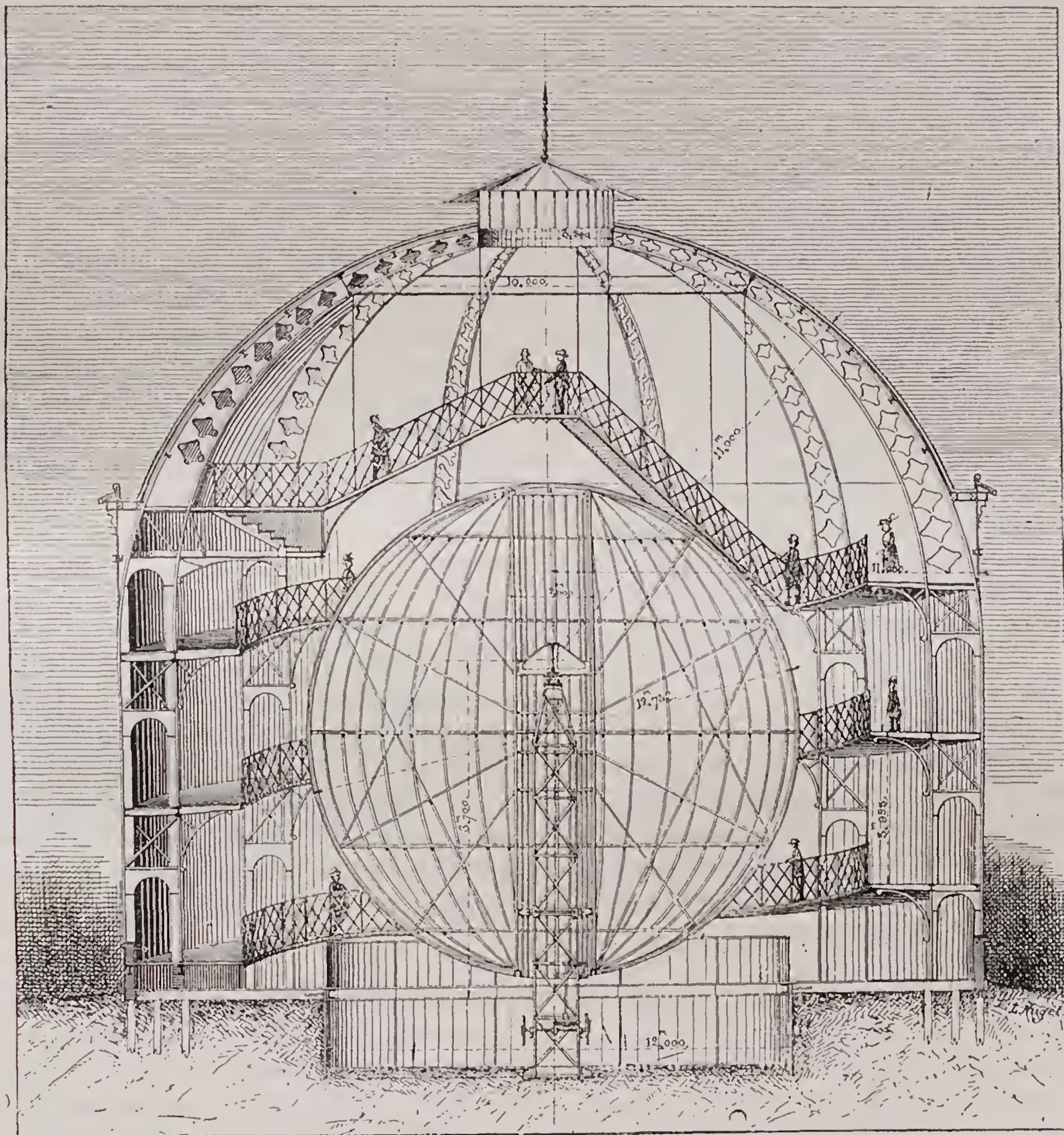
⁂

Si nous pénétrons dans la galerie, nous nous trouvons

tout de suite en présence d'une exposition ravissante, celle de la céramique de Delft. Il est très à la mode le vieux Delft, mais je vous assure que le nouveau n'est pas à dédaigner.

Il y a d'abord une collection de services de table, de bougeoirs, de pendules decorées de ces bleus si doux qui, à elle seule, ferait le bonheur de gens difficiles, mais il y a mieux. Il y a les superbes panneaux décoratifs formés, soit d'une seule pièce comme ces appliques en forme de panonceaux, soit de carreaux comme le Delft classique.

Scènes d'intérieurs, vues de Hollande, marines, tableaux de genre, le Delft traduit tout cela avec une délicieuse netteté de rendu, les derniers plans, si difficiles à détacher dans les camaïeux, s'estompent avec des délicatesses de nuages. On ne sait à quoi donner la préférence. Est-ce à cette *vue sur le canal*, avec les servantes qui lavent à grande eau les façades des maisons, les cavaliers au col puritain, les marchands qui causent de Java auprès d'un boucaut d'erhim? Est-ce à cette farandole de bébés, d'une



La globe terrestre de 40 mètres de circonférence (la carcasse).

drôlerie si vraie et d'une si pittoresque justesse d'allure. Est-ce à ces portraits copiés d'après Rembrandt, ou Rubens; car Delft demande ses inspirations aux maîtres incontestés.

Ce qui frappe dans cet art de la céramique, c'est d'y trouver une quantité de noms français. Le directeur de la manufacture de Delft s'appelle M. Labouchère, certains panneaux sont d'après M. A. le Comte, d'autres d'après M. J. du Chattel. C'est évidemment à la révocation de l'édit de Nantes qu'est due l'émigration de tant de noms aux allures si françaises, mais alors on pourrait presque dire que c'est une industrie française que la céramique hollandaise.

∴

Les tapis de Hollande sont célèbres. Il y a en Néerlande une manufacture royale, celle de Deventer, qui a une réputation européenne et qui l'a méritée. Il n'y a pas grande envolée dans la composition, c'est de l'art décoratif le plus sage et le plus pondéré, mais il a, malgré cela, ou peut-être à cause de cela, très grand air, joint à de remarquables qualités de confortable.

Une autre branche de l'art décoratif est représentée par la gravure sur glace. On a exposé de grands panneaux de verre, sur lesquels sont reproduits des tableaux célèbres. Le mieux réussi de ces panneaux représente la chasse de Diane, de Hans Mackart. C'est là encore de la décoration discrète, qui demande des connaisseurs pour en apprécier tout le mérite.

*
* *

L'art du livre est très largement représenté. Il s'épanouit en Hollande depuis la découverte de l'imprimerie ; il y a des siècles que les imprimeries de la Haye et de Harlem font parler d'elles dans le monde entier. La *Gazette de Hollande* n'est pas seulement une expression littéraire. C'est en Hollande que prit naissance le petit journalisme, et aussi la librairie licencieuse, qui a émigré et s'est faite belge dans les temps modernes.

Mais la typographie hollandaise n'a pas produit que des libelles et des pamphlets imprimés « aux dépens de la Compagnie » Elle a également fourni des chefs-d'œuvre, et le développement de l'art typographique a amené un développement parallèle des art accessoires.

Ainsi, la fonderie des caractères a été longtemps, dans les pays néerlandais bien au-dessus du niveau qu'elle atteignait dans le reste de l'Europe. Il y a à Harlem la célèbre fonderie Enschédé, qui remonte aux origines du caractère mobile. La fonderie Enschédé occupe tout une vitrine, tant par ses caractères actuels que par une petite exposition rétrospective, qui nous montre à côté des poinçons et des matrices de l'époque la plus reculée, les outils du célèbre graveur Fleischman et les catalogues de caractères, dont la maison possédait au commencement du XVIIIe siècle, une belle variété.

Il y a un *corps* qui est formé de types à peine plus gros que des aiguilles et malgré cela, le caractère qui rappelle un peu le genre Didot, est d'une netteté irréprochable.

Les relieurs nous montrent leurs productions actuelles, qui n'ont rien de supérieur à la reliure française et qui ne marquent aucun progrès, bien au contraire, sur les belles reliures hollandaises du XVIIIe siècle.

Enfin, et c'est assez naturel le papier de hollande. Ce beau et indestructible papier de hollande que l'on peut imiter mais non remplacer. Le voici en feuilles, en mains, en rames, et aussi mis en œuvre. Il est sans rival pour le tirage des estampes, seulement lui aussi est en décroissance.

Depuis quelques années pour répondre aux besoins d'une soi-disant papeterie de luxe, il a fallu faire du hollande de pacotille, de formats ridiculement exigus, teintés de nuances baroques, et qui ne rappelle en rien les majestueux papiers vergés des grands tirages classiques.

Les imprimeurs hollandais ont tenu à montrer qu'ils ne travaillaient pas que pour leur pays, et ils exposent entre autres ouvrages français, une superbe édition de la correspondance de Huygens, plus une quantité d'ouvrages anglais. On ne se doute pas que la plus grande partie des livres enfantins avec chromotypies, ou chromolithographies qui ont fait la réputation des éditeurs anglais, sont tout simplement imprimés en Hollande.

Citons les cartons, très variés, et nous aurons fini avec celles des productions hollandaises qui tranchent nettement avec les produits de nos manufactures. Il faut cependant mentionner particulièrement les caractères et les meubles laqués.

Il y a une manufacture royale de carrosserie, qui a exposé à côté de diverses voitures, une importante collection de dessins et d'épures, qui dénotent une industrie arrivée à un haut point de perfection.

Il y a également une manufacture royale de meubles laqués, qui s'est fait une spécialité de panneaux laqués au feu, copies du Japon, et qui débite ces panneaux à l'ébénisterie. C'est très agréable à l'œil.

Dans un coin de l'exposition est installée une petite maison hollandaise du siècle dernier, dans laquelle sont exposées les médailles d'un fabricant de cacao : le contenu est modérément intéressant, mais le contenant est une charmante reconstitution.

*
* *

Du côté des jardins, l'extrémité du grand vestibule la Bourdonnais forme un salon carré, à angle droit avec l'exposition que nous venons de voir et qui est occupé par les colonies néerlandaises. Ce salon, si élevé de plafond qu'il forme une sorte de coupole, a été séparé du vestibule par une immense draperie en éventail et de non moins immenses portières. Toutes ces tentures sont originalement composées d'*indiennes*, c'est-à-dire les etoffes imprimées de couleurs brutales dont les colonies font une si grande consommation. De même pour les tentures de l'intérieur.

*
* *

Les colonies hollandaises représentent, comme on le sait, beaucoup plus d'importance que la métropole. Il est à croire que si les sujets extrême orientaux des Pays-Bas, étaient bien fixés sur l'importance de leur métropole, ils auraient vite fait de secouer le joug. Ils le supportent cependant fort paisiblement, au grand bonheur et au grand profit des Hollandais, qui ont ainsi sous la main une inépuisable source de richesses.

*
* *

Ces richesses sont presque toutes végétales. On les a rassemblées dans un curieux trophée, tout simplement formé de caisses, de sacs, de barils, de couffes, de balles, de couffins, de tout ce qui peut se rassembler sur le quai d'un port, quand débarquent ces grands transports qui reviennent des îles. Tout en haut du trophée s'épanouit un palmier. Autour de ce trophée s'étalent les productions coloniales. Il y a de la gomme copal, des fourrures, des épices, clous de girofle, noix muscade, poivre, etc. Il y a des variétés nombreuses de thé, du tabac de diverses provenances, du *kapok*, une sorte de soie végétale qui vient de Java.

Il y a une remarquable collection de quinquina ou de succédanés, également fébrifuges.

On est arrivé à donner à d'autres arbustes la même richesse en quinine, qu'au véritable quinquina, cela par des greffes et des sélections intelligemment pratiquées, cette industrie est aujourd'hui l'une des sources de la richesse de Java.

Au quatre coins du salon, de légers dais, aux aspects

un peu sauvages abritent des armes, des vêtements, des idoles, des instruments de musique, provenant des Indes hollandaises. Des panoplies de ces couteaux barbelés, de ces flèches empoisonnées des îles de la Sonde, décorent les murs vivement enluminés.

Au total, une petite exposition qui ne manque ni de couleur, ni de parfum, car dès l'entrée on est saisi par l'arome pénétrant des épices, des cafés, des grains de cacao, qui garnissent les étalages très pittoresques.

HENRI ANRY.

Un certain nombre de nos lecteurs se sont vivement intéressés à tout le bien que nous avons pensé et dit de l'ingénieuse machine à écrire Hammond. Il en résulte que nous recevons une foule de demandes de renseignements. Nous ne croyons pouvoir mieux y répondre qu'en priant nos correspondants de s'adresser, à l'avenir, directement à l'agent général de la compagnie Hammond, M. A. Jacquier, 9, rue du Caire, à Paris.

Constatons, en passant, que la justesse de nos appréciations se trouve aujourd'hui pleinement confirmée par la décision du jury de l'Exposition universelle de Paris. La machine Hammond vient de recevoir la plus haute récompense, la médaille d'or. Du reste, l'année derrière, à l'Exposition de Bruxelles, elle avait remporté le diplôme d'honneur.

RÉPUBLIQUE DE COSTA RICA.



BIEN qu'entièrement construit en fer peut-être même à cause de cela, le pavillon de la République de Costa Rica est très coquet.

Aux quatre coins sont des statues en bronze, un soldat, un paysan, un serrurier, un forgeron.

On y arrive par un petit perron très élégant. Mais pourquoi la vue tombe-t-elle aussitôt sur une collection d'ophidiens. Ce serait à croire que c'est le pays des serpents.

Il y en a d'énormes, puis d'autres tout petits, qui ont l'air aussi peu rassurants que les grands. Ils ont beau être tous dans l'alcool, ou bien empaillés, cela produit tout d'abord une singulière impression.

Le pavillon est tout petit. Dans la première vitrine est toute une collection d'oiseaux aux plumages variés et vifs, de toutes les grandeurs. Au-dessus une très belle collection de papillons. Le long des murs est une jolie série d'aquarelles représentant la flore de l'Amérique, qui est remarquable. Les autres vitrines contiennent encore des oiseaux et particulièrement des perroquets. La vitrine centrale renferme une série de plantes desséchées du pays. C'est un véritable droguier, on y voit l'ipéca, la salsepareille et, surtout le *mikania guaco,* grâce auquel nous allons pouvoir rendre visite impunément aux serpents même vivants. En effet, les Indiens s'inoculent le suc de ces feuilles, ils en boivent également par cuillerées, pour se prémunir contre la morsure des serpents venimeux, et pour que l'action se soutienne ils en prennent ainsi cinq à six fois par mois. De plus ils portent de ces feuilles sur eux, prétendant que l'odeur seule produit un effet stupéfiant sur les serpents. Les médecins américains estiment beaucoup cette plante. Quant à son efficacité, elle n'a lieu que si on a absorbé le suc avant la morsure, car après, le résultat est nul.

La nature fait bien les choses, en mettant le remède à côté du mal, mais il me semble qu'elle eût encore mieux fait si le remède était curatif et non pas seulement préservatif.

Enfin de grands bocaux contiennent des cafés et des cacaos. Les cafés sont du genre moka. Les cacaos sont excellents. Cette culture est une véritable richesse, car si elle demande cinq années de préparation, sans profits, après cela elle produit une récolte très abondante, sans la moindre fatigue et si l'on se donnait un peu de mal pour arracher les mauvaises herbes, ce serait bien autre chose, mais les indigènes n'aiment pas le travail.

La température de ce petit État est on ne peut plus agréable, c'est un printemps perpétuel.

Son commerce d'importation s'élève à 18 millions et son exportation à 26 millions. L'exportation comprend surtout le café, le sucre, le cuir, le cacao, les bois, les minerais.

On fit autrefois un projet d'isthme qui traversait ce petit État. C'était le projet de MM. Blanchet, Lull, Menocal, Annen, Belly. Il partait de Gregtown, du côté de l'Océan Atlantique jusqu'à l'anse de Brito dans l'Océan Pacifique, à travers les États de Nicaragua et Costa Rica, sur un parcours de 292 kilomètres avec 25 écluses. Mais le projet de Panama prévalut.

A l'époque, on s'en félicita beaucoup en France, mais hélas! les temps sont bien changés.

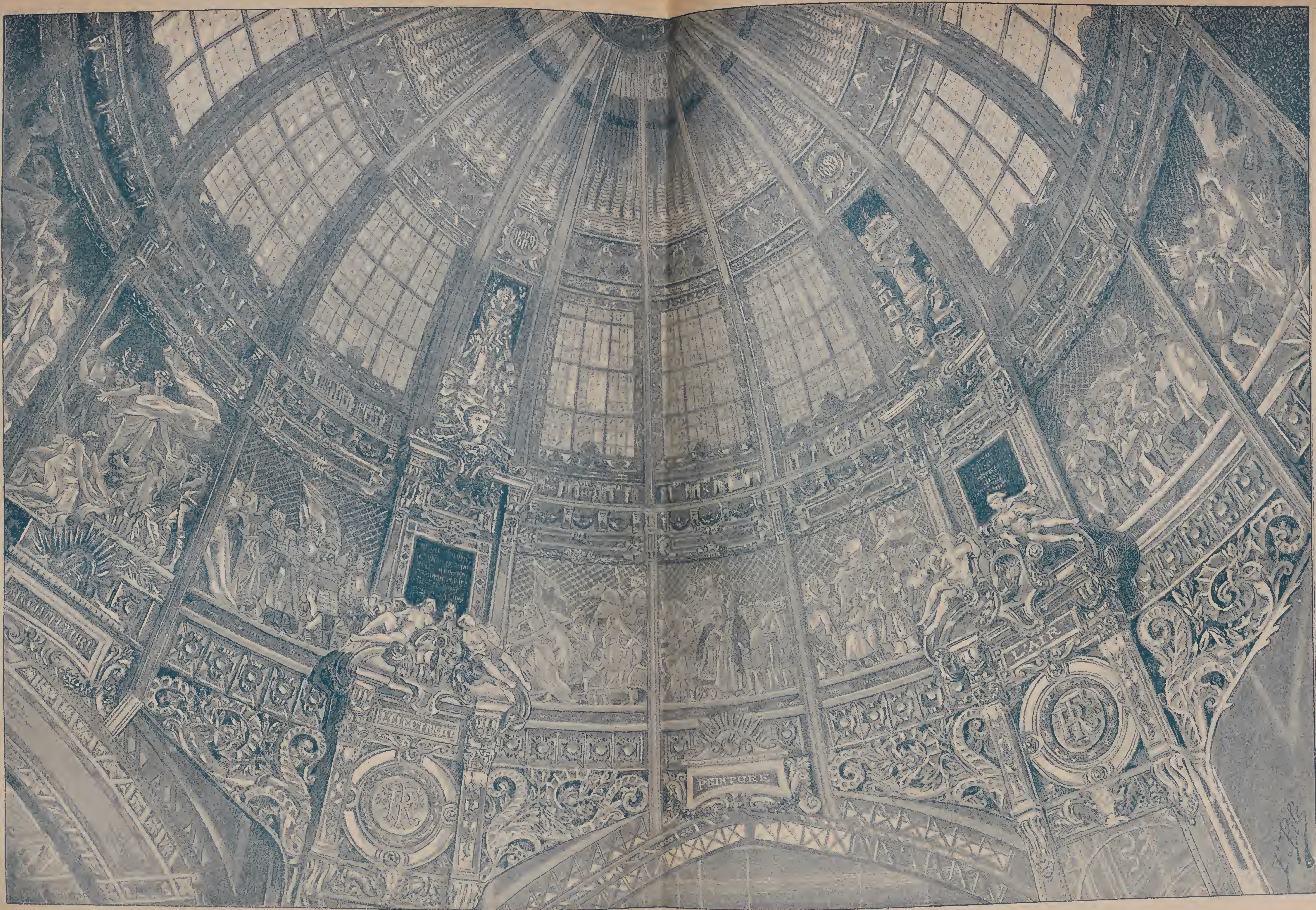
LOUIS PHALANCHET.

L'Éditeur-Gérant : L. BOULANGER.
Papier des Papeteries Firmin-Didot et Cie, 2, rue de Beaune, Paris

Imprimerie Charaire et fils, à Sceaux.



LES HOLLANDAISES MARCHANDES DE CACAO OU DE GAUFRES.



DÉTAILS DE LA COUPOLE DU DOME CENTRAL (PALAIS DES EXPOSITIONS DIVERSES).

Supplément du n° 42 du Livre d'Or de l'Exposition. — 12 novembre 1889.



Les Beaux-Arts à l'Exposition. — L'ENTRÉE DU CHATEAU, tableau de M. du Chattel (section Hollandaise).

ORFÈVRERIE



L'orfèvrerie a de vieilles lettres de noblesse en France. — Elle se réclame orgueilleusement de ce bon saint Éloi qui, après avoir assis son monarque Dagobert sur un trône d'or massif, lui donnait, — probablement pour l'y maintenir, en dépit des orages politiques de ce temps, — des conseils d'une si rude franchise.

Ce saint Éloi était, à vrai dire, un forgeron sur or; il travaillait du même marteau et sur la même enclume, et près de la même forge, dont son aide Oudi tirait le soufflet, les fers à cheval et les couronnes du bon roi Dagobert et peut-être serait-il bien étonné s'il voyait le chemin qui a été parcouru par la profession qu'il honora, depuis les rudes orfèvreries mérovingiennes jusqu'aux surtouts de tables de chez Christofle.

Il serait en tout cas heureux et fier, après avoir passé la grande porte à colonnes bleu et or qui, de la galerie de trente mètres, donne accès dans l'orfèvrerie, de voir combien galamment ses successeurs ont installé leurs œuvres, dans de légères galeries dont les colonnettes supportent des tentures vertes.

***

L'orfèvrerie peut se diviser — *en gros* — en trois grandes parties :

L'orfèvrerie domestique, l'orfèvrerie décorative, l'orfèvrerie religieuse. Les trois parties sont largement représentées par des vieilles maisons qui sont, depuis des années, la gloire de l'industrie et de l'art français.

L'orfèvrerie domestique, services de tables, couverts, etc., est de beaucoup la moins intéressante. La vaisselle plate, depuis longtemps, n'est plus de mode et pour cause, et d'autre part les procédés électrochimiques ont mis le couvert argenté tellement dans le domaine de la production industrielle, qu'il a perdu tout le cachet artistique, ce qui est le cas des vrais couverts d'argent.

Les surtouts de tables sont autant de l'orfèvrerie décorative que de l'orfèvrerie domestique, attendu qu'ils décorent superbement et ne servent à rien du tout. Il y en a de magnifiques, entre autres un dans le style de Louis XIV, qui a une allure absolument royale.

Les services de toilette, — on ne peut plus domestiques, ceux-là, — se fabriquent uniquement pour l'exportation. C'est un luxe un peu criard qui déplaît à nos Françaises, — à celles du moins qui ont du goût. Il est vrai qu'elles en ont toutes.

L'orfèvrerie d'ornement est, par sa valeur même, un peu confinée dans le bibelot : il n'est pas à la portée du public en général, d'acquérir des pièces d'importance comme en produisait la Renaissance, des coffrets sans destination, des appliques sans but, seulement décoratives. Nous sommes en plein règne du pot à crème, qui figure seulement sur l'étagère, du service à thé, que l'on place en évidence, mais dans lequel on évite soigneusement de verser une goutte de liquide. Les statuettes sont aussi très bien portées; voici un *Semeur* qui a véritablement de l'allure et une *Bacchante* qui serait parfaite, n'était un peu de mièvrerie. D'autres fois l'orfèvrerie n'est que le cadre d'un objet d'art, comme avec cette ravissante statuette de Mercié qui ressort sur une admirable toile d'argent.

Comme style, le *rococo* triomphe, tout est volute, menues branches, feuillages variés, ornements à profusion; trop d'ornements même. On peut également blâmer l'abus des argents noirs, des oxydés qui font ressortir, il est vrai, la délicatesse des ciselures, mais qui donnent une fausse *patine*, peu du goût des véritables délicats.

Plus encore que les détails, les parures sont restées au pur Louis XV. Il ne faut pas s'en plaindre, car c'est là un style véritablement français, gai, chaud, chatoyant; que diable, l'orfèvrerie ne saurait éveiller des idées si majestueuses qu'on en soit attristé.

Le style du XIXe siècle, on ne le trouve guère que dans les objets d'art destinés à être donnés en prix dans les concours, et dont Christofle expose une collection importante. Mercié, Coutan, Delaplanche, sont les fournisseurs habituels de cette orfèvrerie, un peu banale par ses reproductions, mais dont les originaux dénotent une consciencieuse étude de la nature; il y a des faucheurs, des faneuses, des filles de fermes qui sont véritablement inspirés d'une recherche étonnante du vrai.

***

Mais la partie la plus intéressante de cette section est incontestablement l'orfèvrerie religieuse. Elle eut, dans ce siècle, sa renaissance. Sous la vigoureuse impulsion des doctrines artistiques du maître Viollet-le-Duc, elle a abandonné tout ce qu'elle avait, par dégénérescence, acquis de mièvre et de contourné, pour en revenir à de pures conceptions architecturales, traduites par un art arrivé à son maximum de moyens producteurs. Les autels destinés aux églises de Rouen, le maître-autel de Mierville sont de véritables chefs-d'œuvre, des monuments d'art qui rappellent les meilleures époques de l'orfèvrerie religieuse.

A côté, les accessoires de culte ne sont pas moins admirables, il faut citer plusieurs ostensoirs d'un travail superbe et un fauteuil épiscopal, un *faldistorium* destiné à l'archevêque de Sens et qui a été exécuté d'après des dessins de Viollet-le-Duc.

Nous retrouvons là un art également bien français, qui est en train de renaître, l'émail. Les maîtres de la peinture fournissent aujourd'hui des cartons aux maîtres émailleurs, que de patientes recherches ont remis en possession de recettes et de tour de main perdus depuis des siècles.

***

Il faut citer en passant l'orfèvrerie d'étain. Ce métal aux tons doux, si malléable, si propre à recevoir toute espèce de façons, a fourni quelques pièces de vaisselle qui ont beaucoup de charme. Malheureusement, c'est une renaissance qui, celle-là, n'a que peu de chances de succès. L'étain d'orfèvrerie paraît mort comme le fer véritablement

ciselé, dont il y a quelques échantillons pourtant bien attrayants.

*
* *

L'orfèvrerie a été de tout temps un art à tour de forces et à chefs-d'œuvre bizarres; aussi n'est-il pas étonnant de trouver ici quelques curiosités; nous en citerons deux.

L'une est une reproduction en argent, de la Bourse de Paris au 275me. Il paraît qu'en examinant à la loupe il n'y manque pas un détail. Autour de ce temple grec en métal sont placés 64 réverbères dont les lanternes mesurent à peu près deux millimètres de hauteur. Il paraît que ces 64 lanternes devaient s'allumer. Mais, comme on n'a pas installé de gaz dans la galerie, nous avons été privés de ce spectacle.

*
* *

L'autre curiosité est l'œuvre de M. Dufresne Saint-Léon, un artiste érudit, quoique légèrement fantaisiste, qui a restitué de bien intéressantes pièces d'orfèvrerie moyen âge. Son chef-d'œuvre s'appelle *Les Couronnes*. C'est une coupe immense autour de laquelle, à différents étages, sont groupées d'énergiques figures; des légendes latines éclairent, d'un jour faible, cette composition échevelée mais véritablement artistique. Il y a l'ambition qui dévore César, la vengeance qui enivre Attila, l'avarice qui ronge Crésus. Toutes ces expressions philosophiques sont représentées par des cavales sauvages qui sans frein entraînent les dits personnages, tandis qu'au sommet sainte Thècle repose dans sa glorieuse pureté et dans la paix.

C'est fortement symbolique, mais c'est très beau.

HENRI ANRY.

LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION

PAYS-BAS.



OUR les personnes qui aiment les vaches en peinture, l'exposition des Pays-Bas est très intéressante, car des 174 tableaux qui la composent, il y en a bien une trentaine peuplés de bêtes à cornes.

Mon Dieu! je n'ai rien contre les vaches, j'en ai mangé et j'en mangerai vraisemblablement encore, plus souvent que je ne voudrais, grâce à la bonne foi des bouchers, mais je trouve que c'est beaucoup.

Je sais très bien que parmi tous ces ruminants, il y en a de très remarquables, notamment les *Vaches à l'abreuvoir* de M. Backuyzen van de Sande, qui a aussi de très beaux paysages, notamment aussi celles de M. Anton Maude, également paysagiste de talent et mort l'année dernière, mais quand j'aurai tourné autour de celles de M. Roëlof, fort bien aussi, cela ne me fera pas encore sept vaches grasses, comme dans les Saintes Ecritures, et j'aurai bien plus de sept vaches maigres à avaler ensuite.

Laissons-les donc à leurs pâturages, dont on a aussi un peu abusé dans la section hollandaise. J'ai compté jusqu'à dix-sept tableaux, sans troupeaux bien entendu, intitulés : dans les bruyères ou sur les dunes; eh bien ! c'est encore beaucoup.

On me dira que ces paysages sont parfaitement justes et peints d'après nature; soit, mais quelle nécessité y a-t-il à copier une nature qui n'est pas pittoresque, pour arriver à produire des paysages sans couleur, sans arbres, sans horizon, quelquefois sans ciel?

Il peut y avoir beaucoup de talent à faire quelque chose avec rien, mais un talent plus pratique est de savoir choisir ses modèles; et puisqu'il est ordonné par le naturaliste de ne rien inventer en peinture, il faut au moins copier des choses intéressantes.

Il ne faudrait pas conclure de là que l'exposition des Pays-Bas soit sans attraits, elle a du moins pour nous celui de ne pas ressembler à une exposition française, et à cause de cela on peut dire qu'elle est originale, d'autant que, fait rare et presque incroyable, elle ne comprend que dix portraits, généralement bons et dont deux très intéressants, destinés à la fameuse collection du Musée des Offices de Florence, celui de M. Bisschop peint par lui-même et celui de Mlle Thérèse Schwartze, également par elle même.

Cette pénurie de portraits, dont je ne songe pas plus à me plaindre que le public, semble indiquer d'abord que l'exposition néerlandaise est peu variée; le fait est vrai, il n'y a là que des paysages, avec ou sans vaches, marins ou non marins, et de la peinture de genre. L'histoire n'est représentée que par des cavaliers de front, intitulés *Une Rencontre*, par M. Breitner, et par des cavaliers dispersés en tirailleurs dans la neige, par M. Charles Bombled, et encore cette histoire-là n'est-elle que de l'anecdote.

C'est le paysage qui domine, nous commencerons pourtant par le genre, à cause de M. Joseph Israëls qui, par son talent, sa réputation et son influence, pourrait être considéré comme le chef de l'école moderne hollandaise, s'il y avait une école nationale en ce moment, au Pays-Bas.

M. Israëls, qui a été fait chevalier de la Légion d'honneur après l'Exposition de 1867, officier après celle de 1878 et qui sera peut-être commandeur après celle-ci, s'est vu décerner la médaille d'honneur pour son passé plus que pour son présent, évidemment, car ses trois tableaux, de valeur inégale d'ailleurs, ne sont pas de premier mérite.

L'enfant, qui dort dans le berceau près duquel veille sa mère, est maniéré, les *Paysans à table*, manquent d'éclairage et les *Travailleurs de la Mer*, qui ne sont point dans la manière triste et enfumée du maître, ne gagnent point à être vus en pleine lumière.

Je pense qu'il est permis de ne pas admirer le genre Israëls, qui n'est que du simili Rembrandt; en tous cas, moi, je ne l'aime guère, d'abord parce que je ne le trouve pas vrai, ensuite parce que son influence sur la production



Propos d'amour, par M. Artz.



La Toilette de Bébé, par M. Neuhuys.



LA GALERIE DE L'ORFÈVRERIE FRANÇAISE.

artistique hollandaise eût été néfaste, si elle n'avait été combattue par l'influence française.

En réalité, il y avait un milieu à prendre entre la peinture au jus de réglisse du maître néerlandais et la peinture blanche et uniformément lumineuse, de quelques-uns de nos maîtres français ; quelques artistes ont eu la bonne idée de le prendre, mais beaucoup sont restés dans le noir.

On en peut juger à l'Exposition et reconnaître des disciples de M. Israëls : dans M. Kever, auteur d'un *Enfant malade*, peu éclairé ; dans M. Breitner, dont le *Nègre* est tout naturellement dans le ton voulu, mais dont le *Cheval blanc* ne se détache pas très blanc sur un fond très obscur ; dans M. Frankfort, avec ses types juifs ; dans M. David Oyens ; dans M. Jacob Maris, bien que sa *Vieille bonne* soit un peu égayée par la note gracieuse de la petite fille qui regarde le bébé.

Il y a aussi Mlle Repelius, et M. Walkenburg, qui ne sont pas gais, l'un avec son *Testament*, ce qui est assez naturel, l'autre avec la *Bienvenue*, intérieur hollandais, qui aurait gagné à être plus clair.

Bien d'autres artistes hollandais usent du procédé de M. Joseph Israëls ; il y en a même qui en abusent, comme M. Ten Cate et M. Oldewelt, qui ont peint des vues de villes (le Havre et Amsterdam) où l'on ne voit rien du tout ; il est vrai que le dernier a plaidé les circonstances atténuantes, en prétextant un effet de nuit.

Ce sont bien encore des disciples d'Israëls, que MM. Albert Neuhuys, Jean Mélis, Henkes et même M. Josselin de Jong, avec ses *Bulles de savon*, mais ils se sont plus ou moins affranchis de la note lugubre.

Si, dans la *Toilette de bébé*, M. Neuhuys est resté bien hollandais, il l'est un peu moins dans *Moments de peine*, moins encore dans les *Habits de la poupée*, et son *Cordonnier de village* est un excellent intérieur. *L'Anniversaire d'une tante riche*, de M. Mélis, est un tableau assez amusant, où les neveux et nièces abondent, mais point satirique, comme on pourrait le croire par le titre, car tous paraissent parfaitement sincères dans leurs souhaits de bonne année.

Quand à M. Henkes, s'il se montre encore respectueux du procédé, il est bien plus soucieux de l'effet et même de la forme ; sans être d'une gaieté folle, ses trois intérieurs sont amusants d'aspect, surtout les trois femmes qui font des *Cancans*.

Les extrêmes se touchent, à l'exposition hollandaise, comme ailleurs, à côté des peintures sombres qui attristent le visiteur, il y en a de très claires qui font ce qu'elles peuvent pour le réjouir.

Les tableaux, un peu précieux, un peu musqués, mais d'un coloris brillant de M. Kaemmerer y réussissent en grande partie, et y arriveraient complètement si les sujets avaient un peu plus d'intérêt.

Je sais bien que la fantaisie peut se passer de toute autre chose et que le *Charlatan*, le plus compliqué des tableaux de M. Kaemmerer, n'est rien de plus qu'une fantaisie, mais alors j'aime mieux, dans les tons clairs, le petit intérieur de M. Joan Berg et l'étude de jeune fille qu'il appelle *Une arrière grand'tante*, mieux encore, toujours dans le clair, les peintures de M. Willem Martens, qui ressemblent du reste à des pastels ; son *Rêve d'amour* est charmant et sa *Sirène moderne* en buste, presqu'en grandeur naturelle, est très jolie.

Maintenant, si l'on veut un juste milieu, il y a les tableaux de M. Artz, peintre aussi sentimental que M. Israëls, mais beaucoup plus clair que lui, pas dans ses titres par exemple, car il représente le *Départ de la flotte* par une femme et deux petites filles qui regardent la mer et *Consolation* par une jeune mère qui a assis son enfant sur une table ; mais cela est bien composé, bien peint ; du reste ses *Propos d'amour*, dont les personnages sont peut-être un peu bien grands pour le sujet, se comprennent au premier coup d'œil.

Je n'en dirai pas autant de la séance de *Si je puis*, de M. Luyten, très grand tableau rempli de figures et qui fait pendant au *Déjeuner d'ouvriers* du même artiste, car je ne le comprends pas bien, mais je constate que les carnations sont meilleures que celles des ouvriers.

Pour revenir aux peintres d'intérieurs, il faut citer M. Jan Boks, dont les trois tableaux sont peut-être un peu grands pour leurs sujets, mais dont le festin des domestiques, en l'absence des maîtres, est bien étudié.

M. Willy Martens, un hors concours qui, avec deux bons intérieurs, a deux excellents portraits et deux études au pastel, dont un très joli effet d'éclairage de lampe.

M. Pierre Oyens qui, sous le titre de *Collègues*, a représenté, grandeur naturelle, un jeune peintre qui donne des conseils à une jeune peintresse.

Mme Henriette Ronner, qui a pour spécialité la peinture des chats et qui a là un tableau charmant.

M. Hubert Vos, pour sa grande toile représentant le réfectoire de l'hospice des vieillards à Bruxelles.

M. Bisschop dont la *Coupeuse*, qui pourrait être mieux dessinée, est très joliment éclairée à la Rembrandt, par la fenêtre au-dessous de laquelle elle est penchée.

Et le *Pâtissier* de M. Maarel, bien que le peintre ait donné une telle importance à la bassine de cuivre qu'il récure, qu'on pourrait presque ranger son tableau parmi les natures mortes.

Ce genre est d'ailleurs, assez cultivé par les artistes hollandais, mais surtout par les dames, car sur les six peintres qui ont exposé des fleurs ou des fruits, il y en a cinq qui ne portent pas la culotte.

Bien plus rares sont les académies ; je n'ai vu qu'une seule étude de nu dans toute la section, le *Bélisaire* de M. Louis Bombled, encore n'est-il pas très remarquable.

Il ne nous reste plus à parler maintenant que des paysages, très nombreux à l'Exposition, mais qui ne nous arrêteront pas longtemps, puisque nous sommes déjà en règle avec les paysages inanimés et les paysages à bestiaux.

Voyons d'abord les marines et les scènes maritimes.

Le peintre de marines le plus célèbre de tous est M. Hendrik Mesdag, qui, familier de nos salons, s'y est surtout fait connaître par des effets de tempêtes, de mers agitées ; cette année il est au grand calme, et sauf dans sa *Marée montante*, où les flots jouent le principal rôle, il ne nous fait voir que des bateaux, soit à l'*ancre*, soit près du rivage de Scheveningue.

Les autres marinistes nous montrent surtout des rivages, mais alors ils les animent, soit par des foules comme

M. Sadée dans son *Naufrage*, comme M. Bosch Reitz dans son *Départ pour la pêche du hareng*, comme M. Blommers dans deux de ses trois tableaux, *Bon voyage* ou *Marée fraîche*;

Soit par un petit groupe comme les *Deux petites sœurs* du même M. Blommers, ou comme dans les tableaux de M. Verveer : *Les voilà*, *Entre camarades* et *Vaine attente*, qui sont tous les trois fort jolis.

En fait de marines, M. Greive peint plus spécialement des ports, comme M. Jacob Maris, que nous avons déjà vu peintre de genre.

Quant aux paysages proprement dits, outre ceux de M. Roelofs, de M. Mauve et de M. Bakhuysen, dont nous avons déjà parlé, il faut citer les effets de neige de M. du Chattel, ceux de M. Louis Apol, qui a exposé aussi un coucher de soleil un peu sombre; la *Mare* de Mme Marie Bilders van Bosse; la curieuse ville hollandaise de M. Klinkenberg, le coin de village de M. Dekher, les environs de Rotterdam de M. Schipperus, le bois de Scheveningue peuplé de petites filles par M. Tholen, la *Tourbière en Overyssel* de M. Gabriel, les jolies petites toiles de M. Storm von S'Gravesande, les paysages de M. Taco Mesdag, bien qu'il ait un peu abusé des bruyères, et ceux de M. de Haas, bien qu'ils soient tous les trois peuplés de vaches.

Car je ne suis point l'ennemi des peintres de bestiaux, je me plains seulement de ceux qui en abusent.

LUCIEN HUARD.

LES JOUETS



OFFICIELLEMENT la classe 40, qui comprend « les poupées et les jouets, les figures de cire et les figurines, les jeux destinés aux recréations des enfants et des adultes et les jouets instructifs et scientifiques », s'appelle la *Bimbeloterie*. Pour tout le monde et surtout pour le petit monde, ce sont les jouets tout bonnement que l'on va voir dans ce Paradis des enfants, très intelligemment installé dans la première galerie à gauche du Palais des expositions diverses, à la suite de la Joaillerie. Cette installation consiste en une série de salons formés par des vitrines obliques, avec des petits pavillons au centre de chaque salon et un pavillon principal tout au milieu de la section.

Et d'abord, disons tout de suite que ce que nous venons voir ici, ce sont les vrais jouets, ceux qui servent à amuser les enfants, et non ceux qui ont la prétention, au surplus mal justifiée, de les instruire, ce qui équivaut à leur faire apprendre la géographie dans Jules Verne, et l'histoire de France dans Alexandre Dumas père.

Quant aux jouets pour grandes personnes, on a surtout compris sous ce nom, des tables de jeu, des marques pour le piquet, des jeux de dominos, des roulettes et des petits chevaux. Tout cet attirail de bains de mer et de villes d'eaux eût dû être mis en un autre endroit, afin de laisser seul, car il vaut bien la peine d'une exposition spéciale, le jouet, le vrai jouet luxueux, ou bon marché, le jouet dont jouent les petits enfants.

* * *

Le premier des jouets, le jouet roi, c'est une reine, la Poupée, et nous sommes ici dans son palais. C'est elle qui avec les bébés Jumeau occupe la vitrine d'honneur, c'est elle encore qui occupe la grande majorité des autres vitrines. L'exposition Jumeau est tout un monde : la scène représente un jardin dans lequel est installé un guignol. Devant le guignol toute une bande de bébés plus ravissants les uns que les autres, et presque aussi grands que nature. C'est le bébé articulé qui se tient debout sur ses jambes, et plie le bras, ferme les mains, tourne la tête comme une personne en chair et en os.

Aussi peut-il prendre toutes les attitudes et faire tous les gestes. L'un d'eux, grimpé dans un cerisier, jette des cerises à deux fillettes. C'est modernisée, la scène de Jean-Jacques avec Mlle de Graffenried et son amie, copiée d'ailleurs sur un tableau de Beaudouin.

A côté, c'est une scène de genre. Sur un banc, une petite bobonne écoute rêveusement les propos enflammés d'un tourlourou, tandis que le jeune enfant à la surveillance duquel la bobonne était préposée, se roule consciencieusement à terre.

D'autres ont exposé des bébés tétant tout seuls ou d'autres pièces mécaniques, qu'il me semble difficile de mettre entre les mains des enfants. Voici par exemple la *Leçon de danse, sous Louis XV* et une scène du *Pré-aux-Clercs*. Ces pièces sont faites en général pour l'exportation et elles vont orner, avec plus de pittoresque que de bon goût, les salons exotiques. L'Angleterre les a presque toutes achetées. Il est vrai que l'Angleterre paraît avoir acheté toute l'exposition des jouets français.

Dans ce genre de scènes il en est d'autres qui évidemment ne sont que des sujets de vitrine. Seuls les enfants de millionnaires pourraient être dotés de semblables jouets et peut-être n'en seraient-ils pas très amusés. Il y a par exemple un viaduc de près d'un mètre de haut sur 4 ou 5 de longueur. Sur le viaduc passe un train, avec des voitures à bagages bondées de colis, des animaux dans les fourgons à bestiaux et naturellement des voyageurs dans les compartiments de toutes classes.

Au-dessous se croisent et circulent les véhicules les plus variés : omnibus, camions, fiacres, voitures à bras, coupés de maître. Il y a des piétons, des cavaliers et des vélocipédistes. Au total, une population supérieure à celle de plus d'une commune de France.

Une autre composition, car cette scène mérite bien ce nom, occupe une surface de plusieurs mètres carrés. Elle représente la capitale de Lilliput, reconstituée avec ses maisons, ses palais, ses remparts, son port et ses habitants



GALERIE DES JOUETS.



GALERIE DE LA PARFUMERIE.

telle que l'a décrite le doyen Swift. La scène est prise au moment de l'incendie du Palais, incendie que Gulliver éteignit comme vous savez. Les pompiers lilliputiens sont à l'œuvre et, comme tout cela marche! on voit fonctionner les pompes, les pompiers gravir les échelles, disparaître sous le palais en flamme. La voiture des ambulances urbaines est là, prête à porter secours aux victimes. Au loin un train siffle et passe; les voyageurs, étonnés, mettent la tête à la portière pour contempler l'incendie, et derrière le palais, Gulliver, l'Homme-Montagne, dépassant la toiture de tout le buste, se dit qu'il aura facilement raison de ce sinistre-là.

Comme jouets, c'est un peu compliqué. Mais c'est fort amusant à regarder.

*
* *

C'est un peu le cas de toutes les poupées que nous avons décrites. C'est trop beau; c'est trop luxueux. Une poupée habillée comme une cliente de Worth ou de Félix, avec des bijoux presque en or, et de vrais cheveux, cela fait peur à une fillette. C'est à peu près comme si vous lui apportiez une princesse authentique, dans le satin et le brocart et que vous disiez à l'enfant: « Voilà pour t'amuser ».

Elle craindra de casser sa princesse et ne s'amusera pas du tout. Pour deux motifs: le premier c'est qu'il n'est beau jouet que celui qu'on peut ouvrir pour savoir « ce qu'il y a dedans ». Le deuxième, c'est que par un sens tout particulier et bien heureux, puisqu'il est fondamental de l'amour maternel, les petites filles s'attachent d'autant plus à leurs poupées que celles-ci sont plus misérables et plus déshéritées. Je sais des mignonnes de quatre ans qui aiment avec frénésie d'ignobles madelons de carton, sans pieds ni bras, des sortes de synthèse de toutes les infirmités humaines, dont les yeux sont pochés, dont le nez est écrasé, et dont des lèpres inconnues ont rongé l'épiderme.

C'est uniquement pour cette raison que les fillettes d'aujourd'hui dorlotteront plus tard et mangeront de caresses, des pauvres bébés infirmes. Dans une nation où les enfants n'auraient que des poupées à cinq louis pièce, il n'y aurait rapidement plus de sœurs de charité.

*
* *

Mais il y a d'autres poupées que celles de haut prix. La madelon de carton manchote et cul-de-jatte est à peu près disparue, il est vrai. Elle s'est réfugiée dans les vagues provinces, mais l'industrie de Paris fabrique pour quelques sous, des bébés ayant tous leurs membres et figure humaine, avec une gentille perruque d'étoupe.

Il faut signaler cependant, en carton peint, une collection des généraux de la Révolution qui sont, je vous assure, bien plus pittoresques qu'en bronze.

Le carton a été remplacé par le caoutchouc.

On ne faisait jadis avec cette matière que des enfants informes ou des animaux ébauchés dont les membres étaient collés au corps. Aujourd'hui cette fabrication s'est perfectionnée. On fait en caoutchouc des bébés bien découplés, des animaux remplis de gentillesse, et des régiments entiers. Et notez que l'on peut mettre cela dans un baquet plein d'eau, sans crainte d'altération. Or, il n'y a pas pour l'enfance de volupté comparable à celle que l'on éprouve à laver sa poupée à grande eau. Est-ce une sorte de revanche des débarbouillages imposés; ou tout simplement l'amour de la propreté? Je ne sais trop, mais le fait existe.

*
* *

Les jouets des petits garçons sont en général plus belliqueux : beaucoup, aujourd'hui graves notaires ou paisibles bonnetiers, pourraient dire avec Hugo :

J'eus des rêves de guerre en mon âme inquiète,

non parce que, « enfants, sur un tambour leur crèche fut posée », mais parce que tout simplement ils ont eu la passion des sabres, des fusils, des pistolets, des tambours et des trompettes. Le commerce des panoplies enfantines est toujours florissant, à condition que la même panoplie réunisse un fusil de soldat et un sabre d'officier. Les enfants aiment peu les régiments, où tout le monde n'est pas officier.

Le fusil de luxe est fabriqué avec les soins d'une arme de précision, il est damasquiné, sculpté. Le fusil bon marché est un des plus jolis types de cette utilisation des débris, qui est essentiellement une industrie parisienne: les canons sont faits... avec des vieilles boites de conserves. Ces vieilles boîtes sont également la matière première des petits instruments de musique. Tout cela constitue une importante industrie en chambre. Le *ménage*, s'il est en porcelaine ou en faïence, vient de province. En métal estampé, il est fabriqué à Paris, avec des rognures de fer-blanc.

*
* *

Il y a une variété nombreuse de jouets en métal qui sont nés pendant ces dernières années et que les camelots ont rendus populaires, en les vendant sur les boulevards. Ce sont les *types parisiens*, exécutés en fer verni et mis en mouvement par un volant auquel on imprime, à l'aide d'une ficelle, une vitesse initiale considérable. Cela a commencé, je crois, par le *livreur*, un garçon de magasin poussant une petite voiture; puis il y a eu la *porteuse de pain*, qui, elle, tire son petit fourgon. Le duel Boulanger-Floquet fit naître les *enragés duellistes* qui, mus par un élastique ferraillent à tour de bras. Il y a le *sonneur*, la *poupée nageuse*, le *poisson;* il y a la *pompe à incendie* avec son cornet avertisseur, la *danseuse*, une merveille de mécanique appliquée. Les dernières créations sont les *voitures d'ambulance*, les *petits jockeys* et deux types de l'Exposition, le *fauteuil roulant* et le *pousse-pousse*... Cette dernière est un simple chef-d'œuvre et rien n'est à la fois plus naturel et plus comique, que le mouvement des jambes du Tonkinois qui traîne une belle dame.

La nouveauté d'hier, qui cependant est déjà à l'Exposition, est une locomotive à *triple expansion* avec ses trois pistons, ses bielles et son sifflet, qui coûte *cinquante-neuf sous!* Les autres sujets coûtent trente-neuf, vingt-neuf ou même dix-neuf. Le *petit chien*, tenu en laisse par un fin tuyau de caoutchouc et qui marche et aboie sous l'impulsion de l'air comprimé, coûte quarante-neuf sous, et c'est un chef-d'œuvre.

Nous avons gardé pour la fin, pour la bonne bouche, le petit soldat de plomb.

Celui-là est une conquête. Seule l'Allemagne le fabriquait jadis. Aujourd'hui Paris met sur pied des armées de petit pioupious d'un sou. C'est une grande et florissante industrie. C'est par millions qu'il faut chiffrer les zouaves, les hussards, les cuirassiers et les simples lignards qui, armés, équipés, pimpants, sortent des ateliers parisiens pour aller défiler sous les yeux de généraux en herbe... C'est un camarade des jours anciens que l'on retrouve toujours avec plaisir, le petit soldat de plomb, et plus d'un papa s'est arrêté aussi complaisamment que son fils devant les vitrines où évoluent des escadrons entiers, des régiments, avec tous leurs bataillons à l'effectif réglementaire.

Il y a dans une grande vitrine, la prise d'un fort par les marins et l'infanterie de marine; eh bien! vous me croirez si vous voulez, c'est aussi exact, et infiniment plus empoignant que les photographies militaires de M. Meissonier, que les Américains paient à raison de cent mille francs le décimètre carré.

Paul Le Jeinisel.

HISTOIRE DU TRAVAIL

LES PREMIERS CONSTRUCTEURS



Dans la vallée de la Seine, deux *autochtones* ont trouvé un coin qui leur convient et ont décidé de s'y élever une habitation. Ce ne sont déjà plus des sauvages: ils ont abandonné depuis longtemps l'abri des cavernes, et les trous dans les terres friables aux flancs des montagnes.

Ils sont vêtus d'une tunique et d'un pantalon de fourrure, le poil en dedans. Pantalon est peut-être trop dire, mais il faut reconnaître dans cet accoutrement, composé de bandes de peaux enroulées autour des jambes et retenues par des lanières, les ancêtres des braies celtiques, qui furent elles-mêmes les grand'mères de nos culottes.

Ils ont l'air rude, mais intelligent, ces premiers maçons. Leur barbe blonde, et leurs cheveux blonds coupés régulièrement, donnent à leur physionomie un reflet d'intelligence. Leur construction n'est pas très compliquée et elle demande plus de muscles que de science architecturale. Ce sont d'énormes pierres posées les unes sur les autres sans mortier et tenant par leur seul poids. Ils n'ont pas encore emprunté aux castors, leurs contemporains et leurs voisins, l'art de gâcher la terre grasse et liante.

Et songer que cette muraille est peut-être le premier monument de ce qui sera Paris, quelques siècles plus tard! Deux ou trois invasions venues d'Orient passeront devant cette muraille, elle verra s'élever à côté d'elle le dolmen druidique, les thermes romains, le donjon féodal, Notre-Dame, le Louvre, les Halles centrales, enfin l'Opéra de M. Garnier. Peut-être qu'en cherchant bien nous la retrouverions, cette première pierre de Paris, qui fut posée sans cérémonie officielle, sans discours d'inauguration, sans distribution de croix de la Légion d'honneur, ni de palmes académiques.

LE PREMIER POTIER

A côté des constructeurs, un de leurs compagnons prépare la future batterie de cuisine de la future maison. Vêtu comme eux, assis à terre, il façonne un vase d'argile.

C'est peut-être de cette primitive manufacture, que descend notre manufacture de Sèvres d'aujourd'hui.

LES PREMIERS ARTISTES

L'habitation est un abri sous roche. Deux sculpteurs se sont installés là et se livrent à la fabrication de colliers d'os. Nous sommes à l'époque du renne. C'est-à-dire que les personnages sont primitivement vêtus. L'homme ni la femme n'ont pas fait grands frais de vêtement, mais, par contre, ils ont des ornements à profusion.

Un troisième personnage debout à l'entrée (?) de la tanière, est un vieillard qui semble revenir de la chasse. Lui aussi est orné de colliers, de bracelets, de jarretières.

L'homme perce un os, tandis que la femme en sculpte un autre; tous deux sont fort attentifs et il y a dans leur attitude comme dans leur regard, un indéfinissable je ne sais quoi, qui fait sentir combien ces primitifs se sont élevés au-dessus de la brute, pour arriver à ces sensations esthétiques de l'art et de la coquetterie.

Ce sont les ancêtres des bijoutiers du Palais-Royal. Gageons que Fontana ne les reconnaitrait pas.

Julien Rambert.

PARFUMERIE



La classe de la parfumerie est une de celles qui ont le plus la faveur du public. Et puis, on vous y fait de petits cadeaux, ce sont des boites de poudre de riz, ou de pâtes dentifrices, des flacons lilliputiens, c'est peu de chose, mais cela fait beaucoup de plaisir. C'est la réflexion générale de bien des dames, car les messieurs n'ont droit à aucune munificence.

Elle peut se diviser en deux branches. Celle qui fabrique les matières premières, dans le midi de la France, et celle qui confectionne les preparations.



HISTOIRE DU TRAVAIL. — LES PREMIERS ARTISTES.



HISTOIRE DU TRAVAIL. — LES PREMIERS CONSTRUCTEURS.

On subdivise même cette dernière catégorie en plusieurs autres. Il y a, en effet, les fabriques de produits à bon marché, de qualité ordinaire, qui sont enveloppés avec moins de recherche, car en parfumerie l'enveloppe a une grande, *même* la plus grande importance. Pour les fabriques de produits coûteux, les odeurs sont plus savantes, plus énervantes ou plus voluptueuses, cette industrie confine à l'art, presque.

Les enveloppes sont brillantes, riches, il faut absolument plaire de toutes les façons, griser, enivrer le public pour qu'il devienne un client.

La parfumerie française reste encore la première, quoique nous ayons une rude concurrence à soutenir avec les Anglais.

Il ne s'agit plus maintenant que de faire son choix parmi les innombrables produits exposés dans les vitrines : violette, quintessence de violette, essence d'iris concrète, tubéreuse, rose, réséda, jasmin, etc., toutes les essences sont là. Un joli cadeau de jour de l'an à faire, ce serait un kilo d'essence liquide ou concrète de violette, cela coûte 3,110 francs, il est cependant probable que l'on préférerait autre chose pour ce prix-là, d'autant plus que l'essence de violette est bien discutée, certains savants nient complètement son existence.

Puis, nous voyons l'iris de Florence, qui vient généralement de Saint-Marin.

Dans une vitrine sont des animaux empaillés. La civette, le daim musqué et le chevrotain porte-musc. Le musc qui forme la base, le fixatif pour ainsi dire de tous les parfums, se trouve dans une petite poche que porte ce ruminant près des organes génitaux, entre ces organes et l'ombilic. Quant à la civette, c'est un mammifère carnassier, qui fournit aussi un produit musqué sécrété par des glandes situées au-dessous de l'anus, et groupées autour d'une poche où se concentre ce produit nommé : civette. On l'en retire avec une petite cuiller.

Nous voyons dans une vitrine, un appareil à distiller l'essence de rose en Bulgarie, cet appareil est bien primitif, l'essence est expédiée dans des bidons scellés.

Et puis vient toute la série des produits extraordinaires, conservant une jeunesse perpétuelle à ceux qui s'en servent, les fards entre autres. Ils remontent, du reste, à la plus haute antiquité. Ce sont les premiers de tous les cosmétiques destinés à cacher les désastres de l'âge.

Et comme dit La Fontaine :

> Et les fards ne peuvent faire
> Que l'on échappe au temps, cet insigne larron.
> Les ruines d'une maison
> Se peuvent réparer; que n'est cet avantage
> Pour les ruines du visage!

Le plus ancien fard est le sulfure d'antimoine, avec lequel on se faisait les yeux et les sourcils. Ce sont les Grecques qui créèrent le fard blanc et rouge qu'adoptèrent ensuite les dames romaines. En général, les fards sont dangereux et ils abîment toujours la peau, à la longue.

Il y a encore les laits virginaux, qui contiennent de tout excepté du lait. Une émulsion de benjoin ou d'amandes amères donne la belle couleur blanche. Puis les laits antéphéliques faisant disparaître *provisoirement* les taches de la peau. Et les produits faisant pousser les cheveux, la barbe, même sur les têtes n'ayant jamais eû le moindre poil follet, comme la pommade dont on voit les effets... féériques dans les *Pilules du diable*.

Les eaux pour teinture en toutes les couleurs ne font pas défaut, sauf pour blanchir il y a toutes les autres nuances. L'eau oxygénée vous donne tous les blonds désirables, les sels d'argent, de plomb, vous donnent une chevelure noire comme les corbeaux.

Enfin des dentifrices, pâtes, lotions de toutes natures et des savons, surtout des savons à la glycérine. Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ces deux produits, savons et glycérine, sont aussi incompatibles que le jour et la nuit, l'un chasse l'autre, vous faites un savon, donc vous mettez en liberté de la glycérine. Les savons n'ont évidemment pas besoin pour l'usage de contenir de la glycérine, et la chose serait-elle nécessaire, elle serait impossible. En effet, les corps gras naturels sont formés de stéarine, margarine, oléine, butyrine, etc., ces principes mis au contact de l'eau et d'un alcali, avec le concours de la chaleur, donnent des sels formés des acides stéarique, margarique, oléïque, butyrique, combinés à l'alcali et à une substance nouvelle, la glycérine. Le mélange des sels alcalins constitue le savon, et la glycérine liquide reste en solution dans l'eau, d'où l'on retire la masse de savon, que l'on a bien soin d'exprimer fortement pour chasser l'eau et par suite la glycérine.

Mais, je le répète, la présence de la glycérine ne serait nullement nécessaire dans le savon, même si elle était possible.

Les savons fins sont fabriqués avec l'axonge et à chaud, les savons communs sont faits avec des suifs, graisses, huile de coco et de palme. La graisse de cheval donne aussi des savons très onctueux.

N'oublions pas, pour finir, de citer les poudres de riz, lesquelles ne contiennent d'ailleurs pas trace de farine de riz, mais, en revanche, parfois des sels dangereux comme la céruse entre autres. Cependant, il ne faut pas s'effrayer, il y a des poudres inoffensives, même des teintures pour les cheveux, surtout en blond. Le tout est de bien choisir.

L. Phalanchet.

RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN



Ce petit État mérite vraiment un intérêt tout particulier, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer un si petit peuple qui, depuis quatorze siècles, a su rester toujours le même, ne cherchant pas à agrandir son territoire, comme Napoléon le lui proposait, et ne souffrant pas non plus qu'on veuille attenter à sa liberté.

Sa devise est : *Libertas*. Elle est simple et, ce qu'il y a de plus étonnant, elle est vraie depuis quatorze siècles. Et ce pays se trouve en pleine Europe. Il a vu la guerre

autour de lui des quantités de fois. A force de modération, il a su en imposer aux ambitieux ; par sa justice, il a été choisi maintes fois comme arbitre entre des peuples bien plus puissants. Et il est resté au XIXe siècle ce qu'il était aux siècles précédents.

Et malgré tous ces titres à l'admiration, combien peu de gens le connaissent! Il a plutôt l'air d'être une utopie qu'une réalité, et semble plutôt appartenir au domaine de l'imagination qu'aux choses matérielles.

S'il n'est pas grand, il est haut; sa capitale est la plus élevée des capitales de l'Europe : elle est à 740 mètres d'altitude. Le cœur et l'esprit de ce petit peuple sont restés toujours également élevés, eux aussi. Au lieu de regarder en bas les luttes intestines et le déchaînement des instincts mauvais, il contemple l'immensité et s'absorbe dans le passé. Voilà, au point de vue politique.

Au point de vue commercial, il ne reste cependant pas en arrière, témoin son exposition actuelle et les expositions précédentes.

Quoique l'emplacement qu'il occupe au Champ de Mars ne soit pas très considérable, il a une façade monumentale sur l'avenue de Suffren. Elle se compose d'une belle entrée principale, Renaissance, entourée de faïences que dominent les armes de la République de Saint-Marin, qui sont d'azur aux trois monts de sinople, supportant trois tours d'argent couronnés de panaches du même. De chaque côté de cette entrée sont deux verrières remarquables du maître verrier français Champigneulle. Elles sont destinées à orner le palais du gouvernement de San Marino.

Le premier salon dans lequel on pénètre, renferme trois grandes fresques représentant la vue du mont Titan, la citadelle de la Rocca et une vue de la ville et de la citadelle. Il contient, en outre, plusieurs meubles anciens, des photographies, très bien faites, des différents sites de la République, une grande aquarelle du palais souverain, une belle gravure figurant saint Marin élevant un temple au Christ, au IIIe siècle.

L'autre salon mérite à tous égards ce nom. Ce n'est plus l'exposition banale, où les produits sont alignés d'une façon plus ou moins prétentieuse.

Il semble que le maître ou la maîtresse de maison va venir vous recevoir. D'ailleurs, il y a toujours assez de monde, quoique cette exposition soit bien séparée des sections voisines et presque isolée; mais on y est si bien que beaucoup de personnes en font un lieu de repos et s'installent commodément dans les fauteuils. Les murs sont tendus de vieilles tapisseries, où la vue se repose avec plaisir. Des trophées d'armes et des mosaïques du IIIe siècle complètent l'ornement.

L'exposition des produits alimentaires est faite d'une façon originale. Les objets sont disposés, sur de très jolis buffets Louis XII et François Ier, dans des assiettes, des pots; on dirait qu'on va les servir bientôt pour le prochain repas.

Un plan en relief de la République attire beaucoup l'attention. Il est très bien fait, et permet de connaître rapidement, dans son ensemble, ce petit pays qui excite tant l'intérêt dès qu'on vient à pénétrer un peu chez lui. Dans le fond du salon est une grande et belle cheminée sculptée, en pierres du mont Titan.

Dans des vitrines sont de jolies dentelles anciennes, de magnifiques travaux au filet de Mlle Guiseppina Banelli et de très curieux crochets de la même.

Enfin des meubles en peluches brodées, des broderies de soie appliquées sur tulle, ont l'air d'être suspendues en l'air, car le tulle est à peine visible.

L'élevage des bœufs, l'agriculture, l'exploitation des carrières, qui remonte à la plus haute antiquité, constituent les principales richesses du pays. Le sol renferme une excellente pierre de taille, de l'albâtre, du manganèse, du fer. A la surface, on cultive aussi la vigne et même l'iris. La plupart des racines d'iris livrées au commerce viennent de Saint-Marin.

Le gouvernement se compose de deux capitaines-régents et d'un corps législatif. L'élection des deux capitaines-régents est faite par les citoyens, qui viennent voter dans la cathédrale au chant du *Te Deum*. Le résultat est proclamé, *coram populo*, par le curé. On a toujours soin d'élire ensemble un membre de la noblesse et un membre de la bourgeoisie, ou un propriétaire.

L'instruction publique est largement répandue. Il y a une université, où les études sont très complètes et beaucoup d'écoles primaires.

La surface est de 62 kilomètres carrés, habitée environ par 8,000 âmes. Elle est enclavée dans les deux provinces italiennes de Forli et de Pesaro.

Le rocher est à pic du côté de l'Adriatique et en pente jusqu'à Rimini, où est la station, à 18 kilomètres. En deux heures et demie de voiture, on arrive au sommet du mont Titan.

De tous temps, cette petite république a eu les sympathies des hommes les plus éminents. C'est d'elle que George Sand disait :

« L'histoire d'Andorre est patriarcale, celle de Saint-Marin est héroïque. Andorre est une paisible municipalité solidement constituée, Saint-Marin est une forteresse et une sorte d'église. Je n'hésite pas, pour mon compte, à donner toute ma préférence à Saint-Marin, par ce seul fait que dans toutes les époques de péril et de lutte, son rocher a servi d'asile aux proscrits et aux persécutés. »

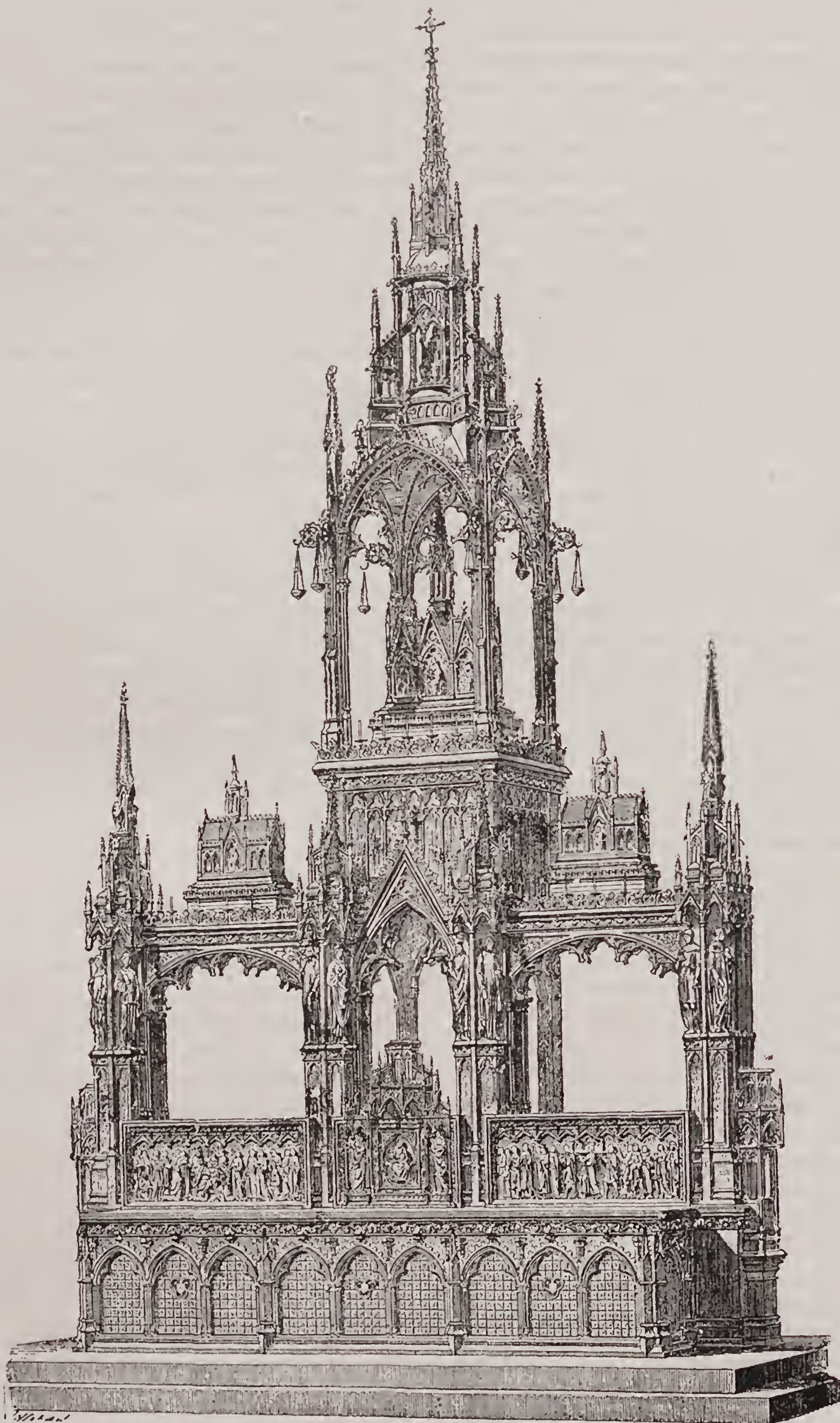
Enfin, pour finir, constatons que la République de Saint-Marin a été l'un des premiers pays qui ait assuré son concours à notre grande Exposition.

S. Favière.

L'Éditeur-Gérant : L. BOULANGER.
Papier des Papeteries Firmin-Didot et Cie, 2, rue de Beaune, Paris

Imprimerie Charaire et fils, à Sceaux.

EXPOSITION DE LA



L'AUTEL DE L'ÉGLISE SAINT-OUEN DE ROUEN



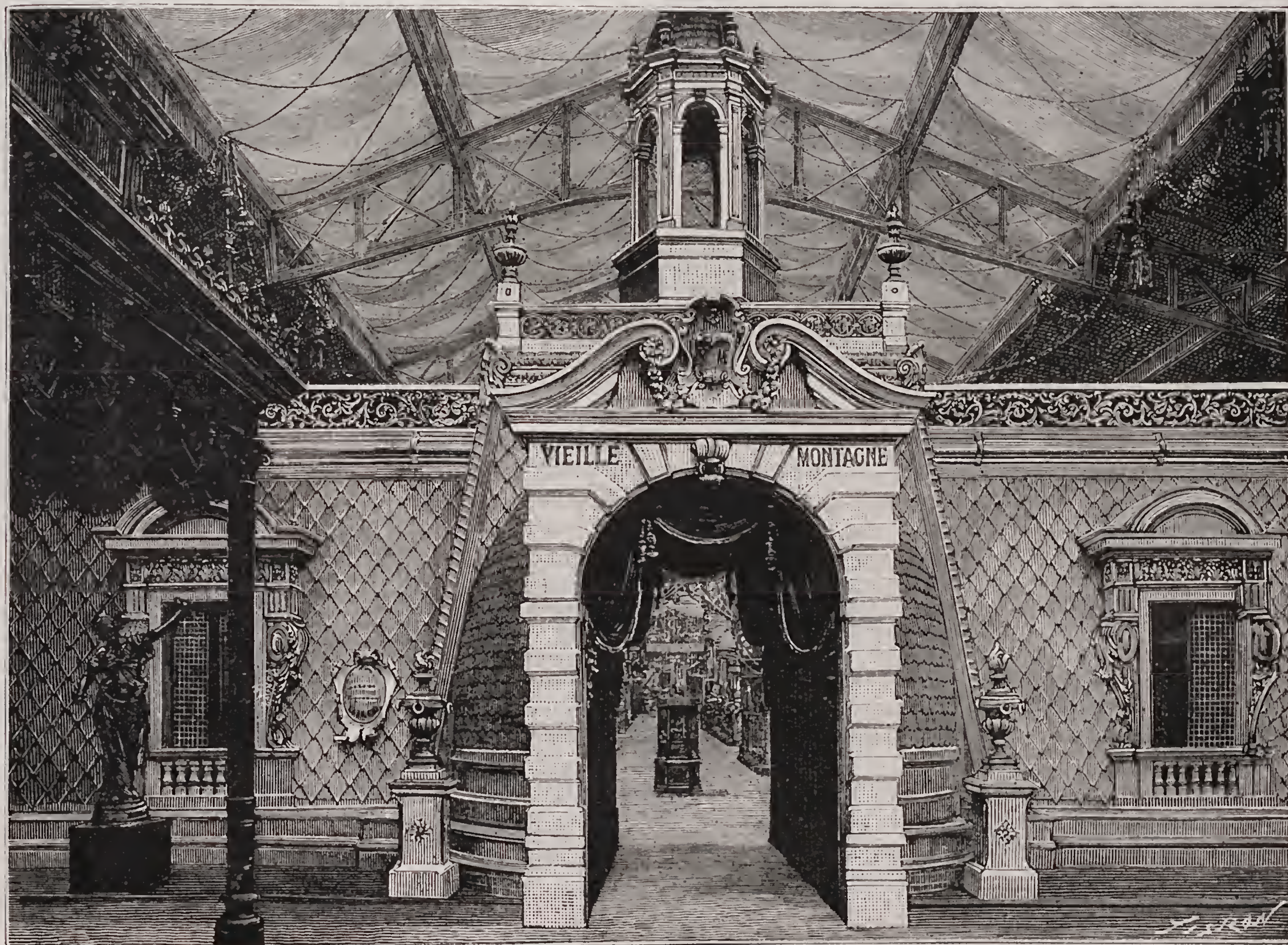
EXPOSITION UNIVERSELLE — MAISON HINDOUE



EXPOSITION UNIVERSELLE — MAISON PHENICIENNE



Les Beaux-Arts à l'Exposition. — *Les Deux Sœurs*, tableau de M. Charles Giron (Suisse).



Pavillon en zinc silicaté de l'usine de la Vieille-Montagne.

LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION

SECTION SUISSE



Rien de bien nouveau pour nous dans l'exposition suisse, qui n'est guère qu'une rallonge de la section française; presque tous les artistes sont des élèves de nos maîtres, la plupart habitent encore Paris, et il n'est guère de tableau un peu marquant que nous n'ayons vu déjà à nos salons annuels.

Mais ce n'est pas une raison pour n'en pas parler.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est l'immense tableau de M. Charles Giron, les *Deux sœurs :* l'ouvrière mère de famille qui fait une scène à la cocotte à grand flafla qu'elle rencontre dans un riche landau, arrêté par un embarras de voitures, sur la place de la Madeleine.

On peut trouver qu'il ne convenait pas de donner de telles proportions à une simple étude de mœurs, sans doute, et M. Giron, qui a beaucoup de talent et expose avec cela de forts jolis portraits, le sait aussi bien que personne, mais il sait aussi que s'il n'en avait fait qu'un tableau de chevalet, il ne serait pas plus connu aujourd'hui qu'au jour de ses débuts.

Il a frappé un grand coup et il a bien fait puisque cela lui a réussi.

Un autre tire l'œil de la section, est la *Vaccination de la rage*, grand tableau de M. Laurent Gsell, qui nous montre en grandeur naturelle M. Pasteur, président à la vaccination par un de ses adjoints, d'un enfant que tient sa mère et que semble regarder un grand Arabe en blanc qui tourne le dos.

Cette toile, bien ordonnée, bien éclairée, qui était de l'actualité lors de son apparition, est encore aujourd'hui fort intéressante.

Mais ce n'est cependant pas tout à fait de la peinture historique.

Les peintres d'histoire sont rares du reste, dans la section suisse, avec M. Julien Renevier qui expose un Saint-François prêchant les oiseaux; M. Édouard Castres qui a envoyé une ambulance suisse en 1871 et une messe militaire dans le canton de Fribourg, qui sont hors concours; M. Gustave de Beaumont qui fait de la peinture décorative dans le genre de Puvis de Chavanne; M. Hodler qui a, en très grand, un cortège de lutteurs suisses. Je ne vois que M. Jules Girardet dont la spécialité, qui lui a réussi du reste, est la reproduction des épisodes de la guerre de Vendée, sa *Déroute de Cholet* est très mouvementée, son *Lescure blessé* traversant la Loire avec son armée en déroute est fort dramatique, moins peut-être que son *Arrestation sous la terreur*, mais d'un effet plus calme, moins théâtral et faisant mieux tableau, tableau d'histoire surtout.

M. Girardet n'a pas, du reste, qu'une corde à son arc; il a exposé aussi deux portraits et sa *Partie manquée* dénonce un bon peintre de genre, bien que la composition : un cheval de carrosse Louis XV qui s'abat en route, rentre un peu dans sa spécialité.

Le genre, du reste, n'est pas très cultivé par les artistes suisses, mais il l'est avec talent : par M. Édouard Ravel, dont la fête patronale dans le val d'Herens est fort bien, quoique très différente d'aspect du bébé tout nu qui fait ses *premiers pas* sur une table servie;

Par M. Simon Durand, dont je n'aime pas énormément la *Fête enfantine* à Genève, à cause du papillotage des couleurs à la Fortuny, mais dont le *Conseil de famille* est bien étudié;

Par M. Monteverde, qui a mis autant d'esprit que de couleur dans son petit tableau, nous montrant un prêtre sur son escalier, scandalisé de voir, ou plutôt d'entendre sa servante se laisser embrasser par un peintre, dont on aperçoit le chevalet dans le fond;

Par M. Eugène Girardet, qui nous montre un bon intérieur, l'*Atelier des graveurs* et un plein air très chaud, *Marchand de poules à Alger;*

Par M. Henri Girardet dont la *Première pipe* est plus grande que le gamin qui la fume.

Les artistes suisses qui nous ont montré des scènes de mœurs vraiment suisses, sont des peintres de genre doublés de paysagistes.

Voilà M. Frédéric Dufaux qui nous fait voir beaucoup de monde sur un bateau, en route pour le marché de Vevey.

M. Léon Gaud dont les quatre tableaux, — sauf le *Blé de la première gerbe* que deux hommes et une femme sont en train de vanner, — sont de vrais paysages peuplés de figures.

M. Francis Furst dont les deux hommes chargés de bottes de foin se détachent sur un paysage très lumineux.

Voilà M. Ernest Bieler, mais celui-là n'est pas précisément un paysagiste, puisqu'il semble ignorer les lois de la perspective; c'est un coloriste qui s'essaye à des tons spéciaux : ses fillettes valaises groupées un peu uniformément devant l'église à Saviése, sont toutes vêtues du même bleu intense et sa femme au lévrier, intitulée *Surprise*, est dans une prairie d'un vert insolent, qui attire le regard sans l'arrêter; de loin, cela fait quelque effet, mais il faut être très loin.

Pour M. Baud Bovy qui peint fort bien le paysage, il ne le considère que comme un décor, car c'est surtout un figuriste, ses *Bergers de l'Oberland* s'exerçant à la lutte sont une preuve qu'il sait bien poser ses modèles, et le portrait qu'il a exposé de son fils, charmant enfant qu'il nous montre dans son atelier, palette et pinceaux en mains, prouve que c'est aussi un portraitiste.

Sauf M. Charles Giron, les peintres suisses qui font leur spécialité du portrait n'ont pas de grands attraits pour le public, mais ils en ont, paraît-il, pour les jurys présents et passés, puisque M. Anker qui n'a qu'un *Lavater* fort médiocre, a été décoré après l'Exposition de 1878 et que Mlle Louise Breslau a remporté cette année une première médaille avec les portraits isolés et collectifs qu'elle a exposés, à l'huile et à l'aquarelle.

Celui de ses tableaux intitulé *A contre jour*, donne une idée assez complète de sa manière : l'effet peut être parfaitement rendu, mais il n'est pas agréable, il semble que l'artiste pose toujours ses modèles à contre jour, à moins qu'elle ne peigne avec des lunettes vertes, car ces portraits ont l'air d'avoir été colorés d'après des modèles qui ont

déjà fait quelque séjour à la Morgue, aussi gagnent-ils considérablement à être connus par la gravure.

J'aime mieux les portraits et études exposées par M. Stuckelberg, — qui est hors concours, — et ceux de Mlle Rœderstein qui, élève de Carolus Duran et de Henner, a rappelé le premier de ses maîtres par un portrait et le second, par une étude intitulée *Fin d'Été*, elle n'a obtenu qu'une deuxième médaille et encore c'est peut-être bien pour son étude de nu, un adolescent couché, intitulé *Ismaël*.

Avec cette académie, il n'y en a qu'une autre peinte également par une artiste du sexe faible, Mlle Sophie Schaeppi, qui a fait un très joli panneau décoratif, intitulé l'*Automne*, avec un enfant tout nu se balançant sur un fond doré.

Arrivons au paysage proprement dit, qui va nous causer une surprise.

La Suisse est, comme on sait, le pays pittoresque par excellence; de tous les coins de l'Europe, les touristes y courent pour admirer des lacs, des cascades, des montagnes verdoyantes aux sommets neigeux.

Eh bien, il y a dans la section suisse du Palais des Beaux-Arts une quinzaine de paysagistes, il n'y en a que quatre qui aient exposé des vues suisses : M. Lugardon dont la *Junfrau* est superbe; M. Roccari qui a trois vues du lac Léman... et une vue de Venise; M. Veillan, dont la *Matinée d'avril* est prise aux environs de Chexbres, et M. Rodolphe Koller qui a trois tableaux dont je ne garantis pas que les modèles sont en Suisse, mais qui sont très curieux.

Contrairement aux artistes modernisants qui, sous prétexte qu'ils ont pu voir les choses de loin, se contentent d'esquisser ce qu'ils sont censés peindre, avec des tons neutres, M. Rodolphe Koller nous fait voir la nature au microscope. On compterait les brins d'herbe de ses paysages et c'est dans un véritable jardin tout buissonné de fleurs, que pait la vache noire de son tableau intitulé, *Au printemps*.

L'excès en tout est un défaut, dit-on, mais celui-là, du moins, est beaucoup plus agréable que l'autre.

On peut reprocher le même... excès à M. de Pury, qui a tellement détaillé la tapisserie qui sert de fond au portrait de sa femme, qu'on croit que c'est un paysage; mais ses *Enfileuses de perles* sont de très gentilles petites Italiennes.

Revenons aux paysages non suisses, et bien qu'ils ne soient pas tous également intéressants, il faut les citer tous, pour prouver l'étonnante désertion des artistes helvétiens.

Ceux de M. Louis Duval ont peut-être des ciels un peu roses, pour ceux qui n'aiment pas le joli, mais cela se motive très bien pour son *Djebel Seboua*, qui est situé en Nubie, pour son *Souvenir des bords de l'Adriatique*, qui est un coucher de soleil, comme celui du tableau qu'il intitule *Polyphème*, bien qu'il faille un peu chercher le cyclope, noyé dans le fond ensoleillé comme un point dans l'espace.

Ce sont, au contraire, des ciels tout gris que nous fait voir M. Odier dans ses deux grands tableaux : *Bords de la Loire à Saint-Maurice*, et *Gorges de Balledant*, dans la Haute-Vienne, M. Auguste de Beaumont, lui, nous mène dans la vallée de Chamonix avec ses deux tableaux; nous sommes dans l'Ain, avec les deux de M. Gustave Caslan; aux environs de Paris, avec les quatre aquarelles de M. Rodolphe Figuier; en Italie, avec les trois de M. Robert Gouvert; en Belgique, avec le village bien gris et peu gai, peint par M. Woëlhing; en Hollande, avec les deux tableaux de M. Alphonse Stengelin; à Saint-Raphaël avec le crépuscule de M. Rodolphe Potter.

Bref, c'est un voyage à travers l'Europe.

Pour revenir en Suisse, il nous faut chercher les toiles de M. Eugène Burnand qui est, du reste, bien plus animalier que paysagiste. Et cela est d'autant plus facile qu'elles sont très grandes et qu'il a été à peu près impossible de ne pas remarquer dès l'entrée dans les salles, son *Changement de pâturage* et surtout son *Taureau dans les Alpes*, qui est superbe, et qui n'est pas étranger à la première médaille que le jury a décerné à l'artiste.

LUCIEN HUARD.

TUNISIE



E tous nos pays de protectorat, la Tunisie est celui qui s'est le plus particulièrement distingué, et son exposition peut presque soutenir la comparaison avec celle de l'Algérie.

Mais elle a un caractère exotique beaucoup plus tranché et tandis que nous trouvons dans nos trois départements africains, trois départements français avec quelques accentuations un peu marquées, nous avons dans la Tunisie une véritable exposition nationale et surtout originale.

Les parties les plus intéressantes de cette exposition, les seules auxquelles l'exiguïté de notre cadre nous permette de nous arrêter sont les suivantes : les ruines de Carthage, les écoles, et le bazar.

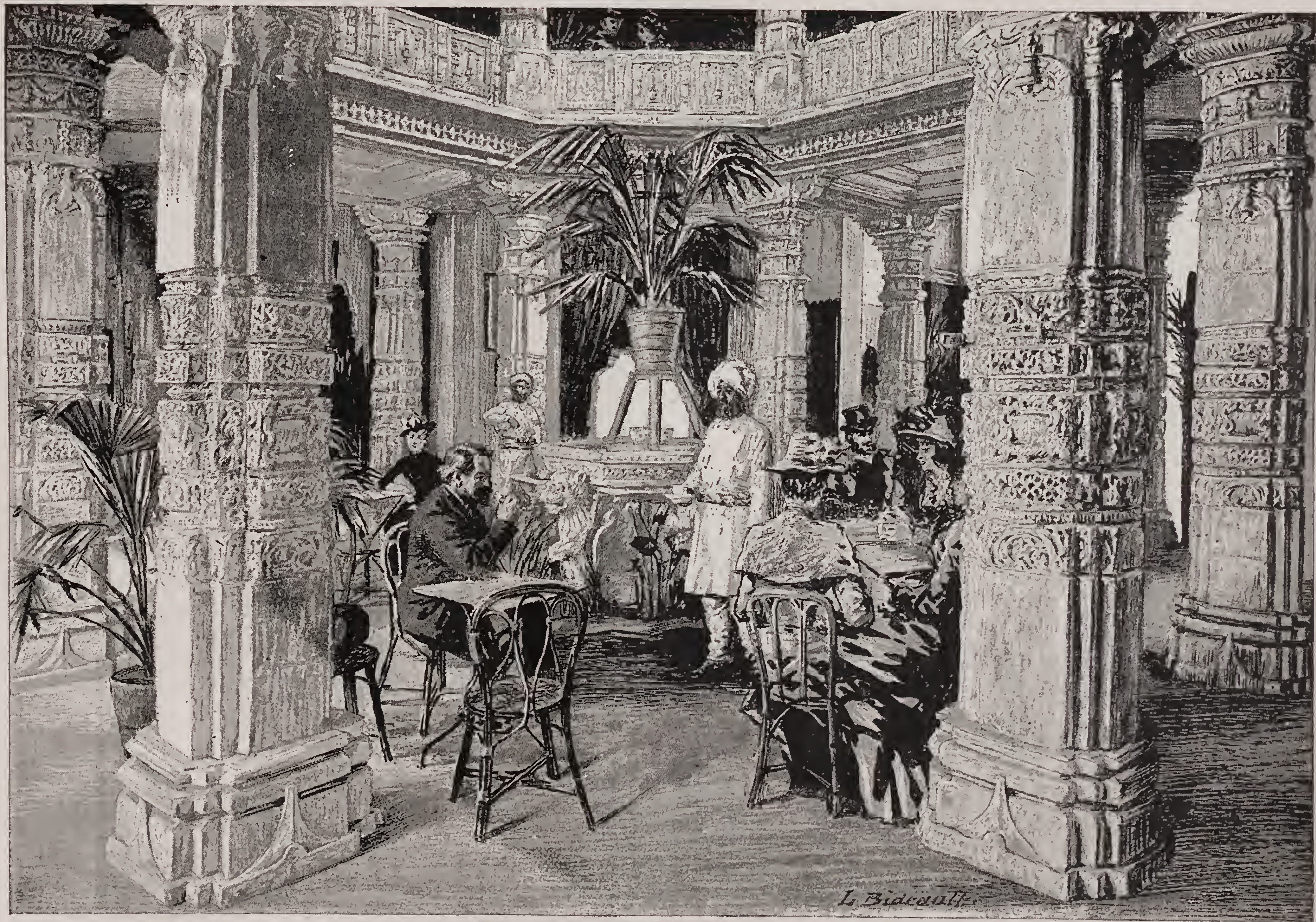
*
* *

Carthage... ! Quelle mystérieuse antiquité évoque ce nom, abhorré du vieux Caton, ce nom qui fit trembler Rome dans ses fondements.

Simple comptoir sur la route méditerranéenne des Juifs phéniciens, la fille de Tyr et de Sidon devient rapidement la rivale de ses métropoles. Un luxe inouï se développe dans les palais que ses marchands construisent au bord de la mer bleue. Ses capitaines sont des princes, ses commissionnaires en marchandises, presque des rois.



HISTOIRE DU TRAVAIL. — LES PREMIERS MÉTALLURGISTES.



LE PAVILLON INDIEN. — LA ROTONDE.

Elle a des mercenaires de toutes les races pour ramer sur ses trirèmes et combattre dans ses armées. Elle colonise et envoie par le monde entier ses hardis explorateurs. *L'ultima Thule*, peut-être l'Écosse, peut-être même l'Islande, peut-être même le Groenland reçut la visite de ses navigateurs. A l'ouest, il allèrent on ne sait où, mais très probablement jusqu'aux Antilles. Au sud ils allaient chercher l'or et l'ivoire de Guinée et du Congo.

Puis un jour tout s'écroule, et il semble pendant longtemps, que le sol qui porta Carthage soit frappé d'impuissance. Mais aujourd'hui, Tunis, la fille de Carthage, s'apprête à ressusciter l'ancienne splendeur commerciale de la colonie phénicienne.

C'est la France qui en bénéficiera.

* * *

Et n'y a-t-elle pas droit. Nous n'avons pas à chercher beaucoup pour retrouver sur ces rivages tunisiens la trace chevaleresque des pas de nos ancêtres. Dans une petite chapelle qui s'élève tout près des ruines de Carthage, on garde quoi? — Le cœur de saint Louis qui, pendant des siècles, a attendu sur les rivages lointains qu'un nouveau pavillon français vint flotter, où jadis si glorieusement flotta l'oriflamme.

Les souvenirs de Carthage sont représentés par des reproductions fort bien exécutées des ruines néo-puniques, le temple de *Suffetula* entre autres. Ce monument, qui devait avoir une centaine de mètres de côté, est remarquable par la belle ordonnance de ses lignes.

Le temple de *Chugga* n'est pas moins intéressant. Des vitrines renferment des lampes provenant, soit de la première période carthaginoise, soit de l'époque chrétienne. Des photographies retracent des aspects de ces débris grandioses, et un tombeau a été reproduit en grandeur naturelle.

* * *

Dans un petit salon se sont installés les beaux-arts tunisiens, ou plutôt les beaux-arts se rapportant à la Tunisie. C'est assez pauvre, en somme : quelques aquarelles, quelques sculptures, quelques photographies.

J'aime mieux l'exposition des écoles, qui fait suite. Celle-là est de nature à nous donner quelque orgueil. On peut voir, au milieu d'une très intéressante collection de travaux scolaires, un tableau qui nous apprend que 6,000 enfants reçoivent en Tunisie l'instruction française, donnée par 326 professeurs. Le collège Sadiki, fondé par des prêtres français, est devenu récemment le lycée beylikal. L'école normale (collège Alloui) est une école française.

* * *

Dans trois des angles de ce salon des écoles, sont placés des types tunisiens. Un moissonneur du Sahel entre autres est particulièrement remarquable avec son immense chapeau. Il a un air féroce.

Ce sont des productions agricoles qui, en grande partie, occupent les autres salons. Ces productions se rapprochent tellement de celles de l'Algérie, que nous évitons la redite.

Signalons cependant une cocasserie : le vin récolté dans les vignobles de Carthage s'appelle *Lacryma Marii*, larme de Marius. Comment trouvez-vous cette allusion au rival de Sylla pleurant dans les ruines de Carthage?

* * *

Le bazar qui avoisine le Palais, est un des coins les plus vivants de l'exposition tunisienne. Là, se sont installés des marchands qui ne vendent pas beaucoup et des ouvriers qui ne travaillent guère.

Mais quel pittoresque!

Le plus affairé de tous est un fabricant de *totons* en bois tourné : le tour, on ne peut plus primitif, est posé sur le sol; l'ouvrier fait tourner sa bille de bois à l'aide d'un archet et il tient avec les pieds l'outil pour enlever les copeaux et modeler son petit jouet.

Un autre fabrique des babouches, un autre vend des tentures, et c'est véritablement un joli coin d'Orient que celui qu'ont installé ces quelques négociants impassibles, qui fument leur cigarette sur le devant de leurs boutiques avec le plus majestueux dédain des clients présents, passés et à venir.

PAUL LE JENISEL.

HISTOIRE DU TRAVAIL

LES PREMIERS MÉTALLURGISTES



Nous sommes à l'âge du bronze. Des métallurgistes ambulants, ancêtres des rétameurs piémontais ou gypsies d'aujourd'hui, se sont installés à l'abri d'un treillage grossier. Ils fabriquent des pointes de lance. Leur matériel est primitif, et certes, ils ignorent la *bessemérisation* du cuivre et même celle de l'acier.

Un creuset très élémentaire est mis au feu sur un foyer qu'active un soufflet tout particulier. Ce soufflet se compose de deux corps de pompe en bois, dans lesquels fonctionnent des pistons que l'un des métallurgistes fait mouvoir alternativement. Les deux corps de pompe réunissent leur chasse d'air dans une même tuyère. Il y a à la Galerie des Machines un appareil soufflant de Cockerill qui est destiné au même usage. Je vous assure qu'il n'est pas plus ingénieux.

Il y a quelque chose dans ce groupe qui me taquine. Pour enlever son creuset du feu et verser dans les moules, de simples blocs de glaise, le métal en fusion, le métallurgiste, puisque métallurgiste il y a, se sert d'une énorme pince de fer. Alors nous ne sommes pas à l'âge de bronze. Alors...

JULIEN RAMBERT.

LE PALAIS INDIEN



ous ses voûtes blanches et sans nul ornement, le Palais indien du Champ de Mars, dont nous avons déjà décrit l'extérieur, renferme moins une exposition qu'un bazar. Mais c'est un bazar intéressant et qui n'a rien de commun avec les bruyantes allures de la rue du Caire ou les boutiques exotiques de l'Esplanade.

Nous sommes ici en présence d'un Orient particulier, qui a ajouté la froideur britannique à son impassibilité native. d'où résulte un caractère non sans charme, mais qu'il faut pénétrer un peu pour le goûter dans toute sa saveur.

Si les exposants sont anglais pour la majorité, les vendeurs sont presque tous indiens et ce sont réellement des types bien personnels qu'ils nous montrent, soit qu'ils aient endossé le complet européen, soit qu'ils aient conservé ce costume blanc, si souple, si amincissant, qui colle sur le corps des garçons indigènes du bar installé par Spier et Pounds.

*
* *

C'est la vallée de Cachemire que les Anglais appellent Cashmere et les Indous Kashmyr, qui forme la partie la plus importante de cette exposition. Elle a envoyé les produits fabriqués avec ses laines presque légendaires. Peu ou presque pas de châles, qui n'eussent pas été d'une défaite commode, l'usage s'en étant à peu près aboli, mais des tentures légères et des épais tapis.

Je crois que c'est là que se trouve la pièce de tapis la plus considérable de toute l'Exposition. C'est un morceau magnifique ayant $9^{m},90$ sur $7^{m},25$, soit une surface totale de près de 72 mètres carrés. Les teintes si à la mode ces dernières années, vieux bleu, vieux rose, vieux rouge, servent de fond à des dessins symboliques. C'est la plus belle laine du Thibet qui a fourni la matière première.

D'autres sont plus semblables à des châles qu'à des tapis; ils ont comme ornement le plus souvent répété, cette sorte de feuille roulée en crosse qui a décoré tous les châles de l'Inde, tous les châles français et toutes les *indiennes* pendant des années. Le travail est également celui du châle; c'est-à-dire qu'ils sont formés d'une infinité de petits carrés ajustés les uns à côté des autres.

Mais les plus merveilleuses de ces étoffes sont les tapis anciens du Yarkhand, des tentures dignes des rajahs, aux palais séculaires desquels on les enleva. C'est ravissant de fondu de ton, et de mollesse de tissu, mais cela se paye au poids de l'or ou presque et il faut, en somme, se contenter de regarder, si l'on n'est pas légèrement millionnaire.

*
* *

Les bronzes sont beaucoup plus abordables; repoussés et ciselés, et même très massifs, ils ne dépassent pas le prix d'un bibelot européen de même importance; et ils sont exécutés et décorés avec beaucoup de goût, un goût un peu compliqué, mais incontestable. L'orfèvrerie d'argent est encore plus précieuse par le travail que par la matière. Les ciselures, les affouillements à jour, les niellures, les émaux, tout concourt à la décoration. Les Indous, qui ne sont pas des artistes, mais simplement des ouvriers d'une patience incomparable, n'abordent pas la grande décoration. Une composition ornementale, qui dépasserait quelques centimètres carrés, sans répéter ses motifs, les effraie. Aussi se cantonnent-ils dans un travail serré, une véritable besogne de forçat qu'ils exécutent avec amour, passant des mois et au besoin des années, sur la même pièce qui est toujours l'œuvre d'un seul ouvrier.

Il y a, dans ce genre de travail, un service à thé en argent, un tête à tête. Comme il est venu des Indes, enveloppé de châles souffrés, cela lui a donné une patine jaune charmante. Il y en a pour 1,200 francs et cela ne tient pas beaucoup de place, 800 francs un samovar, également en argent ciselé.

*
* *

Cette même minutie de décoration se retrouve dans des bibelots très bon marché, comme ces petits coffrets en bois naturel, avec un filet de marqueterie et qui, tout couverts d'un travail serré ne valent que quelques sous. Au surplus, il semble qu'il n'y ait dans l'Indoustan qu'un nombre très limité de motifs décoratifs. Ceux qui ornent les boîtes répètent ceux qui ornent les pièces d'orfèvrerie, et nous les retrouvons, à peine agrandis, dans des pièces architecturales comme cette superbe porte de mosquée en bois sculpté, qui est aussi aérienne qu'une guipure d'art.

*
* *

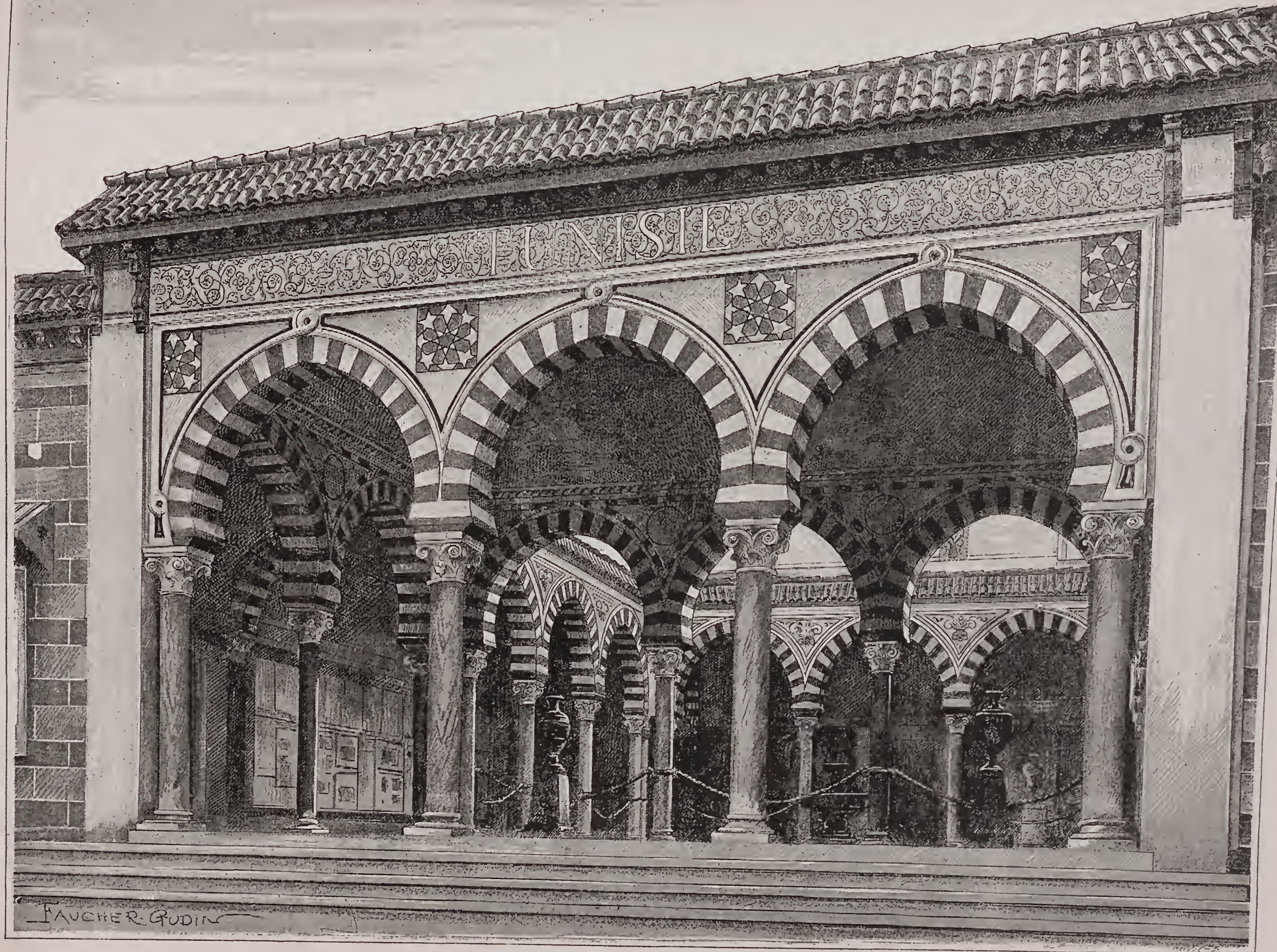
De même, dans les étoffes bon marché imprimées sur coton, nous retrouvons exactement les dessins un peu cabalistiques des tapis du Thibet. Il n'est pas jusqu'à ces curieux éventails, dans lesquels une sorte de cœur formé de lames de mica est encadré d'une bordure en racines de chiendent, qui ne reproduisent les mêmes motifs de décoration.

Il reste à parler des ivoires. L'ivoire étant par excellence la matière première du travail minutieux, les Indous doivent produire des merveilles et ils les produisent. Les coffrets, les coupes, les panneaux, sont ravissants. Il y a surtout une reliure en ivoire découpé et appliqué sur un fond bois qui est absolument remarquable.

HENRI ANRY.

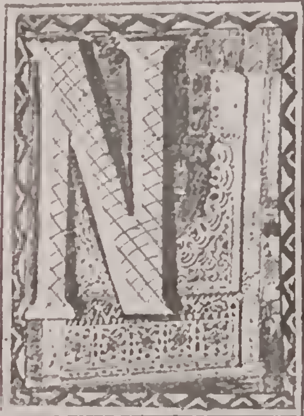


Les Beaux-Arts à l'Exposition. — UNE ARRESTATION SOUS LA TERREUR, tableau de M. Jules Girardet.



PALAIS DE LA TUNISIE. — L'ENTRÉE PRINCIPALE.

PALAIS DES ARTS LIBÉRAUX



ous avons déjà parlé de plusieurs sections de ce palais. Maintenant, nous allons passer en revue les salles qui longent les parties extérieures du palais et celles du premier étage, ainsi que les sections de Géographie et de Cosmographie, qui donnent sur les galeries centrales.

Entrant donc par la porte centrale de l'avenue de Suffren, nous avons à droite les Pays-Bas et à gauche les galeries de médecine et de chirurgie.

Les premières vitrines que l'on aperçoit sont remplies de petits couteaux, à manches métalliques nickelés, rangés méthodiquement les uns à côté des autres, tout cela brille, reluit, on croirait visiter un arsenal minuscule. Du reste, tous ces stylets tranchants, pointus, ne sont pas plus rassurants qu'une armée de baïonnettes, et cependant ils sont destinés à saigner, sonder, opérer enfin les malheureux blessés.

Aussi, les fabricants ont-ils soin de bien présenter leurs instruments comme pour leur attirer des regards plus favorables. Ils ont beau dorer, argenter ou nickeler leurs instruments, comme le pharmacien dore ou argente les pilules pour mieux les faire avaler, le public les regardera toujours un peu de travers, avec respect, mais sans la moindre sympathie.

Et cependant quels résultats magnifiques, ces petits couteaux dans des mains habiles n'obtiennent-ils pas? Que de progrès la chirurgie accomplit sans cesse! Quelle hardiesse maintenant dans les opérations! Et si quelquefois une opération malheureuse a abrégé la vie du malade de quelques jours ou de quelques heures, combien ont été sauvés complètement, ou au moins pour de longues années?

Il faut bien reconnaître aussi que le brillant de tous ces petits instruments a sa raison d'être, on peut les entretenir dans un état de propreté beaucoup plus parfait, ce qui en chirurgie est absolument capital. Il ne faut évidemment rien exagérer, mais l'antisepsie est le meilleur préservatif des maladies. Sans voir partout les microbes, virus, etc., on peut se convaincre facilement des résultats désastreux d'une mauvaise hygiène. A croire certains hommes de science, il faudrait vivre constamment dans un nuage d'acide phénique pour tuer tous les microbes que nous respirons, on n'oserait plus respirer, ni manger, ni boire surtout, toutes les eaux étant plus ou moins peuplées de cryptogames : bacilles, microbes effrayants. Car tout est microbe pour eux, et la peur même des microbes aurait son microbe spécial. Mais cependant, à part l'exagération, il y a beaucoup de vrai C'est ainsi que nous voyons dans les vitrines de la chirurgie des boîtes pour ovariotomie, comprenant environ trois cents instruments divers. Après chaque opération dans les hôpitaux, la boîte est renvoyée au fabricant qui doit désinfecter soigneusement chaque pièce, pour que le tout puisse resservir à une nouvelle opération; c'est ainsi que j'ai pu voir, étant étudiant, un de nos grands chirurgiens faire dix-sept ovariotomies successivement avec le succès le plus complet. Et cependant, c'est une des opérations les plus graves que d'aller chercher les deux ovaires, les enlever, puis recoudre le ventre de la malade et pouvoir obtenir la cicatrisation des plaies sans la moindre complication. L'antisepsie est la condition absolue du succès, dans toutes les opérations.

A côté des boîtes à ovariotomie, nous voyons d'autres boîtes pour d'autres opérations importantes. Car maintenant on a perfectionné tout cela. Autrefois, le médecin avait la trousse qui renfermait tout ce dont il pouvait avoir besoin; mais avec les nouveaux progrès, c'est tout un musée qu'il faut au praticien. Avez-vous une fracture au crâne, on va chercher la boîte à trépan. Le trépan est un vulgaire vilebrequin avec lequel on vous fait proprement un trou dans la tête pour la débarrasser des parties fracturées qui pourraient irriter le cerveau, le trou se referme et vous êtes sauvé. Puis les instruments à trachéotomie : bistouris, pinces en argent, canules respiratoires, c'est encore une des plus belles opérations, presque plus dangereuse pour l'opérateur que pour l'opéré, quand elle s'applique au croup; car lorsque la trachée est ouverte, les fausses membranes qui étouffaient le malade sont projetées au dehors, et malheur au médecin s'il vient à en absorber les quantités même les plus insignifiantes. Que d'enfants ont pu être sauvés ainsi de cette terrible maladie, mais malheureusement plusieurs opérateurs y ont trouvé la mort.

Nous voyons aussi de jolies petites seringues, bien mignonnes, qui ont l'air bien inoffensives, ce sont les seringues à injections hypodermiques. Avec elles maintenant on calme aussitôt les douleurs les plus vives. L'injection de morphine est maintenant la ressource la plus généralement employée dans les cas de douleurs aiguës. C'est un véritable bienfait quand on l'emploie avec prudence, mais combien devient-elle dangereuse entre des mains inexpérimentées. Aussi, bien des praticiens évitent le plus possible d'y avoir recours. Car le soulagement obtenu est factice. Le mal n'est pas guéri, et alors le malade veut encore des piqûres et si on le laisse faire il deviendra morphiomane. Si le médecin résiste, le malade se procure une seringue et se fait des piqûres, et une fois cette dangereuse habitude prise, il est bien rare qu'on puisse s'en défaire. A tout instant le morphiomane, au moindre malaise, se pique chez lui, à la ville, c'est devenue une folie plus dangereuse encore que l'alcoolisme et tout aussi répandue. Seulement, on trouve plutôt l'alcoolisme dans les classes pauvres et la morphiomanie dans les classes aisées.

Dans les mêmes vitrines, nous apercevons de petits appareils d'un à deux litres nommés : douches. Mais ce ne sont pas les grands appareils d'hydrothérapie, ce sont des appareils plus modestes, ils vont détrôner l'irrigateur, comme ce dernier a renversé lui-même l'antique seringue.

Ce sont de petits réservoirs gradués ronds, carrés ou demi-cylindriques, pourvus d'un long tube de 2 mètres environ en caoutchouc, rouge ou vert, terminé par une canule. L'eau, au lieu d'être lancée vivement par le res-

sort de l'irrigateur, n'est projetée que par la hauteur de sa chute, car on a soin de suspendre le récipient à une certaine hauteur. L'eau pénètre ainsi d'une façon plus discrète dans les intestins. Allez donc dire, après cela, que les inventeurs ne soignent pas d'une façon toute particulière les parties les plus secrètes de votre individu.

Puis ce sont les biberons de tous systèmes, fatiguant de moins en moins les enfants; des bandages et appareils orthopédiques en peau blanche, doublés de satin aux couleurs les plus vives, à garnitures d'acier couvertes d'arabesques ou de damasquinures; des pansements antiseptiques à l'acide phénique, à l'acide borique, à l'acide salicylique, à l'iodoforme, au bichlorure de mercure.

Nous voyons encore les couveuses artificielles pour enfants, tout à fait semblables aux couveuses pour œufs; ce sont d'ailleurs les mêmes fabricants qui font les unes et les autres.

Signalons encore les appareils contre la surdité, il y en a de bizarres : cannes, éventails, guéridon, enfin une perruque acoustique. !

Il y a encore les appareils électro-médicaux qui sont très nombreux, des dents artificielles ainsi que des bras, des jambes, des nez également artificiels.

Nous arrivons au musée de cire. Réellement est-ce bien la place de toutes ces horreurs dans une exposition ? Et cependant, les dames s'y bousculent pour voir cela. Ces membres tuméfiés, gangrénés, couvert de pus, sont horribles à voir. Ces fœtus cyclope, bicéphale, cet autre fœtus venu au monde sans cervelle, sont navrants à regarder. Et tout cela est admirablement fait, le talent de l'artiste est incontestable, mais réellement, cette perfection même vous soulève un peu le cœur. Est-ce pour faire passer cette mauvaise impression que l'on représente à côté une première attaque d'hystérie. Cette pièce en cire représente, grandeur naturelle, une femme nue, couchée sur le dos, et exécutant quelques contractions nerveuses. Le corps est légèrement infléchi sur le côté, une jambe est légèrement courbée, une main comprime légèrement la poitrine, la tête est légèrement en arrière, les yeux sont légèrement levés vers le haut, laissant voir beaucoup de blanc, la tête est noyée toute entière dans une luxuriante chevelure blonde. Enfin c'est une attaque très légère d'hystérie, même pour une première attaque. Au point de vue médical, une cuillerée d'eau de fleurs d'oranger suffirait pour calmer ces nerfs-là. Les médecins voudraient bien que ces accès se passent toujours ainsi, mais ils ont beaucoup plus de mal, d'une façon très générale, qu'ils n'en auraient avec une malade semblable, en admettant même que l'on ait jugé nécessaire pour ce cas spécial, de faire venir un médecin. Cette pièce aurait beaucoup de succès dans un musée de cire, car elle est fort bien faite au point de vue de l'art.

Dans les sections suivantes, plus techniques, il y a beaucoup moins de curieux.

La première est celle des *Instruments de précision.*

Nous voyons d'abord un grand cercle méridien destiné à l'observatoire de Buenos-Ayres. C'est une grande lunette qui sert à observer le passage des astres dans le plan méridien.

Une grande machine à calculer excite assez la curiosité. Elle permet de faire en effet des multiplications de chiffres fantastiques et à la minute.

Il y a une quantité de balances de précision, pesant jusqu'au dixième de milligrammes, mais ce n'est pas, comme la machine à calculer, des pesées semblables sont d'une longueur désespérante.

Puis des microscopes, spectroscopes, théodolithes, thermomètres, baromètres, machines électriques à plusieurs plateaux de verre, saccharimètres, les fameux appareils à liquéfier l'oxigène qui ont révolutionné la chimie, il y a quelques années. Enfin tous les appareils que l'on rencontre dans les cabinets de physique, avec leurs derniers perfectionnements.

∴

Nous arrivons maintenant dans la première galerie sur le devant du palais des Arts libéraux consacrée à l'enseignement technique.

C'est d'abord l'école d'apprentissage de Dellys avec ses meubles arabes.

Les écoles des Arts et métiers de Châlons et d'Angers exposent de curieux assemblages de bois, de belles machines, des tours, un marteau-pilon puissant.

L'école d'horlogerie de Cluses (Haute-Savoie) et l'école municipale de Sedan, ainsi que la société des anciens élèves des écoles des Arts et métiers, ont des choses fort remarquables.

Puis ce sont les écoles professionnelles, d'abord l'enseignement professionnel des femmes. Ces établissements ont pour but d'apprendre aux jeunes filles un métier qui leur permette de vivre honorablement. Les cours comprennent spécialement : le commerce, le dessin industriel, la gravure sur bois, la peinture et ses diverses applications sur émaux, porcelaine, faïence, verre, puis la lingerie, la broderie, la confection.

Viennent ensuite les écoles de cartonnages, reliure, les écoles gratuites professionnelles des métaux précieux et des industries d'art comprenant la ciselure, la bijouterie, la joaillerie, le dessin, le modelage, la sculpture.

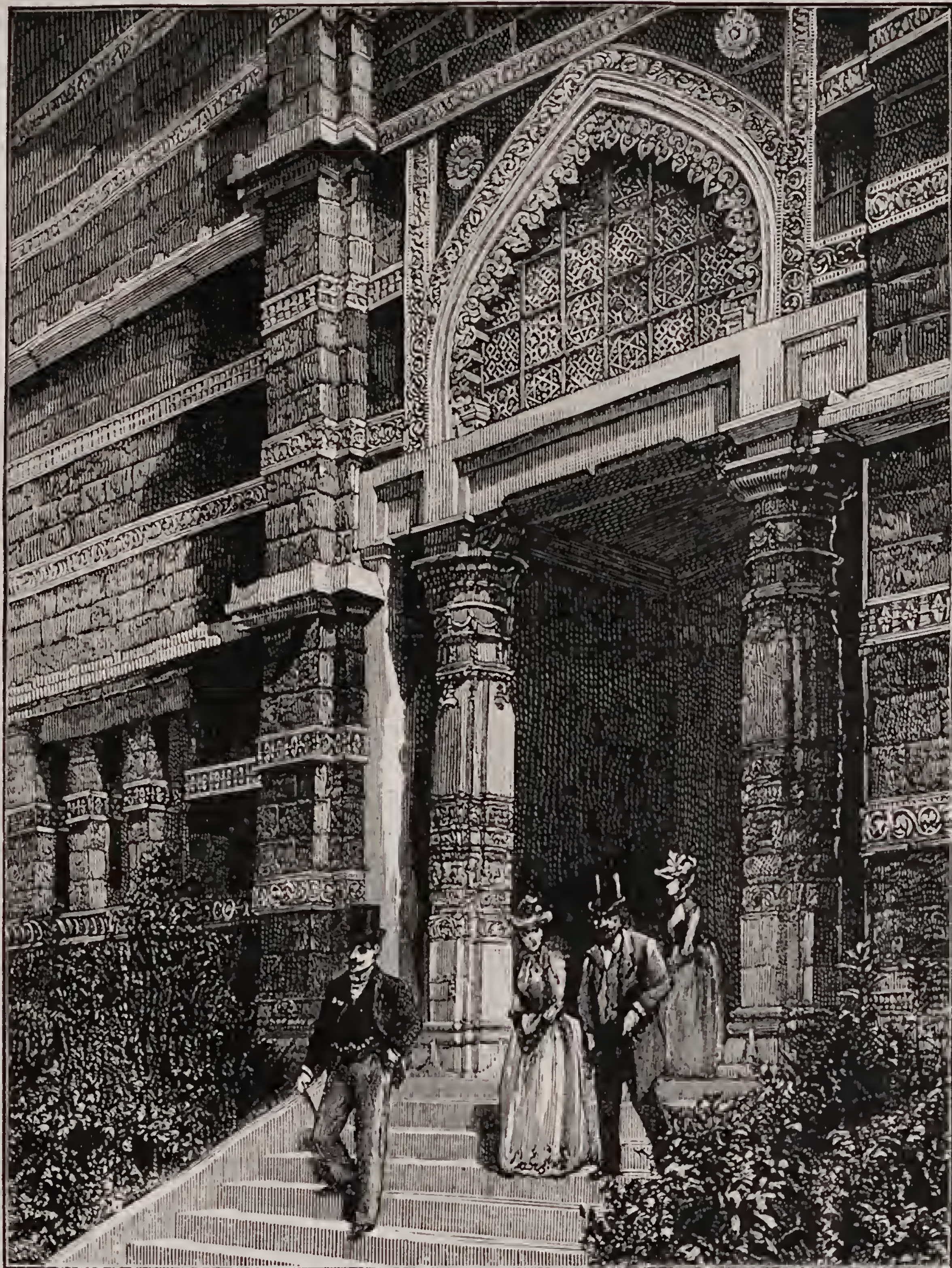
Toutes ces écoles exposent leurs plus jolis travaux

Au centre de la galerie est la vitrine des apprenties fleuristes et plumassières. Il y a là de fort belles choses.

Il y a encore les cours professionnels de plusieurs compagnies de chemins de fer, les écoles de plusieurs de nos grandes villes, celle du Havre entre autres, qui expose de jolies robes, ainsi que des écoles de presque tous les principaux corps de métiers.

L'école des jeunes aveugles a non seulement exposé ses produits, mais deux de ses élèves travaillent sous les yeux du public, et ce n'est pas sans étonnement que l'on voit ces jeunes gens travailler avec une précision et une sûreté de mains parfaites. Et tout en travaillant, ils causent entre eux presque gaîment, une gaîté douce et mélancolique qui impressionne vivement les visiteurs.

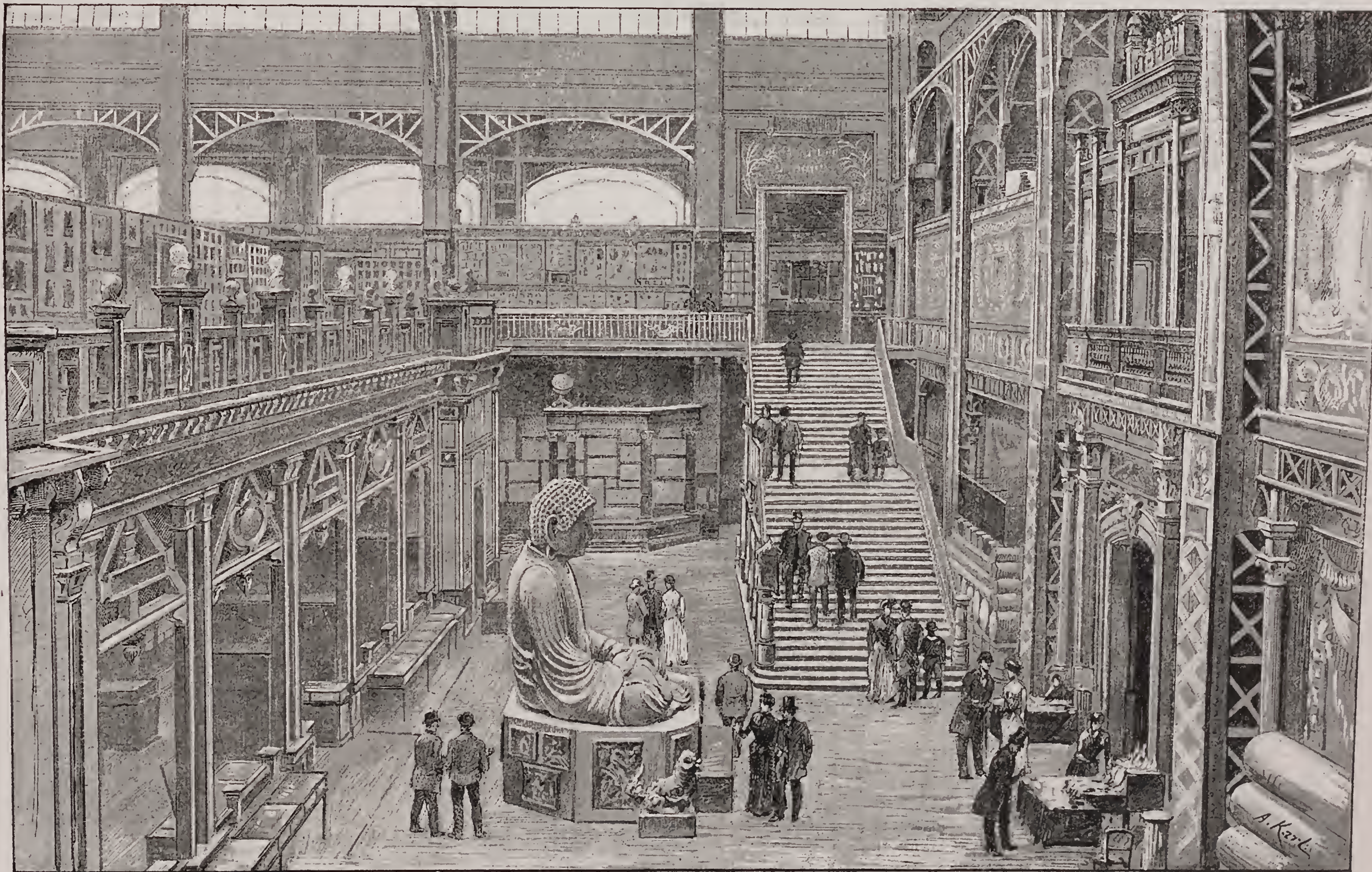
A l'extrémité de la galerie sont les travaux de l'École centrale des Arts et manufactures. Ce sont des séries de plans et dessins, représentant les principaux travaux exécutés par les élèves de l'École, ou par les anciens élèves et particulièrement par celui qui, en ce moment, est devenu si populaire, M. Eiffel, de la promotion de 1855, qui expose



Palais Indien. — L'Entrée.



Palais Indien. — Le Bazar.



VUE INTÉRIEURE DU PALAIS DES ARTS LIBÉRAUX, REZ-DE-CHAUSSÉE.

entre autres choses les plans de son magnifique viaduc de Garabit. Il y a aussi des modèles réduits de machines et toutes les photographies de la nouvelle école : amphithéâtres, laboratoires, etc.

∴

Entrons dans les galeries intérieures : sous l'escalier sont des bustes mécaniques pour les peintres et tous les produits ou instruments nécessaires pour la peinture, chevalets, toiles, pinceaux, brosses, couleurs, vernis, etc.

Passons devant la grande statue de Bouddah, nous arrivons à la section de *Géographie*, divisée de chaque côté en petites salles.

Dans la première, sont les cartes de la direction des contributions indirectes et du cadastre.

L'on trouve des cartes indiquant les limites et la triangulation de chaque commune, ainsi que des appareils pratiques représentant théoriquement la rotation des planètes autour du soleil.

Dans la salle voisine, sont les cartes du ministère des Finances représentant par département : la statistique financière, la valeur vénale du sol par arrondissement, les quantités de vins, alcool, tabac, boissons consommées, des cartes de production du vin, etc. Des teintes plus ou moins foncées font ressortir plus clairement l'idée suivant laquelle chaque carte a été établie.

Le ministère de la Justice expose des cartes, non moins intéressantes. Ce sont les cartes de la paresse et de la misère, basées sur le nombre de vagabonds, les cartes des suicides, des crimes et délits d'immoralité, d'alcoolisme, de cupidité (établies d'après les vols, escroqueries, abus de confiance), de violence (d'après le nombre d'assassinats et de coups volontaires), enfin la carte des divorces. C'est naturellement le département de la Seine le plus teinté sous ce rapport, on y compte, en effet, 63 divorces pour 1,000 mariages. C'eût été vraiment dommage de ne pas établir la loi Naquet.

Il y a aussi une carte en relief de la densité de population par arrondissement. Les reliefs des grandes villes sont vraiment surprenants, quant à Paris on a dû établir son relief à part et verticalement, sans cela il aurait entravé la circulation dans cette salle.

Le ministère de l'Intérieur expose sa magnifique carte du service vicinal au cent millième, en plusieurs couleurs. Cette carte avec celle du ministère de la Guerre, au quatre-vingt millième, sont de beaucoup ce que nous avons de mieux en ce genre, et même celle du ministère de la Guerre est moins claire.

A côté, est la salle de l'exposition de la Société de géographie de Paris, la première de ce genre de sociétés, qui remonte à 1821.

Auprès sont les installations et le refuge du Club alpin dans les montagnes, entre autres la tente de M. Vallot qui séjourna pendant trois jours au sommet du mont Blanc. Que de services cette société a rendu aux touristes dans les montagnes, en établissant ainsi des refuges dans les passages les plus difficiles, ou bien en facilitant ces passages aux voyageurs, par toutes sortes de travaux.

∴

Traversons en partie le palais, sous le ballon ; de l'autre côté est le service vicinal du ministère de l'Intérieur, puis la section de Géographie qui continue.

Une première salle contient une série de reliefs fort intéressants.

C'est d'abord la pyramide des âges. L'âge où il y a le plus d'individus est de 20 à 24 ans, puis de 1 jour à 4 ans. De 25 à 29 ans la mortalité est très grande.

Il y a aussi la carte du dénombrement des Français à l'étranger.

Puis la carte des centenaires : où il y en a le moins, c'est dans le centre, tout entier, ainsi que dans l'est (Ain et Haute-Savoie) et dans le Finistère. Où il y en a le plus c'est dans les Hautes et Basses-Pyrénées et dans l'Ariège.

Le relief des décès est très instructif. C'est effrayant la mortalité des enfants de 1 à 4 ans. Elle est environ quatre fois moindre de 5 à 9 ans, elle diminue encore de 10 à 14 ans, pour augmenter de 15 à 19 ans et augmenter encore de 20 à 24 ans. Elle diminue alors jusqu'à 40 ans, pour augmenter jusqu'à 74 ans et rediminuer jusqu'aux centenaires.

Le Club alpin est dans la salle suivante. Il y a là des photographies de tous les endroits curieux, paysages, torrents etc., que l'on trouve dans les montagnes. Car il n'y a guère de précipices ou de pics que les hardis alpinistes n'aient visités.

Les cartes du ministère de la Guerre ne sont qu'en partie dans cette section, les autres sont à l'Esplanade.

Enfin le ministère de la Marine expose ses très intéressantes cartes du service hydrographique des côtes.

∴

Nous sommes revenus à l'escalier, montons donc au premier étage. La galerie extérieure du côté du Champ de Mars présente l'enseignement du dessin dans diverses écoles, surtout des écoles régionales de dessin, sculpture, architecture, de province. Il y a là des choses fort intéressantes. L'École des beaux-arts expose également les esquisses de concours de nos grands maîtres. Combien certains préféreraient-ils ne pas voir ainsi exposés leurs essais d'autrefois!

Il y a aussi une superbe réduction en bois du grand temple d'Ava, consacré à Bouddah.

Pénétrons dans les galeries, nous y verrons l'exposition scientifique du ministère de l'Intérieur, représenté par ses grandes écoles.

C'est d'abord le laboratoire des recherches physiques de la Sorbonne, puis le collège de France qui, entre autres choses, expose divers postes téléphoniques. On est un peu étonné de trouver là ces appareils essentiellement américains, il serait un peu tard pour vouloir éclipser à ce sujet les savants du nouveau monde. Il y a aussi une quantité de photographies instantanées, représentant les coureurs dans leurs diverses attitudes successives.

La Faculté de Médecine expose tous les microbes, bacilles, cryptogames, etc.

Puis toutes les écoles supérieures ont aussi leurs expositions spéciales.

L'enseignement secondaire vient ensuite, ainsi que les résultats des diverses missions scientifiques, artistiques, archéologiques, entre autres les ruines de Suse restaurées par M. Dieulafoy.

Ensuite diverses écoles, entre autres les maisons d'éducation de la Légion d'honneur qui nous montrent de jolies peintures pour éventails, ou sur porcelaines, et une série de travaux fort intéressants.

*
* *

Nous arrivons à l'extrémité de la galerie, maintenant nous sommes dans la section de *Papeterie et Reliure*. Là nous trouvons tout ce qu'il faut pour écrire et pour faire relier les ouvrages. Le premier salon consacré à la reliure présente des ouvrages d'Art on ne peut plus remarquables On n'est pas étonné de voir que ces reliures coûtent plusieurs centaines et même plusieurs milliers de francs. La galerie suivante renferme tous les modèles de papiers possibles, de toutes les couleurs, pour tous les usages, papier à lettre, à journal, à prospectus, papier à copier, papier buvard, ainsi que tous les accessoires de bureaux.

Traversons toute la galerie, nous arrivons à l'*Imprimerie et à la Librairie* dont il a déjà été question dans ce journal Cette exposition nous montre de quels soins les éditeurs entourent leurs ouvrages pour plaire au public. Caractères irréprochables, dessins artistiques, même des aquarelles finement faites. Enfin des chromos, le dernier mot de la peinture mécanique à bon marché, attirent les regards soit qu'ils illustrent des ouvrages, soit qu'ils enluminent des prospectus.

*
* *

La dernière section française que nous ayons a voir *est la Photographie*. Cet art s'est répandu à travers le monde avec une rapidité extraordinaire. Ainsi, dans toutes les parties de l'exposition, les pays les moins connus, qui nous ont même envoyé peu de produits, envoient des quantités de photographies locales, et en général fort bien faites, ce qui tient beaucoup aussi aux perfectionnements constants amenés dans les appareils et dans les réactifs. Et ce qu'il y a de bizarre, c'est que le premier inventeur de la photographie sur papier restera toujours inconnu. On cite toujours Niepce, Daguerre, Fox Talbot. Mais il y eut avant eux un inconnu qui avait fait cette découverte. En effet, en 1825, Charles Chevalier, le fameux opticien, rapporte qu'un jeune homme vint lui demander le prix de ses nouvelles chambres noires. Ce prix, fort élevé, désola ce malheureux garçon, qui expliqua à Chevalier qu'il était parvenu à fixer les images de la chambre noire sur papier, et en effet montra à Chevalier stupéfait, une vue de Paris; celui-ci l'interrogea et le jeune inventeur sortit de sa poche un flacon plein d'un liquide noir, il indiqua à Chevalier la manière de s'en servir. Il promit de revenir, mais Chevalier ne le revit jamais, et de plus n'arriva pas à obtenir quoi que ce soit avec le produit que l'inconnu lui avait laissé, Chevalier s'y prit probablement mal.

C'est ainsi que Daguerre et Niepce, en 1839, furent les inventeurs de la photographie et qu'un amateur anglais, Fox Talbot, créa la photographie sur papier, qui, en somme, revient au Français inconnu de Chevalier.

Bien des procédés divers ont été essayés depuis, mais en ce moment c'est le procédé au gélatino-bromure, qui à cause de sa grande sensibilité, a la faveur générale. Pour le choix des plaques sensibles, les visiteurs peuvent être embarrassés, car il y en a une variété énorme.

Pour les excursions, voyages, il y a les plaques souples, des papiers, des pellicules, des cellulosites qui sont moins lourds et moins fragiles que le verre. Sur tous ces papiers, la couche sensible n'est pas adhérente, elle est à l'état de pellicule et peut être détachée.

Le papier au gélatino-bromure, donne de très bons résultats, cependant le papier au gélatino-chlorure d'argent donne des résultats bien supérieurs.

Le papier aux sels de platine a peu d'exposants, malgré le ton très artistique des épreuves, c'est très regrettable et cela nous aurait changé un peu de la photographie couleur chocolat. Citons enfin les appareils à photographie instantanée, dont les applications sont innombrables. D'abord, au point de vue scientifique, on peut saisir une quantité de phénomènes qui jusqu'à présent échappaient à l'habileté des dessinateurs. C'est ainsi que l'on a pu analyser exactement le vol des oiseaux, voire le développement des muscles. Sous l'action d'efforts successifs, les applications médicales dans les maladies nerveuses sont très nombreuses. Enfin pour les amateurs que de distractions, de plaisanteries, même de mauvaises plaisanteries, ne peut-on pas faire avec ce petit appareil qui vous surprend au moment où l'on y pense le moins. Une jeune fille n'est jamais assurée maintenant que son portrait ne puisse être entre les mains du premier venu, ce qui peut être désagréable, il est vrai, mais ce sont là les inconvénients de la science poussée dans ses derniers développements. Sans nul doute le phonographe et la photographie instantanée défraieront bien des revues théâtrales.

S. Favière

L'Éditeur-Gérant : L. BOULANGER.
Papier des Papeteries Firmin-Didot et Cie, 2, rue de Beaune, Paris

Sceaux. — Imprimerie Charaire et fils.



TYPE DE MARCHAND TUNISIEN.



LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION. — LA DÉROUTE DE CHOLET, TABLEAU DE M. JULES GIRARDET (SECTION SUISSE).

Supplément du n° 44 du Livre d'Or de l'Exposition. — 19 novembre 1889.



Les Beaux-Arts à l'Exposition. — L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE, groupe marbre de M. Turcan.

SCULPTURES FRANÇAISES



La sculpture française est si déplorablement installée au Palais des Beaux-Arts... et dans les environs, qu'il est à peu près impossible de l'étudier sérieusement.

Il y en a un peu partout : dans le jardin, montant la garde autour des deux Pavillons de la Ville de Paris, qui avaient bien besoin de cela pour se donner un peu de prestige.

Il y en a dans les galeries extérieures du palais Formigé, presque à la porte des restaurants, qui auraient pu utiliser les statues pour leur faire porter leur menu, celles du moins, qui ont des bras, car il en est plusieurs qui sont arrivées là plus ou moins manchotes et qu'on n'a pas encore eu le temps de compléter... à moins qu'on ne l'ait fait exprès pour leur donner un faux air de Vénus de Milo.

Il y en a surtout dans cette grande halle, ouverte aux deux extrémités, qu'on appelle la galerie Rapp; mais on trouve là tant de statues, groupes, bas-reliefs, bustes, médaillons, et tant de courants d'air, que le Français, né malin, qui inventa le vaudeville, ne s'y hasarde guère.

Il est vrai que les étrangers ne s'y montrent pas davantage, bien que cette halle aux bonshommes de marbre ne soit pas réservée exclusivement à la France, et qu'on y voie, dans un pêle-mêle ahurissant, des sculptures de toutes les sections étrangères, sauf de l'Angleterre, qui a su exposer convenablement les siennes, et de la Grèce, qui a préféré aligner ses plâtres sur le palier de l'escalier, que de les noyer dans la foule.

Ce beau désordre, que les organisateurs considèrent probablement comme un effet de l'art, rend toute étude impossible, j'en avais pris mon parti dès le début et me contentais de signaler, avec gravure à l'appui, les œuvres qui me paraissaient dignes d'admiration.

C'est ce que je fais encore aujourd'hui, tout en regrettant l'insuffisance de ce système, comparativement à la place dont je dispose, car s'il m'avait fallu reproduire toutes les sculptures remarquables que les artistes français ont envoyées à l'Exposition universelle, les pages de ce journal n'auraient pas contenu autre chose.

Aucun pays, en effet, ne peut s'enorgueillir d'autant de maîtres dans cet art si difficile, si ingrat, et par cela même si élevé, que la France, où les noms célèbres arrivent en foule sous la plume.

Qui ne connaît, parmi les vétérans du succès, Caïn, Barrias, Cavelier, Paul Dubois, Chapu, Guillaume, Antonin Mercié, Thomas, Delaplanche, Millet, Fremiet, Bartholdy, Aizelin, Crauk, Dalou, Franceschi, Falguière, Albert Lefeuve, Doublemard, Étienne Leroux, Oliva, Mathurin Meusnier, Ludovic Durand, Mathurin Moreau, Gautherin, Bonnassieu, Moreau, Vauthier, que je cite là au courant de la plume, et non par ordre de mérite et sans même indiquer mes préférences?

Parmi les gloires plus jeunes, il y a encore toute une pléiade, où se comptent : Rodin, Saint-Marceau, Coutan, Croisy, Damé, Gaudez, Lanson, Hector Lemaire, Carlès, Allouard, Chatrousse, Dampt, Hugues, Marioton, Escoula, Paris, Turcan, Suchetet, Mengue, Bequet, Paris, Peynot, Abadie, Mathet et bien d'autres dont le talent hésitant encore, mais bien affirmé, assure l'avenir de la sculpture française, qui aurait eu à l'Exposition un succès énorme si l'on avait su la présenter au public.

Mais ne revenons pas là-dessus, tout le monde l'a dit, tout le monde le sait, et contentons-nous d'expliquer nos gravures.

Dans la seconde, qui est le vestibule du Palais des Beaux-Arts, l'entrée de l'Exposition rétrospective, il y a quelques œuvres remarquables appartenant à la « Centenale »; mais on ne distingue suffisamment que le superbe *David* d'Antonin Mercié et les quatre parties du monde de la fontaine de Carpeaux.

La troisième, vue d'ensemble prise vers le milieu de la galerie Rapp, nous montre le groupe central, dont le point culminant est occupé par le célèbre groupe qu'Antonin Mercié a intitulé *Quand même*, et qu'il a exécuté pour la ville de Belfort, dont il personnifie la résistance héroïque.

A droite est l'*Œdipe à Colonne*, de Jean Hugues, à gauche et faisant pendant, le *Moine musicien*, Gui d'Arezzo, l'inventeur du solfège, est de M. Gabriel Pech, un jeune, auquel il valut une troisième médaille au Salon de 1885.

Je ne dis rien des autres statues que l'on ne voit pas assez et je me rabats sur celle du premier plan, fort belle Diane qui n'a pas l'air de songer à Actéon, puisqu'elle s'exhibe toute nue en face du moine musicien, mais qui est assez originalement comprise et exécutée par M. Jean Dampt, qui n'a pourtant pas la spécialité des académies puisqu'il a un *Saint Jean* au musée du Luxembourg.

Notre première gravure représente isolément l'*Aveugle et le paralytique* de M. Jean Turcan, groupe en marbre qui n'a qu'une année d'existence, mais qui est déjà célèbre puisqu'il valut la médaille d'honneur à son auteur, au Salon de 1888.

Quant à l'*Arlequin* de notre autre gravure, il est de M. René de Saint-Marceaux, et également célèbre, mais cependant moins connu que le *Génie gardant le secret de la tombe* du même auteur, que tout le monde a vu au musée du Luxembourg.

LUCIEN HUARD.

LES TAPIS



Les Gobelins et Beauvais étant comme qui dirait les conservatoires de l'art du tapis, il est tout naturel que l'industrie privée d'un pays qui possède de telles écoles professionnelles, soit arrivée à un magnifique épanouissement dans les mêmes productions. Malheureusement ce n'est qu'en apparence que nos manufactures nationales sont destinées à relever le niveau des arts qu'elles pratiquent. Jalouses à l'excès, elles n'entendent pas du tout faire école, ce qui me paraît aller tout droit à l'encontre de leur but moderne.

Seuls, les socialistes docteurs en utopie ont pu rêver comme un idéal industriel et artistique, l'État fabricant. Si les manufactures d'État n'apportent pas leur concours à l'industrie privée, elles n'ont d'autre excuse que de produire des chefs-d'œuvre. Il est vrai que les Gobelins et Beauvais, comme du reste Sèvres, satisfont largement à cette condition. Mais l'industrie n'en bénéficie que par le stimulant que leur apporte la concurrence. On peut voir dans la galerie consacrée à la classe 21 qu'elle en bénéficie largement.

Cette classe 21 comprend non seulement les tapis et tapisseries, que fabriquent à l'imitation de nos manufactures d'État, les grandes manufactures industrielles d'Aubusson, de Lampèze et d'ailleurs, mais encore les tissus d'ameublement, qu'ils soient en coton, en laine ou en soie, unis ou façonnés, les tissus de crin, les moleskines, les toiles cirées et les cuirs de tenture, ainsi que les imitations de ces derniers par les *linoleum* et autres cuirs végétaux.

Cette deuxième partie est peut-être aussi intéressante que la première, elle est par contre infiniment moins artistique. Les étoffes de tentures sont du ressort des diverses industries du tissage, et nous en avons déjà vu des spécimens variés dans les expositions de ces industries. Nous n'y reviendrons donc pas. Ce sont les velours de Lyon, les reps, les peluches de lin, qui concourent le plus fréquemment à la décoration des tentures, si on les veut riches et luxueuses. Les étoffes imprimées, soit sur de fortes cotonnades, soit simplement sur des toiles grossières, forment les tentures à bon marché. Dans ces dernières années on s'est beaucoup entiché de toiles bises brodées de couleurs voyantes. Cela n'a pas grand, grand style, mais c'est très frais et très gai.

*
* *

Les cuirs, par contre, qu'ils soient véritablement de Cordoue, ou qu'ils ne soient que des imitations des célèbres produits espagnols, forment une série de tentures de haut luxe à peu près inabordables, s'il ne s'agit de décorer des palais. Mais l'Amérique a depuis longtemps substitué aux vrais cuirs, des cuirs végétaux formés par l'agglutination de fibres de bois d'espèces variées, par la compression de débris de liège qui, fabriqués industriellement, permettent de fournir des tentures très riches et de prix plus praticables. Ce sont les linoleum qui sous des noms divers fournissent soit des panneaux pour les murailles, soit des lambris qui remplacent le bois sculpté, soit des moquettes presque inaltérables. Le linoleum détrône à la fois le papier peint, la décoration des plafonds, les tentures et les mosaïques des parquets. On en fait d'inaltérables à l'air qui peuvent même donner extérieurement des mosaïques d'ornement.

Le linoleum, très en faveur, a eu plus de chance que la toile cirée dont la vogue n'a pas duré, ce qui est assez naturel, car il faut rendre à la toile cirée cette justice qu'elle est horrible.

*
* *

Les étoffes véritablement artistiques, que ce soient des tentures, portières, rideaux, tentures murales, ou que ce soient des tapis de pied, c'est-à-dire destinés à recouvrir les parquets, ne souffrent pas du voisinage de ces produits industriels, trop industriels.

Il n'est pas jusqu'au feutre imprimé, très à la mode aujourd'hui, qui ne soutienne avec succès la concurrence, car il fournit des tapis très moelleux et de teintes très solides.

Mais le véritable triomphe de cette section est remporté par les tapis de haute lisse des manufactures d'Aubusson, de Beauvais, de Tours, de Lyon, de Nîmes, etc.

On sait en quoi consiste véritablement la haute lisse. C'est le produit d'un travail de patience tel, que les belles pièces des Gobelins ne représentent pas moins de plusieurs années de travail. Le dessin rendu point par point est une mosaïque de laine dans laquelle les procédés mécaniques ne jouent presque aucun rôle. L'industrie privée n'a pu longtemps s'astreindre à une fabrication aussi coûteuse, et l'on a cherché à fabriquer la haute lisse comme l'on fabrique les autres tissus façonnés. L'introduction du métier Jacquard dans la fabrication des tapis a diminué d'une manière considérable le prix de revient des belles pièces d'Aubusson, sans rien leur ôter de leur valeur artistique.

Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à parcourir la magnifique collection de hautes lisses qui occupe tout le pourtour de la galerie consacrée à la classe 21.

*
* *

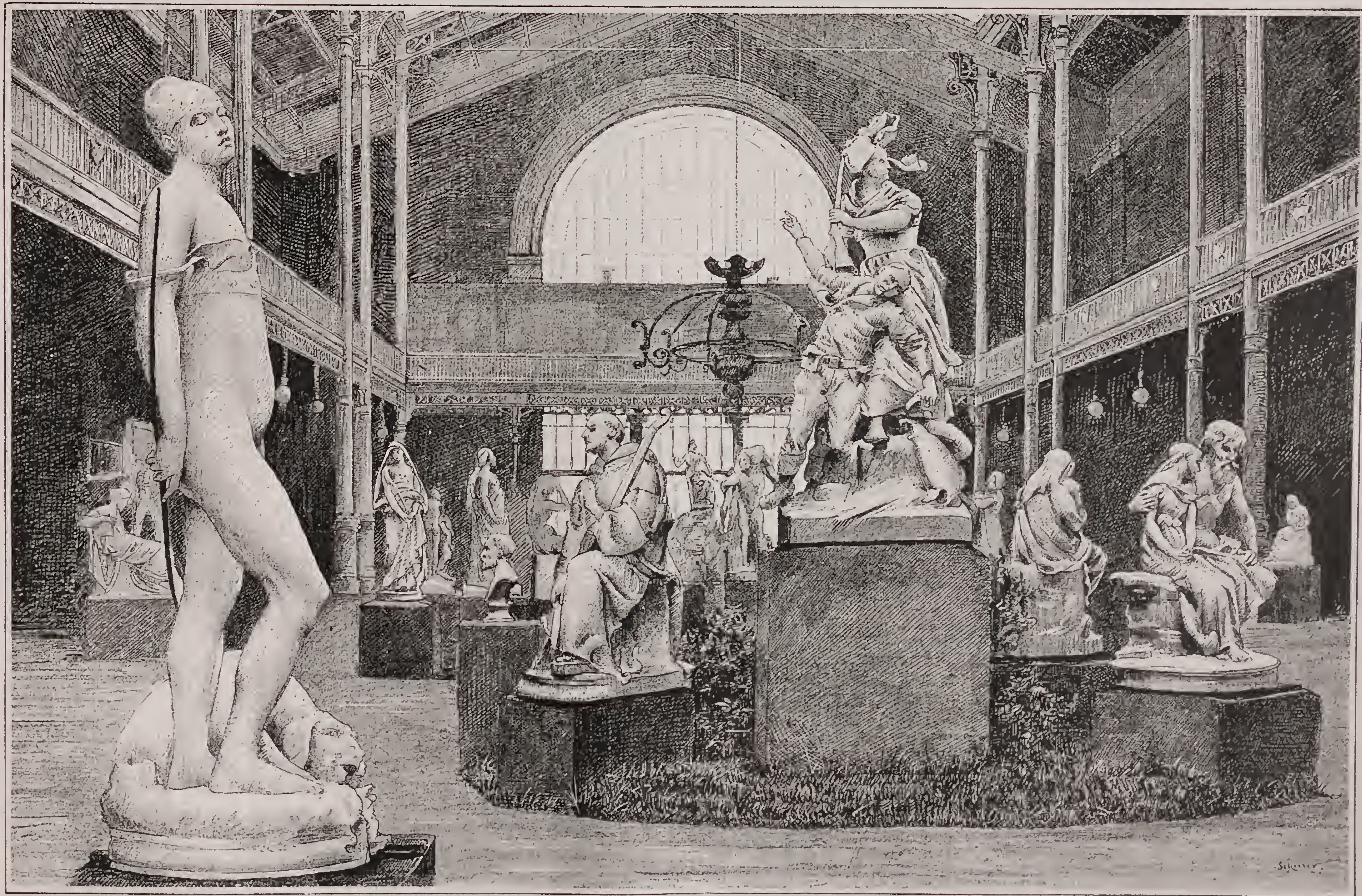
Cette galerie est la suite de celle occupée par les tapissiers décorateurs. On paraît même avoir, dans cette installation, mis la charrue devant les bœufs. En effet, n'était-ce pas aux tapis plus qu'aux tapissiers que revenait naturellement la place d'honneur et l'entrée monumentale sur la galerie de trente mètres?

Les fabricants de tapis se sont vengés en installant d'une façon merveilleuse leurs produits. Il est peu de dispositions intérieures dans le palais des expositions diverses qui aient un cachet aussi artistique.

Les compartiments sont dessinés par d'élégantes menuiseries dans un style flamand, mâtiné de Henri II, très sobre



SCULPTURES FRANÇAISES, DANS LE VESTIBULE DU PALAIS DES BEAUX-ARTS.



UNE VUE DE L'EXPOSITION DE SCULPTURE (GALERIE RAPP).

et très pur d'inspiration, qui encadre très bien les tapisseries et ne les écrase nullement de motifs ornementaux, qui eussent été tout à fait déplacés ici. Cela forme de grandes arcades, du haut desquelles tombent les moquettes et les tentures qui gardent ainsi toute leur valeur et forment elles-mêmes leur propre décoration.

Et, point à noter, dans cette section-là, on peut s'asseoir. Chaque compartiment est aménagé de façon à laisser la place d'une banquette Renaissance qui, si elle manque de confortable, ne manque pas d'opportunité.

*
* *

Revenons aux tapis de haute lisse. Qu'ils viennent d'Aubusson ou d'ailleurs, ils sont tous disposés dans le pourtour de la galerie, les arcades étant réservées aux pièces moins considérables de dimensions.

Il faut se borner à citer les principales et les magnifiques reproductions d'œuvres d'art célèbres.

Voici entre autres :

La *Portière de Diane,* d'après Oudry, qui est tissée par le métier Jacquard sur fond de soie.

Une moquette toute éblouissante de fleurs, d'après Vandael.

L'Échange des deux reines, d'après Rubens, reproduit avec une merveilleuse exactitude la grasse palette du maître des rondeurs et des chairs rosées.

Tout un salon est occupé par des panneaux d'après Fragonard, dont les œuvres délicates semblent avoir été conçues justement pour la reproduction par la tapisserie, comme celles de Boucher, dont on trouve les compositions les plus célèbres, rendues avec un fini qui ne le cède nullement aux meilleures productions des Gobelins.

Lorsque Aubusson, du reste, veut imiter les Gobelins, c'est à s'y méprendre. Ainsi le *Marchand de perroquets*, étincelant de couleur, pourrait facilement passer pour une production de notre manufacture nationale, de même que les *Savonneries*, d'après Desportes, ne sauraient être distinguées des *Savonneries* véritables, quoiqu'elles soient exécutées au métier.

C'est que la *Jacquard*, comme disent par abréviation les canuts de Lyon, est une ouvrière d'une remarquable docilité. Tous les *points*, toutes les combinaisons peuvent être exécutés par elle lorsqu'un habile *metteur en cartes* a traduit le dessin donné, en trous semés çà et là sur des cartons, qui constituent pour le vulgaire des hiéroglyphes indéchiffrables. Et, avantage précieux, une *mise en carte* peut servir à l'infini. Il n'y a pas à s'élever contre la reproduction lorsqu'elle donne des œuvres aussi parfaites. On est même arrivé à reproduire les teintes passées et les marques de vétusté des tapisseries anciennes. J'aime moins cela : l'*ancien* n'étant beau qu'à la condition d'être *vieux*.

Il paraît que le tour de force de cette fabrication est la reproduction des *Savonneries* en *point noué*. Il y en a de magnifiques, entre autres le *But*, d'après Boucher, et le *Bain de Psyché et de l'Amour*, par Jules Romain, qui est certainement un des chefs-d'œuvre de l'élève du divin Sanzio.

Paul le Jeinisel.

CHASSE. — PÊCHE. — CUEILLETTE.



Nous appelons ainsi la classe 43, c'est d'ailleurs le titre inscrit dans les galeries, ce qui ne laisse pas que de dérouter un peu les visiteurs, qui ne voient que des fourrures, et bien d'autres produits divers, mais pas un seul instrument de chasse, ni de pêche. C'est qu'en effet au catalogue on trouve le titre exact, c'est-à-dire : Produits de la chasse. — Produits, engins et instruments de la pêche et des cueillettes. Pourquoi n'avoir pas reproduit ce titre assez clair, au lieu de cette dénomination : chasse, pêche, cueillette, un peu trop télégraphique ?

Et enfin, pourquoi avoir mis complètement à part les engins de pêche et de cueillette, dans une salle formant vestibule aux galeries de la carrosserie et de l'Autriche-Hongrie, en face le commissariat belge, tandis que la section principale est sur la grande galerie de trente mètres ; ce désordre se retrouve également dans bien des cas à l'Exposition.

Commençons par les instruments de pêche et de cueillette, car les instruments de chasse forment une section complètement distincte.

Nous trouvons d'abord des quantités de cannes pour la pêche des diverses espèces de poissons : truites, brochets, etc., puis des flotteurs de tous les systèmes, des hameçons simples ou imitant différentes espèces d'animaux recherchés par les poissons : vers, insectes, crevettes, lesquels hameçons sont ternes ou brillants, quelques-uns sont même très compliqués. Quand le poisson mord, un ressort détend une pointe d'acier qui vient se fixer dans la tête de l'animal.

Le long des murs sont d'immenses éperviers, des éperviers-araignées. Il y a même le fusil-harpon pour la pêche à la grenouille. C'est un tube dans lequel est une flèche mue par un ressort ; à l'aide d'une ficelle on tend le ressort qu'on lâche dans la direction de la grenouille, qui est perforée si vous n'avez pas raté votre coup. On se donne autant de mal pour détruire les plus innocents animaux que pour tuer les hommes, ce n'est pas peu dire.

Cette section aurait pu prendre aussi comme sous-titre : chasse aux rats et souris. Il y a plus de pièges pour détruire ces rongeurs que pour pêcher les poissons.

Les nasses, qui étaient réservées autrefois à la pêche, deviennent un des plus sûrs moyens de se débarrasser de ces animaux. Ces pièges sont d'ailleurs fort bien compris, on peut prendre des douzaines de rats à la minute, de véritables nasses mitrailleuses, sauf qu'elles ne donnent pas la mort immédiate. L'entrée est toujours libre, les animaux pris au piège se font encore prendre à d'autres pièges intérieurs, qui les accumulent dans le fond.

Mais l'art de la destruction ne s'arrête pas là, nous avons encore les pièges à renards, à fouines, à chats, à loutres,

blaireaux, putois. Puis les pièges plus sérieux pour loups, sangliers, oiseaux de proie, voire même le piège à maraudeur. Et pour finir, les grands pièges pour la destruction des petits oiseaux en masse, ces pauvres petites bêtes, si gentilles, mais qui ont aussi le tort d'être si gourmandes.

*
* *

Traversons les sections d'Autriche-Hongrie, puis celles des dentelles, des vêtements, des tissus, et pénétrons dans la section principale de chasse et pêche, par la galerie de trente mètres.

Les deux premières vitrines, légèrement en saillie sur la grande galerie centrale contiennent les produits de la chasse, mais de la chasse aux animaux recherchés pour leurs riches fourrures. Cette chasse n'a rien de commun avec celle qui, tous les automnes, sert de distraction à nos chasseurs amateurs. Les chasseurs de fourrures ont défrayé bien des romans, relatant cette vie continuelle de dangers et de privations, pleine d'aventures et d'angoisses, où l'homme n'est jamais sûr du lendemain, même de l'instant qui suit, et ne couche pas dans de bons ou mauvais lits d'hôtel, mais dans les rochers, sur la dure. Ce ne sont plus de simples étapes dans les terres ou les prairies, mais des courses interminables dans les forêts, les ravins, dans des endroits où l'homme n'a pas encore passé, où l'on risque mille fois de se casser le cou, ou d'être massacré par les sauvages, qui parfois deviennent cependant vos auxiliaires lorsqu'ils connaissent votre but, et où enfin, c'est une lutte à mort entre l'homme et sa proie, lorsque celle-ci s'appelle : ours, tigre, lion, etc.

Les premières pelleteries que nous voyons sont de vraies fourrures : loutre, castor, astrakan, chinchilla, hermine, glouton, renard, ours, singe d'Abyssinie (à longs poils gris), singe noir (à poil lisse noir), renard bleu, renard argenté, martre zibeline, ours noir, tigre, etc. Toutes ces fourrures choisies, sont bien entendu, fort belles.

*
* *

Mais pendant que nous y sommes, pénétrons dans la galerie à travers la section de l'exploitation forestière, mêlée, on ne sait pourquoi, à la section dont nous nous occupons. Nous retrouvons identiquement les mêmes fourrures, il est inutile que j'en fasse l'énumération, il n'y aurait rien de changé. Et cependant ce n'est plus du tout la même chose ; de très paisibles chasseurs ont conquis ces peaux de loutres et de castors. En effet, toutes les vitrines renferment un ou plusieurs rongeurs d'assez belle taille, nous présentant d'un air goguenard la carte de la maison, ce sont de beaux lapins bien gras, bien fourrés, et toutes ces magnifiques fourrures, qui devraient parvenir des contrées les plus éloignées, sont de chez nous, ce sont des peaux de lapins travaillées et imitant avec une perfection parfaite, les fourrures les plus rares. Après cela, c'est à ne plus oser payer des fourrures des prix exorbitants, crainte d'être trompé, les marchands eux-mêmes doivent s'y reconnaître bien difficilement, ce n'est plus qu'une affaire de confiance, comme pour les perles. Il y a là des renards bleus en lapin, magnifiques, ce ne sont plus ces horribles fourrures ayant une légère teinte bleuâtre, alors que le renard bleu véritable peut avoir bien des nuances, excepté la nuance bleue. Ce sont des renards bleus qui n'ont de la peau de lapin que le nom. D'ailleurs un des exposants a eu l'idée originale de poser un lapin superbe, sur un trône, sous un dais royal, portant dans sa patte la main de justice, royale également, une couronne d'or entre les deux oreilles bien droites, le regard conscient de sa supériorité, enfin couvert d'un manteau d'hermine, en peau de lapin bien entendu. En effet le lapin est roi, le roi de tous les animaux par la main de l'homme, aucun poil ne saurait rendre autant de services à la contrefaçon que le sien. N'oublions pas encore un autre emploi, ce sont les chapeaux de feutre en poil de lapin.

Nos animaux de basse-cour fournissent aussi un certain nombre de produits, qui ne sont cependant ni de la chasse ni de la pêche, de la cueillette peut-être, entre autres les plumes qui servent à faire des oreillers, des matelas, dont le tuyau, quand la plume est grande, sert à faire des cure-dents. La peau de l'oie, recouverte de son duvet, semblable à l'édredon, est une espèce de fourrure dont on fait des ornements de vêtement, généralement pour enfants, sous le nom de duvet de cygne ; on en fait aussi des houppettes à poudre de riz.

Le porc et le sanglier fournissent leurs soies qui servent à faire des brosses ou des pinceaux.

Le cheval et quelques autres quadrupèdes donnent le crin.

L'éléphant si paisible, est l'objet d'une guerre acharnée dans certaines contrées, c'est à ses défenses qu'on en a. Les chasseurs d'ivoire exercent un métier bien dangereux : autant l'éléphant est calme si on le laisse tranquille, autant sa colère devient terrible contre ses agresseurs. Combien de ces malheureux ont été assommés contre les arbres, entraînés par la trompe redoutable de l'animal, ou écrasés sous les énormes marteaux-pilons qui lui servent de pattes ! Mais l'ivoire est très cher et est de bonne chasse.

*
* *

Arrivons maintenant plus spécialement aux produits de la pêche, et si je n'indique pas l'ordre dans lequel tous ces produits se trouvent exposés, c'est qu'il n'y a pas le moindre ordre, tout est mêlé, les plantes, les animaux et les produits retirés des eaux.

Nous voyons l'écaille et la nacre, l'une fournie par la carapace de la tortue, l'autre par les parois de diverses coquilles. La plus belle nacre est fournie par l'aronde perlière (*avicula margariti fera*), elle est remarquable par son épaisseur, sa blancheur et son éclat, d'ailleurs les perles sont de la même nature que la nacre fournie par ce mollusque. L'intérieur de la coquille vient-il à être irrité en un point, soit par une piqûre ou un grain de sable, il se produit, au point attaqué, une sécrétion nacrée qui se dépose en couches concentriques et produit une perle libre ou fixe. Et dire que ce produit si cher n'est composé que de craie, de phosphate de chaux et d'un peu de matière organique ! Il est vrai que le diamant lui-même n'est que du charbon cristallisé. Ce qui prouve que la nature est bien plus habile en chimie que nous.

La mer fournit encore un produit d'un usage tout à fait domestique, c'est l'éponge. Telle qu'elle est pêchée, elle ne ressemble guère à notre éponge de toilette. Nous ne



ARLEQUIN, statue de M. René de Saint-Marceaux.



Tapisserie des Gobelins, d'après l'ENFANCE DE BACCHUS, de Jules Lefebvre.

voudrions jamais, même si la chose était possible, nous servir du gerbi (c'est le nom de l'éponge brute), que nous voyons dans les vitrines; outre qu'à cet état l'éponge est très dure, elle est brune et visqueuse. Cet animal (malgré son apparence, c'est bien un animal) est une agrégation d'individus confondus en une masse, formée soit par la soudure de plusieurs embryons, soit par la soudure de plusieurs éponges voisines, de tout âge. Elles se reproduisent soit par des corpuscules ciliés, ou embryons qui se groupent, soit par des œufs. Elles ne sont pourvues d'aucun organe de digestion, de respiration ou de reproduction distinct. On les pêche avec des tridents, ou bien ce sont des hommes qui plongent pour les arracher avec la main. Les plongeurs grecs sont pour cela d'une hardiesse très grande, ils plongent jusqu'à vingt brasses. Les plongeurs syriens restent plus longtemps sous l'eau, ils vont jusqu'à vingt-cinq brasses, mais sont moins habiles. Les éponges sont lavées avec soin pour enlever les impuretés et la matière animale, ensuite battue au maillet pour en détacher les coquilles, le sable, puis traitée à l'eau acidulée, qui dissout les sels calcaires, et lavées de nouveau. Les éponges fines sont nettoyées à la main, c'est ce qui en augmente le prix.

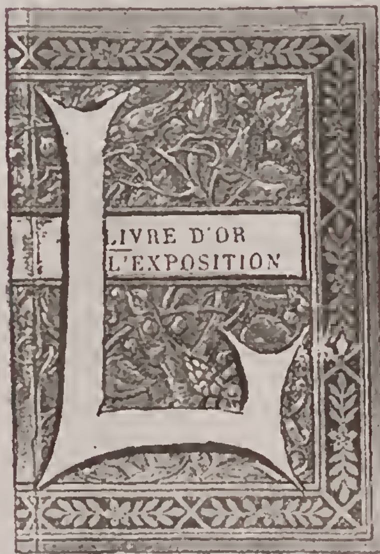
Enfin, nous voyons encore un autre produit de la pêche, produit accessoire celui-là, c'est la baleine. Car on ne poursuit pas la baleine particulièrement pour ses fanons, elle donne en outre une quantité d'huile et de matières grasses. Cette pêche est excessivement dangereuse, car la baleine peut mesurer jusqu'à trente mètres de long, la longueur de la fameuse galerie centrale de l'Exposition. Sa masse la gêne beaucoup pour se mouvoir, mais malheur à tout ce qui se trouve à portée de sa queue redoutable, toute sa force est là et elle est énorme. Les premiers pêcheurs de baleine auraient été les Basques, puis au XVI[e] siècle les Anglais et Hollandais les imitèrent. De nos jours, les pêcheurs ont bien de la peine à en rencontrer encore, tellement on lui a fait une guerre acharnée. Lorsque l'animal a été signalé par l'homme placé en haut du mât de hune, on descend dans les barques et on va à force de rames vers la baleine; un homme situé à l'avant de la barque porteur d'un harpon, attend le moment favorable pour le lancer sur l'énorme bête, en évitant soigneusement la queue de l'animal, qui simplement blessé se retourne et d'un coup formidable brise le bateau, et se débarrasse de ses ennemis... pour un instant seulement, car de nouveaux téméraires viendront aider ceux qui n'ont pas succombé à la catastrophe précédente. La baleine capturée est traînée à la remorque du navire et lorsqu'elle est morte, on enlève la graisse, puis les fanons. Ces fanons sont fixés à la mâchoire supérieure au nombre de six à sept cents comme les dents d'un peigne, ils servent ainsi de tamis à l'eau dont l'animal emplit son énorme gueule, qui s'échappe à travers les fanons sans pouvoir entraîner les algues et les petits animaux qui servent à la nourriture du cétacé. Cette énorme bête a dans son élément des ennemis qui, quoique bien plus petits qu'elle, n'en sont pas moins dangereux par leur habileté. Ainsi les marsouins ne redoutent pas la baleine, ils se précipitent dans sa gueule, s'attachent à sa langue, la torturent tant, que le colosse meurt de souffrances. Le poisson-scie lui entame la peau et ne lâche sa proie que morte. Les mouvements d'évolution de la baleine sont si pénibles que si, poussée hors des bas fonds par les tempêtes ou une cause quelconque, elle vient vers les côtes, elle échoue fatalement, c'est ainsi que même sur nos côtes on en a déjà trouvé plusieurs. Quelques tableaux dans les vitrines de l'Exposition nous représentent des épisodes de cette chasse à la baleine.

Finissons la description de la classe 43 par la cueillette. Nous voyons dans des vitrines, des séries de petits balais pendus à des ficelles, ce sont les plantes d'herboristerie disposées pour le séchage, comme à la porte de nos herboristes, qui éprouvent ainsi le besoin de faire avaler à leur clientèle, des tisanes faites avec des plantes couvertes de la poussière des rues de Paris. Les droguistes ont jugé plus à propos de présenter les mêmes plantes dans des plateaux de verre. En médecine on ne saurait jamais trop bien présenter les produits. Nous voyons la mauve, la guimauve, le pied de chat, le coquelicot, etc.

Enfin la dernière vitrine qui nous reste à voir est l'exposition des écorces diverses, en particulier des quinquinas, gris, jaune, rouge. Les premiers sont toniques, les seconds fébrifuges, quant au quinquina rouge, il est surtout employé dans les poudres dentrifices, et un peu comme tonique.

S. Favière.

LES MEUBLES



L'industrie du meuble est une des premières de Paris non seulement par son importance de production mais encore et surtout par la valeur artistique de ses produits. Pour le meuble de luxe, elle est sans rivale et les ébénistes étrangers ont dû presque toujours se résoudre à copier des modèles venus de Paris, lorsqu'ils ont voulu sortir des banalités conventionnelles du meuble courant.

Cette haute valeur artistique tient à la fois au goût français et au soin qu'ont pris de le développer, les grands fabricants d'ébénisterie, qui sont les premiers intéressés. A côté de l'école professionnelle municipale du meuble (école Boulle), coexistent d'autres institutions patronales, des musées de documents, toute une organisation d'éducation artistique et manuelle qui garantit pour longtemps la supériorité de notre ébénisterie, à laquelle elle fournit chaque année un contingent de jeunes ouvriers, qui joignent une solide connaissance des choses de l'art, à une indiscutable sûreté de main.

***

La classe 17 qui comprend les meubles de luxe et les meubles à bon marché, ouvre sur la galerie de trente mètres par la magnifique porte que nous avons déjà décrite. Elle est la seule classe qui occupe une galerie dans toute sa longueur, depuis le vestibule central jusqu'à la façade du palais où elle ne laisse qu'une étroite lisière pour des pays d'extrême Orient. C'est dire l'importance de cette exposition..... Les organisateurs ont porté leurs efforts décoratifs sur l'entrée de leur classe. A l'intérieur ils ont supposé avec raison que les meubles étaient suffisamment *meublants* et qu'il était inutile de garnir la galerie de pavillons ou de vitrines, dans lesquelles, du reste, les objets exposés n'eussent guère été à l'aise. Tout le pourtour est occupé par des compartiments qui forment de véritables chambres, pour exposer les ameublements complets. Au milieu, les meubles les plus variés sont disposés au mieux du coup d'œil. La galerie a son allée centrale coupée en deux par le grand pavillon Krieger, qui est comme qui dirait, l'autel de la divinité du dieu. C'est une sorte de buffet immense en bois naturel, avec de curieuses tentures de corde, qui comprend en bas deux salons et au premier étage un salon auquel on accède par un gracieux escalier. Je trouve, pour ma part, que le contenant est infiniment supérieur au contenu. Celui des salons d'en bas est banal et celui d'en haut consiste en un meuble de chêne, qui a le grand tort d'être garni en peluche vieux rose. Or la peluche, mise à la mode il y a quelques années par un peintre exotique, n'arrivera jamais, si bien employée qu'elle soit, à de grands effets de style.

L'allée centrale est presque entièrement occupée par les billards. Étant donné qu'un billard coûte cher et dure longtemps, qu'en outre ce n'est pas un meuble de première nécessité, on pourrait croire que la fabrication en est assez restreinte. Erreur, c'est l'une des branches les plus importantes et les plus florissantes de l'ébénisterie parisienne. Il faut avouer que la vue de deux cents billards en ordre de bataille n'est pas étonnamment récréative. Il faut, pour y trouver intérêt, les examiner de près.

Ainsi vous ne vous douteriez pas que l'on fabrique encore des billards à *blouses*, c'est-à-dire avec des trous aux quatre coins. Il paraît cependant qu'il y a des obstinés qui ne se sont pas convertis au carambolage. On fabrique pour eux des billards à trous, mais, pour contenter tout le monde, les billards peuvent se mettre au goût du jour et les *blouses* se ferment à volonté.

D'autres billards sont pour les gens pauvres, qui ne peuvent se payer le luxe d'une salle à manger et d'une salle à caramboler. *Cric!* et vous avez un billard, bandes américaines, etc... *Crac!* et vous avez une table pour 18 couverts. Est-ce assez ingénieux. Eh bien, il y a mieux.

Voici le billard-bureau : *Cric!* et vous pouvez vous livrer à votre passion pour le carambolage... *Crac!* plongez-vous dans de profondes études. Evidemment celui-là a été inventé par un répétiteur de droit du quartier Latin.

***

Il est certain que tous les styles sont représentés dans cette longue galerie, mais l'on peut dégager ainsi la tendance générale.

Pour les salles à manger, les bibliothèques, la Renaissance triomphe : beaucoup de Henri II, beaucoup de flamand.

Pour les chambres à coucher, tout ou à peu près tout, est Louis XV.

Les salons sont également Louis XV, quoiqu'il y ait quelques belles tentatives de grand style Louis XIV.

Cela dit, on ne peut s'attendre à ce que nous décrivions en détail les centaines d'ameublements exposés; il faut se contenter de citer quelques pièces marquantes.

Voici une chambre à coucher Louis XV, en vernis Martin, qui est dans ce genre la pièce la plus remarquable de l'Exposition. Une autre chambre à coucher, style mauresque, dit l'écriteau qui vient de Marseille, mais en tout cas d'un joli aspect, a été achetée par Mme Carnot, probablement pour loger les cheiks algériens en déplacement à l'Élysée.

Une salle à manger comprend en pendants, le buffet et la cheminée Henri II, les deux morceaux sont superbes.

Une ravissante chambre de style qui est bien le plus coquet nid de jeune fille que l'on puisse rêver, est une chambre à coucher du XIIIe siècle, reconstituée d'après Viollet le Duc. Sous les couvertures de laine couleur naturelle rehaussée de filets bleu, le lit gothique bleu et blanc est orné d'ogives à filets d'or; la table est d'une élégante simplicité. Le grand fauteuil est, au plus haut point, évocateur de cette belle époque.

Tous ces ameublements de style, ne sont pas d'un prix exagéré, et pour mille francs vous pouvez avoir un lit de milieu et une armoire à trois corps, avec peintures décoratives. Le tout du plus beau Louis XV.

Il est cependant des pièces de haut prix, ce sont celles qui ont réuni la collaboration de maîtres de divers arts. Voici par exemple un meuble décoratif exécuté par une maison de Marseille. Le dessin en a été fourni par l'architecte Paul Sédille, les figures sont sculptées par Aliar, et les émaux, d'après Luc-Olivier Merson, ont été exécutés par F. de Courcy.

On comprend que le prix du meuble se soit quelque peu élevé. Il atteint certainement celui d'un coffre à bijoux son voisin, lequel coffre ne coûte que 60,000 francs. Le grand bureau Louis XV qui est au Louvre, je ne sais plus dans quelle galerie, mais que tout le monde connaît, a été copié deux fois. Une de ces répétitions vaut 50,000 francs. Quoique Louis XV, c'est un vrai bureau ministre.

***

Il y aussi les meubles exposés par Gallé de Nancy. Gallé est à la fois un industriel et un artiste, et par-dessus le marché un fantaisiste aimable. A la manière des artistes du moyen âge, il fait un peu de tout. Dans la galerie de 30 mètres il a exposé à la fois un kiosque d'ébénisterie, des céramiques et des cristaux. Je ne serais pas très étonné qu'il ait une statue et quelques toiles aux Beaux-Arts, et que l'on n'exécute de sa musique sur l'un des orgues de la galerie Desaix.

Il ne donne pas dans le meuble banal, aussi son exposition est-elle extrêmement intéressante.

Voici un cabinet en chêne. La matière première n'est point commune. C'est du chêne lacustre recueilli dans un étang du pays lorrain. Eh bien! de ce meuble, Gallé a su



Les Beaux-Arts à l'Exposition. — A LA BARRIÈRE, par M. Hugo Salmson (section suédoise).



Les Beaux-Arts à l'Exposition. — LA RÉCOLTE DES POMMES DE TERRE, par M. Hagborg (section suédoise).

faire un monument à la gloire de la vieille Gaule; il a l'art patriote, mais largement et intelligemment patriote. Les ornements sont empruntés au chêne et les panneaux, inspirés des poèmes antiques de Leconte de Lisle nous montrent

La pâle Ueldeda prophétesse de Sein,

ou bien symbolisent les

Beaux hymnes de la mer, doux murmures des vents;

sur un autre

Les cerfs brament aux pieds des chênes radieux

tandis que le quatrième rappelle les « rocs d'Armor ».

Mais le triomphe de Gallé est dans ses meubles en marqueterie. Il est dans le meuble ce que les symphonistes(?) sont dans la nouvelle littérature. Le sujet et le bois doivent s'accorder. Une jardinière qui s'appelle la *flore exotique* est toute incrustée de bois des îles. Le chef-d'œuvre de cette exposition est une pièce unique, admirable, qui certes ne sera déplacée dans aucun musée. C'est une grande table à épine formée de trois bandes noyer et prunier; celle du milieu en marqueterie traduit cette phrase de Tacite dans son *De moribus germanorum :*

« *Germania omnis a Galliis Rheno separatur*. La Germanie est entièrement séparée des Gaules par le Rhin. »

Sur les cartons du maître Prouvé, Gallé a exécuté un tour de force de marqueterie, sans que les difficultés du travail aient altéré si peu que ce fût, l'énergique expression des personnages. Le pied, formé d'une guirlande de feuilles de chêne avec cette légende : *Je tiens au cœur de la France*, porte dans un coin cette patriotique signature : *Fait par Émile Gallé, de Nancy, en bon espoir*.

Encore un mot sur la table Gallé. Elle ne doit pas sortir de France, la couvrît-on de billets de mille francs.

* * *

Le meuble bon marché est représenté surtout par des lits de fer. Le lit de fer a aujourd'hui conquis son droit de cité et l'on peut très bien, à la campagne, offrir à un invité une chambre meublée à la diable, avec un lit de fer, à condition qu'il ait un peu d'aspect. Et l'on est arrivé à en faire de ravissants, à la fois très confortables et éminemment hygiéniques.

Les sommiers tout en métal, formés soit de bandes d'acier, soit de chaînettes tendues par des ressorts, ont détrôné l'odieux sommier de jadis, refuge naturel de tous les parasites, et qui gémissait lamentablement chaque fois que l'on faisait un mouvement entre ses draps.

Les chaises sont plus pittoresques qu'elles n'ont jamais été. C'est pour la salle à manger, le Henri II avec les hauts dossiers, garnis de cuir gaufré. Ce cuir est plus ou moins de Cordoue. La chaise de salon, si elle n'est tapissée, est en jonc doré, beaucoup trop doré. Il est à observer que nous américanisons trop le meuble accessoire qui devient ainsi trop riche, du moins trop brillant.

Ainsi les meubles de vannerie, très à la mode, sont-ils uniformément dorés sur toutes les coutures. Ils y perdent tout leur charme de simplicité.

* * *

Mais le meuble suit la mode, il ne la fait pas. Ne lui soyons pas trop durs, à cette mode qui nous a permis de trouver rassemblés ici assez de chefs-d'œuvre de goût et assez de chefs-d'œuvre d'exécution pour meubler tous les palais d'Europe.

Et les meubler avec élégance, avec richesse, à la *française*, pour tout dire en un mot.

HENRI ANRY.

LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION

LA SUÈDE



Deux particularités distinguent la section suédoise.

C'est là qu'on voit parmi les tableaux, le plus d'effets de neige, et parmi les artistes exposants, le plus de femmes.

J'ai bien compté une douzaine et demie d'effets de neige, et le catalogue m'a révélé les noms de vingt dames ou demoiselles.

Mais, à part la neige qui d'ailleurs est bien en situation dans la Suède, cela manque d'originalité, par la raison que la plupart des artistes et les meilleurs, sont des habitués de nos salons, qui ont appris leur art à Paris où ils demeurent.

Et, pour comble de note française, presque tous ceux qui auraient pu rester suédois s'inspirent à qui mieux mieux de nos artistes, ou du moins de ceux de leurs compatriotes dont le genre est naturalisé français.

Naturellement, là comme ailleurs, le système Bastien-Lepage qui a singulièrement perdu de sa faveur, — même officiellement, — depuis l'ouverture de l'Exposition centenale, où les toiles trop vantées du jeune maître ont fait le fiasco le plus complet, — a fait nombre de victimes.

Je citerai notamment M. et Mme Pauli, madame surtout, qui a vraiment trop chaussé les bottes de Bastien pour peindre son portrait de *Femme assise par terre;* notamment aussi Mme Emma Lowstaedt Chadwick, qui a exposé une *Gardeuse de moutons* sans couleur. M. Feron, dont la *Jeune fille dans le jardin* est trop bizarrement encadrée par des branches d'arbres, et bien d'autres sans parler de ceux qui ont poussé le naturalisme jusqu'à l'impressionisme, comme M. Robert Thegerstroom dans sa *Nuit dans le désert;* comme M. Schultzberg, qui a peint à la truelle ses trois *Effets de neige*, et même comme M. Liljefors dans son *Étude de Chat*, malgré la deuxième médaille que le jury lui a décerné, pour ses *Chasses* plus probablement.

Et cependant le jury n'avait pas le droit de décourager le genre Bastien-Lepage, qui était si à la mode qu'on en

arrivait à chercher des gâteux pour servir de modèles, il ne l'a pas fait, du reste, car il a donné la médaille d'honneur à M. Richard Bergh, dont le pinceau se fait bien l'esclave de la nature, d'autant qu'il ne peint guère que le portrait. Je ne cite que pour mémoire les petits paysages qu'il a exposés et qui n'attireraient pas du tout l'attention s'ils n'étaient, tous les trois ensemble, dans un cadre en bois blanc qui pourra quand on voudra servir de porte d'armoire.

M. Zorn, qui a obtenu une 1re médaille, est également un portraitiste un peu Bastiennant, mais j'aime mieux ses aquarelles que ses peintures à l'huile, non qu'il ne me soit fort agréable de voir son *Coquelin Cadet*, mais je trouve M. Antonin trop blond pour un homme de cette importance, et beaucoup trop obscur, son cabinet, d'où sont sorties tant d'idées lumineuses sur la protection des arts en général, et des vilains beaux-arts en particulier.

Une autre première médaille a été donnée à M. Carl Larsson, l'auteur de cet immense triptyque entremêlé de bas-reliefs, qui occupe tout un côté d'une salle.

C'est de la peinture décorative, mais si sombre qu'elle ne paraît guère décorative, du reste elle est placée beaucoup trop bas, et elle fera évidemment meilleure figure quand elle sera dans la galerie de M. Furstemberg de Gotthembourg, pour qui elle a été faite.

Presqu'en face de ce grand tableau, dans une autre salle, il en est un autre, la *Fin d'un héros*, de M. Nils Forsberg, dont nous avons déjà parlé ici en le reproduisant, qui fait autrement d'effet.

C'est le succès de la section suédoise, aussi le jury, qui ne recule devant aucun sacrifice, lui a décerné une seconde médaille, quand il en avait obtenu une première au Salon de 1888.

Autre seconde médaille à M. Josephson, qui a exposé trois portraits dont un excellent, trois petits tableaux de genre assez plaisants et un paysage médiocre.

Mais laissons pour un moment les tableaux médaillés, d'autant qu'il y en a beaucoup d'intéressants parmi ceux qui ne le sont pas, et tout d'abord ceux des artistes hors concours, M. Hagborg, M. Salmson et M. Wahllberg.

Le premier a huit tableaux, tous connus pour avoir figuré avec honneur dans les salons des deux dernières années et appartenant à deux genres : la paysannerie sombre à la manière de Millet et la marine aux ciels clairs, aux eaux transparentes. Ce sont des contrastes, mais c'est ainsi, et rien ne ressemble moins à la récolte des pommes de terre, que la *Grande marée*.

M. Hugo Salmson a ici cinq tableaux, dont deux l'*Arrestation* et *A la barrière*, appartiennent au musée du Luxembourg, la scène du premier se passe en Picardie, mais pour l'autre, paysannerie enfantine, c'est en Suède, et ce n'est pas la seule chose de son pays que l'artiste expose, car si les communiantes qu'il appelle *Fleurs de printemps* sont françaises, ses *Glaneuses* et sa *Fileuse* sont suédoises.

Quant à M. Wahlbeerg, c'est un vétéran, il est officier de la Légion d'honneur depuis l'Exposition de 1878, où il eut un beau succès, celui de cette année n'est pas moindre, car ses huit paysages sont magnifiques et très variés d'aspect, il y a une *Nuit orageuse*, marine superbe, un *Effet de neige à Stockholm*, une *Nuit d'été*, deux *Clairs de lune* et surtout une *Soirée d'août à Lyseki*l, d'une tonalité grise charmante.

Avec cet artiste, bien qu'il habite Paris, nous sommes toujours en Suède. C'est assez rare dans la section, où les paysagistes ne manquent point pourtant, mais les uns, comme M. Ekström qui, dans ses huit tableaux, n'a guère peint que des effets de soleil sur l'eau, ne quittent pas les bords de la Seine, ou vont en Normandie, comme Mlle Julia Bech; n'importe où, comme M. Krenger qui expose des paysages animés, touchant de près aux tableaux de genre; ou en Italie comme M. Carl Skaanberg, qui du reste n'a pas abusé de la couleur locale de convention, car les quatre *Vues de Venise* qu'il nous montre ont des ciels d'un gris vert qui n'est pas bien commun en Italie.

Un ciel bizarre par exemple, avec du bleu, du jaune et du violet, est celui de la *Prière au bord du Nil* de M. Werner.

Plus tranquilles sont ceux de M. Édouard Westman, qui a une *Vue du Skagen en Danemark*, avec effet de neige, et le *Quai d'Orsay, à Paris*.

En fait de paysages suédois, je ne vois guère que les trois *Effets de neige* de M. Schultzberg, un paysage d'une belle tonalité gris-bleu de M. Saeaef, *Un jour d'hiver*, avec effet de neige, de M. Carl Johanson, l'*Entrée du port de Stockholm* par M. Axel Lindam, une autre marine de M. Lindholm, et un *Brouillard d'hiver* de M. Rydberg, mais tous sont beaux et quelques-uns très remarquables.

LUCIEN HUARD.

L'Éditeur-Gérant : L. BOULANGER.

Papier des Papeteries Firmin-Didot et Cie, 2, rue de Beaune, Paris

Sceaux. — Imprimerie Charaire et fils.



UNE VUE DE LA SECTION JAPONAISE. — LA CÉRAMIQUE.



LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION. — MORT D'IVAN LE TERRIBLE, TABLEAU DE M. MAKOWSKY (SECTION RUSSE).

Supplément du n° 45 du Livre d'Or de l'Exposition. — 23 novembre 1889.



UN PANNEAU EN LINOLÉUM, DANS LA GALERIE DES TAPISSIERS DÉCORATEURS.

LES TAPISSIERS ET LES DÉCORATEURS



Quand le bâtiment va —tout va —, dit-on habituellement, et cela est vrai à cause de la multiplicité des industries qui procèdent du bâtiment et vivent de lui. Au premier rang de ces industries figure celle du tapissier décorateur, qui est même, bel et bien, un art et non l'un des moins raffinés.

Et il faut croire que pour l'instant le bâtiment va admirablement, car l'art des tapissiers et des décorateurs est dans une superbe période d'épanouissement. Voilà bien vingt-cinq ans qu'elle dure, cette période. Chez tous les peuples et à tous les âges, le développement de l'art du tapissier a été le critérium de la richesse de l'époque et de ses goûts de luxe et de confortable. Les grandes civilisations asiatiques ont su élever les plus superbes monuments, des palais cyclopéens et des temples, où des milliers de dieux fraternisaient à l'aise; mais les murs nus de ces merveilleux édifices indiquent très nettement que rien n'était né de ce qui constitue chez nous le sens du confortable et de la vie domestique. La Rome impériale, elle-même, n'a pas soupçonné ce luxe tout moderne, non plus que les artistes du moyen âge. Ceux de la Renaissance ont commencé à jeter les fondements de l'art décoratif, qui a pris aujourd'hui une telle extension que cela coûte presque moins cher de construire une maison de style, que de l'aménager, non compris le mobilier.

Car nous n'avons pas à nous occuper ici du meuble, dont nous avons montré ailleurs les plus remarquables productions. Certainement le meuble reste, même dans cette classe 21, l'objet principal puisqu'elle comprend les « objets de literie, sièges garnis, etc., » mais, c'est de l'accessoire que nous aurons à nous occuper du lit; nous ne verrons que le baldaquin, et du siège que la garniture.

*
* *

La galerie est occupée toute entière par une série d'arcades, qui imitent la pierre de taille et qui donnent à l'ensemble un aspect plus que sévère. C'est nu, comme Hassan sur son sopha. Mais cette austérité n'est qu'une habileté très entendue. Elle laisse toute leur valeur aux motifs ornementaux, aux décorations qui forment l'exposition proprement dite.

Dans ce cadre rigide, les tapissiers ont installé des merveilles de tenture et de décoration, les unes d'un style marqué, les autres, et c'est la grande majorité, sans aucun style, ou plutôt les réunissant tous dans cet aimable désordre qui est le grand chic de l'ameublement moderne.

Dès l'entrée, à droite de la porte monumentale, nous trouvons une chambre à coucher — *Époque* Delaplanche *interprétée,* — dit l'exposant. L'interprétation est fort jolie; le lit est placé sur une sorte d'estrade dans un pan coupé, une balustrade le sépare de la chambre, tout est blanc, bleu tendre, rose tendre, or ou argent. Au-dessus du baldaquin, un couronnement de *marabout,* de grandes plumes blanches semblent indiquer que cette chambre est destinée à la princesse de Galles ou à quelqu'un de sa famille.

Nous trouvons dans cette seule chambre, à peu de chose près, un échantillon de toutes les productions de l'art du tapissier et du décorateur, et Dieu sait si elles sont variées!

Nous avons presque tous les motifs de décoration, soit dans la tenture soit dans l'ameublement. Les vernis, les cartons pierre, les motifs de plâtre et de papier mâché, si employés pour les ornements légers. Cette dernière branche de l'industrie du décorateur a pris, pendant ces dernières années, un développement considérable. Et il n'est plafond de salon qui ne possède aujourd'hui sa rosace fouillée dans le goût Louis XV le plus rococo. Et quand cela est appliqué avec soin sur un fond convenable, il est bien difficile de dire si l'on se trouve en présence d'une sculpture ou d'un simple moulage en staff.

*
* *

Les grands magasins de nouveautés, qui vendent de l'ameublement comme ils vendent au besoin des chevaux, des voitures, des nègres et des rails de chemin de fer, ont installé chacun une chambre à coucher. C'est peu artistique, mais c'est si copieusement encombré qu'il faudrait une colonne pour la description de chacun de ces ameublements.

Il suffira de signaler une très belle reproduction en point à l'aiguille des batailles d'Alexandre, de Lebrun, qui peut rivaliser avec les plus belles tapisseries classiques.

Une autre mode de reproduction des tapisseries, qui forment de fort beaux panneaux, est la mosaïque de bois. Il s'agit ici non de cubes de pierre enchâssés dans un ciment clair, mais de petites bûchettes de bois carrées qui, assemblées convenablement, peuvent reproduire n'importe quel point. La palette de cette mosaïque est, pour ainsi dire, infinie; à l'heure qu'il est, il existe plus de 12,000 teintes diverses. On comprend que c'est encore, plus que la mosaïque de pierre, un travail de patience. Dans le *gros point,* il faut 40,000 bûchettes pour couvrir un mètre carré de composition. Dans le petit point, il faut 160,000 bûchettes. Par ce procédé on a reproduit des tentures, des tableaux de maîtres. C'est à la fois très artistique, très exact et très solide; quand le panneau commence à perdre de sa fraîcheur, il suffit de le gratter légèrement, pour raviver les nuances en enlevant de légers copeaux, la bûchette étant teinte dans toute sa longeur, le dessin et les teintes n'en sont pas altérés.

*
* *

Ce sont les tapissiers qui fabriquent les meubles à transformation permettant de faire d'un divan, un lit, une table d'opération chirurgicale ou une chaise longue. C'est un genre de transformation qui est fort à la mode. Les médecins ont pour leur part, depuis pas mal de temps, renoncé à ces horribles fauteuils recouverts de moleskine qui, dans leur cabinet, prenaient des airs d'instrument de supplice; c'est un élégant canapé qui, sous une simple pression, va se transformer en un lit d'opération. On souffre tout autant pendant, mais on ne souffre pas avant; et c'est autant de gagné.

Ces meubles ont des formes massives et molles qui étaient autrefois leur apanage, mais tout le mobilier de salon d'aujourd'hui en est venu à ces mollesses et à ces rondeurs. On montre le moins de bois possible, et l'on arrondit tous les angles. C'est le divan oriental qui triomphe.

Le mobilier religieux tient autant de l'art de l'ébéniste que de celui du tapissier, et même il serait difficile de dire à quelles enseignes nous trouvons ici des stalles de chœur. C'est peut-être parce qu'elles n'ont trouvé place nulle part ailleurs, et vraiment c'eût été dommage qu'on ne nous les montrât pas, car elles sont superbes.

Les statues religieuses appartiennent à l'art de l'ornemaniste et du décorateur, ou plutôt elles n'appartiennent hélas! à aucun art. Car il faut constater une déplorable décadence dans cette industrie. Les figures sans caractère, les vêtements informes, les emblèmes qui par la routine ont perdu tout leur primitif symbolisme, voilà ce qui reste de ce magnifique art chrétien qui fut une des plus glorieuses parties de l'art français. C'est toujours, ainsi que l'écrivit éloquemment le grand polémiste catholique Léon Bloy, le déballage de la rue Saint-Sulpice, « le saint Joseph uniformément vêtu d'un tartan bleu rayé de bavures de limaces, offrant une fleur de pomme de terre à un Enfant Jésus céruléen ». Plus d'inspiration, plus de souffle, plus de foi. La camelotte sur toute la ligne des saints, dont les attitudes hiératiques ne sont plus que banales ; et l'on est profondément attristé, que l'on soit croyant ou simplement artiste, quand l'on compare ces insupportables théories de saints maniérés, badigeonnés de la même bure, de saintes bouffies et roses, attifées du même azur, aux radieux cortèges qui passent sur les vitraux du moyen âge, aux cours célestes que les Primitifs ont agenouillées aux pieds des Vierges et de l'Emmanuel Enfant. Dame, on comprend un peu cette décadence. Le commerce est où fut la foi, et l'on ne saurait demander à un brave négociant de la rue du Vieux-Colombier, les élans artistiques de fra Angelico de Fiesole.

Cependant il faut rendre justice à une pièce remarquable, un Saint Martin partageant son manteau, sculpté en plein bois, par quelque ouvrier peu habile peut-être, mais qui a dû revivre le temps de la légende. C'est naïf et parfois taillé à coups de hache, mais cela *est*, tandis que les Saint-Vincent de Paul en bois doré et les Saint-François d'Assise en pain d'épice, sont absolument inexistants.

*
* *

Les marbres se trouvent à la fois dans la décoration religieuse et dans la décoration domestique. Il faut convenir qu'ils ont infiniment plus de style dans cette dernière. Nous trouvons entre autres des superbes cheminées. L'une Louis XVI en marbre bleu est digne de tous les éloges. Une autre de grand style, en marbre des Pyrénées, ne déparerait aucun palais.

C'est de l'art, au plus haut point décoratif, sans que les nécessités de la décoration aient coupé les ailes de l'inspiration artistique.

Et c'est là le grand écueil que, sous le bénéfice des quelques critiques que nous venons de formuler, nos décorateurs savent très parfaitement éviter.

PAUL LE JEINISEL.

EXPOSITION RÉTROSPECTIVE



IL y a, je l'ai dit déjà, je le répéterai encore, des choses superbes dans l'Exposition Centenale de la peinture française, seulement il faut les chercher, car elles ont été aussi mal disposées que possible par le... désorganisateur en chef de cette exposition, qui bien que n'ayant pas précisément besoin de se faire connaître, a donné la place d'honneur à son portrait *exécuté* par ce pauvre Manet, au-dessous de la fameuse *Olympia au chat noir*, dont est mort cet artiste incompris de son vivant et que quelques roublards font semblant de comprendre aujourd'hui.

Chercher c'est bien, cela repose, mais il faut trouver, et ce n'est pas toujours facile, car des surprises sans nombre ont été ménagées aux visiteurs, et bien des maîtres incontestés de notre glorieuse école ne sont pas représentés, même dans les corridors du Palais des Beaux-Arts.

Ainsi dans cette exposition, qui est censé donner une idée de la production artistique française pendant le siècle qui vient de s'écouler, et où Manet tient tant de place dans le salon d'honneur, le seul où l'on puisse s'asseoir commodément, il n'y a qu'un seul tableau de Paul Delaroche, son *Cromwel ouvrant le cercueil de Charles Ier*, encore est-il placé tout en haut, dans les frises du grand escalier.

Je sais bien que ce n'est pas ce que Delaroche a fait de mieux, et c'est peut-être pour cela qu'on l'a choisi, car il n'était pas difficile de se procurer des œuvres plus brillantes, plus universellement admirées de ce grand artiste, qui a été une des gloires de son temps et qui n'a pas démérité du nôtre, mais c'est encore un tableau de grande valeur et qui mériterait de pouvoir être vu autrement qu'avec une lunette d'approche.

L'administration, qui n'avait pas assez de cimaises pour les... tristesses de Bastien-Lepage, et les joyeusetés de M. Raffaëlli, en a jugé autrement et ceux qui sont assez bourgeois pour aimer Paul Delaroche en seront quittes pour aller l'admirer au Louvre, où, s'il n'est pas encore représenté à sa gloire, il n'est du moins pas éclaboussé par les chefs-d'œuvre de Manet.

C'est également sur l'escalier qu'on a cru devoir placer l'unique tableau que la Centenale possède de Léon Cogniet le *Tintoret peignant sa fille*, et malgré sa célébrité, c'est encore un tableau mal choisi pour représenter ce maître, car il est si considérablement poussé au noir qu'on distingue à peine le dessin sur le fond rouge qui, dans le principe n'était qu'un accessoire habilement combiné pour tamiser la lumière, et que l'on ne comprend pas tout à fait l'enthousiasme qu'il excita, lors de son apparition au Salon de 1845.

Faut-il croire que le mérite de cette œuvre avait été surfait? c'est possible, mais elle n'en a pas moins de grandes qualités, et est toujours très empoignante.



Exposition Centenale. — *Les Confitures*, par Ph. Rousseau.



Exposition Centenale. — *Le Tintoret peignant sa fille*, par Léon Cogniet.



Exposition Centenale. — Les *Dernières cartouches*, par A. de Neuville.



H. CABASSON DEL. PAUL DELAROCHE PINX. L. CHAPON SC.

Exposition Centenale. — *Cromwell ouvrant le cercueil de Charles Ier*, par Paul Delaroche.

Sans doute, devant ce père qui s'est imposé le douloureux devoir de peindre au lit de mort, sa fille dont il vient de recevoir le dernier soupir, et qui n'est peut-être pas assez désespéré, on est plus ému par sa propre imagination que par ce qu'a représenté l'artiste, mais on est ému, et c'est bien quelque chose.

Au point de vue du métier, par exemple, le tableau a une valeur aussi considérable qu'indiscutable, le modelé des figures est d'une perfection rare, et lorsque le coloris n'était pas enfumé, ce devait être une merveille de clair-obscur.

Un autre tableau non moins célèbre, que nous reproduisons, et qui est peut-être encore plus mal placé, est celui d'Alphonse de Neuville, qui sous le titre *Les Dernières Cartouches*, représente un des épisodes glorieux de la défense de Bazeilles, l'héroïque résistance que le commandant Lambert de l'infanterie de marine, les capitaines Artus et Aubert et une poignée de soldats de toutes armes, prolongèrent sous un feu meurtrier jusqu'à l'épuisement de leurs munitions.

Mais ce tableau est si connu par les gravures et les reproductions photographiques qu'il n'y a que demi-mal, car tout le monde l'a cherché d'abord pour l'admirer d'original.

C'est bien aussi, à la célébrité près, un peu le cas des *Confitures* de Philippe Rousseau, tableau d'un tout autre genre, d'une toute autre portée, mais qui a été beaucoup reproduit aussi, et même en ces chromolithographies qui lorsqu'elles sont réussies, donnent l'illusion de la peinture.

Je conviendrai quand on voudra qu'on pouvait représenter beaucoup mieux Philippe Rousseau, qui a fait des chefs-d'œuvre de natures vivantes, comme le *Rat de ville et le rat des champs* ou même le *Rat qui s'est retiré du monde*, mais je ne me plains point de cette nature morte qui est très jolie, très gaie de tons, et qui tranche agréablement avec certaines des compositions prétentieuses qui l'environnent.

Quant au grand tableau d'Yvon que nous reproduisons en tête de la dernière page et qui représente le *Maréchal Ney*, à la retraite de Russie, faisant le coup de feu au milieu d'une poignée de soldats livides, déguenillés, qui seraient grotesques, s'ils n'étaient sublimes, je dois reconnaître qu'il est bien placé, quoi qu'un peu haut, au-dessus d'une des portes par où l'on pénètre dans le salon d'honneur, mais il est de dimensions telles qu'on le voit encore fort bien.

Il faut croire pourtant que les membres du jury, chargés de distribuer les récompenses aux artistes qui ont envoyé leurs œuvres à l'Exposition décennale, ne connaissaient pas ce tableau, ni aucun autre d'Yvon, ni peut-être Yvon lui-même, car ils lui ont infligé une médaille de troisième classe, à lui qui avait une première médaille dès 1848 et qui est, comme peintre, officier de la Légion d'honneur depuis 1867.

Après cela, peut-être se sont-ils imaginé qu'il était mort, comme cela est arrivé au jury de la section italienne, pour un sculpteur, M. Calvi, qui a été obligé de réclamer pour faire voir qu'il était vivant et bien vivant.

Cela ne peut même s'expliquer que comme cela, car avant l'ouverture de l'Exposition (si le travail des récompenses a été fait d'avance), ce tableau avec trois autres du même auteur, était au musée de Versailles, où il retournera, s'il n'y est déjà rentré quand on lira ces lignes.

Je sais bien que les membres du jury ne sont pas obligés de connaître les tableaux de leurs confrères, mais je suis à peu près convaincu qu'ils les voient, au moins par curiosité, sinon pour en chercher les défauts, et qu'ils ont cru de bonne foi récompenser un débutant, en donnant une troisième médaille à l'auteur des portraits signés Yvon, dans l'Exposition décennale.

On a vu des choses plus extraordinaires que celle-là!

Lucien Huard.

HORLOGERIE



Cette section s'ouvre sur la grande galerie centrale, par une porte dont nous avons déjà parlé.

A droite et à gauche, nous voyons d'abord les travaux des élèves des écoles d'horlogerie et une assez intéressante exposition de l'histoire des montres depuis 1770. Mais, est-il bien prudent de montrer toutes ces anciennes montres, qui sont très belles, vraiment? Et les nouvelles montres, les montres du progrès, valent-elles bien nos anciennes montres? Elles étaient plus lourdes, mais, au moins, elles marchaient régulièrement pendant de longues années, et, chose bizarre, si cette montre qui allait bien vient à s'encrasser simplement, on l'envoie chez l'horloger; mais, en revenant de chez le spécialiste moderne, on a bien des chances que la montre ne marche plus jamais que d'une façon très irrégulière. La montre, comme la jolie femme, a ses nerfs, on ne peut plus rien en faire, parfois, et quant aux montres tout à fait modernes, il leur arrive bien souvent d'oublier de marcher. Donc, l'horloger moderne, en général, ne sait pas faire marcher les montres anciennes, et les montres qu'il fabrique sont loin d'être irréprochables; donc, je crois que j'avais raison de dire que cette exposition rétrospective des montres est plutôt dangereuse. Cependant, il faut reconnaître que les montres ont baissé de prix, c'est le seul progrès qu'elles aient fait, les montres communes, bien entendu, car les chronomètres se tiennent à des hauteurs de prix, inaccessibles à bien des bourses.

Quant aux horloges, nous voyons une reconstitution des anciennes clepsydres, cette comparaison est bien moins désavantageuse que pour l'histoire rétrospective des montres. D'ailleurs, les pendules fonctionnent d'une façon plus régulière, leur mécanisme, plus maniable, permettant de les régler assez bien.

Le principe de l'ancienne clepsydre est le suivant : « Des quantités égales de liquide s'écoulent d'un vase en des temps égaux, quand on maintient constante la hauteur de l'eau. » On mesurait donc le temps en exami-

nant le volume d'eau qui s'est écoulé d'un vase dans un temps déterminé.

La découverte des oscillations du pendule, par Galilée en 1582, et surtout de l'isochronisme de ses oscillations, puis plus tard, en 1657, l'invention du ressort en spirale par Christian Huyghens, amenèrent des modifications complètes dans la construction des appareils à mesurer le temps. En effet, le ressort en spirale, le régulateur et l'échappement résument à eux seuls les moyens mécaniques, base de toute l'horlogerie.

Ce qui a disparu à l'exposition actuelle, ce sont les pendules à globes, avec sujets en zinc d'art bronzé ou doré. Nous ne voyons plus de moutons, des bergers et des bergères, Paul et Virginie, Jean Bart, le connétable Du Guesclin, enfin toute la série des héros populaires, tout cela a été remplacé par des sujets plus modernes, qui ont facilement d'ailleurs, une valeur artistique supérieure. Et puis, la mode est changée; on met maintenant un sujet colossal en bronze sur une pendule relativement petite, l'heure n'est que l'accessoire, la pièce principale et intéressante est le sujet.

Il y a aussi des pendules dont le mouvement représente des machines en mouvement : une locomotive dont toutes les roues tournent, une machine à vapeur fixe, le grand volant tourne ainsi que les pièces du piston, un moulin à eau, un moulin à vent. Mais tous ces mécanismes doivent être d'une sensibilité extrême, pour se déranger, car elles marchent rarement et jamais bien longtemps; cependant, une pendule est faite pour marcher un certain nombre d'années, jour et nuit, il est probable que toutes ces machines ne pourraient fournir une bien longue course.

Il y a aussi le portefeuille-montre, des boîtes à musique, que l'on soigne beaucoup aussi; on les fait marcher le moins longtemps et le moins souvent possible. Encore des mouvements bien délicats.

Ce qu'il y a de tout à fait nouveau, c'est le cabaret automatique à dix centimes. Vous déposez un gros sou dans telle ou telle fente, et vous avez un sirop de groseille, un punch, un américain, un vermouth, etc. Mais cet appareil ne fonctionne pas du tout. Cependant, il y en a dans Paris qui fonctionnent assez régulièrement.

Puis ce sont les horloges réveille-matin à allumoir et lumière électrique, vous vous réveillez et vous avez un petit soleil dans votre chambre.

Nous voyons aussi les oiseaux chanteurs, qui ne fonctionnent pas non plus.

Dans certaines pendules nouvelles, on supprime le cadran, l'heure est indiquée en chiffres, l'heure en dessus, les minutes en dessous. Voilà qui est bien dix-neuvième siècle. Il y a des montres semblables.

Il y a aussi toutes les garnitures de cheminée possibles. Au point de vue du goût, l'exposition est assez jolie. La dominante est cependant, à quelques exceptions près, le bon marché. Ainsi, pour neuf francs, vous pouvez avoir une montre remontoir, garantie deux ans, en nickel, et, pour vingt francs, une montre remontoir en argent, avec rubis, garantie cinq ans. Voilà évidemment du progrès, et, quoique si bon marché, ces montres ne marchent pas mal du tout. Bientôt les horlogers distribueront dans les rues des montres-prospectus, pour leurs différents articles.

Nous pouvons admirer des horloges monumentales; mais là encore, rien d'extraordinaire. Quelles merveilles n'ont pas été produites par des artistes horlogers, autrefois, dans nos cathédrales? Certaines horloges, outre l'heure, portent un calendrier perpétuel avec les fêtes mobiles; un planétaire, présentant la durée des révolutions de chacune des planètes visibles à l'œil nu, les phases de la lune, les éclipses de soleil et de lune, la précession des équinoxes, etc. Outre cela, des statuettes mécaniques frappent les heures et demi-heures, avec une régularité parfaite, et ce qui fait le prix et la valeur inestimable de ces ouvrages, c'est la précision des indications astronomiques. Pourrions-nous en dire autant de toutes les horloges exposées? Heureusement le canon de la Tour Eiffel fait loi pour la fermeture, car si l'on devait s'en tenir aux indications des horloges, ce serait des discussions continuelles entre les visiteurs et les gardiens. Écoutez avec quel ensemble toutes ces sonneries s'exécutent bien les unes après les autres; on dirait que chaque horloge veut céderle pas à sa voisine, c'est un assaut de politesse : à qui sonnera la dernière, et quand vous croyez que tout ce vacarme est fini, vous tressautez : c'est une grosse cloche endormie qui se réveille soudain pour arriver bon dernier. Vraiment, si toutes ces horloges sont incapables de marcher régulièrement plusieurs jours de suite, les exposants devraient au moins les régler toutes ensemble, chaque jour, sur l'heure de l'Observatoire, même dans leur intérêt.

S. Favière.

HISTOIRE DU TRAVAIL

LES ARTS EN CHINE



Ce n'est pas une des parties les moins curieuses de l'histoire du travail que ce coin où l'on nous montre un atelier d'émailleur chinois, à côté d'un imprimeur et de la reproduction de quelques-unes de ces inventions chinoises que nous avons si péniblement *retrouvées*, quelques dizaines de siècles après les habitants de l'Empire du Milieu.

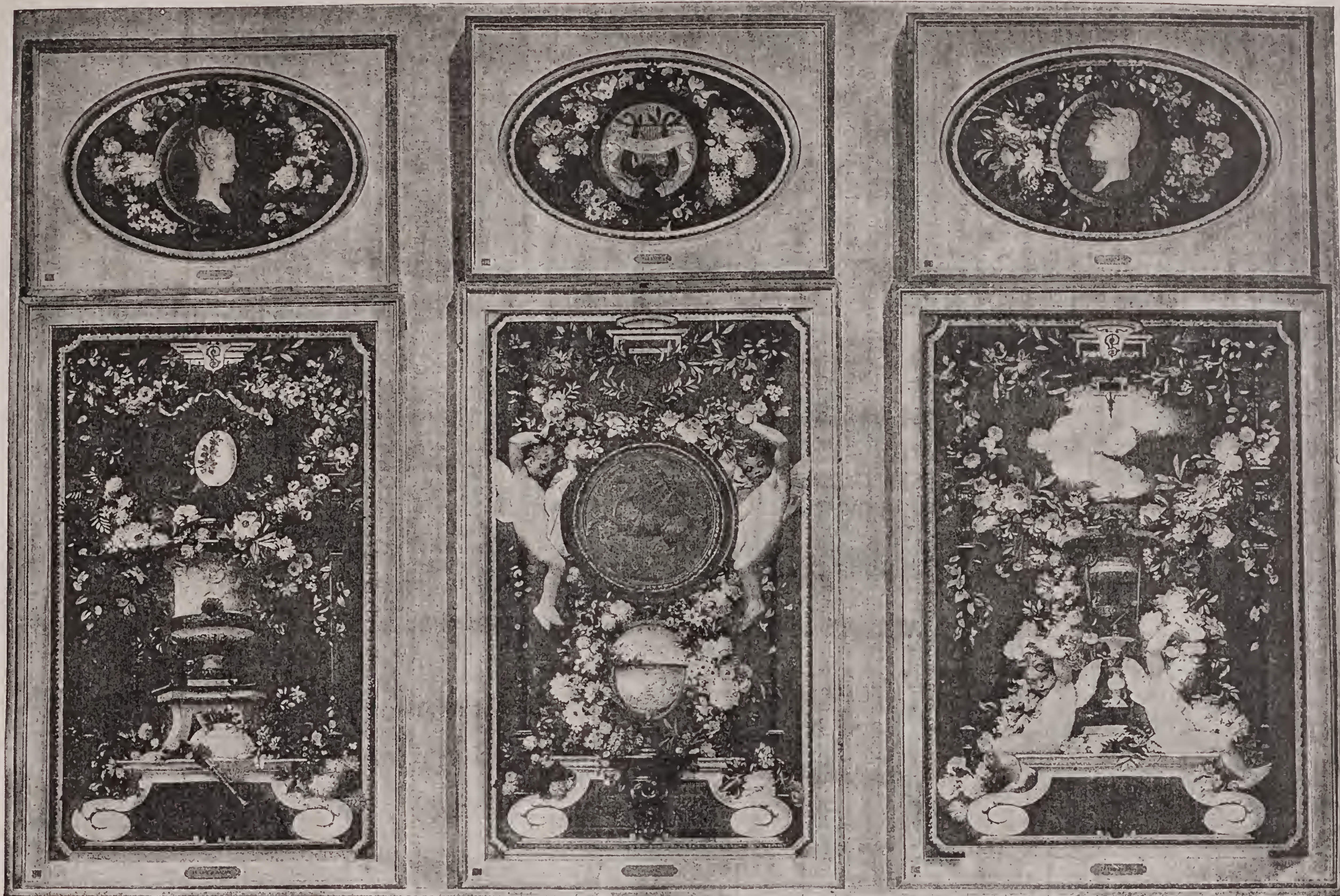
Voici d'abord l'atelier pour la fabrication des cloisonnés. Les ouvriers sont nombreux.

Il y a un tourneur qui fabrique le vase ,qui tout à l'heure servira de terrain de manœuvre aux décorateurs, un autre grave les cloisons, un autre pose un premier fond d'émail blanc, un autre place les divers émaux, un autre les cuit à grand feu. Tout cela est très animé, très vivant, très laid aussi, car ils sont horribles, ces Célestes aux yeux bridés.

A côté est la statue, ou plutôt le buste de l'empereur Fouhi, qui vivait 2,900 ans avant J.-C. et qui inventa l'écriture. Cette chronologie n'est pas très rigoureuse, attendu que le général Tcheng-Ki-Tong, qui doit s'y connaître lui aussi, affirme que son pays connaissait l'invention des préfets et des sous-préfets 18,000 ans avant notre ère.

Le respectable empereur, vêtu de feuillages, ce qui dénote une civilisation encore naissante, a une longue barbe de fleuve. Au fond, il a l'air d'un brave homme.

Près de lui, une petite voiture semblable à celle que les



EXPOSITION DES GOBELINS. — PANNEAUX DESTINÉS A LA DÉCORATION DE LA SALLE D'APOLLON, A L'ÉLYSÉE.



Le Manuscrit, panneau décoratif de M. Ehermann.



Le Livre, panneau décoratif de M. Eherman.

camelots font circuler sur nos trottoirs, représente les chars magnétiques, où la première application de la boussole, employée par les Chinois avant la naissance d'Abraham. Cette chronologie est toujours vague. En outre, cette invention ne me paraît pas de première utilité. Si les Chinois avaient inventé, comme le dit le général déjà nommé, les passeports 220 siècles avant la Tour Eiffel, ils devaient, au temps d'Abraham, avoir posé des poteaux indicateurs le long de leurs routes et, par conséquent, la boussole n'était guère d'usage, en terre ferme, du moins.

Enfin, nous avons un imprimeur préhistorique. Son matériel est assez simple. Sur une pierre, les caractères à imprimer son gravés en creux. A l'aide d'un tampon, l'ouvrier noircit le relief, c'est-à-dire les parties non gravées, puis il pose une feuille de papier et il obtient ainsi, après une pression, une feuille imprimée négativement, c'est-à-dire avec les caractères en réserve sur un fond noir.

Telle fut, paraît-il, la vraie découverte de l'imprimerie. On voit que c'est la même chose que la nôtre, avec cette légère différence que c'est absolument le contraire.

LES AZTÈQUES

Ce groupe nous transporte au Mexique, longtemps avant la conquête espagnole, à des époques si reculées que l'on ne les saurait bien exactement préciser. Des ouvriers aztèques fabriquent le papier d'*agave*. Ils sont accroupis au bord d'une flaque d'eau. L'un d'eux, sur une pierre plate, écrase la fibre, à l'aide d'un marteau à manche flexible. L'autre, sur une planche, étend les fibres et les réunit en bouillie, en les pressant avec une sorte de varlope.

C'est assez simple. Et certes on ne peut pas dire que le papier de ce temps-là était exigeant. Il faut aujourd'hui un matériel plus compliqué pour transformer la pâte de bois en un numéro du *Livre d'or* de l'Exposition.

Ce que l'on se demande, c'est ce que les Aztèques, chez qui l'on ne publiait ni livres ni journaux, pouvaient bien faire du papier, qu'il fût d'*agave* ou d'autre chose.

Voilà ce qui était intéressant et ce que l'on n'a pas songé à nous dire.

LE LABORATOIRE DE L'ALCHIMISTE

Michel Maier, qui vécut au XVIe siècle, passait en son temps pour alchimiste et sorcier. Il cherchait la pierre philosophale et, disaient les timorés bourgeois de son temps, avait trouvé l'élixir de longue vie, en distillant sous la chaleur du soleil de minuit, — une rareté en dehors des régions polaires — du sang d'enfant non baptisé. Somme toute, ce Michel Maier avait une mauvaise réputation.

Il tenait de vilaine lignée. Sûrement il descendait de quelques-uns de ces jeteurs de sorts qui, en prononçant des paroles cabalistiques sur les puits, faisaient naître dans le peuple de terribles épidémies. Et qui sait même si sa mère n'avait pas, chevauchant un manche de balai, entraîné à des sabbats mystérieux, de beaux jeunes hommes qu'elle livrait à des stryges altérés de sang humain.

Et voici que réhabilité, Michel Maier est à l'Exposition universelle de 1889, et qu'après plus de trois siècles, sa mauvaise réputation se voit remplacée par une quasi apothéose.

Qu'était-ce au fond que ce mystérieux alchimiste, dont M. Delezinier a réinstallé le laboratoire dans le Palais des Arts libéraux.

Tout simplement un chercheur, un alchimiste et un vulgarisateur scientifique. Ses instruments bizarres ne sont que les ancêtres de nos instruments si perfectionnés. Les corps étiquetés et fermés dans des bocaux sont les corps simples dont Berzelius et Lavoisier firent depuis la nomenclature.

Les inscriptions tracées au charbon, sur les murs de ce caveau, ne sont pas des devises cabalistiques, des paroles qui changent en un or pur le plomb vil, ou donnent le lait bleu aux vaches, ce sont tout simplement des formules chimiques, traduites sous une forme d'aphorisme philosophique et il faut l'avouer, pas mal incompréhensibles.

Ce n'est pas le laboratoire tel que nous l'avons peut-être rêvé ; il n'y a ni crapaud familier, ni corbeau prophétisant. Les lézards empaillés, chers aux usuriers de Molière, sont absents. C'est le logis d'un honnête travailleur, qui eut le tort de mettre dans un grimoire indéchiffrable, le secret de ses découvertes.

Ce laboratoire a été installé par un jeune chimiste, M. Delezinier qui a, paraît-il, grand dédain de la science officielle, et qui trouve que les sorciers avaient du bon et les alchimistes du meilleur. Nicolas Flamel lui paraît aussi intéressant que M. Wurtz, et Maier lui semble un ancêtre de M. Chevreul.

Il faut lui savoir gré d'avoir traduit d'une façon aussi pittoresque, la bonne opinion qu'il a de ces opiniâtres chercheurs des siècles passés, que leur temps méconnut et auxquels le nôtre met bien mauvaise grâce à rendre justice.

JULIEN RAMBERT.

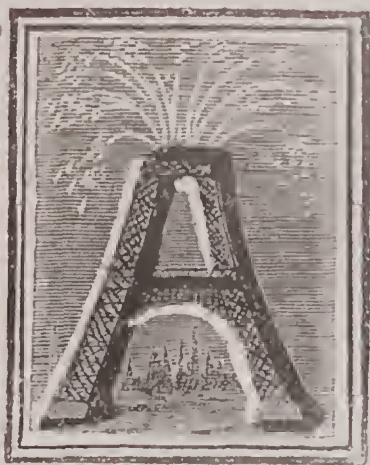
TAPISSERIES DES GOBELINS



NOTRE gravure de la page 728, devrait passer dans le n° 41, où elle est décrite, page 650, mais un accident qui lui est arrivé en mettant sous presse, nous a obligé à la remplacer au dernier moment.

En la publiant aujourd'hui, nous lui donnons comme pendant, les deux magnifiques panneaux, représentant le Livre et le Manuscrit, exécutés à la manufacture, d'après les cartons de M. Ehermann, pour la décoration de la Bibliothèque Nationale.

ARMES PORTATIVES



u peu d'importance de cette section, on voit qu'elle n'intéresse que des gens paisibles, belliqueux seulement quand il s'agit du lièvre ou du perdreau.

Nous ne voyons guère, en effet, que fusils de chasse, épées, fleurets et revolvers de poche.

Il semblerait qu'on devrait voir une quantité de modèles tout à fait nouveaux, car, pour les armes de guerre, combien n'y a-t-il pas de systèmes différents constamment proposés, tandis que là, il n'y a pas à faire du nouveau qui soit du bon marché, les chasseurs, je parle des vrais, feraient bien économie, au besoin, sur leur nourriture toute l'année, pour se procurer l'arme désirée. Mais il est bien plus productif de faire adopter un nouveau système de fusil par un gouvernement qui vous en prend plusieurs mille à la fois. Aussi l'esprit des inventeurs se porte tout entier sur les armes de guerre.

Cependant, il y a quelques nouveaux modèles qui ont l'air d'être vraiment en progrès, aussi bien par la construction, la commodité, que par leur bon marché réel. Une de nos grandes manufactures françaises expose un fusil sans chien à deux coups, qui s'arme automatiquement, dont les détentes sont dissimulées et à l'abri de tous contacts étrangers, et qui n'a aucun rapport avec le système Hammerless. Cette arme élégante et assez légère, a eu un succès énorme, d'ailleurs. Les étiquettes annoncent neuf cents acquéreurs à l'Exposition.

Il y a aussi un revolver de poche, plat comme un portefeuille, qui a l'air très avantageux.

Ce qu'il y a aussi d'intéressant, c'est la construction des canons de fusil. Il y a environ douze opérations successives, ce qui explique en partie, le prix si élevé de certaines armes.

Ainsi, pour faire un canon damas, on prend un faisceau de tiges d'acier carrées, formé de soixante-quatre de ces tiges, on le passe au laminoir, de façon à obtenir une baguette composée des soixante-quatre premières et n'ayant pas plus d'épaisseur que les baguettes primitives. Cette baguette est ensuite tordue sur elle-même. On peut alors en souder plusieurs semblables, que l'on aplatit et qu'on enroule autour d'un cylindre en acier, on le forge et on le martèle, de façon à avoir un canon bien homogène, qu'il ne reste plus qu'à finir, ce qui est encore très long.

Les canons Bernard se font d'une façon semblable, mais au lieu de partir de tiges carrées on part de tiges plates d'environ trois à quatre centimètres de largeur, tandis que les tiges carrées pour damas ont environ un centimètre de côté. On réunit une vingtaine de ces tiges plates, les autres opérations restent semblables.

Au milieu de la galerie il y a des canons, mais ceux-là ne sont pas dangereux, ils ont l'âme lisse, indice d'intentions peu belliqueuses pour une arme de ce genre, un canon meurtrier a l'âme rayée. Ce sont les canons destinés à annoncer « que la fête commence ». Beaucoup de municipalités de province se sont offertes ce luxe, et, d'après les ressources budgétaires, on choisit les gros, les petits ou les moyens.

Il y a le canon de la Tour Eiffel, un superbe petit canon en cuivre, puis les canons pour yacht, qui sont généralement en cuivre aussi; ce ne sont plus des armes, ce sont des bronzes d'ornement, pour un peu on les mettrait sur la cheminée.

Enfin, dans les vitrines spéciales, sont exposées toutes les poudres et cartouches de guerre de tous les pays du monde, inventées dans ces derniers temps. Que sera-ce dans la prochaine guerre? Il ne restera plus personne sur le terrain de part et d'autre, à moins qu'on ne se tienne chacun de son côté à distance respectueuse, car avec les nouvelles portées des fusils, il faudra songer à adjoindre sur le côté du fusil une longue-vue, pour pouvoir apercevoir l'ennemi, de nouvelles difficultés étant ainsi créées, le résultat pourra ne pas être plus terrible, c'est d'ailleurs le seul moyen de supprimer un jour les guerres, car il arrivera un moment, où à force de perfectionnements, elles deviendront impossibles.

Louis Phalanchet.

BEAUX-ARTS

SECTION NORVÉGIENNE



l y a douze effets de neige dans la section norvégienne, c'est relativement tout autant que dans l'exposition suédoise, puisqu'il y a soixante et un tableaux de moins.

Ici, comme là-bas, du reste, ce sont les paysages qui dominent, mais ici, il y a beaucoup plus de marines et elles sont généralement excellentes.

Ce n'est pas à dire que les paysages sans mer soient rares; outre les effets de neige déjà comptés, il y en a bien encore une quinzaine qui présentent une certaine variété aux amateurs.

Eh bien! ceux qu'on regarde le plus sont précisément les effets de neige, qui ne sont pas variés du tout; il y en a, du reste, de superbes comme l'*Hiver en Norvège* et les *Paysans qui reviennent de l'office du dimanche* de M. Thaulow, comme l'*Hiver* de M. Skramstad, dont j'aime pourtant mieux la *Matinée d'hiver*, avec un joli effet de givre sur les arbres.



LE JARDIN DU PALAIS DES COLONIES, A L'ESPLANADE DES INVALIDES.



VUE GÉNÉRALE DE LA GALERIE DES TAPISSIERS DECORATEURS.



Le Soir, par M. Smith Hal.

De loin, on pourrait croire que le *Printemps* de M. Sinding est un effet de neige, car les arbres sont en fleurs et on pourrait dire comme Calchas: « Trop de fleurs, trop de fleurs ». D'autant qu'avec cela l'artiste a réuni sur sa toile toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, sans les éteindre, de sorte que son tableau est très tapageur, mais il voulait faire un pendant à son *Été*, qui est très coloré, et il a bien fait en somme, puisqu'il a obtenu une seconde médaille.

Une toile du même genre, mais plus tapageuse encore et allant jusqu'à l'impressionisme, c'est le *Soir à Eggedal* de M. Munthe, paysage animé par de nombreux paysans, seulement j'aime mieux autre chose de plus harmonieux, par exemple le *Site de montagnes avec glacier* de M. Diesen; ou le grand tableau de M. Gloersen représentant *Un bois au mois de mai*, ou l'*Etang dans les bois* de M. Kaulum, ou le *Soir d'été* de M. Singdhalsen, ou la *Nuit d'été*, sur un lac à nenuphars, de Mlle Kielland, qui a, du reste, deux autres bons paysages et un intérieur d'atelier fort agréable.

Pour les marines, nous n'avons que l'embarras du choix, mais l'embarras est grand, car il y a beaucoup de bonnes choses, même en ne comptant que celles qui nous sont déjà connues par les derniers salons.

Voici M. Grimelund avec son *Port d'Anvers*, sa *Vue du Kattendyck*, sa *Nuit d'été dans le fiord de Christiania*, et une autre petite marine.

Voici M. Normann, dont les tableaux sont acceptés maintenant, même par les jurys, généralement incrédules, comme la représentation exacte de la nature, malgré l'intensité de leur coloris; son *Grand port de pêcheurs* est très intéressant, mais son *Coucher de soleil à Lofoden* est superbe.

Voici M. Schredsvig, qui a obtenu un effet très curieux, dans son *Soir de la Saint-Jean*, immense tableau qui s'impose à l'attention.

M. Smith Hald, dont la *Solitude peuplée de mouettes*, a un certain parfum de poésie rustique.

M. Hans Dahl, avec son *Arrivée à l'église d'Ullensvang*, très grand tableau dont le succès ne nuit point à ses deux autres plus petits.

Puis, parmi les œuvres d'artistes que nous connaissons moins, trois intéressantes marines de M. Hansteen, *Une belle tempête* de M. Barth, une *Côte norvégienne* de M. Diriks, *Un temps orageux* de Mlle Betzy Bergh, *Une vue de Odde* par M. Carl Nielsen, *Une très jolie brise du soir* de M. Amaldus Nielsen, *Un paysage de Gudvaugen* par M. Rasmussen, deux *Vues du port de Lofoden*, par M. Gunnar Bergh, les deux grands tableaux de pêcheurs de M. Wergeland, et surtout la *Nuit d'été* et l'*Attente du saumon* par M. Peterssen, qui a aussi, sous le titre de la *Mère Utne*, un excellent portrait, ayant de plus l'avantage d'être un type norvégien.

Les portraits ne sont pas nombreux dans la section, mais il y en a de fort bons : M. Gude, qui est un maître en ce genre, en a envoyé un très grand et très beau, M. Blach a également un très grand portrait d'homme, M. Schulz de même, plus un portrait de femme, M. Soot a exposé en un seul tableau, les portraits d'un monsieur et d'une dame qui sont fort bien, mais c'est surtout un peintre de genre dont les Bohémiens sont intéressants, mais moins amusants que ces deux enfants attentionnés qui regardent au loin la *Noce qui passe*.

La peinture de genre est, d'ailleurs, très largement représentée dans la section norvégienne, où il n'y a pas un seul tableau d'histoire, en revanche il y a des études de mœurs, ce qui est généralement plus intéressant et surtout plus exotique.

Voici d'abord des types : *Une sorcière de village*, par M. Groenvold, qui nous la montre marchant la nuit dans une campagne sauvage, qui lui imprime un cachet fantastique.

Voici, un vieux pêcheur peint sur nature, par M. Eggen, un autre pêcheur norvégien, par M. Kolstoe.



Le Bassin du Katendijk, à Anvers, par M. Grimelund.

Père et mère de M. Soemme, deux vieux en buste, assis à une table dont le cadre coupe les pieds.

Trois générations, série de huit têtes alignées dans un même cadre, quoique peintes séparément par M. Krohg et d'un aspect original.

Un mendiant que M. Torgersen représente assis et prenant un bouillon.

Voici un troisième pêcheur norvégien, qui nous est montré assis, un soir d'été, auprès de sa barque, par M. Hans Heyerdahl, dont on remarque davantage l'*Ouvrier mourant*, grande composition fort dramatique, qui a valu une première médaille à son auteur.

Des scènes lugubres, il y en a d'autres : d'abord l'*Enterrement à la campagne*, par M. Werenskiold, qui a dû se souvenir de l'*Enterrement d'Ornans* de Courbet, quand ce ne serait que pour éviter de tomber dans la caricature.

Puis, *Après une nuit d'angoisses*, où M. Bratland a représenté le père et la mère au pied du lit de leur enfant mourant.

Si l'on ne consultait pas le catalogue, on pourrait classer parmi les scènes tristes, le *Festin de première communion* qui a bien plutôt l'air d'un festin d'enterrement ; l'auteur, M. Wentzel, ne trouve point de couleurs gaies au bout de son pinceau, et les deux autres intérieurs qu'il a exposés sont fort sombres.

La *Nuit de Noël chez les sœurs de l'Assomption* fournit l'occasion à Mlle Asta Noerregaard de peindre un effet de pénombre très joli.

Le *Père*, qu'on a malheureusement placé trop haut pour qu'on puisse bien le voir, est une scène de mœurs fort curieuse, très habilement rendue par M. Lars Osa. Ce père est un jeune homme du monde qui, à l'instar du patriarche Abraham, chasse la servante dont il a eu un enfant.

Encore un grand tableau, un dîner de marins, intitulé les *Hôtes du capitaine*, par M. Lerche, et terminons notre procès-verbal par les intérieurs proprement dits ; il sont peu nombreux, du reste : voici, un *Atelier de cordonnier*, par M. Stroem, le *Chômage*, famille d'ouvriers en repos forcé, par M. Joergensen, et *Deux conversations*, de M. Hjerlow.

Mlle Henriette Backer a intitulé *Chez moi* une jeune femme qui joue du piano, c'est que vraisemblablement cette jeune femme est son portrait ; dans son intérieur d'Eggdal, elle a fait entrer par la fenêtre un joli effet de lumière, sur une table à laquelle sont assis deux enfants.

L'intérieur d'atelier de Mlle Boelling aurait bien eu besoin d'une partie de cette lumière-là, car il en manque complètement et l'on se demande véritablement comment un artiste pourrait peindre dans un atelier pareil.

Mais les peintres s'inquiètent peu de ces vraisemblances bourgeoises, ils font un tableau pour utiliser un effet qu'ils ont étudié, quelquefois même pour le seul plaisir de l'exposer.

Et c'est ce qui explique pourquoi il y a tant de non-valeurs dans les Expositions.

Lucien Huard.

L'Éditeur-Gérant : L. BOULANGER.

Papier des Papeteries Firmin-Didot et Cie, 2, rue de Beaune, Paris

Imprimerie Charaire et fils, à Sceaux.



Ney à la retraite de Russie, tableau de M. Yvon.



Histoire du travail. — Le Laboratoire de l'alchimiste.



EXPOSITION UNIVERSELLE — TOILETTE D'UNE DANSEUSE JAVANAISE



EXPOSITION UNIVERSELLE — FILEUSE ARABE



AGRICULTURE. — EXPOSITION DES BRASSEURS SUÉDOIS.

L'AGRICULTURE.



'AGRICULTURE, tant française qu'étrangère, avec son matériel, ses machines, ses produits et les emplois divers de ces produits, occupe le long du quai d'Orsay une série de galeries qui pour être dépourvues de tout caractère architectural, n'en sont pas moins fort intéressantes à visiter.

Du Panorama transatlantique à l'Esplanade des Invalides, ces galeries se succèdent sur deux lignes parallèles, coupées à certains endroits par le Palais des Produits alimentaires, la grande passerelle de l'Alma, le village espagnol du carrefour Malar, et enfin la passerelle du pont des Invalides.

La France occupe toute la partie qui va du Panorama au carrefour Malar, les États-Unis, l'Italie, la Suisse, les Pays-Bas, le Danemark, l'Autriche-Hongrie, la Norvège, la Russie, la Belgique, l'Angleterre et ses colonies, occupent le reste.

Dans la section française, la série de galeries qui est la plus rapprochée de la berge de la Seine est consacrée aux produits agricoles, tandis que l'autre série, celle qui longe la voie du chemin de fer Decauville, est consacrée au matériel et aux machines.

Enfin, entre la passerelle de l'Alma et le village espagnol, le long du Decauville, sont les machines en mouvement.

Ceci posé, on ne peut s'attendre à nous voir détailler, installation par installation, ces trois ou quatre kilomètres de galeries, dont nous avons du reste déjà écrit en détail plusieurs parties importantes. Nous ne pouvons, vu la place et le désir de ne pas trop faire bailler nos lecteurs, que leur indiquer les plus curieux détails de cet immense comice agricole, où l'on trouve plus que partout ailleurs, la répétition à quantité d'exemplaires, du même objet ou du même produit, absolument impossible à distinguer de ses voisins.

*
* *

Nous entrons dans la classe 49, c'est-à-dire dans la galerie du matériel, vers le Panorama. Nous avons là le matériel agricole et viticole. C'est-à-dire la série des batteuses, des pressoirs, des charrues, des houes, des gerbeuses, des faneuses, etc., les plus variées. Tout cela n'est pas d'un intérêt bien palpitant pour les citadins, mais les cultivateurs, et ils sont venus nombreux à l'Exposition, ont trouvé grand attrait à cette exhibition. Nous avons assez coutume de nous trouver arriérés dans l'emploi du matériel mécanique agricole. La vérité est que la plus grande culture, plus développée à l'étranger que chez nous, où depuis la grande accession de 1789 du paysan à la terre, la petite propriété est la règle générale, permet plus facilement l'emploi des engins mécaniques. Mais partout, où soit par le fait de la grande possession, soit par l'organisation de syndicats, nos cultivateurs se sont trouvés placés dans la même situation que les cultivateurs étrangers, ils n'ont jamais hésité à recourir aux instruments les plus perfectionnés.

Et pour preuve, voyez la quantité que l'on expose. On n'en fabriquerait pas tant si l'on n'en vendait pas du tout.

La viticulture se prête moins à la manipulation mécanique. Un perfectionnement dans les pressoirs, voilà tout ce que la bonne logique paraît pouvoir exiger. Mais la science est depuis longtemps entrée en maîtresse dans la grange, où le vigneron égrappait et écrasait ses raisins. Elle lui a — malheur de nos estomacs — enseigné les sucrages, les plâtrages, toutes les falsifications d'*avant* le marchand de vin. Elle lui a aussi enseigné, et ceci n'est pas un mal — à ce qu'il paraît — le chauffage dit *Pasteurisation*, qui empêche les vins de tourner, comme le vaccin empêche la rage, les deux étant du même inventeur.

Tous ces appareils de fabrication du vin, nous les trouvons réunis dans un *chai modèle*, qui rassemble les engins pour l'emmagasinage du vin, sa canalisation, sa pasteurisation, son mouillage, sa coloration. Ah! c'est qu'elle est bien démodée, la vieille chanson :

De presse en tonne
La voilà la jolie tonne,
Tonni, tonnons, tonnons le vin,
La voilà la jolie tonne au vin.

Qui nous dira ce qui se passe entre le pressoir et le tonneau — si même il y a encore un pressoir!

Néanmoins, les vignerons ont tenu à nous faire croire qu'ils emploient encore des raisins; ils nous en montrent... dans une composition décorative de Ch. Toché, l'*Égrappoir*.

*
* *

C'est peut-être à titre de produits agricoles, — comme carotte de beau calibre, — que nous trouvons en sortant de la galerie, les tziganes de la Czarda hongroise. L'Exposition a été la proie des Tziganes, il y en a eu des bleus, des blancs, des rouges, des verts, ceux-là sont noirs. Tous au demeurant sont les meilleurs fils du monde, et rendus à leurs complets de la Belle Jardinière, ils ne sont pas plus tziganes que vous ou moi. Quelle idée des braves jeunes gens du faubourg Saint-Denis ont-ils de s'affubler en hussards de la mort, pour jouer de la musique hongroise de Charles de Livry, qui est des Batignolles!

*
* *

Des pompes et encore des pompes, voilà le bilan du morceau de galerie suivant, mais des pompes qui nous débitent une *veine* d'eau grosse comme une rivière. Ce sont des appareils de drainage ou d'irrigation, qu'accompagne un plan de drainage, syndiqué dans une quarantaine de communes de Seine-et-Marne.

Il y a aussi là de curieuses presses à fourrages, qui font une petite boulette d'une botte de foin et réduisent le chargement de deux chevaux aux dimensions d'une malle raisonnable, ce qui permet au foin de vous suivre facilement en secret et même en voyage.

Et nous voici à la passerelle, cette passerelle si aérienne, mais si insuffisante, qu'il a fallu pendant la moitié du temps faire passer les visiteurs sur le bas quai.

Dans la galerie qui recommence, voici encore des machines agricoles. Celles-là sont en mouvement.

Oh! mouvement platonique, les batteuses ne battent pas, les faucheuses ne fauchent rien, attendu qu'il n'y a

rien à faucher ; les grands râteaux des faneuses s'agitent désespérément dans le vide, comme les pattes d'une gigantesque chauve-souris qui serait tombée sur le dos

Le plus curieux est qu'on ne voit aucun moteur. La transmission de force — du reste peu considérable, tous les instruments travaillant *à vide* — est faite par un simple câble, qui met une dynamo de la galerie agricole en relation avec une dynamo semblable du Palais des Machines.

*
* *

Nous allons maintenant jeter un coup d'œil sur les produits agricoles français, pour en finir avec notre exposition nationale.

Cette exposition commence par de singuliers produits, les insectes nuisibles et utiles.

Utiles, ils sont peu nombreux, les abeilles et les vers à soie sont, je crois, les seuls ; ils sont accompagnés d'appareils d'apiculture et de sériciculture.

Les insectes nuisibles sont innombrables, la plupart ont dû être exposés à l'état de cadavre, leur exiguïté ne permettant pas de les montrer dans une vitrine. Il y a encore là d'autres êtres que les insectes, des lézards, des salamandres, des crapauds. Il y en avait un remarquable de crapaud, énorme et bien élevé, le malheureux est mort laissant son propriétaire dans la désolation. Il n'a pas vu la distribution des récompenses.

Ah ! mais voici une des attractions de l'exposition agricole. Ce sont les couveuses et les volières, ces dernières habitées par des amours de petits poussins, drôles au possible avec leurs yeux vifs et leurs poils indécis. Quel succès ils ont eu ! Les bébés ne se lassaient pas de leur faire la cour, la basse-cour, c'est le cas de le dire ou jamais.

Mais, hélas ! tout n'est pas rose dans la vie du petit poulet. Il fut mignon poussin. Son destin est de devenir grasse volaille. C'est là qu'intervient la gaveuse. Savez-vous comment aux Halles centrales de Paris on remplace cet appareil ? Le *gaveur*, un métier inconnu, s'emplit la bouche de matière *gavante*, la déglutine convenablement puis, prenant la tête du sujet entre ses lèvres purpurines, il lui projette avec force, le produit bien mastiqué dans le bec. Comme c'est appétissant, n'est-ce pas, belle dame !

*
* *

Faire subir la même opération à un veau serait chose moins facile. Pour les veaux en bas âge et restés orphelins, un industriel au cœur de père a inventé des biberons, — pends-toi Mouchovant ! — ah ! mais des biberons de calibre, qui donnent aux jeunes veaux l'illusion du sein maternel. Ils donnent même mieux que cela, puisque la disposition ingénieuse des *téterelles* permet de leur faire téter des haricots et de la bouillie de pommes de terre. Un veau qui passe de l'allaitement maternel à l'allaitement artificiel, si justement flétri par le docteur Brochard, doit y trouver quelque changement.

(*A suivre.*) HENRI ANRY.

LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION

SECTION BELGE



TANT de choses ont été envoyées à l'Exposition par les artistes belges, que les six salles qu'on leur avait réservées, au premier étage du Palais des Beaux-Arts, ont été remplies par les tableaux et qu'il a fallu exposer les aquarelles, dessins et pastels, dans l'escalier des sections étrangères, où personne ne les regarde en passant, et les gravures et dessins d'architecture au premier étage de la galerie Rapp, où personne ne songe à les aller voir.

Quant aux sculptures, elles sont confondues avec celles de la Finlande, de la Suède, de la Russie et d'ailleurs, à une extrémité de la galerie Rapp.

Notre grande vue de la halle aux sculptures est prise de cette extrémité et l'on y peut distinguer, à droite, le grand groupe décoratif de M. Paul de Vigne, dont on aperçoit aussi en partie le groupe érigé à Bruges à la gloire des vainqueurs de Courtrai, ainsi que le *Bœuf au repos* de M. Léon Mignon, le *Saint Michel* de M. Vanderstappen, le groupe *Au sortir du bain* de M. Revillez, toutes choses hautement récompensées, et qui le méritent du reste, sans faire de tort aux œuvres de M. Dillens et de M. Constantin Meunier, qui ont eu des médailles d'honneur, comme celles de M. de Vigne et de M. Vanderstappen, ni à celles de M. Charlier, qui a eu une première médaille, ex æquo avec MM. Léon Mignon et Devillez.

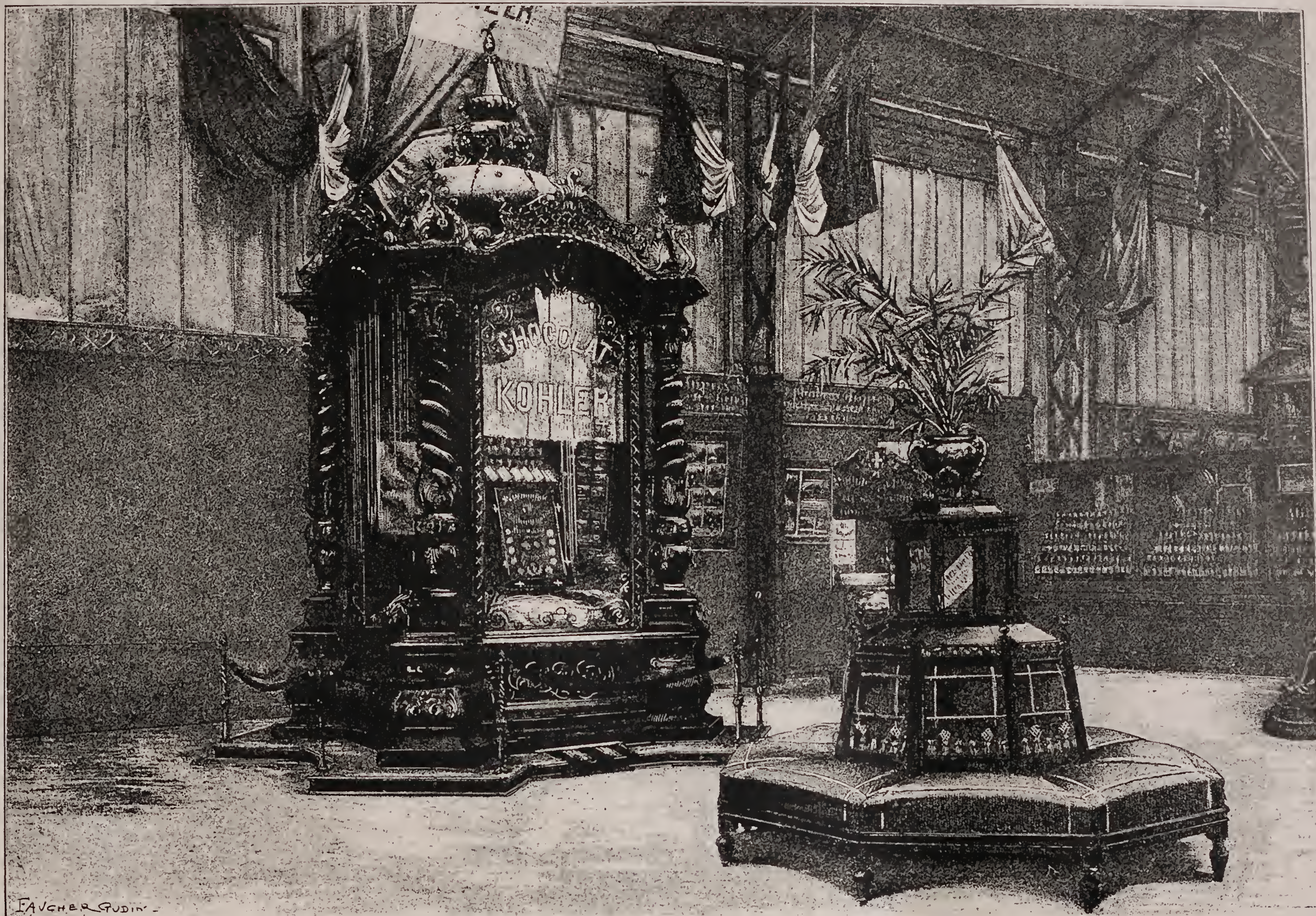
Eh bien ! pour être la plus considérable de toutes les expositions étrangères, la section belge est celle dont il y a le moins à dire, car c'est une véritable succursale de la section française, où les artistes qui n'habitent pas chez nous et n'exposent pas régulièrement à nos salons, nous ont imités en tout, même dans la recherche des voies extravagantes, qui sollicitent la réclame et ne l'obtiennent pas toujours, fort heureusement.

Le bon et le mauvais de notre école moderne sont ainsi acceptés par la nouvelle école flamande, qui paraît se souvenir de Rubens et de Van Dyck, encore moins que nos maîtres ne se souviennent de Nicolas Poussin et d'Eustache Lesueur.

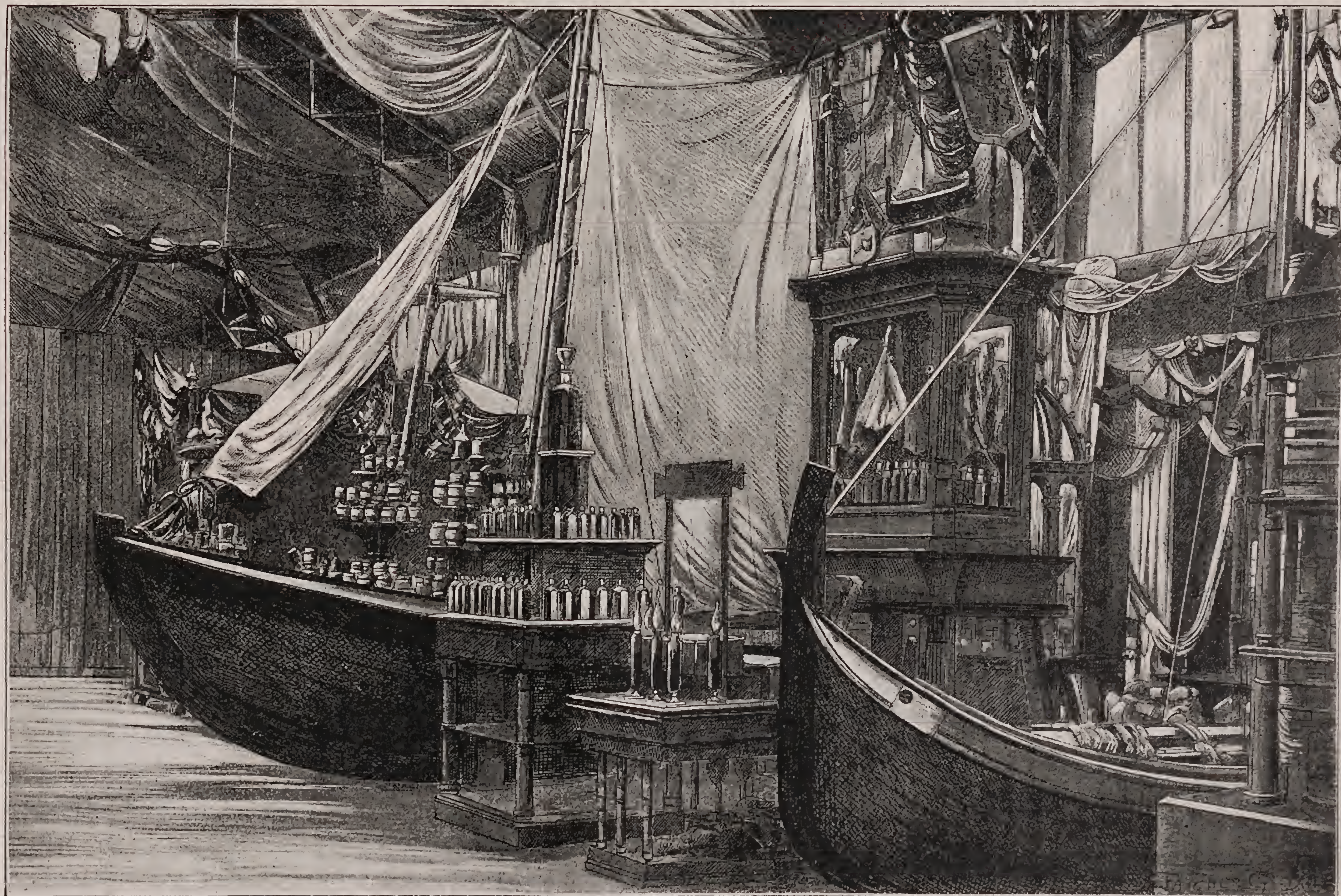
Les siècles ont passé, on s'est modernisé, et ceux des artistes belges qui n'ont pas pu devenir aussi parisiens que M. Alfred Stevens et Van Beers, sont aussi Français que le leur permet leur tempérament.

M. Stevens a envoyé dix-sept tableaux, tous charmants, mais dont quelques-uns comme : *Dans l'Atelier*, le *Bord de la mer*, la *Madeleine* blonde et échevelée, et surtout la *Bête à bon Dieu*, prétexte d'une étude de jolie femme, sont délicieux.

M. Jean Van Beers en a quatorze, dont quelques-uns pourraient être discutés au véritable point de vue de l'art, mais qui sont tous ravissants, et je ne sais pas s'il faut préférer la *Sirène* au *Yacht*, ou *Embarqués* au *Soir d'été*.



AGRICULTURE. — GALERIE DE LA SUISSE.



AGRICULTURE. — GALERIE NORVÉGIENNE.

La peinture de genre est d'ailleurs très cultivée en Belgique, et même en très grand, car c'est dans cette catégorie que rentre la fameuse *Revue des écoles* de M. Verhas, le tire-l'œil de la salle B; aussi bien du reste que les trois autres grands tableaux qu'il a exposés et dont l'un, également tire-l'œil, nous montre une promenade à âne sur une plage, par des personnages grands comme nature.

M. Charlet, fait aussi très grand, mais il y a de beaux effets de lumière dans sa *Forge*.

Dans le même cas, M. Jean Mayné, avec sa *Procession*, qui se déroule un peu sèchement sous un effet de soleil, M. Farasyn avec sa *Criée au poisson* à Anvers, M. Charles Mertens avec son *Cours de peinture*, où il nous fait voir nombre de jeunes filles en train de copier la *Vénus de Milo*, et M. Alexandre Struys, qui a conquis une première médaille avec le *Gagne-Pain*, grand tableau peint à contre-jour, dans lequel on ne voit pas une figure; il paraît que c'est extrêmement difficile, mais j'aimerais mieux que ce fût joli.

Parmi les peintres de genre qui se contentent de toiles de chevalet, il faut citer M. Henri Bource, qui avec un retour de pêcheurs très joli, représente *Hercule et Omphale* sous les traits d'un rude marin prêtant ses bras à sa bonne amie, pour dévider un écheveau de fil.

M. Henri de Smeth, dont les deux petits intérieurs indiquent un coloriste; M. Louis Pion dont le concours de sculpture est amusant; M. Constant Cap, qui nous fait voir dans un salon, une représentation de Jean Klaas, le guignol belge; M. Henri Van Melle, dont la femme tournant le dos, et couchée *après le bain* sur une peau de lion, est une bonne étude de nu; M. Gustave Vanaise, qui sous le titre de *Bonheur*, a peint une scène champêtre dans la manière de Giorgione, mais pas tout à fait avec sa riche palette; M. Knopfe, dont la *Sphinge* (?), femme nue qu'on distingue à peine dans un brouillard, est plus bizarre que jolie, et M. Van Gelder qui a exposé, malheureusement sur l'escalier, une curieuse série des types des rues de Bruxelles et de la banlieue.

Les peintres d'histoire sont beaucoup moins nombreux que les genristes, et en général, ce qu'ils ont envoyé n'est pas fait pour le faire regretter; non qu'il n'y ait des choses fort intéressantes, comme le tableau de M. Hennebicq, représentant le transport du cadavre du bourgmestre Van der Leyden à Louvain, en 1379, et surtout comme le *Luther à la diète de Worms* de M. Delpérée, bien que la scène soit un peu dramatisée et que les trois évêques fassent des gestes qui rappellent trop le serment des Horaces de David.

J'aime mieux, de M. Vandenbussche, la *Prise de voile de Mlle Lavallière*, qui a déjà été reproduite dans ce journal. J'aime mieux aussi les peintures de M. Eugène Smits, qui confine au genre avec son tableau mettant en scène cette phrase de Henri Heine : « Le bonheur est une jeune femme qui vous sourit en passant, mais le malheur est une vieille femme qui s'assied à votre chevet et se met à tricoter »; mais sa *Diane*, bien qu'un peu dans les brouillards, témoigne des fortes études que l'artiste a faites à Rome et à Paris.

En fait de mythologie, à part cette Diane; il n'y a pas grand'chose; avec l'*Iris* que M. Stallaert nous montre faisant des bulles de savon au bord de la mer, et sa *Polyxène* montée sur le bûcher d'Achille, dont la composition est un peu obscure, je ne vois à citer que la *Psyché* de M. Léon Herbo, qui d'ailleurs n'est qu'une étude en buste comme sa *Salomé*, que je préfère, mais qui ne vaut pas encore le portrait de M. Georges Ville, qu'a exposé le même artiste.

Faut-il ranger M. Van Hove parmi les peintres d'histoire? Je ne sais, mais son triptyque, peint à la manière des maîtres du moyen âge, est au moins de l'anecdote, car le sujet pricipal représente une femme nue, que des docteurs piquent avec une aiguille, pour savoir si elle est possédée.

C'est de l'anecdote aussi, que la *Gilde d'archers en Flandre*, grand tableau peint par M. Émile Godding, qui s'est inspiré des grands maîtres flamands, ou du baron Leys, qui fut aussi leur imitateur.

Quelques peintures militaires attirent l'attention, notament l'*Artillerie belge au polygone de Brasschaet* de M. Frantz Simon, grand tableau peuplé de petites figures; la *Batterie gravissant une côte*, grand tableau également, mais de M. Léon Abry, et le *Retour des manœuvres*, où M. Van Severdonck nous fait voir des cavaliers, qui ressemblent assez désagréablement à des uhlans prussiens.

Pas très nombreux les portraitistes, et avec les portraits dont j'ai déjà parlé je ne vois guère à citer que celui qu'expose M. Robert, les deux de de Winne, artiste mort en 1880, et surtout ceux de M. Émile Wauters, qui en a exposé sept ou huit, très grands, très beaux, qui expliquent la médaille d'honneur que le jury lui a décerné : ce qui ne l'a pas empêché d'envoyer quelques études et deux grandes vues du Caire, dont une surtout est très remarquable.

Le paysage est d'ailleurs le côté brillant de la section belge.

Voici le *Lac d'amour*, qui avec l'*Intérieur du palais d'Heidelberg* a valu une médaille d'honneur à M. Stroobant.

Voici la *Pluie d'or :* magnifique chute de feuilles de M. Courtens, qui a aussi d'autres tableaux et notamment : *Un joli village hollandais* et *Un retour de l'office* qui attire beaucoup l'attention. C'est du paysage animé, comme le *Pique-nique* de M. Claus et la *Sapinière* de M. Halkett, triptyque qui me paraît bien grand pour le sujet.

Voici les trois paysages, dont *Un effet de neige*, qui ont valu une première médaille à M. Lamorinière; la *Rade d'Anvers* de M. Robert Mols, immense tableau qui tient toute la largeur de la dernière salle, au-dessus de la porte; le *Parc de Bruxelles*, peint par M. François Gaillard, *Par un temps de neige;* l'*Embouchure de l'Escaut*, par M. Musin; la *Mer calme* de M. Bouvier, qui a aussi deux autres jolies marines.

A signaler encore, au courant du souvenir, les quatre toiles de Mme Marie Collart, habituée de nos salons et qui a eu une seconde médaille, comme M. Den Duyts qui a exposé trois paysages et un tableau de fleurs; les *Deux scènes d'hiver* de M. Eugène Plasky.

Je n'oublie pas M. Verstraète, mais je l'avais rangé parmi les animaliers, parce qu'ils sont rares, ce qui peut paraître extraordinaire dans le pays de Paul Potter, mais s'il n'y a pas la quantité, il faut croire qu'il y a la qualité,

puisque deux premières médailles leur ont été décernées : l'une à M. Verstraète, dont je n'aime pas beaucoup les vaches, l'autre à M. Verwée, dont les bestiaux sont plus agréables à l'œil, mais dont on admire surtout l'étalon blanc.

C'est bien aussi un animalier que M. Stobbaerts, mais il s'est donné la spécialité des étables; il en a exposé six dont quelques-unes sont assez obscures pour qu'on ne puisse guère juger des animaux.

Ce procès-verbal serait trop incomplet si je n'y signalais pas les natures mortes, surtout les peintures de fleurs qui sont généralement superbes, à commencer par le grand triptyque, dans lequel Mlle Georgette Meunier a peint la *Vie des fleurs*, avec accompagnement de ces vers :

Fleurs, filles du Midi, que le Nord a vu naître,
Quelle vie on vous fait sous ce verre étouffant!
Un poêle pour soleil et ne jamais connaître
Ni les pleurs du matin, ni les baisers du vent.
Aujourd'hui, chères fleurs, je veux vous rendre heureuses,
Je vous cueille pour elle; allez, courez joyeuses,
Lui porter vos parfums et puis... mourez.

Ce n'est pas bien drôle pour les fleurs, mais le tableau, acheté par Sa Majesté le roi des Belges, est très joli.

LUCIEN HUARD.

ÉGYPTE



L'EXPOSITION égyptienne couvre une surface de 3,000 mètres, elle compte 80 exposants. Les produits exposés sont ceux que nous rencontrons dans tous les bazars orientaux : bracelets, colliers, épingles, lanternes, pipes, tambourins, peignes, boucles d'oreilles, broches, etc. L'exposition de tapis est remarquablement belle, celle des tabacs est aussi intéressante.

L'école normale du Caire expose les travaux de ses élèves; et il est bon de consulter ces travaux. On voit qu'ils ressemblent assez à ceux de nos lycées, contrairement à la croyance générale, de plus ils sont en langue francaise. Les établissements d'instruction publique sont en assez grand nombre en Égypte et à tous les degrés, primaire, secondaire, même supérieur.

A côté de ces travaux sont les produits agricoles, surtout alimentaires, entre autres : le blé, l'orge, les lentilles, les fèves, le maïs, le riz, le chanvre, le lin, la canne à sucre, le coton, le tabac, les dattes et même la vigne. Et tout cela grâce au Nil, puisque ce sont ses inondations régulières qui fertilisent le pays. C'est cette inondation et le retrait des eaux, qui règlent les époques de récoltes et de semailles. Un boisseau de blé en donne cent autres. La germination s'y fait avec une rapidité excessive. Le coton se récolte huit mois après avoir été semé. A peine le Nil est-il retiré que l'Égypte se couvre de verdure, le delta surtout.

Aussi combien est-il regrettable pour ce pays que des ambitions sans cesse renouvelées l'épuisent de plus en plus. Et il est déjà bien malade.

A côté de l'ancienne Égypte avec ses monuments, s'est créée une Égypte nouvelle, complètement différente, d'origine essentiellement française, par l'expédition de Bonaparte et ses conséquences et par le percement de l'isthme de Suez. Ainsi, après notre départ, Mohammed-Ali ou Méhémet-Ali continua et imita complètement l'œuvre de ce fameux institut, installé par Bonaparte, en collaboration d'ailleurs avec Mathieu de Lesseps, père de M. Ferdinand de Lesseps. Méhémet-Ali créa une armée commandée par un ex-marin de Trafalgar et un ex-hussard de Waterloo, le colonel Sèes, autrement dit Soliman pacha. Ce fut M. de Cerizy qui créa la flotte, et le Dr Clot-Bey de Grenoble qui organisa l'instruction publique. L'administration, depuis le haut jusqu'en bas, était pleine de Français. C'est donc nous qui avons encore fait cuire les marrons, mais ce sont les Anglais qui les mangent aujourd'hui.

Méhémet-Ali voulut pousser ses succès jusqu'en Turquie, mais il fut arrêté par la Russie, qui ne voulait pas près d'elle un gouvernement trop fort; et l'Angleterre qui redoutait les sympathies de Méhémet-Ali pour la France. Malgré nous, fut donc signé le traité de Londres en 1840 qui retirait à Méhémet toutes ses conquêtes. M. Thiers, alors chef du cabinet, voulut se fâcher, il fut remplacé par M. Guizot. L'Egypte fut comme une province tributaire de la Turquie. Méhémet-Ali mourut en 1847. Son fils Ibrahim pacha, non moins intelligent et courageux que lui, ne régna que deux ans. Abbas lui succéda de 1849 à 1854. Il fut assassiné et remplacé par son oncle Mohammed-Saïd de 1854 à 1863. C'est sous ce règne que l'on entreprit les travaux de percement de l'isthme de Suez.

Que ne fit pas l'Angleterre, jalouse et toujours hargneuse, pour faire avorter cette entreprise! M. Gladstone dut rappeler le cabinet anglais aux convenances, « ne faisant pas naître, disait-il, l'opinion en Europe, que la possession des Indes par la Grande-Bretagne a besoin, pour se maintenir, que l'Angleterre s'oppose à des mesures qui sont avantageuses aux intérêts généraux de l'Europe. » Le travail dura dix ans et coûta 414 millions. L'Angleterre enragea, mais se promit bien de faire encore du mal, si c'était possible.

Il semblait que l'Égypte avec cette énorme ressource du canal dut en tirer des avantages considérables. Ce fut l'inverse qui arriva, avec Ismaïl pacha, fils du grand Ibrahim, qui dépensa des sommes fabuleuses pour ses satisfactions personnelles, se bâtit un opéra et entretint des chanteurs ordinaires, qu'il voulait très extraordinaires;



Les Beaux-Arts à l'Exposition. — LUTHER A LA DIÈTE DE WORMS, tableau de M. Delpérée (section belge).



UNE VUE DE L'EXPOSITION DE LA MANUFACTURE DE SÈVRES.

à force de prodigalités et à cause des vices d'une administration déplorable, les emprunts s'accumulèrent et la dette fut bientôt de deux milliards et demi. Il fallut avoir encore de l'argent, un beau jour on vendit 176,602 obligations du canal à l'Angleterre.

L'émotion fut énorme en France, c'était la mainmise par les Anglais sur l'Égypte.

En 1882, ils s'y installèrent après avoir bombardé Alexandrie, et bien qu'ils n'y soient que temporairement... à ce qu'ils disent, ils ne pensent point à s'en aller, bien au contraire.

C'est ainsi que ce pays que nous avions réorganisé, nous a échappé complètement et cause sans cesse de nouvelles craintes, au point de vue de la politique générale, grâce à la bonne foi britannique !

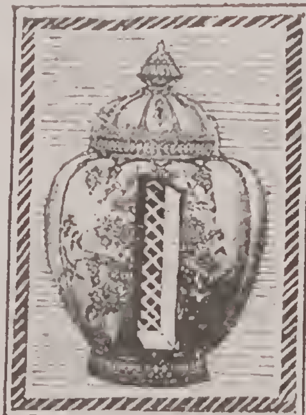
Puisse cette exposition nous faire reprendre un peu de prépondérance politique, nous rapprocher de l'Égypte, mais pour cela il faudrait que nos voisins d'outre-Manche devinssent moins égoïstes, ce qui est bien problématique.

Il est à craindre que pour tout bénéfice de cette exposition, nous ne retirions que l'introduction dans nos mœurs de la danse du ventre, car il faut reconnaître qu'après la Tour Eiffel et les bons de l'Exposition, ce qui a eu le plus de succès est incontestablement cette danse spéciale. Elle aura presque fait pâlir la renommée du phonographe. Dans toute la section égyptienne on entend la musique bizarre, où domine le son des castagnettes métalliques des almées, qui accompagne cette chorégraphie nouvelle. Notre Grand-Opéra deviendra peut-être une succursale de l'académie de danse khédiviale. Mais serait-il vrai, comme le prétendent certains voyageurs, que cette danse soit formellement interdite, publiquement au moins, en Orient? Voilà qui doit singulièrement tourmenter la censure.

L'Égypte a remporté un des plus grands succès à l'Exposition avec la rue du Caire, dont nous avons déjà parlé dans un article spécial. La rue disparaîtra, mais la danse du ventre va faire les délices des habitués des théâtre du boulevard, cet hiver. Espérons que l'Exposition nous rapportera des avantages plus sérieux.

S. Favière.

MANUFACTURE DE SÈVRES



Installée au rez-de-chaussée du pavillon de gauche de l'entrée d'honneur du Palais des Expositions diverses, et même un peu sous le Dôme central, l'exposition de la Manufacture de Sèvres est certainement très belle, et il eût été difficile, — même en le faisant exprès, — qu'il en fût autrement.

Mais il me semble qu'elle n'est pas complètement digne du grand établissement qu'elle représente, ou, pour parler plus exactement, que cet établissement national, qui a été une de nos gloires industrielles, n'est plus à la hauteur de son immense réputation.



Le Cidre, vase de jardin, composition de M. Gobert.

La décadence ne date pas d'hier, car en 1878 Sèvres avait déjà une exposition médiocre, mais elle s'accentue de plus en plus, parce qu'abandonnant peu à peu les traditions, que les gens de progrès quand même appellent routine, on veut suivre la mode et même la devancer, pour enchérir encore sur le goût du jour, qui n'est pas du tout à la porcelaine, et qui au point de vue de la couleur et des dorures, s'américanise singulièrement. C'est aller contre le principe de l'institution, car si la Manufacture de Sèvres est entretenue par l'État, à qui elle coûte plus de 600,000 francs tous les ans, ce n'est pas pour qu'elle entre en concurrence avec l'industrie privée, et travaille pour l'exportation ; c'est, au contraire, pour qu'elle soit en quelque sorte le conservatoire de l'art de la porcelaine, mettant à la disposition des fabricants, des modèles qu'ils peuvent reproduire même sans modification, et des procédés techniques capables d'améliorer leurs produits, soit en augmentant leur perfection, soit en diminuant leur prix de revient.

Dans ces conditions, la Manufacture de Sèvres ne devrait chercher le nouveau que sous bénéfice d'inventaire, mais elle a voulu en faire quand même, et elle est arrivée à l'Exposition, non seulement avec des systèmes de décoration sur lesquels il y a bien à dire, mais encore avec trois

produits qu'elle annonçait comme nouveaux, mais dont deux au moins ne le sont guère.

Ces deux premiers produits, qui ne sont en somme que des procédés de fabrication, sont la porcelaine nouvelle de Sèvres et la pâte tendre nouvelle.

On voit tout de suite qu'il ne s'agit que de résurrections : de la porcelaine chinoise d'une part, et des délicieuses porcelaines tendres du XVIIIe siècle de l'autre, et l'on comprend que ces résurrections appartiennent à l'ancienne direction, celle de M. Lauth, et non à celle de M. Deck, céramiste de grand mérite, mais faïencier sacré par le succès et point du tout porcelainier.

Aussi est-ce à lui que l'on doit la troisième invention, la grosse porcelaine, qui est à peu près de la faïence puisqu'elle résout ce problème que se posait depuis longtemps M. Deck : « arriver à donner à la faïence la translucidité de la porcelaine, ce qui permettrait de la décorer avec les couleurs de la porcelaine vitrifiées, soit à grand feu, soit à la moufle, selon les sujets et les couleurs.

Cela est fort bien, d'autant que ce système a donné des résultats fort appréciables. Mais cela explique difficilement comment à la Manufacture on a pu avoir l'idée contraire, encore moins comment on l'a mise en pratique en décorant des porcelaines avec les couleurs et les dessins réservés jusqu'alors à la faïence.



Vase de jardin, composition de M. Dalou.

Pour la première fois, on peut voir des assiettes en porcelaine, décorées exactement comme les horribles terres de fer anglaises, dont on peut avoir un service complet pour 28 francs, et de grands vases, à fonds ombrés comme les poteries de Vallauris et de Sarreguemines.

Espérons que ce sera la dernière, car si ce système devait être adopté, dans dix ans la Manufacture de Sèvres n'aurait plus de raison d'être.

Cette réserve faite, je m'empresse de constater que l'Exposition actuelle offre nombre de choses magnifiques, tant dans les deux grandes vitrines fermées où sont les pièces élégantes, et pour la plupart très précieuses, que les novateurs appellent le « Vieux Jeu », que parmi les pièces de nouvelle fabrication, auxquelles je ne refuse point mon admiration quand elles la méritent.

De ces dernières quatre sont reproduites ici; deux de porcelaine nouvelle : un vase dit de *Nori* de 40 centimètres de hauteur, dont la décoration en relief de pâte et gravure représente une chevauchée guerrière, composée et exécutée par M. T. Doat, et le vase dit de *la Vendange*, dont la décoration, exécutée et composée par feue Mme Escallier, comporte des chrysanthèmes et des rinceaux en pâte d'application colorée, sur un fond blanc décoré de gravures ; d'un caractère artistique, moindre que l'autre, cette pièce, qui a 50 centimètres de hauteur, est néanmoins très remarquable.

Les deux autres sont des vases de jardin, en grosse porcelaine.

Le premier, qui dans l'original a 1m,15 de hauteur sur une largeur de 95 centimètres, est décoré en relief de pâte et ornements en gravure par M. Gobert, qui est aussi l'auteur de la composition, assez académique, représentant la cueillette des pommes et autres sujets concernant la fabrication du cidre.

L'autre, à fond blanc teinté, est d'un genre de décoration différent, et d'une forme plus moderne, et infiniment plus séduisante; le motif ornemental, composé et exécuté (pour le modèle du moins) par M. Dalou, comprend une grosse guirlande de fleurs, portée par des enfants tout nus, qui se jouent au milieu d'elles et prennent les positions les plus gracieuses.

Il n'y a que cela, mais c'est charmant et ce serait un bas-relief délicieux, partout ailleurs que sur un vase. Je ne veux pas dire qu'il soit mal placé où il est, mais simplement rendre hommage à la valeur intrinsèque de cette guirlande d'enfants, qui est certainement plus que décorative.

C'est une véritable œuvre de sculpture, et il y en a d'autres dans l'Exposition de Sèvres, où les biscuits ne sont point rares, puisqu'on en voit déjà quatre groupes sur la table que reproduit notre photogravure, sans compter celui qu'on aperçoit au fond, et qui est peut-être la pièce maîtresse de toute l'exposition.

Ce groupe est composé d'un paon de grandeur naturelle, modelé par Caïn et posé debout sur le rebord d'une vasque, au pied de laquelle sa femelle accroupie, couve en le regardant languissamment.

Il n'a peut-être pas eu tout le succès qu'il mérite, parce qu'il est tout blanc et que le commun des visiteurs aime



VASES EXPOSÉS PAR LA MANUFACTURE DE SÈVRES.



AGRICULTURE. — LAITERIE ANGLAISE.

les couleurs et les ors qu'on applique dessus, mais il est fort beau.

Je ne sais si les vases, qui, sur notre autre gravure,



Vase de la Vendange.

flanquent l'originale aiguière, qui gagnerait peut-être en élégance si sa panse était moins fouillée, appartiennent au vieux jeu ou à l'une des fabrications nouvelles, mais je sais



Vase de Novi. — Chevauchée guerrière.

qu'ils sont délicieux et d'une harmonie charmante qu'ils doivent à leur décoration en pâtes d'application, colorée de façon si discrète, que sauf les dimensions, on dirait des camées gravées.

LUCIEN HUARD.

PAVILLON CHINOIS



La Chine n'a pas pris part officiellement à l'Exposition. Empressons-nous d'ajouter que ce n'est pas une cause politique qui l'en a empêché. Mais le Céleste-Empire et ses produits sont tellement à la mode partout maintenant, que plusieurs nations européennes sollicitaient en même temps que nous son concours, à diverses expositions plus ou moins importantes.

Le gouvernement chinois ne pouvait promettre à la fois à la France, à l'Angleterre, à l'Espagne, à la Belgique, d'autant plus que de récents désastres lui dictaient l'emploi de ses capitaux, pour beaucoup de ses nationaux ruinés par les inondations du fleuve Bleu. Il s'excusa donc auprès de la France; mais, pour bien prouver ses dispositions amicales, il recommanda aux représentants de ses douanes d'engager, le plus possible, les commerçants chinois à prendre part à notre Exposition, ou les dispensait même des droits de douane.

Jusqu'à l'année dernière, aucune demande n'ayant été faite, le représentant de la Chine dut prier le directeur de l'Exposition de vouloir bien disposer de l'emplacement qui lui avait été réservé, personne ne s'étant présenté pour l'occuper.

Il s'en fallut donc de bien peu que l'Exposition actuelle se fit sans la Chine. Ce n'est qu'au commencement de cette année que des commerçants chinois, enhardis par leurs succès à Barcelone, demandèrent une galerie Mais il était trop tard. On dut se borner à leur concéder un terrain le long de l'avenue de Suffren. Il fallut aller vite et renoncer à faire faire les travaux par les Chinois eux-mêmes, comme à l Exposition de 1878.

Cependant l'architecte français qui éleva cette construction la rendit suffisamment couleur locale, avec son toit surmonté de trois tourelles et sa décoration extérieure en bois sculpté, qui vient d'ailleurs de Chine.

La plus grande partie de ce pavillon est occupée par des commerçants chinois établis à Paris de longue date, le reste est occupé par de riches commerçants de Canton.

Les fanatiques de la Chine, et ils sont nombreux, doivent bien regretter le peu d'extension de cette section spéciale, mais cependant cette exposition, quoique restreinte, est fort intéressante.

Tout l'art chinois, sous ses aspects variés, est représenté.

Ce sont d'abord les porcelaines, puis les vases en bronze, dont presque tous les intérieurs parisiens possèdent déjà plusieurs spécimens, tant nos grands magasins en ont jeté sur le marché de la capitale, au point même que le gouvernement chinois est forcé de racheter certains chefs-d'œuvre, passés ainsi dans les mains de l'étranger.

Puis ce sont des broderies, des tapis, des paravents, des couvertures de lit, des écrans, des rideaux, des éventails, des cadres, des soieries, des bijoux.

Les objets en ivoire sont travaillés avec une délicatesse vraiment prodigieuse. Que de patience et de talent pour

obtenir ces petites merveilles, qui semblent d'autant plus belles qu'on les considère davantage!

Puis les meubles incrustés de nacre et d'ivoire finement sculptés.

Enfin le thé et l'encre de Chine, les deux produits les plus populaires de ce pays.

Quant aux peintures qui ornent une quantité d'objets exposés, elles semblent, au point de vue de l'art, bien primitives. Les menus détails sont observés avec un soin scrupuleux, mais les éléments principaux qui font le désespoir de nos artistes, sont complètement négligés. La perspective d'abord est absolument sacrifiée.

Et quant aux portraits, les peintres chinois ne sont nullement embarrassés pour savoir comment éclairer leur modèle. Ils ne l'éclairent pas, ou plutôt ils l'éclairent de tous les côtés également.

MM. Lamarre et Fontpertuis donnent à ce sujet un détail amusant : « Les Chinois aiment beaucoup les portraits, paraît-il, mais leur pratique dans ce genre de peinture diffère totalement de la nôtre. Lord Macartnay, lorsqu'il se rendit en ambassade à Pékin, avait apporté avec lui un certain nombre de portraits, œuvres des meilleurs artistes anglais, pour les offrir au Fils du Ciel. Les Mandarins, à la vue de ces portraits, ne comprirent rien au jeu de la lumière et des ombres qui en différenciait les teintes et demandèrent sérieusement si leurs originaux avaient une partie du visage d'une couleur et la seconde d'une autre. L'ombre du nez surtout leur parut un grand défaut : quelques-uns penchaient à croire qu'elle ne figurait là que par accident. »

Un portrait chinois doit toujours être fait de face, les deux parties du visage absolument semblables.

Quant à la soie, la quantité fabriquée en Chine est si considérable, que presque tout le monde, même les gens du peuple, peut en porter, car son bon marché est extraordinaire.

Les provinces qui en fournissent le plus et de meilleure qualité sont celles de Kiangsu et d'Auhwei.

Cette fabrication remonterait à l'an 1602 avant Jésus-Christ, époque à laquelle l'épouse de l'empereur Hwangti découvrit le moyen de dévider les cocons de soie et d'en utiliser le fil.

Les bijoux chinois sont généralement en métal pur : or ou argent. Aussi s'usent-ils, et se raient-ils plus vite. Les hommes sont très amateurs de bijoux, des bagues, qui se portent généralement aux pouces, des pierres précieuses qui se mettent sur le devant du chapeau, l'étui à lunettes, la bourse, le porte-éventail, les bracelets, la tabatière et jusqu'au fermoir de la ceinture, tous ces objets constituent autant de joyaux précieux

Les femmes portent aussi, naturellement, beaucoup de bijoux. Ils sont, d'une façon très générale, plus lourds que jolis. Ils ne sont pas creux comme beaucoup des nôtres, tout est massif, que la matière précieuse soit de l'or ou de l'argent. C'est ce qui fait qu'en apparence les bijoux chinois paraissent chers. Mais si l'on considère qu'ils sont en métal pur, et massifs, on reconnait alors qu'ils sont vraiment bon marché quand même. C'est qu'en effet, la main-d'œuvre en Chine est insignifiante.

Les émaux cloisonnés ne sont pas fabriqués comme chez nous. Au lieu d'obtenir les cloisons en fouillant le métal, les artistes chinois tracent en creux, le dessin à obtenir, puis dans ces creux ils fixent, de champ, un ruban mince de cuivre, fixé avec de la cire fondue, ils soupoudrent alors les points de contact de soudure d'argent en limaille, et passent le tout au feu, la soudure ainsi obtenue, on applique au pinceau, la pâte d'émail entre les cloisons, et on la soumet à une forte température, qui en amène la fusion. On fait ensuite les retouches nécessaires.

Le succès obtenu, cette année encore, par la Chine, et surtout l'énorme succès de notre grande Exposition, auront bien dû faire regretter au gouvernement du Céleste-Empire de n'avoir pas été davantage représenté, mais encore une fois, nous ne pouvons lui en vouloir. Il a fait pour le mieux, dans les circonstances où il s'est trouvé.

Louis Phalanchet.

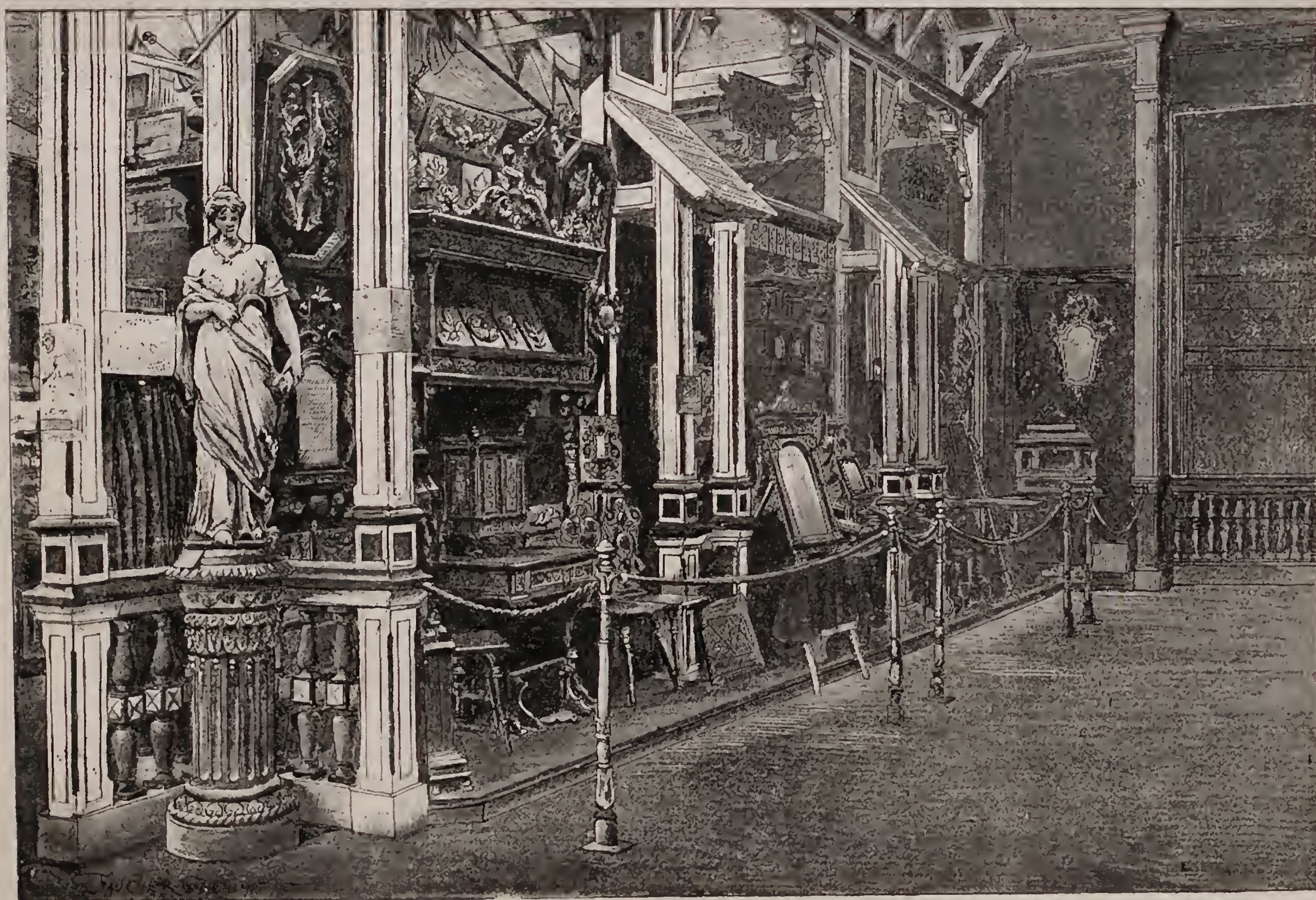
La maison Th. Bourdier par la nouveauté de ses modèles et le fini de ses objets d'art et de joaillerie, a obtenu dans la classe 37 de la joaillerie française, un succès très mérité.

Nous rappellerons seulement ses charmants bouquets de violettes en diamants et feuillage artificiel qui feront certainement fureur cet hiver. Quant aux objets de prix, tout le monde a remarqué le nœud en diamants soutenant un rang de perles noires (collection unique), une branche de cerises diamants et émail, ses fleurs orchidées, astrantias, coréopsis du Japon, imitant la nature dans la perfection. Une veilleuse en or et émaux transparents éclairée à la lumière électrique, a également séduit bien des visiteurs. Son vase en vieil argent représentant l'onde et ses naïades, aurait mérité seul un prix aux Arts décoratifs.

L'Éditeur-Gérant : L. BOULANGER.
Papier des Papeteries Firmin-Didot et Cie, 2, rue de Beaune, Paris

Sceaux. — Imprimerie Charaire et fils.

Hercule et Omphale, tableau de M. Henri Bource. (Section belge.)



Une galerie de l'Exposition suisse.



VESTIBULE DE LA GALERIE DES MACHINES. — DOME TERMINAL DE LA GALERIE DE 30 MÈTRES.



L'EXPOSITION DES SCULPTURES. — GALERIE RAPP.

Supplément du n° 47 du Livre d'Or de l'Exposition. — 30 novembre 1889.



L'APPROCHE DE L'ORAGE, groupe en bronze de M. Belliazzi (section italienne).

LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION

SECTION ITALIENNE



Il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'étudier avec quelque méthode l'exposition des beaux-arts de la section italienne; le catalogue officiel, imprimé trop tôt, est si incomplet, qu'il y a un quart des tableaux qui ne sont pas catalogués, et il est arrivé tant de sculptures, qu'on a été obligé d'en mettre un peu partout : dans les quatre salles d'exposition, dehors, sur la terrasse du palais, et jusque dans la section espagnole, où se trouve la *Tradition*, beau groupe de M. Augustin Querol, qui, d'ailleurs, n'est pas catalogué, ce qui est le cas de beaucoup d'autres, et non des moindres, officiellement, puisqu'en relevant les noms des sculptures récompensées, je trouve que ni M. Gemito, ni M. Butti, qui ont eu des médailles d'honneur, ni MM. Biggi, Allegreti, Paormia et Mangianello, qui ont obtenu des médailles d'argent, ne sont représentés au catalogue.

J'ai vu leurs œuvres, très probablement, mais, sauf la *Madeleine* en marbre de M. Allegreti, je ne les ai pas remarquées, à moins que parmi elles ne figurent : un très beau Christ en marbre, et ce superbe tombeau en marbre gris, que je trouve sur mes notes sans noms d'auteurs, ainsi que l'enfant qui défend sa tartine contre un chien; à moins aussi que le M. Butti de la liste exacte ne soit M. Beati, qui, sous le titre des *deux associés*, expose un clown qui fait sauter un chien.

C'est ce genre de sculpture, qui est de la sculpture de genre, que l'on voit le plus en nombre dans la section.

Les statuaires italiens ont des marbres superbes, ils les travaillent avec talent, produisent des choses charmantes, et généralement même trop poussées au joli, mais il leur manque le style, le souffle du grand art.

Sans doute il y a des exceptions, et je suis prêt à reconnaître que les deux statues de M. Ferrari, *Ovide* et *Giordano Bruno*, sont d'un art très sévère, que la *Déposition de croix* de M. Malfati a grand aspect, que la *Foi* de M. Sodini est d'un bon sentiment religieux, que le *Sénateur romain* de M. Laurenti est un beau buste, que les *Gladiateurs* de M. Maccagnani forment un groupe superbe, mais la généralité pèche par cet excès de joli, qui a inspiré à M. Bordiga l'idée de représenter le génie de l'électricité par un petit jeune homme qui est sorti de chez le coiffeur si précipitamment, qu'il ne lui a pas donné le temps de déboucler ses papillottes.

Mais si, dans la sculpture historique ou tout au moins allégorique, ces choses-là choquent, elles plaisent au contraire dans la sculpture de genre, et c'est par là que brillent les Italiens.

Non qu'il n'y ait parmi eux des artistes qui s'en tiennent à la reproduction de la nature, comme par exemple M. Barbella, dont nous avons déjà reproduit quelques groupes de ses charmantes figurines, comme M. Argenti, dont la femme et l'enfant sous le parapluie sont très amusants, comme M. Danielli, qui a eu une première médaille avec son *Soleil couchant*, et M. Raffaele Belliazi, qui en a obtenu une seconde avec l'*Approche de l'orage*, groupe très réussi que nous reproduisons aujourd'hui.

J'en oublie, bien certainement, qui se tiennent au-dessus du joli, mais l'exposition est si mal présentée que j'ai mon excuse, et je passe à la peinture.

Là encore ce n'est pas le grand art qu'il faut chercher, mais on trouve de grands tableaux; il y en a même de trop grands, car celui dans lequel M. Corelli nous montre des paysans disant l'*Ave Maria*, au moment où sonne l'*Angelus*, aurait gagné à avoir des dimensions moindres

Celui de M. Simoni, qui croit avoir représenté Alexandre à Persépolis, n'aurait rien gagné à cela, car il est mal compris; il y a certainement dans cette immense orgie de belles études de nu, mais ce n'est pas de l'histoire. L'abruti en robe rouge qui joue le premier rôle dans cette scène, n'est pas Alexandre-le-Grand, c'est Ajax deuxième de la *Belle Hélène*.

Autres belles études de nu dans les *Enfants de Caïn*, immense toile sans grand intérêt, de M. Sartario, auquel elle a cependant valu une première médaille. J'aime mieux le tableau non catalogué de M. Muzzioli, représentant sur les marches d'un palais de marbre, une bacchante et un esclave ivre, dont l'action m'échappe; aussi, pour ne pas sortir de l'histoire, tout en restant en dehors du catalogue, le sacrifice aux temps préhistoriques exposé par M. Milanolo, bien que la terre soit un peu blanche, mais le taureau noir qu'on va immoler est superbe.

Il y a d'autres grands tableaux d'histoire, notamment le *Mazeppa* de M. Panerai; il est vrai que celui-là, par la nature même du sujet, indique plus un animalier qu'un historien.

Voilà *Paolo* et *Francesca de Rimini*, que M. Previati, qui ne s'est pas mis en frais d'érudition pour les habiller, nous montre cloués par le même poignard.

Voici l'*Alliance latine*, de M. Innocenti, qui semble avoir voulu justifier son nom, en nous montrant trois officiers avec leurs drapeaux, italien, espagnol et français, fraternisant dans le même cadre.

Voici l'*Aurore*, plafond peint dans la manière aimable de nos maîtres du dix-huitième siècle, par M. Cesare Detti, qui a exposé aussi de charmants tableaux de genre, car son mariage sous Henri III n'est que de l'anecdote, mais admirablement mise en scène.

Le genre est d'ailleurs bien représenté dans la section : par M. Marchetti, qui, avec son mariage au XVe siècle, a deux petits tableaux dans la manière de Meissonier; par M. Morbelli, dont les *Derniers jours* ont eu une première médaille; par M. Spiridon, qui expose aussi trois jolis portraits; par M. Gastaldi, dont les peintures à la cire sont assez curieuses, surtout celle intitulée *Les amours célèbres*, où il nous montre, par couples, tous les amants de la légende et de l'histoire.

Il y a aussi de jolies petites toiles de M. Lancerato, de M. Ernesto Serra, de M. Fontano, de Mlle Margherita Pellini, mais il y en a de trop grandes, comme celle que M. Cosola a peinte pour nous faire voir une *Petite mère* habillant son bébé, comme le *Retour de la fête* de M. Cannici, qui gagnerait à être réduit, comme le *Vice* de M. Nani, dont la composition, du reste, n'est pas claire; comme la *Procession à la Madone de l'Impruneta*, de

M. Arturo Faldi, comme la *Malaria*, de Mlle Maria Martinetti, malgré sa médaille d'argent, comme enfin la *Fruitière*, de M. Nono Luigi, qui d'ailleurs est si sacrifiée à ses légumes, que c'est plutôt un tableau de nature morte.

Arrivons au paysage : c'est encore le genre qui justifie le mieux les tableaux encombrants, et il y en a de fort beaux, notamment le *Chioggia*, de M. Barzacco, dont j'aime infiniment moins le *Couvent*, les bords de rivière de M. Bezzi, les trois toiles de M. Felippo Carcano, celles de M. Ancillotti, celles de M. Ciardi, qui a exposé dans un seul cadre huit études d'après nature, la *Maremme pisane*, de M. Luigi Gioli, qui a aussi un retour de pâturage, les *Vues de Jérusalem* et de *Capoue*, par M. Erminio Corodi; les excellents pastels de M. Rossano, un Italien de Paris, qui expose hors concours; *Sur la mer*, qui justifie assez mal son titre, puisque l'auteur, M. Angelo Tomasi, nous fait voir des femmes de pêcheurs regardant au loin; ce qui est le cas de M. Giuliano, dont la *Marine* n'est qu'au second plan.

Je voulais citer aussi les toiles de M. Carlo Pittara, mais cet artiste est plutôt un animalier, car il y a de très bons chevaux à l'abreuvoir, dans son tableau intitulé *Sur la Seine*, et d'élégants cavaliers dans *En villégiature*.

Comme animaliers, la section présente aussi : M. Segantini, qui a peut-être de trop grandes propensions à l'impressionisme, mais qui a eu une première médaille pour ses trois tableaux; M. Fattori, qui nous a fait voir de très grands bœufs, peut-être même trop grands, M. Tiratelli, qui nous montre deux bons taureaux en bataille, et M. Filippini, avec un retour de pâturage.

Quand j'aurai cité la très belle série de dessins historiques de M. Maccari, bien qu'elle ne soit point au catalogue, je n'aurai plus à parler que des portraits, que j'ai gardés pour la bonne bouche.

Ce n'est pas qu'il y en ait beaucoup; au contraire, il y en a même remarquablement peu, mais ils sont généralement de qualités supérieures. Ceux qu'exposent M. Cortazzo, à l'huile et au pastel, M. Camillo Rapetti, MM. E. et M. Gordigiani, M. Tallone, sont excellents. Ceux de M. Cremona sont très curieux, bien qu'ils ne soient qu'esquissés, peut-être même à cause de cela, et celui de M. Liardo, bien que représentant un monsieur d'aspect peu enchanteur, a sa valeur.

Le portrait de femme peint par M. Faustini, dans la manière de Nattier, est délicieux; mais ceux de M. Boldini et surtout ses pastels, sont merveilleux, aussi ont-ils été récompensés de la médaille d'honneur.

Je sais bien que ce n'était pas une raison, et je me suis laissé dire que ce n'est pas tant comme peintre que comme organisateur de la section, que M. Boldini a été distingué par le jury.

Mais, pour une fois que l'équité s'accorde avec les « services rendus », il ne faut pas se plaindre, et constater avec plaisir que l'opinion publique ratifie le jugement officiel.

Lucien Huard.

L'AGRICULTURE

(*Suite.*)



La laiterie a pour exposition principale un plan en relief au 15e, de la ferme modèle d'Arcy-en-Brie. Mais, par malheur, à côté sont des appareils pour le traitement du lait, et — allons-y du mot propre — pour sa fabrication. Ça jette un froid. Autres appareils pour la fabrication du beurre par les procédés les plus perfectionnés, continuation du froid.

A côté est une exposition, que je me permettrai de qualifier de fumisterie. C'est celle de la compagnie générale des voitures à Paris, qui expose les éléments constitutifs de la nourriture des chevaux de fiacre. Il n'y a qu'à regarder les pauvres bêtes pour s'apercevoir qu'elles ne sont nourries ni d'une façon ni d'une autre, ou, pour mieux dire, voilà mon opinion. La compagnie nous montre quels déchets elle arrive, à l'aide d'appareils perfectionnés, à retirer des divers fourrages avant de les donner à ces bêtes : il y a des clous, des cordes, des pierres, du bois, du charbon. Je crois, moi, que la compagnie nourrit ses bêtes uniquement avec les déchets et qu'elle revend le reste à la Compagnie des Omnibus, sa voisine, qui a une cavalerie remarquablement entretenue.

Nous voici en plein comice agricole, avec les expositions collectives des syndicats, des comices et même des départements. C'est une série de betteraves monstres, de cucurbitacées énormes, de poireaux gigantesques, toute la végétation de la terre promise, avant l'arrivée des Juifs qui ont rendu la Palestine à peu près aussi fertile que la place de la Concorde.

*
* *

Allons voir, maintenant, les sections étrangères. Les États-Unis présentent non pas des machines, mais des bijoux agricoles. Les bois sont marquetés, les ferrures sont argentées. Cela doit servir à labourer de la terre composée de diamants et de pierres précieuses. Et non cependant, c'est avec de telles machines que les hardis pionniers du Far-West ont conquis à la culture d'immenses espaces, où poussaient seuls les fourrés épineux et les Indiens de Buffalo-Bill.

Leurs produits agricoles consistent principalement en bois et en conserves alimentaires. Une grande et luxueuse vitrine forme un appareil frigorifique pour la conservation des viandes.

Les brasseurs américains ont élevé une superbe construction de bois de luxe, pour présenter leurs bières qui ne nous paraissent, du reste, pas destinées à jamais paraître sur nos marchés français.

Enfin, entourée d'échantillons de bois précieux, voici une vieille connaissance, la Vénus de Milo en chocolat, sœur de celle qui est dans le palais des expositions diverses.

La Suisse a exposé avant tout de jolies Suissesses, qui, dans le pittoresque costume des Bernoises, débitent du bouillon concentré — méfiez-vous! — et, ce que je préfère, du vin de Constance et des côteaux de Neuchâtel. A côté, les chalets Suchard, connus des touristes du monde entier



LE TOURNEUR, ET AUTRES TYPES ALGÉRIENS.



Chalet des vins d'Australie, au Trocadéro.



Une galerie de l'Exposition d'Australie.



Exposition d'Australie. — Les Fougères.



Exposition d'Australie. — Peinture de la galerie.

et qui ont défiguré le sommet des principales montagnes de toutes les Suisses, aussi bien allemandes que françaises.

*
* *

Les Italiens sont nés épiciers; leur exposition est une épicerie, c'est dans la logique; des pyramides de saucissons, dont certains, — les tambours-majors de la charcuterie, — ont plus d'un mètre de long, avoisinent des panoramas de fromages, qui se profilent sur des horizons de macaroni. Heureusement qu'il y a assez de liquides pour faire digérer toutes ces victuailles. Et quels liquides, saluez : Asti, Chianti, Lacryma-Christi... et *cœteri*, sans compter le vermouth di Tornio de toutes les marques.

Le Danemark, qui est la patrie d'un des rois de la bière, a envoyé de nombreux échantillons de la boisson chère à Cambrinus, et les a installés dans un joli cadre de filets et d'engins de pêches.

*
* *

La Russie ne s'est pas distinguée et cependant s'il est un pays qui puisse avoir quelques prétentions d'être le grenier de l'Europe, c'est bien celui-là. Elle a bien envoyé ses blés, ses farines, ses pâtes alimentaires, ses huiles, ses pétroles et ses vins du Caucase, mais il semble qu'on pouvait s'attendre à mieux. Ils ne sont pas démonstratifs nos amis les Russes, c'est là leur moindre défaut et, sur nos marchés, ils se laissent simplement par apathie, évincer par leurs concurrents sud-américains. Allez, c'est qu'elle est très vraie la devise russe, elle résume tout le caractère national : *Sta na beregon*. Je suis assise et j'attends.

Les Belges par contre, qui sont, eux aussi, nos amis et de plus sont nos vosins, se montrent beaucoup. Raffineurs, distillateurs, chocolatiers, brasseurs, etc., ont envoyé des collections considérables de produits très variés et très bien présentés. Il va sans dire que nous retrouvons là les cigares belges, les chers cigares belges, mais c'est une simple tache dans cette très intéressante exposition.

*
* *

Il nous resterait à voir l'Angleterre et les colonies anglaises, nos lecteurs les connaissent déjà. Cependant nous voulons leur rappeler les quelques détails dont nous publions aujourd'hui les vues. C'est-à-dire les installations des États australiens et même le pavillon des vues d'Australie dans les jardins du Trocadéro.

L'Australie est un pays d'avenir. Elle l'a bien montré par la façon dont elle a enrichi les diverses parties de l'exposition, galeries du Champ de Mars, galerie du quai d'Orsay et jardins du Trocadéro.

HENRY ANRY.

PERSE



Il est inutile de dire que la Perse a pris part officiellement à l'Exposition, puisque le souverain régnant, Nasser-ed-Din, est venu, officiellement aussi, visiter notre grande Exposition. C'est le seul souverain étranger que nous avons eu à recevoir, d'ailleurs. Aussi lui a-t-on fait des fêtes splendides.

Le territoire persan est trois fois plus étendu que la France et compte une dizaine de millions d'habitants. Nous avons donc eu parmi nous le représentant d'un pays assez considérable.

La façade de l'exposition persane représentant une sorte de mosquée, a été construite par M. Dolley, architecte.

Au milieu des produits de l'industrie persane, si intéressants, et des productions du sol, il faut remarquer les collections de M. Lemaire et de M. Richard-Khan.

La collection de M. Lemaire comprend des tapis et broderies du XIVe siècle, des coffrets en bois sculpté, des sébiles de derviches, en noix de coco, des instruments de musique du XVIIIe siècle, tels que tambour de basque, violon, cythare, guitare.

Dans la poterie, un plat qui remonte au Ve siècle trouvé dans les ruines de Rhagès.

Les faïences sont très remarquables, surtout les faïences à reflets métalliques, dont le secret a été perdu par les Persans depuis plusieurs siècles déjà. Les vases à reflets d'or peuvent remonter avant notre ère. Les vases métalliques lapis sont un peu moins anciens, ils remontent cependant au commencement de notre ère.

Autrefois, c'était la ville de Rhagès qui fabriquait ces poteries, plus tard, ce fut Ispahan, c'est encore dans cette ville qu'on trouve les plus beaux ouvrages des ouvriers en faïences, ou travaillant les cuivres, les armes damasquinées en or ou argent.

Nous trouvons encore dans cette collection une belle assiette en émail, une flèche en bronze du dôme d'Iman Zadi, un chaudron avec couvercle en bronze du XIIe siècle, incrustations et inscriptions.

Parmi les armes, il y a un bouclier en peau de rhinocéros datant du XVIe siècle, une poire à poudre, dont la corne est recouverte d'une peau de lézard, un sabre recourbé avec inscriptions en or.

La collection du général Richard-Khan comprend les résultats des fouilles faites par lui dans différents endroits du territoire persan, particulièrement à Rhagès, ainsi qu'une quantité de pièces de faïence, des porcelaines blanches, des plats, assiettes, des narghilés en faïence, remarquables par leur ressemblance avec les produits chinois et japonais. D'ailleurs, au XVIe siècle, il y avait beaucoup de Chinois en Perse. Nous voyons aussi des tasses pour tirer la bonne aventure, et voici comment. Il y a des sentences tout au tour de la tasse, on la rempli

d'eau et on projette à sa surface des lamelles de cuivre qui finissent par s'arrêter sur les parois de la tasse et on lit la sentence correspondante au point où la lamelle s'est arrêtée.

La plus grande partie de ces objets si rares a été acquise par le musée de South Kensington à Londres.

M. Barseghian expose des armes en bronze, étoffes et faïences modernes.

On remarque encore des mannequins représentant des types nationaux avec leurs costumes particuliers, tels que l'écrivain, le coureur qui précède le Shah dans ses sorties, un portier, un militaire, un sergent de ville et le bourreau.

Les tapis qui couvrent les murs sont très anciens.

Dans des vitrines nous trouvons encore des tapis, des châles, des bronzes, des armes, des produits de droguerie et de pharmacie en grande quantité, sirops, confitures, fruits, flacons de vin et liqueurs, et toute une vitrine renfermant des échantillons divers d'opium.

Les tapis de Perse sont excessivement recherchés. Les tapis de la province de Kirman sont les plus renommés. Les laines sont très fines et très solides. On les travaille avec des métiers très primitifs. La confection d'un tapis de grandeur ordinaire demande quatre mois.

Les Persans travaillent admirablement les métaux et sculptent le bois avec beaucoup d'art.

Les richesses minérales de ce pays sont très grandes : granit, porphyre, marbre, agates, onyx, turquoises, minerais de fer, cuivre, plomb argentifère.

Il faut savoir beaucoup de gré à la nation persane d'avoir pris part à l'exposition, en raison des difficultés énormes de transport dans ce pays. Les objets exposés ont dû être transportés à dos de mulets jusqu'à la mer Caspienne et au golfe Persique, et ont mis six mois à arriver à Paris.

S. Favière.

MANUFACTURE DE BEAUVAIS



Pour faire pendant à l'exposition de la Manufacture de Sèvres, on a installé celle de la Manufacture nationale de Beauvais de l'autre côté du dôme central, sur la droite, en entrant par la porte d'honneur.

Elle occupe, au rez-de-chaussée, un grand salon qu'on a cru devoir convertir en une salle de concert, en autorisant la maison Pleyel à y installer un de ses pianos à queue, et à envoyer à certaines heures de certains jours, des artistes pour en tourmenter le clavier.

Mais, en dehors de ces heures, connues des amateurs de musique, on ne s'est guère occupé du piano que pour le maudire les jours où il empêchait la foule de circuler, car l'Exposition est assez belle pour accaparer l'attention.

Mon Dieu, c'est presque une répétition de l'Exposition des Gobelins, et il n'en pouvait guère être autrement, puisque la manufacture de Beauvais n'est qu'une succursale de celle de Paris.

Cependant il y a des choses très différentes, les tapisseries à meubles notamment, et l'on a eu la bonne idée de les présenter montées, en chaises, fauteuils, canapés, écrans.

Il y a un ameublement en bois doré, dont la tapisserie se compose de guirlandes de fleurs sur un fond vert-d'eau ou vert céladon; un superbe canapé sur le fond blanc duquel se détachent des bouquets rouges, et un canapé plus grand encore, où l'on voit des figures sur un fond rouge passé, semé de petites fleurettes d'un ton plus clair.

Tout cela est magnifique. Eh bien! ce n'est pas cela qu'on regarde le plus. La mise en œuvre effraye, on se dit tout de suite : cela n'est pas fait pour moi, et l'on se désintéresse.

Sans doute, les pièces tendues ne sont guère plus à la portée de la bourse du commun des mortels, mais elles sont tendues le long des murs, elles font tableau, on les considère comme des œuvres d'art et on les admire comme telles.

On le peut, car ce sont de véritables œuvres d'art, non-seulement par les sujets qu'elles reproduisent, mais encore par leur exécution.

Sur le côté le plus voisin de la rotonde, là où est l'immense canapé, il y a deux magnifiques panneaux de verdure représentant l'*Hiver* et l'*Été*; deux panneaux décoratifs plus petits, ornés au milieu de figures de femmes se terminant en Termes, sur fond grenat; deux belles verdures avec encadrement rouge, plus un petit tableau de fleurs et un panneau chargé d'armoiries.

En face, d'un côté de la porte, il y a, sous un grand panneau en largeur chargé d'une guirlande de fleurs sur fond vert-de-mer, trois grands panneaux dont un représente dans un petit médaillon central, la *Diane au bain* de Boucher avec un encadrement de fleurs et d'animaux, dans le genre de Bérain.

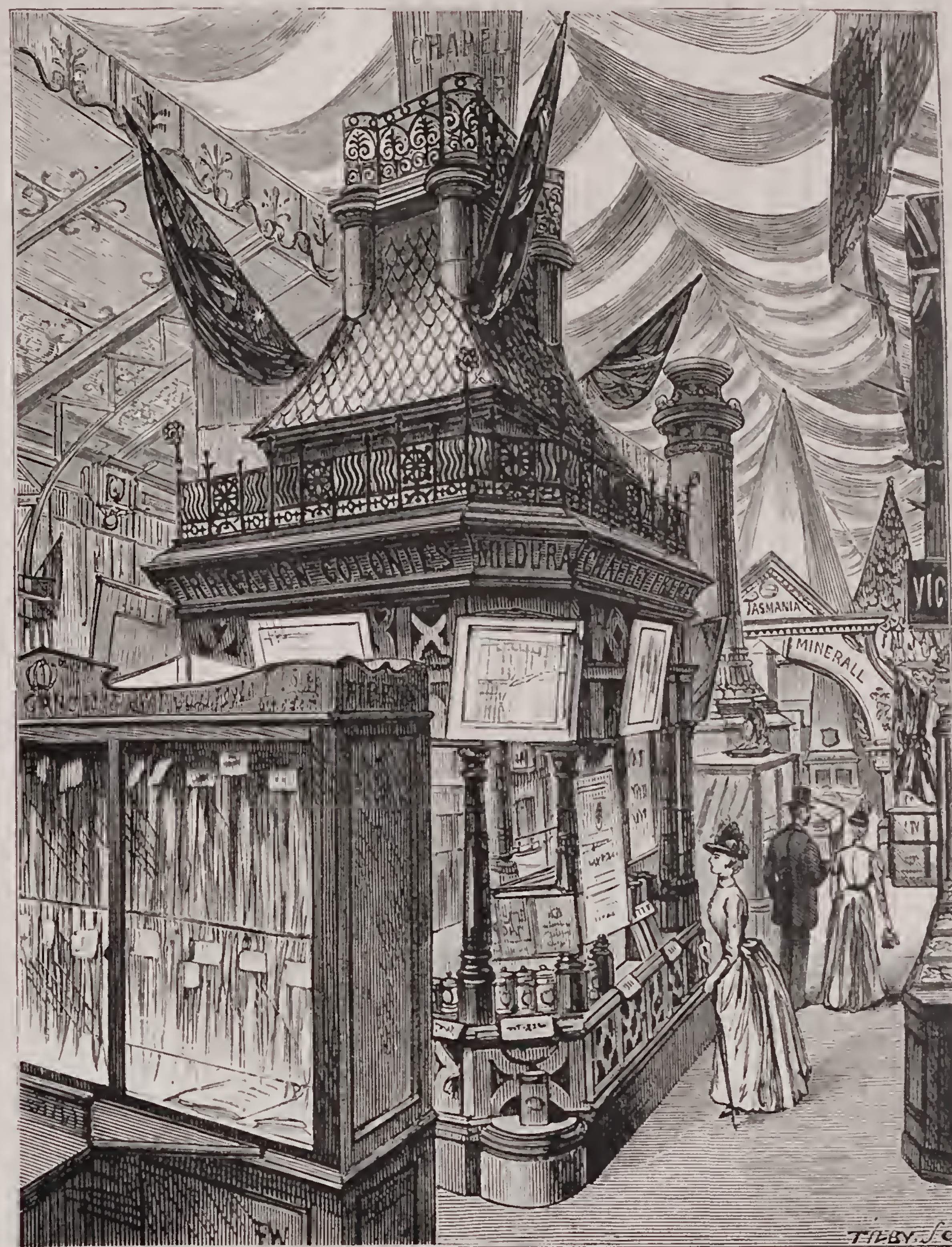
De l'autre côté de la porte, sous un panneau à guirlande pareil au premier, il y a deux grands tableaux exécutés à merveille d'après deux tableaux de Philippe Rousseau. Une chèvre qui broute debout près d'un dieu Pan, et les *Hérons* qui firent tant de bruit lors de leur apparition; entre ces deux tableaux, il y a un tableau de nature morte avec des fruits superbes.

Sur une autre face du salon, de chaque côté de la fenêtre, il y a un grand panneau de toute beauté : le *Nord* et l'*Ouest*, représentés par les fruits et victuailles du pays.

L'*Est*, pendant de ces deux merveilles, se trouve en face et est tout aussi beau, mais je n'ai point vu le *Midi*, probablement parce que la tapisserie n'était point terminée, en revanche il y a deux sujets mythologiques encadrés d'une façon délicieuse : l'un de ces deux sujets a pour personnages principaux Mars et Vénus; l'autre, Neptune et Amphitrite.



Pavillon de dégustation du vin d'Australie, au quai d'Orsay.



Australie. — Galerie de l'agriculture.



Mars et Vénus, tapisserie de Beauvais.

Neptune et Amphitrite, tapisserie de Beauvais.

Puis deux autres verdures avec des fleurs magnifiques, pendant des deux premiers et un tableau représentant deux perroquets.

Nous avons reproduit photographiquement quelques-unes de ces pièces, mais nos gravures, pourtant très réussies, ne peuvent donner aucune idée des couleurs, aussi riches qu'harmonieuses.

Et c'est là surtout ce qui est admirable.

Justin Cardier.

L'EXPOSITION RÉTROSPECTIVE DU TRAVAIL



C'est tout un monde que cette exposition, dont nous avons déjà vu avec les groupes de l'histoire du travail, quelques points principaux. Et c'est tout un monde fort intéressant qui, à lui seul, exigerait un volume de descriptions. Mais il faut se borner, à défaut de savoir écrire, et nous devrons nous contenter de passer très rapidement en revue, les nombreuses expositions qui ont trouvé place au centre du Palais des Arts libéraux, dans cette bizarre construction de bois, qui forme comme un second bâtiment, tout à jour celui-là, au milieu du Palais.

Toutes les branches de l'activité humaine y sont représentées peu ou prou ; il y a de curieux ateliers de jadis et des modèles d'usine d'aujourd'hui ; il y a des séries d'appareils mécaniques qui montrent les perfectionnements successifs de diverses industries ; il y a même de joyeuses plaisanteries. Nous allons en courant essayer de vous faire voir un peu de tout cela.

Les ateliers d'autrefois sont certainement une des parties les plus curieuses de cette exposition. Il est, en effet, intéressant de voir à l'aide de quels outils, souvent élémentaires, les ouvriers de jadis arrivaient à produire ces chefs-d'œuvre de patience et d'ingéniosité que nous admirons aujourd'hui. La forme d'un outil, d'un même outil, a subi avec le temps des transformations profondes. Prenons, par exemple, le marteau, le plus élémentaire de tous.

Le premier marteau, tel que nous le voyons chez les Aztèques fabricants de papier, fut probablement une simple pierre retenue entre les deux brins d'une branche flexible, resserrés à l'aide de lianes. Quelles expériences ont amené cet outil primitif à devenir le lourd frappeur du forgeron, le marteau d'acier du tapissier, le marteau à manche court du graveur, le maillet du sculpteur, le marteau à manche démesurément long de l'emballeur? Les modifications par le temps ont dû être aussi curieuses que celles amenées par l'adaptation de l'outil lui-même à tel ou tel genre de travail. Et tout l'outillage de l'industrie humaine a subi les mêmes transformations, qui ont amené le tour informe des Arabes au tour parallèle du Creusot, qui *dresse* en quelques heures la surface d'un canon d'acier.

Voici par exemple l'atelier d'un forgeron-serrurier de l'époque gothique ; on sait les merveilles que produisirent ces patients ouvriers, les grilles d'autel, les rampes, les serrures, les clefs ouvragées ; tout l'outillage se compose de quelques marteaux, de pinces et de burins.

L'atelier de l'orfèvre au xviiie siècle est encore plus primitif, et cependant on sait quelles délicates productions sortirent des mains des artistes du rococo.

L'ébéniste de la même époque, peut-être la plus parfaite dans l'histoire du meuble français, disposait non de nos moyens perfectionnés de couper, de refendre et de percer son bois, mais des scies tellement grossières qu'on n'en voudrait pas pour la charpente, en ce temps-ci, et de quelques autres outils aussi élémentaires.

Chaque pièce d'une horloge, telle que l'on en voit dans l'atelier de l'horloger du xviie siècle, était fabriquée à la main, chaque dent d'un rouage faite à la lime. Et les horloges de ce temps-là marchaient cependant fort régulièrement.

La perfection de l'outillage n'est pas toujours la cause d'une perfection parallèle dans l'objet fabriqué.

Voyez dans un autre ordre d'idées, les instruments de chimie de Lavoisier, comparés au laboratoire moderne qui comprend les derniers appareils d'analyse et de recherche chimique. Avec un laboratoire à peine mieux organisé que celui de l'alchimiste Maier, Lavoisier a cependant accompli en quelques années un gigantesque travail de créations et de découvertes. Il a mis au monde et organisé de toutes pièces la chimie moderne, la dotant non seulement d'une méthode d'investigation qui n'a cessé d'être en usage, mais d'une notation mathématique et claire et d'une langue qui, pour nous sembler obscure à nous non initiés, n'en est pas moins, pour ceux qu'elle intéresse, d'une remarquable lucidité.

C'est le Conservatoire des Arts et Métiers qui, puisant à pleines mains dans ses incomparables collections, a fourni la plupart des documents. Ce sont ces réductions exécutées avec la précision d'une pièce d'horlogerie, d'appareils existants ou jadis en usage. Certaines de ces petites machines ont plus qu'un intérêt de curiosité ; elles appartiennent à l'histoire. Tel par exemple, sont, dans la série des industries textiles, le métier à filer de Philippe de Girard et le métier à tisser de Jacquard.

Combien, parmi toute cette population ouvrière, qui occupe en entier certains de nos départements, connaissent même le nom du laborieux inventeur de la machine à peigner la laine qui fut, avec Lebon et Niepce de Saint-Victor, l'un des grands révolutionnaires scientifiques de l'époque qui précéda celle-ci.

Le métier Jacquard est surtout intéressant à voir, au milieu des modèles qui le précédèrent. Voici, par exemple,

le simple métier égypto-grec, moins simple pourtant que les métiers sénégalais encore en usage. C'est sans doute sur un métier égypto-grec que Pénélope tissait la toile qu'elle défaisait chaque nuit. Cependant, d'aucuns prétendent que cette toile était de la dentelle, ce en quoi je ne saurais contester.

Sous Louis XI, Jean le Calabrais introduit à Lyon le métier *à marches*, qui permet de brocher des étoffes d'un dessin déjà compliqué. En 1687, c'est le métier à petite tire, qui donne des tissus plus parfaits et permet des combinaisons plus variées. L'année suivante, un officier de marine de Gênes inventa un autre métier à grande tire, c'est-à-dire que les fils étaient soulevés selon les besoins du dessin par un ouvrier — ou plusieurs, selon la complication — placés à côté du métier et qui obéissaient aux ordres du tisserand proprement dit. En 1728, Falcon supprime tous ces aides, en inventant le carton percé de trous, dans lesquels viennent s'engager des crochets qui soulèvent les fils. En 1746, Vaucanson, le célèbre auteur du canard automatique et du joueur de flûte, substitue aux cartons, un cylindre percé de trous qui remplit le même office. Enfin Jacquard revient aux cartons et son métier, tel que nous le montre le modèle de 1804, est aujourd'hui universellement adopté, instrument si parfait, qu'il a pu se plier à toutes les exigences du progrès mécanique et donner partout d'excellents résultats.

Non moins attachante, est la série des instruments pour l'élévation de l'eau, depuis la *noria*, encore en usage dans nos départements du Midi et dans tout l'Orient, jusqu'aux béliers et aux appareils élévatoires à grands débits qui nous permettent aujourd'hui de déplacer une rivière avec un appareil presque insignifiant. Il y en a de bien simples parmi ces appareils. Celui-ci par exemple, une corde sans fin plonge dans un puits, elle est arrêtée en bas par un tambour sur lequel elle passe; en haut par un tambour semblable, auquel on imprime un vif mouvement de rotation; une quantité d'eau est entraînée par la corde et monte jusqu'à ce qu'on la recueille dans une auge convenablement disposée. Elle n'est pas d'aujourd'hui cette machine, dite de Vera. Eh bien, dans la galerie des machines, il y a un exposant qui l'a *inventée* et qui vient, je crois, d'avoir pour cela une médaille d'argent. Ce roi Salomon avait du flair, qui ne trouvait rien de nouveau sous le soleil.

Croyez-vous que les machines agricoles soient de notre siècle. En voici une qui fonctionnait sous Louis XIII et qui devait faire très proprement la besogne : c'est une batteuse. Mais, tandis que nos batteuses sont basées sur l'imitation du travail du fléau, celle-ci supplée au piétinement par les bœufs, un procédé de battage encore employé, entre autres pays, en Corse, où il permet de perdre un bon tiers de la récolte.

*
* *

Nous ne disons rien de l'Art de la construction et des modèles de travaux publics; c'est à peu de choses près ici la répétition du pavillon spécial du Trocadéro et, comme dans ce pavillon, il y a une profusion de ponts, de jetées et de phares.

Plus attachante est l'histoire des machines à vapeur. Je vous assure que celle que construisit Watt, il y a déjà un bon bout de temps, n'est pas si fruste que cela : elle est remarquable non seulement par la simplicité de son fonctionnement, mais encore par la véritable harmonie de ses lignes. Comme tous les véritables hommes de génie, ce Watt était un artiste.

Il y a aussi une histoire bien complète des moyens de transport. Pour la voir en entier, il faut même se reporter en dehors du palais; sous la vérandah on a logé des pièces trop volumineuses, pour prendre place à l'intérieur, comme les vénérables locomotives des premiers jours, et ces wagons de luxe du début, dont on ne voudrait pas aujourd'hui comme fourgon à bagage. Plus confortables sont les berlines et les traîneaux de jadis, il y en a de charmants et d'historiques. Peut-être la célèbre *berline de l'émigré*. Peut-être aussi dans la série des diligences, la célèbre malle-poste du *courrier de Lyon*. D'autres moyens de transport plus exotiques sont représentés par un palankin des *Taikouns* du Japon et par un petit édicule juché sur le dos d'un éléphant.

*
* *

J'aime peu l'exposition des théâtres, la série des maquettes de décor seule est intéressante, mais rien n'est plus fastidieux que l'agglomération des accessoires et des fournitures, qu'ont imaginée les fournisseurs attitrés des théâtres subventionnés. Au milieu de ce bric-à-brac s'élève la statue — vous avez bien lu, la statue de Mounet-Sully dans Hamlet, dardant des yeux de merlan frit vers l'exposition de l'étage supérieur. Qu'on décore Mounet s'il ne l'est, qu'on le redécore s'il l'est déjà. Et n'en parlons plus.

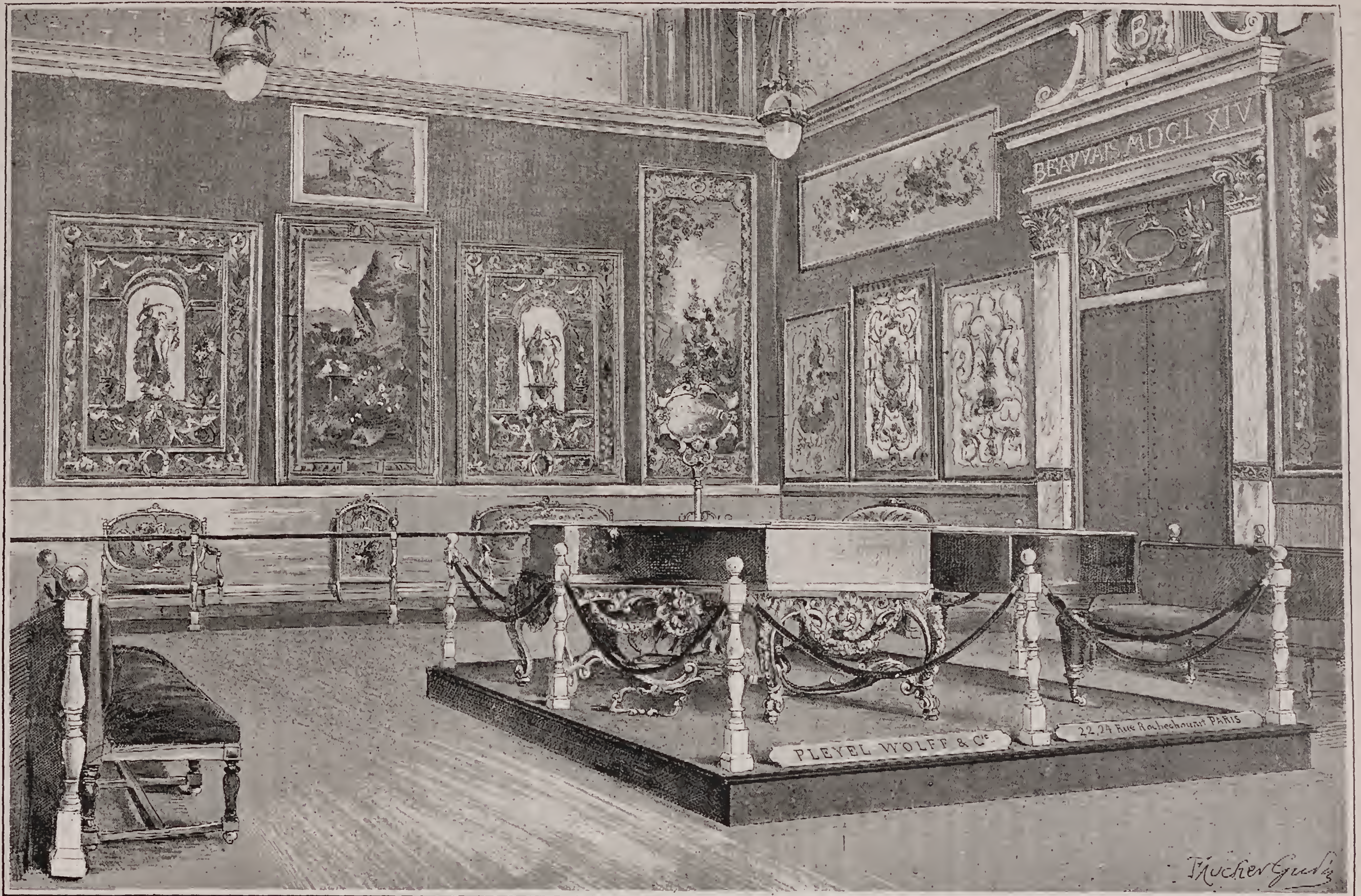
Au-dessus du salon central se balance un ballon grandeur nature, dont la nacelle est ornée d'un aéronaute également grandeur nature Ce n'est ni très décoratif, ni très récréatif, mais cela complète assez bien la collection de documents sur l'aérostation, qui occupe le balcon de ce salon central.

Tous les arts libéraux — et les autres aussi étant représentés dans cette partie du palais, il nous faut nous restreindre et nous borner à signaler dans l'Architecture, le Parthénon de M. Jolly. Dans la musique, le clavecin de Marie-Antoinette et, dans la peinture rétrospective, un énorme *humbug* de M. Georges Petit.

D'abord le Parthénon. M. Jolly a exécuté pour un musée américain, une reproduction au vingtième du Parthénon, d'après *tous* les documents, les frises sont reconstituées, l'intérieur également avec sa statue de la Minerve Victorieuse. Il n'est pas jusqu'aux légères déviations des colonnes qui ne soient de la plus minutieuse exactitude; c'est fort beau et fort méritant.

Le *humbug* est moins méritant : voici en quoi il consiste. Dans un coin, — heureusement, — on trouve un tableau, évidemment du travail italien de la plus mauvaise époque, représentant Cléopâtre — une Cléopatre au type vénitien et largement empoitraillée, se donnant la mort à l'aide de son serpent légendaire. Le tableau n'est ni bien ni mal, il est insignifiant, mais la légende est un poème.

Elle nous dit, en propres termes, que ce tableau retrouvé en 1818 dans une cella du temple de Sérapis, doit être



SALON D'EXPOSITION DES TAPISSERIES DE BEAUVAIS.



INTERIEUR DU PALAIS DES ARTS LIBERAUX. — L'EXPOSITION RETROSPECTIVE

celui qui fut porté, — d'après les écrivains latins, — au triomphe d'Auguste, à son retour d'Egypte. *Par conséquent* c'est l'œuvre du peintre Thinismakos de *Byzance*, qui a dû l'exécuter environ 28 ans avant notre ère. Le tableau est peint à l'encaustique grec (ciré au feu) sur ardoise.

Eh bien, je la trouve raide et je ne suis pas le seul.

J'admets que la vie serait une triste chose, si on ne l'émaillait de quelques plaisanteries. Mais celle-là dépasse le calibre permis.

Il est moins gai, ce mignon clavecin d'acajou, avec ornements de cuivre qu'Erard fabriqua en 1787 pour la reine Marie-Antoinette.

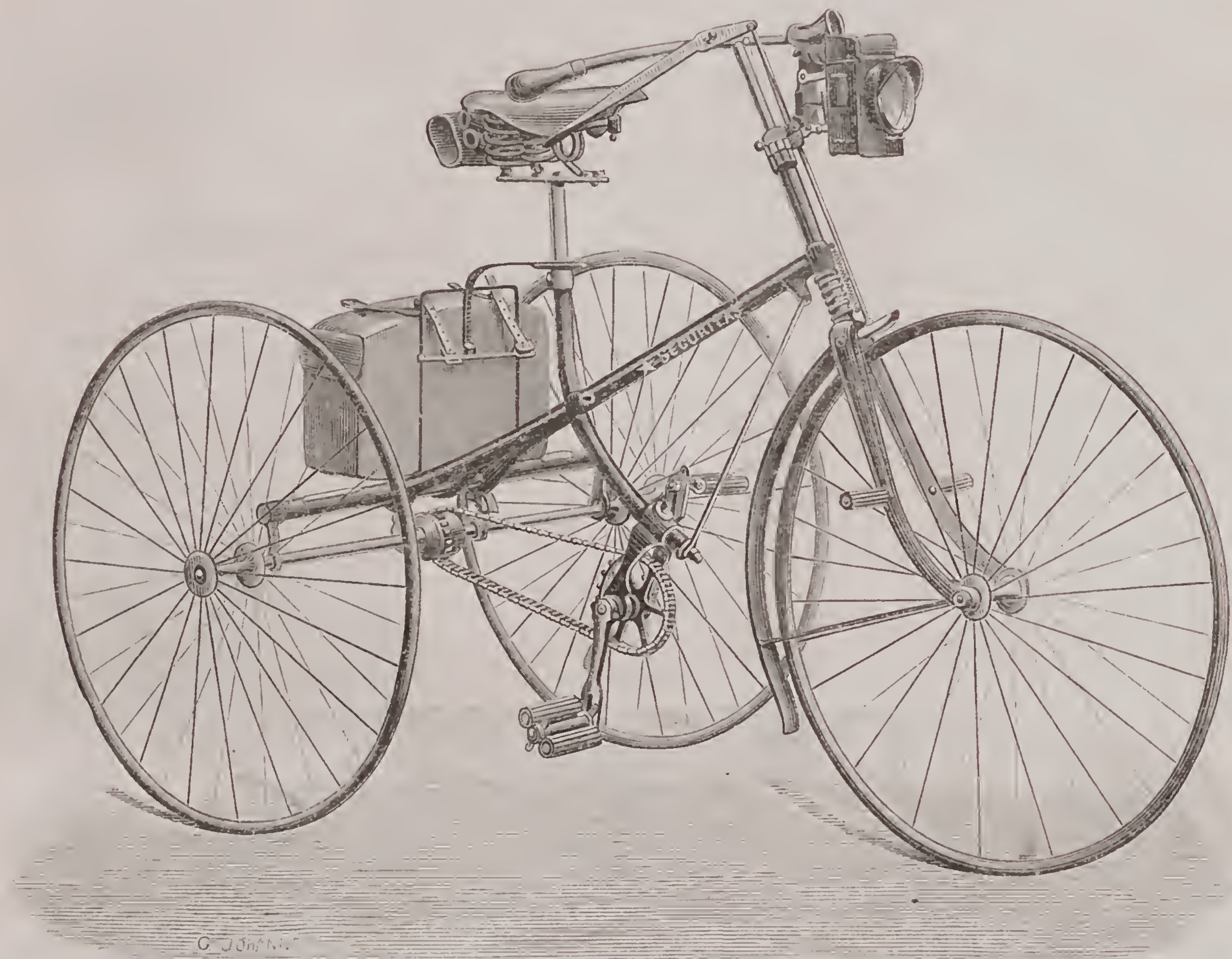
1787... déjà le glas de la monarchie sonnait, et certes, il ne dut guère accompagner de joyeuses chansons, le clavecin de la reine tant jolie.

Peut-être a-t-il soupiré la mélancolique gavotte d'*Armide*, ou l'air à trois notes de Rousseau, si triste lui aussi.

« Ah ! que le jour me dure. . !

Elle n'est pas toujours gaie, l'Exposition...

PAUL LE JEINISEL.



TRICYCLE MILITAIRE « SECURITAS »

à roues de $0^m,75$ de diamètre, exposé par M. A. Maquaire, constructeur à Paris.

LES VÉLOCIPÈDES A L'EXPOSITION.

GROUPE VI. — CLASSE 60.



Dans cette branche d'industrie, les progrès sont certainement remarquables, ils sont dus surtout au développement qu'a pris dans ces derniers temps, et que tend à prendre de plus en plus le sport vélocipédique. On est parvenu à donner aux vélocipèdes, avec la force de résistance indispensable, une très grande rigidité et toute la légèreté possible. Les principales parties de la machine, le corps, les fourches, les jantes et le guidon sont en acier et affectent la forme creuse.

Quelques bicycles sont exposés, mais, à leur rareté, on s'aperçoit que ce genre de vélocipède qui, cependant, possède encore de fervents adeptes, est aujourd'hui en défaveur.

La préférence se porte de plus en plus vers la bicyclette et vers le tricycle à roues basses. De l'avis général des professionnels, c'est la roue de 0^m75 de diamètre qui réalise le *summum* d'avantages pratiques, pour tous les genres de vélocipèdes.

Les constructeurs anglais exposent des machines élégantes, brillantes même, mais il est à remarquer que les modèles actuels de constructeurs français, qui tous exposent au Champ de Mars pour la première fois, ne leur cèdent en rien comme élégance et comme fini ; leurs machines ont de plus d'être décorées avec beaucoup de goût.

En fait de nouveautés, citons un vélocipède destiné à rouler sur les rails de chemin de fer. Nous ne voyons pas le côté pratique de cette invention.

Deux exposants, un Anglais et un Français, exibent une sorte de double bicyclette, ayant l'aspect d'un quadricycle; ce système de machine est peu en faveur chez les velocemen.

Nous constatons avec plaisir que c'est à un constructeur français qu'est due la seule innovation réelle exposée dans ce groupe. Nous voulons parler de l'*Omnibus vélocipédique*, tricycle de famille, établi par M. A. Maquaire. Sous des dimensions et sous un poids relativement très réduits, cette remarquable machine représentée par notre gravure, est convertible à une, deux, trois et quatre places, c'est-à-dire qu'elle peut être montée et manœuvrée avec la plus grande facilité, par un seul vélocipédiste, aussi bien que par deux, trois ou quatre. Ce résultat est obtenu par un ingénieux dispositif permettant de démonter ou de remonter instantanément les sièges et les barres d'appui, suivant le nombre des personnes qui doivent monter la machine.

C'est bien ainsi une véritable voiture vélocipédique, réalisant l'idéal du genre; et si, au premier abord, ce tricycle à quatre places paraît étrange, on comprend vite, en songeant au goût progressant pour le sport vélocipédique, que ce véhicule a un avenir assuré.



BICYCLETTE « SECURITAS »

à roues de 0m,75 de diamètre, exposée par M. Maquaire, constructeur à Paris.

Déjà, nous apprenons que cette machine a été expérimentée sur ordre ministériel, le 26 septembre, à l'Exposition coloniale (Esplanade des Invalides), devant une commission composée d'un délégué pour chacune de nos colonies. Les spectateurs ont été émerveillés de sa docilité à la manœuvre et surtout de sa stabilité, même dans les virages les plus courts.

Cette invention réellement pratique, brevetée en France et à l'étranger, est donc appelée à un grand succès.

Nous la recommandons tout particulièrement aux amateurs, de même que la bicyclette militaire *Securitas* et le tricycle militaire *Securitas*, dont nous donnons ci-dessus les dessins, belles machines de route, très résistantes, exposées par le même constructeur.

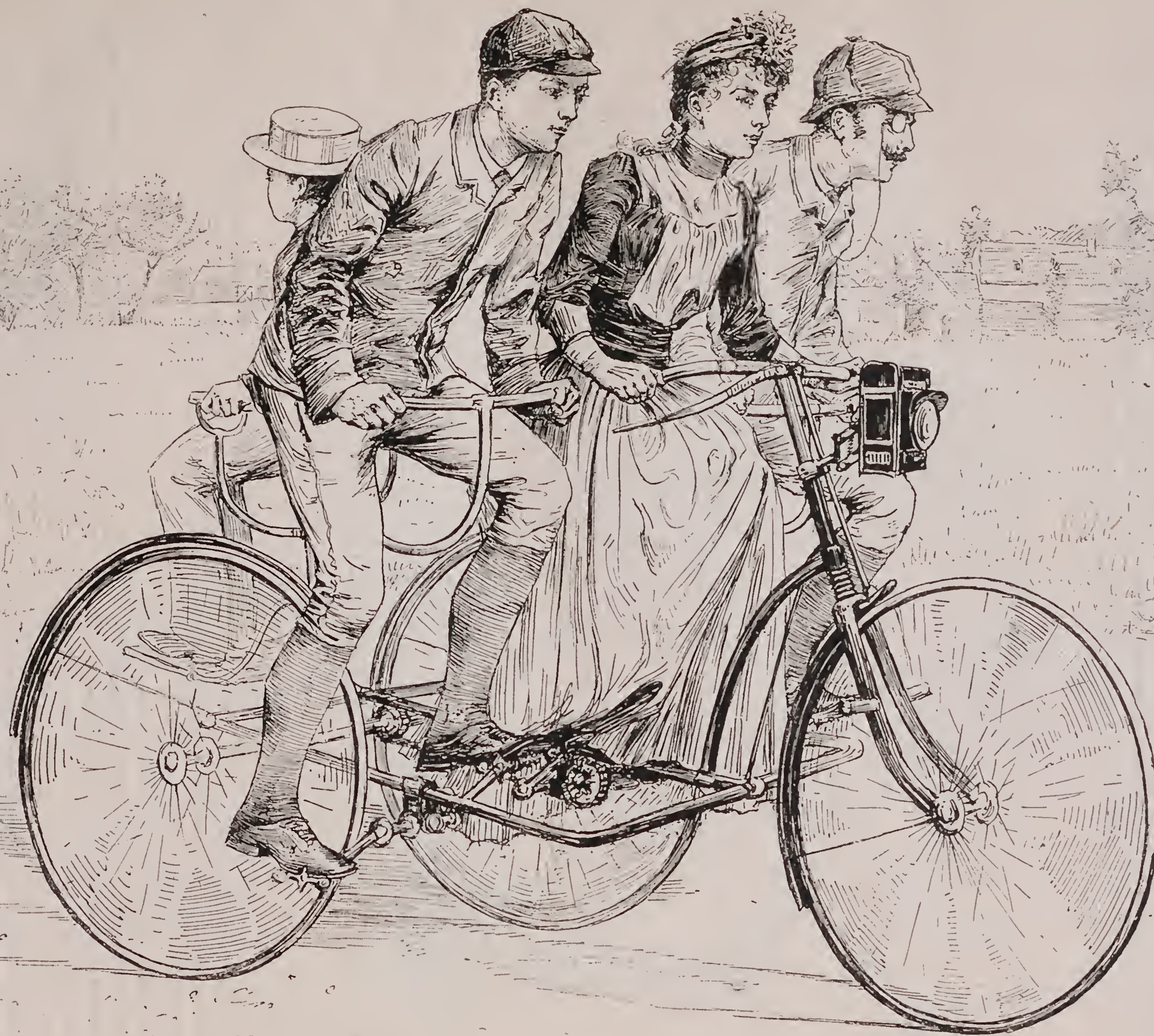
En réalité, la seule innovation vélocipédique figurant à l'Exposition universelle de 1889, est l'*Omnibus vélocipédique*, exposé par la maison Amédée Maquaire, constructeur, 5, boulevard de Strasbourg, à Paris.

Ripp.

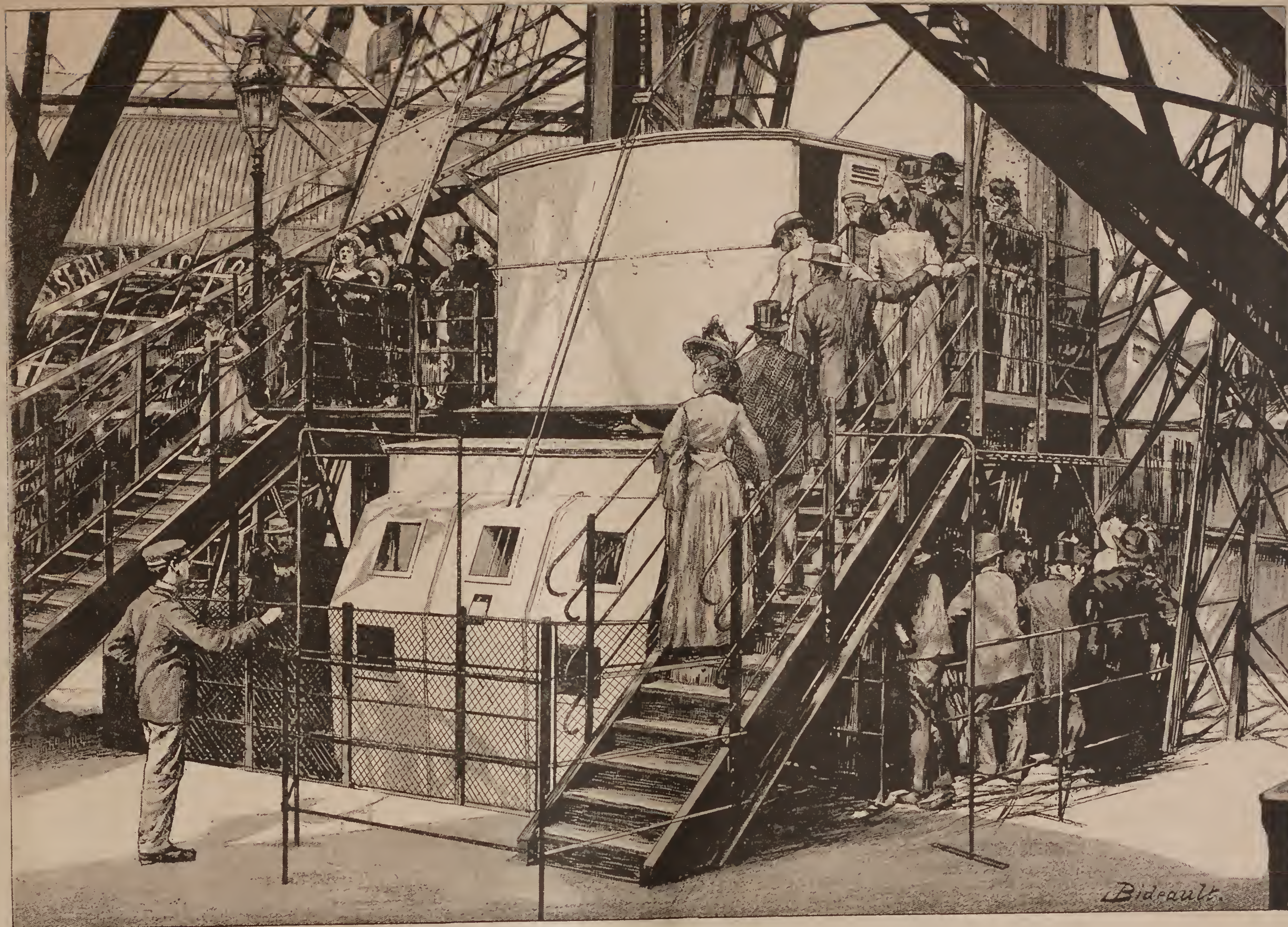
L'Éditeur-Gérant : L. BOULANGER.

Papier des Papeteries Firmin-Didot et Cie, 2, rue de Beaune, Paris

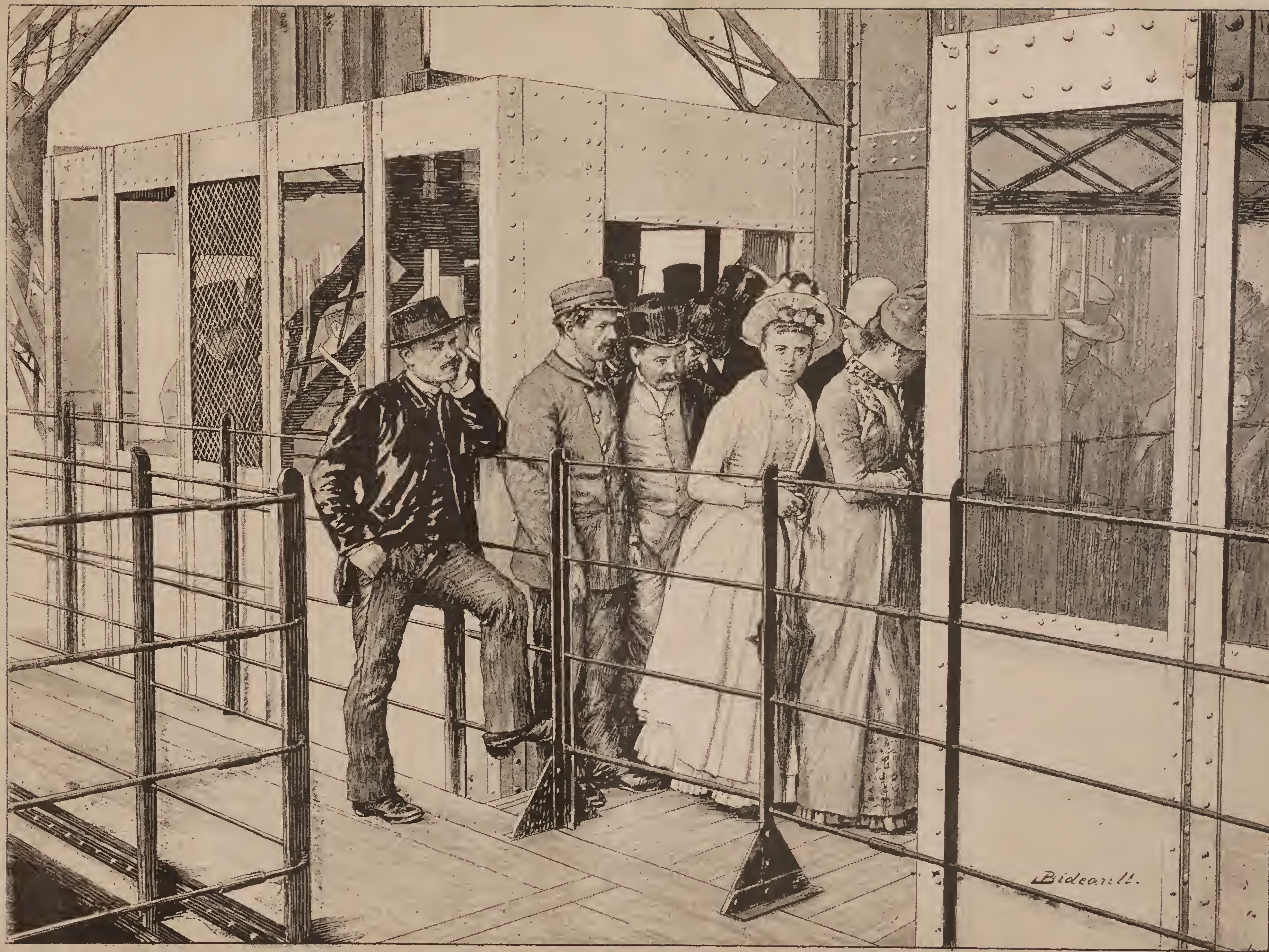
Imprimerie Charaire et fils, à Sceaux.



L'OMNIBUS VÉLOCIPÉDIQUE « SECURITAS »
Machine de route convertible à 1, 2, 3 et 4 places, roues de 0m,75, exposé par M. A. Maquaire, constructeur à Paris.



ASCENSION DE LA TOUR EIFFEL. — A L'ASCENSEUR DE LA PREMIÈRE PLATE-FORME.



ASCENSION DE LA TOUR EIFFEL. — CHANGEMENT D'ASCENSEURS AU PALIER INTERMEDIAIRE.

Supplément du nº 48 du Livre d'Or de l'Exposition. — 8 décembre 1889.



LA STATUE DE LA RÉPUBLIQUE DEVANT LE DOME CENTRAL.

LES MINES ET LA MÉTALLURGIE



Il était à peine nécessaire de faire une classe à part de ce qui constitue, sous le titre de produits de l'exploitation des mines et de la métallurgie, la classe 41. En effet, la métallurgie est partout à l'Exposition. Toute l'Exposition n'est elle-même qu'un grand pandémonium du métal. Depuis la tour de 300 mètres jusqu'aux légères constructions démontables du quai d'Orsay, le métal est partout. Il a fourni toutes ces charpentes, ces fermes vertigineuses, ces arcs d'une portée jusqu'ici inconnue, il a même fourni les murailles; tels sont par exemple les panneaux ondulés du théâtre des Folies Parisiennes, ou les panneaux estampés qui forment le superbe revêtement du Palais du Mexique.

L'Exposition aura été la grande fête du métal, fête très caractéristique de cette époque, la nôtre, dont le génie — ceci sans aucune raillerie — se synthétise dans la Galerie des Machines, comme le génie du moyen âge se synthétise dans Notre-Dame, la Gothique.

* * *

Cela n'a pas empêché le métal de prendre une place considérable dans le Palais des Expositions diverses. Son exposition est, avec celle du Meuble, celle qui occupe la plus grande surface et c'est la seule qui possède deux entrées monumentales, en face l'une de l'autre, dans la Galerie de Trente mètres. Il est vrai que nulle industrie n'a un *répertoire* aussi étendu, si j'ose m'exprimer ainsi.

C'est de ce *répertoire* que nous allons donner un rapide aperçu.

* * *

Avant d'être métal, tout métal est minerai; cette vérité de La Palisse n'est énoncée ici que pour nous mettre en relations avec les divers produits d'extraction des mines, qui forment la base de l'exposition métallurgique. On ne se fait pas une idée de la quantité de mines qui existent sur le sol français. En un siècle seulement il a été accordé, je crois, 1,200 concessions de mines, fournissant soit des houilles, soit des minerais de fer, sans compter les carrières exploitées à ciel ouvert sans concession, sans compter, non plus, les mines peu productives il est vrai, de cuivre, de zinc, de plomb, etc. Nous n'extrayons du sol national aucun des métaux précieux, du moins d'une manière réellement industrielle. Car on *orpaille*, c'est-à-dire que l'on retire de l'or en paillettes de quelques-uns de nos cours d'eau, et le traitement de nos rares minerais de plomb peut fournir des quantités infinitésimales d'argent. Mais il est peu important pour un pays de produire de l'or. Cela n'explique ni n'indique, ni le développement de sa richesse absolue, ni même le développement de sa richesse métallique.

Les pays du Sud-Amérique qui produisent de l'or, sont en proie à d'éternelles crises monétaires, et il faut par exemple, à Buenos-Ayres, payer quarante-deux ou quarante-trois francs en papier, un chapeau gibus, que l'on est trop heureux de vous laisser emporter en échange d'une belle pièce d'or de vingt francs.

Un kilogramme d'acier transformé en spiraux de montres, représente un métal bien autrement précieux qu'un kilogramme d'argent, et cependant l'acier n'est qu'un « vil métal ».

Le soufre et le sel sont également deux produits de l'industrie minière, qui valent bien les minerais précieux. Que deviendra la terre si le sel perd sa force ? disait à peu près Jésus-Christ à ses disciples... Et aujourd'hui, à dix-neuf siècles de distance, la question ne paraît pas pouvoir être plus facilement résolue : le sel est une nécessité chez l'homme civilisé; — il y a des sauvages qui s'en passent parfaitement : mais du diable si je sais pourquoi il nous est nécessaire. Dans le pain bien fait on ne doit sentir aucun goût de sel. Eh bien ! mangez du pain qui ne soit pas salé du tout, et vous verrez si cela ne vous semble pas une des plus atroces choses qu'il soit possible d'avaler.

Quant au soufre, c'est le sel de l'industrie moderne. Les deux facteurs caractéristiques de l'activité industrielle d'un pays, sont sa consommation de soude et surtout sa consommation d'acide sulfurique. Je n'entends pas par consommation celle qu'en font les jeunes personnes abandonnées qui vitriolent leur séducteur, cette coutume, quoique consacrée par la jurisprudence de plusieurs cours d'assises, ne pouvant réellement passer pour un usage industriel.

* * *

Nous n'avons pas davantage de pierres précieuses que nous n'avons de métaux précieux. Mais nous avons, en quantité, la première pierre précieuse du monde, la houille. Si le soufre est le sel de l'industrie, la houille est son pain quotidien, pain que dévorent chaque jour des milliers de bouches pantagruéliques, que digèrent des estomacs monstrueux et qui, par des milliers d'artères, se répand transformé en un sang généreux dans le pays tout entier.

La Houille, la grande Houille, la fée des miracles modernes, est certes d'une autre importance sociale que son frère le diamant, qui, n'était la coquetterie humaine, ne servirait qu'à couper les vitres et à quelques usages industriels. Nous voyons ici toute cette famille noire, lignite, anthracite, houille proprement dite, ce que nous appelons couramment charbon de terre. Nous voyons à côté quelques-uns des sous-produits de cette houille qui est la plus féconde des matières premières, puisque, ainsi qu'on l'a déjà détaillé ici, elle arrive aujourd'hui à fournir des couleurs, des parfums, des huiles, des acides, des corps gras, des produits pharmaceutiques, du sucre, sans compter le goudron lui-même d'où sort tout cela, et le gaz d'éclairage que l'on obtient par-dessus le marché. Les débris même de la houille les plus menus, les poussières impalpables sont employées sous formes d'*agglomérés* pour les usages industriels, de briquettes pour les usages domestiques.

Produits des mines également, les asphaltes, les roches asphaltiques, les naphtes divers, et enfin le pétrole qui a à peu près complètement supplanté l'huile dans l'éclairage,

et qui de jour en jour tend à remplacer la houille comme chauffage industriel.

Les argiles ont comme terres de poteries, leur emploi tout indiqué à côté des services qu'elles rendent également dans la composition des produits réfractaires, mais elles offrent encore d'autres ressources. Quand les procédés nouveaux seront pleinement passés du laboratoire d'étude à l'usine de production, c'est l'argile qui fournira le métal de l'avenir, l'aluminium, dont l'usage est encore restreint à cause de son prix élevé, mais qui tombera bientôt à des cotes infiniment plus basses, puisque c'est, paraît-il, le plus répandu de tous les métaux.

Les pierres de construction offrent en principe peu d'intérêt. Le calcaire n'a rien de palpitant, mais il en est un qui est cependant précieux : c'est le marbre. Nous avons en France des marbres qui valent les plus renommés des marbres étrangers, et le Carrare n'a qu'à se bien tenir devant les superbes blocs qu'a envoyés la vallée d'Ossau.

Restent, pour finir cette énumération de ce que l'on nous montre ici venant des « entrailles des globes », les minerais divers qui deviennent le fer, le cuivre, le plomb, etc.

Paul Le Jeinisel.

(*A suivre*).

LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION

GRÈCE

Je vais parler de l'exposition des beaux-arts de la section grecque, parce que, ne dédaignant rien, je voudrais, autant que possible, ne rien oublier; mais, en vérité, il y a bien peu de choses à dire.

En entrant, ou, pour être plus exact, avant d'entrer, on rencontre sur le palier de l'escalier une douzaine de sculptures, qui représentent les efforts des successeurs de Phidias.

Dame! c'est maigre, et il n'y a pas plus gras à côté, chez les successeurs d'Appelle, moins peut-être, car les jurys, qui sont assez généreux, ont décerné deux médailles à la sculpture, qui compte trente numéros, et une seule à la peinture, représentée par quarante-six tableaux, on pourrait même dire quarante-neuf, car il n'y a qu'un numéro pour les quatre paysages, que M. Zara a peints sur un paravent, et qui ne sont point à dédaigner.

Ce n'est pourtant point ce paravent qui a eu la médaille d'argent, c'est l'ensemble de l'exposition de M. Théodore Ralli, qui a là dix tableaux, dont plus de la moitié consacrés aux moines du mont Athos; le meilleur, au point de vue de l'effet, m'a semblé celui qui s'appelle une *Vision*, et représente une femme nue apparaissant à un bon moine, au moment où il va pour s'asseoir dans sa stalle.

A côté de M. Ralli, qui n'est pas bien Grec, puisqu'il est né à Constantinople et qu'il habite Paris, nous trouvons M. Antoniadi, qui est exactement dans le même cas, mais qui n'a exposé qu'un tableau, *Une visite au musée de sculpture du Luxembourg*, et cinq ou six autres Grecs parisiens, comme M. Zara, déjà nommé, et M. Xydias, qui, outre quatre bons portraits, a deux petits tableaux mythologiques, les *Océanides* et les *Heures*, peints à la manière des dessus de portes du XVIIIe siècle et très jolis; il y en a même un de Levallois-Perret, M. Brounzos, représenté par cinq études de nu, dans la manière peu agréable de Puvis de Chavannes.

Deux artistes exposants demeurent à Munich, mais la *Lecture agréable* de M. Jacobidès est bien plus française qu'allemande.

M. Gillieron, qui est Athénien, en profite pour nous envoyer quatre tableaux de vues des monuments de la ville de Périclès; c'est certainement fort bien, mais j'aime mieux les pastels ou aquarelles de M. Tsirigotis, c'est moins connu.

Quant à la sculpture, les deux médaillés en bronze sont Mme Cassaretti Zambacco, dont la *Tentation* (Ève et le serpent) est bonne; et M. Bounanos, dont le *Grec esclave* et le *Paris* sont de chaque côté de la porte d'entrée, avec la *Religion* et la *Science* de M. Vroutos, avec l'*Ange* et la *Morte* de M. Vitsaris, et la *Captive de Chio* de M. Sochos.

Le reste se compose de bustes, et dame! les bustes, dont on ne connaît pas les modèles et dont la ressemblance n'est pas garantie, cela manque complètement d'intérêt.

Lucien Huard.

VÊTEMENTS D'HOMME

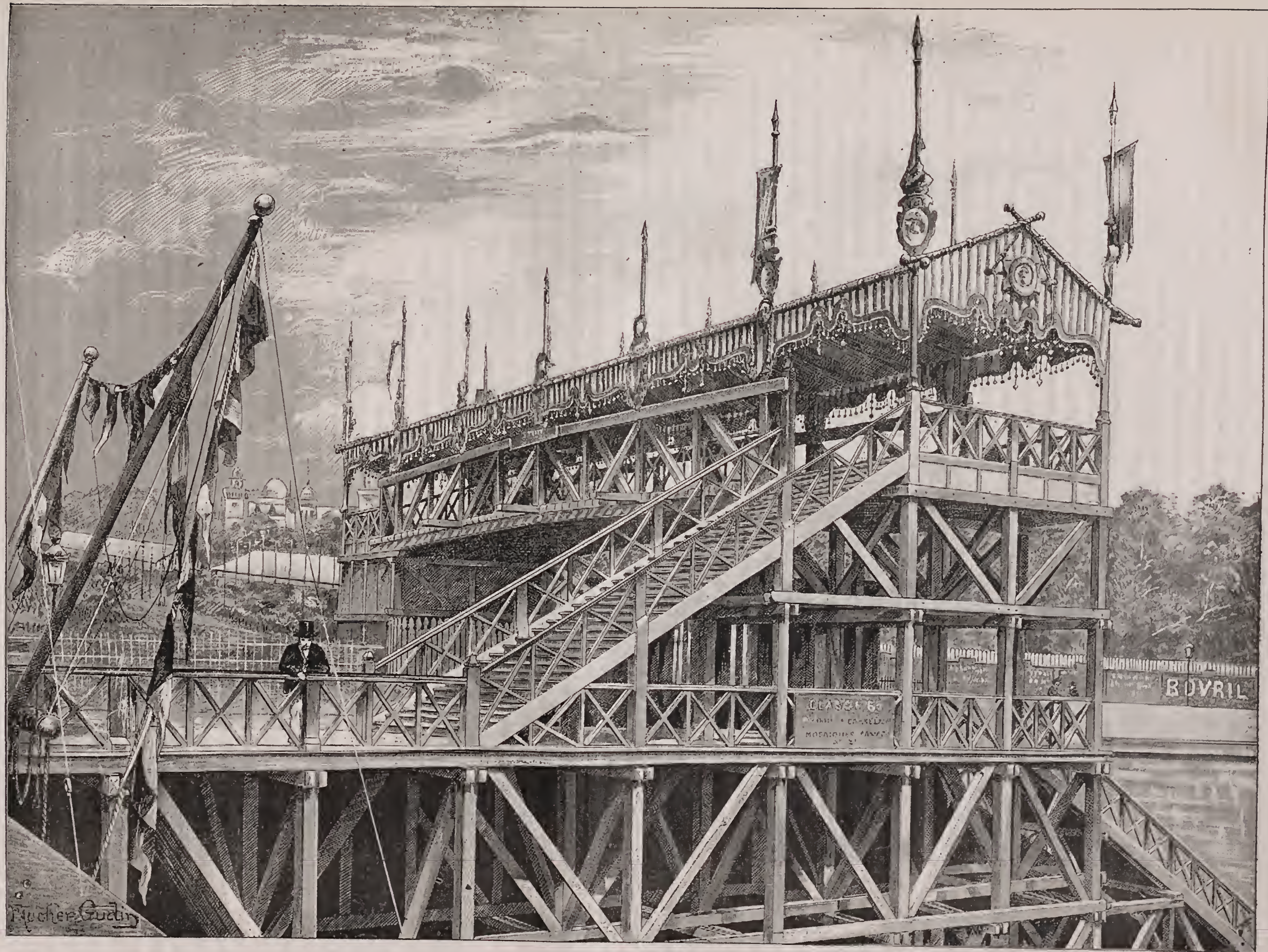


L'exposition des vêtements des deux sexes s'ouvre sur la galerie de trente mètres. Ce sont les vêtements de dames qui ornent l'entrée principale et ce n'est que justice, car cette partie est bien mieux réussie que celle concernant le sexe fort.

En effet, il faut être fort pour pouvoir soulever les premières chaussures que nous rencontrons. On aurait dû les exposer dans le Pavillon du Ministère de la Guerre. Ce sont des souliers à semelles blindées, cuirassées, disent les étiquettes; en effet, on n'en voit plus la couleur du



LA PASSERELLE DU PONT D'IENA.



UNE DES DEUX GRANDES PASSERELLES DU TROCADÉRO.

cuir, ce ne sont qu'énormes clous en fer, de toutes les formes, aussi disgracieuses que possible, des plaques de blindage aux talons et à la pointe. Ce doit être à l'usage des plongeurs probablement; on peut être sûr, avec des appareils semblables aux pieds, que le centre de gravité du corps sera placé très bas.

Nous trouvons aussi des brodequins imperméables, insubmersibles, cette fois les clous sont supprimés et remplacés par des écrous, ceux-ci sont en cuivre, par exemple. Nous arrivons enfin à des chaussures plus portables. Ce sont des bottines vernies, claquées en chevreau jaune, vert, bleu, blanc, etc. Des bottes aussi collantes que des maillots, lacées sur le côté, montant à mi-cuisse. Ce doit être bien gênant pour ployer la jambe. Puis ce sont les grandes bottes pour la chasse. La concurrence étrangère est bien redoutable dans ce genre d'articles.

Des souliers, nous sautons brusquement aux chapeaux.

Et d'abord les casquettes. Quel mal ont dû se donner les fabricants pour faire des horreurs aussi réussies que celles que nous regrettons de voir! Si encore cela pouvait indiquer un tour de force quelconque, mais non, c'est laid simplement pour le plaisir d'être laid. Un assortiment de pièces de couleurs affreuses, cousues les unes à côté des autres! Je fais une exception cependant pour les casquettes de courses, canotage, lawn-tennis. Celles-là ont leur raison d'être, c'est la mode d'avoir des coiffures bariolées. Mais au moins les nuances ici sont gaies, claires, agréables à l'œil. Mais ces autres casquettes sans caractères, marron, bleu faux, vert qui nous fait grincer les dents, que font-elles là, sans parler des casquettes de soie, a trois cents ponts, des casquettes eiffeliennes? Au moins sont-elles tout à fait noires.

Nous voyons aussi des calottes en velours noir ou bleu, avec de belles broderies d'or, tout autour et sur le dessus. Ce n'est pas de la dernière élégance, du dernier bon goût, ni de la dernière mode, mais pour attirer les regards, les broderies représentent la Tour Eiffel. C'est une façon comme une autre de moderniser l'antique.

Puis les chapeaux de soie, de feutre, chapeaux capitonnés pour amazone, chapeaux à claque en satin noir et même blanc, les chapeaux en moelle de sureau, si légers qu'on est obligé de mettre une jugulaire pour ne pas qu'ils s'envolent.

Voulez-vous avoir une idée des différentes opérations auxquelles on doit procéder pour obtenir un chapeau de feutre? Un exposant obligeant nous fait assister aux différents résultats successifs de chaque opération préliminaire. Il y a douze opérations, et ces chapeaux sont annoncés à douze francs la douzaine. On part de la laine brute en suint, elle est d'abord lavée à la soude. On procède ensuite à ce que l'on appelle l'*épaillage*, qui consiste à détruire les matières végétales, paille, etc., par l'acide sulfurique. L'*épuration* consiste à enlever tous les détritus de l'opération précédente. Dans le *cardage*, on étire les fibres de laines parallèlement, de façon à former une ouate. On procède ensuite à la formation de la *bastissage* : la ouate est appliquée sur un cône. On donne alors un premier commencement de feutrage à la vapeur, c'est le *simoussage* ou *feutrage*. On passe ensuite à la machine à fouler, c'est le *foulage*. La pièce précédente, trempée dans l'eau bouillante, peut recevoir la forme, c'est le *dressage*. Dans le *ponçage*, on rase les parties saillantes. Après l'on procède à la *teinture*, puis à l'*appropriage*, où le chapeau reçoit sa forme définitive, sous une pression de trente atmosphères. Enfin la dernière opération, ou *garniture*, consiste à le border et lui mettre un ruban. Tout cela pour douze francs la douzaine, ce n'est vraiment pas cher.

Enfin, faute de nouveauté, les chapeliers nous montrent les chapeaux anciens, historiques, les chapeaux de Bonaparte, Carnot, Kléber, Marat, Lafayette, etc.

Finissons-en avec la chapellerie, par les coiffures d'enfants, dont quelques-unes sont assez jolies; mais pourquoi encore nous montrer ces horribles toques de velours, sans formes déterminées, que portaient beaucoup il est vrai, les petits paysans venus pour visiter la grande exposition? Ils ne sont pas plus laids que les autres, ces pauvres chérubins, mais étaient-ils assez disgracieux sous cet ornement ridicule!

Arrivons maintenant au costume en général. Que dire du costume d'homme? Sinon que c'est toujours la même chose, et que le tout n'est pas d'avoir un joli vêtement, il faut surtout bien le porter; ce n'est pas un art, cela est naturel. Tous les hommes sont à peu près habillés de même. Sortis du veston, de la jaquette, de la redingote et de l'habit, sans compter le pardessus, nous ne trouvons rien de mieux. On a bien essayé une nouvelle forme pour détrôner l'habit : le smoking, qui n'est qu'un veston à grand revers. Cette concurrence n'est pas sérieuse, l'habit aura longtemps encore de beaux jours. On essaie cependant de varier sa couleur, ce qui nous ramène au temps passé. Faute de nouveau, on ressuscite l'ancien. J'avoue que je ne vois pas la nécessité absolue d'inventer de nouvelles formes de vêtements d'homme, d'ailleurs. Nous voyons à l'Exposition des habits rouges, marrons, verts clairs, avec les gilets assortis ou blancs, brodés de soie tout autour. Nous voyons aussi des smokings, même à bon marché, ce qui tuera rapidement cette mode nouvelle.

Mais voilà une nouveauté : le pantalon pudique. Vous avez bien lu. Si pudique même qu'il est impossible, tellement il est bien plié, d'apercevoir en quoi il est pudique. Est-ce du nouveau ou une mode ancienne repêchée ? Mystère!

Nous voyons de bien jolies robes de chambre cependant; il y en a une, relevée comme la toile d'un théâtre, qui doit être joliment lourde.

Nous passons devant une vitrine ne renfermant qu'une glace, comme dans les magasins de nouveauté, pour essayer les vêtements, c'est la manufacture de Saint-Gobain qui expose obligeamment une glace, pour ne rien essayer du tout.

Nous arrivons aux vêtements de travail. De petits bonshommes, en carton, représentent des bouchers, commissionnaires, pâtissiers, épiciers, tonneliers, garçons de café, en tenue de services.

Terminons le vêtement proprement dit par les uniformes militaires, où nous voyons le modèle de la dernière pelisse, que tous les officiers montés ont maintenant le droit de porter.

Pénétrons dans les sections d'accessoires du vêtement.

Nous voyons des bretelles, en soie, brodées, assorties à la cravate. Que de raffinements! Puis des chemises brodées, plissées, à jour, puisque maintenant cette mode est revenue plus que jamais dans le high-life, qui ne voulait plus que des plastrons plats. On porte même des devants de chemises en batiste, si fine qu'elle en est transparente. Le moindre signe se verra, on devra se poudrer la poitrine soigneusement pour que rien ne tire le regard sous la fine batiste.

Les caleçons reçoivent aussi des brodreries, bien assorties avec celles de la chemise. Il ne manquera plus que de broder les faux-cols, les manchettes, puis d'y mettre des dentelles, et enfin, d'emprunter aux dames le modèle de leurs vêtements les plus élégants. Le caleçon, un peu raccourci et orné de dentelles, imitera à s'y méprendre les pantalons du beau sexe.

Pour nos chemises de nuit, les fabricants ne trouvent pas de modèles assez élégants. Toutes ces chemises de soie brodées, vont rendre jalouses nos élégantes, qui finiront par nous prendre nos modèles.

Si, dans le commencement de notre visite, nous avons trouvé des choses horriblement disgracieuses, pour finir nous tombons dans l'excès inverse, c'est un peu trop de raffinements, mais cet excès est cependant bien préférable à l'autre.

S. Favière.

LE COSTUME FÉMININ.



Nous devons commencer cet article par offrir nos condoléances à nos lectrices, car elles ont été fort mal partagées, en ce qui concerne le vêtement, ou tout au moins la pièce principale du vêtement, la robe.

Et si brillante à la surface qu'ait été l'exposition du vêtement féminin, elle n'en était pas moins au fond l'une des plus faibles et l'une de celles qui donnaient le moins l'idée de l'état actuel de l'industrie, qu'elle représentait.

En vérité, elle ne représentait même rien du tout. Car la couture est un art — un art, je dis bien — qui ne se prête pas du tout à l'exposition. Montrez le dessin d'une étoffe, un concurrent peut s'en inspirer, mais il ne peut le copier à simple vue; un brevet protège la machine que l'on exhibe, alors que nul brevet ne protège telle ou telle forme de corsage, tel ou tel drapé, tel ou tel arrangement d'une garniture; alors encore qu'il suffira d'une courte étude à une ouvrière exercée, pour reconnaître comment a été obtenu tout ce qui constitue l'originalité d'un costume.

L'orgueil que l'on peut avoir d'exposer de jolies choses est satisfait, il est vrai, mais les intérêts en souffrent, si cette exposition permet de généraliser un modèle quelconque qui n'a de valeur que tant qu'il garde le personnalisme de la couturière qui l'a exécuté, et ne le répandra pas à un nombre d'exemplaires illimité.

Dans ces conditions, on comprend que les premières maisons de Paris, celles qui font, en matière d'élégance, la mode et la loi, se soient abstenues d'exposer, laissant ainsi le champ libre aux ateliers spécialement outillés en vue de l'exportation et aux grands magasins de nouveauté.

∴

Et dame l'exposition s'en est ressentie vigoureusement. Elle miroitait, elle scintillait, elle a eu toutes les couleurs et tous les chatoiements. Au demeurant, elle était d'un goût exécrable et pas une Parisienne de goût ne consentirait à s'affubler d'une de ces toilettes d'ordre composite, où se rencontrent superposées quatre ou cinq étoffes différentes, des plumes, des passementeries, des perles et des arcs-en-ciel de rubans.

Les grands magasins ont exposé les chefs-d'œuvre, de ce genre, qui a un succès grandiose parmi le *high life* des républiques sud-américaines. Certaines de ces toilettes représentent la synthèse de toutes les productions industrielles appliquées à l'art du vêtement; elles n'en étaient pas plus charmantes pour cela. Et enfin, dernière faiblesse et non la moindre, ces costumes étaient *morts*. Je m'explique. La plus belle robe du monde ne vaut que vue sur les épaules de la femme pour qui elle a été faite, et montrée dans le milieu auquel elle est destinée. Il est probable que ces costumes chargés comme ceux de la reine de Saba, et d'un luxe si curieusement « baraque de foire » eussent produit le plus mirifique effet s'ils avaient affublé quelque superbe créole vénézuelienne, avec le ciel bleu sur sa tête, dans l'air le frémissement d'un tremblement de terre prochain, et

> Avec le grand soleil tropical... dans le dos,

comme a dit François Coppée.

Ici, dans les vitrines en sapin noirci, entre les colonnes à chapiteau de simili-marbre blanc de la classe 36, c'était très banal, et disons le mot, très laid.

Une autre catégorie de costumes qui, sans être plus remarquable, offrait tout le contraire de ces défauts, était celle des vêtements dits « façon tailleur ». Les autres manquaient de goût dans leur richesse, ceux-là manquaient de goût dans leur pauvreté. Le costume façon tailleur est une importation anglaise, une de celles dont il ne faut pas se féliciter. La femme est faite pour être enveloppée de soie et de dentelle et non emballée dans les draps épais qui ont les raideurs de la capote du pioupiou. Avec cela, que les formes y perdent considérablement comme élégance. On voit qu'il n'y a pas lieu d'être bien enthousiaste du genre tailleur. Vous les avez rencontrées par les galeries et les jardins du Champ de Mars et aussi par nos boulevards, les hideuses anglaises ficelées dans une jupe trop plate, sans un pli souple, avec une ou deux cassures, raides



GALERIE D'EXPOSITION DES VÊTEMENTS.



GALERIE D'EXPOSITION DE LA LINGERIE ET BONNETERIE.

comme un pan de mur, avec un ulster à trois pèlerines qui semblait dérobé à la garde-robe de leur cocher. Le voilà le vrai complet façon tailleur. La plus jolie femme du monde n'est plus là-dessous qu'un androgyne sans grâce, et si toutes les Anglaises s'habillent ainsi, je comprends Jack l'Éventreur.

*
* *

En résumé, rien de bien attrayant parmi les costumes féminins de la classe 36.

Les chapeaux, par contre, étaient en grande majorité ravissants. Le chapeau d'aujourd'hui est on ne peut plus éclectique, il prend toutes les formes, depuis la capote antique jusqu'à l'immense Gainsborough; le béret basque, le boléro, le vrai boléro florissent également. Celui-là nous a été amené par les courses de taureaux. Ce n'est plus comme jadis une simple évocation de la coiffure des majestueux *majos* andalous, c'est la coiffure elle-même plate et ronde avec ses trois boules de chenille. Nos modistes ont été parfois mieux inspirées.

Les chapeaux de chapeliers pour femmes ont montré de charmantes coiffures de voyage, mais pourquoi vouloir faire un chapeau de ville de cette chose lourde à l'œil et sans autre élégance que celle de la crânerie.

Je suis, par exemple, tout à fait opposé à une autre coiffure que nous a apportée également l'Exposition : la casquette anglaise ; elle est de deux sortes et les deux sont plus ignominieuses l'une que l'autre. Premier genre, la casquette de drap à oreillettes, genre garçon d'écurie. C'est plus que laid, c'est crapuleux. Deuxième genre, la casquette jockey, mais dont la partie supérieure est formée d'une sorte de casque à mèche rabattu sur le devant.

Pouah, l'horreur !

*
* *

La chaussure avoisinait tout naturellement le vêtement et les chapeaux. Elle a permis de constater la renaissance du haut talon, battu à plates coutures depuis plusieurs années par le talon anglais presque imperceptible. Le talon Louis XV, qui n'a pas encore reconquis la position, mais qui est en bon chemin, rejette le corps de la femme en avant. Le talon plat la rejette en arrière. Entre les deux mon cœur balance, tout en reconnaissant au pied cambré par le talon Louis XV, une souveraine élégance.

Dans les souliers anglais inflexiblement taillés sur le gabarit donné, le pied n'a ni personnalité ni coquetterie; il a la forme de la chaussure. Avec le soulier français la chaussure a la forme du pied. J'aime mieux la dernière manière.

*
* *

Il y avait encore dans la classe 36 les fleurs... artificielles, les plumes et... les perruques et ouvrages en cheveux. Passons, Mesdames, et veuillez m'excuser, mais mon devoir était de tout signaler.

Ce devoir me force à dire d'une partie importante de la classe 35 ce que j'ai dit de la classe 36 : les corsets étaient évidemment destinés à des négresses. On n'a pas idée de débauches de couleurs aussi criardes. Le jaune d'or, le rouge feu, le bleu *national*, parfois même les trois couleurs de notre drapeau assemblées ; voilà les corsets. J'aime infiniment mieux la lingerie qui les avoisinait. Il y avait là des merveilles de chemises, des pantalons pour les princesses des contes de fées, toute une neige de fine batiste, au milieu de laquelle détonnait avec l'élégance d'un tournesol dans un parterre de roses, la lingerie de laine allemande. Il est assez adroit, l'inventeur du linge de corps en laine naturelle, quand votre chemise est sale, il faut la brûler. Voilà sa recette, c'est peut-être excellent pour le fabricant.

*
* *

Resterait à parler des gants, mais qu'en dirais-je ? qu'il y en avait beaucoup, en chevreau, en agneau, en castor, en n'importe quoi... et de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; mieux vaut jeter un coup d'œil rétrospectif sur les éventails, de beaucoup plus agréables à contempler, d'autant qu'il y en avait une collection aussi considérable que variée, depuis l'éventail à un centime pour réclames, jusqu'à l'éventail de vingt-cinq mille francs peint par M. Meissonier, ou l'un de ses élèves.

Henri Anry.

L'ART FRANÇAIS



Nous l'avons dit plusieurs fois ici : l'Exposition de 1889 aura été trop rétrospective, un peu trop tout au moins.

Elle l'eût été bien davantage si l'on avait écouté certains des promoteurs qui n'entendaient rien moins que de nous donner dans chaque industrie une histoire rétrospective de cette industrie, depuis le temps où les bêtes parlaient, comme préface aux productions actuelles.

Cela n'eût pas été d'une gaîté absolument folle. De l'histoire du travail pas trop n'en faut et à l'heure qu'il est, tandis que l'on parle, non seulement de conserver, mais d'étendre jusqu'aux proportions de musées distincts, les collections un peu hétéroclites qui peuplent le Palais des Arts libéraux, je crains bien que ce beau projet dont la justification est, parait-il, dans la nécessité de mettre sous les yeux des enfants de nos écoles des *choses* et non des *livres*, n'aboutisse qu'à faire dans les jeunes cervelles, de calamiteuses salades de documents incohérents au possible.

*
* *

S'il s'agit d'art, c'est tout autre chose. Le progrès artistique n'est qu'un non-sens. Chaque époque peut donner un maximum d'art, sans relation avec le maximum plus ou moins élevé d'une autre époque. Le XVIIIe siècle n'est pas plus en progrès artistique sur le XVIIe siècle que notre siècle ne dépasse celui qui l'a précédé. Comme les races, les époques ont chacune un idéal artistique différent, qui vaut ni plus ni moins que l'idéal voisin.

Voilà pourquoi l'Exposition rétrospective de l'art français, installée dans les galeries du Trocadéro, était à la fois rationelle, utile et parfaitement réussie.

Ces trois qualités ne lui ont pas amené les visiteurs. La vérité est qu'on ne se doutait même pas des trésors d'art accumulés dans ces longues galeries.

Nos lecteurs connaissent déjà l'une des principales curiosités de cette exposition qui fourmille de merveilles. Nous avons reproduit précédemment dans le *Livre d'or*, les tapisseries de Notre-Dame de Beaune, qui si belles qu'elles soient, n'écrasent rien dans leur voisinage, tellement ce voisinage peut supporter l'examen et la comparaison.

En principe c'était aux chartriers et aux trésors d'Eglise seulement que devait s'adresser M. Antonin Proust, mieux inspiré en cette occurrence qu'il ne le fut en mainte autre. Mais il y avait dans des collections particulières des pièces si curieuses et si précieuses, que l'on n'a pu résister au désir de les emprunter. Et il faut rendre cette justice aux collectionneurs, qu'ils ont mis à enrichir cet incomparable musée la meilleure grâce du monde et le plus aimable empressement.

L'aristocratie française est la première de toutes par l'intelligence, le goût et le patriotisme éclairé. On avait dit et on a redit qu'elle boudait l'Exposition. C'est une erreur, qui est presque un blasphème. Sur les plus belles pièces de l'Exposition rétrospective se pouvaient lire les plus beaux noms de France, et c'est des châteaux bâtis sur la plus vieille roche féodale que sont sortis les prêts les plus précieux. Simple hasard : on semble avoir exposé là-bas l'armorial de France, en même temps que les chefs-d'œuvre de l'art français, et quels chefs-d'œuvre!

Figurez-vous un musée de Cluny, enrichi et épuré, où seules auraient trouvé place d'indiscutables merveilles, voilà cette exposition, qui d'ailleurs a été installée par M. Darcel, directeur du musée de Cluny, avec une science et un bonheur incomparables.

La grande galerie du Trocadéro a été coupée en de nombreuses cloisons, et toutes les portes des cloisons sont des curiosités architecturales de premier ordre, les moulages — qui appartiendront ensuite ou qui appartenaient déjà au musée de sculpture comparée du Trocadéro, — des plus beaux édifices religieux de notre France : portail de Reims, de Saint-Trophime d'Arles, de Moissac, que sais-je? on y voit même la voûte de la grosse horloge de Rouen, et l'on passe dessous, comme si l'on était à Rouen même.

On ne s'est pas contenté de ces moulages décoratifs par destination, on en fait d'autres édifices moins considérables mais aussi intéressants au point de vue de l'art, comme la fontaine des Innocents de Jean Goujon, et le puits de Moïse de Dijon, que nous reproduisons, pour ne citer que deux merveilles.

*
* *

Il nous faudra bien écourter la description de cette exposition superbe, qui à elle seule eût exigé plusieurs numéros de ce journal, non pour être complète mais simplement explicite.

Les objets religieux dominent, provenant des trésors de cathédrales, mais ces trésors sont en maints endroits des musées minuscules, où la qualité compense la quantité. Les crosses, les châsses, les reliquaires avoisinent des objets tout profanes auxquels se rattachait, soit le souvenir d'un pasteur vénéré, soit la mémoire d'un donateur illustre. Mais dans cette partie ce sont les pièces d'orfèvrerie et de sculpture religieuse qui dominent et qui attirent le plus.

La cathédrale de Sens a envoyé le peigne authentique de saint Loup, l'évêque qui fit reculer Attila. Vous voyez qu'il ne date pas d'hier, ce peigne vénérable.

La bibliothèque de la même ville a prêté la reliure de la célèbre *Messe de l'Ane*, deux étonnantes plaques d'ivoire de l'époque gallo-romaine.

Presque aussi vieux sont d'autres ivoires sculptés, les olifants qui peut-être sonnèrent sous le souffle puissant des preux compagnons de la Table-Ronde.

Peut-être ce cor qui est fait de toute une défense, a-t-il rallié les compagnons d'Artus cherchant le Saint-Graal, peut-être a-t-il éveillé les Walkiries endormies dans leur castel ardent. Peut-être est-il celui dont sonna, à son heure dernière, le brave Roland, neveu de l'empereur Charles à la barbe fleurie. Soyez sûr que là où il fut, il fit de la bonne besogne, cet olifant des temps des rudes légendes.

Et ces harpes, dans quels doigts pleurèrent-elles? Quel barde, quel trouvère vous fit accompagner les vers d'un lai d'amour ou d'un roman de vaillantise? Et quels beaux yeux flambèrent derrière les fenêtres étroites des donjons tandis que là-bas, un page joli chantait sa peine tant douce et son servage tant léger.

*
* *

Nous méconnaissons trop notre art national, notre art gothique qui n'a de barbare que son nom et qui est le pur fils de notre terroir. Épris de Grèce et de Rome, nous avons sacrifié sur l'autel de la Vénus de Milo, ces chefs-d'œuvre de grâce, de naïveté, de vérité, les vierges du moyen âge. En voici une en métal martelé; c'est une vierge à l'enfant du XIe siècle. En voici une, en ivoire, plus naïve peut-être puisqu'elle allaite son fils. En voici une autre de la même époque, enlevée en plein bois avec une crânerie de style que Rodin envierait et que Rude eût enviée. Et cette autre du XVIe siècle que possède le musée de Reims et que Bernard Palissy a reproduit ou à peu près, en accentuant encore le côté profane de la nourrice.

C'est moins archaïque, moins puissant, mais c'est encore très beau; il y a là dedans et dans bien d'autres pièces que nous ne pouvons citer, de l'art vivant à faire pâlir et le Laocoon et l'Hercule Farnèse et l'Apollon du Belvédère, qui n'ont jamais *vécu*.

Et qu'est-ce donc que toute la froide ordonnance du Parthénon et du Colysée devant le génie inconscient de ces sculpteurs sur bois, que dis-je, de ces ouvriers qui mettent dans une stalle de chœur comme celle que nous avons ici, assez d'architecture pour bâtir vingt cathédrales?

Et la serrurerie! Toute l'antiquité tant admirée a-t-elle jamais su mettre dans la plus grandiose de ses conceptions la dixième partie du sentiment artisque qu'il y a dans cette simple grille, qui peut-être fermait la fenêtre d'une habitation bourgeoise. Ici notre art, ou plutôt notre industrie moderne, n'a qu'à se déclarer platement écrasée. Il est possible que nous ayons des serrures qui coûtent moins cher et portent en outre la signature de M. Fichet, mais j'aime mieux ces serrures qui ne sont signées de personne et qui exigeaient quelques années de travail, sans compter quelques autres années pour dresser la clé au même niveau.

Et ne croyez pas que ce fussent là des raretés. Le moyen

âge fabriquait les chefs-d'œuvre comme nous fabriquons la *camelotte*, par tas. Il y a ici des collections de serrures et des collections de clés pour la moindre desquelles on pourrait donner toute la serrurerie qui se fabrique en six mois à Paris.

Et les bronzes! Connaissez-vous beaucoup de choses plus étonnantes, plus artistiques que le pied du candélabre du XIIe siècle que nous reproduisons?

Nous avons des relieurs qui passent pour faire des chefs-d'œuvre. Mettez-en donc un en présence de cette reliure d'évangiliaire sur les plats de laquelle des milliers de personnages se détachent dans l'ivoire. Et vous verrez





Plaques d'ivoire gallo-romaines, servant de reliure à la *Messe de l'Ane* (Bibliothèque de Sens).

ce qu'il vous dira, fût-il Kaufman, qui est le premier relieur de ce temps

***

Et les ornements d'église? Je voudrais bien les voir dans dix ou douze siècles, les chasubles, les chappes et les manipules d'aujourd'hui.

Venez voir, voici des chasubles qui ont sept, huit, dix siècles. Et leurs *ors mués*, leurs broderies en relief comme de la sculpture, brillent comme au temps de jadis; au temps des églises où l'on priait Dieu, sans chaise, sans petit banc, sans paroissien romain, sans conseil de fabrique et sans bedeau, au temps où des peuples agenouillés, sous les arceaux peints aux quatre couleurs, se relevaient à la voix d'un Urbain où d'un Pierre l'Ermite, pour passer la mer et les monts et combattre les Sarrasins.

Et ces bannières, où l'effigie du saint patron se détache avec la vigueur d'un haut relief, ont-elles perdu un ton de leur éclat? Elles n'étaient pas que l'emblème religieux, elles étaient aussi le drapeau des gens des communes, de pauvres Jacques qui ne savaient ni lire, ni écrire, qui ignoraient un tas de mots, comme *socialisme* et *prolétariat*, et qui malgré ça vous bâclaient des manifestations, qui valaient bien celles de la place de la Concorde.

*
* *

Ce n'est pas au lendemain d'un fête, comme celle qui vient de se terminer, qu'il faut écraser son temps avec le souvenir du temps passé. Je suis de cet avis, mais, là, sincèrement, je crois que ces *époques de barbarie*, comme disent pas mal de gens, avaient certaine lumières sur



Nourrice, statuette en bois, xvie siècle (Musée de Reims).

certaines choses, que nous ne dépasserons ni avec les lampes de M. Edison, ni avec les phares de M. Eiffel. Elles développaient un puissant sentiment d'individualisme. Elles trempaient les hommes d'une trempe à jamais irréfragable, de patience, de conscience dans l'étude et le travail. Et ne les renions pas, ces époques barbares, c'est à elles que nous devons le meilleur de nous-mêmes.

Je sais très bien qu'à des siècles de distance ce qui reste d'une époque est seulement ce qu'elle a produit de meilleur, et qu'une habile sélection dans nos productions journalières, révélera pas mal de chefs-d'œuvre aux races à venir, mais il est aussi des cas où la dégénérescence se marque par trop.

Pourquoi, par exemple, ne connaissons-nous plus le secret des émailleurs limousins? Tous les ans un cuiseur de porcelaine se lève et dit : « Moi, j'ai retrouvé le secret de Limoges. » Il n'a rien retrouvé du tout. Et qu'il apporte



Nourrice, faïence de Bernard Palissy (collection Nolet).

à côté de ces superbes émaux de Limoges dont il y a ici une collection à se mettre à genoux devant, sa lamentable vaisselle du faubourg Poissonnière. Et vous verrez l'effet.

Et les montres modernes! Je leur pardonnerais leurs



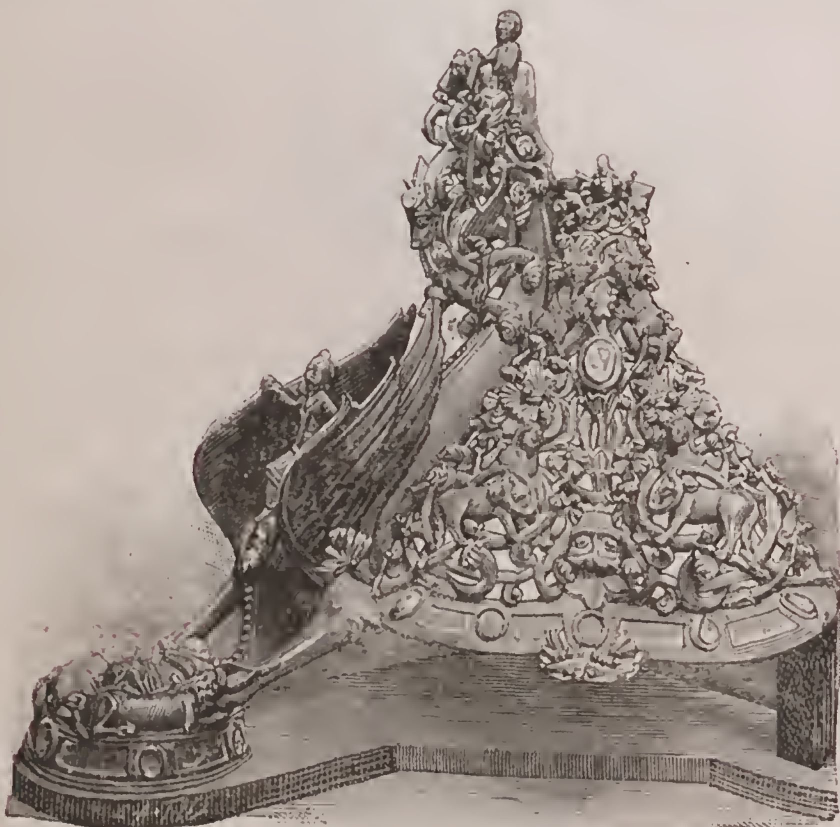
Vierge allaitant l'enfant Jésus, statuette en ivoire, xiiie siècle (Musée de la Seine-Inférieure).

irrégularités de marche, si elles n'avaient cet aspect odieux et si platement invariable, d'une petite tarte jaune ou blanche sur laquelle on arrive quelquefois à ébaucher un timide guillochage. Il y en a des montres ici. Elles ne marchaient peut-être pas mieux que les nôtres, mais



Aumônière sarrasine, XIIIe siècle (Musée de Dijon).

elles prennent une sérieuse revanche sur la forme et la décoration. Je n'estime pas qu'une femme fût plus disgracieuse ayant à son col une de ces montres en cœur ou en croix, toute constellée de perles et toute brillante d'émaux, qu'en portant à son bras un bracelet de cuir,



Pied de candélabre en bronze, XIIe ou XIIIe siècle (Musée de Reims).

comme un collier de chien, dans lequel est incrusté une montre de tout point semblable à un bouton de culotte, laquelle est le dernier cri de l'horlogerie moderne.

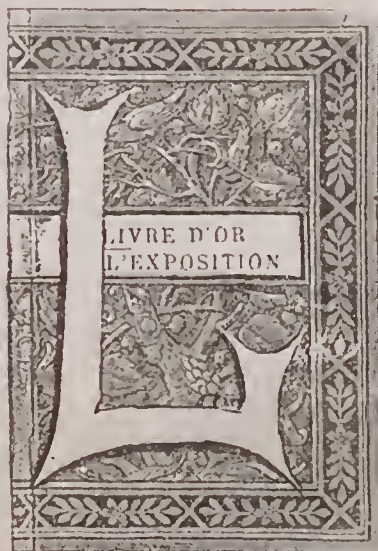
De même nos porte-monnaie; ils coûtent treize sous et ont été inventés pour aider un peu ces pauvres pickpockets. Vous ne pouvez pas m'empêcher de préférer telle aumônière sarrazine, celle que nous reproduisons, par exemple, ou telle escarcelle dont le fermoir représente les fortifications de toute une ville et qui devait infiniment parer le costume d'Héloïse avant le Paraclet, ou bien de la belle Agnès, la dame de Beauté.

*
* *

En résumé, cette exposition, qui a été visitée à peine par une personne sur mille, était l'une des plus remarquables. Ceux qui n'ont pas daigné l'aller voir peuvent pleurer toutes leurs larmes. C'était une collection unique, que probablement l'on ne rassemblera jamais plus.

JULIEN RAMBERT.

ÉCLAIRAGE ET CHAUFFAGE



'APPAREIL qui dans cette classe aura le plus fait parler de lui, est incontestablement le poêle mobile. Il sera la caractéristique de l'Exposition actuelle, au point de vue du chauffage.

Malgré les accidents qui signalèrent les débuts de ces nouveaux poêles, dus en partie, il est vrai, à la maladresse ou à l'imprudence de ceux qui s'en servaient, le public s'est pris d'un véritable engouement pour ce genre de chauffage.

Et pour peu maintenant, la population parisienne se diviserait en autant de camps irréconciliables, qu'il y a de systèmes différents de poêles mobiles; chacun défendant celui auquel il aurait donné la préférence.

Aussi, que de promesses les inventeurs divers font-ils sur leurs prospectus!

Et d'abord, tous sont parfaitement hygiéniques. Il est même inutile d'entamer à ce sujet la moindre discussion, le doute est impossible. Certains vont même jusqu'à offrir la garantie de l'Académie de médecine. Il est vrai que tout ce qui n'a pas été condamné spécialement par elle, est de fait toléré. La grande question est celle de la fermeture de l'appareil. La majorité l'obtient par une couche de sable fin, d'autres n'ont aucune fermeture, ils font en sorte que le tirage se fasse aussi bien par le haut que par le bas de l'appareil, de sorte qu'il ne faut pas de fermeture trop hermétique, la grosse difficulté se trouverait ainsi supprimée. Enfin on peut obtenir une combustion parfaite par une couche d'eau, mais là il peut se présenter deux cas, ou bien la poussée des gaz dans le poêle étant trop forte, ceux-ci barbottant dans l'eau s'échapperont à l'extérieur, ou bien à la longue l'eau s'échauffant finit par s'évaporer, cela doit même se faire assez rapidement, et les gaz peuvent s'échapper librement si l'on ne met pas de liquide aussitôt.

Nous n'avons pas à nous prononcer sur aucun des systèmes particulièrement, mais ce qu'il y a de regrettable

c'est l'ensemble parfait avec lequel les constructeurs maintiennent fort élevé, le prix de ces appareils. Ils ont tous adopté le prix uniforme de cent francs. Et ma foi, ils ont raison, car les quelques poêles bon marché du même genre n'ont aucun succès, on prétend qu'ils marchent moins bien.

Et puis, une autre considération a fait apporter des modifications au combustible employé. D'abord il faut que ce poêle avec peu de matières fournisse beaucoup de chaleur, c'est le grand problème économique, en matière de chauffage général. Le coke avait semblé au début avoir le privilège exclusif, mais l'anthracite jusqu'alors délaissé, vit s'accumuler soudain toutes les faveurs sur lui. Enfin en dernier lieu on fit spécialement des agglomérés (on en fait en toutes matières maintenant), qui ont l'air de faire une sérieuse concurrence à l'anthracite.

Cependant un perfectionnement manquait : on commençait déjà à regretter le clair feu de bois, réservé aux classes riches. Les inventeurs ne se tinrent pas pour battus et substituèrent des plaques transparentes de mica, à certaines partie opaques du foyer : on revoyait donc enfin le feu!

Les nouveaux appareils reprirent du coup un nouvel essor, et les plus récalcitrants durent s'avouer vaincus.

Espérons qu'à la prochaine exposition nous aurons le poêle tout en cristal, incassable bien entendu, avec des fermetures à vis, comme dans les biberons. Espérons aussi une petite baisse de prix, car malgré toutes les facilités de paiement offertes par les constructeurs, ces instruments ne sont pas encore à la portée de tout le monde.

Dans les autres catégories d'appareils de chauffage, il n'y a plus rien de vraiment nouveau. Le calorifère est, bien entendu, tout à fait délaissé. On ne voit plus que les grands appareils de cave, afin de chauffer la maison tout entière. Tous sont encore horriblement chers.

Les fourneaux de cuisine sont aussi toujours à peu près semblables. Ils sont très commodes, pour les cuisinières, mais pas économiques du tout pour les maîtres de maison.

Ceux qui font triste mine, sont les foyers économiques, grilles et cheminées s'adaptant dans tous les foyers, toujours à cause de la grosse concurrence des poêles roulants.

Nous avons encore une quantité d'appareils divers, accessoires de chauffage et particulièrement une infinité de cafetières économiques, bien entendu, pour ménages, cafés, hôtels, casernes, etc., en fer, fonte émaillée, porcelaine décorée ou non, chauffée au gaz et au pétrole, qui se transforment même en glacière l'été, à un ou plusieurs filtres, enfin à eau bouillante ou à vapeur d'eau.

Pour en finir avec les appareils de chauffage, citons les fourneaux a gaz, pas économiques si vous voulez, mais si commodes! La Compagnie du gaz sait bien ce qu'elle fait en faisant cadeau d'un fourneau à gaz à chaque abonnée : d'abord les joints de ces appareils ne ferment pas très hermétiquement, et le gaz perdu ne se rattrape pas... pour le consommateur, car la Compagnie se rattrape toujours. Un tour de clef et vous avez de quoi faire chauffer tout ce que vous voulez. Inutile de se salir les mains et de prendre son temps à allumer son feu. « Time is money. » Mais la Compagnie ferait bien de faire, comme le devraient aussi, les marchands de poêles à roulettes, de baisser les prix.

⁂

Passons maintenant à l'éclairage. L'histoire de l'éclairage est très curieuse. Jusqu'en 1780, aucun progrès ne se manifesta réellement. Dans les temps les plus reculés, on employait des branches de bois résineux qui constituaient les torches, éclairage encore employé chez certaines peuplades sauvages. Ensuite vinrent l'huile et la cire, que l'on brûlait à l'aide d'une mèche de coton. La vulgaire chandelle vint bien plus tard, au XIIe siècle. Enfin, un physicien de Genève, Argand, inventait, à la fin du siècle dernier, la cheminée de verre et les mèches circulaires en coton. Le quinquet, puis la lampe Carcel prirent naissance alors ; enfin la lampe à modérateur en 1836. Dès 1820, l'éclairage au gaz avait commencé à se généraliser.

Mais la découverte de gisements énormes de pétrole en Amérique en 1858, révolutionna l'éclairage, dont le dernier essor a été de nos jours la lumière électrique, qui, bien que connue déjà depuis un assez grand nombre d'années, n'avait pas encore reçu d'applications pratiques. Le gaz essaie bien de lutter avec ses gros brûleurs, pour détrôner la nouvelle lumière à la mode ; d'ici quelques années, quand les derniers perfectionnements nécessaires auront été apportés à la lumière électrique, la Compagnie du gaz devra céder le pas à sa rivale. Il faut espérer qu'alors on saura nous la distribuer d'une façon un peu plus intelligente qu'en ce moment, par exemple sur les grands boulevards.

Nous voyons donc à l'Exposition surtout des lampes à pétrole, à gaz et enfin des lampes électriques. Les lampes à pétrole affectent des formes de plus en plus coquettes. Ce sont par exemple de véritables colonnes en verre, de l'ordre corinthien, supportant un élégant récipient à pétrole ; la base, en bronze doré ou non, est fort lourde ; pour la stabilité, et pour compléter l'ensemble, d'élégants abat-jour très vastes, en papier de couleurs tendres et habilement chiffonnés. Quelle différence avec la vulgaire lampe d'atelier!

Quant aux appareils à gaz et aux appareils électriques, l'imagination des fabricants de bronze peut se livrer à toutes les fantaisies possibles, et il y en a de fort réussis, même de très beaux.

Terminons, en signalant, au beau milieu de l'exposition de chauffage et d'éclairage, une magnifique porte monumentale en zinc. Pourquoi, me direz-vous? Je n'en sais rien. Cette section commence à la porte monumentale, en zinc également, de la Vieille-Montagne ; avec cette autre porte, cela lui en fait deux, mais la seconde, au lieu d'être à la sortie, est au milieu.

Louis Phalanchet.

L'Éditeur-Gérant : L. BOULANGER.
Papier des Papeteries Firmin-Didot et Cie, 2, rue de Beaune, Paris
Imprimerie Charaire et fils, à Sceaux.



Art français. — Le Puits de Moïse (de Dijon).

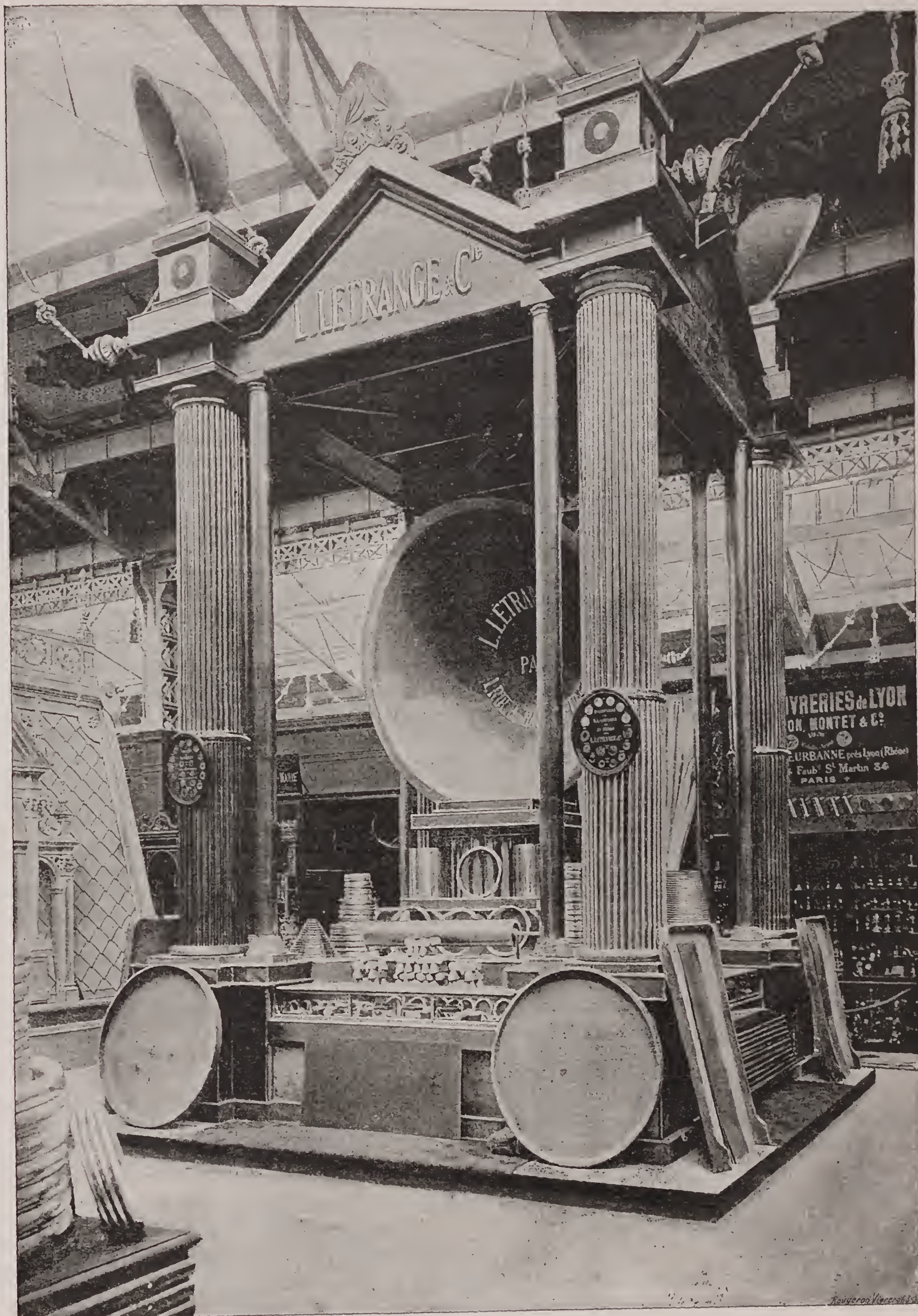


EXPOSITION UNIVERSELLE — LE PAVILLON DES PASTELLISTES



EXPOSITION UNIVERSELLE — LES POUSSE-POUSSE

[illegible]



TROPHÉE DE CUIVRES DE LA MAISON LETRANGE (M. LEQUEUX, ARCHITECTE).

LES MINES ET LA MÉTALLURGIE

(Suite.)



'EXPOSITION de ces métaux comporte, comme on peut le concevoir, des pièces d'importance. La métallurgie moderne ne connaît pas de limites. Elle fond et martèle un bloc de métal de cent mille kilogrammes. Elle en fondrait un de cent mille tonnes, si c'était nécessaire. Elle a des laminoirs qui égalisent des pièces de 1m,80 centimètres d'épaisseur, des marteaux-pilons qui écrasent des masses d'acier grosses comme un éléphant. Elle forge des plaques de blindages épaisses comme des murs et de longueur indéfinie.

Toutes ces pièces forment des trophées étonnants, qui semblent orner un atelier de Titans. Quels leviers peuvent soulever ces masses, quels tours peuvent en parachever le calibrage, quelles vrilles de géant peuvent percer dans toute leur longueur ces formidables pièces d'acier? Allez à la Galerie des Machines et vous verrez fonctionner ces outils merveilleux, massifs comme des monuments et doux comme des enfants, réunissant, suivant le beau vers de Victor de Laprade,

Deux attributs divins, la douceur dans la force.

Plusieurs de ces outils sont également exposés dans la classe 41, mais ils sont au repos. Et pour cause, car nombre d'entre eux ne sont que des fac-similés en bois, comme certaines énormes pièces de métal, qui eussent exigé des fondations spéciales pour ne pas défoncer le sol sur lequel elles eussent reposé.

Sur l'obélisque de la place de la Concorde, on a retracé les diverses phases de l'érection du monument. Aujourd'hui, nous avons des pièces d'artillerie plus lourdes que l'obélisque, quelques hommes les manient au doigt et à l'œil. Certaines grues — sans calembour — déménageraient la pyramide de Chéops en un seul morceau...

Ce que l'on peut reprocher à cette partie de l'exposition métallurgique, est d'être trop saturée d'obus et de canons. Nous le savons bien que le canon est à la fois l'*ultima ratio* et le dernier mot de la vie moderne, mais que diable, nous en avons assez vu au Ministère de la Guerre, et une fête de la paix n'a point tant besoin de projectiles, fussent-ils de la dernière perfection. Les canons entraînent avec eux les plaques de blindages, et les tubes à lancer les torpilles appellent un cortège naturel de filets destinés à éloigner les torpilleurs. Pour quel centenaire l'humanité fera-t-elle des enveloppes de locomotive avec les plaques de blindage et des socs de charrue avec les culasses de canons?

Les fontes d'art sont justement là pour reposer ceux qui, pareils à votre serviteur, sont un peu crispés par les étalages guerriers. Le domaine de la fonte d'art s'étend chaque jour, et l'Exposition de 1889 marquera une étape importante dans sa conquête du bâtiment. Elle ne se borne plus à fournir des statues, des vasques, des rampes, des balcons et des candélabres. On l'a vue, sur la façade des palais du Champ de Mars, s'attaquer à la décoration proprement dite et former, comme à l'entrée du Dôme central, de superbes portiques.

Néanmoins la fonte d'art est battue d'avance partout où elle s'est attaquée à la serrurerie d'art. Si nous n'avons pas la patience de faire passer une vie entière d'ouvrier à parachever une *penture* de porte, comme le faisait le moyen âge, nos serruriers savent faire néanmoins des choses fort artistiques, à preuve ce ravissant portique à colonnes qui coupe la travée en deux. Il n'est pas le seul, car nulle classe n'est aussi riche que celle-là en portiques. Il y en a un autre, une sorte de porte formée de combles à la Mansard, qui est exécutée entièrement en zinc; il y en a d'autres en cuivre... sous lesquelles on ne passe pas, et qui sont de simples trophées, mais des trophées qui valent la peine qu'on les examine. Les uns sont formés de tuyaux énormes d'un diamètre considérable, 40 ou 50 centimètres, avec une épaisseur de 10 millimètres, sur une longueur de 10 mètres et qui sont *tirés* d'une seule pièce, c'est-à-dire sans aucune soudure. De même des coupoles de cuivre larges comme des cloches de cathédrales et qui sont non fondues mais *embouties*, c'est-à-dire repoussées par l'action d'une presse hydraulique sur une plaque de cuivre. Étant donné que ces plaques ont quelquefois deux ou trois centimètres d'épaisseur et que la profondeur de l'*emboutissage* va jusqu'à deux mètres, on voit quelle force a dû être nécessaire.

Le plus réussi de ces trophées est certainement celui de la maison Letrange reproduit par notre gravure, et dans l'exécution duquel M. Lequeux a déployé une verve architecturale du meilleur goût.

* * *

Après avoir vu ces infiniment grands, il faut voir, mais vite, car cette étude est déjà bien longue, les infiniment petits, les fils de métal fins comme les plus fins parmi les fils de soie; les aiguilles, les épingles. Le contraste est assez intéressant. C'est une opération semblable, toute proportion gardée, de marteler une plaque d'acier sous un marteau-pilon, ou d'amincir une feuille d'or avec le maillet du batteur. On sait jusqu'où va la perfection de ce travail, cependant très ancien. Une pièce de vingt francs peut fournir des surfaces d'or en feuilles telles que l'on pourrait en couvrir une maison raisonnable, ou à peu de chose près. Quant à étirer cette pièce d'or en un fil, c'est bien plus étonnant encore : on en sort des kilomètres de long.

D'autres fils, plus solides, sont ceux employés à la confection des câbles métalliques les cordes de matières végétales sont en général rondes, les cables de métal sont plats et offrent cet avantage que l'on peut calculer de fort près leur solidité et déterminer leur coefficient de rupture.

Un détail pour finir. Le plus fort câble de métal que l'on ait fabriqué est celui qui fait manœuvrer, entre la deuxième plate-forme de la Tour Eiffel et le plancher intermédiaire, la première partie de l'ascenseur Edoux.

PAUL LE JEINISEL.

CHEMINS DE FER



ous n'avons pas l'intention d'entrer dans des détails techniques sur les nouveaux systèmes exposés, cela nous entraînerait trop loin.

D'abord les compagnies exposent, toutes, les derniers types de voitures *adoptés*, ce qui ne veut pas dire, tant s'en faut, que le matériel de chaque compagnie ressemble à ce que nous voyons à l'Exposition. Vous n'aurez qu'à faire un petit voyage sur les lignes du Nord et de l'Ouest pour en faire la regrettable expérience. Il est probable qu'à la prochaine exposition nous verrons encore des wagons plus perfectionnés, alors que beaucoup de ceux dont nous parlons ne seront même pas entrés en circulation. Il n'y a guère que les petites lignes nouvelles qui montrent vraiment leur matériel.

La Compagnie du chemin de fer de Paris-Lyon-Méditerranée expose des voitures de 1re et de 3e classe. Celles des premières sont le dernier mot du confortable. On voit que cette ligne dessert Nice et Monte Carlo. Ces voitures sont montées sur bogies, c'est-à-dire sur de petits chariots, lesquels portent sur un essieu à chaque extrémité. Ceci pour tourner plus facilement dans les courbes, paraît-il. Tout le nouveau matériel : locomotive, tender, wagon, porte ainsi sur bogies.

La Compagnie du chemin de fer du Midi expose des voitures de 1re, 2e et 3e classe. Tous ces nouveaux wagons, ainsi que ceux de la compagnie P.-L.-M., sont pourvus de cabinets de toilette et de water-closet, les voitures de 1re classe seulement, bien entendu.

Le Chemin de fer du Nord expose une voiture de 1re classe et une voiture tramway. Les compartiments de 1re ressemblent un peu aux précédents, qui sont tous du type wagon-lits. Cette compagnie aurait bien dû trouver un système contre les accidents de chemin de fer.

La Compagnie de l'Ouest expose des voitures de 1re classe, à salon-lits.

Enfin les chemins de fer de l'État et d'Orléans exposent aussi un matériel des plus remarquables.

Et maintenant, quand pourra-t-on se prélasser dans ces nouvelles merveilles?

Les locomotives sont naturellement dignes des voitures qu'elles doivent entraîner.

Citons aussi la locomotive et les wagons Estrade, si bizarres, mais peu confortables, pouvant faire 107 kilomètres à l'heure.

La Compagnie des wagons-lits expose son plus riche matériel. Quel dommage que ces voitures ne soient pas à la portée de toutes les bourses!

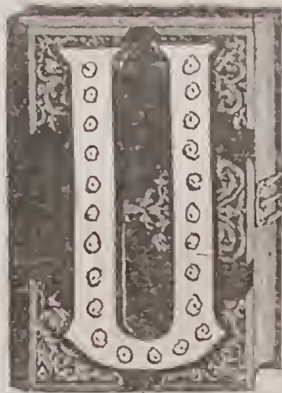
Voilà maintenant les nouveaux signaux, qui doivent assurer la sécurité complète des voyageurs.

Nous voyons d'abord le : Block-Système. La manie de nommer les choses les plus simples par des noms anglais est ici excusable. C'est qu'en effet le train se trouve bloqué entre deux signaux fixes. Quand un train sort d'une gare, on baisse le signal rouge d'arrêt et en même temps, à la gare suivante, se baisse un signal jaune qui prévient ainsi de l'arrivée prochaine du train. De sorte que les deux chefs de gare proches savent que telle partie de la ligne intermédiaire est occupée par un train. Quand ce train est arrivé à la gare suivante, on baisse le signal jaune et du même coup le signal rouge de la gare précédente, et dès que le train repart, on rebaisse le signal rouge de la deuxième gare qui baisse en même temps le signal jaune de la gare suivante. De sorte que le train est toujours enfermé entre un signal rouge à l'arrière et jaune à l'avant.

Terminons la revue des chemins de fer par les tramways à air comprimé, et les différents types de monorail, qui auront bien de la peine à triompher des adversaires du métropolitain.

S. Favière.

LE CHEMIN DE FER GLISSANT



ne des curiosités de l'Exposition, qui n'a pas eu le succès qu'elle méritait, c'est le chemin de fer à propulsion hydraulique de l'Esplanade des Invalides.

C'est pourtant là, si elle est aussi pratique en grand qu'elle l'est en petit, — ce qui semble très probable, — une œuvre géniale, une des inventions les plus extraordinaires de cette fin de siècle, déjà si féconde en nouveautés stupéfiantes.

Ce système de locomotion, imaginé depuis plus de trente ans par l'ingénieur hydraulicien Girard, a été expérimenté par lui en 1860 à la Jonchère, près de Bougival, et il allait l'être d'une façon bien plus concluante, puisque l'inventeur avait obtenu la concession d'un chemin de fer glissant entre Paris et Argenteuil, quand éclata la guerre de l'année maudite, au cours de laquelle Girard fut tué par une balle prussienne.

Tous ses brevets et plans furent achetés par un constructeur de machines agricoles de Paris, qui conserva soigneusement tout ce qui était d'exploitation courante, et relégua le reste dans un grenier.

C'est dans ce grenier, paraît-il, que M. Barre, ingénieur de mérite et ami intime de Girard, retrouva, il y a une douzaine d'années, les plans du chemin de fer glissant et résolut de les mettre à exécution.

Ce digne continuateur de l'œuvre de Girard, à laquelle d'ailleurs il avait jadis collaboré, est arrivé, après avoir passé par toutes les alternatives d'espoir et de découragement qui sont la vie des inventeurs, à reconstituer le

chemin de fer glissant et à le rendre tout à fait pratique, en changeant la forme des patins primitifs qui manquaient de solidité, en corrigeant quelques imperfections, et surtout en simplifiant sa construction.

Du reste, les curieuses expériences de l'Esplanade des Invalides, où le chemin de fer a fonctionné pendant toute l'Exposition, sur un parcours très limité il est vrai, le prouvent surabondamment.



Le Bain de Diane, tapisserie de Beauvais.

Quand on examine ce système pour la première fois, on est tout d'abord frappé de sa remarquable simplicité, qui vous éblouit comme un jet de lumière.

En une seconde on en comprend le mécanisme, pour ainsi dire rudimentaire, et l'on se demande comment on n'a pas encore cherché à utiliser cette invention connue depuis plus de trente ans, et qui, entre autres applications, se prêterait si merveilleusement et si économiquement à l'installation d'un réseau métropolitain aérien.

Ce nouveau chemin de fer diffère totalement de celui qui est en usage aujourd'hui : d'abord les voitures n'ont pas de roues, puisqu'elles glissent au moyen de patins

longs environ de 40 centimètres, larges de 25, sortes de grosses barres de fer carrées et ayant une cavité intérieure, sur des rails plats à peu près de même largeur.

Ces patins, par l'intermédiaire de tuyaux, sont mis en communication avec un réservoir renfermant de l'eau et une provision d'air comprimé, qui se trouve dans le premier wagon du convoi.

Pour faire marcher le train, il suffit d'ouvrir un robinet



La Science, tapisserie des Gobelins.

par où s'échappe du réservoir l'eau qui, sous la pression de l'air comprimé, pénètre avec violence dans les patins qui ne tardent pas à se soulever légèrement, sous la poussée que leur donne la mince couche d'eau, qui s'étend entre eux et les rails, empêchant ainsi le frottement des deux pièces de fer qui, sous le poids d'un convoi, aurait pu devenir extrêmement dangereux.

La seconde différence notable qui existe encore entre les trains actuels et les trains à patins, c'est que ces derniers ne portent pas avec eux la force motrice qui,

dans la première idée de Girard, était l'air, mais qu'il remplaça quelques mois avant sa mort, par de l'eau.

Maintenant, comment cette force motrice imprime-t-elle le mouvement au convoi?... Rien n'est plus simple.

En dessous de chaque wagon, est adaptée une turbine rectiligne ou, pour mieux nous faire comprendre, une sorte de grosse barre de fer qui règne dans le sens de sa longueur et sur laquelle on remarque, par endroits, des entailles profondes et très ouvertes.

Ensuite, tout le long de la voie ferrée, s'étend une conduite souterraine, toujours remplie d'une eau dont la pression est peu élevée (25 ou 28 kilogrammes tout au plus) et que lui envoie de fortes machines à vapeur, placées, dans la pratique, tous les vingt, trente et même quarante kilomètres.

L'eau de la conduite, par des ajutoirs, sortes de petits tuyaux soudés à cette dernière et établis de distance en distance, monte à la hauteur des turbines; et, si l'on veut faire marcher le train, il suffit tout simplement d'ouvrir le premier ajutoir; alors, l'eau, trouvant une issue, s'échappe par jets et vient frapper violemment les crans de la turbine, qui imprime un mouvement rapide à tous les wagons.

Le train passé, l'ajutoir se referme par un simple mouvement automatique; et un peu plus loin, se trouve un nouvel ajutoir qui fonctionne comme l'autre, soutenant ainsi la vitesse par le jet violent de son eau.

Ajoutons que le mécanicien, tout en étant sur sa machine, est entièrement maître du jeu des ajutoirs, qu'il peut ouvrir, fermer, et dont il peut à volonté adoucir l'action et que, pour cette raison, il est aussi tout à fait maître de son train, dont il peut modérer ou accélérer la marche, et qu'il peut arrêter en l'espace de quelques mètres, par la fermeture rapide des ajutoirs et du robinet qui donne l'eau aux patins.

Ce nouveau chemin de fer sera doué d'une vitesse extraordinaire, stupéfiante plutôt, puisqu'il pourra parcourir, au dire de ses inventeurs, deux cents kilomètres à l'heure et quelquefois plus. Comme on le voit, c'est quelque chose de plus que nos trains express d'aujourd'hui, dont nous sommes si fiers, puisque, par exemple, sur la ligne du Nord, ils ne parcourent que 73 kilomètres à l'heure et sur l'Orléans, quelques kilomètres de plus.

La superbe invention Girard-Barre vient à point, à notre époque de surmenage, de *vie à la vapeur*, de gens pressés de jouir et de mettre à profit le temps qui, d'après messieurs les Américains, *is money;* il faut donc l'expérimenter le plus vite possible, sur une vaste échelle, et, si elle est jugée très pratique, s'en servir et montrer, encore une fois, à nos voisins, que la France est toujours la patrie des grands inventeurs et le foyer de lumière qui rayonne sur le monde entier.

MAURICE JAMIN.



Sculpture comparée. — La porte de Vezelay, dessin de M. Ad. Guillon.

SCULPTURE COMPARATIVE

Il n'entrait pas plus dans notre programme de faire une description du musée de sculptures comparées, que du musée ethnographique qui, installés à demeure dans le palais du Trocadéro, appartiennent aux merveilles de Paris et non à celles de l'Exposition. Cependant nous ne fermerons pas notre *Livre d'or* sans donner une idée des curiosités qu'il renferme.

Le spécimen que nous choisissons est, du reste, placé tout à l'entrée, c'est un moulage de la porte principale de l'église de la Madeleine à Vezelay, que nous reproduisons d'ensemble et avec quelques détails, d'après les dessins de M. Adolphe Guillon, peintre distingué qui, habitant Vezelay une partie de l'année, s'y trouvait précisément à l'époque où les moulages ont été faits et les a dessinés à mesure que chaque morceau était démoulé.

Cette porte d'un des plus beaux monuments romans qui existent, est du XIe siècle. Les sculptures en sont extrêmement curieuses et celles des archivoltes constituent une décoration riche et puissante.

Au milieu des tympans, le Christ, habillé d'une sorte de peplum (chose fort rare, il est généralement vêtu d'une tunique tout unie), est entouré de ses apôtres.

Les deux linteaux qui portent sur le beau pilier central et les caissons de la troisième archivolte contiennent des sculptures, qui ont de tout temps exercé la sagacité des



Détails de la porte de Vezelay.

archéologues : ni Mérimée, ni Viollet Leduc n'ont pu les expliquer.

Que représentent en effet, ces gens à grandes oreilles? Ces autres à têtes d'animaux, et ceux dont le nez est remplacé par un groin de porc? Problèmes!

La deuxième archivolte représente les signes du zodiaque et les travaux qui se rapportent à la culture de la



Détails de la porte de Vezelay.

vigne et du blé, le premier médaillon de gauche représente un homme qui coupe un pain et le donne, à droite, à



Détails de la porte de Vezelay, dessin de M. Guillon.

un homme vêtu de fourrures, qui s'apprête à boire un bol de vin.

Mais ces choses-là, il faut les voir, et la description n'en est utile que pour les faire comprendre.

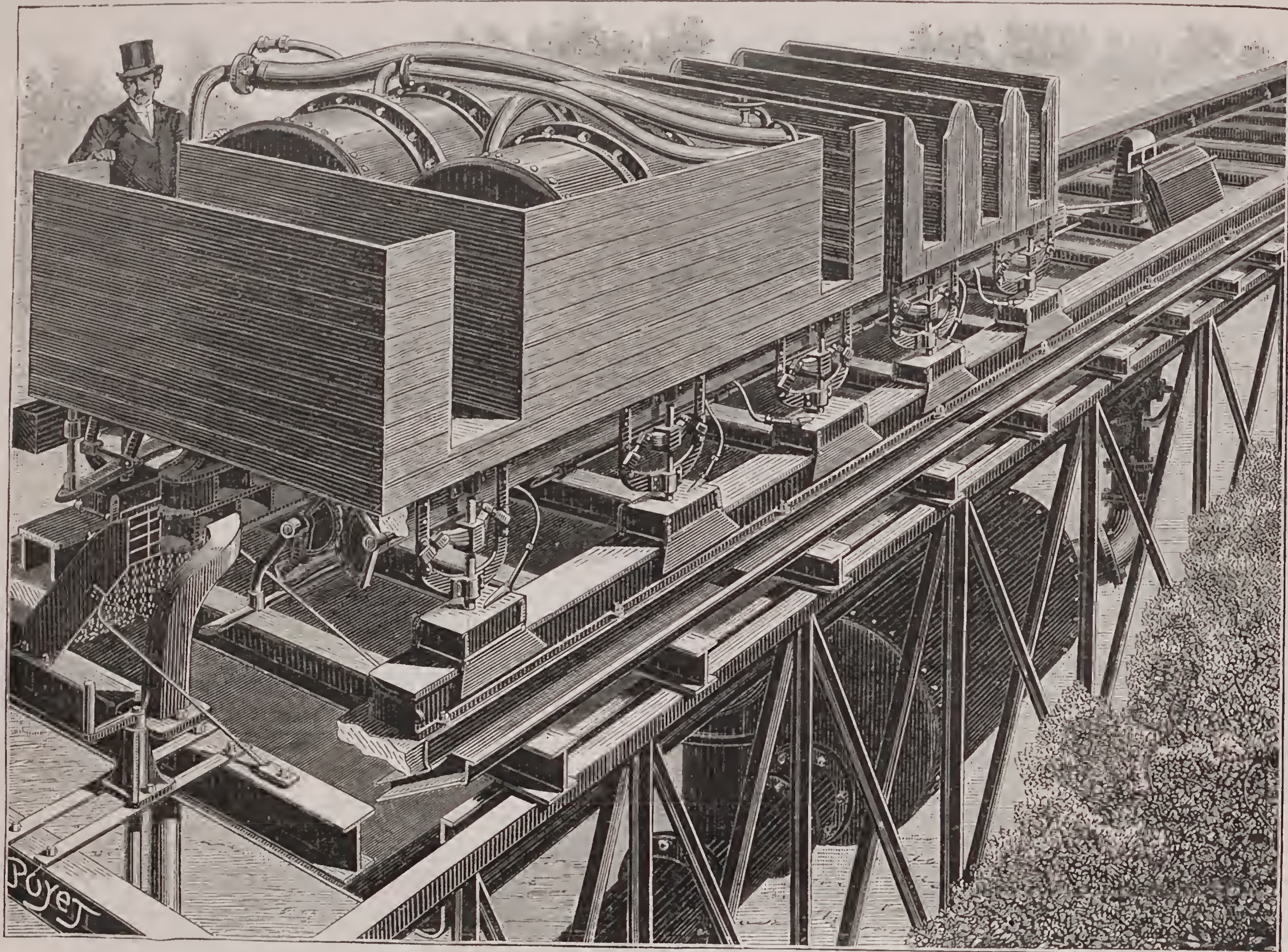
ALFRED GRANDIN.

P. P. C.



Nous arrivons à notre dernière page, le *Livre d'or* va fermer, un mois après l'Exposition et, comme elle, en plein succès.

Ce n'est pas sans regrets que nous abandonnons cette publication, qui nous a causé bien des soucis, et aussi bien des satisfactions, mais de même qu'il ne fallait pas prolonger l'Exposition pour ne pas l'amoindrir, de même il ne faut pas prolonger la durée du journal qui en a célébré les merveilles, sans se gêner pour en critiquer les défauts.



Chemin de fer glissant à propulsion hydraulique, installé à l'Esplanade des Invalides pendant l'Exposition

L'Exposition est morte dans toute sa gloire, et son triomphe a été si extraordinaire, si considérable, qu'on s'est tout de suite écrié que ce serait la dernière, parce qu'il serait impossible d'en réussir une autre après celle-là.

Voilà une erreur, et précisément à cause des succès passés qui garantissent les succès de l'avenir, la grande manifestation pacifique de cette année aura des sœurs.

L'ouverture du XXe siècle sera certainement marquée par une nouvelle Exposition universelle, qui sera encore plus brillante et plus complète que celle qui vient de fermer.

Ce jour-là, si Dieu nous prête vie, nous publierons encore le *Livre d'or de l'Exposition*, et nous retrouverons les cinquante mille lecteurs qui, en encourageant nos efforts, nous ont donné la confiance en soi, indispensable au succès.

Nous les en remercions bien sincèrement, et nous ne leur disons pas adieu, mais au revoir.

Du reste, d'ici là, nous espérons bien ne pas nous laisser oublier, et dès aujourd'hui pour faire suite au *Livre d'or de l'Exposition*, nous commençons sous le titre *Paris et ses Merveilles*, le vrai livre d'or de Paris, dont nous offrons, à titre de supplément, la première livraison à nos lecteurs.

La tâche n'est point au-dessus de nos forces. Celle que nous venons de terminer était bien plus difficile, bien plus ingrate que celle-là, et si nous n'avons pas toujours fait ce que nous aurions voulu et comme nous l'aurions voulu, nous avons du moins conscience d'avoir fait de notre mieux et d'avoir donné tout ce que nous avions promis, et plus même que nous n'avions promis, puisque le *Livre d'or* a cinquante numéros au lieu de quarante, sans que nos abonnés aient rien à payer de plus.

Qu'ils entreprennent donc avec nous cette nouvelle campagne, ils n'auront point à la regretter. Paris, la ville des villes, renferme, en dehors de ses trésors artistiques incomparables, des monuments qui font son orgueil et des institutions qui sont sa gloire, des curiosités aussi nombreuses, aussi variées, aussi pittoresques que celles de l'Exposition.

Et elles ont sur elles cet avantage, c'est qu'elles sont plus durables.

LUCIEN HUARD.

L'Éditeur-Gérant : L. BOULANGER.
Papier des Papeteries Firmin-Didot et Cie, 2, rue de Beaune, Paris

Sceaux. — Imprimerie Charaire et fils.

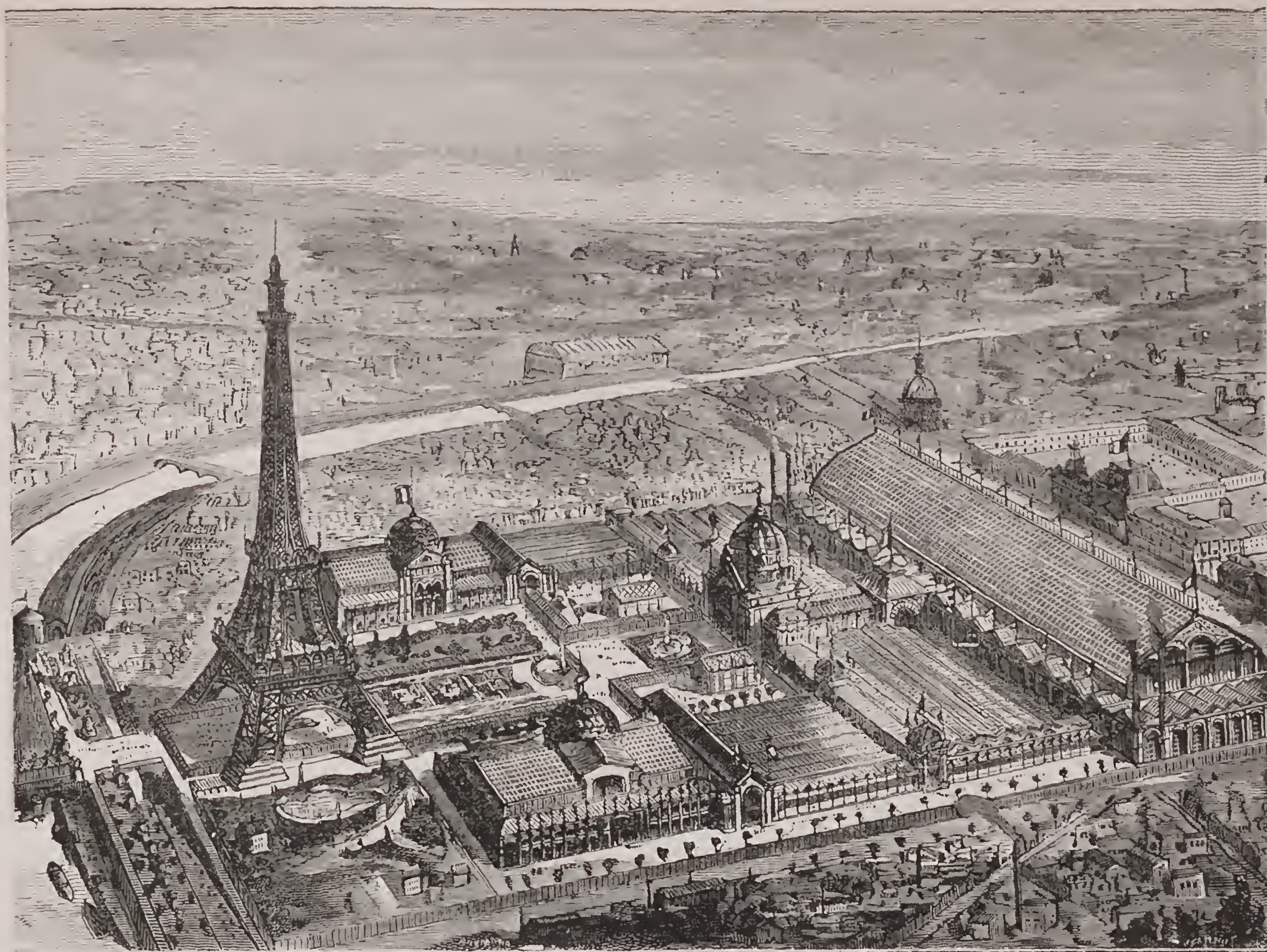
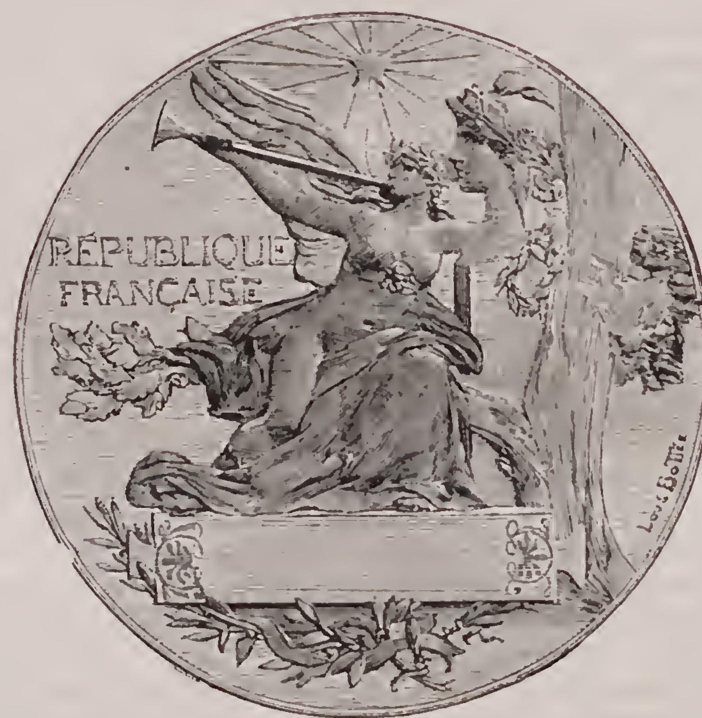


TABLE DES GRAVURES

CONTENUES DANS LA DEUXIÈME PARTIE





Sceaux. -- Imprimerie Charaire et fils.

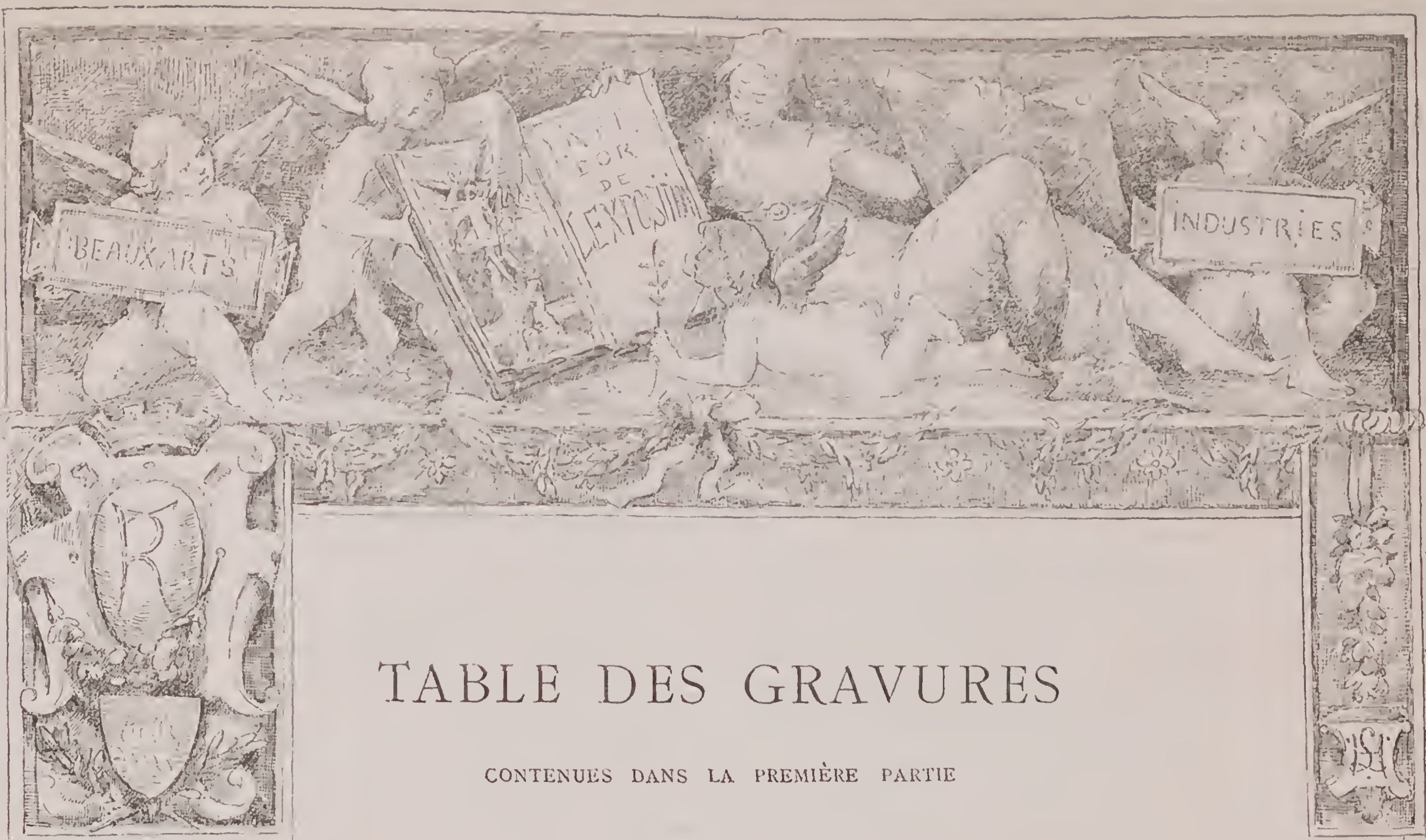


TABLE DES GRAVURES

CONTENUES DANS LA PREMIÈRE PARTIE



Sceaux. — Imprimerie Charaire et fils.



